


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE.

TOME III.

VOYAGE

DANS

L'EMPIRE OTHOMAN,

L'ÉGYPTE ET LA PERSE,

FAIT par ordre du Gouvernement, pendant les six premières années de la République;

PAR G. A. OLIVIER,

Docteur en Médecine, membre de l'Institut national, de la Société d'Agriculture du département de la Seine, des Sociétés philomatique et d'Histoire naturelle de Paris; associé correspondant de la Société linnéenne de Londres, de la Société d'émulation du Var, de la Société libre d'Agriculture, Commerce et Arts du Doubs; de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Nanci, etc. etc.

AVEC ATLAS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ HENRI AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1807.

AVIS DU LIBRAIRE.

M. Olivier a suivi, dans la publication des différentes parties de son Voyage, le plan qu'il avait annoncé par l'*Avant-Propos* qui est à la tête du premier volume. Les deux premières parties, qui sont dans les mains du public, traitent de l'Empire othoman, de Constantinople, des îles de l'Archipel, de celle de Crète, de l'Égypte, de la Syrie et de la Mésopotamie. Depuis long-tems ces contrées fixent les regards des hommes éclairés, et elles offrent presque toutes, surtout dans les circonstances actuelles, plus d'un genre d'intérêt. A cet égard, l'auteur n'a rien laissé à desirer pour la curiosité et l'instruction, soit sous le rapport de la politique, soit relativement aux sciences et aux arts, etc. Nous en pouvons dire autant de la troisième et dernière partie que nous mettons au jour, et qui termine le voyage que M. Olivier avait entrepris, il y a quelques années, par ordre du Gouvernement.

Cette troisième partie est consacrée à la Perse et à l'Asie mineure. Nous avons plusieurs ouvrages très-estimés sur cette dernière contrée. Il n'en est pas de même de la Perse, dont la situation présente réclame peut-être à un plus haut degré l'attention du lecteur, après tant de révolutions dont elle a été le théâtre. Depuis un demi-siècle il n'à paru aucun écrit important sur ce royaume, si florissant au dix-septième siècle, au rapport des voyageurs les plus accrédités. Les auteurs du siècle dernier qui en ont parlé, ne vont guère au-delà de la mort de Nadir-Chah, si célèbre sous le nom de *Tahmas-Kouli-Khan* : aussi n'est-ce que dans les deux volumes que nous publions

aujourd'hui, que l'on puisera des renseignemens aussi nombreux qu'authentiques sur la suite des révolutions de la Perse après la mort de ce conquérant.

Cependant, pour ne rien laisser à desirer, M. Olivier remonte au règne de Chah-Hussein, qui succéda paisiblement à son père en 1694. Il avait des qualités estimables; mais la faiblesse de son caractère le perdit, et amena la première révolution, qui le précipita du trône. Elle fut due à l'invasion des féroces Afghans en 1722, et depuis cette époque jusqu'en 1798, que Fétah-Ali-Chah, actuellement régnant, a pris les rênes du gouvernement, on ne voit, à quelques intervalles près, qu'une suite de catastrophes sanglantes qui désolèrent une des plus belles contrées de l'Asie. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur ces scènes d'extermination; elles sont consignées dans l'ouvrage même, auquel nous renvoyons.

Le tableau énergique que l'auteur retrace de ces tems désastreux ne lui fait point perdre de vue tout ce qui peut intéresser le lecteur sur les mœurs, les coutumes, l'agriculture, le commerce, les finances, l'état militaire et maritime, les sciences et les arts, l'histoire naturelle, etc. ainsi que sur l'administration de la Perse. Il fait un parallèle entre les Turcs et les Persans, qui, malgré leur voisinage et leurs fréquentes relations, offrent un contraste frappant dans leur costume, leurs habitudes, leurs usages, etc.

Dans cette même partie que nous publions, on lira des détails curieux sur les Arabes du Kermesir, ceux du désert de l'Arabie, etc., sur les Curdes, les Turcomans, les Tartares Ouzbeqs et Lezguis, et d'autres peuples qui ont joué un rôle plus ou moins actif dans les troubles de la Perse.

M. Olivier aurait pu donner quelques particularités sur

Fétah-Ali-Chah ; mais les renseignemens qu'il s'est procurés sur ce prince ne lui ont pas paru assez authentiques pour être insérés dans un ouvrage où il a pris constamment la vérité pour guide. Il s'est contenté de nous donner exactement son origine, et de nous mettre sur la voie des espérances que les Persans ont dû concevoir en voyant Fétah-Ali-Chah sur le trône des Sophis. « Il paraît, dit M. Olivier, » avoir gouverné jusqu'à présent la Perse avec justice, et » avoir déployé, tant au dedans qu'au dehors, toute l'énergie » qui convient à sa position. »

Les papiers publics nous ont entretenus de plusieurs succès que les armes de Fétah-Ali-Chah ont obtenus depuis quelques années. Tout récemment ils ont annoncé l'arrivée d'un ambassadeur persan près de sa majesté l'Empereur et Roi. Quand cette démarche du Sophi de Perse ne serait qu'un juste hommage au génie transcendant qui nous gouverne, elle ne pourrait que faire bien augurer de la sagacité du monarque asiatique.

Au surplus, les réflexions de M. Olivier ne sont point démenties par les détails qui viennent d'être consignés dans plusieurs journaux.

Dans une note extraite des papiers allemands, et insérée dans le *Journal de l'Empire*, on lit ce qui suit :

« Fétah-Ali-Chah est âgé de trente-six à trente-sept ans (1) : » il est d'une belle taille, et sa figure inspire le respect ; il a » l'esprit droit, un jugement très-sain et beaucoup de péné- » tration. Ses manières sont affables et gracieuses : il aime » beaucoup les femmes, les chevaux, la guerre et la chasse ; » il a plusieurs enfans. Son fils aîné, Abbas-Mirza, est son

(1) M. Olivier estime que ce prince a quelques années de plus.

» lieutenant-général à Érivan. Le conseiller de ce dernier » est Mirza-Chaty (1), homme très-instruit. Le grand-visir » se nomme Mirza-Riza : il est constamment près de son » maître à Téhéran ; il a la réputation d'un ministre accompli. » Fétah-Ali-Chah exerce dans ses États la justice la plus » rigoureuse : il en est de même de la police : l'ordre règne » dans les villes, la sûreté dans les rues, la discipline dans » les armées. Ses troupes sont nombreuses, et composées » d'hommes vigoureux et pleins d'ardeur ; mais elles ne con- » naissent point la tactique européenne. Le général persan, » Achal, cherche à l'introduire dans son armée. Tous les » actes publics, à la cour de Perse, doivent être en langue » persane, quoiqu'on y parle ordinairement turc. La langue » du bas peuple est le curde (2). En Syrie et dans d'autres » contrées du Levant, on ne doit se montrer que dans le » costume du pays. En Perse, il est avantageux de paraître » en costume européen (3). C'est seulement en voyage que » les étrangers s'astreignent à porter l'habit persan, pour ne » pas trop attirer sur soi les regards du peuple. »

Une nouvelle note qui a paru dans le *Journal de Paris*, peu de jours après celle que nous venons de transcrire, parle encore d'une manière plus satisfaisante de la Perse et de son monarque. Nous la donnons ici en son entier.

Notice sur l'état actuel de la Perse.

« Fétah-Ali-Chah, en succédant à son oncle, le fameux

(1) Le titre de *Mirza* ne se met après le nom propre que pour les fils du Souverain et les princes de son sang. Pour les grands et les savans qui sont honorés de ce titre, il se met avant leur nom, comme ici *Mirza-Chaty*.

(2) Chez les tribus curdes seulement.

(3) En général, il est plus sage d'adopter le costume du pays.

eunuque Méhémet-Chah, trouva son Empire encore agité des secousses qui avaient suivi la mort de Tahmas-Kouli-Khan. La Bactriane et la Médie ne lui obéissaient qu'à demi ; son frère Hussein-Khan se constituait en état de rebellion, et le premier ministre de son prédécesseur paraissait vouloir le trahir.

» Par une conduite à la fois sage et vigoureuse, et par des mesures sévères, il sut appaiser les troubles, reconquit le Khorassan, parvint à faire reconnaître partout son autorité, et régna paisiblement sur toute la Perse ; il prit en otage un certain nombre des gens les plus considérables et qui avaient le plus d'influence sur les diverses provinces : ces otages sont encore retenus dans la capitale, et astreints à se présenter journellement devant le roi, dont ils forment ainsi une partie de la cour. Le gouvernement les rend responsables de la moindre atteinte qui pourrait être portée à l'ordre public dans leurs provinces respectives : aussi la plus grande tranquillité règne-t-elle à présent en Perse ; les ordres du prince y sont ponctuellement exécutés ; le voyageur peut la traverser avec sécurité ; il n'a plus à redouter les bandes errantes d'Arabes, de Curdes, de Chahsewens et d'autres peuplades qui désolaient jadis le pays, et qui sont encore aujourd'hui l'effroi des campagnes de la Natolie turque. La juste sévérité du Sophi actuel a inspiré à ces nomades une crainte salutaire ; ils ont repris la vie pastorale ; et lorsque l'hiver les oblige à venir chercher un asyle dans les villages, ils y vivent paisiblement, et paient un tribut au trésor du prince. Il a su habilement tirer parti de l'activité et de l'inquiétude naturelle à ces peuples, en les employant dans ses expéditions militaires ; ils composent actuellement une grande partie de son armée.

» D'un autre côté, les campagnes, débarrassées de ce fléau, commencent à refleurir; les villages se repeuplent, les villes s'embellissent, et les peuples jouissent en paix du fruit de leurs travaux et de leur industrie.

» La dynastie régnante paraît solidement établie sur le trône, et n'avoir rien à redouter que de l'invasion des Russes. Le roi gouverne avec fermeté; il compte sur le dévoûment de ses peuples, et particuliérement de ceux du Mazanderan; et c'est pour rester près d'eux qu'il préfère au séjour de toute autre ville celui de Téhéran, où leur appui et des fortifications le rassurent contre toute entreprise ennemie.

» Les visirs ne sont point, en Perse, investis de toute l'autorité du prince, et en quelque sorte en possession du gouvernement, comme c'est l'usage dans l'Orient. Le Sophi actuel dirige tout par lui-même; ses visirs sont chargés de l'exécution et des détails des affaires, et passeraient en tous pays pour des ministres habiles.

» On voit souvent, à Téhéran, des ambassadeurs du Candahar, de Cachemire, des Ouzbeqs et d'autres États de l'Asie, sur lesquels le Sophi paraît exercer une grande influence.

» Les Persans font aujourd'hui un commerce important avec ces divers États, et surtout avec l'Inde. Il part continuellement des caravanes pour Caboul, Delhi et Gehanabad (Seringapatnam). Plus de vingt mille Indiens sont habituellement répandus dans les bazars de la capitale : ils témoignent tous un extrême mécontentement des Anglais; ils se plaignent avec amertume des exactions de la compagnie des Indes, de ses douanes, des impôts exorbitans qu'elle perçoit sur toutes les espèces d'objets, et sous tous les prétextes.

» Comme le sol de la Perse n'est pas assez riche pour fournir aux besoins réels et factices de ses habitans, ils sont

obligés d'avoir recours à leur industrie, et de s'adonner beaucoup au commerce. Indépendamment des relations dont il vient d'être parlé, ils ont des communications directes et fréquentes avec Samarcand, Bokhara et le Thibet. S'ils n'en conservent pas avec la Chine, c'est que la secte d'Ali a cessé d'y être tolérée. Au reste, les communications avec la Géorgie n'ont pas été interrompues par la guerre contre les Russes; les caravanes vont et viennent de Tiflis, et la mer Caspienne est couverte, comme en tems de paix, des vaisseaux des deux nations.

» Les revenus du Sophi, fondés en grande partie sur le commerce avec les nations voisines, s'élèvent, les troupes payées, à près d'un million de tomans (25,000,000 fr.). L'abondance du numéraire est très-grande, et son titre si élevé, que le gouvernement a été obligé de prendre des mesures pour en empêcher l'exportation.

» La quantité de troupes que le roi peut mettre sur pied serait difficile à évaluer avec exactitude; mais il est certain qu'elle est très-considérable. Chaque soldat reçoit 15 ou 20 tomans à l'époque de la revue annuelle.

» Les soldats cavaliers et fantassins sont tenus de se fournir d'armes, de chevaux et de montures pour porter leurs bagages : ils sont armés d'une manière assez légère, et fort appropriée au service militaire; ils ne marchent jamais que de nuit, à la clarté d'une multitude de flambeaux et au son d'une musique bruyante.

» Le Persan est particuliérement doué d'un esprit de curiosité qui le porte à rechercher les choses utiles et à apprécier les idées nouvelles; il est essentiellement tolérant et poli envers les étrangers, et accueille les Européens surtout avec un empressement fondé sur l'opinion qu'on a,

dans toute l'Asie, de la supériorité de leurs lumières. Il y a dans la nation beaucoup de haine contre les Russes, et de mécontentement contre les Anglais : ces derniers n'ont offert au Sophi leur médiation pour terminer ses différends avec la Russie, que dans l'intention de le tromper ; et là, comme en Europe, les Anglais n'ont cessé de répandre de l'or pour fomenter la continuation d'une guerre utile à leurs vues. Ils avaient envoyé Manesti avec une mission dont l'objet apparent était d'obtenir un port sur le golfe Persique ; mais on sait que cet envoyé a fait passer plusieurs sommes d'argent en Géorgie. Il ne rougissait pas de dire : *Tout cela ne nous coûte rien, c'est la dépouille de Tippoo.* »

On trouve, page 159, ligne 24 du tome III, cette observation au sujet de la Perse : *Il y a dans toutes les villes des moulins à eau et A SANG.* Comme cette dernière expression peut n'être point familière à plusieurs de nos lecteurs, nous croyons devoir l'expliquer ici. Dans nos départemens méridionaux on fait usage de quatre sortes de moulins : des moulins à vent et à eau, dont l'agent est clairement indiqué ; des moulins à bras, mus par des hommes, et enfin des moulins *à sang*, mus par des animaux, tels que les chevaux, les mulets, etc.

VOYAGE
EN PERSE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bagdad. Portes médiennes. Mont Zagros. Arrivée à Kermanchah. Description de cette ville et du monument de Tak-Bostan.

Dès que nous eûmes reçu les lettres que le pacha de Bagdad nous avait promises, nous traitâmes avec les chefs d'une caravane qui devait se rendre à Kermanchah, première ville de la Perse, aujourd'hui la résidence d'un khan.

Nous ne crûmes pas devoir attendre une boîte contenant quelques bijoux destinés à être offerts aux ministres du roi de Perse, avec qui nous avions à traiter. L'envoyé extraordinaire de la République près la Porte othomane, en nous annonçant cette boîte par un Tartare venu de Constantinople à Bagdad en dix-neuf jours, et arrivé la veille de notre départ, nous disait qu'il allait nous la faire passer par la voie d'un prince indien qui devait bientôt partir.

Il y avait à craindre que le prince indien ne retardât son départ de plusieurs jours et même de plusieurs semaines : nous devions croire aussi qu'il ne se presserait pas autant qu'un Tartare qui compte sur une étrenne d'autant plus forte, qu'il reste le moins de tems en route. La saison s'avançait : les chaleurs devenaient de jour en jour plus fortes, et nous apprenions, par tous les voyageurs qui venaient de la Perse, que le roi se disposait à quitter la capitale pour une expédition qu'on soupçonnait devoir être dirigée contre la Géorgie ou contre le Khorassan. Il convenait donc de hâter notre départ afin de pouvoir conférer le plus tôt possible

avec les ministres du roi; car, en Perse comme en Turquie, lorsque le roi se met à la tête de son armée ou s'absente pour quelque tems de sa capitale, les ministres et tous les officiers de la cour sont obligés de le suivre.

Le commissaire des relations commerciales nous promit de retirer cette boîte, et de nous la faire passer à Casbin par la première caravane. Casbin n'est éloigné que de vingt lieues de Téhéran où nous devions nous rendre, et ces deux villes ont entr'elles de très-fréquentes communications; de sorte que nous ne pouvions manquer de la recevoir avant même d'en avoir besoin, si toutefois elle nous était envoyée de Constantinople, ainsi qu'on nous l'avait fait espérer.

La mission dont nous étions chargés, exigeant que nous eussions un drogman probe et intelligent, nous proposâmes à un jeune Ragusais, nommé Caraman, de nous suivre. M. Caraman était le commis d'un négociant italien, dont les majeurs, établis à Constantinople, venaient de faire banqueroute : il jouissait à Bagdad d'une très-bonne réputation; il savait fort bien l'italien, le turc et l'arabe; il parlait un peu le français, et se livrait depuis quelque tems à l'étude du persan. Comme il allait se trouver sans emploi, il saisit avec empressement l'occasion qui se présentait de voir la Perse, d'en apprendre plus promptement la langue, et de se frayer par-là une route au drogmanat chez quelque ambassadeur européen.

Nous sortîmes de la ville le 18 mai 1796, un peu avant le coucher du soleil, et nous vînmes attendre, au bord du Tigre, que toute la caravane fût réunie : elle se mit en marche à huit heures; elle était composée de quatre-vingt-dix cavaliers persans qui venaient de visiter les tombeaux d'Ali et de Hossein, et d'une soixantaine de chevaux chargés de riz, de dattes, de quincaillerie européenne, de piastres turques et de quelques effets des voyageurs.

Lorsque nous montâmes à cheval, l'air commençait à être rafraîchi par un léger vent d'est qui nous venait des hautes montagnes qui séparent la Turquie de la Perse; mais la journée avait été très-

chaude. Le thermomètre de Réaumur était monté à 30 degrés ; il avait été à 28 et 29 les deux jours précédens. Le vent avait faiblement soufflé du sud pendant ces trois jours. Vers les dix heures, nous eûmes un moment de calme : nous vîmes alors se former peu à peu à l'ouest de notre route, un brouillard qui s'élevait de la terre, ou se fixait à sa surface : bientôt nous ressentîmes quelques bouffées d'un vent très-chaud. A onze heures, nous étions au milieu de ce brouillard : on eût dit qu'il était formé d'une poussière subtile et brûlante. L'air était irréguliérement agité, et il nous venait de tems en tems, et de tous les côtés, un vent brûlant qui nous eût suffoqués s'il eût soufflé de suite quelques minutes. Un morne silence régnait dans la caravane. Nos chevaux avaient ralenti leur marche, et paraissaient souffrir autant que nous.

Nous restâmes près de cinq heures dans cette espèce de brouillard. Lorsque nous en sortîmes, nous nous trouvâmes sur des terres cultivées et arrosées : jusqu'alors nous avions marché sur un terrain inculte depuis long-tems abandonné.

Nous arrivâmes à sept heures du matin au bord de la *Diala ;* elle était à peu près aussi grande et aussi tranquille qu'est la Seine à Paris dans la même saison : c'est le *Delas* des Anciens. Elle prend sa source au mont Zagros, à quelques lieues sud-est de Scherzour. Nous la passâmes dans un grand bateau de bois de chêne, enduit extérieurement d'un mélange de terre et de bitume. Les bateliers demandèrent peu de chose ; mais des commis qui se trouvaient là exigèrent un péage de seize paras, ou à peu près seize sous de France par monture. Le pacha de Bagdad, pour qui on le prélève, avait eu l'honnêteté de joindre aux lettres qu'il nous avait envoyées, un *teskéré* ou ordre portant exemption de tous droits et péages établis dans sa province.

Nous côtoyâmes la rivière près d'un quart d'heure, et nous arrivâmes à un petit village nommé *Bakouba*, entouré de dattiers, de citroniers, de grenadiers et autres arbres fruitiers. Je crois que c'est le même que Pietro della Valle nomme *Beherus ;* Tavernier, *Bourous*, et Other, *Buhris.*

Nous nous reposâmes toute la journée dans un caravanserai situé

au centre du village, et nous partîmes le 20 mai au lever du soleil. Après deux heures et demie de marche, la trop forte chaleur nous obligea de camper : on choisit pour cela les environs d'un ruisseau qui sert à l'arrosement des terres, et qui vient de la rivière : ses bords étaient couverts de liciets, de mimeuses, de réglisses et d'un grand nombre d'autres plantes. Une multitude d'insectes plus brillans les uns que les autres, voltigeaient autour d'elles. Le pays paraissait habité et cultivé de toutes parts. Nous avions autour de nous divers bouquets de palmiers, indice d'autant de villages. Le vent fut au sud toute la journée, et la chaleur bien plus forte que les jours précédens.

Nous montâmes à cheval vers les dix heures du soir, et marchâmes sept heures et demie pour arriver à Chehraaban, village assez considérable, mais à moitié ruiné; il est situé sur un canal qu'on nous dit venir de la Diala : il y a à ce village un péage de huit paras par charge ou par monture. Nous ne nous y arrêtâmes pas : on nous fit camper à une demi-lieue plus loin.

Le même jour, à quatre heures du soir, quoique la chaleur fût encore très-forte, nous fîmes une lieue et demie, et campâmes jusqu'après minuit au bord d'un canal qui arrose et fertilise cette contrée. De Bagdad ici, le terrain est uni; les terres sont très-profondes, sans aucun mélange de pierres ni de gravier : ce sont des terres d'alluvion, formées anciennement par le Tigre; elles sont de la plus grande fertilité lorsqu'on peut les arroser. Nous sommes à peu de distance d'un coteau de cailloutage à base de grès. Nous avons devant nous, un peu à droite, des montagnes qui nous paraissent couvertes de bois.

Le 22 mai, avant le jour, nous traversâmes le coteau dont nous venons de parler; il est sec et aride, et a plus de deux lieues de largeur. Nous nous trouvâmes ensuite dans une belle plaine arrosée, et nous arrivâmes, après cinq heures de marche, à Khesel-Abad, village où l'on a établi un autre péage de huit paras. Nous allâmes camper à une demi-lieue plus loin, près d'un bosquet de dattiers.

Le 23, après six heures de marche, nous nous arrêtâmes au-delà

de Kharnaki, dernier village où nous ayions apperçu des dattiers; il est situé sur une rivière nommée *Khaser-Soui*, qui va se jeter dans la Diala. Nous l'avons passée sur un beau pont construit en briques.

Entre Khesel-Abad et Kharnaki, nous traversâmes une seconde colline de grès et de cailloutage. Le sol nous parut s'élever insensiblement depuis que nous avions quitté les terres d'alluvion.

Le 24, nous eûmes six heures et demie de marche; nous traversâmes des collines de grès et de cailloutage semblables aux précédentes, et nous vînmes camper auprès des ruines d'une ancienne ville que les Turcs et les Persans nomment *Khasri-Chirin* ou *Khaser-Chirin*. Nous avions à notre droite la petite rivière de Khaser-Soui, dont nous avons parlé plus haut; elle vient des montagnes que nous avons devant nous : ses bords sont couverts de saules et de lauriers-roses.

On apperçoit encore à Khasri-Chirin quelques restes de remparts et d'une forteresse fort étendue, qu'on dit avoir été bâtie par Khosrou ou Cosroës Parviz, pour y loger sa maîtresse Chirin.

Le 25, nous marchons six heures et demie : le terrain s'élève. Nous traversons des collines calcaires, et avons à notre droite une petite montagne couverte de chênes. Nous campons auprès de la rivière *Khaser*, dans une plaine peu étendue, mais arrosée et cultivée. Depuis notre départ de Bagdad, nous avons vu partout couper les orges : les fromens sont presque mûrs.

Le 26, nous passons près du village de Sarpil, où l'on exige un péage de trente paras par monture : on nous force nous-mêmes à le payer, malgré le teskéré du pacha. Nous remarquons près du village une colline calcaire, qui présente une coupure par où passent le chemin et une petite rivière, que nous croyons être la même que celle des jours précédens. On voit auprès de cette coupure, des terres amoncelées et quelques décombres qui annoncent qu'il y avait là autrefois une ville assez étendue.

A une lieue de Sarpil nous passons par une autre coupure assez étroite, où l'on apperçoit encore les restes d'un gros mur qui la fermait probablement. La colline où se trouve cette coupure est

haute, étroite, très-escarpée des deux côtés; elle est d'une roche calcaire dure, espèce de tuf disposé en couches irrégulières.

Nous marchons encore environ deux heures dans une vallée arrosée et cultivée, et nous venons camper au pied d'une très-haute montagne, près d'un large ruisseau, dont les bords sont couverts de saules : c'est encore le Khaser, dont la source se trouve à peu de distance de là.

Nous quittons ici l'Empire othoman pour entrer sur les terres soumises au roi de Perse. La montagne se nomme *Gebel-Tak*. Other lui donne le nom de *Tag-Ayagui* (1) : les Anciens la désignaient sous le nom de *Zagros*.

Après notre dîner, nous remontons à cheval. Le chemin est rude, scabreux, souvent taillé dans le roc. La caravane se serre et marche en bon ordre. On a quelques craintes, parce que tout le pays est fréquenté par des Curdes qui se présentent quelquefois en grand nombre pour dépouiller les caravanes ou les mettre à contribution. Il ne nous arriva pourtant pas d'autre accident que la perte d'un cheval, qui se cassa une jambe en glissant sur une roche, par la mal-adresse du cavalier qui le montait. Ne pouvant pas suivre en cet état la caravane, on le précipita à travers des rochers presque coupés à pic. Nous remarquons, en passant, les restes d'un ancien monument en marbre; nous y cherchons en vain quelqu'inscription, quelque figure qui puisse nous indiquer l'époque où il fut érigé.

Nous ne pouvons douter que ce ne soit ici la porte médienne, nommée par les Grecs et les Romains *Zagri pilae*, et que Sarpil, qu'il faudrait sans doute écrire Zarg-pil, ne soit le reste d'une ville assez considérable qui fut bâtie près du défilé, et qui en porta le nom. Ce village aujourd'hui n'a rien de remarquable que son caravanserai et quelques chétives maisons de terre, habitées par des Curdes.

Nous marchâmes pendant sept heures, toujours en nous élevant, et nous vînmes camper entre deux sommets de montagnes, sur

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 175.

lesquels il y avait encore un peu de neige. La nuit fut fraîche et humide.

Le 27, nous ne faisons que demi-lieue; nous nous arrêtons dans un endroit propre à faire paître nos chevaux. Nous sommes dans une vallée assez agréable. La chaleur est beaucoup plus supportable que les jours précédens.

Le 28, nous marchons deux heures et demie. Nous laissons à gauche un village assez considérable, nommé *Krent* (1); il est bâti au pied d'un rocher élevé et escarpé, d'où sort une eau vive et abondante, qui est employée à l'arrosement du vallon.

Krent est l'ancienne Karina, que sa position militaire rendait très-importante.

Depuis que nous avons mis les pieds sur les terres de la Perse, les Curdes qui se trouvent à portée de la caravane, viennent lui offrir des provisions. Nous nous procurons par ce moyen, des agneaux, des poules, des œufs, du lait caillé aigri, du beurre, du fromage. Ils sont plus doux, plus affables que ceux des environs de Merdin et de Nisibis : leurs armes, leurs vêtemens diffèrent peu, si ce n'est qu'ils portent un bonnet de feutre très-pointu, terminé de chaque côté par deux longs appendices (*pl.* 34, *fig.* 1). Leurs souliers ressemblent à nos pantoufles : le dessous est formé de plusieurs peaux bien cousues; le dessus est un tricot de coton, très-gros et très-serré.

Le 29, nous prolongeons le vallon de Krent; nous traversons ensuite une colline couverte de petits amandiers, de térébinthes, d'azeroliers, de chênes, et nous nous trouvons dans une autre plaine. Nous arrivons, après six heures et demie de marche, auprès du village de Haroun-Abad, où l'on a bâti un caravanserai assez considérable. Nous voyons beaucoup de troupeaux de moutons. Nous découvrons quelques habitations curdes, consistant dans la réunion de plusieurs tentes. Le pays paraît assez bien cultivé : une partie de la plaine est arrosée.

Le 30, nous traversons un pays montueux, boisé; nous

---

(1) Other le nomme *Quirind*. *Voyez* tom. I, pag. 176.

descendons une colline scabreuse, et nous nous trouvons dans une large vallée. Nous appercevons, à sept ou huit lieues au nord, des montagnes qui ont encore un peu de neige à leur sommet. Nous avons eu ce jour-là huit heures de marche. Nous campons à peu de distance d'un caravanserai en très-bon état. Mahidescht, village assez étendu, se trouve à un quart de lieue à gauche.

Les habitans de ces contrées tirent du fruit du térébinthe qui croît abondamment sur toutes les hauteurs, une huile bonne à manger, et du tronc, par incision, une très-belle térébenthine, dont nous avons parlé en traitant du commerce de Bagdad. L'usage de tirer de l'huile du fruit du térébinthe doit être bien ancien, puisqu'il en est parlé dans la retraite des dix mille (1).

Le 31, nous marchons encore quelque tems dans la vallée ; nous traversons ensuite des collines incultes, presque nues, et nous descendons dans la belle plaine de Kermanchah. Nous arrivons à la ville en côtoyant, pendant un quart d'heure, des jardins qui exhalaient au loin une odeur extrêmement suave : c'était celle des fleurs de l'olivier de Bohême, qu'on cultive partout dans ces contrées, tant à cause des fleurs, dont on aime beaucoup le parfum, que pour le fruit, qu'on mange avec plaisir, quoiqu'il soit peu savoureux.

Ces jardins sont arrosés par une eau vive et abondante, qui vient par divers canaux des montagnes voisines. Nous y remarquons presque tous les fruits de l'Europe tempérée ; nous y voyons aussi le peuplier d'Italie, et une belle espèce de saule inconnue à nos climats.

La caravane alla descendre au caravanserai, bâtiment spacieux et en fort bon état, situé dans l'intérieur de la ville ; nous la suivîmes. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que le douanier se présenta avec un commis pour recevoir la déclaration des marchandises que la caravane avait apportées, et en percevoir les droits. Nous ayant au premier coup-d'œil reconnus pour étrangers, quoique

(1) *Voyez* la traduction imprimée à Paris en 1777, chez Cellot et Jombert, pag. 304.

nous

nous fussions vêtus à la persane depuis notre départ de Bagdad, et que nous eussions laissé croître notre barbe, ainsi que c'est l'usage en Perse, il s'approcha de nous pour s'informer qui nous étions et où nous allions. Sur notre réponse que nous étions Français, que nous allions à la cour de Méhémet, et que nous avions une lettre du pacha de Bagdad pour Moustapha-Kouli-Khan, gouverneur de la ville, le douanier montra beaucoup d'empressement à la porter lui-même à son adresse. Nous la lui donnâmes aussitôt, et nous n'eûmes pas long-tems à attendre la réponse. Un quart d'heure après, le douanier revint, et nous dit que le gouverneur lui avait donné l'ordre de nous complimenter sur notre heureuse arrivée, et de nous fournir un logement et tout ce dont nous avions besoin; qu'en conséquence il nous priait de venir dans sa maison, parce qu'il serait plus à portée de nous rendre tous les services qui dépendraient de lui.

Nous témoignâmes d'abord le desir de nous établir au caravanserai, afin de pouvoir nous livrer avec plus de facilité à nos recherches, et y vivre à notre fantaisie; mais le douanier parut si empressé d'exécuter les ordres du gouverneur; il parla si long-tems des convenances qui exigeaient que des étrangers adressés au roi par leur gouvernement ne logeassent point dans un lieu public avec des hommes de tous les états et de toutes les religions; il mit tant d'honnêteté dans ses offres de service; il nous assura si fort que nous serions chez lui avec la plus grande liberté, que nous consentîmes de bonne grâce à le suivre.

Aga-Riza (c'est le nom du douanier) nous conduisit dans une maison décente, mais peu spacieuse; elle consistait en un petit bâtiment carré, au milieu duquel était une cour de vingt-cinq à trente pieds. La partie antérieure seulement avait un premier étage; les trois autres n'avaient que le rez de chaussée. Le harem ou logement des femmes, dont nous n'avons pas vu l'intérieur, occupait le fond de cette cour et un des côtés; la cuisine et les domestiques occupaient l'autre. Aga-Riza logeait seul sur le devant. L'escalier par où nous montâmes, était près de la porte d'entrée, à gauche; il était en bois, et n'avait guère que deux pieds et demi de large; il

conduisait d'un côté dans deux pièces qu'occupait Aga-Riza, et de l'autre dans un salon de compagnie, où nous nous établîmes, mon collègue, le drogman et moi. Nous y plaçâmes nos matelas, et nous y reçûmes la visite de tous les principaux habitans de la ville, et d'une foule de malades qui venaient presqu'à chaque instant nous faire part de leurs maux, et nous demander des remèdes.

Une demi-heure après que nous fûmes chez Aga-Riza, on nous servit à dîner : il consistait en une petite assiète de yougourt ou lait caillé aigri, deux œufs durs coupés en morceaux et placés sur une petite assiète de faïence, semblable à nos soucoupes à café; un peu de fromage frais sur une pareille assiète : le tout accompagné d'un peu de vinaigre et de raisiné, délayés ensemble dans un petit vase de cristal. On n'avait pas oublié de nous donner de la glace. Le pain qu'on nous servit ne pesait pas une livre; il était mince, aplati, de forme ovale, parsemé de trous ou enfoncemens; du reste, fort blanc et assez bon.

Aga-Riza eut l'honnêteté de nous faire compagnie et de partager avec nous ce dîner, que nous crûmes d'abord ne nous avoir été présenté qu'en attendant quelques mets plus solides; mais il fallut s'en contenter : on ne nous donna rien autre. Le souper fut servi à l'entrée de la nuit, sur une terrasse de la maison : les parens et quelques amis du douanier y assistèrent. Nous y eûmes un pilau assez copieux, au riz et au beurre; un quartier d'agneau rôti et quelques confitures.

Tous les convives persans mangèrent fort peu, et se contentèrent, pour boisson, d'eau pure ou d'un breuvage fait avec du raisiné et du vinaigre délayés dans un peu d'eau. Ils y ajoutaient, pour le rafraîchir, un petit morceau de glace, auquel ils ne donnaient pas le tems de fondre entièrement, afin de se réserver le plaisir de le garder quelques instans dans la bouche. On plaça devant nous un bol de bon vin blanc, que pas un Persan ne voulut goûter.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, on nous servit un très-petit morceau de pain et un peu de raisiné au coing, et à midi un dîner en tout semblable à celui de la veille. Le souper fut de même composé d'un pilau, d'un rôti de mouton ou d'agneau, et de

quelques friandises : le tout en miniature, quoique nous fussions, le jour, trois ou quatre personnes, et le soir huit ou dix.

Nous nous serions volontiers contentés de cet ordinaire si on nous avait servi plus de pain au déjeûner et au dîner; si la décence ne nous avait obligés d'imiter, au souper, les Persans, qui mangeaient fort peu, et qui ne restaient jamais plus de quinze ou vingt minutes à table.

Le troisième jour nous prîmes le parti de faire apprêter au caravanserai, où nous avions laissé nos domestiques, nos chevaux et nos effets, un supplément à notre dîner ; mais avant de donner un pareil ordre, nous avions prié le drogman de nous excuser auprès d'Aga-Riza, sous le prétexte que nous desirions, autant qu'il était possible, conserver nos usages européens. Le douanier ne fut point offensé de notre conduite : il continua de dîner avec nous toutes les fois que ses affaires le lui permirent, et il goûta de tout ce qu'on nous servit, quoiqu'apprêté par un Arménien.

Il ne fut rien changé au souper : ce furent toujours les mêmes mets, et presque toujours les mêmes convives.

Nous étions depuis long-tems accoutumés à la vie sobre et frugale des Turcs; nous avions vu les Arméniens, dans les caravanes, se contenter deux fois par jour d'un peu de pain qu'ils assaisonnaient avec une espèce de sariète en poudre, et cependant nous avouerons que nous fûmes surpris lorsque nous vîmes, à Kermanchah, à Téhéran, à Ispahan et partout où nous avons passé, la petite quantité de nourriture qui suffit à un Persan, et dont il se contente lors même qu'il peut se livrer sans dépense à tout son appétit.

Il mange en général fort peu de viande, et ne fait guère usage, parmi elles, que du mouton, de l'agneau, du chevreau et de la poule; il touche rarement au bœuf, au chameau, au pigeon, et jamais au porc, au gibier et au poisson; il préfère se nourrir de riz, de laitage, d'herbage et de fruits. Il aime beaucoup les sucreries, les confitures, les bonbons de toute espèce; il prépare une infinité de sorbets avec le suc des fruits, qu'il aromatise avec le musc, l'ambre, l'eau de rose, l'eau de saule, l'essence de girofle et celle de canelle, etc.

Dès le lendemain de notre arrivée, il fut arrêté avec Aga-Riza, que nous ferions une visite au gouverneur, qui avait témoigné le desir de nous voir, et de s'informer du motif de notre voyage en Perse. Nous ne pouvions que desirer aussi de le voir, tant pour le remercier de nous avoir logés chez son douanier, que pour lui demander si c'était à Téhéran que nous devions espérer de trouver les ministres du roi.

Le jour et l'heure ayant été fixés, le nazir ou lieutenant du khan vint au devant de nous, et nous conduisit dans une salle très-spacieuse, où le khan se rendit deux minutes après, accompagné de ses principaux officiers. Cette salle, située au rez de chaussée, donnait sur un jardin peu étendu, mais très-orné, et rafraîchi par une eau vive et abondante. Nous remarquâmes dans la salle quelques tableaux de peu de valeur, deux entr'autres qui paraissaient être le portrait de deux Européens. Le douanier, qui était venu avec nous, n'était point entré dans la salle d'audience.

Après les complimens d'usage, et lorsque nous parûmes vouloir parler du motif de notre voyage, tous les officiers sortirent de la salle et furent se promener dans le jardin : il ne resta que le nazir et le premier secrétaire. Notre conversation dura plus d'une heure. Le khan, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, nous parut bien plus instruit, bien plus poli que ne le sont ordinairement les pachas en Turquie ; il écouta avec beaucoup d'attention ce que nous lui dîmes touchant les intérêts politiques et commerciaux des Persans, des Turcs et des Russes. Il nous apprit que Méhémet était parti avec toute sa cour pour le Khorassan, dans le dessein de s'en emparer ; il nous conseilla de nous rendre à Téhéran, où nous pourrions attendre les ministres du roi, à moins que nous ne voulussions aller jusqu'à Mesched ; il ajouta qu'il nous ferait accompagner par un de ses officiers jusqu'à Téhéran, et qu'il nous remettrait deux lettres de recommandation, l'une pour Morteza-Kouli-Khan son frère, un des généraux de l'armée, et l'autre pour Hadgi-Ibrahim, premier ministre du roi.

Tout ce qui était relatif à notre mission ayant été réglé, le khan voulut nous faire goûter quelques fruits, quelques confitures,

quelques bonbons du pays. Ses officiers rentrèrent alors, et il ne fut plus question que du pacha de Bagdad. Lorsque nous eûmes satisfait la curiosité du gouverneur, relativement à la maladie et à la guérison de ce vieillard, pour qui il avait la plus grande estime, et lorsque nous lui eûmes raconté, dans le plus grand détail, la fin tragique, mais bien méritée du kiaya, nous prîmes congé de lui, et fûmes reconduits par son nazir jusqu'à la porte du palais, où le douanier vint nous joindre.

Nous restâmes encore trois jours à Kermanchah pour attendre les lettres que le khan nous avait promises, et pour donner à l'officier, nommé *Aboul-Hassan*, qui devait nous accompagner, le tems de se préparer. Nous employâmes ces trois jours à parcourir la ville et ses environs, et à payer notre tribut d'admiration à l'un des plus beaux monumens de la Perse.

Kermanchah se trouve à soixante-dix lieues nord-est de Bagdad, au 34e. degré 37 minutes de latitude boréale, suivant les observations des Arabes et des Persans, et aux 34e. et 14e., suivant celles de Beauchamp. Elle est dans une plaine ouverte au sud et au sud-est, et fermée, au nord et au nord-est, par des montagnes très-élevées, sur lesquelles nous appercevons encore de la neige; elle a à l'ouest les collines que nous avons traversées. Sa population n'est que de huit ou neuf mille habitans, quoiqu'elle soit aujourd'hui la résidence d'un khan de premier rang, et la capitale d'une province fort étendue.

Cette ville est assez bien fortifiée; elle est entourée d'un fossé très-profond, et défendue par un mur très-épais, bâti en briques durcies au soleil. La citadelle, que le khan habite, est en fort bon état; elle fut rebâtie par ordre de Thamas-Kouli-Khan, sur l'emplacement de l'ancienne. Les murs de la ville furent de même réparés. Nadir voulut mettre cette place en état de résister aux Turcs, qui s'en étaient emparés en 1723, sous la conduite de Hassan, pacha de Bagdad, et, quelques années après, sous celle d'Achmed son fils, qui lui avait succédé au pachalik.

Cette ville n'est pas aussi ornée que les autres de la Perse : les besesteins n'y sont ni vastes ni élégans; les mosquées non plus n'y

sont ni belles ni nombreuses. Les rues sont sales, étroites, très-sinueuses; elles ne sont point pavées, et les eaux qui y coulent en abondance, y entretiennent de la boue presque toute l'année. Les maisons sont toutes bâties en terre : celles des riches n'ont qu'un étage; celles des pauvres n'ont ordinairement que le rez de chaussée. Les unes et les autres sont surmontées de terrasses, sur lesquelles on couche, comme dans toute la Perse, trois ou quatre mois de l'année.

Le territoire de Kermanchah est un des plus beaux, des plus arrosés et des plus fertiles de la Perse. L'eau qui descend de toutes parts des montagnes voisines, vient répandre sur cette terre privilégiée, la fraîcheur et l'abondance; elle y fait croître, presque sans culture, tout ce qui est nécessaire à l'homme. On trouve dans ce pays, des fruits et des légumes de toute espèce. Le froment et l'orge y sont abondans, et les troupeaux fort nombreux. La vigne y vient très-bien; mais on est obligé d'enterrer les ceps durant l'hiver, pour les garantir de la gelée, car il y fait très-froid en décembre, janvier et février, et la terre y est ordinairement couverte de plusieurs pieds de neige.

Il nous reste à parler du monument qui se trouve aux environs de la ville. La description que nous en avons faite, diffère peu de celle que M. de Beauchamp a fait insérer dans le *Journal des Savans* (1). Nous allons pourtant la donner, parce qu'elle peut jeter un nouveau jour sur un objet qui a pu mériter les recherches d'un des plus savans hommes du siècle. Nous regrettons de n'avoir pas dessiné avec tout le soin possible ce qui est relatif à ce monument, et de nous être contentés d'une simple esquisse. Nous devons dire pour notre excuse, que si nous n'avons pas donné à notre travail toute la perfection qu'il méritait, c'est qu'on nous dit à Kermanchah, qu'un Français, venu quelques années auparavant de Bagdad, en avait pris une copie et y avait travaillé plusieurs jours. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût M. de Beauchamp, que nous savions être parti de Bagdad dans l'intention de relever les côtes de la mer Caspienne.

---

(1) Novembre 1790, pag. 726.

Voici la description que nous fîmes sur les lieux.

Après une heure et un quart de marche à cheval, à travers une plaine bien cultivée, presque toute plantée en vignes, nous arrivâmes, en nous dirigeant à l'est, au pied d'une montagne très-élevée, très-escarpée, presque coupée à pic, que les gens du pays nomment *Tak-Bostan*, *Tak-Rustan* et *Tak-Khosrou*. A quelques pas de la montagne il y a deux sources très-considérables d'une eau vive et très-fraîche, qui se répand sur les terres d'alentour, y forme des marécages, va se réunir ensuite en un même lit et donner naissance à la petite rivière de Kara-Soui.

Autour de ces sources, et un peu plus loin dans la campagne, on voit des pierres taillées en carré long, qui sont visiblement les restes d'un vaste réservoir, dont on reconnaît encore quelques traces.

Au devant de la grande source on a taillé, dans une roche calcaire très-dure, une salle de trente pieds de haut, trente pieds de large et autant d'enfoncement, et on y a sculpté au fond, en relief, un guerrier à cheval, tenant de sa main gauche un bouclier, et de sa droite une lance appuyée sur son épaule, et terminée postérieurement par une espèce de drapeau. La tête est couverte d'un casque, et le corps d'une sorte d'armure. Le cheval est richement harnaché. La jambe droite du cavalier est cassée, ainsi que la jambe droite postérieure du cheval. Le museau est pareillement cassé. Le cavalier et le cheval tiennent à la roche par le côté gauche; ils ont de quinze à dix-huit pieds de haut. Au dessus de la tête du cavalier, on remarque un globe (*pl.* 39, *fig.* 1).

Une corniche très-saillante sépare cette première figure de trois autres qui occupent tout l'espace compris de là au sommet de la voûte. La figure du milieu, qui paraît la principale, et qu'on pourrait regarder comme un jeune roi, à en juger par sa coiffure et son visage imberbe, présente de sa droite, à un homme vieux et portant une longue barbe, un objet qu'on ne sait à quoi rapporter : c'est une espèce de boule, d'où s'élève un corps triangulaire, droit, marqué de lignes transversales, et d'où part au dessous un autre corps plus alongé, un peu courbé, également marqué de lignes

transversales. Ces objets ne diffèrent pas de ceux qu'on voit sur les figures du chapiteau de Bissoutoun (*pl.* 40, *fig.* 1) : nous l'avons pris pour un rouleau d'écriture. M. Beauchamp a cru y voir une coupe d'où il sort de l'eau; ce qui ne nous paraît pas vraisemblable, puisque le corps triangulaire qui est au dessous du corps sphérique, et qui a pu être jugé de l'eau, se retrouve au dessus. La figure qui est à gauche tient à sa main une autre boule.

La figure qui est à la droite du roi semble représenter une femme qui, de sa droite et à la même hauteur que la main du roi, tient un objet à peu près semblable. Sa gauche, qui est baissée, semble tenir un fruit ou une coupe.

Ces trois figures se présentent de face : celle du milieu est coiffée d'un bonnet en forme de deux croissans, surmonté d'un globe. Elles portent des habits longs : celle du milieu paraît avoir son habit ouvert sur le devant, et porter une ceinture autour du ventre. Elles ont plus de huit pieds de hauteur.

Les côtés de cette salle représentent deux chasses, l'une aquatique, et l'autre terrestre.

Dans la premiere (*fig.* 2) on voit à la partie supérieure, un peu latérale du cadre, cinq hommes dans une barque : au dessous sont des sangliers courant sur un terrain marécageux, couvert de plantes. Vers le bord du cadre, à gauche, il y a cinq hommes montés chacun sur un chameau. Au milieu on voit cinq personnages dans une barque, dont quatre assis, et le cinquieme, debout, lance une flèche sur des animaux aquatiques. A droite, il y a cinq autres personnages également dans une barque, dont un plus grand tient une flèche d'une main, et un arc de l'autre. Au bord du cadre, à droite, sont des éléphans et différens animaux. Au bas du cadre on voit plusieurs hommes chassant des éléphans : devant eux, à droite, on remarque divers animaux fuyant sur un terrain couvert de plantes.

L'autre chasse (*fig.* 3) représente, vers l'angle supérieur, à gauche, deux rangées de musiciens. Vers le milieu il y a un roi à cheval : plusieurs domestiques, placés derrière lui, portent un parasol au dessus de sa tête. Vers le bord du cadre, à gauche, on

a placé des chameaux, et plus bas divers petits animaux. Un peu au dessous du roi, plusieurs hommes à cheval chassent des lièvres qu'on voit fuir devant eux. Vers l'angle supérieur, à droite, on voit, dans un plus petit cadre, quatre hommes appuyés des deux mains sur un bâton; à côté sont deux hommes montés chacun sur un éléphant. Au milieu, toujours vers le bord latéral, à droite, il y a un homme monté sur un éléphant, et au dessous, vers l'angle inférieur, encore deux hommes montés sur des éléphans.

Ces petites figures sont assez bien faites : elles sont en creux, et beaucoup mieux conservées que les grandes.

Au dehors de cette salle, la roche est taillée à une très-grande hauteur. On voit de chaque côté du ceintre de la voûte deux figures ailées, de grandeur colossale, portant chacune, à la main droite étendue, une sorte d'anneau ou de cercle, et à la gauche un vase qu'on dirait rempli de fruits. Ces figures sont peu vêtues : on distingue leurs mamelles à travers les vêtemens.

A la partie la plus supérieure du ceintre, on apperçoit un croissant.

A peu de distance de cette première salle, on en voit une autre plus petite, également taillée dans la roche (*fig.* 4). Celle-ci a au fond deux figures un peu au dessus de la grandeur naturelle, taillées en relief; elles représentent deux femmes : leurs bras, un peu ployés, sont posés au devant de leur corps : elles portent un globe au dessus de leur tête. On apperçoit de chaque côté, près du ceintre de la voûte, une inscription que M. de Beauchamp a copiée, et dont M. Silvestre de Sacy a donné l'explication.

A côté de cette seconde salle on voit taillées en relief, à peu près de grandeur naturelle, trois figures. Celle à gauche représente un homme qui paraît avoir, ainsi que le dit M. de Beauchamp, une sorte d'auréole autour de la tête. La seconde figure, ou celle du milieu, présente à la troisième un objet que M. de Beauchamp a encore pris pour une coupe d'où sort de l'eau. Au dessous de ces deux dernières est un homme couché, sur lequel elles ont le pied.

Au devant des deux salles et du pied de la montagne aux sources,

le sol est pavé en dales ou grandes pierres calcaires, de même nature que la roche.

Suivant les recherches que M. Silvestre de Sacy a faites sur Kermanchah et ses antiquités (1), il paraît que cette ville a été fondée par Bahram, fils de Sapor II, c'est-à-dire, par Varahran ou Vavarane IV. Cobad, fils de Firouz, la fit réparer, et y fit construire pour lui-même un palais très-élevé. Nouschirvan, fils de Cobad, et Khosrou Parviz, fils de Nouschirvan, honorèrent aussi cette ville de leur présence, et firent faire, dans les environs, des canaux, des bassins et des maisons de plaisance.

Aux environs de Kermanchah, ajoute l'auteur persan dont M. de Sacy rapporte les paroles, se trouve le sofa de Schirin, ou, suivant un autre manuscrit, le sofa de Schebdis, fait par Khosrou Parviz. Ce prince avait aussi fait faire, dans la campagne près de Kermanchah, un jardin de deux parasanges de long, sur autant de large. Il en avait planté une partie en verger, en sorte qu'on y trouvait des fruits des pays chauds et des pays froids; le reste ne formait qu'une vaste prairie, et il y avait fait mettre des animaux de toutes sortes, afin qu'ils s'y reproduisissent et s'y multipliassent (p. 235).

Il faut observer que Schirin est le nom de l'épouse ou de la maîtresse de Khosrou, et Schebdis le nom du cheval de ce prince.

Ainsi Kermanchah fut bâti par un prince Sassanide, et les monumens dont nous venons de parler, doivent leur existence à des princes de la même dynastie. M. de Sacy le prouve, non-seulement par les passages qu'il cite de divers auteurs persans, mais par les inscriptions qui lui furent communiquées par M. de Beauchamp.

---

(1) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, et sur les médailles des rois de la dynastie des Sassanides.* Paris, 1793, in-4°.

CHAPITRE II.

Départ de Kermanchah. Caravanserai de Sheher-Nou. Description du monument de Bissoutoun. Kengaver. Ruine d'un ancien temple. Arrivée à Amadan. Description de cette ville. Course au mont Elvind.

Le 6 juin 1796, à sept heures du matin, nous partîmes de Kermanchah, accompagnés de l'officier qui devait nous conduire à Téhéran. Nous avions avec nous le drogman et deux domestiques arméniens que nous avions pris à Bagdad ; de sorte que notre caravane, y compris le maître des chevaux et son valet, n'était composée que de huit personnes : mais on pouvait alors voyager dans toute la Perse sans craindre les voleurs. Méhémet, depuis qu'il était investi du suprême pouvoir, faisait observer, sur les routes et dans les caravanserais, une police très-sévère. Il avait partout augmenté le nombre des gardes préposés à la sûreté des chemins, et leur avait fait dire que la moindre négligence de leur part serait punie de mort : on savait qu'il n'aurait pas fait grace non plus aux habitans des villes, bourgs ou villages les plus voisins de l'endroit où un simple voyageur aurait été dépouillé. Ils l'auraient indemnisé de ses pertes, indépendamment de l'amende qu'ils auraient été obligés de verser dans les trésors du roi.

En sortant de la ville, nous nous sommes dirigés à l'est-sud-est ; mais nous avons bientôt repris notre route à l'est, et nous nous sommes approchés du Tak-Bostan, où se trouve le monument dont nous venons de parler. Cette montagne, que nous avons dit circonscrire la plaine de Kermanchah au nord et à l'est de la ville, forme ici un demi-cercle, et se dirige à l'est. La partie qui fait face au sud présente un fait géologique extrêmement curieux : les Persans l'ont désignée sous le nom de *Bi-Soutoun*, qui veut dire *sans appui*. En effet, toute la montagne, dans toute sa hauteur, et cette

hauteur est de plus de six cents toises (1), n'est formée, depuis le monument de Kermanchah jusqu'à celui de Sheher-Nou, c'est-à-dire, dans un espace d'environ dix-huit milles, que d'une roche calcaire très-dure, presque coupée à pic.

On ne sait à quoi attribuer un déchirement aussi considérable : on ne voit sur la montagne aucun indice de volcan; rien ne paraît bouleversé sur le terrain qui se trouve au dessous; les montagnes même qui sont parallèles à celle-ci, quoique formées de la même roche, ont néanmoins une pente fort douce.

A une lieue de Kermanchah nous passons, sur un pont à six arches, la petite rivière de Cara-Sou, laissant à quelque distance, à droite, le village de Pulischah, bâti sur la même rivière. Nous marchons quelque tems encore en plaine ; nous nous trouvons ensuite sur un terrain inégal, ayant toujours le mont Bissoutoun à notre gauche, et d'autres montagnes calcaires moins élevées à notre droite. Nous entrons dans une vallée arrosée, qui bientôt s'élargit et s'étend au sud, et nous venons descendre, après sept heures de marche, au caravanserai de Sheher-Nou, que nous trouvons presque tout occupé par une caravane qui venait d'Amadan.

Le village de Sheher-Nou, bâti autrefois près du caravanserai, et dont Pietro della Valle, Other et quelques autres voyageurs ont parlé, n'existe plus aujourd'hui : à peine même en découvre-t-on quelques traces.

Le caravanserai est bâti sur la rive occidentale d'un large ruisseau qui prend sa source au pied de la montagne, distante seulement de trois ou quatre cents pas. Il est très-vaste, et l'un des plus beaux de la Perse.

Ces sortes de bâtimens sont, après les mosquées principales et les palais des rois, les plus beaux édifices que nous ayions vus dans ce

---

(1) Un auteur persan, *Sahib-Nuzhat*, rapporte qu'ayant eu ordre de prendre la hauteur de Bissoutoun, il la mesura en six cents dix endroits différens, et qu'il trouva qu'elle avait quatre mille huit coudées de hauteur. Other, *voyez* tom. I, pag. 106.

pays. Il y en a sur toutes les routes et dans toutes les villes : ce sont les seules auberges de la Perse, les seuls endroits où l'étranger puisse espérer de loger.

Leur nombre, dans les villes, est toujours proportionné au commerce qui s'y fait, ou à la quantité de marchandises qui y doivent passer. On les a placés sur toutes les routes fréquentées, à la distance de cinq, six, sept ou huit lieues les uns des autres, et on a choisi, autant qu'il a été possible, les endroits les plus à la portée de la bonne eau.

Comme il n'y a aucun meuble dans ces sortes d'auberges, le voyageur est obligé de porter avec lui son tapis, son lit, et tout ce qui lui est nécessaire pour faire sa cuisine. Il trouve, avec de l'argent, pour ses chevaux, de la paille et de l'orge, et assez ordinairement pour lui, du pain, du laitage, des fruits, du riz, et même de la viande.

Les caravanserais ont tous à peu près la même forme : ils sont bâtis en carré autour d'une vaste cour, et n'ont ordinairement qu'un étage dans les campagnes, et rarement deux dans les villes. On y entre par une grande et belle porte qui ferme bien, et dont la garde est confiée à une personne qui est responsable de tous les vols de marchandises, de chevaux et de bêtes de somme qui pourraient se commettre dans l'intérieur.

Les chambres que l'on donne gratuitement et sans réserve au premier venu, sont à la partie intérieure du bâtiment; elles ont de douze à quinze pieds en carré : on y parvient par une estrade ou terrasse large de sept ou huit pieds, haute de trois ou quatre, sur laquelle on monte par deux ou par quatre escaliers.

Les écuries sont placées derrière les chambres, c'est-à-dire, à la partie extérieure du bâtiment; elles sont éclairées par de très-petites fenêtres fort hautes, tandis que les chambres ne le sont ordinairement que par leur porte d'entrée.

Les voyageurs font faire leur cuisine sur l'estrade, et s'y placent eux-mêmes, à moins que le tems ne soit très-mauvais. Ils y passent la nuit dans la belle saison, ou vont coucher, s'ils le préfèrent, sur la terrasse qui termine tout le bâtiment.

En hiver, la plupart des voyageurs s'établissent dans les écuries, qui sont fort propres, et où l'on est plus chaudement que dans les chambres. Ce qui les y détermine encore, c'est qu'ils sont à portée, dans les écuries, de soigner leurs chevaux, qu'ils n'ont pu laisser dans la cour à cause du froid, ainsi que cela se pratique huit ou neuf mois de l'année. Il y a dans les écuries, tout le long du mur intérieur, une estrade de cinq ou six pieds de large, où ils se placent, et au devant de laquelle ils attachent leurs chevaux.

Quant aux servadars ou valets de caravane, ils ne prennent jamais de chambres : ils couchent toujours dans les écuries, à portée de leurs bêtes de somme et des marchandises qu'on leur a confiées.

Mais dans la belle saison une caravane ne va pas ordinairement loger dans un caravanserai : elle préfère camper, à moins qu'elle ne craigne d'être attaquée la nuit par quelque bande de voleurs.

On ne paie rien pour son logement dans les caravanserais établis sur les routes, et fort peu de chose dans ceux des grandes villes, qui sont destinés aux marchands.

Les caravanserais les plus vastes n'ont pas au-delà de cinquante chambres à donner; ce qui fait que, lorsque deux caravanes s'y rencontrent, les marchands qui se connaissent, sont obligés de se réunir dans une même chambre, ou de se placer sur l'estrade, sur les terrasses ou dans les écuries. On peut recevoir dans celles-ci et dans la cour deux cents chevaux ou chameaux, et même davantage; mais passé le nombre qu'elles peuvent contenir, la seconde caravane est obligée, en tout ou en partie, d'aller camper aux environs.

Au moyen des caravanserais, les voyages se font dans tout l'Orient à peu de frais, puisqu'on ne se trouve forcé à aucune autre dépense extraordinaire qu'à celle des transports. Les négocians qui suivent leurs marchandises ou qui vont quelque part en acheter, les pélerins qui se rendent à la Mecque, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, ou dans le Khorassan, ne dépensent jamais dans leurs voyages, pour leur nourriture ou celle de leurs chevaux, ce qu'ils auraient dépensé dans leurs maisons s'ils y étaient restés. Les Arméniens, qui sont ceux qui voyagent le plus, poussent la sobriété au

point de faire cinq ou six cents lieues, et même davantage, sans manger autre chose que du pain seul, ou assaisonné avec de la poudre d'une espèce de sariète, dont ils ont fait provision en partant. Ils achètent quelquefois les fruits de la saison, un peu de mauvais fromage ou de lait caillé aigri; et ce n'est que dans les villes où ils séjournent, qu'ils mangent une fois par jour du riz ou de la viande, et qu'ils boivent du vin ou de l'eau-de-vie.

Quant au transport des marchandises, les frais en sont très-modiques, attendu que les bêtes de charge ne coûtent presque rien à nourrir : elles paissent gratuitement dans les champs, comme nous l'avons dit ailleurs, ou ne mangent dans les caravanserais, que de la paille et de l'orge qu'on achète partout à très-bas prix.

Cette manière de voyager presque sans frais permet aux marchandises de parcourir des espaces fort grands, d'être transportées, par exemple, du Tibet et de l'Indoustan jusqu'à Constantinople par terre, sans éprouver une augmentation bien considérable dans leur valeur; et l'on jugera de la modicité de ces frais, puisque, malgré les douanes nombreuses qui sont établies sur la route, et les bénéfices des divers marchands par les mains de qui elles passent, elles sont vendues à Constantinople et à Smyrne, où on les a apportées par terre, à meilleur marché qu'à Londres et à Amsterdam, où elles sont venues par mer.

Mais revenons à Bissoutoun. Nous étant transportés sur les bords de la petite rivière qui baigne à l'est les murs du caravanserai, le premier objet qui s'offrit à nos regards fut un chapiteau qui date certainement du règne des Sassanides. Nous l'avons représenté *pl.* 40, *fig.* 1, *a*, *b*, *c*.

Il est d'un beau marbre couleur de rose, et il a quatre faces, dont deux opposées portent une figure humaine très-bien travaillée. Dans l'une (*fig.* 1, *a*), qu'on prendrait pour celle d'un jeune roi, on voit à sa main droite une boule d'où part un objet triangulaire, alongé, courbe, assez semblable à une des trois figures de Kermanchah, et à sa main gauche un autre objet qu'on pourrait regarder comme un livre, tel qu'on peut supposer qu'ils étaient faits à cette époque : au dessous de cette main on voit une fleur ou peut-

être un fruit. L'habit paraît être très-riche : c'est une draperie très-fine, ornée de chaque côté d'une sorte de broderie.

La tête a beaucoup souffert : elle est coiffée à peu près comme la figure que nous avons dit être un jeune roi au monument de Kermanchah; mais on dirait que celle-ci avait de plus une petite couronne, telle que l'ont portée quelques rois Sassanides.

La figure opposée (*fig.* 1, *b*) est évidemment celle d'une femme : sa tête est surmontée d'un globe et de deux croissans; elle a dans ses deux mains un objet que nous avons dit pouvoir être un livre. Le cou et la poitrine sont ornés de colliers. L'habit est riche. On apperçoit une ceinture ornée de pierreries. A l'angle supérieur du chapiteau, il y a une fleur assez semblable à celle qui représente le lotus dans les monumens égyptiens.

Les deux autres faces du chapiteau (*fig.* 1, *c*) ne portent que des ornemens d'un travail aussi fini, aussi délicat que celui des figures.

Ce chapiteau a trois pieds de surface au sommet, et deux à la partie qui posait sur la colonne.

En remontant le ruisseau, nous parvînmes bientôt à sa source; elle est très-considérable : les eaux sortent en bouillonnant du pied même de la montagne, et se divisent en deux branches; elles vont fertiliser la belle plaine qui se trouve au dessous, et qui s'étend à quelques lieues au sud.

Au dessus même de la source, on a taillé dans le rocher un encadrement portant une inscription que nous regrettons bien de n'avoir pas copiée. Les caractères sculptés en relief y sont très-nets et très-lisibles. Ce qui nous frappa le plus dans ce travail, c'est que l'inscription qu'il faut peut-être rapporter aux princes Sassanides, pose sur un monument plus ancien, qui date probablement des Arsacides, car on voit encore, de chaque côté de l'encadrement, quelques restes d'une inscription grecque : on y lit bien distinctement le nom d'un satrape Gotarz. (*Voyez pl.* 40, *fig.* 2.) Au dessous de l'inscription il y a quelques figures mutilées.

A l'occident de la source, la montagne forme un angle rentrant, à côtés perpendiculaires, qui paraissent avoir été travaillés. On apperçoit entr'autres, à une assez grande hauteur, à gauche, un bas-relief

bas-relief taillé sur le rocher, où sont douze figures dont je venais de prendre la description et finir l'esquisse, lorsque tout à coup un Curde vint à moi d'un air à me faire craindre d'être attaqué; j'étais seul alors, et n'avais pour toute arme qu'un pistolet de poche que j'avais l'habitude de porter à la ceinture. Je le mis aussitôt à la main, et menaçai le Curde de tirer sur lui s'il avançait; il avait son yatagan, mais il n'osa y porter la main ; il hésita un moment sur le parti qu'il prendrait; enfin il se retira, et je revins au caravanserai pour prendre un fusil et engager Bruguière à me suivre; mais il était déjà tard, et l'esquisse que j'avais faite nous parut suffisante pour donner une idée assez exacte de ce bas-relief. (*Voyez pl.* 40, *fig.* 3.)

Voici ce qu'il nous a paru représenter : huit hommes placés à la suite l'un de l'autre, et d'une taille successivement plus élevée, les mains liées derrière le dos, sont présentés par un neuvième ayant les mains libres et la taille moins élevée, à un roi qui paraît être assis, et qui est d'une proportion presqu'une fois plus forte que celle des autres; derrière lui sont deux hommes dont le premier tient un arc, et le second des flèches.

Au dessus de ces figures, il en est une qui semble avoir une tête d'homme et deux sortes d'ailes étendues, mais de forme carrée : on croirait voir, à la place du corps, un vêtement étendu en éventail ou en queue d'oiseau.

Ce qui nous a paru digne de remarque, c'est que les huit figures qui ont les mains liées derrière le dos, sont toutes vêtues d'une manière différente. Représenteraient-elles huit nations ou huit tribus différentes, admises à rendre hommage au souverain? On sait que, dans tout l'Orient, les peuples se sont présentés de tout tems à leurs vainqueurs et à leurs rois, dans la posture la plus humble, et comme des esclaves dont la vie appartient à leurs maîtres.

Au dessous de ce bas-relief, on remarque une pierre carrée, d'une assez grande dimension, qui paraît ne pas faire partie du rocher, mais y avoir été placée. Nous avons conjecturé que ce pouvait être la porte d'une sépulture qui n'aurait point été ouverte ; car nous y avons cru appercevoir encore le ciment qui lie cette

pierre au rocher. Ainsi on peut présumer que celui qui obtiendrait du khan de Kermanchah la permission de faire ouvrir ce tombeau, et se procurerait les moyens d'y atteindre, trouverait l'intérieur encore intact.

En quittant ce bas-relief et suivant la montagne à gauche, on parvient, après avoir fait environ trois cents pas, à une grande terrasse au dessous de laquelle se trouvent les restes d'un vieux mur très-épais. On voit aux environs quelques gros blocs de pierre, taillés en carré, et présentant, sur une de leurs faces, une lettre assez semblable à notre chiffre 5.

Tout le rocher paraît avoir été taillé à plus de cent pieds de hauteur. On y apperçoit très-bien la trace des instrumens qui furent employés à cet effet. Cette coupure n'est pourtant pas régulière : elle présente au contraire de grandes inégalités ; ce qui nous fit présumer que c'était là une carrière d'où on avait extrait pendant long-tems de la pierre.

A la partie orientale de la source, on voit encore quelques massifs de maçonnerie, et les restes d'un chemin pavé qui se prolongeait au loin.

Toutes ces circonstances indiquent à cet endroit la place d'une ancienne ville, ou peut-être seulement un lieu de plaisance, semblable à celui de Kermanchah, dont il n'appartient qu'aux antiquaires de nous faire connaître les détails historiques.

Le 7 juin, avant le lever du soleil, nous montons à cheval et côtoyons encore quelque tems le mont Bissoutoun, ayant toujours à notre droite la plaine de Sheher-Nou. Lorsque nous eûmes dépassé le mont, nous traversâmes sur un pont une petite rivière ; nous continuâmes à marcher en plaine, et nous vînmes camper, six heures après notre départ, à l'orient de Sahanéh ou Sahnéh, village assez considérable, dont le douanier de Kermanchah était seigneur.

Nous laissons le mont Bissoutoun à quatre ou cinq lieues derrière nous : il a encore un peu de neige à sa cime.

Le 8, nous marchons quelque tems dans la plaine de Sahanéh, puis nous traversons un terrain inégal entre des montagnes peu

élevées ; nous nous trouvons ensuite en plaine, et nous allons camper, après sept heures de marche, au-delà de Kengaver, village assez peuplé, bâti au bas d'un vallon, d'où sort une assez grande quantité d'eau. La plaine qui se trouve au sud du village, est très-étendue et de la plus grande fertilité.

Kengaver, que l'on regarde comme l'ancienne Konkobar, paraît avoir été autrefois une ville assez considérable. On y voit les restes d'un temple, dont aucun voyageur, je crois, n'a donné la description, et dont il est peut-être très-intéressant de dire un mot.

Au bas du village s'élève un monticule de décombres, sur lequel on a bâti quelques maisons en terre, mais où l'on apperçoit encore très-bien le carré de l'édifice. La face méridionale qui domine la plaine, et qui est dégagée de décombres et de maisons, a deux cent vingt pieds de long; c'est un mur de très-gros quartiers de marbre sans ciment, sur lequel posaient neuf colonnes de marbre gris-blanc, dont on voit encore la base et une partie du fût. Celui-ci, formé de plusieurs pieces, avait environ cinq pieds et demi de diamètre vers la base. Les faces orientale et occidentale paraissent avoir été en tout semblables à celle-ci : on n'y voit pas le mur, mais on y compte bien les neuf colonnes. La face septentrionale seule diffère des autres; elle ne présente que des demi-colonnes adossées contre un mur. Comme cette partie, qui est contiguë au village, est plus détruite ou plus encombrée, nous n'avons pu nous assurer s'il y avait un péristile, et conséquemment une rangée de colonnes entières posées au devant de celles adossées au mur. Il n'a pas été non plus possible de vérifier si à cette face, où nous avons supposé qu'était la porte de l'édifice, le nombre de colonnes n'était pas de dix au lieu de neuf; mais nous l'avons jugé tel par la moindre dimension et par la moindre distance que nous avons cru appercevoir dans ce qui reste de ces demi-colonnes.

Le 9, nous partons au lever du soleil en nous dirigeant au nord-est; nous traversons, après deux ou trois heures de marche, une petite rivière qui va arroser une partie de la plaine de Kengaver. Après cinq heures, nous campons dans une autre plaine fort étendue et assez peuplée : elle est très-fertile, très-arrosée, et abonde en

plantes de toute espèce. Nous voyons pour la première fois une rose à fleur jaune, d'une odeur très-suave. L'arbuste qui la produit, est très-épineux et n'a pas un pied de hauteur; il est rameux, et porte des feuilles simples, ovales, à bords dentés. Chaque rameau est terminé par une seule fleur. Les graines que nous cueillîmes dans le mois d'août, à Téhéran, ont très-bien levé à Paris. Si on parvenait à avoir cette rose double, elle ne le céderait en beauté à aucune autre de nos jardins (1). (*Pl.* 43.)

Le même jour, vers les onze heures du soir, nous montons à cheval, et nous escaladons l'Elvind pendant l'obscurité de la nuit: le chemin nous parut moins rude et mieux entretenu que celui du mont Zagros. Nous nous trouvons au sommet à la pointe du jour: il y avait encore un peu de neige. Il nous fallut près de trois heures pour descendre la montagne, après quoi nous la côtoyâmes en nous dirigeant au sud. Nous avions à notre gauche une plaine très-étendue et de la plus grande fertilité: nous y apperçûmes des troupeaux et plusieurs villages. Nous nous arrêtâmes deux heures pour laisser paître nos chevaux, et nous arrivâmes à Amadan le 10, à une heure après midi, excédés de fatigue et de sommeil, accablés de la chaleur et très-pressés par la faim.

Résolus d'aller descendre à l'hospice des Arméniens, plutôt que dans un caravanserai, Aboul-Hassan notre conducteur nous quitta en entrant dans la ville, afin d'aller prévenir le gouverneur de notre arrivée, et empêcher la visite de nos effets; car en Perse comme en Turquie, chaque gouverneur perçoit un léger droit sur les marchandises qui doivent prendre entrée; il prélève aussi une légère taxe sur les non-Musulmans qui entrent dans la ville. Cette taxe ne diffère en rien du péage que les Juifs payaient en France et dans la plupart des villes d'Europe, lorsque nous étions encore soumis à tous les préjugés de l'ignorance et du fanatisme.

---

(1) *Rosa* berberifolia, *spinis recurvatis, foliis simplicibus, sessilibus, spinæ geminæ interjectis.* Pall. *Nov. Act. Petrop.* tom. X, pag. 379, tab. 10, fig. 5.

Jussieu, *Gen. Plant.* pag. 452.

Rosier à feuilles simples. *Encyclop. méthod. Botan.* tom. VI, pag. 276.

Le daroga ou lieutenant du gouverneur nous envoya complimenter sur notre heureuse arrivée, et nous fit offrir ses bons offices en tout ce dont nous aurions besoin. Il nous apprit que le khan avait été joindre depuis trois mois l'armée de Méhémet, et qu'on ne l'attendait dans la ville qu'à la fin de l'été.

Amadan, Hamadan ou Hémédan est bâtie en plaine, à une lieue à l'orient du mont Elvind, au 35e. degré présumé de latitude boréale, et au 46e. de longitude du méridien de Paris (1).

Cette ville, l'une des plus considérables de la Perse sous le règne des Sophis, a tant souffert pendant les troubles qui suivirent le détrônement de Chah-Hussein, qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade. Son enceinte pourtant est encore assez considérable : on y voit encore des besesteins assez beaux, construits en briques ; il y reste quelques belles mosquées, mais sa population a disparu ; plus de la moitié des maisons sont détruites ; les remparts sont en partie écroulés ; la forteresse même, située à côté de la ville, sur une petite éminence, a été presqu'entiérement rasée.

Nous avons dit dans le chapitre précédent, que Hassan, pacha de Bagdad, s'était emparé de Kermanchah en 1723 : il y était mort dans un âge avancé, pendant qu'il cherchait les moyens de s'assurer de sa conquête. L'année suivante Achmet son fils s'empara d'Amadan après trois mois de siége, la livra au pillage, et fit massacrer une partie des habitans, parce que, trahis ou abandonnés par leur gouverneur, ils s'étaient défendus avec courage, et n'avaient ouvert les portes de la ville que lorsque la citadelle eut été prise d'assaut.

Les Turcs restèrent maîtres de Kermanchah, d'Amadan, de Néhavend et de toute la contrée jusqu'en 1729, qu'ils en furent chassés par Tahmas-Kouli-Khan.

On fabriquait autrefois à Amadan beaucoup d'étoffes de soie à

(1) Ptolomée place Ecbatane à 37 deg. 45 min. de latitude, et à 88 de longitude des îles Canaries. Nassir Eddin et Ulug-Beg mettent Hamadan à 35, 10, et à 83. Dans Bakoui, Hamadan est à 35, 10, et à 88, 5. Dans le Canoun elle est à 34, 40, et à 75, 20, et dans les Etwals, à 35 et à 76. La Table persane, selon Tavernier, place Hamadan à 34 de latitude, et à 75, 20 de longitude. Enfin, le géographe turc met Hamadan à 36 de latitude, et 83, 30 de longitude.

l'usage des habitans : on y faisait aussi une sorte de nankin avec le coton de la contrée. Ces fabrications languissent aujourd'hui, et ne reprendront sans doute leur première activité que lorsque la tranquillité sera rétablie dans ce pays, que lorsqu'un gouvernement régulier, stable et vigoureux aura mis fin aux prétentions de tous les grands.

Les géographes paraissent bien persuadés aujourd'hui que cette ville a remplacé l'ancienne Ecbatane, et nous sommes de leur avis. Sa position dans la partie de l'Irak-Adjem, qui répond parfaitement à cette partie de la Médie où les Anciens plaçaient Ecbatane; sa distance du mont Elvind, qui est aujourd'hui de trois milles ou environ, et qui était de douze stades lorsqu'elle occupait un plus grand espace; les décombres ou les terres rapportées, sur lesquels elle est assise, et qui annoncent son ancienneté; le chemin pratiqué sur la montagne, qui paraît avoir été fait avec plus de soin que n'en mettent les Persans d'aujourd'hui; les eaux très-abondantes qui descendent de cette montagne, et qu'on pourrait, comme autrefois, amener à la ville : en été, le climat le plus doux, le plus tempéré de la Perse; le sol le plus arrosé, le plus fertile, le plus productif : tout concourt à prouver que ce n'est point à Tauris, comme quelques-uns l'avaient cru, qu'il faut chercher la position de l'ancienne capitale de la Médie, mais sur le terrain qu'occupe aujourd'hui Amadan.

On sait qu'Ecbatane partagea avec Babylone, Suze et Persépolis, et ensuite avec Ctésiphon ou Al-Médaïn, l'avantage de recevoir chaque année le souverain dans ses murs. Elle le dut encore plus à la douce température de son climat et à la salubrité de l'air, qu'à l'abondance de ses eaux et à la variété de ses productions. En effet, cette partie de la Perse, qui produit les meilleurs fruits, où se trouvent les troupeaux les plus nombreux et les plus estimés, où croissent en quantité le riz et toutes les plantes céréales, est bien loin d'éprouver, en été, les chaleurs brûlantes qui se font sentir dans la Babylonie et au sud de la Perse. L'élévation du sol à Kermanchah, à Amadan, à Néhavend et dans tout ce qui formait l'ancienne Médie, contribue puissamment à tempérer les chaleurs de l'été,

comme elle est la cause du froid rigoureux qui s'y fait sentir pendant deux ou trois mois de l'hiver.

Nous aurions desiré de quitter Amadan après un jour ou deux de repos, et continuer notre route par Casbin; mais l'officier qui nous accompagnait, et le curé arménien à qui nous avions été recommandés par M. Rousseau, jugèrent qu'il était prudent de se réunir à une caravane qui était sur le point de partir pour Téhéran. Ce retard nous détermina à faire une course botanique sur l'Elvind: les plantes que nous y avions ramassées en le traversant, nous en avaient donné la plus haute idée. Le curé arménien, à qui nous fîmes part de notre projet, et qui devait nous procurer des guides, des chevaux et les provisions qui nous étaient nécessaires, ne manqua pas de nous faire, dans le style oriental, une description détaillée des beautés et des richesses de cette montagne. Il y était allé, dans son enfance, en 1785, à la suite d'un botaniste français (1); il y avait vu des forêts, des cascades, des vallons délicieux, des gorges admirables.

Avant de partir, le curé voulut enfermer nos effets dans son église, quoique notre conducteur Aboul-Hassan restât à l'hospice: cette précaution nous surprit. Lorsque nous l'interrogeâmes à ce sujet, il nous dit qu'il avait craint que nos effets ne fussent volés dans notre logement, attendu qu'Aboul-Hassan ne pouvait rester auprès d'eux pour les garder; mais qu'il n'avait eu aucune inquiétude, les ayant placés dans un lieu sacré, presqu'aussi respecté des Persans, que des Chrétiens.

Par la suite nous avons été convaincus que les Persans ressemblaient, à cet égard, aux Turcs; que chez eux les vols, dans les maisons, y étaient extrêmement rares. Ce n'est jamais que dans les momens d'anarchie, et lorsqu'une ville est au pillage, que les gens de guerre se permettent d'entrer de force dans une habitation. Dans

---

(1) André Michaux, dont nous regrettons en ce moment la perte: il était de la dernière expédition commandée par le capitaine Baudin. De justes sujets de mécontentement obligèrent cet infatigable botaniste à abandonner à l'Ile-de-France son vaisseau, et à se rendre à Madagascar: il y est mort victime de son zèle.

les tems ordinaires, les portes et les fenêtres peuvent rester ouvertes sans que personne ose s'y introduire furtivement. Ainsi donc nous avons toujours cru que le curé n'avait pris ce parti que pour se rendre encore plus recommandable auprès de nous, et obtenir, lorsque nous partirions, un présent plus considérable.

Ce fut le 14 juin que nous fîmes cette course. Nous nous dirigeâmes, en partant d'Amadan, au sud-ouest. La plaine que nous traversâmes, était bien arrosée et toute cultivée. L'eau qui descendait de la montagne, était très-abondante et se répandait en divers canaux. Dans quatre heures, sans quitter nos chevaux, nous pûmes, par des sentiers très-sinueux et très-scabreux, nous élever jusqu'à la neige. Nous nous arrêtâmes pour déjeûner sur une pelouse qui en offrait encore en quelques endroits. Nous y vîmes en fleur, parmi d'autres plantes, une gentiane, une primevère, une tulipe, qui ne sont pas connues des botanistes, et une fritillaire qui paraît ne pas différer de la fritillaire méléagre.

Deux baromètres que nous avions emportés de Paris, avaient été cassés, l'un à Constantinople, et l'autre dans l'île de Crète; de sorte que nous n'avons pu savoir au juste à quelle hauteur nous nous sommes élevés. Mais ce que nous éprouvâmes lorsque nous voulûmes herboriser, nous surprit au point que nous n'avons cessé d'en étudier la cause. Nous ne ressentions aucune sorte d'incommodité: notre respiration était assez libre, et pourtant nous n'avions point de forces; nos jambes se refusaient à nous porter; nous étions obligés de nous arrêter de tems en tems pour nous reposer. Assis, nous étions à notre aise; nous avions même une sorte de plaisir, celui qu'éprouvent ceux qui se couchent après une grande fatigue.

Quoique nous fussions presqu'entourés de neige, nous ne trouvâmes pas l'air bien froid: il est vrai qu'il n'y avait point de vent, et que le ciel était très-pur; le soleil fut même assez chaud, surtout vers le milieu de la journée, que nous descendîmes un peu.

Nous attribuâmes d'abord à l'élévation du sol le sentiment de fatigue que nous éprouvions; mais en y réfléchissant ensuite, nous avons été persuadés qu'il dépendait en grande partie d'une autre cause. Tout le tems que nous avons resté en Perse, nous nous

sommes

sommes trouvés beaucoup plus faibles qu'à notre ordinaire. Bruguière crut d'abord que cela venait des chaleurs, de la fatigue et de toutes les privations auxquelles nous étions exposés. Quant à moi, j'en accusais seulement les eaux qui nous purgeaient très-souvent, et qui presque toujours ont dérangé notre estomac. Ce qui nous a prouvé ensuite que ce n'étaient point les chaleurs qui nous incommodaient, c'est que nous le fûmes également lorsqu'elles eurent passé; d'ailleurs, nous nous sommes très-bien portés à Bagdad et dans le désert de l'Arabie, où les chaleurs étaient beaucoup plus fortes qu'en Perse. Nous n'avons pas éprouvé la même faiblesse en Égypte, en Syrie, dans l'île de Crète.

Mais ce qui aurait dissipé tous nos doutes s'il nous en fût resté, et ce qui doit mériter l'attention des voyageurs qui viendront après nous, c'est qu'à notre retour, dans le mois de décembre, nous reprîmes presque subitement nos forces dès que nous eûmes descendu le mont Zagros. En avançant vers Bagdad, la température, déjà très-froide en Perse, s'adoucissait de jour en jour, et nos digestions, presque toujours dérangées, chez Bruguière depuis Kermanchah, et chez moi depuis Téhéran, se firent par la suite très-bien.

Les Arméniens qui nous avaient suivi au nombre de huit ou dix, ne se plaignirent de rien, et nous parurent aussi agiles, aussi forts sur la montagne que dans la ville. Quelques-uns étaient venus à pied.

Nous restâmes vers une des cimes les plus élevées de la montagne, depuis neuf jusqu'à onze heures du matin. Nous nous éloignâmes ensuite des neiges, pour nous porter sur des rochers et vers des précipices où la végétation était beaucoup plus avancée : nous y prîmes un grand nombre de plantes; nous en trouvâmes aussi sur toutes les parties de la montagne que nous parcourûmes en descendant, mais nous n'apperçûmes rien qui fût digne des éloges que les Orientaux lui donnent. Des plantes inconnues à l'Europe en assez grand nombre; beaucoup d'arbustes, et surtout des rosiers, des astragales, des végétaux ligneux, épineux, cotoneux : voilà ce que nous vîmes; mais pas un seul arbre, pas un seul arbrisseau ne

s'offrit à nous. Les précipices, les gorges, les lieux inaccessibles, les rochers comme les pelouses et les endroits arrosés, tout était nu, tout était dépouillé.

Les neiges disparaissent, au milieu de la montagne, vers la fin de mars, et l'on n'en voit plus en aucune part dès la fin de juin ou le commencement de juillet.

Ce que nous observâmes de plus intéressant, c'est que la plaine d'Amadan est à la même hauteur, ou à peu près, que celle de Kengaver; c'est que l'Elvind qui les sépare, et qui s'étend considérablement au nord et au midi, a une pente égale des deux côtés. La forme et l'élévation que présente cette montagne, sont à peu près les mêmes partout. Les eaux de la partie occidentale sont versées dans le Tigre; celles de la partie orientale, moins abondantes, se perdent dans les plaines, ou sont employées à l'arrosement des terres.

CHAPITRE III.

Départ d'Amadan. Villages détruits sur la route. Arrivée à Téhéran. Séjour. Difficulté d'obtenir une maison. Conduite d'un juge. Visite au gouverneur. Résolution d'aller s'établir à la campagne. Description de Téhéran.

Nous partîmes d'Amadan le 22 juin 1796, après midi, avec une caravane composée de dix servadars (1) et d'une soixantaine de chevaux chargés de comestibles pour Téhéran. L'air était calme, et la chaleur si forte, qu'un négociant arménien un peu replet fut attaqué, à une lieue de la ville, d'une apoplexie sanguine dont il mourut sur-le-champ; il était monté à cheval au sortir d'un repas que lui avaient donné ses amis, et dans lequel sans doute il avait bu outre mesure d'un vin blanc très-spiritueux que font les Arméniens dans ce pays. On le transporta à Amadan, et nous continuâmes notre route. Nous fîmes quatre lieues et demie, et nous nous arrêtâmes à une prairie naturelle fort étendue : l'herbe était haute et de la meilleure qualité. Nous vîmes, dans la plaine, plusieurs villages dont quelques-uns étaient fort endommagés, et les autres entiérement abandonnés.

Après nous être reposés quelques heures et avoir fait paître nos chevaux, nous continuâmes notre route, et nous vînmes camper, le 23 au matin, après neuf heures de marche, près d'un ruisseau ou canal dont les bords étaient ornés de réglisses, de sophores, de rosiers et d'un grand nombre d'autres plantes en fleur. Cette journée fut, comme la précédente, très-chaude, parce que l'air ne fut rafraîchi par aucun vent. La santé de mon collègue en souffrit

(1) C'est ainsi qu'on nomme les valets qui conduisent, dans une caravane, les bêtes de somme.

beaucoup; il eut un mal de tête violent qui ne lui permit pas de quitter la tente avant le coucher du soleil. Les jours suivans il eut un peu de fièvre, et des douleurs d'entrailles que le mouvement du cheval rendait encore plus sensibles.

Nous avions à gauche une chaîne de montagnes qui paraissait faire suite à celle de l'Elvind et se diriger au nord-est. Nous la jugeâmes être à sept ou huit lieues de nous. La plaine s'étendait à perte de vue à notre droite.

Le 24, nous fîmes cinq lieues et demie, et nous campâmes au-delà d'un village de Turcomans, bâti sur un monticule factice et entouré d'un mur en terre en assez bon état.

Nous avions traversé des plaines peu cultivées, probablement inondées en partie durant l'hiver, à en juger par une efflorescence saline qui se trouvait à la superficie. Nous vîmes, comme les jours précédens, plusieurs villages abandonnés et presqu'entiérement détruits.

Là se termine la belle plaine d'Amadan, l'une des plus fertiles et des plus arrosées de la Perse.

Le 25, nous traversâmes un pays montagneux, inculte, et nous campâmes, après huit heures de marche, dans une vallée près d'un village presque tout détruit; nous en vîmes au loin quelques autres qu'on nous dit être en aussi mauvais état. Cette journée nous valut un grand nombre de plantes. Le rosier à fleurs jaunes, dont nous avons déjà parlé, couvrait presque tous les champs; nous prîmes aussi plusieurs astragales et plusieurs sauges.

Le 26, nous n'eûmes que trois heures de marche. Le pays était montagneux, inculte. Nous vîmes à droite quelques villages détruits.

Le 27, nous marchâmes pendant neuf heures et demie. Le terrain fut d'abord inégal, inculte. Nous traversâmes ensuite quelques vallons arrosés, où se trouvaient plusieurs villages abandonnés. Les trois dernières heures, nous nous trouvâmes sur des montagnes volcaniques.

Le soir, on nous apporta un marcassin qu'on avait blessé d'un coup de bâton, en menant paître nos chevaux dans une prairie

naturelle qui se trouvait au pied de quelques rochers à demi-lieue de la caravane. Le sanglier est très-commun dans toute la Perse : il est bien plus féroce que celui que nous avons souvent eu occasion de voir et de chasser sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

On nous dit aussi avoir vu un ânon sauvage qu'on ne put atteindre. L'onagre ou âne sauvage habite les montagnes et les endroits inhabités de la Perse. On le dit assez commun dans le Shusistan, le Farsistan, le Kerman, le Ségestan et toute la partie méridionale de cet Empire. Nous en avons vu plusieurs dans le palais du roi à Téhéran, qu'on avait pris jeunes sur les montagnes qui se trouvent à l'occident de Cachan, et qu'on avait élevés avec assez de facilité. Ils avaient un air plus farouche, plus sauvage; un caractère plus dur, plus rétif; une taille plus élevée, et probablement plus de force que l'âne domestique. Leur poil était d'un beau gris-argenté; ils avaient une bande noire sur l'épine du dos, et une autre qui descendait sur les épaules. Ils nous parurent du reste peu différer de l'âne commun, et devoir se rapporter à l'onagre des Anciens et au *koulan* ou *choulan* des Kirquis et des Kalmouks, que l'on dit habiter, dans la belle saison, la Sibérie méridionale, les bords du Jaïk, du Yemba, du lac Aral, et les contrées situées au nord-nord-est de la Caspienne.

Le 28, nous nous trouvâmes encore quelque tems sur les montagnes volcaniques de la veille. Nous y vîmes la michauxie lisse, *michauxia levigata*, belle plante de la famille des campanules; elle était en fleur, et produisait le plus bel effet. Sa tige avait cinq ou six pieds de haut. Nous la trouvâmes peu de tems après sur le mont Albours, et nous en prîmes des graines qui ont bien levé au Jardin national des Plantes et à celui de M. Cels. M. Ventenat vient d'en donner une bonne description et une belle figure (1).

Après trois heures de marche nous quittâmes ces montagnes volcaniques, et nous vînmes passer sous les murs d'un village nommé

(1) *Description des plantes nouvelles ou peu connues, cultivées dans le jardin de M. Cels*, pag. 81, pl. 81.

Sépézen; il est en bon état et fort peuplé. Son territoire est arrosé et assez bien cultivé.

Demi-lieue plus loin, le terrain est inégal, inculte et volcanique; nous marchâmes trois heures sur celui-ci, et nous campâmes près de *Daïn.*

Daïn est plus petit que Sépézen : son territoire est moins bon, moins arrosé; ses rues sont étroites, mal-propres; ses maisons, toutes en terre, sont basses, mal bâties; du reste, aucune n'est détruite ni abandonnée. Il semble que le génie mal-faisant qui a tout ravagé, tout détruit sur notre route, se soit arrêté ici et ait respecté ces deux villages.

Le 29, l'horizon se découvrit; nous nous trouvâmes dans une plaine arrosée par des puits et des canaux souterrains qui soutiennent le niveau des eaux, et les amènent de divers endroits au même point. L'eau était légérement saumâtre. Nous campâmes, après sept heures et demie de marche, près d'un village nommé *Paysabad;* nous en avions quelques autres à droite.

Le 30, nous ne fîmes que deux lieues. Nous campâmes près d'un village presque détruit, nommé *Solmabad* ou *Solman-Abad,* devenu fameux par la victoire qu'Echeref y remporta sur les Persans en 1723, d'où s'ensuivit le siége de Téhéran et de Casbin par les Afghans, et la fuite de Chah-Tahmas vers le Mazanderan.

Nous devions partir après le coucher du soleil, attendu que nous avions onze lieues à faire, et que nos muletiers, afin d'éviter les oestres et les taons qui désolaient leurs chevaux et les mettaient en sang pendant la forte chaleur du jour, s'arrangeaient toujours de manière à arriver au gîte vers les huit ou neuf heures du matin, ou même plus tôt.

On avait déjà chargé les marchandises, et nous étions prêts à monter à cheval lorsqu'un carvan-baschi s'avisa de dire que la caravane était menacée d'un grand malheur si elle se mettait en route : à ces mots, on se hâta de décharger les chevaux, et il ne fut plus question de partir.

Une heure après on crut sans doute que le sort nous était favorable, car on donna l'ordre de charger et de partir. Cette fois la

caravane était déjà en marche lorsque le même homme prononça d'un ton prophétique, qu'il fallait s'arrêter et attendre que la maligne influence des astres fût passée. Cette seconde annonce nous fit perdre patience : nous dîmes à notre conducteur et à nos muletiers tout ce que le mépris et la mauvaise humeur pouvaient nous inspirer; mais tout fut inutile : il fallut nous soumettre à la volonté de ces hommes, qui, trop ignorans et trop bornés pour juger et prévoir ce qui pouvait être à leur portée, avaient pourtant la puérile vanité de croire que, la marche des astres et le mouvement de l'Univers ayant des rapports et une sorte de connexion avec la marche et le mouvement des humains, il y avait dans ce Monde des êtres assez privilégiés ou assez instruits pour avoir la connaissance de ces rapports et de cette connexion, et conséquemment le pouvoir de régler leur conduite de manière à ce que l'influence des astres leur fût toujours favorable.

Nous ne partîmes qu'à une heure du matin. Le terrain fut d'abord inégal, montueux : nous descendîmes ensuite dans une belle plaine où se trouvaient quelques villages détruits. Nous apperçumes bien loin devant nous le mont Albours et le pic encore plus élevé de Demavend, dont nous aurons occasion de parler. Nous campâmes, après dix heures et demie de marche, à côté d'*Adherran* ou *Enderrman*, village assez considérable, mais qui a beaucoup souffert après la bataille de Solman-Abad.

Le 2 juillet, nous marchâmes dans une plaine étendue, assez fertile, mais peu cultivée. Nous passâmes une petite rivière nommée *Kiéré;* nous apperçûmes à droite et à gauche quelques villages détruits, et nous arrivâmes à Téhéran après avoir marché neuf heures.

Nous allâmes descendre dans un caravanserai, tandis qu'Aboul-Hassan de son côté alla chez le gouverneur pour l'informer de notre arrivée, et lui remettre la lettre que le khan de Kermanchah lui avait écrite à notre sujet.

Le gouverneur était absent : son nazir nous envoya le même soir deux officiers pour nous complimenter sur notre heureuse arrivée, et nous offrir, selon l'usage, un logement et tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour nos chevaux et notre cuisine.

Nous apprîmes de ces officiers, que le roi était parti de Téhéran vers le milieu du printems avec toute sa cour, qu'il avait rassemblé dans le Mazanderan une armée de soixante mille hommes, et qu'il était entré dans le Khorassan afin de réunir cette province à son Empire. Ils ajoutèrent qu'il ne trouverait, selon les apparences, aucun obstacle à ses desseins, et qu'il serait de retour à Téhéran vers la fin de l'été.

Sur ces nouvelles, je crus que nous nous remettrions en route dès que nous aurions vu le gouverneur, et que nous aurions pris quelques jours de repos dont Bruguière avait le plus grand besoin pour rétablir sa santé. Je fus enchanté de l'idée d'aller dans le Khorassan. Je regardais comme une circonstance très-heureuse que le roi se trouvât dans la province de la Perse la plus intéressante et la plus curieuse à voir, celle qui fournit les plantes les plus remarquables, et la plupart des drogues qui nous viennent de l'Orient. Ce voyage nous fournissait l'occasion de traverser le pays montagneux, très-élevé, qui se trouve au nord de Téhéran; de côtoyer la partie méridionale de la mer Caspienne, et d'aller jusqu'à Mesched, ville considérable, fréquentée par les Ouzbegs, les Turcomans et une infinité de tribus que nous ne devions pas espérer de voir à Téhéran.

Quelques jours se passèrent sans qu'il fût rien arrêté pour notre départ, et sans que nous eussions pu voir le gouverneur; il était toujours absent. En attendant qu'il revînt, j'interrogeai les chefs de caravanes, je parcourus la ville, et je tâchai de recueillir, sur la route que nous avions à faire, tous les renseignemens qui pouvaient nous être utiles. On compte de Téhéran à Mesched au-delà de cent trente farsengs ou grandes lieues de quatre milles. Les caravanes qui marchent bien font ce trajet en vingt-cinq jours; elles passent par Firuscuh, Achref, Aster-Abad, Jorjam et Effaraïm. Il fallait par conséquent, dans la saison la plus chaude de l'année, traverser le Mazanderan, pays bas, marécageux et très-mal-sain.

Le gouverneur étant rentré le 9 juillet, M. Caraman se rendit auprès de lui pour lui annoncer notre arrivée, et lui faire part de l'intention que nous avions de nous rendre auprès des ministres

de

de Méhémet, pour traiter de divers objets qui pouvaient intéresser le roi. M. Caraman devait le prier en même tems de nous dire s'il fallait aller vers eux ou les attendre à Téhéran.

Le gouverneur répondit que le roi et ses ministres avaient pris la route du Khorassan; qu'il ne pouvait pas nous indiquer, d'une manière précise, l'endroit où nous les trouverions, puisque l'armée décampait tous les jours, et qu'on ne savait pas de quel côté elle se dirigeait; qu'au reste nous étions les maîtres d'aller dans le Khorassan ou de rester à Téhéran; que, dans le premier cas, il nous donnerait un officier pour nous accompagner, et que, dans le second, il ne négligerait rien pour nous rendre le séjour de la ville agréable.

La réponse du gouverneur au sujet de notre conduite, ne nous paraissant pas assez positive, nous prîmes le parti de lui adresser une note, par laquelle nous lui disions qu'envoyés par notre gouvernement auprès du premier ministre du roi, nous l'invitions de prévenir Hadgi-Ibrahim de notre arrivée, et de lui marquer qu'ayant à traiter avec lui d'affaires importantes, nous nous transporterions dans le Khorassan s'il en témoignait le desir, ou bien que nous attendrions son retour à Téhéran s'il le jugeait plus convenable. Le gouverneur promit d'envoyer sur-le-champ cette note.

Ce qui nous avait engagé à prendre ce parti, c'est que l'un de nous était hors d'état, pour le moment, d'entreprendre un long voyage. Bien loin de se rétablir par le repos, ainsi que nous l'avions espéré, Bruguière s'affaiblissait de jour en jour, et son pouls devenait un peu fébrile. Dès qu'il avait pris des alimens, il sentait un embarras dans l'estomac, un boursoufflement dans tout le canal intestinal, et quelquefois de légères coliques. La diarrhée, qui ne l'avait pas quitté depuis Kermanchah, menaçait de tems en tems de se changer en dyssenterie. Déjà moi-même j'avais éprouvé quelquefois les mêmes accidens; mais soit que, plus jeune et plus fortement constitué que mon collègue, je résistasse mieux aux fatigues de la route et à la chaleur du climat, soit que je supportasse mieux le mauvais effet des eaux, qui sont en général purgatives dans toutes les contrées de la Perse que nous avons parcourues, soit que je me livrasse moins

que lui au plaisir de nous désaltérer, j'avais conservé jusqu'alors toutes mes forces, et je me croyais en état de soutenir de plus rudes épreuves.

En recevant notre note, le gouverneur donna, en présence de M. Caraman, l'ordre à un juge, dont le tribunal était voisin de notre caravanserai, de chercher une maison vaste et commode où nous pussions nous loger sur-le-champ. Il ordonna aussi à un de ses officiers, qu'il nous fût fourni, pour nous et pour nos chevaux, tous les vivres dont nous aurions besoin. Ces étrangers, ajouta-t-il, sont les hôtes du roi; il faut qu'ils soient traités d'une manière convenable et digne du plus grand des souverains. Puis s'adressant à M. Caraman, il lui dit: Ces Français, envoyés par leur gouvernement à la cour de Méhémet pour y traiter d'affaires importantes, ont sans doute apporté de leur patrie quelques objets rares et curieux qu'ils se proposent d'offrir.

M. Caraman ayant répondu, ainsi que nous le lui avions recommandé, qu'il ne croyait pas que nous eussions pour le moment rien de précieux à offrir, quoi! dit le gouverneur, est-ce qu'il n'y a plus, dans le pays des Francs, des diamans, des montres, des bijoux, des gallons, des draps, des étoffes de soie? M. Caraman répondit que ces objets s'y trouvaient comme autrefois, mais que, ne venant pas directement de la France, nous n'avions pu les apporter avec nous: il ajouta qu'ils nous seraient probablement envoyés lorsqu'il en serait tems.

Au retour du drogman, nous vîmes bien que le gouverneur desirait un présent de notre part, ainsi qu'il est d'usage toutes les fois que l'on s'adresse aux grands, et qu'on a surtout quelque grace à leur demander. Nous aurions bien pu annoncer ceux que nous avions laissés en arrière, mais alors nous courions le risque d'être taxés d'imposteurs si la boîte que nous attendions était volée en route, ou si elle était arrêtée à Bagdad, ainsi que cela arriva. Nous aurions pu aussi offrir au gouverneur une montre et quelques armes: nous fûmes même un instant sur le point de prendre ce parti: le drogman nous y invitait; cependant, après y avoir bien réfléchi, nous n'en fîmes rien, par la raison que nous contractions alors l'engagement

de faire d'autres présens, et si ceux que nous attendions n'arrivaient pas, nous nous exposions à être mal reçus du premier ministre, parce que nous n'avions rien d'assez beau à lui offrir. Nous résolûmes donc de ne plus parler de logement, et de ne rien recevoir de personne que nous ne fussions sûrs qu'on nous eût expédié de Bagdad la boîte qui nous avait été annoncée.

Nous laissâmes cependant agir le juge : il montra plusieurs maisons à M. Caraman, mais aucune n'était en état de nous recevoir. Aux unes il manquait les portes et les fenêtres, aux autres une partie des murs était sur le point de s'écrouler; quelques-unes se trouvèrent si petites, si vieilles, si mal-propres, qu'on aurait dû juger, au premier coup-d'œil, qu'elles ne pouvaient nous convenir. Il nous parut, d'après cela, bien évident que le juge voulait aussi son présent. Donnez-lui quinze piastres, dîmes-nous à M. Caraman; promettez-lui-en vingt-cinq pour le jour où nous entrerons dans la maison qu'il nous aura procurée, et offrez-lui d'en payer le loyer au prix qu'il y mettra lui-même.

Le juge, aussi satisfait de nos promesses que de l'à-compte qu'il venait de toucher, promit bien que le lendemain même nous aurions une des plus belles maisons de la ville, et sur-le-champ il nous quitta d'un air à nous faire comprendre qu'il comptait avoir bientôt en poche les vingt-cinq piastres que nous venions de lui promettre.

Le même jour M. Caraman tomba malade, et le lendemain le juge ne parut point. M. Caraman fut attaqué subitement d'une fièvre très-forte; il se plaignait d'un mal de tête violent, et de douleurs aiguës aux reins, aux épaules et dans les membres.

Incertains si la maladie du drogman aurait des suites, et pressés de sortir du caravanserai où nous étions trop étroitement logés et où nous éprouvions des chaleurs insupportables, nous nous décidâmes à envoyer un domestique chez un médecin hongrois établi à Téhéran, pour le prier de passer chez nous dès que ses occupations le lui permettraient. Il se nommait Auguste Aroch; il était venu nous voir plusieurs fois, et nous avait offert avec instances ses bons offices. Il parlait assez bien le turc et le persan, et il savait

fort bien le latin. C'est en cette langue que nous nous étions entretenus, et qu'il nous avait raconté ses aventures.

Aroch, au sortir de ses études, se rendit à Constantinople pour y exercer la médecine et la chirurgie. Il y obtint d'abord quelques succès, et il y gagna quelqu'argent; mais ses projets de fortune ne se réalisant pas assez vîte, il quitta au bout de trois ans cette ville pour aller en Géorgie. Avant de partir il eut la précaution de se munir d'un firman du grand-seigneur, qu'il nous montra et qu'il nous dit avoir sauvé avec bien de la peine; car il se trouvait à Tiflis avec un de ses frères lorsque Méhémet, en 1795, y entra à la tête de son armée.

A l'approche des Persans, Héraclius, qui ne se trouvait pas en état de s'opposer au roi de Perse, sortit de Tiflis avec ses troupes, et vint occuper les gorges qui sont à l'occident de cette ville. Presque tous les habitans suivirent leur prince. Les frères Aroch, qui croyaient n'avoir rien à craindre des Persans en leur qualité d'étrangers, ne voulurent pas se soumettre à une précaution qui leur paraissait inutile. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur sécurité : les Persans étaient trop avides de pillage pour ne pas s'emparer indistinctement de tout ce qui tombait dans leurs mains; et dans ces momens de désordre, d'injustice, de fureur, comment se faire entendre, et à qui s'adresser? Le roi, les généraux et tous les officiers étaient encore plus avides, encore plus féroces que le soldat. Ne les vit-on pas mettre le feu aux objets qu'ils ne pouvaient emporter, et massacrer sans pitié les vieillards, les malades, les petits enfans, tous ceux en un mot qui ne pouvaient être emmenés et vendus?

Dans le désordre affreux qui eut lieu à Tiflis pendant le court espace de tems que les Persans y restèrent, les frères Aroch dûrent se trouver heureux de sauver leurs têtes : ils ne le dûrent qu'à leur jeunesse, à leur bonne mine, et à l'espoir qu'on eut de les bien vendre. Enfermés avec tous les prisonniers qu'on avait faits, ils se flattèrent d'abord que, lorsque la fureur du soldat serait assouvie et que tout serait rentré dans l'ordre, ils pourraient faire entendre leurs plaintes, et réclamer une justice que les peuples les plus barbares rendent aux étrangers; ils espéraient obtenir, avec leur

liberté, la restitution de leur argent, de leurs effets, de leurs chevaux, ou recevoir du moins une juste indemnité. Mais, encore une fois, leur espoir fut trompé; ils se virent chargés de fers comme tous les autres prisonniers, et emmenés en Perse pour y être vendus. En route, ils eurent autant à souffrir de la brutalité du soldat, que de la mauvaise qualité des alimens qu'on leur donnait, et de la fatigue qu'ils éprouvèrent dans les marches qu'ils firent toujours à pied.

L'aîné ne put y résister. Accablé de douleur de se voir réduit en esclavage, il ne tarda pas à être attaqué d'une dyssenterie maligne, qui l'enleva au bout de quelques jours. Auguste prodigua à son frère tous les secours qui dépendaient de lui. Mais que pouvait-il faire? Il demanda des médicamens, ils lui furent refusés; il demanda que son frère fût porté en litière, on se moqua de lui; il demanda un cheval, un chameau, ils étaient employés; il fallait du repos, et chaque jour on était en marche. Dans cet état déplorable, les connaissances du jeune Aroch dans l'art de guérir ne purent que l'avertir de se tenir en garde pour lui-même, et surtout de ne pas se laisser abattre par la douleur. Se soumettre donc courageusement à sa destinée, et attendre des circonstances, de sa raison et de son énergie quelques changemens à son sort: voilà ce que fit, voilà ce que dut faire le jeune Aroch.

Cependant on apprit que parmi les prisonniers il venait de mourir un médecin, et que son frère, médecin lui-même, se disait étranger, et se plaignait vivement, en mauvais turc, qu'on eût violé à son égard le droit des gens, et qu'on le retînt prisonnier lorsque son roi n'avait rien à démêler avec celui de Perse. Il montrait son firman, et demandait sans cesse d'être présenté à quelque officier-général. Suleyman-Khan, un des généraux de Méhémet, ayant eu connaissance de ces faits, voulut voir l'étranger, et savoir de lui-même s'il était Hongrois et médecin, ainsi qu'on le disait. Aroch montra son firman, et raconta en peu de mots comment il se trouvait à Tiflis lorsque Méhémet s'en empara. Suleyman ne put l'entendre sans être touché de ses maux, et sans desirer vivement de les faire cesser. Soyez tranquille, lui dit-il; j'en parlerai au roi; il

ne souffrira pas que vous soyiez réduit en esclavage quand il saura que vous n'êtes ni Russe ni Géorgien ; j'espère même qu'il vous fera rendre vos effets, et qu'il vous donnera tous les moyens nécessaires de retourner dans votre patrie. Effectivement, deux jours après, Aroch fut présenté au roi, qui le reçut avec bonté, lui dit d'oublier tous les maux qu'il avait soufferts, et lui proposa de s'attacher à sa personne en qualité de médecin : il ordonna en même tems qu'il lui fût compté une somme proportionnée aux pertes qu'il avait faites, et qu'on lui fournît régulièrement les mêmes rations qu'aux officiers-généraux.

Aroch se trouva, comme par enchantement, comblé de toutes les faveurs de la fortune tant qu'il fut auprès du roi ; mais Méhémet n'eut pas plutôt quitté son armée, que les ordres donnés en faveur du médecin hongrois ne furent plus exécutés. Peu à peu il ne reçut ni vivres ni traitement : son bienfaiteur même l'abandonna, et il se vit sans appui, sans crédit, sans fortune, seul et étranger, obligé de lutter contre les intrigues, les calomnies et toutes les trames que purent ourdir contre lui les médecins du pays.

Le roi étant rentré à Téhéran, Aroch s'empressa de se rendre auprès de lui. Méhémet écouta ses plaintes, et donna aussitôt des ordres pour qu'on fournît à son médecin le traitement qu'il lui avait accordé : celui-ci recouvra pour quelques instans les mêmes faveurs dont il avait joui ; mais dès que le roi fut parti pour le Khorassan, Aroch se trouva privé de tout comme la première fois. Il exerce la médecine à Téhéran ; il voit beaucoup de malades, et cependant, à en juger par l'état de dénûment où il se trouve, les profits qu'il y fait, doivent être bien modiques ; il se plaint beaucoup du gouverneur et de quelques grands de la cour. Il paraît qu'il estime fort peu la nation persane, et qu'il est très-empressé de retourner en Europe. Pour cela, il lui faut une permission expresse du roi. En attendant qu'il l'obtienne, il ne peut sortir de la ville sans avoir avec lui deux personnes qui en répondent sur leur tête.

Dès que nous eûmes raconté au médecin hongrois ce qui s'était passé entre nous et le juge : « Vos quinze piastres sont perdues,

» nous dit-il, et elles sont la cause peut-être du malheur qui lui » vient d'arriver. » Nous priâmes le médecin de s'expliquer : il nous apprit alors que le juge venait d'être condamné à recevoir cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, et à rester en prison jusqu'à l'arrivée du roi, pour avoir, la veille, introduit de force dans sa maison une jeune fille, qui en avait porté plainte au gouverneur.

Nous fûmes bien fâchés de la malheureuse aventure du juge, qu'on regardait avec raison comme plus imprudent que coupable; car on convenait assez généralement que la jeune fille n'avait porté plainte que parce qu'elle avait été reconnue, en entrant chez le juge, par une voisine, qui en avait sur-le-champ informé les parens.

Dans cet état de choses, ne voulant plus nous adresser au gouverneur pour avoir une maison, et ne pouvant espérer d'en obtenir une sans son consentement, nous résolûmes de sortir de la ville, et d'aller nous établir dans quelque village au pied du mont Albours, afin d'y jouir sans contrainte de tous les agrémens de la campagne, y respirer un air plus frais, plus salubre qu'à la ville, et nous trouver plus à portée de nous livrer à l'étude et aux recherches des productions de la nature.

Ce qui nous portait aussi à nous loger hors de la ville, c'est que Téhéran renfermait des ôtages de toutes les grandes villes de l'Empire, que le roi y avait fait venir pour sa sûreté. On y voyait aussi les chefs des tribus qui lui avaient paru suspectes; de sorte qu'on entrait à Téhéran comme on voulait, mais on n'en sortait pas de même : il fallait pour cela une permission signée de la main du gouverneur.

C'est ce que nous avions appris quelques jours après notre arrivée; car m'étant présenté un matin à une porte avec mon drogman, dans l'intention d'aller me promener, cinq ou six gardes vinrent à moi pour m'empêcher de passer outre. Ignorant les ordres du gouverneur, et ne comprenant pas ce qu'on me disait, je crus que ces gardes me demandaient simplement une étrenne : je les renvoyai donc au drogman, et je sortis. M. Caraman eut bien de la peine à

empêcher qu'on ne courût après moi pour m'obliger à rentrer; il eut bien de la peine à faire entendre que les ordres qu'on avait donnés ne pouvaient regarder des Européens envoyés par leur gouvernement auprès des ministres de Méhémet. Les gardes s'obstinaient toujours à courir après moi. Enfin, combattus par la crainte d'être punis s'ils manquaient aux égards qui nous étaient dus, et par celle d'être coupables de désobéissance s'ils nous laissaient sortir, ils prirent le parti de me suivre et de ne pas me perdre de vue que je ne fusse rentré. En effet, j'étais déjà à cent pas de la ville lorsque je vis venir le drogman avec deux gardes; ils causaient ensemble un peu vivement. Toujours persuadé qu'on voulait exiger de moi une étrenne, ainsi que cela se pratique à l'égard des Chrétiens dans toutes les villes turques et persanes où il y a des gardes aux portes, je dis au drogman : Donnez quelques pouls (1) à ces gens-là, et qu'ils nous laissent tranquilles. M. Caraman ne répondit pas, et continua à causer. Je ne fis plus attention à eux. Je m'amusai pendant plus d'une heure à ramasser des plantes, à prendre quelques insectes, et à considérer la redoute qui se trouvait à trois cents pas de la porte. Je repris ensuite le chemin de la ville, les gardes se tenant toujours à quelques pas de moi.

Nous ne voulûmes pas aller à la campagne sans avoir des nouvelles de Casbin : nous expédiâmes donc un exprès chargé de remettre au négociant dont M. Rousseau nous avait donné l'adresse, une lettre par laquelle nous le priions de nous informer s'il avait reçu quelque paquet pour nous : l'exprès revint le septième jour. Le négociant nous marquait par sa réponse, qu'il n'avait rien reçu, qu'il n'avait eu aucune nouvelle de M. Rousseau; mais il nous assurait que, dès qu'il lui parviendrait quelque chose à notre adresse, il nous l'enverrait sur-le-champ.

On compte de Téhéran à Casbin environ vingt lieues qu'on fait ordinairement en trois jours. Le chemin est assez beau, et les communications entre ces deux villes sont très-fréquentes depuis que le

(1) Monnaie de cuivre fort épaisse, qui vaut un peu plus de cinq centimes.

roi a établi sa résidence dans la première, et qu'elle est devenue le centre des affaires; mais l'autre étant plus peuplée et plus riche, le commerce y est plus actif. Casbin sert d'entrepôt aux soies du Guilan et du Chyrvan, destinées pour l'intérieur de la Perse, pour Bagdad et même pour Surate. C'est là aussi qu'on transporte une partie du riz du Guilan et du Mazanderan : on y fabrique des étoffes de soie, quelques toiles de coton et beaucoup de tapis. Cette ville n'est plus cependant aussi florissante qu'elle l'était sous le règne des Sophis. Sa population, qu'on évaluait alors à plus de cent mille habitans, est réduite aujourd'hui à vingt ou vingt-cinq mille. Ses édifices ne sont pas non plus aussi somptueux : le palais du roi tombe en ruine, et les maisons des habitans sont basses et mal bâties.

Casbin est situé au 36e. degré 15 minutes de latitude, et au 47e. degré 17 minutes de longitude, suivant les observations de M. Beauchamp.

Téhéran se trouve dans une belle plaine, presque toute arrosée : elle est à trois lieues sud de cette double et triple chaîne de montagnes à neige qui coupe à angle droit le mont Elvind, au nord de Casbin, court du couchant au levant en s'inclinant un peu au sud, et sépare le Mazanderan de l'Irak-Adjem. Cette montagne, que quelques voyageurs désignent sous le nom d'*Elvind*, se nomme par les habitans, *Albours* ou *le Nez*. Le pic de Demavend, qui se trouve à huit ou dix lieues à l'orient de Téhéran, s'élève considérablement au dessus de ces montagnes : il est en tout tems couvert de neige, et il jette quelquefois beaucoup de fumée : les fables du pays portent que l'ame d'un de leurs mauvais rois y est tourmentée. Il est vraisemblable que c'est le cratère d'un volcan qui n'est pas encore éteint. On laisse ce pic à gauche lorsqu'on va de Téhéran à Firuscuh.

Pietro della Valle, qui passa à Téhéran en 1618, dit que cette ville était spacieuse, mais peu peuplée et en grande partie occupée par des jardins plantés d'une infinité d'arbres fruitiers. Presque toutes les rues avaient des ruisseaux et étaient ombragées par de très-grands planes ou platanes; ce qui porta ce voyageur à appeler

Téhéran *la ville des planes.* Il n'y trouva rien autre de remarquable (1).

Ainsi Téhéran, sous les Sophis, était une ville peu importante, quoiqu'elle fût la résidence d'un khan et la capitale de la contrée. Sa population peu considérable ne lui donnait aucune sorte de célébrité. Placée hors des routes fréquentées par les caravanes, elle n'avait d'autre avantage qu'un territoire étendu, fertile et arrosé : son industrie purement agricole bornait son commerce à sa propre consommation et à quelques objets qu'elle était en état de fournir, tels qu'orge, froment, laine et bestiaux, qui passaient presque tous à Casbin ou à Kom.

Après la bataille de Salmanabad, dont nous avons déjà parlé, les Afghans vinrent investir Téhéran, croyant y surprendre Chah-Tahmas, qui, pressé par les Turcs déjà maîtres de Candja, d'Ardebil, de Sultanie et de presque tout l'Aderbidjan, avait quitté Casbin, et transféré à Téhéran son trésor et son harem. Chah-Tahmas, informé à tems de la défaite de ses troupes, s'était empressé de sortir de la ville avec tout son bagage, et de se sauver à Aster-Abad. Les Afghans ne furent pas plutôt les maîtres de Téhéran, qu'ils la pillèrent et y commirent toutes sortes de désordres, sous prétexte qu'elle n'avait pas ouvert assez tôt ses portes au vainqueur.

Il paraît qu'alors cette ville fut presqu'entiérement détruite; car aujourd'hui ses murs, ses bazards, ses mosquées, ainsi que les maisons des habitans et le palais du roi, tout présente l'aspect d'une ville neuve ou entiérement renouvelée. Méhémet, qui en a fait la capitale de son Empire, y a fait construire, pour la commodité des voyageurs et des marchands, de très-beaux caravanserais et de très-grands besesteins, qui en font une des plus belles villes de la Perse. Le palais du roi ne laisse rien à desirer pour l'étendue, la beauté des édifices, le luxe des jardins et l'abondance des eaux. Il est situé au nord de la ville, et il en occupe plus du quart; il est de forme

---

(1) Les fameux *Voyages de Pietro della Valle*, tom. II, pag. 390, édition in-4°. Paris, 1664.

carrée, ainsi que la ville, et est défendu, comme elle, par un mur épais et fort haut, et par un fossé large et profond. Ces murs sont bâtis en terre.

La ville, que nous avons dit être carrée, a un peu plus de deux milles, mais il n'y a pas la moitié de cet espace qui soit occupé par des maisons : on y voit de très-grands vides et des jardins très-spacieux, plantés, comme autrefois, de toutes sortes d'arbres fruitiers. Vers le milieu de chaque face du carré, on a pratiqué une porte que l'on a voulu garantir, en cas de siége, par une grosse tour ronde, placée à trois cents pas ordinaires en avant. Cette tour est peu élevée, et surmontée d'une terrasse propre à recevoir deux ou trois pièces de canon.

Malgré les efforts que Méhémet avait faits pour peupler sa nouvelle capitale, malgré les secours qu'il avait accordés aux marchands et aux fabricans qui venaient s'y établir, la population, à notre arrivée, ne pouvait pas être évaluée à quinze mille habitans, y compris la maison et les troupes du roi, qui étaient de trois mille.

Il est à présumer néanmoins que si les successeurs de Méhémet continuent de résider à Téhéran, cette ville verra beaucoup accroître sa population. La présence seule du roi doit produire cet effet en y attirant les grands de l'Empire, partout jaloux de se montrer à la cour afin d'y briguer les faveurs du maître, et obtenir les premiers emplois et les premières dignités. L'or de tout l'Empire, répandu autour du trône, ne peut manquer aussi d'attirer à la capitale des marchands de toute espèce, des fabricans en tout genre, des hommes de tous les états et de toutes les professions.

L'air de Téhéran n'est cependant pas très-sain : vers la fin de l'été, il y règne des fièvres malignes et des fièvres putrides très-dangereuses : les intermittentes et rémittentes bilieuses y sont assez communes; elles commencent dès la fin de juillet, et se prolongent bien avant dans l'hiver. Mais la maladie qui y fait le plus de ravage, c'est la dyssenterie.

L'insalubrité de Téhéran, pendant les fortes chaleurs de l'été, est si bien reconnue par les habitans eux-mêmes, qu'il n'y reste

dans cette saison que les pauvres et les personnes que leur devoir ou leur intérêt y attache; et ceux-là même qui ne peuvent s'absenter sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfans dans les villages voisins, pour y passer les deux derniers mois de l'été, et le premier de l'automne, que l'on sait être les plus dangereux : ils vont les joindre toutes les fois que leurs occupations le permettent.

La chaleur qu'on éprouve dans cette ville, en juillet et en août, est de 27 à 28 degrés au thermomètre de Réaumur; elle serait plus forte si l'air n'était rafraîchi par le vent de nord, qui souffle assez réguliérement, en été, de la Caspienne; car lorsqu'il fait calme ou lorsque les vents sont dans la partie de l'est ou de l'ouest, ce qui est rare, on a alors de 29 à 30 degrés. Les vents de sud sont encore plus chauds. Nous avons éprouvé vers la fin d'août, pendant quatre jours qu'ils soufflèrent, une chaleur de 32 degrés.

Ce qui contribue aussi à rendre malades les habitans de Téhéran, c'est que les eaux n'y sont pas bonnes; elles nous ont paru avoir un goût de marécage, parce que sans doute on n'a pas soin d'entretenir les canaux qui les amènent à la ville. D'ailleurs, comme presque toutes celles de la Perse, ces eaux sont un peu purgatives; elles ont constamment dérangé notre estomac et troublé nos digestions : il est vrai qu'elles ont dû agir bien plus puissamment sur nous étrangers, que sur les habitans du pays, qui y sont accoutumés. Elles viennent presque toutes du mont Albours, et sont très-abondantes dans la ville.

Les Persans étant très-amateurs de la glace, on trouve à Téhéran, comme dans presque toutes les grandes villes de cet Empire, des glacières qui fournissent abondamment, l'été, de la glace à très-bas prix : elle ne nous coûtait pas la valeur d'un liard la livre. Les Persans la mangent ou la sucent de tems en tems, comme on ferait d'un morceau de sucre candi ou de caramel; et quand ils boivent quelque sorbet ou même de l'eau pure, ils jettent un morceau de glace dans la liqueur pour la rafraîchir.

Jusqu'à ce jour l'industrie de Téhéran est fort bornée : on y fabrique des tapis de laine feutrés, qui sont d'un usage général

dans toute la Perse, et qui servent aux mêmes usages que ces beaux tapis peluchés que nous retirons de ces contrées. On en fait de toutes les grandeurs, soit pour meubler les appartemens, soit pour servir de lit aux voyageurs ou pour y faire les diverses prières du jour. Ils ne durent pas autant que les autres, et ne sont pas non plus aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Ces tapis feutrés sont diversement coloriés : le plus grand nombre pourtant est d'un gris-rougeâtre uniforme, avec un dessin au milieu et vers les quatre angles.

On fabrique aussi, aux environs d'Alep, des tapis feutrés, non teints, dont nous nous servîmes, en partant de cette ville, pour emballer nos lits, nos malles et tous les effets que nous voulions garantir de la pluie; mais ils ne sont point comparables à ceux de Perse pour la finesse, la souplesse et le serré : c'est le drap le plus fin à côté du calmouk le plus grossier. Les uns coûtent de vingt à trente piastres, et les autres une piastre et demie ou deux piastres.

On fait à Téhéran divers petits ustensiles de fer, et entr'autres des fers propres à garnir le talon des souliers. Ce métal est si doux, qu'on le travaille presqu'à froid. On se contente ordinairement de le chauffer dans de petits réchauds garnis de quelques brins de charbons allumés, et on le bat sur une petite enclume qu'on tient sur les genoux. On tire ce fer des montagnes qui sont à l'est de Téhéran, sur le chemin de Firuscuh.

CHAPITRE IV.

Entrevue avec le gouverneur. Départ pour Tegrich. Description de ce village. Réflexions sur la médecine des Persans. Mœurs des habitans.

La santé de notre drogman s'étant heureusement rétablie au bout de quelques jours, nous lui recommandâmes d'agir auprès du gouverneur, afin d'obtenir la permission de sortir de la ville.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les difficultés que nous eûmes à surmonter, de tous les retards qu'il fallut éprouver, de tous les petits sacrifices qu'il fallut faire; nous dirons seulement que, fatigués de tant de lenteur, nous priâmes, le 29 juillet au matin, M. Caraman d'aller demander au gouverneur une audience pour nous. M. Caraman se prêta à nos desirs, et l'audience nous fut accordée pour le soir même.

Rendus au palais à l'heure indiquée, nous fûmes aussitôt introduits. Le gouverneur nous attendait dans un très-beau pavillon, situé sur un jardin fort spacieux et très-soigné. Nous ne l'eûmes pas plutôt salué, qu'il nous invita à nous asseoir à côté de lui sur le même sopha. Après nous être faits les complimens d'usage et avoir dit un mot du motif de notre voyage, nous lui demandâmes s'il croyait recevoir bientôt une réponse à la note que nous lui avions fait remettre : il nous dit que le roi ayant fait son entrée à Mesched et soumis tout le Khorassan, il espérait qu'il serait de retour à Téhéran avant la fin de l'été, avec toute sa cour, à moins qu'à l'exemple de Nadir-Chah, ajouta-t-il en élevant la voix et tournant la tête du côté de ses officiers, présens à notre conversation, il ne pousse ses conquêtes jusque dans l'Inde; ce que le peuple et l'armée ne peuvent manquer de desirer, puisqu'il en résulterait des richesses immenses pour l'un, et une très-grande gloire pour l'autre.

Nous dûmes avoir l'air d'applaudir à l'idée d'aller piller les

paisibles Indiens, et cueillir chez eux de faciles lauriers; cependant nous observâmes qu'il était à craindre, dans les circonstances actuelles, que les Russes ne profitassent de l'absence du roi pour envahir les provinces situées à l'occident de la mer Caspienne. Le gouverneur, affectant alors un air de mépris, dit que les Russes se garderaient bien de mettre le pied sur le territoire persan, car ils ne pouvaient avoir oublié que, sous Nadir-Chah, tous ceux qui osèrent y entrer, y périrent sans qu'il pût s'en sauver un seul. Nous demandâmes alors s'ils ne s'étaient pas présentés devant Derbent: le gouverneur, en baissant la voix, nous avoua qu'ils avaient pris cette ville.

Nonobstant cet aveu, il continua de faire l'éloge de son maître, et de nous parler des Russes d'une manière peu convenable. Méhémet, selon lui, avait la sagesse et les vertus de Chah-Ysmaël, les grandes vues et les vastes connaissances de Chah-Abbas, les talens militaires et la bravoure de Nadir-Chah : il était le plus grand, le plus juste, le plus bienfaisant de tous les rois; il avait, par la force de son génie et la vigueur de son bras, dissipé ou détruit les ennemis formidables qui avaient osé disputer un trône que lui seul était digne d'occuper; il avait soumis les Turcomans et les Ouzbeqs, puni les Lezguis, humilié les Géorgiens, fait trembler les chefs de toutes les tribus : comment pouvait-il craindre les soldats d'une nation qui se laissait gouverner par une femme?

Nous ne répéterons pas toutes les sottises qu'il nous débita sur le compte du roi, toutes les impertinences qu'il se permit à l'égard des Russes, toutes les questions ridicules qu'il nous fit sur la Turquie et les divers États de l'Europe, questions qui annonçaient l'ignorance la plus profonde et les préjugés les plus enracinés. Nous passâmes plus d'une heure avec lui. Avant de nous retirer, nous lui témoignâmes le desir d'aller rétablir notre santé à la campagne, et nous lui demandâmes un officier pour nous y conduire et nous y faire trouver un logement.

Le gouverneur parut surpris de notre demande. Il s'établit alors entre lui et le drogman une conversation de quelques minutes, dont nous n'eûmes pas connaissance; mais elle confirma les soupçons

que nous avions depuis quelques jours, savoir, que M. Caraman, préférant de rester à la ville où il avait formé quelques liaisons, et où il espérait se perfectionner dans la langue persane, n'avait pas agi, pour nous en faire sortir, avec tout le zèle qu'exigeait notre position. Nos soupçons nous portèrent à insister fortement sur notre demande, et à menacer même de faire appeler le médecin hongrois pour nous servir d'interprète. A ces mots tout changea d'aspect, tout s'aplanit. A la suite de quelques phrases que le drogman prononça, le gouverneur ordonna sur-le-champ à un de ses officiers de nous conduire partout où nous voudrions aller, de nous faire trouver un logement tel que nous le desirerions, et de nous recommander de sa part au chef du village que nous voudrions habiter.

Le lendemain nous sortîmes de la ville par la porte du nord, et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à Tegrich, village de cent cinquante maisons, situé sur le bord oriental d'un ruisseau, à un demi-quart de lieue du mont Albours. On va de Téhéran à Tegrich par un terrain uni, qui s'élève insensiblement : le chemin est beau, et la terre est partout susceptible de culture.

Préjugeant favorablement de ce lieu, que rien ne dominait à l'orient, à l'occident et au midi; satisfaits d'avoir trouvé plusieurs plantes intéressantes, qui nous avaient donné une idée avantageuse des productions de la nature; charmés de voir un territoire fertile et des eaux abondantes, nous résolûmes de ne pas pousser plus loin nos recherches, et de nous accommoder de ce village. Nous y fûmes également invités par l'air d'aisance et de santé que nous présentèrent les habitans, par la propreté des rues et par la beauté des eaux que nous voyions couler de toutes parts.

Avant de mettre pied à terre, l'officier qui nous accompagnait, fit demander le kélonter ou chef du village : il était absent, et ne devait revenir que le soir. Les fonctions de ce magistrat sont à peu près les mêmes en Perse qu'en Turquie : il a la police du village; il fait la répartition de l'impôt; il le prélève, et le verse dans le trésor du gouverneur de la province. C'est à lui qu'on s'adresse pour toutes les demandes qu'on a à faire aux habitans, relatives aux hommes,

hommes, aux chevaux, aux vivres à fournir en tems de guerre. Sa présence nous aurait épargné la peine de faire des recherches nous-mêmes pour nous procurer un logement : un mot de l'officier eût suffi pour qu'il nous eût logés sur-le-champ d'une manière convenable.

La chaleur étant déjà très-forte, nous fûmes obligés de chercher un abri. On nous conduisit dans l'enclos de la mosquée, et l'on nous invita à nous reposer sous un des plus beaux platanes que nous ayions vus dans l'Orient.

Ce lieu, rafraîchi par le feuillage épais de cet arbre et par les eaux vives et abondantes d'une fontaine qui coulait au pied de la mosquée, était le rendez-vous ordinaire des vieillards, des enfans, des infirmes et de tous ceux que des occupations n'appelaient pas aux champs ou ne retenaient pas dans leurs maisons.

On avait à peine étendu le tapis sur lequel nous devions nous asseoir, que nous nous vîmes entourés d'un grand nombre de villageois, pour qui l'arrivée de trois Européens était un spectacle assez curieux. Ils parurent très-empressés de savoir qui nous étions, d'où nous venions, et quel était le motif de notre arrivée à Tegrich. Dès que nous eûmes satisfait à leurs questions, un des plus âgés de la troupe parla beaucoup de la bonté des eaux, de la salubrité de l'air, de l'excellence des fruits et des légumes de son pays; il nous apprit ensuite qu'anciennement un Européen y était venu passer trois mois, y avait vécu de lait pur, et s'était rendu à Casbin dès que sa santé le lui avait permis.

Pendant que l'officier et notre domestique cherchaient une maison, nous fûmes curieux de voir l'intérieur de la mosquée; ce qu'on nous permit facilement. Nous prîmes ensuite la mesure du platane sous lequel nous étions assis.

La mosquée n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'elle renferme les dépouilles de l'iman Zaade-Saleh, personnage que les Persans vénèrent, et dont ils viennent visiter le tombeau.

Quant au platane, il avait au bas du tronc une expansion conique ou pyramidale qui semblait lui servir de base et lui donner de la solidité. La mesure que nous en prîmes, ras de terre, nous donna

soixante-dix pieds de circonférence; ce qui suppose un diamètre de vingt-trois pieds et quelques pouces. Le tronc paraissait très-sain, ainsi que les branches principales. Le bois, dans ce renflement, est plus dur, plus veiné, beaucoup plus beau que celui du tronc : nous en avons vu employé à des meubles dans le palais des rois à Ispahan, qui nous a paru bien supérieur au plus beau noyer.

L'officier du gouverneur et notre domestique ne tardèrent pas à nous rejoindre : ils n'avaient pas été heureux dans leurs recherches ; ils avaient plusieurs fois parcouru le village ; ils s'étaient adressés à tous ceux qu'ils avaient rencontrés; personne n'avait voulu nous loger; tous avaient dit n'avoir que ce qui leur était absolument nécessaire. Nous connaissions les effets du despotisme : nous fûmes persuadés que la présence d'un agent du gouvernement faisait craindre aux habitans de n'être pas payés. Pour les rassurer à cet égard, nous prîmes le parti de nous adresser à ceux qui nous entouraient ; nous leur dîmes que, charmés de la beauté de leur village et de son agréable situation, nous avions résolu, pour rétablir notre santé, d'y passer un mois ou deux; nous desirions en conséquence, si toutefois ils n'avaient aucune répugnance nous à recevoir parmi eux, qu'ils nous procurassent un logement commode et sain, dont nous paierions d'avance, chaque quinzaine, le prix que nous serions convenus de donner. A l'instant plusieurs d'entr'eux offrirent leur maison. Nous en arrêtâmes une vers l'extrémité orientale du village; elle consistait en une cour spacieuse, ombragée d'une treille chargée de raisins excellens, et rafraîchie par un ruisseau d'eau vive qui coulait au pied du mur occidental. Il y avait pour nous trois chambres de plain-pied, et un endroit propre à faire la cuisine. Nos chevaux devaient rester dans la cour, à l'ombre des maisons voisines ou de la treille, et nos domestiques devaient coucher à la belle étoile, suivant l'usage du pays.

Nous allâmes prendre possession de notre logement le 2 août. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que le chef du village vint nous voir : c'était un ancien domestique de Djaffar-Koull-Khan, frère de Méhémet, à qui on avait donné, après la mort de son maître, ce village pour retraite; il avait été chargé en même tems

d'une meute assez nombreuse de très-beaux levriers, dont Méhémet se servait dans les chasses qu'il était dans l'usage de faire aux environs de Téhéran. Ces levriers étaient plus grands, plus forts, un peu moins élancés que les nôtres; ce qui les rendait plus propres à courir sur les daims, les cerfs et les gazelles.

La visite de cet homme était intéressée : il venait nous demander le paiement de la maison que nous allions occuper. Nous lui fîmes dire que, n'ayant traité qu'avec le propriétaire, ce serait à lui seul que nous compterions notre argent; il demanda alors qu'on lui remît la moitié du prix convenu, prétendant qu'il avait le droit de l'exiger en sa qualité de chef. En ce cas, lui dîmes-nous, vous vous adresserez au maître de la maison. Il nous importe assez peu, quand nous l'aurons payé, que notre argent entre dans sa bourse ou dans la vôtre; mais c'est à lui seul que nous le compterons.

Le chef n'insista pas davantage; il resta quelque tems avec nous, et nous fit toutes les offres de service qui dépendaient de lui. Nous l'engageâmes à notre tour à venir nous voir souvent. Ce fut lui qui nous instruisit par la suite de tout ce qui pouvait nous intéresser, et qui nous donna toutes les nouvelles qu'il put recueillir au sujet des opérations du roi dans le Khorassan, et de la marche des Russes dans le Daghestan et dans le Chyrvan.

Pendant notre séjour à Tegrich, nos occupations se bornèrent à monter tous les jours à cheval avant le lever du soleil, afin de parcourir et observer les environs de ce village. Au retour de cette promenade, nous déjeûnions; nous mettions sous presse les plantes que nous avions apportées; nous changions celles qui s'y trouvaient de la veille ou des jours précédens; nous enfermions nos graines; nous soignions nos oiseaux, nos insectes et tous les objets d'histoire naturelle que nous voulions conserver. Quand ce travail était fini, nous recevions les malades qui se présentaient : il en venait de tous les villages situés au pied du mont Albours. Nous leur donnions gratuitement nos conseils, et quelquefois nos soins; nous leur offrions les médicamens d'Europe que nous avions emportés avec nous, et les plantes du pays que nous ramassions pour eux dans nos courses; nous poussions la complaisance aussi loin

que nous le pouvions. Néanmoins il était rare que tous s'en allassent satisfaits, parce que souvent nous n'avions que des conseils à leur donner, ou des médicamens à leur prescrire, qu'ils ne pouvaient se procurer qu'à Téhéran : quelquefois il eût fallu opérer, ce que nous n'étions pas en état de faire. Nous avons toujours vu que les malades qui n'emportaient pas les remèdes que nous leur conseillions de prendre, et ceux que nous avions jugé ne pouvoir guérir, tels que des aveugles, des estropiés, paraissaient très-fâchés contre nous; ils s'en allaient en murmurant, comme s'ils avaient reçu quelqu'offense ou éprouvé quelque dommage de notre part.

On eût dit qu'en venant habiter parmi eux, nous avions contracté l'engagement, non-seulement de donner gratuitement nos soins à tous les malades qui voudraient les exiger, mais à les opérer et à leur fournir tous les remèdes dont ils pourraient avoir besoin, sans que les malades, à leur tour, fussent obligés à la moindre reconnaissance. Nous les voyions entrer chez nous sans frapper à la porte, s'asseoir sans attendre qu'on le leur eût permis, présenter le bras pour se faire tâter le pouls avant qu'on le leur eût demandé, répondre par monosyllabes ou avec peine aux questions qu'on leur faisait relativement à leurs maux; et lorsqu'ils avaient reçu les remèdes qu'on leur avait prescrits, la plupart se retiraient sans remercier, sans saluer, sans donner le moindre signe d'approbation.

Ce n'est pas seulement à Tegrich que nous avons trouvé les Musulmans mal-honnêtes, injustes à l'égard des médecins qui ne sont pas de la même religion qu'eux, c'est partout où nous avons vu des malades; c'est surtout en Turquie. Lorsque les Turcs sont malades, ils apprécient en général fort peu les soins qu'un médecin leur donne; bien portans, ils se croient fort peu redevables envers lui. Presque toujours indifférens sur leur sort, ou persuadés du moins que l'heure du trépas est irrévocablement fixée, ils n'ont ordinairement aucune sorte de reconnaissance pour ceux qui les ont tirés d'un danger.

Il n'en est pas de même des Persans : soit qu'ils croient moins au fatalisme, soit qu'ils soient plus attachés à la vie ou qu'ils espèrent

davantage sur les secours de la médecine, ils ne manquent jamais d'y avoir recours, et leur reconnaissance est ordinairement proportionnée au danger qu'ils ont couru et aux soins qu'on leur a donnés.

Sans doute le Turc qui est dans l'opulence ou qui occupe une des premières dignités, offrira par orgueil, au médecin qui l'aura traité, le prix de son travail; mais il est peut-être sans exemple qu'un malade, parmi le peuple, et même parmi la classe aisée, se soit montré généreux et même juste envers le sien après la guérison : le médecin serait toujours obligé de recourir au juge pour obtenir une juste indemnité, s'il ne s'était fait payer d'avance.

Dans les grandes villes de Turquie il y a des médecins européens qui exercent leur état avec le même zèle, le même désintéressement, et avec autant de succès que ceux des premières villes d'Europe; mais dans les petites villes et dans les campagnes, le malade est livré aux conseils de tous ceux qui l'entourent, ou s'il tombe sous la main de quelque Grec, sa vie est dans le plus grand danger; car, si nous en exceptons un très-petit nombre qui ont acquis des connaissances dans les universités d'Italie, et qui pour l'ordinaire habitent les grandes villes et y exercent leur état avec honneur, les autres sont des gens du peuple, qui ont tout au plus, dans leur jeunesse, servi des médecins à Constantinople ou à Smyrne, et ont appris chez eux à connaître quelques simples et à préparer quelques drogues.

En Perse, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent réguliérement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces leçons consistent à donner quelques idées peu détaillées, peu étendues de la structure du corps humain, à faire l'énumération de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais ce que le médecin

a le plus en vue dans ses leçons, c'est d'apprendre à son élève à distinguer les médicamens les uns des autres; à connaître leurs propriétés, à composer des opiats, des électuaires, des sirops; à donner, en un mot, aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

La médecine des Persans n'étant fondée aujourd'hui ni sur l'anatomie ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre à obtenir des résultats certains. On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

Toute la science du médecin persan se borne à connaître la cause prétendue d'une maladie, et à la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'apperçoit au malade, ni forte chaleur sur la peau, ni fièvre bien caractérisée, il fait dépendre le mal du *froid*, et il ordonne alors les médicamens les plus âcres, les plus piquans; les substances les plus aromatiques. Si le malade au contraire a une forte fièvre, une chaleur ardente, c'est du *chaud* qu'il la fait dériver : il fait prendre dans ce cas les sucs les plus rafraîchissans, les fruits les plus acides; il donne la glace pour boisson; il l'applique sur l'estomac, sur la tête, sur le bas-ventre. Si avec une forte fièvre, une chaleur interne, brûlante, la peau est sèche, la langue gercée, c'est le *sec* qui domine : il a promptement recours à des boissons abondantes, aux fruits les plus doux, les plus aqueux; aux bains, aux fomentations. Si la maladie provient de l'*humide*, comme dans les hydropisies et autres affections semblables, il emploie des opiats ou des électuaires faits avec les racines les plus amères, les fleurs les plus aromatiques, les résines les plus chaudes. Pour les *vents intérieurs*, il fait usage des poudres carminatives, des bézoards, des perles, etc. Pour les mauvaises digestions et pour la faiblesse des organes de la génération, il fait prendre le salep, le bézoard, le musc, l'ambre, la myrrhe, l'aloés. Les médecins ont à cet effet un grand nombre de conserves stomachiques, d'électuaires aphrodisiaques, d'opiats irritans.

Dans la plupart des maladies chroniques, et dans presque toutes

celles qui dépendent de la lésion d'un viscère, le hasard conduit leur main, ou s'ils procèdent en se rendant raison de ce qu'ils font, le diagnostic se trouvant erroné faute de connaissances anatomiques, le traitement auquel ils ont recours ne peut qu'être vicieux. Par une longue habitude de traiter des malades, les plus judicieux d'entr'eux distinguent bien au premier coup-d'œil une maladie d'une autre; ils jugent par les symptômes qu'elle présente, si elle menace la vie du malade; mais comme ils sont presque toujours dans l'erreur sur les causes qui la produisent, ils ressemblent assez souvent à ce médecin de la fable, qui, marchant au milieu des ténèbres, frappe à droite ou à gauche indistinctement : s'il attrape le malade, il meurt; si c'est la maladie, il est sauvé.

Quant à la chirurgie, elle se borne à saigner, à appliquer des emplâtres sur les plaies, à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à faire des cautères, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur, et c'est tout ce qu'on peut en attendre. Que serait-elle parmi nous si elle n'était éclairée du flambeau de l'anatomie?

La médecine est exercée dans les campagnes par des hommes qui se transportent d'un village à l'autre, et qui ne manquent jamais de se faire payer d'avance les remèdes qu'ils administrent. Quoiqu'ils n'aient en général sur leur art que des notions très-superficielles, ils ont une jactance, un ton d'assurance, qui en imposent aux gens du peuple. Jamais ils ne sont embarrassés; jamais ils ne sont pris au dépourvu. Munis d'un petit sac, dans lequel se trouvent quelques plantes, quelques drogues et quelques instrumens, ils donnent, à l'instant qu'on les consulte, un breuvage ou un opiat; ils appliquent des ventouses ou le moxa, font des cautères, tirent du sang, envoient leur malade au bain ou au gymnase; le tout sans discernement et sans se rendre raison de ce qu'ils font.

On voit paraître aussi dans les campagnes, et même dans les villes, une autre classe de charlatans non moins adroits; je veux parler des derviches, imans, mollas et autres religieux : ceux-ci n'ont jamais recours qu'à des pratiques superstitieuses, pour lesquelles ils exigent, comme les autres, leur paiement d'avance.

Nous rapporterons à ce sujet ce dont nous avons été les témoins à Tegrich.

En revenant un jour de la promenade vers les huit heures du matin, nous vîmes accroupi sur un tapis, devant la porte de notre maison, un derviche d'un âge avancé : il était entouré d'un grand nombre de femmes ; il avait une très-belle figure ; il portait une barbe très-longue et très-touffue : on voyait à sa ceinture une large écritoire : il tenait une plume d'une main, et il distribuait de l'autre des morceaux de papier écrit. Nous nous arrêtâmes un seul instant, et seulement pour donner le tems à ce derviche de nous faire place. Nous étant informés, en entrant chez nous, de ce que cet homme faisait au milieu de ces femmes, on nous dit qu'il donnait à chacune d'elles un verset du Koran, au moyen duquel il les guérissait, non-seulement des maux dont elles étaient affligées, mais il prévenait même pour quelque tems tous les maux à venir ; il recevait de chaque morceau de papier six pouls (le poul vaut un peu plus d'un sou).

Ce manège dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même ; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de long-tems. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens ; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans ; il avait une hernie inguinale. Nous répondîmes au derviche, que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dîmes-nous : les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rapportent de l'argent ; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez ; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

Le derviche avait de l'esprit ; il était gai ; il répondit fort bien

à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours ; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisans qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la fin de l'année, la satisfaction d'être mères.

Il entre-mêlait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Ali; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être important, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'était l'humble serviteur de Dieu, qui, s'il avait pu, aurait été le plus redoutable tyran des hommes.

Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorablement. Son dessein était de détruire auprès du chef du village et de quelques habitans qui se trouvaient avec nous, la mauvaise impression que nos plaisanteries avaient pu produire sur eux. Quand il eut fini, nous demandâmes une écritoire et du papier pour lui donner un remède analogue à ceux qu'il venait de débiter. Il comprit notre intention : il eut recours alors à un apologue dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des alimens grossiers, des substances ligneuses, des végétaux communs : fort peu se nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs. Je donne aux autres la nourriture grossière qui leur convient; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j'ai besoin.

Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quoiqu'il eût peut-être été utile de démasquer l'imposteur; nous conseillâmes au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fîmes aisément comprendre la forme et le mécanisme. Il promit de l'exécuter lui-même et d'en faire usage : il promit aussi de venir nous voir dans quelque tems; mais nous ne l'avons pas revu, sans doute parce que nous avons quitté Tegrich plus tôt qu'il n'avait cru.

Il n'y a dans ce village et ceux des environs, aucune manufacture, aucune sorte de fabrication : tous les habitans s'y livrent à la culture des terres; ils récoltent plus de grains qu'il ne leur en faut; ils ont quelques troupeaux et quelques ruches; ils font du beurre et du iougourt qu'ils vont vendre à Téhéran; ils y portent aussi quelques fruits, tels que melons, pastèques, courges, concombres, mélongènes, raisins, pêches, abricots, prunes et cerises. Ils ont des féves, des haricots, des lentilles, des gesses, des pois-chiches et quelques autres légumes, mais très-peu de plantes potagères.

Tegrich méritait à tous égards la préférence que nous lui avions donnée. Le ruisseau qui se trouvait à côté du village était fort large et assez profond : ses eaux, peu abondantes à la fin de l'été, coulaient sur des cailloux ou à travers le cresson et diverses plantes aquatiques; elles prenaient naissance à peu de distance, et conservaient long-tems toute leur fraîcheur, parce qu'elles étaient garanties de l'action du soleil par des platanes, des noyers, des saules et divers arbres fruitiers qui croissaient fort serrés sur les deux rives.

Ce lieu, dont la nature avait fait tous les frais, n'était point fréquenté par les gens du pays. Nous pouvions y aller rêver du matin au soir, sans craindre d'y être troublés. Les enfans et les oisifs se contentaient d'aller sous le platane de la mosquée, et jamais peut-être aucun amant n'y est venu soupirer ses feux.

L'occupation des villageois nous parut fort monotone, et leurs plaisirs peu bruyans, peu variés. Ici, point de danses champêtres, point de promenades, point de repas d'amis. On danse à l'occasion d'un mariage ou de la circoncision, qui a lieu ordinairement une fois l'an; mais les sexes ne se mêlent pas. Les hommes sont dans une chambre ou dans un corps-de-logis, et les femmes dans un autre.

Nous étions dans ce village, aussi en sûreté que nous pouvions le desirer. Nous nous transportions, seuls et sans armes, à de grandes distances; nous marchions dans les champs cultivés; nous allions aux villages voisins. Notre logement était mal fermé, et la

plupart du tems il restait ouvert, quoique nous fussions sortis : jamais pourtant nous n'avons couru le moindre danger ; jamais nous n'avons essuyé la moindre insulte ; jamais nous n'avons éprouvé aucune perte. Nous étions seulement en butte, chez nous, à une curiosité très-importune.

Parmi les malades qui venaient nous consulter, et que nous recevions autant par bienveillance que pour notre instruction, il se glissait des curieux et des oisifs qui prenaient place auprès de nous sans rien dire, et qui restaient des heures entières à nous considérer sans nous adresser la parole ; ils suivaient tous nos mouvemens avec une attention qui nous eût paru suspecte, et que nous n'aurions pas permise dans toute autre circonstance.

Nous n'avions pourtant rien dans notre costume, qui différât du leur ; nous avions, comme eux, rasé notre tête et laissé croître notre barbe ; mais nous parlions une langue qu'ils n'entendaient pas ; nous faisions des choses qu'ils n'avaient jamais vu faire ; nous nous tenions plus souvent assis qu'accroupis. Si nous mangions, ils admiraient nos fourchettes, nos couteaux, nos serviettes ; ils étaient étonnés de la quantité d'alimens qu'on nous servait et que nous consommions. D'ailleurs, ces alimens étaient préparés d'une autre manière qu'ils n'avaient coutume de faire. Ils riaient beaucoup, par exemple, de nous voir mettre du sucre et du lait dans le café, et de prendre le tout avec du pain. Si nous mangions du riz autrement qu'en pilau, ils prétendaient qu'il ne pouvait être bon.

Ces hommes cependant n'étaient pas aussi stupides que leur conduite aurait pu le faire croire : ceux qui, plus familiers ou plus hardis, nous adressaient la parole, paraissaient avoir de l'intelligence et une sorte d'instruction, dont les autres n'étaient pas dépourvus. Tous avaient de l'aisance dans le maintien, de la hardiesse dans le propos, et des idées plus étendues, plus nettes qu'on n'en trouve communément parmi les cultivateurs.

En Europe, il y a un espace immense entre les habitans des grandes villes et ceux des campagnes, entre l'homme bien élevé et celui qui ne l'est pas. En Perse, nous n'avons pas trouvé que cet

espace fût bien grand : la classe pauvre des villes diffère très-peu, pour l'esprit, les connaissances et les mœurs, de l'habitant des campagnes, et il n'y a pas non plus une grande différence, dans les villes, entre les riches et les pauvres. C'est presque partout la même conduite, la même allure, la même manière de s'exprimer; ce sont les mêmes idées, et j'oserais presque dire la même instruction. Ici l'habitant des campagnes, celui-là même qui se trouve toute l'année sous la tente, et qui conduit ses troupeaux d'un pâturage à un autre, nous a paru plus délié, plus rusé, plus poli, plus instruit que le cultivateur européen un peu éloigné des grandes villes.

J'avais d'abord cru que le défaut général d'instruction, une éducation à peu près semblable, et la tyrannie qui pèse également sur tous, était la seule cause de cette conformité de ton, d'allure, de connaissances que j'avais remarquée partout où j'avais passé; mais je ne tardai pas à reconnaître une cause plus puissante. Je jugeai que les guerres fréquentes qui ont armé tous les Persans, les troubles civils qui les ont sans cesse agités, les excursions presque continuelles de province à province, auxquelles presque tous ont pris part, avaient nécessairement amené une manière d'être différente, avaient rapproché tous les états et avaient très-souvent confondu tous les rangs. Le riche est devenu par-là moins instruit; le pauvre l'a été davantage. Le premier a perdu de son urbanité, de sa douceur, de ses manières aisées; le second s'est poli : ses idées se sont développées; ses conceptions se sont agrandies. Caressé de ses chefs, infiniment utile à ceux qui voulaient s'emparer du pouvoir, il a eu plus d'estime de lui-même, et bien moins de vénération et de respect pour ceux qu'il voyait de très-près. Le riche, élevé dans les camps, ne pouvait avoir que l'instruction d'un soldat; le pauvre, qui passait alternativement de la charrue ou de l'atelier dans le camp, en savait bientôt autant que le riche. D'ailleurs, le champ des honneurs et de la fortune lui était ouvert : cela seul devait produire, dans ses idées, dans sa conduite, un changement favorable.

Il n'en est pas de même des femmes : celles des villes, à ce qu'on nous a dit, car nous en avons vu très-peu, si ce n'est à Bagdad,

ont toute la finesse d'esprit, toute l'amabilité, toutes les grâces de leur sexe, et peut-être autant d'instruction que les hommes à qui elles appartiennent. Quant à celles de la campagne, que la médecine nous a fourni l'occasion de voir ou d'entendre, elles nous ont paru très-grossières, très-ignorantes, et beaucoup plus esclaves des préjugés, que leurs maris.

Elles se voilent avec autant d'attention qu'à la ville, et elles vivent encore plus retirées; elles font tout le travail de la maison, ont soin de leurs enfans, font la cuisine, traient les vaches, les chèvres, les brebis; préparent le laitage, en font du iougourt ou du beurre que les hommes vont vendre à la ville. Elles filent du coton ou de la laine au rouet dans les momens de loisir; elles préparent avec les excrémens des animaux et la paille hachée, des gâteaux qu'elles font sécher au soleil, et qui sont destinés à brûler, attendu que le bois est excessivement rare; elles ne vont pas aux champs, le travail de la campagne étant réservé aux maris.

Les habitans des villages n'ont ordinairement qu'une seule épouse, quoique la loi leur en permette jusqu'à quatre, comme aux Turcs, et ils ne vivent presque jamais avec des esclaves, à moins qu'ils ne soient veufs ou qu'ils ne soient pas encore mariés. Ils nous ont tous paru approuver nos lois relatives au mariage, et ils ont été unanimement d'avis que la polygamie, utile seulement à l'égard des hommes opulens, ne pouvait en aucune manière convenir à ceux dont la fortune était bornée, à ceux entr'autres qui desiraient avoir la paix dans leur ménage.

Mais s'ils approuvent que nous ne puissions avoir qu'une seule épouse, ils sont bien scandalisés quand on leur dit que cette épouse, qui est en tout notre égale, se montre hors de sa maison à visage découvert, et se trouve sans inconvénient tête à tête avec d'autres hommes. Ils traitent les leurs, sinon avec mépris, du moins avec très-peu d'égards; et, qu'ils en soient amoureux ou non, ils en sont très-jaloux. La moindre démarche suspecte met le mari en colère et le porte à maltraiter sa femme; il la bat au moindre sujet de mécontentement qu'elle lui donne; il la répudie s'il a le moindre soupçon d'infidélité; il la poignarde s'il en est convaincu; et s'il

n'avait pas la force de se porter lui-même à cet acte de violence autorisé par la loi, il faudrait qu'il empruntât la main d'un frère, d'un proche parent, sans quoi il serait déshonoré.

Ce n'est pas seulement aux champs que le mari punit de mort la femme adultère, c'est dans toute la Perse, comme dans toute la Turquie. Heureusement ces scènes d'horreur sont très-rares, soit que les femmes ne s'y exposent pas, soit que le très-petit nombre qui s'y exposent, prennent toutes les précautions qu'exige leur sûreté.

CHAPITRE V.

Course au mont Albours. Retour à Téhéran. Arrivée du roi. Audiences du premier ministre. Conduite de Méhémet. Réflexion à ce sujet.

Le mont Albours fixait depuis long-tems notre attention. Nous attendions avec impatience le moment où nous aurions l'un et l'autre la force de grimper jusqu'au sommet. Déjà nous avions parcouru les parties les plus voisines du village, et nous y avions trouvé un grand nombre de plantes inconnues; nous nous étions avancés à plus de deux lieues à l'est; nous avions pénétré dans des vallons assez bien arrosés, où nous avions fait une abondante récolte d'insectes, et tué quelques beaux oiseaux, entr'autres le guêpier de Perse (*merops persica*), dont M. Pallas a donné la figure dans le *Voyage* qu'il a publié (1). Cet oiseau ne se montra pas long-tems aux environs de Téhéran; il gagna, vers la fin de septembre, les provinces méridionales de la Perse; il avait passé l'été au nord de la Caspienne, et c'est là où M. Pallas l'avait observé.

Les neiges, dont tous les sommets de la montagne étaient couverts lors de notre arrivée à Téhéran, diminuaient de jour en jour : à peine en restait-il encore dans quelques points vers la fin du mois d'août. Nous jugeâmes que c'était le moment le plus favorable à nos herborisations. Nous nous adressâmes donc au chef du village pour avoir un ou plusieurs conducteurs qui connussent bien la montagne : il nous en procura deux qui devaient nous suivre partout avec deux mulets. Ceux-ci devaient porter nos

(1) *Merops persica*. Pall. *Voyez* tom. II, pag. 15, Append. n°. 8, pl. 2, édition française, in-4°.

tapis, nos papiers, nos boîtes, nos presses et quelques provisions de bouche.

Nous montâmes à cheval le 5 septembre avant le lever du soleil, et nous marchâmes plus de trois heures sans nous arrêter. L'espace compris entre le village et le pied de la montagne, que nous avons dit être d'un quart de lieue, et qui va en s'élevant, est tout parsemé de grosses masses de laves qui y sont étrangères, et qui paraissent avoir été lancées de la montagne ; elles sont noires, très-denses, très-pesantes, et mélangées de blocs de trap bleuâtre, que l'action du feu a très-peu altérés.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue en nous dirigeant un peu à droite, nous nous trouvâmes sur des terres volcaniques très-rouges : il y avait quelques rochers semblables à ceux de la plaine. En nous élevant encore un peu, nous vîmes pendant long-tems tout le sol couvert d'une espèce de rhubarbe que les Persans nomment *riebas* (1). Ils emploient toute la plante comme remède, dans les maladies inflammatoires et dans les fièvres ardentes. Ils font usage, comme aliment, des pétioles ; ce fut la première chose qu'on nous offrit à Kermanchah : on les mange crus, après avoir simplement enlevé la peau. Ils sont très-agréables au goût, légérement acides et très-rafraîchissans : on les confit au sucre, au miel, au moût de raisin, et on les conserve toute l'année ; on en fait des envois dans la Perse méridionale, où cette plante ne vient pas.

Elle fleurit, à ce qu'on nous a dit, vers la fin d'avril et au commencement de mai, toujours un mois après que la neige a fondu. Elle était en graines lorsque nous la vîmes. Nous en prîmes une très-grande quantité : elles ont été semées au Jardin des Plantes, où elles ont levé.

L'endroit où nous nous arrêtâmes pour laisser reposer nos chevaux et nos conducteurs, que nous évaluâmes au tiers de la montagne, offrait d'énormes rochers basaltiques qui s'élevaient en pentagones assez réguliers : au-delà nous ne vîmes plus rien de

(1) C'est le *rheum ribes.*

volcanique.

volcanique. Il y avait une esplanade assez étendue, sur laquelle coulaient quelques filets d'eau; elle était riche en plantes. Nous y prîmes les graines de cette belle michauxie dont j'ai parlé dans le chapitre III de ce volume, page 37. Nous y prîmes aussi le *nepeta longiflora* (1), le beau chrysanthème élevé (2); deux espèces de rosiers, l'un à fruit gros, rond et lisse, et l'autre à fruit un peu hérissé; quelques astragales inédits, et un grand nombre d'autres plantes.

Nous escaladâmes le soir, pendant deux heures, la partie de la montagne que nous avions devant nous : nous n'y vîmes que des roches granitiques plus ou moins dures, des micas et des schistes feuilletés. Nous trouvâmes très-peu de plantes : tout était brûlé par le soleil. Nos conducteurs nous firent passer la nuit sous deux énormes rochers qui avaient formé, par leur rapprochement, une voûte fort grande. Notre domestique parut si effrayé à l'aspect de ces masses suspendues sur nos têtes, qu'il n'osa pas en approcher. C'était un Arménien qu'on nous avait donné à Bagdad; il était aussi lâche que fripon. Nos conducteurs s'occupèrent toute la soirée à ramasser quelques plantes sèches et quelques arbustes pour faire du feu durant la nuit, afin d'écarter, disaient-ils, les animaux féroces qui se trouvaient sur la montagne.

Nous ne pûmes pas, le lendemain, nous servir de nos chevaux, attendu que la montagne était trop escarpée. Nous prîmes le parti d'aller à pied, et de nous élever autant qu'il nous serait possible; mais nous ne pûmes pas aller bien loin : au bout d'une heure et demie ou de deux heures, nous fûmes si essoufflés, si fatigués, et d'ailleurs si mécontens de ne rien trouver d'intéressant, que nous rétrogradâmes. Nous vînmes reprendre, vers les neuf heures du matin, nos chevaux, et nous nous dirigeâmes à l'est. Le pays devenait plus riche à mesure que nous descendions. Nous nous arrêtâmes, à midi, sur le bord d'un petit ruisseau, près d'une gorge effroyable par sa profondeur et par les rochers qui paraissaient

(1) *Description du jardin de Cels*, pl. 66.
(2) *Chrysanthemum praealtum*. Idem, pl. 43.

coupés et prêts à se détacher. Nous y vîmes quelques oiseaux de proie, l'aigle féroce ou aigle d'Astracan, et diverses sortes de faucons que nous ne pûmes reconnaître.

Nous nous trouvâmes, vers les quatre heures du soir, dans un vallon très-agréable, bien arrosé, et presque tout planté d'arbres fruitiers. Nous vîmes, en passant, quelques villages peu étendus, et nous arrivâmes à Tegrich, vers les dix heures du soir, très-fatigués, mais fort contens de notre course.

Le retour du roi à Téhéran nous ayant été annoncé, par le gouverneur, pour le 12 ou au plus tard pour le 15 de septembre, nous nous occupâmes, le 7 et le 8, à faire nos paquets, et à mettre en ordre notre collection. Le 9, nous pûmes quitter Tegrich et nous rendre à la ville.

Nous rencontrâmes sur la route plusieurs cavaliers qui revenaient de l'armée, et qui allaient passer l'hiver dans leurs villages. En traversant la ville pour nous rendre à notre logement, qui se trouvait à l'autre extrémité, nous vîmes, dans les rues et dans les besesteins, beaucoup de gens de guerre. Arrivés au caravanserai, nous le trouvâmes plein; les chambres, la cour, l'estrade, la terrasse qui se trouve au dessus des chambres, tout était couvert de militaires. Nous retrouvâmes nos chambres dans le même état où nous les avions laissées, et personne n'entreprit de nous déloger.

Pendant huit jours l'affluence des gens de guerre fut si grande, qu'on les voyait s'établir partout, excepté chez les habitans. Ceux qui ne pouvaient trouver une place dans les caravanserais, allaient camper dans les champs qui se trouvent dans l'intérieur de la ville : il y en avait qui restaient dans les rues. Du reste, l'ordre ne fut point troublé; personne ne fut insulté. Tous ces militaires défilaient au bout d'un jour ou deux, et faisaient place à d'autres.

Notre premier soin, en arrivant à Téhéran, fut d'envoyer un second exprès à Casbin, mais ce fut inutilement : les négocians à qui nous l'adressâmes, n'avaient rien reçu pour nous, quoiqu'il fût arrivé plusieurs caravanes de Bagdad; de sorte qu'il fallut renoncer à la boîte des présens que nous savions être entre les mains de M. Rousseau depuis plus de trois mois.

Le 14 septembre, on vit entrer les bagages et la tente de parade de Hadgi-Ibrahim, premier ministre du roi. La cour du palais fut balayée et arrosée : tout annonçait que Méhémet ferait son entrée le lendemain.

Le 15, le roi ne parut pas. Le soir, nous fûmes témoins d'une fête qu'un habitant d'Ispahan donna, dans la cour du caravanserai, à ses compatriotes qui comme lui revenaient de l'armée. Elle commença au soleil couchant par de la musique qui nous parut beaucoup plus agréable, beaucoup mieux exécutée qu'en Turquie. Il y avait dix musiciens qui débutèrent par des chants guerriers en s'accompagnant de leurs instrumens. Il y eut ensuite la représentation de quelques scènes très-bouffonnes qui divertirent beaucoup les spectateurs, et les firent souvent rire aux éclats. Ils ne rirent pas moins à une pantomime très-obscène qui fut exécutée par trois acteurs seulement. On servit, après cela, le souper à une vingtaine de convives. Les plats furent abondans, mais peu variés; du riz au beurre, quelques volailles et quelques gigots de mouton au riz, quelques pièces de mouton rôties, des friandises, des confitures, beaucoup de fruits, point de vin : voilà en quoi consistait ce souper. La musique continua à se faire entendre pendant tout le repas : les airs qu'on joua et qu'on chanta, furent plus doux, plus faciles à suivre et à comprendre, que ceux par lesquels on avait débuté. Après le souper on exécuta des danses qui nous surprirent par l'agilité, la souplesse et la grâce des danseurs.

Il est sans doute inutile de dire qu'aucun des convives ne prit part, ni à la musique, ni au jeu des acteurs, ni à la danse : c'étaient des musiciens et des danseurs qui avaient suivi l'armée, et qui allaient à Ispahan ou à Chiras exercer leur état durant l'hiver.

La fête se prolongea bien avant dans la nuit, à la satisfaction de tous ceux qui logeaient dans le caravanserai.

Le 18, la chaleur diminua d'une manière très-sensible : le thermomètre de Réaumur baissa de deux degrès. Il était, les jours précédens, à 25; il fut ce jour-là à 23, et ensuite il se fixa, pendant quelques jours, à 22. Les nuits étaient devenues très-fraîches, et

le tems paraissait se disposer à la pluie; nous n'en eûmes cependant pas tout le tems que nous réstâmes à Téhéran.

Le roi était, depuis plusieurs jours, aux environs de Firuscuh; il devait arriver le 15 à Téhéran, mais l'astrologue s'y était opposé; les astres, selon lui, n'étaient pas assez favorables. Nous avons déjà dit qu'on ne fait rien, en Perse, parmi le peuple comme parmi les grands, parmi les ignorans comme parmi ceux qui se prétendent instruits, sans consulter les personnes qui se mêlent d'astrologie. Le roi a toujours auprès de lui plusieurs astrologues qui le dirigent dans ses opérations, qui tout au moins les avancent ou les retardent à leur gré.

Enfin, le 20, Méhémet fit son entrée. Elle fut annoncée par une décharge d'artillerie. Il descendit de cheval à dix heures du matin, dans la seconde cour de son palais. Il était tout resplendissant du feu des pierreries dont ses deux bras étaient couverts. Une partie de ces pierreries avait été enlevée aux descendans de Kérim-Khan; l'autre venait d'être ravie au petit-fils de Nadir-Chah. Hadgi-Ibrahim entra dans la ville trois quarts d'heure après le roi; les autres ministres le suivirent de près.

Le même jour, à cinq heures du soir, nous apprîmes que Méhémet avait signalé son arrivée par une exécution qui avait mis en deuil tout son palais : voici ce qui s'était passé. Parmi les objets dont il s'était emparé à Mesched, il y avait un portrait, sous verre, de Charokh-Chah, fait par un Européen, qui était, dit-on, très-ressemblant et très-bien peint. Le roi l'avait considéré attentivement, et l'avait remis ensuite à un de ses officiers, en lui recommandant d'en avoir soin. Quelques heures après son arrivée, il demanda à voir ce portrait; il voulait, à ce qu'on croit, le placer dans le salon qu'il occupait. Lorsqu'il fut déballé, le verre se trouva cassé, et la peinture un peu endommagée. Le roi, transporté de colère, sans entendre le coupable, sans lui demander aucune explication, donna sur-le-champ l'ordre de lui arracher les yeux; ce qui fut promptement exécuté. Ce malheureux fut, après cela, dépouillé de tout ce qu'il avait, et chassé de Téhéran.

Ces sortes d'exécutions sont très-fréquentes en Perse; mais elles

sont ordinairement réservées aux grands, c'est-à-dire, à ceux dont on redoute l'ambition, ou à qui on veut ôter les moyens de parvenir au suprême pouvoir. Les gens du peuple, pour des fautes légères, reçoivent ordinairement des coups de bâton sous la plante des pieds; pour des fautes plus graves, et qui ne méritent pas la mort, on leur coupe le nez, les oreilles, les poignets. Méhémet était dans l'usage, à l'égard de ses serviteurs qui avaient le malheur de lui déplaire, de leur faire ouvrir le ventre et arracher les entrailles. Il avait même poussé, à l'égard de quelques-uns d'entr'eux, l'atroce barbarie jusqu'à leur mettre les entrailles autour du cou, et les exposer dans cet état, encore vivans, à la dent des animaux carnassiers.

Cruel, féroce au-delà de toute expression, il faisait également ouvrir le ventre à ceux de ses sujets musulmans qui étaient accusés de boire du vin. Sous les Sophis, sous Nadir-Chah, sous Kérim-Khan, les Persans pouvaient se livrer à cette boisson sans craindre d'être inquiétés; les premiers même en donnaient publiquement l'exemple. Toutes les peintures qu'on voit dans les palais d'Ispahan, représentent des repas où des femmes versent du vin aux convives. Tous les voyageurs nous ont dit que Chah-Abbas Ier. et ses successeurs les forçaient à boire avec eux dans les festins qu'ils donnaient.

Mais ces rois, à travers les vices que l'ignorance et la mauvaise éducation leur laissèrent, ou qu'ils dûrent aux préventions de leur rang ou à l'adulation de leurs ministres, ces rois, dis-je, à travers les crimes qu'ils commirent, laissèrent entrevoir quelques vertus. Excepté Nadir-Chah dans les dernières années de sa vie (et ces années se passèrent dans un délire phrénétique), ils eurent tous le desir de faire le bien; ils firent quelques efforts pour mériter l'amour du peuple : tous eussent été heureux de son bonheur.

Quant à l'eunuque Méhémet, qui n'eut, dans sa jeunesse, d'autres plaisirs que celui de contrarier, et, dans l'âge mur, que celui de faire trembler tous ceux qui lui furent soumis; lui qui ne connut ni l'amour ni ses délices, qui ne sentit jamais les douces émotions de l'amitié; lui dont le cœur fut souvent agité par la crainte, et

jamais par un sentiment voluptueux ou tendre; lui pour qui le bonheur des autres était un tourment, que ne devait-il pas faire craindre en arrivant au trône? On le vit profiter avec empressement du prétexte de la religion, pour arracher à ses sujets une sorte de plaisir dont il était jaloux. Il défendit, sous peine de mort, de porter à sa bouche une goutte de cette liqueur que le ciel semble avoir donnée à l'homme pour augmenter ses jouissances, ou lui faire oublier pendant quelques instans les peines de la vie.

Nous pourrions citer sa vie entière, pour montrer à quel point cet homme fut atroce; nous pourrions rapporter un grand nombre d'exécutions aussi révoltantes qu'injustes et inutiles; nous nous bornerons, pour le moment, à celle de ces exécutions dont nous fûmes les témoins; elle apprendra aux Européens qui ont des rapports avec les Musulmans, ce qu'ils doivent attendre d'eux au moindre prétexte de mécontentement qu'ils leur donnent.

Nous avons déjà dit que Méhémet avait marché, l'année précédente, sur Tiflis, capitale de la Géorgie; qu'il s'en était emparé, et qu'il avait fait massacrer les malades, les vieillards, et emmener esclaves les jeunes personnes des deux sexes qui n'avaient pas eu le tems de se sauver. Parmi les prisonniers se trouvèrent quelques Russes qui furent impitoyablement égorgés, quoiqu'ils fussent sans armes, quoique leur nation ne fût point alors en guerre avec les Persans.

Il avait aussi, avant d'entrer en campagne, donné ordre qu'on saisît, dans les ports d'Enseli, de Salian, de Bakou et de Derbent, tous les Russes qu'on y trouverait. Les consuls et les négocians, instruits de cet ordre, eurent le tems de s'enfuir; mais on arrêta vingt-sept matelots qu'on envoya chargés de fers à Téhéran.

Nous avons vu ces malheureux peu de jours après notre arrivée; ils étaient encore tout tremblans du rôle affreux que le gouverneur venait de leur faire jouer par ordre du roi; il leur avait mis en main une sorte de stilet, et les avait contraints d'arracher les yeux à quarante Persans qu'on avait arrêtés parce qu'ils n'avaient pas joint l'armée.

Mal nourris, entassés dans une seule chambre, couchés la nuit par terre, ils pouvaient errer le jour dans la ville, et chercher à rechauffer la charité des Chrétiens du pays; je dis des Chrétiens, et le nombre en était bien petit (1), car ils n'avaient rien à attendre des Musulmans. Nous les avons souvent rencontrés dans les rues à notre retour de Tegrich; ils se traînaient de porte en porte, ramassant et dévorant les écorces de melons et de pastèques, et tous les fruits gâtés qu'on rejetait. Ils étaient tous mourans : les chaleurs excessives auxquelles ils n'étaient pas accoutumés, et dont ils n'avaient pas les moyens de se garantir; la mauvaise nourriture qu'ils étaient obligés de prendre pour satisfaire leur appétit; le chagrin de se voir prisonniers chez un peuple qui les accablait de mépris; l'incertitude de leur sort, tout avait contribué à leur donner la fièvre et la dyssenterie.

C'est dans cet état, et lorsqu'ils n'avaient pas peut-être quinze jours encore à vivre, que Méhémet les fit saisir et les fit tous égorger dans la premiere cour de son palais (2). L'ordre portait que leurs cadavres y resteraient exposés pendant trois jours; mais on fut obligé, à cause de la puanteur qui se fit bientôt sentir, de les enlever à la fin du second, et d'aller les enterrer au dehors de la ville. Ce qui nous parut remarquable, c'est qu'on fit servir à cette exécution des Turcomans qui se trouvaient prisonniers, et qu'on croyait devoir subir à leur tour le même sort.

Notre première idée fut qu'on venait de recevoir à la cour quelque mauvaise nouvelle. Nous crûmes que le port d'Enseli, qu'on savait avoir été attaqué, était pris, et que le Guilan était menacé. Nous regardâmes cette exécution comme une annonce de la part de Méhémet, qu'il n'avait rien à redouter des Russes, qu'il était même en état de les braver. D'après cela nous dûmes nous attendre qu'il ne se tiendrait pas à une vaine apparence de sécurité, et qu'il se porterait, avant l'hiver, dans le Guilan ou dans le Chyrvan, afin d'arrêter les progrès de ses ennemis; mais nous nous trompâmes.

(1) Il se bornait à quelques familles arméniennes fort pauvres.

(2) Ils furent exécutés le 27 septembre.

L'armée était congédiée, selon l'usage, et ne devait être réunie sous les drapeaux qu'au printems suivant.

Lorsque nous en témoignâmes notre surprise au secrétaire du ministre, il nous répondit qu'il n'était pas bien pressant de marcher contre les Russes, que les ordres étaient donnés pour qu'ils ne pussent rien entreprendre de bien important durant l'hiver, et que quelques mois suffiraient, au retour de la belle saison, pour les punir de leur témérité.

Il y avait de la jactance dans cette réponse. Méhémet n'était ni guerrier intrépide, ni général habile. Ses forces, toutes réunies, n'allaient pas au-delà de soixante-dix ou quatre-vingt mille hommes, et ses revenus étaient si modiques, qu'il ne pouvait entretenir son armée plus de six ou sept mois, encore fallait-il pour cela des succès, encore fallait-il piller quelques villes ou s'emparer du butin de quelqu'ennemi vaincu. Ses troupes étaient si mal armées, si mal disciplinées, que nous ne doutions pas qu'il ne fût battu à la première affaire qu'il aurait avec les Russes. Il était d'ailleurs si haï de ses sujets, qu'il y avait à craindre, à chaque instant, qu'on attentât à ses jours, ou qu'on entreprît de lui enlever la couronne.

Si Méhémet, à l'exemple de Kérim, s'était entouré de l'amour du peuple; si, comme Nadir, il avait eu cette auréole de gloire et de grandeur qui commande le respect et soumet toutes les volontés, on eût pu oublier son usurpation, on eût pu lui pardonner la mort du malheureux Lutf-Aly, qui, dans un âge peu avancé, annonçait plus de talens que Kérim, montrait un cœur plus aimant, avait des intentions encore plus pures.

Il est bien vrai que Méhémet avait rétabli l'ordre : les routes étaient devenues très-sûres; les caravanes ne craignaient plus d'être pillées; les khans exécutaient ponctuellement ses ordres; il régnait dans toutes les parties de cet Empire un calme apparent. Casbin, Cachan et Téhéran n'étaient peuplés que des ôtages qui répondaient de la fidélité de tous les grands et de toutes les tribus. Mais cet état de compression pouvait-il durer? Comment Mehémet a-t-il pu ignorer que sous main les poignards s'aiguisaient? Nous avions

vu nous-mêmes, dès nos premiers pas en Perse, se former l'orage qui, quelques mois après notre départ, a éclaté sur sa tête. A Kermanchah, à Amadan et à Téhéran, nous avions entendu dans les bazards et dans les lieux publics, parler avec mépris de l'état physique du roi, et se plaindre amérement de son avarice et de ses cruautés.

Plus nous restions dans ce pays, plus nous observions ce qui s'y passait, plus nous étions étonnés qu'un homme tel que Méhémet, mutilé depuis l'âge de douze à treize ans, prisonnier à Chyras jusqu'à l'âge de quarante-un (1), fils d'un simple gouverneur de province, sans force musculaire, sans bravoure, sans talens, ait pu, dans des troubles civils, parvenir à s'emparer de l'autorité.

Châtré par l'ordre d'Adel-Chah en 1748, pour des raisons qu'on ignore, il ne pouvait être un objet de vénération chez un peuple qui regarde avec mépris l'homme qu'on a mis hors d'état de produire son semblable : l'usage d'ailleurs écarte formellement du trône les aveugles et les eunuques. Ainsi donc l'opinion publique, sous ce rapport, ne pouvait que lui être défavorable. Son génie rétréci, ses vues bornées, ses mauvais succès toutes les fois qu'il eut à se mesurer avec ses ennemis, ne pouvaient lui attirer l'estime des peuples, ne pouvaient le rendre recommandable auprès des militaires. Son avarice, son orgueil, sa férocité, ne pouvaient lui faire nulle part des amis.

Par quel prodige donc a-t-il pu parvenir jusqu'au trône?

On verra ci-après dans le *Précis historique des troubles de la Perse*, que ce ne fut ni à son génie, ni à ses savantes combinaisons, ni à son courage, ni à son activité qu'il dut ses succès; mais à son argent, à la mésintelligence qui régna parmi les héritiers de Kérim, et qu'il sut entretenir; ce fut à son orgueil, à son entêtement, à sa persévérance, à son avarice, à sa cruauté, et, s'il faut le dire, à sa mutilation.

Orgueilleux, toute sa pensée, tous ses desirs furent de s'élever au dessus des autres. Son père avait combattu pour le trône, et

(1) Jusqu'à la mort de Kérim, arrivée en 1779.

avait été sur le point de l'obtenir : l'idée qu'il pouvait s'en emparer lui-même flatta son amour-propre, et bientôt l'occupa tout entier. Tenace, entêté, persévérant, il ne perdit jamais son objet de vue. Avare, il amassa des trésors. Devenu plus riche que ses ennemis, il put solder plus de troupes. Cruel, il détruisit ou mit en fuite ses frères, dont il craignait le courage et la popularité; il fit périr tous ceux qui lui portaient ombrage. Eunuque enfin, il n'eut du goût pour aucun plaisir, si ce n'est pour la chasse; il fut morose, taciturne, et concentré dans un cercle d'idées qui devinrent d'autant plus vives, qu'elles furent moins nombreuses. Ainsi, comme on voit, le fer qui devait le dégrader, forma ou modifia son caractère; il agit sur son cœur; il créa sa pensée; il lui donna, sinon le courage, les vertus et les talens qui font les grands-hommes, du moins l'orgueil, l'entêtement et la cruauté qui les rendent dangereux.

Très-empressés de remplir auprès de ses ministres la mission que nous avions reçue, M. Caraman fut se présenter dans la matinée du 22 de septembre, chez Hadgi-Ibrahim, itimad-ud-dewlet ou premier ministre, pour lui demander, de notre part, une audience particulière. Ils peuvent venir, répondit le ministre, quand ils le jugeront à propos, cet après-midi s'ils veulent.

Nous nous rendîmes en conséquence à son palais à deux heures: on nous dit qu'il était chez le roi. Néanmoins on nous fit entrer dans un jardin où il n'y avait point d'arbres, mais seulement du gazon et des fleurs. Après nous y être promenés cinq ou six minutes, nous fîmes demander à un des officiers du palais, qui nous avait accompagnés, si nous ne pouvions pas attendre le ministre ailleurs que dans un jardin où il faisait très-chaud : vous êtes, nous dit l'officier, les maîtres de la maison, et il nous conduisit dans la salle d'audience qui se trouvait au fond. Elle était très-vaste, peu ornée, et tout-à-fait ouverte au nord et au midi, pour donner passage au vent rafraîchissant. Il y avait au milieu un grand bassin ovale, de marbre blanc, et un jet d'eau qui s'élevait à cinq ou six pieds. Outre le jardin dont nous venons de parler, on en voyait un autre au midi, bien plus spacieux. Nous y apperçûmes des allées

droites assez soignées, des fleurs cultivées avec soin, des arbres symmétriquement plantés : l'eau y était abondante, et distribuée de manière à le rendre aussi frais qu'agréable.

Tandis que nous étions à considérer le salon et à promener nos regards dans le jardin où il ne tenait qu'à nous d'aller, M. Caraman avait lié la conversation avec quelques officiers du palais. Il avait voulu savoir si on voyait facilement le ministre, et connaître quelles étaient les personnes qui, après lui, avaient le plus d'influence dans les affaires : on lui nomma le secrétaire-général (le myrza bousourch), et ensuite un grand seigneur nommé Suleyman-Khan. A leur tour, les officiers demandèrent qui nous étions, d'où nous venions, et ce que nous voulions au ministre. Ils s'informèrent surtout si nous lui apportions des présens. Instruits par M. Caraman de cette conversation, et préparés d'avance à la demande des présens, nous leur fîmes dire qu'étant absens de la France depuis quatre ans, et ayant reçu ordre de nous rendre en Perse pendant que nous étions dans les États du grand-seigneur, nous n'avions pu apporter avec nous aucun objet curieux de notre patrie, mais que nous y suppléérions en récompensant généreusement les personnes qui voudraient nous servir avec zèle; et aussitôt nous leur fîmes compter à cinq qu'ils étaient trente sequins turcs.

Cet argent fit tout l'effet que nous devions en attendre dans un pays où rien ne résiste à ce métal. Ces officiers nous dirent alors que nous ne pouvions pas espérer de voir le ministre avant cinq heures, parce qu'en rentrant il irait dans le harem, d'où il ne sortirait qu'à cette heure pour donner son audience. Ils nous offrirent de l'attendre dans cette salle, et nous demandèrent la permission de nous y servir quelques fruits. Nous les remerciâmes de leur offre, et nous nous retirâmes.

Nous y revînmes à cinq heures : dès que les officiers nous apperçurent, ils vinrent au devant de nous, et nous firent entrer dans la salle : nous y trouvâmes quelques personnes qu'on y avait introduites comme nous. La foule, qui était très-considérable, était restée dans le premier jardin. Le ministre ne se fit pas long-tems attendre : lorsqu'il parut, on nous dit qu'il convenait de sortir de

la salle; et en effet, à l'instant chacun se leva et gagna la porte. Le ministre fut s'asseoir sur le divan, dans un des angles de la salle. Notre drogman, précédé d'un officier, se présenta aussitôt à l'ouverture dont nous avons parlé, et lui dit que les Français qui étaient là, attendaient le moment où il leur permettrait de le saluer. L'ordre fut donné de nous introduire.

En entrant dans la salle, nous saluâmes le ministre en inclinant la tête, et portant notre main droite sur le cœur. Il inclina la sienne, et nous fit signe de nous asseoir, en nous disant : *Soyez les bien venus*. Après avoir répondu à cette honnêteté, nous présentâmes la lettre que M. Verninac, envoyé de la République à Constantinople, lui adressait : la traduction y était jointe. Il la lut avec beaucoup d'attention, et nous répéta une seconde fois : *Soyez les bien venus*. Nous lui remîmes alors la lettre du pacha de Bagdad, dans laquelle il était dit qu'il nous recommandait à son excellence, conformément aux ordres exprès qu'il avait reçus du grand-visir. Le ministre la lut et la remit, ainsi que la traduction de la première, à son secrétaire; mais il garda l'original qu'il mit dans son sein. On lui présenta après cela divers papiers, et il répondit succinctement à plusieurs personnes qui lui adressèrent successivement la parole.

Cependant on nous offrit à fumer le narguil; ce que nous acceptâmes par honnêteté. Nous restâmes encore quelques minutes dans la salle, après quoi nous jugeâmes à propos de nous retirer, parce qu'il nous parut inconvenant d'entamer une conversation sérieuse dans le lieu où nous étions, puisqu'on ne pouvait rien dire sans être entendu de toutes les personnes qui se trouvaient dans la salle et dans le jardin. Avant de nous retirer, nous fîmes demander au ministre une audience particulière, qui nous fut accordée pour le lendemain au soleil levant.

Pendant que nous étions dans la salle, nous étions l'objet de la curiosité de tous ceux qui étaient au dehors; les uns disaient : ce sont des Russes; les autres : ce sont des *Franguis* ou Européens; et les officiers qui nous connaissaient ou qui croyaient nous connaître, répondaient : ce sont des *beysadés francous*, des seigneurs

français. Tout cela se passait à voix basse, mais pourtant pas assez pour que nous ne pussions très-bien entendre.

Le lendemain nous fûmes chez le ministre au lever du soleil : il nous attendait dans une salle privée ; il y était seul ; mais au dehors de la salle qui donnait sur un troisième jardin, il y avait trois des officiers de la veille, devant lesquels nous eûmes bientôt reconnu qu'on pouvait s'expliquer. Après les saluts ordinaires et nous être assis à un pas de distance de lui, nous lui dîmes que, pendant que nous parcourions les différentes provinces de l'Empire othoman, notre gouvernement, instruit des succès de Méhémet, nous avait envoyés auprès de ses ministres pour différens objets que nous lui détaillâmes, et qu'il écouta avec la plus sérieuse attention.

Nous lui avons rappelé les deux traités faits entre la France et la Perse, dont le dernier fut signé à Paris par un ambassadeur persan. Nous nous sommes un peu étendus sur les avantages réciproques que les deux États en auraient retirés sans les guerres qui leur étaient survenues.

Nous avons ensuite parlé des Turcs, ainsi qu'il nous était expressément recommandé. Le ministre répondit, selon nos desirs, à tout ce que nous lui proposâmes. A l'égard des Turcs, il nous dit des choses très-sensées, et qui annonçaient beaucoup de connaissances : il parut fâché qu'ils se fussent déterminés à faire la paix avec les Russes, et à consentir par-là à la perte de la Crimée.

Il nous informa que Méhémet se proposait de marcher au printems contre les Russes avec toutes ses forces. Vous savez, a-t-il dit, qu'ils nous ont attaqués les premiers, et qu'ils se sont déjà emparés de Derbent et de Bakou.

Nous avons cru devoir parler alors du traité fait en 1783 entre le prince Héraclius et l'impératrice de Russie ; nous le connaissons, a-t-il dit. Nous aurions voulu lui témoigner notre surprise de ce que le roi, après avoir pris la Géorgie, l'avait évacuée aussitôt ; mais cette observation pouvait paraître dure ; nous nous sommes bornés à parler des avantages que le roi aurait pu retirer en faisant de cet État une province de la Perse. Nous avons ajouté que si, d'accord avec les Turcs, Méhémet avait pu se procurer quelques ports sur

la Mer-Noire et s'y établir d'une manière stable, il aurait pu communiquer directement avec les puissances européennes, recevoir les denrées qu'ils leur auraient apportées, et leur donner en échange, les soies du Guilan, les drogues du Khorassan, les laines du Kerman, le cuivre si abondant dans ses États.

Le ministre a répondu : Nous reprendrons la Géorgie quand nous voudrons. Mais les Russes, avons-nous observé, d'après le traité qui existe, viendront au secours d'Héraclius leur vassal. Les Russes, a dit le ministre, ne pourront s'y opposer lorsque nous nous présenterons avec toutes nos forces. Il nous a paru, tant par cette réponse du ministre, que par tout ce que nous avons entendu dans les divers lieux où nous avons passé, que ni le gouvernement ni le peuple ne redoutent les Russes, peut-être à cause de quelques faibles succès qu'ils ont obtenus sur eux sous Nadir-Chah, et sur lesquels ils comptent encore, quoique les deux nations aient bien changé depuis ce tems.

Comme il eût été inconvenant de contrarier cette opinion, et qu'au contraire il nous était avantageux de la laisser telle que nous la trouvions établie, puisque la confiance dans ses propres forces les accroît, nous dîmes que nous ne doutions pas que Méhémet n'obtînt des succès contre cette nation, surtout s'il marchait avec toute son armée. Nous insistâmes beaucoup sur la nécessité de réunir des forces considérables, attendu que les Russes, qui savaient à quels ennemis ils auraient à faire, ne manqueraient pas d'envoyer de nouvelles troupes dans le Chyrvan pendant l'hiver.

L'arrivée d'un grand seigneur ayant interrompu la conversation, nous nous sommes retirés après une heure et demie d'entretien.

Avant de quitter le ministre, nous le priâmes d'agréer qu'il lui fût remis une note à laquelle nous desirions qu'il fît une réponse par écrit, afin que nous pussions la transmettre à notre gouvernement. Le ministre nous engagea à la lui remettre le plus tôt possible. Elle lui fut présentée deux jours après par notre drogman. Hadgi-Ibrahim la lut, en parut satisfait, et promit d'y répondre sous peu de jours.

Nous avions dit au ministre dans le premier et dans un second entretien que nous eûmes peu de jours après, tout ce qui nous avait été ordonné de lui dire : il nous avait répondu d'une manière satisfaisante ; il ne nous restait plus qu'à solliciter auprès du secrétaire-général l'expédition de la réponse que l'on nous avait fait espérer, et lui demander ensuite nos passe-ports pour nous rendre à Bagdad. La première fois que nous le vîmes, il nous combla d'honnêtetés, et nous pressa fortement de venir le voir le plus souvent que nous pourrions ; ce que nous n'hésitâmes pas de faire. Il se nommait Myrza Issa, et il était qualifié de *myrza bouzourch* ou de *grand myrza*. Il occupait, comme on voit, une place éminente : le ministre lui accordait une pleine confiance ; toutes les affaires d'État un peu importantes lui passaient par les mains ; il avait beaucoup d'esprit, la plus grande facilité dans le travail, et les connaissances les plus étendues de tout ce qui avait rapport à l'administration intérieure, aux finances, au matériel de la guerre ; il possédait très-bien l'histoire de son pays ; il savait, dans le plus grand détail, tout ce qui s'était passé dans les différentes provinces, depuis l'arrivée des Afghans et le détrônement des Sophis. Né à Chyras, il avait fréquenté, dans sa jeunesse, quelques Européens, de sorte qu'il n'était pas étranger à nos mœurs et à nos usages. Comme il était grand parleur et un peu satyrique, il ne laissait jamais passer l'occasion de nous raconter les anecdotes scandaleuses qui étaient parvenues à sa connaissance. Nous apprîmes de lui beaucoup de particularités sur les grands de la cour ; nous pûmes, et c'est ce qui nous intéressait le plus pour le moment, nous pûmes, dis-je, à travers tous les éloges qu'il lui donnait, démêler le caractère féroce, les vues excessivement ambitieuses et la politique astucieuse de Méhémet.

Quant au ministre, à qui il devait son avancement et sa fortune, il ne nous en parla jamais qu'avec un respect religieux. S'il était question du roi, nous voyions un serviteur zélé qui prend, autant qu'il peut, les intérêts de son maître, qui s'identifie à lui, qui excuse ses fautes, exagère ses bonnes qualités. Quand il s'agissait du ministre, c'était un fils tendre et reconnaissant qui ne fait pas l'éloge

de son père, mais qui laisse facilement appercevoir combien son cœur est dévoué.

Attaché à Ibrahim depuis plusieurs années, il avait suivi tous les mouvemens qui avaient précédé son arrivée au ministère; il pouvait, mieux que personne, nous faire connaître les motifs qui lui avaient fait abandonner sa famille pour se réunir contre elle à Méhémet; mais il fut très-réservé à cet égard. Sans dire du mal de Lutf-Aly que Hadgi-Ibrahim avait trahi, il évitait d'en parler, ou cherchait à nous égarer dans des réflexions très-judicieuses, mais qui n'avaient aucun rapport avec les faits que nous cherchions à éclaircir. Du reste, il nous fournit, rélativement aux troubles qui ont agité la Perse depuis Nadir jusqu'à Méhémet, des matériaux précieux dont nous avons fait usage.

Nous étions très-pressés de quitter la Perse. Tout ce que nous avions vu jusqu'alors, tout ce que nous avions entendu, nous donnait une idée bien désavantageuse du gouvernement et du peuple. Notre mission sans doute obtenait un plein succès; on avait répondu favorablement à toutes nos demandes; on allait expédier un ambassadeur auprès de la Porte othomane; il n'eût tenu qu'à nous d'aller plus loin, de renouveler nos anciens traités et de nous faire solennellement promettre qu'on favoriserait, comme autrefois, des établissemens français, tant à Ispahan et à Chyras, que sur le golfe Persique. Nous ne doutions même pas qu'on n'eût consenti à la cession de l'île Karek que la cour de France, je crois, avait fait demander à Kérim avant l'abolition de notre compagnie des Indes orientales. Mais quel avantage la France en eût-elle retiré? Eût-il été prudent de s'établir dans l'intérieur d'un État ruiné, dépeuplé, exposé sans cesse à des mouvemens convulsifs? Quelle protection attendre dans un pays livré de tems en tems à la plus horrible anarchie? dans un pays où presque tous les khans se font entr'eux la guerre à la mort de chaque souverain? où le roi, exerçant le despotisme le plus affreux, est toujours exposé au fer d'un assassin ou au poison d'un ambitieux?

Il n'est pas douteux que la cession de l'île Karek, dont les Hollandais furent expulsés en 1765, ne nous eût été avantageuse si nous

nous avions voulu sérieusement nous établir en Égypte, si de là nous avions voulu porter nos vues de commerce sur le golfe Persique, sur Bassora, sur Bagdad; si nous avions voulu reprendre un commerce actif avec l'Inde; si nous avions voulu ouvrir des communications entre l'Isle-de-France, Mascate et Bassora. La cour de Perse met si peu d'importance à faire des cessions sur le golfe, que l'iman de Mascate, dont les vues étaient entiérement portées vers le commerce, et qui avait déjà obtenu les îles de Barrhein, traitait, à notre départ, pour la cession de l'île d'Ormus, qu'on sait être la plus avantageusement située pour le commerce de toute la Perse et de tout le golfe Persique.

Mais, nous le répétons, la Perse, dans l'état où elle est, ne doit point attirer les regards du commerçant; il n'y trouverait ni considération pour son état, ni sûreté pour sa personne, ni garantie pour sa propriété. Les bénéfices qu'il pourrait espérer de faire dans un moment de calme, ne sont pas assez grands pour lui faire hasarder des fonds qu'un moment d'agitation lui ferait perdre entiérement. Personne ne sait mieux que le commerçant, que, lorsqu'un État marche à grands pas vers sa ruine, lorsque le despotisme s'y est accru au point que c'est un crime d'être riche ou de le paraître, lorsqu'on est sans cesse menacé dans sa fortune, dans sa vie même; lorsque tous les liens de la société sont prêts à être rompus, une nation étrangère ne peut espérer alors d'y établir un commerce avantageux. C'est à la politique à lui tendre une main secourable si elle le juge à propos.

CHAPITRE VI.

Départ de Téhéran. Ruines de Kom. Séjour à Cachan. Scorpion de cette ville. Arrivée à Ispahan. Description de cette ville et des environs. Productions ; température.

Nous sortîmes de Téhéran le 14 d'octobre après midi, et vînmes camper à cinquante pas des remparts, jusqu'à onze heures du soir, que nous montâmes à cheval pour faire route. Nous marchâmes pendant sept heures dans une plaine qui nous parut presque toute inculte, quoique fertile. Les canaux d'arrosement qui la vivifiaient autrefois, étaient en partie obstrués, et les villages qui s'y trouvaient répandus en grand nombre, étaient presque tous détruits. A l'extrémité de la plaine se trouve une colline de sable et de cailloutage que nous traversâmes dans trois quarts d'heure : nous vînmes nous reposer à un quart de lieue plus loin à côté d'un village nommé Kérarguid, situé sur la rive droite d'une petite rivière qui vient des montagnes que nous laissions à une assez grande distance à l'est : on nous dit que c'était la même que celle que nous avions passée en venant à Téhéran.

Ce village est peu étendu : nous y vîmes beaucoup de maisons détruites : nous y remarquâmes une enceinte assez vaste, et de très-grandes écuries où se trouvaient plus de cinquante vaches, et un troupeau très-nombreux de béliers et de brebis qu'on nous dit appartenir au seigneur.

Le 15, nous partîmes à cinq heures du soir. Nous marchâmes long-tems dans une vaste plaine où nous ne vîmes presque pas de culture. Nous nous trouvâmes ensuite sur un terrain inégal ; nous traversâmes une chaîne de collines volcaniques, et nous arrivâmes après seize heures de marche à *Pouli-Tela*, où se trouve un caravanserai détruit. Nous campâmes sur les bords d'une petite rivière

nommée *Tela*, dont l'eau est saumâtre et très-désagréable à boire. Il y a près du caravanserai un pont fort bas, à plusieurs arches.

Quoique très-fatigués d'avoir resté seize heures à cheval, nous allâmes nous promener vers la fin de la journée, à plus d'une lieue à l'est, dans l'espérance de découvrir quelques restes de l'ancienne *Rey* ou *Raï*, que Strabon nomme *Rageia*, et qu'il place à cinq cents stades, ou à peu près dix lieues au sud des portes Caspiennes; mais nous ne découvrîmes rien : nous en étions probablement trop éloignés. Chardin les croit à neuf lieues est de Sava; ce qui les suppose à l'ouest de Pouli-Tela. Nous aurions pu vérifier la conjecture de ce voyageur si nous avions eu alors sa relation sous les yeux. Notre guide, qui était un valet de caravane, et qui disait bien connaître la contrée, ne put nous donner aucun renseignement à ce sujet.

On sait qu'au dixième siècle, *Raï* donna le jour à Rhasès, fameux médecin arabe : elle était, dans le neuvième, la ville la plus riche, la plus étendue, la plus populeuse de la Perse; dans le douzième elle fut détruite par les Tartares musulmans.

Cette promenade nous valut beaucoup de graines et plusieurs plantes encore en fleurs; un fagonia, quelques salsolas, deux cléomés frutiqueux, l'un à feuilles simples, l'autre à feuilles trifoliées; deux héliotropes frutiqueux.

Le 17, nous partîmes à une heure du matin, et nous arrivâmes à cinq et demie à Kom. Nous avions d'abord marché quelque tems en plaine; nous avions ensuite traversé une chaîne de petites collines volcaniques, et nous nous étions trouvés dans une seconde plaine qui nous avait conduits à la ville. Une petite rivière ou, à proprement parler, un torrent qui reçoit beaucoup d'eau en hiver, et qui est presqu'à sec à la fin de l'été, baigne ses murs à l'occident : il vient des environs de Ghul-Païgan; il sert à l'arrosement des terres, et va se perdre dans une vaste plaine salée qui commence à quelques lieues à l'orient de la ville. Il y avait autrefois un très-beau pont à dix arches; il n'existe plus aujourd'hui.

A une lieue de la ville, à l'occident, on voit une chaîne de montagnes volcaniques, dont l'une d'elles, sur le chemin de Sava, est

fameuse par une infinité de contes extravagans que les Persans et les Arabes se plaisent à raconter. C'est le mont *Télésin* ou *Enchanté*. Bruyn en a donné une figure dans ses voyages (1). Chardin (2) et Beauchamp (3) croient que c'est de ce mot que s'est formé celui de talisman.

Le territoire de Kom est un des plus arrosés et des plus fertiles de la Perse : il abonde en fruits excellens; il produit du tabac, du coton, du riz, du sésame, et toutes les plantes céréales d'Europe.

Cette ville paraît avoir succédé à l'ancienne *Choana* ou *Chaona*, dont Ptolomée et Diodore de Sicile font mention, et qu'ils placent à la partie orientale de la Médie. L'ancienne ville s'étendait un peu au sud-ouest de la nouvelle; car on y voit quelques restes de vieux murs, et une pyramide ronde d'environ vingt-six pas de diamètre à sa base, dont Bruyn a donné une description détaillée. Suivant les Arabes, Kom est au 34e. degré 45 minutes de latitude.

Cette ville, qui avait sous les Sophis plus de quinze mille maisons et plus de cent mille habitans (4), vient de disparaître, et ne présente plus aujourd'hui que des ruines. A peine avons-nous vu une cinquantaine de maisons debout autour de la mosquée principale; et c'est à la vénération que les Persans ont pour ce lieu qui renferme les dépouilles d'une fille de Moussa-el-Kadem (5), et celle des derniers rois (6), qu'elles ont pu échapper à la destruction qui a frappé plusieurs fois cette ville. Elle avait beaucoup souffert sous le règne des Afghans; beaucoup de maisons avaient été détruites, et beaucoup d'habitans avaient été passés au fil de l'épée sous Ibrahim-Chah : elle s'était un peu remise de ses pertes sous Kérim-Khan; mais, après sa mort, elle a été si souvent prise et reprise

---

(1) *Voyage en Perse et aux Indes orientales*, tom. IV, pag. 53, édition in-4°. Paris, 1725.

(2) *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, tom. I, pag. 201, édition in-4°. Amsterdam, 1711.

(3) *Journal des Savans*, novembre 1790.

(4) On doit compter en Perse au moins sept ou huit personnes par maison.

(5) Fathime : le père est enterré dans un village près de Bagdad.

(6) Les rois de Perse, depuis Chah-Sefi.

par Méhémet, par Aly-Murad et par Djaffar; elle a été si souvent livrée au pillage, que tous les habitans ont disparu, et que les maisons, toutes bâties en terre, comme celles des autres villes, se sont bientôt écroulées.

Lorsque nous y avons passé, il n'y avait pas trois cents habitans. Nous en interrogeâmes quelques-uns; ils nous répondirent par des soupirs et par des larmes. Qu'avaient-ils à nous dire? Ne voyions-nous pas autour de nous les décombres de leurs maisons? Ne marchions-nous pas sur les cadavres de leurs frères, de leurs pères, de leurs enfans? Tout ne portait-il pas l'empreinte de la barbare tyrannie des chefs, de l'atroce férocité des subalternes?

Nous avions vu déjà des campagnes abandonnées, des villages détruits, des peuples que les troubles civils avaient réduits à la plus affreuse misère; nous en avions gémi, nous avions déploré les malheurs de la guerre; mais à l'aspect d'une ville très-considérable qui venait récemment de disparaître, à l'aspect de ses ruines encore fumantes, à l'aspect de quelques infortunés qui semblaient sortir de leurs tombeaux, notre cœur se trouva tout à coup déchiré; nos regards ne purent se fixer sur un tableau si hideux.

Que le feu consume la moitié d'une ville; que dans un débordement les eaux submergent tout ce qui s'oppose à leur passage; que dans un tremblement de terre une contrée entière soit engloutie, ou qu'elle disparaisse à la suite d'une éruption volcanique, ce sont là de ces événemens qui dérivent des lois auxquelles notre globe est soumis; l'homme, dans ce cas, n'a point à se plaindre de l'homme: mais qu'il soit le plus mortel ennemi de son semblable, qu'il soit toujours prêt à lui arracher la vie, que ceux qui se disent les protecteurs ou les pères des peuples les arment les uns contre les autres, et leur ordonnent sans cesse de s'abreuver de sang humain; que ceux-ci obéissent aveuglément et souvent avec joie, que penser de cela? Que l'espèce humaine est bien loin d'avoir cette faible portion d'entendement dont elle se glorifie.

Le 18, à la pointe du jour, nous partîmes de Kom, et nous marchâmes quatre heures dans une belle plaine presque toute arrosée, mais inculte. Nous étions à peu près à une lieue de cette chaîne

de montagnes volcaniques que nous avons dit se trouver à l'occident. Nous passâmes la journée au bord d'un ruisseau, près des ruines d'un village nommé *Lenderout :* il y en avait un sur la montagne, dont on ne sut pas nous dire le nom; il était dominé par un château qui paraissait assez fort.

Le 19, nous traversâmes une plaine inculte; nous côtoyâmes les montagnes volcaniques que nous avions à droite; nous entrâmes ensuite dans une belle plaine très-arrosée et en partie cultivée, où nous vîmes quelques villages détruits, et quelques-uns seulement endommagés, et nous vînmes loger, après onze heures et demie de marche, à côté d'un château nommé *Ababé*, placé sur un plateau peu étendu, peu élevé; il était entouré d'un mur très-épais en terre, et il avait quelques tours. Nous n'y trouvâmes qu'un seul homme qui nous parut dans la misère : nous ne pûmes en obtenir aucune sorte de provision.

Le 20, nous marchâmes en plaine jusqu'à Cachan, où nous arrivâmes dans sept heures et demie. Chemin faisant nous vîmes quelques villages détruits. Les terres nous parurent arrosées et fertiles.

Avant notre départ de Téhéran, Hadgi-Ibrahim nous avait envoyé, par son secrétaire, une lettre pour son fils, gouverneur de la ville, jeune homme de dix-huit à vingt ans. M. Caraman fut la lui remettre. Dès que le khan eut jeté un coup-d'œil sur la lettre du premier ministre, il donna l'ordre par écrit, qu'il nous fût délivré, tant à Cachan que sur la route jusqu'à Ispahan, ce dont nous aurions besoin pour nous et pour nos chevaux. Il nous fit complimenter sur notre arrivée, et nous fit demander si nous n'avions eu, sur notre route, à nous plaindre de personne.

Nous fîmes remercier le khan, et lui fîmes dire que nous ne ferions pas usage de l'ordre qu'il venait de donner, parce que, d'après nos mœurs et nos usages, nous ne recevions jamais rien lorsque nous n'étions pas en état d'offrir à notre tour.

Nous séjournâmes le 21, autant pour laisser reposer nos chevaux, que pour observer ce qu'il y avait de curieux dans cette ville. Nous n'en avions pas encore vu en Perse, d'aussi belle, d'aussi riche, d'aussi grande, d'aussi peuplée. Il y avait, à la vérité,

à peu près un cinquième des maisons qui se trouvait détruit; mais les mosquées, les caravanserais, les besesteins, le palais-royal, tout était en bon état. Les besesteins surtout y étaient nombreux et de la plus grande beauté : celui qui est voisin de la porte de Kom est un des plus longs, des plus larges, des mieux éclairés; il n'est occupé que par des chaudronniers. Je ne dirai rien des caravanserais, de celui entr'autres qui se trouve près du palais-royal : Tavernier et Chardin en ont donné une ample description; le dernier en a même donné une bonne figure.

On ne sait point à quelle ville de l'antiquité Cachan a succédé : les géographes ne nous ont rien dit de satisfaisant à ce sujet. Il est cependant très-probable que ce lieu, favorisé de la nature, situé dans une belle plaine très-arrosée, très-fertile et très-productive, sur le chemin qui conduisait de Persépolis au nord et au nord-ouest de la Perse, a toujours été celui d'une grande ville. Tout ce qu'on sait, c'est que Zobeidah, femme de Haroun-al-Raschid, calife de Bagdad, la fit bâtir, ou la fit peut-être seulement agrandir vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, et que c'est à Abbas Ier. qu'elle doit ses plus beaux édifices : elle a une bonne lieue de long de l'est à l'ouest, et plus de demi-lieue du nord au sud; elle reçoit de l'eau en abondance des montagnes qui se trouvent à deux lieues au sud-ouest. Sa population, sous le règne des Sophis, devait être au moins de cent cinquante mille habitans : on ne peut l'évaluer aujourd'hui à plus de trente mille. Elle est dans une belle plaine, au 33e. degré 51 minutes de latitude.

On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes de soie, beaucoup de toiles de coton : on y fait toutes sortes d'ustensiles de cuivre; on y travaille aussi fort bien l'or, l'argent et l'acier. Nous y avons vu beaucoup d'orfèvres, et nous sommes entrés chez divers fabricans de lames de sabre et de cangears.

Son territoire produit en abondance du riz, du coton, du tabac, du sésame, du froment, de l'orge, des fruits et des légumes de toute espèce : on y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Nous ne pouvons pas quitter Cachan sans dire un mot des scorpions, dont tous les voyageurs ont parlé, et qu'ils ont dit être très-communs et très-dangereux dans cette ville : il y a en effet beaucoup de scorpions dans toute la Perse, et la coutume qu'ont les Orientaux d'habiter de préférence le rez de chaussée, de s'asseoir et de se coucher par terre, fait qu'ils sont exposés à être piqués par cet insecte qui se trouve fréquemment dans les maisons, si par inadvertance ils le pressent de la main ou de toute autre partie du corps; mais d'après tout ce que nous avons recueilli et ce que nous avons pu observer, nous sommes persuadés que cet insecte n'est pas plus commun à Cachan, qu'il ne l'est à Ispahan, à Kom, à Téhéran, et que sa piqûre, presque toujours suivie d'une légère inflammation, n'a jamais rien de dangereux pour la vie, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, si on applique les topiques convenables, tels que la thériaque, l'huile d'olive, l'alcali volatil fluor. Nous avons, dans le désert de l'Arabie, avec ce dernier remède, fait cesser presque subitement l'inflammation occasionnée par la piqûre du même scorpion, qui s'était introduit dans le lit d'un jeune homme de Bagdad que nous avions avec nous; il avait été piqué, en se couchant, à la partie extérieure de la cuisse.

A Bagdad, où ce même scorpion est plus commun qu'en Perse, et où les chaleurs sont beaucoup plus fortes, il n'arrive jamais d'accidens très-fâcheux : on s'en préserve en couchant sur des lits élevés de plus d'un pied, qu'on place chaque nuit d'été sur les terrasses; ils sont faits avec le bois que fournit la feuille du dattier.

Si tous les contes qui circulent parmi le peuple de Cachan avaient le moindre fondement, depuis long-tems on aurait déserté la ville, ou l'on aurait adopté une autre manière de vivre : on ne resterait pas exposé à la piqûre d'un insecte aussi venimeux et aussi commun qu'on pourrait le supposer d'après ces contes.

Ce scorpion (*pl.* 42, *fig.* 2) est de couleur brune; mais ses pattes et ses pinces sont quelquefois d'un jaune-brun : celles-ci (a a) ont leur premier article court et tuberculé; le second est long et a six lignes élevées, dentelées; le troisième est plus renflé et a huit lignes dentelées. Les deux lignes internes ont vers la base une dent plus saillante,

saillante, plus pointue que les autres. Le quatrième article est peu renflé, presque lisse; le cinquième est long, et armé intérieurement de dentelures et de quelques petites dents assez distantes. Les mandibules sont fortement dentées. La longueur de cet insecte, de la tête à l'extrémité de la queue, est de trois pouces.

On remarque, outre les deux grands yeux (cc) qui sont sur le dos, trois petits yeux disposés en ligne droite sur le bord latéral antérieur (dd). Les peignes (e) ont chacune vingt-six dents. Chaque anneau de l'abdomen en dessus est marqué de trois lignes longitudinales, élevées. La queue est plus grosse dans ce scorpion, que dans tous ceux que l'on a connus jusqu'à présent. Les quatre premières pièces vont un peu en grossissant; la cinquième est la plus longue, mais elle est un peu plus étroite, surtout vers l'extrémité; la sixième est beaucoup plus petite, à peine tuberculée : l'aiguillon est fort et bien arqué. Le dessus de la queue est profondément creusé en gouttière : la première pièce a dix lignes saillantes, dentelées; la seconde, la troisième et la quatrième en ont huit, et la cinquième n'en a que cinq.

J'ai trouvé ce scorpion en Perse, à Bagdad, en Mésopotamie, en Arabie et en Égypte (1).

Le 22, nous fûmes pendant plus de quatre heures en plaine; nous montâmes ensuite la montagne que nous avions depuis quelque tems à droite, et nous nous reposâmes, après neuf heures et demie de marche, au village de *Korou*, situé dans un vallon très-agréable.

Ce village n'est pas bien grand : nous y vîmes fort peu de maisons détruites. Les alentours étaient ombragés de noyers, de pommiers et de toutes sortes d'arbres fruitiers : il y avait quelques vignobles et beaucoup de jardins.

Nous remarquâmes à deux lieues en deçà de Korou, dans un étranglement du vallon, un mur très-épais, qui retenait les eaux et y formait un petit lac. On nous dit que ce mur avait été bâti par

---

(1) *Scorpio* crassicauda, *piceus, manibus elongatis, levibus; pectinibus* 26 *dentatis*. (*Pl.* 42, *fig.* 2.)
An scorpio australis? Herbst, Monogr. tab. IV, fig. 1.?

Chah-Abbas, dans le dessein de réunir en un même lieu les eaux qui descendent de tous les points de la montagne, afin de pouvoir arroser une partie de la plaine de Cachan, et fournir aux besoins de quelques villages situés dans cette plaine : ces sortes de digues sont assez communes en Perse.

Le 23, nous eûmes sept heures et demie de marche. En quittant Korou, nous montâmes pendant une heure ; nous descendîmes ensuite jusqu'à Saoub, village peu considérable, situé dans une vallée très-arrosée, très-fertile et très-bien cultivée. Nous logeâmes dans un caravanserai qui tombait en ruines : le village pourtant était en assez bon état. Toute la montagne nous avait présenté des indices de volcans.

Jusqu'alors le tems avait été fort beau, et la chaleur très-modérée : il passa ce jour-là à la pluie, et il fit un peu froid.

Le 24, nous marchâmes huit heures et demie. Nous descendîmes par une pente assez douce dans une plaine qui nous conduisit au village de Mourtchekort, devenu célèbre par la bataille que Tahmas-Kouli-Khan y remporta le 13 novembre 1728 sur Écheref, et qui décida du sort de la Perse.

La température devint plus douce à mesure que nous nous éloignâmes de Saoub : la journée fut belle, et le soleil encore assez chaud. Nous apperçûmes de la neige sur les sommets de la montagne que nous venions de traverser.

Il s'élève dans la plaine de Mourtchekort quelques buttes volcaniques : les terres nous ont paru très-fertiles. On y voit un grand nombre de sources qu'on a obtenues par le moyen de canaux souterrains. Lorsque nous passâmes, on faisait la récolte du coton. Nous mangeâmes dans ce village, une pomme excellente, à dix côtes, dont cinq alternes, beaucoup plus élevées que les autres. La grenade sans pepins ou à pepins avortés y est assez commune ; elle est bien supérieure à nos meilleures grenades d'Europe.

Nous sommes partis de Mourtchekort le 24 à huit heures du soir, et sommes entrés dans Ispahan le 25 à six heures du matin. Un commis que nous trouvâmes à la porte, nous conduisit à la douane. Nous marchâmes, pour nous y rendre, plus de demi-heure à travers

des ruines ; ensuite, pendant près d'un quart d'heure, dans des rues fort étroites. Lorsque nous eûmes mis pied à terre, on s'empara de nos effets et on voulut les visiter ; ce que nous eûmes de la peine à empêcher. Il fallut que le drogman se portât sur-le-champ chez le gouverneur, pour qui Hadgi-Ibrahim nous avait fait remettre une lettre, et qu'il obtînt un ordre à cet effet.

En attendant le retour du drogman, on nous vola quelques effets de peu de valeur, quoique nous fissions bonne garde. Lorsque nous nous en apperçûmes, nous fîmes dire au douanier que nous allions porter nos plaintes au gouverneur ; il eut l'air de faire des perquisitions, et ces objets nous furent rendus.

Afin d'être plus libres dans nos recherches, nous avions d'abord résolu d'aller nous établir à Julfa, un des faubourgs d'Ispahan, habité seulement par des Arméniens. Nous avions des lettres de recommandation pour quelques riches négocians, qui se seraient fait un plaisir de nous y procurer un logement ; nous aurions pu de même aller loger à l'hospice de la Propagande, qui se trouve dans ce faubourg, où nous savions qu'il y avait un religieux européen ; mais nous préférâmes ensuite d'aller descendre dans un caravanserai peu éloigné du Maydan, afin d'être mieux à portée de voir la ville et d'en évaluer les dommages.

Ispahan, que les habitans prononcent *Sfahan, Isphohon,* est située sur la rive gauche ou septentrionale du Zenderout, au 32e. degré 24 minutes 34 secondes de latitude boréale, et au 49e. degré 30 minutes de longitude au méridien de Paris ; elle est dans une plaine qui s'étend à plus de vingt lieues à l'orient, à trois ou quatre à l'occident, à douze au nord, et à deux seulement au midi.

Les géographes modernes ont été partagés d'opinion au sujet de cette ville. Quelques-uns l'ont regardée comme l'*Hecatompylos* ou la ville aux cent portes des Grecs, qui fut pendant quelque tems la capitale du pays des Parthes ; mais les autres croient, avec plus de raison, que c'est l'Aspadana de Ptolomée. En effet, son nom et sa position semblent ne devoir laisser aucun doute à ce sujet. Hecatompylos, suivant les géographes anciens, était au 37e. degré 50 minutes de latitude, et à trois journées seulement de l'Hyrcanie,

province située à l'est de la Caspienne, dont les limites au midi paraissent avoir été fixées aux montagnes qui se trouvent au sud-est d'Aster-Abad. Aspadana, au contraire, en était fort éloignée, et n'était placée qu'au 33e. degré; ce qui diffère peu de la latitude vraie que les observations modernes et plus précises ont donnée à Ispahan.

Au reste, cette ville ne paraît pas avoir été autrefois bien importante : ce n'est guère que sous les califes de Bagdad qu'elle devint le chef-lieu d'une province étendue. On dit que Tamerlan la prit lorsqu'il vint porter le fer et la flamme dans toute la partie occidentale de l'Asie, et qu'il la détruisit ensuite sous prétexte de révolte. Ispahan n'était, sous les premiers Sophis, qu'une ville du second ordre; mais lorsque Chah-Abbas Ier. en eut fait la capitale de son Empire et le centre d'un grand commerce, elle devint en peu de tems une des plus riches, des plus belles et des plus grandes villes du Monde.

Sous le règne d'Abbas II et de Suleyman, elle avait, selon Chardin, vingt-quatre milles de circuit, cent soixante-deux mosquées, quarante-huit colléges, mille huit cent deux caravanserais, deux cent soixante-treize bains publics, et plus de trente-huit mille maisons ou palais. La population était de onze cent mille habitans, selon quelques voyageurs et quelques négocians européens qui y étaient établis; selon d'autres, elle était moindre. Chardin la croit égale à celle de Londres, et l'évalue au moins à six cent mille; cependant Tavernier, qui a été à Ispahan à peu près dans le même tems que Chardin, tout en la comparant à Paris pour la grandeur, dit qu'elle est dix fois moins peuplée; ce qui est hors de toute vraisemblance.

Cette ville où Chah-Abbas avait attiré, par toutes sortes de moyens, des négocians, des ouvriers, des artistes, des agriculteurs de toutes les contrées de l'Asie; cette ville qui avait pris tout à coup, à la fin du seizième siècle, un accroissement prodigieux; qui était devenue, pour le commerce, l'entrepôt le plus considérable de l'Orient, le centre et le siége d'un grand Empire, n'a eu en quelque sorte qu'une existence éphémère. Elle souffrit trop dans sa

population sous le court règne des Afghans; elle perdit une trop grande partie de ses richesses sous celui de Nadir; elle vit trop s'affaiblir son industrie et son commerce sous les successeurs de ce conquérant, pour qu'elle ne dût déchoir encore plus promptement qu'elle ne s'était élevée; elle ne pouvait manquer, pendant les troubles qui eurent lieu avant et après le règne de Kérim, de voir endommager et démolir ses plus beaux édifices, de voir abandonner et détruire ses plus beaux besesteins.

Aujourd'hui Ispahan n'est plus entouré que de ruines ou de décombres. On chercherait en vain le faubourg d'Abbas-Abad, qui occupait toute la partie occidentale, et qui formait un des plus beaux quartiers, un des plus grands, un des mieux bâtis. Celui des Guèbres, situé au midi, sur la rive droite de la rivière, n'existe plus : toute la partie orientale et toute la partie septentrionale n'offrent, dans un rayon de demi-lieue et même davantage, que des maisons écroulées, des pans de murs inclinés, des amoncellemens de terre; de sorte que cette ville, qui avait, avant d'être prise par les Afghans, plus de vingt-quatre milles de circuit, n'a pas aujourd'hui, dans sa partie habitée, deux milles de diamètre, et sa population, qui excédait six cent mille ames, ne peut pas aller dans ce moment au-delà de cinquante mille.

Cependant tout n'est pas détruit, tout n'est pas tellement endommagé qu'on ne puisse juger à quel point cette ville méritait autrefois de fixer les regards d'un voyageur éclairé. Tout ce que nous vîmes, tout ce qu'on nous dit, tout ce que nous supposâmes, nous en donna la plus grande idée : tout nous persuada qu'elle fut, sous les Sophis, une des plus belles, des plus riches, des plus peuplées de l'Asie.

Le palais-royal que Chah-Abbas fit bâtir, figurerait avec avantage à côté de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus majestueux. Rien n'égale, parmi nous, la vaste étendue des places publiques, la richesse des mosquées, la beauté des caravanserais et des besesteins qui existent encore. On est frappé de l'élégante architecture des ponts : l'Europe n'offre rien qui leur soit comparable pour la commodité des gens de pied, pour la facilité de leur passage pour

les faire jouir sans trouble, le jour, de la vue de la rivière et de ses environs; et le soir, de la fraîcheur de l'air.

Le Tchar-Bag, ou cette belle avenue de platanes qui se trouve à l'occident de la ville, et qui se prolonge au midi au-delà du Zenderout, est bien supérieure à nos plus belles avenues, et même à nos plus beaux jardins : elle a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large; elle est formée par quatre rangées d'arbres extrêmement gros, très-touffus, et d'un vert très-agréable. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celle du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est couverte de verdure et de fleurs de toute espèce : on a pratiqué, dans toute sa longueur, des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zenderout, et à les répandre, au besoin, sur le gazon et les parterres, afin d'y entretenir la vie et la fraîcheur.

Cette avenue aboutit, du côté de la ville, à un pavillon très-vaste, très-élégant, que Chah-Abbas avait d'abord fait construire pour ses femmes, dans l'intention de les faire jouir de tous les spectacles qui se donnaient journellement sur le Tchar-Bag; mais les mœurs et les usages du pays n'ayant pas permis, sous les règnes suivans, que les femmes assistassent à ces spectacles, le pavillon fut alors destiné à y loger les ambassadeurs étrangers.

Du côté opposé, cette avenue allait se perdre dans le beau jardin royal, connu sous le nom d'*Azer-Gérib* ou mille arpens, dont nous dirons un mot plus bas. Cette partie de l'allée est détruite; mais la première existe dans toute sa beauté.

Au milieu de celle-ci, à gauche en allant de la ville vers le pont, nous vîmes l'intérieur d'une belle mosquée. Nous en parcourûmes tous les bâtimens; ils sont très-considérables, et distribués avec beaucoup de goût. L'architecture de la mosquée est d'une belle simplicité; le dôme est vaste, et terminé extérieurement par des ornemens d'or pur. Les portes sont grandes et à deux battans; elles sont garnies, tant au dedans qu'au dehors, de plaques d'argent ciselées avec beaucoup d'art.

A cette mosquée, bâtie sous le règne de Chah-Hussein, est attaché un collége où l'on compte trente professeurs qui y sont logés, et qui enseignent non-seulement à lire et à écrire à des enfans, mais encore l'arithmétique, la géométrie, l'astrologie, l'astronomie, la théologie, la grammaire, les langues persane, turque et arabe; les belles-lettres, la poésie, la philosophie, etc. Ce collége jouit d'un revenu imposé dans l'origine sur quarante villages de la province. On nous dit qu'il y avait eu jusqu'à quatre ou cinq mille élèves, et qu'il n'y en avait plus à présent que trois ou quatre cents.

Le Maydan, dont tous les voyageurs ont parlé, et dont on trouve une description fort détaillée dans les relations publiées par Pietro della Valle, Tavernier, Chardin et quelques autres, est une place d'environ sept cents pas ordinaires de long du nord au sud, et de deux cent trente de large de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, qu'il est à peu près une fois plus large que le Jardin du Palais du Tribunat à Paris, et presque une fois et demi plus long. Le palais-royal se trouve à la face occidentale, et en occupe toute l'étendue. On remarque à celle du nord divers bâtimens assez beaux, et entr'autres celui où est placée une très-grande horloge que Chah-Abbas fit venir d'Ormus lorsqu'il eut enlevé cette île aux Portugais. Les deux autres faces sont ornées d'édifices moins beaux que le palais-royal, mais très-réguliers et fort élégans.

Il y avait autrefois sur cette place un canal de six pieds de large, qui en faisait le tour; il était à vingt-cinq pas des bâtimens. Il y avait aussi entre ceux-ci et le canal une fort belle rangée de platanes, sous lesquels on pouvait se mettre à l'ombre. Les arbres et le canal ont disparu au point qu'on n'en voit pas la moindre trace.

Quant au palais-royal, il me semble qu'il n'y a rien en Europe qu'on puisse lui comparer pour la forme et l'étendue des bâtimens, le nombre et la beauté des pavillons, qui sont disséminés sur de vastes jardins, et même pour le travail intérieur de quelques salles. Les jardins vont aboutir à l'avenue de Tchar-Bag, qui se trouve à plus d'un mille de distance.

Nous ne ferons point la description de ce palais, que nous avons

parcouru dans le plus grand détail. Chardin n'a rien laissé à desirer à ce sujet. Nous dirons seulement qu'il est encore en assez bon état quant aux bâtimens, mais il n'y reste plus aucun meuble : tout ce qui a pu avoir quelque valeur a été successivement enlevé.

Nous trouvâmes dans les jardins un rosier qui nous étonna par sa grandeur : c'était un arbre. On le nommait *rosier de la Chine*. Il était touffu, bien arrondi, et avait au moins quinze pieds de haut. Il était formé de la réunion de plusieurs tiges, qui avaient chacune de quatre à cinq pouces de diamètre. Ses fleurs en panicule étaient, nous dit-on, blanches, semi-doubles, très-nombreuses : il n'en restait point. Les fruits, déjà rouges, qui leur avaient succédé, faisaient un assez bel effet; ils étaient lisses et oblongs. Nous en prîmes beaucoup, qui ont été semés au Jardin des Plantes de Paris et dans celui de M. Cels : une seule de ces graines a levé par les soins de M. Dupont (1).

La plupart des besesteins et des caravanserais sont fort beaux; mais la ville proprement dite est en général mal bâtie : les maisons ont peu d'apparence au dehors, quoiqu'elles soient assez belles et surtout assez commodes au dedans; elles sont presque toutes en terre ou en briques durcies au soleil. Il n'y a guère que les besesteins, les palais, les mosquées, les édifices publics qui soient en briques cuites au feu. Les rues sont étroites, sinueuses, fort sales ; elles ne sont point pavées, de sorte qu'on y a de la boue toutes les fois qu'il pleut, et de la poussière une grande partie de l'année. Les beaux quartiers, ainsi que les besesteins, sont arrosés avec soin quand il fait chaud. Toutes les maisons ont une ou plusieurs terrasses sur lesquelles on couche quatre ou cinq mois de l'année.

Le Zenderout n'avait presque pas d'eau lorsque nous le vîmes; mais, d'après ce qu'on nous dit et ce que nous pûmes remarquer, cette rivière doit être quelquefois aussi forte que la Seine. L'eau en est détournée par de nombreuses saignées. Tous les canaux

(1) Ce rosier vient de fleurir : ce n'est autre chose que le rosier musqué (*rosa moschata*), qu'on cultive en France depuis long-tems, mais qui ne s'élève point à une hauteur telle que nous l'avons vu en Perse.

d'arrosement

d'arrosement qu'on voit dans Ispahan et sur son territoire en dérivent. Son cours est d'occident en orient. Il prend sa source sur les montagnes du Loristan, et va se perdre, à vingt ou vingt-cinq lieues d'Ispahan, dans une plaine marécageuse, située dans le canton de Rouï-Dechetin. Il parcourt un espace de cinquante à soixante lieues.

Après avoir vu dans Ispahan ce qu'il y avait de plus remarquable, nous fûmes passer quelques jours à Julfa. Nous nous y rendîmes par l'avenue de Tchar-Bag et par le pont *Alaverdi-Khan*, ainsi nommé du nom du gouverneur qui le fit construire, à ses frais, sous le règne de Chah-Abbas. Il est uni, et il a trois cent soixante pas de long, et vingt de large. Le milieu est destiné aux hommes à cheval et aux bêtes de charge : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme de cette galerie, sur laquelle on peut également passer ou se promener, est garnie, de chaque côté, de garde-fous à la hauteur de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti en briques et pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

Lorsque l'eau est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liées entr'elles : quelques-unes s'élèvent au dessus des autres à des distances convenables, et permettent à un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir dans Tavernier et dans Chardin une description plus détaillée de ce pont, ainsi que de celui qui se trouve à un quart de lieue au dessous.

Julfa est éloigné du pont d'environ trois cents pas : il a près d'un mille de long du nord au sud, et un demi-mille de l'orient à l'occident. Ses rues sont fort larges, et ses maisons aussi élégantes que commodes. Presque toutes ont des jardins qu'on arrose, comme ceux de la ville, par les eaux du Zenderout. On y cultive la vigne, un grand nombre d'arbres fruitiers et diverses plantes potagères.

La vigne, dans tous ceux que nous avons vus, était élevée en treille, et formait des allées bien ombragées les unes à côté des autres. La quantité de raisins qu'on obtenait de cette manière nous étonna : un arpent produisait bien plus que dix arpens ne pourraient produire, dans nos contrées, avec la meilleure récolte. Comme il fait très-chaud dans ce pays, le raisin, quoiqu'en treille, y est excellent, et y mûrit de bonne heure. La récolte en avait été faite à la fin du mois d'août.

Ce faubourg a peu souffert dans ses bâtimens, mais beaucoup dans sa population et dans la fortune de ses habitans. On y en comptait autrefois au-delà de douze mille : le nombre en est réduit à huit cents. Le commerce qui s'y faisait avec la Turquie, avec la Russie, avec l'Indoustan et avec toutes les contrées de l'Asie, était immense et infiniment lucratif; il est presque nul aujourd'hui. Les plus riches Arméniens ont fui leur patrie pendant les dernières années du règne de Nadir; plusieurs ont péri par la main du soldat durant les troubles qui eurent lieu après la mort d'Adel et d'Ibrahim : tous ceux qui sont restés, ont été si souvent pillés, ont été si souvent mis à contribution par tous les partis, que leur fortune s'est à la fin entiérement dissipée.

On voit pourtant dans ce faubourg quatorze églises arméniennes, et un clergé très-considérable, à la tête duquel est un archevêque qui marche de pair avec celui d'Elmiasin ou des Trois-Églises. Le siége était vacant depuis trois ans lorsque nous y passâmes : le peuple et le clergé, qui conjointement doivent élire l'archevêque, s'étaient assemblés plusieurs fois; mais comme il y avait trois concurrens qui avaient à peu près le même nombre de voix, jamais ils n'avaient pu faire leur élection.

Les Catholiques romains, dont le nombre s'est élevé autrefois à cinq cents, est réduit aujourd'hui à deux familles très-pauvres. Un prêtre latin, qui revenait de l'Inde, et qui recevait, je crois, deux cents écus de Rome, occupait la maison des Jésuites, dont les Persans ne se sont pas encore emparés. Quant à celles des Dominicains et des Carmes, le gouvernement les a cédées ou vendues, depuis long-tems, à des particuliers. Nous ignorons

ce qu'est devenue la maison des Capucins, qui était dans Ispahan.

Le jardin d'Azar-Gérib, où aboutissait la belle avenue de Tchar-Bag, est à l'orient de Julfa : il a à peu près un mille d'étendue. Comme le terrain y est un peu en pente, les terres sont soutenues par des murs en pierres, peu élevés. On y voit douze terrasses, toutes plantées d'arbres fruitiers. On va de l'une à l'autre par de très-beaux escaliers ou par un talus fort aisé à monter.

On ne voit partout dans ce jardin, que canaux, bassins et jets d'eau plus ou moins mal traités. Il y avait autrefois plusieurs pavillons de la plus grande beauté : nous n'en vîmes qu'un en assez mauvais état.

Azar-Gérib a toujours été destiné à la culture des plus beaux fruits de la Perse : sous les Sophis, tout ce qu'il y avait de plus rare, de plus exquis en ce genre, devait s'y trouver le plus abondamment qu'il fût possible. Chaque terrasse est divisée en un grand nombre de carrés, et chaque carré ne reçoit que des arbres de même espèce : tous sont plantés en quinconce. On ne connaît pas dans ce pays l'art d'élever les arbres en espalier, en contr'espalier, en éventail, en quenouille, etc. La chaleur est toujours assez forte pour donner à tous les fruits qu'on y cultive le degré de maturité dont ils ont besoin, et toute la saveur dont ils sont susceptibles, sans qu'il soit nécessaire de recourir à tous ces moyens usités parmi nous. On n'y connaît pas non plus la greffe, ou du moins il m'a paru qu'on ne l'y employait pas. La taille est tout-à-fait négligée; à peine coupe-t-on les branches mortes. Néanmoins, si nous en exceptons les poires et les pommes, tous les autres fruits de la Perse sont meilleurs ou tout au moins aussi bons que les nôtres.

Quoique la saison fût avancée, nous trouvâmes dans les jardins d'Azar-Gérib des pêches excellentes. La grande espèce, et la meilleure, nommée *oulou*, avait passé depuis long-tems. Il y avait encore quelques prunes blanches et molles, un peu acides; elles sont plus abondantes l'été. Parmi celles-ci on distingue la prune de Bockhara, *alou Bockhara*, qui nous a paru plus savoureuse que la prune de Brignoles ou le *perdrigon de Provence* : nous en avons mangé à

Téhéran. On nous montra beaucoup de grenades, tant douces qu'acides; celle sans pepins ou à pepins avortés est la plus grosse, la plus sucrée et la plus estimée de toutes. Nous vîmes des coins très-gros, très-odorans, supérieurs à ceux du Midi de la France; des melons très-aqueux, très-doux, inodores, de toutes les couleurs, à chair blanche un peu verdâtre, à chair blanche un peu jaunâtre, à chair rose et à chair rouge, comme les nôtres. Ces melons inodores, qui viennent également en été, ont l'avantage de pouvoir être conservés sans se gâter ni trop mûrir. Les carpous ou pastèques étaient plus abondantes que les melons : il y en avait à chair verdâtre et à chair rouge. Les premières avaient les graines blanchâtres; les secondes les avaient noires, et quelques-unes les avaient rouges. Ce fruit est très-aqueux et très-sucré : il y en a qui pèsent de trente à quarante livres; ceux que nous vîmes n'allaient pas au-delà de six ou sept.

On nous montra des cornouilles plus douces que les nôtres, des jujubes fort grosses, fort mielleuses; des pommes assez bonnes, des poires médiocres : celles d'été valent en général un peu mieux. Nous goûtâmes plusieurs espèces d'azeroles assez agréables, et le fruit du chalef ou olivier de Bohême, *elaeagnus* : ce dernier était peu savoureux.

L'été on trouve, tant à Ispahan que dans le reste de la Perse, plusieurs variétés de cerises assez bonnes, et un grand nombre de variétés d'amandes, toutes excellentes. Les abricots sont aussi fort multipliés, et bien supérieurs à ceux d'Europe. On les fait sécher au soleil après avoir enlevé le noyau; bouillis, ils fournissent toute l'année une compote fort bonne, et assez douce pour se passer de sucre.

Les raisins sont partout abondans et d'une excellente qualité. Aucun de ceux que j'ai goûtés à Constantinople, dans les îles de l'Archipel, en Crète, en Chypre, en Syrie, en Provence, en Italie, ne m'a paru comparable au *kichmich*, dont le grain est blanc, ovale et de médiocre grosseur. La peau en est très-fine, et les pepins sont toujours avortés.

La figue est assez abondante : les bonnes qualités avaient déjà

passé à Ispahan. Celles que j'ai goûtées à Téhéran et à Cachan ne valaient pas nos meilleures espèces de Provence.

Pour ce qui est des autres fruits, on peut compter la noix, la châtaigne, la nèfle ; ils sont assez communs, surtout vers le nord. La pistache est cultivée à Casbin et dans ses environs ; elle est un peu plus grosse, et pour le moins aussi bonne que celle d'Alep. On mange aussi diverses espèces de pistaches qui ne sont pas plus grosses que des noyaux de cerises. Nous en avons parlé dans le chapitre XVIe. du tome II.

L'oranger, le citronier et les variétés qui en dépendent, ne peuvent réussir à Ispahan : l'hiver y est trop froid : on ne les cultive guère que sur les bords de la mer Caspienne, et depuis Chiras jusqu'au golfe Persique. Le dattier ne vient qu'aux environs du golfe. Le fruit de celui-ci est aussi bon qu'à Bagdad et à Bassora.

De Julfa nous nous rendîmes à Férabad, et de là à la montagne de *Sophissar*. Férabad était une superbe maison royale, qui fut bâtie par Chah-Hussein, à demi-lieue sud-sud-ouest de Julfa ; elle est détruite depuis long-tems, et la plupart des matériaux ont été enlevés. On y remarque cependant encore les divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été très-considérables. Les jardins étaient fort étendus, et l'eau qu'on y avait amenée à grands frais, était fort abondante. On y voit encore quelques restes de canaux, mais on ne trouve plus nulle part une goutte d'eau. On ne voit pas un seul arbre, un seul arbuste dans ce lieu, qu'on dit avoir été un des plus beaux de la contrée.

En parcourant, à travers des décombres, les restes d'un pavillon, nous parvînmes à un petit escalier qui nous conduisit dans une chambre dont les murs, bien blanchis, présentaient sur leurs quatre faces une suite, peinte en bleu, de tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat : ils y étaient deux à deux. Cette procession d'animaux, qui recommençait plusieurs fois dans le même ordre, était toujours terminée par deux Capucins coiffés de leur capuchon : ils portaient la tête inclinée, et ils avaient les deux mains sur la poitrine. L'idée du peintre nous parut très-singulière. Faut-il l'attribuer à l'habit de ces religieux,

qui aura paru bizarre à des Persans, ou à l'attitude humble et recueillie qu'ils affectaient dans les rues? Toutes ces figures, au reste, peu proportionnées entr'elles et assez médiocrement peintes, n'excédaient pas quatre ou cinq pouces de grandeur.

Nous rappellerons à nos lecteurs, que lorsque Mahmoud, à la tête de vingt-cinq mille Afghans, vint assiéger Ispahan sous le règne de Chah-Hussein, en 1722, son armée était campée à Férabad, et lui-même habita ce palais pendant sept mois que dura le siége.

La montagne nommée *Sophia* ou *Sophissar*, qui se trouve au-delà, est très-escarpée. On voit, au tiers de sa hauteur, les ruines d'un pavillon qui avait été construit par un derviche nommé Haïder. Il fut embelli ensuite par Chah-Suleyman, père de Chah-Hussein, et converti en un lieu de plaisir. Chah-Suleyman y allait quelquefois passer la journée, dans la belle saison, avec une partie de sa cour; souvent il y venait avec quelques-unes de ses femmes, ou même avec tout son harem.

Ce pavillon, aujourd'hui ruiné, n'a jamais été bien grand; mais sa position au nord, des rochers qui s'avançaient au dessus et qui interceptaient, toute la journée, les rayons du soleil; l'eau qui suintait de ces rochers, de beaux platanes qui s'élevaient aux extrémités de cette solitude, la vue d'Ispahan et de ses faubourgs, tout concourait à en faire un endroit bien agréable pendant les fortes chaleurs de l'été. Nous aurions pu prendre de là une esquisse de la ville et de ses environs si nous avions eu nos crayons et nos pinceaux, si nous ne nous étions pas arrêtés trop long-tems, au pied de la montagne, pour ramasser des graines, et pour courir après un petit lézard qui nous parut fort singulier : on eût dit qu'il portait un écusson sur le dos. Nous l'avons représenté *pl.* 42, *fig.* 1 (1); il est du genre agame. Tout son corps en dessus est d'une couleur noirâtre tirant sur le bleu, avec une grande tache sur le dos, d'un gris un peu fauve. La queue a des anneaux alternes noirs

---

(1) *Agame* scutellata *fusca*, *dorso cinereo-rufescente*, *caudâ nigro alboque annulatâ*. (*Pl* 42, *fig.* 1.)

et blancs. Il courait par terre avec agilité, et n'était point facile à prendre.

Les environs d'Ispahan, que nous parcourûmes à notre retour de Férabad, nous parurent avoir encore plus souffert que la ville. On y voyait autrefois un grand nombre de villages fort peuplés et fort riches (1) : il y avait des palais magnifiques, des maisons de plaisance fort belles, des jardins spacieux plantés avec beaucoup de goût : rien de tout cela n'existe aujourd'hui ; les palais, les maisons de plaisance qui faisaient l'ornement de ces campagnes, ont disparu ; les villages qui en faisaient la richesse, ont tous été détruits ; à peine reste-t-il, sur quelques-uns d'entr'eux, quelques chétives cabanes et assez de cultivateurs pour fournir aux besoins de la ville.

Le territoire d'Ispahan est pourtant encore un des plus fertiles, des plus productifs et des mieux cultivés de la Perse. On l'arrose au moyen des eaux que l'on s'est procurées en creusant la terre à peu de profondeur, au moyen de celles que fournit le Zenderout, et au moyen de quelques sources qui descendent des montagnes voisines. Il abonde en riz, froment, orge, pois-chiches, haricots, lentilles, maïs, millet et doura ; en fruits et en plantes potagères de toute espèce. On y récolte abondamment du coton, du tabac à fumer, du ricin, du sésame, de la garance, du safran. La vigne n'y est pas aussi abondante qu'à Chiras, ni le mûrier aussi multiplié qu'il pourrait l'être.

Le climat est un des plus tempérés et des plus sains de la Perse. L'hiver n'y commence guère qu'en janvier, et les chaleurs ne s'y font bien sentir qu'en juillet et en août. Pendant le séjour que nous fîmes en cette ville, le tems fut très-beau. Le thermomètre de Réaumur s'éleva constamment le jour à 14 et 15 degrés, et il ne descendit pas la nuit au dessous de 7 ou 8.

Les premières pluies tombent ordinairement vers le milieu de novembre ; elles sont très-abondantes, et elles durent quelques

---

(1) Chardin dit qu'à dix lieues à la ronde on comptait quinze cents villages. Tome III, pag. 83, édition in-4°. Amsterdam, 1711.

jours. Il pleut moins en décembre, et il neige en janvier et en février. Il fait beaucoup de vent en mars, et il pleut très-souvent en avril. Les champs se couvrent de fleurs au commencement de ce dernier mois, et les arbres développent leurs feuilles. L'été le ciel est toujours pur, et on ne voit jamais de nuages.

La chaleur est assez forte dans cette saison, et le serait sans doute davantage s'il ne régnait un vent de nord-ouest qui vient des montagnes du Loristan et du Curdistan, et qui rafraîchit un peu l'air. Les nuits sont fraîches sans être humides : on n'y voit ni brouillard ni rosée, malgré la proximité des montagnes et le voisinage d'une rivière.

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails au sujet de la température d'Ispahan ; nous ne rechercherons pas non plus ici la cause de cette sécheresse de l'air pendant l'été : on en trouvera l'explication dans le chapitre suivant, où nous traiterons de la topographie de la Perse.

CHAPITRE VII.

Topographie de la Perse. Élévation du sol, cause du froid l'hiver. Défaut de bois; privation de fleuves et de rivières, cause de la sécheresse de l'air et de la chaleur excessive l'été. Terres imprégnées de sel marin. Des contrées situées entre la Mer-Noire et la mer Caspienne. Du Guilan et du Mazanderan.

Dans le chapitre XIVe. du tome II, j'ai donné un apperçu de l'élévation du sol, de la nature des terres, des productions végétales et de la température de la Mésopotamie, depuis les sources du Tigre et de l'Euphrate dans la Haute-Arménie, jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique. J'ai divisé tout cet espace en quatre parties ou zones très-distinctes entr'elles, et remarquables surtout par le passage brusque d'une nature de terrain à une autre fort différente.

J'ai dit que la première, comprise entre le 39e. degré de latitude boréale, et le 37e. et 20 minutes, était fort élevée et toute montagneuse;

Que la seconde, qui se termine au 35e., était beaucoup moins élevée et presque toute en plaine;

Que la troisième, qui s'étend jusqu'aux 33e. et 40e., et qui était regardée anciennement, à cause de sa stérilité, comme faisant partie de l'Arabie, était en plaine et peu élevée au dessus du niveau de la mer;

Que la quatrième enfin n'offrait jusqu'à la jonction des deux fleuves, ou jusqu'à leur embouchure dans le golfe Persique, qu'une terre d'alluvion, une plaine très-unie, assez semblable au Delta de l'Égypte.

A présent, si nous portons nos regards à l'orient du Tigre, nous verrons que la partie de l'Arménie et du Haut-Curdistan, qui répond

à la première zone, est très-élevée et très-montagneuse. La hauteur du sol se soutient en allant à l'est, vers l'Aderbidjan et vers l'Irak-Adjem, et se termine brusquement au sud, comme la première zone de la Mésopotamie, à huit ou neuf lieues au dessus de Mossul, c'est-à-dire, au 36e. degré 40 minutes. Les villes d'Amadie, de Salmastre, de Betlis et de Van sont situées sur ce sol élevé.

Le Bas-Curdistan, ou tout le terrain qui répond à la seconde et à la troisième zone, dans une largeur de trente à quarante lieues, n'est guère plus haut, vers le fleuve, que celui de la Mésopotamie; mais il va en s'élevant peu à peu jusqu'aux frontières actuelles de la Perse. Il est d'abord uni ou parsemé de petites collines et ensuite de petites montagnes. On y voit les villes d'Erbil, de Kerkouk, de Chehrezour, de Chehraaban et de Mendeli.

Les terres d'alluvion, qui forment la quatrième zone de la Mésopotamie, se prolongent à l'est du Tigre, et occupent un espace d'autant plus grand, qu'on s'approche davantage du golfe Persique. Au-delà de ces terres d'alluvion, on trouve de petites collines de sable et de cailloutage, ensuite des grès, puis de petites montagnes calcaires, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la haute chaîne de montagnes granitiques, au Zagros des Anciens, qui court, comme le Tigre, du nord-ouest au sud-est. Bagdad, l'ancienne Ctésiphon, Avisa, se trouvent sur le terrain d'alluvion : Shuster, Rhamhormos, sont situés sur la bande calcaire.

Quand on a pénétré dans les hautes montagnes parallèles au Tigre, dont je viens de parler, on se trouve sur le plateau de la Perse. On s'est brusquement élevé de sept ou huit cents toises. On a quitté tout à coup les plaines brûlées du Bas-Curdistan, de la Babylonie et du Shusistan pour se transporter dans une région élevée, montagneuse et tempérée : on est parvenu dans un pays semblable à celui qui répond à la première zone de la Mésopotamie, ou pour mieux dire, c'est cette première zone élevée qui, au nord de la Mésopotamie, se dirige de l'ouest à l'est, en s'inclinant un peu au sud, qui, au-delà du Tigre, se prolonge dans le même sens, et qui court ensuite jusqu'au golfe Persique, dans la direction du nord-ouest au sud-est.

En pénétrant dans la Perse, on voit que le sol reste élevé dans tout l'Irak-Adjem, ou tout ce qui appartenait à l'ancienne Médie; qu'il baisse très-peu vers Ispahan, Cachan et Kom; qu'il se soutient à peu près à la même hauteur de là à Chiras et à Yesd, mais qu'il s'élève encore davantage en s'avançant d'un côté vers la province d'Érivan, et de l'autre vers le Loristan. Tout le sol entre la mer Caspienne et la Mer-Noire est élevé jusqu'auprès des côtes : les possessions turques à l'occident de la Géorgie, le Caucase au nord et l'Ararat au sud, sont à une hauteur prodigieuse, et dominent de beaucoup toutes les montagnes intermédiaires.

Le Caucase, qui, du détroit de Caffa sur la Mer-Noire, vient se perdre à Bakou sur la Caspienne, se relève au-delà de cette mer, sous le golfe de Balkan, traverse le Khorassan, le royaume de Balkhe, et va se réunir à cette haute chaîne de montagnes que quelques géographes ont aussi désignée sous le nom de *Caucase*, et qui donne naissance à l'Oxus, à l'Indus et au Gange.

Le Taurus, après avoir traversé l'Arménie et l'Aderbidjan, après s'être réuni, d'un côté aux embranchemens du Caucase, et avoir formé, de l'autre, toutes ces diverses ramifications de la Médie, longe la Caspienne au sud de cette mer, et, suivant une ligne droite de l'ouest à l'est, passe entre Nichapour et Hérat, entre Kandahar et Kaboul; il s'avance au-delà de Kachemire, sépare le Tibet de l'Indoustan, et donne naissance aux cinq fleuves qui versent leurs eaux dans l'Indus.

Le mont Zagros, qui semble se détacher du Taurus au dessous du lac de Van, et qui court, ainsi que nous l'avons dit, sur la parallèle du Tigre, passe à l'est de Shuster, entre dans le Loristan, le Farsistan, suit la direction du golfe Persique à quelques lieues des côtes, et va se perdre dans la mer, au-delà de Gomron.

Le mont Oronte, aujourd'hui l'Elvind, qui est à peu près parallèle au mont Zagros, se bifurque à quelques lieues au dessus d'Amadan : une portion se dirige au nord-est, passe à l'occident de Casbin, et va se réunir au sud-ouest de la Caspienne, à l'Albours ou monts Caspiens, que nous avons dit être une continuation du Taurus. Au sud d'Amadan, le mont Elvind, conjointement avec les ramifications

du mont Zagros, forme le pays élevé du Loristan et de Péria, ou ces montagnes à neige, qui sont occupées par les Lors et les Bakhtiaris.

Le Mogan, une partie du Chyrvan, du Guilan et du Mazanderan sont hors du plateau élevé dont nous venons de parler ; ils sont très-bas, plus bas même que les côtes de l'Océan et de la Méditerranée, ainsi qu'on le verra bientôt. Les montagnes en arc de cercle, qui circonscrivent ces provinces, et qui sont, comme nous l'avons dit, une suite du Caucase et du Taurus, ont un aspect bien plus élevé et une pente bien plus rapide vers la Caspienne, que vers les terres. En quittant les bords de cette mer pour pénétrer dans l'Aderbidjan ou dans l'Irak-Adjem, on passe assez rapidement d'un climat très-chaud à un climat très-tempéré.

Au sud de la Perse, le sol s'élève moins brusquement qu'à la partie occidentale et à la partie septentrionale. Il y a le long du golfe une lisière basse, à peine habitable l'été à cause des chaleurs excessives qu'on y éprouve. En s'éloignant de la mer, on traverse des montagnes, on s'élève par degrés, on respire insensiblement un air plus frais. Le pays est pourtant encore fort chaud jusqu'à Tarom, Tadivan et Kaseroun : les dattiers, abondans au bord de la mer, y viennent encore fort bien, quoique les montagnes des environs offrent de la neige durant l'hiver. Si on vient jusqu'à Chiras et Persépolis, on monte encore plusieurs gradins : le dattier disparaît, mais l'oranger y végète très-bien. Les hivers sont froids et de courte durée : il y neige assez souvent dans les plaines, en janvier et en février. Chiras est pourtant au 29e. degré 36 minutes, d'un demi-degré ou environ plus au sud que le Caire. En s'avançant vers Yesdekast, le sol s'élève à peine : de là à Ispahan, il se maintient au même niveau.

Ispahan n'est qu'au 32e. degré 24 minutes 34 secondes, et sous cette latitude ordinairement très-chaude on n'y peut cultiver l'oranger ; il vient pourtant très-bien à Mossul, qui est situé au 36e. degré 20 minutes, et qui est deux fois plus éloigné de la mer, qu'Ispahan.

Toutes les provinces qui sont au sud-est de cet Empire, sont

beaucoup plus chaudes que les autres, parce que le sol y est moins élevé, et qu'elles se trouvent d'ailleurs plus rapprochées du tropique. Le Mogostan, le Mécran, le pays des Balloches ou Balodges et le Sind ne sont presque point habitables l'été. Le sol ne s'élève d'une manière très-sensible, et la température ne s'adoucit qu'en approchant du Kandahar et du Ségestan.

Il résulte de ce que je viens de dire, que les pays les plus tempérés de la Perse sont aussi les plus élevés, sauf la modification qui provient de leur latitude. Ainsi, à partir du Caucase, toute la Géorgie, le royaume d'Imirette et le Guriel jusqu'aux environs de la Mer-Noire, le Tabesseran, le Daghestan et le Haut-Chyrvan jusqu'auprès de la Caspienne, la province d'Érivan, la Haute-Arménie, l'Aderbidjan, le Haut-Curdistan, tout l'Irak-Adjem, le Loristan, une partie du Farsistan et du Kerman, le Ségestan, le Kandahar, le Khorassan et la partie supérieure du Mazanderan, connue sous le nom de *Taberistan;* tous ces pays, dis-je, sont très-froids l'hiver, en raison de leur élévation : il y neige et il y gèle fortement depuis décembre jusqu'à la fin de février.

Mais ce qui paraîtra d'abord surprenant, c'est que ces mêmes pays, si nous en exceptons ceux qui se trouvent entre la Mer-Noire et la mer Caspienne, sont en même tems très-chauds pendant l'été. En effet, depuis Kandahar, qui est situé à peu près au 33e. degré de latitude, jusqu'à Meschecl, qui est au 38e. ; depuis Chiras jusqu'à Casbin, que l'on sait être, l'un à 29 degrés 36 minutes, et l'autre à 36 degrés 15 minutes; depuis Amadan jusqu'à Hérat, qui sont vers le 35e., les chaleurs sont aussi fortes l'été, que le froid a été vif l'hiver : le thermomètre de Réaumur se fixe le jour, pendant plusieurs mois, à 27 et 28 degrés, et il monte quelquefois à 32 et 33.

Nous avons vu que le froid, dans ces contrées, était occasionné par l'élévation du sol : nous trouverons la cause de la chaleur dans l'excessive sécheresse de l'air. Cette sécheresse est telle, que, depuis les montagnes du Guilan et du Mazanderan jusqu'au golfe Persique, depuis les environs des lacs de Van et d'Urmia jusqu'au pays de Kachemire, il n'y a l'été aucune rosée sur les plantes, aucune

vapeur un peu sensible dans l'atmosphère, aucun brouillard sur les monts les plus élevés, aucun nuage dans les airs. Le ciel est si pur, que les étoiles donnent, la nuit, assez de clarté pour lire une écriture un peu grosse, et reconnaître à dix pas un homme qu'on voit habituellement.

On ne sera pas surpris de cette sécheresse de l'air si on considère que la Perse, sous une latitude très-chaude, est en général privée d'eau. On n'y voit, comme on sait, ni fleuves ni rivières un peu considérables ; les ruisseaux y sont peu nombreux : il n'y pleut jamais depuis la fin de mai jusqu'à la fin de novembre ; les montagnes sont totalement dégarnies d'arbres ; les collines sont sèches, arides, ordinairement abandonnées, et les plaines ne sont cultivées que là où l'on peut arroser. Il n'y a pas aujourd'hui, par le manque d'eau, un vingtième de cet Empire qui soit mis en culture : le reste est nu ou ne produit, l'été, que des végétaux peu abondans en sucs, peu transpirables, tels que des arbustes épineux, des plantes cotonneuses. Avant la fin de juin toutes les plantes annuelles ont disparu, et ne doivent germer et reparaître qu'après les premières pluies d'automne. On sent que la terre, exposée toute la journée à un soleil ardent, doit s'échauffer considérablement et se dessécher bien vîte. Dans cet état, quelle portion d'eau peut-elle fournir à l'atmosphère ?

C'est peut-être à cette longue sécheresse de l'air, qu'il faut attribuer un fait d'histoire naturelle qui nous a paru très-surprenant. Nous n'avons vu, dans tout l'espace que nous avons parcouru, aucune sorte de coquillage terrestre, malgré toutes les recherches que nous avons faites à ce sujet.

Les vents humides et frais qui soufflent régulièrement de la Caspienne et de la mer des Indes, n'arrivent pas jusqu'au plateau de la Perse, ou y arrivent enflammés. Les premiers, beaucoup plus frais, beaucoup plus humides que les seconds, sur la côte du Guilan et du Mazanderan, et sur toute la partie des montagnes qui fait face à la mer, semblent avoir déposé toute leur humidité sur ces provinces : à peine leur douce influence se fait-elle sentir dans les contrées de la Médie, les plus voisines de la Caspienne.

Les seconds soufflent du matin au soir dans tout le Kermesir; ils soutiennent la végétation; ils modèrent un peu l'ardeur du soleil; mais ils ne peuvent empêcher que cet astre n'agisse puissamment sur un sol bas, sabloneux, dénué d'arbres, peu arrosé, peu cultivé, et situé du 25e. au 29e. degré de latitude. Ces vents d'ailleurs ne pénètrent pas bien avant dans les terres; ils cessent ordinairement de souffler aux premières montagnes du Farsistan et du Kerman.

Il est sans doute bien extraordinaire que, dans une étendue de plus de trois cents lieues de l'est à l'ouest, et de cent cinquante du nord au sud, la Perse n'ait aucun fleuve, aucune rivière un peu considérable. Ce pays est parsemé de hautes montagnes : il y pleut assez souvent depuis décembre jusqu'en avril; il tombe quelquefois de la neige dans les plaines : la plupart des montagnes en conservent toute l'année à leur sommet, et depuis l'Elvind jusqu'au-delà du Kandahar, depuis l'Albours jusqu'au golfe Persique, à peine voit-on quelques ruisseaux, quelques faibles rivières qui se perdent dans les sables, ou sont employés à l'arrosement des terres.

Il faut bien croire que la masse d'eau qui tombe, durant l'hiver, sur ce pays, n'est pas aussi considérable qu'on le supposerait d'abord; mais ce qui est probablement une des causes principales du peu de rivières qu'on y voit, c'est qu'il n'y a pas sur les montagnes ces nuages permanens, cette humidité habituelle qu'on observe à toutes celles qui donnent naissance à de grands fleuves.

Il paraît que le défaut de pente, qui se fait remarquer sur tout le plateau de la Perse, s'oppose aussi à ce que les eaux qui sont tombées en neige sur les hauteurs, ou se sont amassées dans les plaines par l'effet des pluies, puissent se réunir en assez grande quantité pour se rendre à la mer, ni qu'elles aient un cours un peu long. L'évaporation et les arrosemens les font presque toutes disparaître. Celles qui sont un peu plus abondantes forment des lacs salés qui diminuent considérablement, ou qui disparaissent totalement avant la fin de l'été.

Privée d'eau, la Perse doit être privée de tous ces grands végétaux qui contribuent si puissamment à fixer les vapeurs de

l'atmosphère lorsqu'ils forment d'épaisses forêts sur tous les lieux élevés.

La privation de bois y est telle aujourd'hui, que de Kermanchah à Téhéran, de Téhéran à Ispahan, et de cette dernière ville à la première, nous n'avons vu aucun arbre, aucun arbrisseau qui ne fût planté et arrosé de main d'homme, autour des habitations.

Sans doute il fut un tems où toutes les montagnes étaient boisées, où tous les coteaux étaient couverts de vignobles, où les plaines produisaient d'abondantes récoltes. On voit partout de la terre, et partout elle est propre à la végétation : on en juge par cette infinité d'astragales, de rosiers et d'autres arbustes épineux qu'elle produit, et dont les Persans se servent au lieu de bois pour tous les besoins domestiques.

Mais comment les forêts, qu'on doit supposer avoir couvert autrefois les montagnes de la Perse, ont-elles disparu? Est-ce par une trop grande consommation de bois lorsque ce pays était très-peuplé? Est-ce par de fréquens incendies? Les montagnes se trouvant peu à peu ou tout à coup dégarnies, n'ont-elles pu reproduire spontanément des arbres qui, pour germer, croître et prospérer, avaient besoin d'être garantis par d'autres des ardeurs du soleil, avaient besoin d'un sol ombragé et humide? Toutes les montagnes que nous avons parcourues sont propres aux chênes, aux pins, aux cèdres, aux cyprès, aux thuyas, aux genévriers, aux térébinthes, aux azeroliers. Nous avons vu plusieurs de ces arbres sur la frontière occidentale de la Perse, sur des montagnes qui ne diffèrent des autres que parce qu'elles ont dû être toujours éloignées des grandes villes.

Si, par des soins constans, des dépenses excessives et une longue persévérance, on parvenait à couvrir de grands végétaux toutes les terres abandonnées; si des forêts de chênes, de pins, de châtaigniers, de cyprès couronnaient les montagnes; si des platanes, des peupliers, des saules, des tilleuls étaient répandus plus abondamment dans les vallées; si les plaines étaient ornées de noyers, de mûriers, de vignes, d'une infinité d'arbres fruitiers; si tous les champs offraient les riches cultures de coton, de tabac, de maïs;

si

si les plantes céréales étaient plus répandues; si, comme autrefois, le Persan apportait tous ses soins à se procurer des fontaines et des sources artificielles; s'il arrêtait les eaux de pluie ou de neige dans toutes les gorges, dans tous les vallons, et en formait des lacs, des étangs, comme faisaient ses ancêtres; si, dis-je, il parvenait, à force de soin et de culture, à couvrir toutes les terres de végétaux, il n'est pas douteux que les chaleurs ne fussent alors moins fortes; l'atmosphère deviendrait un peu plus humide : on verrait tomber un peu plus souvent de la pluie; les nuages s'arrêteraient ou se fixeraient sur les monts les plus élevés; les sources seraient plus abondantes, et les cultures se multiplieraient de jour en jour en raison des besoins.

Ces améliorations ne pourraient manquer d'avoir lieu avec un gouvernement toujours sage, toujours éclairé; avec une religion plus raisonnable que celle de Mahomet, avec la religion, par exemple, des anciens Perses, qui obligeait l'homme à travailler à la reproduction, à la multiplication de sa propre espèce, et à celle de tous les animaux et de tous les végétaux utiles.

Mais dans l'état actuel de cet Empire, et lorsque chaque jour voit s'obstruer et disparaître ces canaux souterrains creusés à grands frais par les anciens habitans, dans la vue de se procurer des sources artificielles pour l'arrosement des terres; lorsque chaque jour voit tarir une fontaine, voit dessécher un étang, voit détruire un canal; lorsque des contrées entières deviennent désertes par l'effet des guerres intestines qui désolent, depuis plus de quatre-vingts ans, ce malheureux Empire; lorsqu'on sait que, dans ce pays, les terres les plus fertiles cessent de l'être si elles sont pendant quelque tems abandonnées, attendu que le sel marin s'en empare, on est bien porté à croire que la sécheresse et la chaleur doivent augmenter de jour en jour, au point que bientôt, sous quelque gouvernement que ce pays se trouve, quelle que soit la religion que le hasard ou les circonstances lui donnent, il ne sera plus possible de le ramener à l'état de population, de force et de splendeur où il était parvenu lorsqu'il donnait, par exemple, des lois à une infinité de peuples, lorsqu'il avait étendu sa domination depuis la mer Égée et le Pont-

Euxin, jusqu'à l'Indus et les sources de l'Oxus; lorsque la Grèce était menacée de passer sous le joug de ses rois.

Nous avons dit que les terres basses qui étaient abandonnées pendant quelque tems, et sur lesquelles on avait établi les plus riches cultures, étaient peu à peu tellement imprégnées de sel marin, qu'elles devenaient stériles : on n'y voit bientôt plus que des soudes, des salicornes, des anabases.

Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les bas-fonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

Toute la Perse offre de grandes plaines dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue : tels sont ceux du Kerman, du Ségestan, du Khorassan.

Ces déserts, bien différens de ceux de la Libye, qui sont en général sabloneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie; si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement : le blé est arrosé, la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plantés dans des jardins soigneusement arrosés.

Les provinces situées entre le Pont-Euxin et la Caspienne ne ressemblent point au reste de la Perse. Le voisinage de ces deux mers, une latitude un peu plus boréale, et des montagnes qui se perdent dans les nues, rendent ces contrées plus humides et bien plus tempérées. Ici la terre est partout couverte de végétaux : les montagnes sont presque toutes couronnées de chênes, de hêtres, de pins, de sapins, de frênes, de charmes, de sabiniers. Les lieux moins élevés

offrent des tilleuls, des ormes, des érables, des noyers, des châtaigniers, des bouleaux, des peupliers, des trembles, des saules, des coudriers, des azeroliers. Plus bas on voit le platane, l'olivier de Bohême (*elaeagnus*), le plaqueminier (*diospyros lotus*), le sorbier, le mûrier, et tous les arbres fruitiers d'Europe. Vers les bords de la Caspienne, on trouve le jujubier, l'olivier, l'oranger, le citronier : le mûrier devient plus abondant, et le platane couvre de son ombre tous les bords des rivières. La vigne croît sans culture dans tous les lieux peu élevés; elle s'attache à tous les arbres, et les enveloppe de ses rameaux.

Ici le sol a toute la pente nécessaire à l'écoulement des eaux; ici les pluies du printems se prolongent jusqu'à la fin de juin, et celles d'automne se montrent dès le mois de septembre. Ces pluies et les eaux qui résultent de la fonte des neiges, forment un grand nombre de rivières et de ruisseaux qui se rendent au Pont-Euxin ou à la Caspienne.

Du côté du nord, le Caucase verse ses eaux dans la Caspienne par le Terek, et dans le Palus méotide et le Pont-Euxin par le Kouban; du côté du midi, il grossit le Phase et le Kur, et fournit en outre aux deux mers un grand nombre de ruisseaux ou de petites rivières. La Haute-Arménie donne naissance au Kur, à l'Araxe et à l'Euphrate. Le Kur a ses sources principales au nord-ouest de Kars, et l'Araxe au sud-ouest. Le premier traverse toute la Géorgie : son cours est sinueux et rapide; il reçoit un grand nombre de rivières, et va se jeter dans la Caspienne, entre le Chyrvan et le Mogan.

L'Araxe passe à quelques lieues d'Érivan, sépare la province de ce nom de celle de l'Aderbidjan, et se jette dans le Kur à quinze lieues de la mer.

L'Euphrate n'est point un fleuve de la Perse; il a ses sources aux environs d'Erseroum, ville qui a toujours appartenu à la Turquie asiatique. Le Tigre a les siennes vingt-cinq ou trente lieues plus bas. Ce fleuve a servi quelquefois de limite aux deux Empires; ses deux rives appartiennent aujourd'hui à la Turquie.

Les eaux de la province d'Érivan vont se jeter dans le Kur, dans

l'Araxe ou dans le lac de Sévan. Celles de l'Aderbidjan vont se perdre presque toutes dans les lacs de Van et d'Urmia : il en va pourtant dans l'Araxe et dans le Kezil-Ouzan, fleuve qui va se jeter dans la Caspienne à l'est d'Enseli, et qui paraît être le *Mardus* ou *Amardus* des Anciens.

Le Haut-Curdistan et le mont Zagros, jusqu'au revers occidental de l'Elvind, sont moins boisés, moins humides que les provinces situées plus au nord, et plus rapprochées des deux mers; néanmoins le sol est plus abondant en végétaux, que celui du reste de la Perse : les pluies même y sont un peu plus fréquentes. Les eaux vont se rendre dans le Tigre par le Kabour, le Khaser-Souï, le grand Zarb, le petit Zarb, le Dus, la Diala, le Kara-Souï.

Si de l'Aderbidjan ou de l'Irak-Adjem on veut se transporter dans le Guilan ou dans le Mazanderan, on est arrêté par les monts Caspiens dont j'ai déjà parlé. A peine trouve-t-on, sur une longueur de cent vingt à cent trente lieues, deux défilés par où l'on peut y entrer. Le premier, celui de Pyl-Rubar, situé à l'extrémité orientale du Guilan, est moins long que l'autre, mais il est plus étroit, plus dangereux. La montagne, séparée en deux, n'offre, dans l'espace de trois ou quatre lieues, que des précipices affreux, des rochers qui menacent de se détacher. Le chemin, taillé dans ces rochers, permet à peine à un chameau de passer. Deux fleuves, le Kesel-Ouzan et le *Schahersai* ou *Charoud*, se réunissent à l'entrée de ce défilé, s'y précipitent avec fracas, et augmentent, par le bruit et l'écume de leurs eaux, l'effroi que ces lieux horribles inspirent au voyageur.

Le second, connu autrefois sous le nom de *Pyles* ou *Portes caspiennes*, traverse le mont Albours à l'est du pic de Demavend. Il a, du côté de la Médie, deux entrées; l'une à Guilas, village à dix lieues est de Téhéran; l'autre, située à dix ou douze lieues au sud-est, commence à Méhalle-Bag. Toutes deux vont aboutir à Firuscuh; mais on trouve, avant d'arriver à Héblerud, une gorge qui conduit, par des vallées, dans la belle plaine élevée de Damegan et de Bostan.

Lorsqu'on a dépassé ces montagnes, avant même d'appercevoir

la mer Caspienne, on sent l'influence de ses eaux ; on voit que ce n'est plus le climat de la Perse, que ce n'est plus le même sol, que ce ne sont plus les mêmes productions. On vient de quitter un pays sec, aride, à peine couvert de quelques plantes velues ou cotoneuses, d'arbustes épineux ; on respire tout à coup un air plus frais ; on foule des végétaux plus succulens ; on apperçoit de toutes parts des forêts semblables à celles de nos Alpes ou de nos Pyrénées.

Descendu dans le plat pays ou sur cette lisière qui s'étend le long de la mer depuis Aster-Abad jusqu'à Lenkerou, on remarque que la terre est plus grasse, plus humide ; que le ciel est moins brillant, que l'atmosphère est moins pure que dans le reste de la Perse : on s'apperçoit que l'air y est aussi bien plus doux l'hiver, et bien plus tempéré l'été.

La cause de cette différence dans les productions de la terre, dans l'humidité de l'air et dans sa température, est facile à saisir. Les vapeurs qui s'élèvent de la Caspienne, et que les vents du nord amènent presque sans interruption, sont retenues par les hautes montagnes dont nous avons parlé ; elles s'y fixent, s'y condensent, y forment des brouillards, des nuages, et s'y résolvent en pluie ou en neige. Il ne pleut guère, vers les bords de la mer, que depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de juin ; mais, sur la montagne, les pluies se prolongent, la neige s'y montre de très-bonne heure, et, pendant toute l'année, on y remarque de très-fréquens orages. La quantité d'eau qui y tombe, est si grande, qu'il n'y a peut-être, dans aucun pays de la Terre, autant de ruisseaux, autant de torrens, autant de rivières que dans le Guilan et dans le Mazanderan.

Quant à la température, on jugera facilement que le plat pays étant bien au dessous du niveau des plaines de la Médie, la mer Caspienne elle-même étant plus basse que l'Océan, l'air doit y être tempéré l'hiver, puisque ces provinces ne sont situées qu'au 37e. et au 38e. degrés de latitude. En effet, cette température est si douce, qu'on y voit prospérer les productions des pays chauds ; ce qu'on ne voit pas à Casbin, à Téhéran, à Kom, à Cachan, à Ispahan même. Le mûrier, l'olivier, le caroubier, l'oranger, le citronier, le henné, y sont abondans ; la canne à sucre, qui ne pourrait

réussir à Chiras, situé sept ou huit degrés plus au sud, vient fort bien dans le Mazanderan; elle parvient à sa maturité quatre mois plus tôt que dans nos colonies américaines, et cela vient de ce que l'été les chaleurs sont plus fortes, plus soutenues dans le Mazanderan, que dans nos colonies.

Cet abaissement du sol ne peut être révoqué en doute. On sait, par les opérations qui furent faites, il y a quelques années, par ordre du gouvernement russe, que le Don, à l'endroit où il est le plus rapproché du Volga, est plus élevé que celui-ci de soixante et quelques pieds. Or, le cours de ces deux fleuves, depuis cet endroit jusqu'aux deux mers (la mer d'Azof et la mer Caspienne), étant à peu près aussi long l'un que l'autre, et la pente des eaux aussi douce, on ne peut douter qu'à l'embouchure leur niveau ne se soit conservé, et que par conséquent la Caspienne ne soit de soixante et quelques pieds plus basse que la mer d'Azof.

Ce qui prouve encore que ces provinces ne doivent leur température qu'à l'abaissement du sol, c'est qu'elles sont plus au nord que les autres, et dans la position la plus défavorable pour la chaleur; elles ont, au midi, des montagnes à neige, qui les empêchent de recevoir les douces influences des vents méridionaux; elles ont, au nord, une mer qui donne un libre passage aux vents qui soufflent des glaciers du Caucase, ou qui arrivent des régions froides de la Moscovie, de la Sibérie et de la Tartarie. Il est vrai que les vents de mer ne sont jamais si froids, l'hiver, que les vents de terre; il est vrai que ces vents doivent perdre de leur âpreté en traversant une mer basse et qui n'est jamais glacée; aussi arrivent-ils sur la côte du Guilan et du Mazanderan, chargés seulement de beaucoup de vapeurs; ils sont humides sans être froids. Ces mêmes vents, l'été, soufflent toute la journée sans interruption, et tempèrent considérablement les chaleurs, qui sans cela seraient beaucoup plus fortes que dans la Médie.

La partie orientale du Mazanderan, où se trouvent les villes de Semnan, de Damegan et de Bostan, est très-élevée jusqu'au bord de la mer. On arrive du Khorassan à Aster-Abad par un défilé anciennement connu sous le nom de *Pilae* ou *Fauces hyrcanicae*;

il porte aujourd'hui le nom de *Kéramly ;* il est très-long, très-sinueux. Une rivière que les pluies et la fonte des neiges grossissent très-souvent, et qu'il faut passer plus de vingt fois, coule le long de ce défilé, et vient se jeter à la mer au dessus d'Aster-Abad.

C'est dans cette partie plus élevée que le sol de la Médie, que se trouvait autrefois *Hecatompylos*, capitale de la Parthie. Tout porte à croire qu'on doit chercher sa position dans la belle plaine de Damegan. Le terrain reste élevé, au nord-est, jusqu'au-delà du Khorassan, et, au sud, jusqu'aux environs de la plaine déserte et salée de Kom. A l'est, nous avons dit qu'il s'étendait jusqu'au-delà de Kachemire.

On trouve, à l'extrémité septentrionale du Guilan, un quatrième défilé, par où on peut entrer dans cette province. Les montagnes s'avancent, à Lenkerou, jusqu'au bord de la mer. La côte est escarpée, et le passage est étroit et difficile. Au-delà de Lenkerou, les montagnes vont en baissant, et elles disparaissent bientôt. La province de Mogan, formée par les alluvions du Kur et de l'Araxe, n'est, du côté du Guilan, qu'une bruyère sabloneuse, un désert presqu'aride et extrêmement chaud; mais les environs du Kur sont très-fertiles. Le sol est également très-bas dans la partie méridionale du Chyrvan; il s'élève ensuite par degrés jusqu'au Caucase.

Au-delà du Caucase, les terres sont très-basses, et ne présentent, dans une grande étendue, que des plaines unies, sabloneuses; des marécages, des lacs salés, des coquillages marins; ce qui a dû faire croire qu'autrefois il y avait un canal de communication de la Caspienne à la mer d'Azof. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Mer Caspienne ; son étendue : elle communiquait autrefois avec la Mer-Noire. Preuves que les eaux de celle-ci n'ont pas baissé comme celles de l'autre. Cause de leur séparation. La Caspienne ne communique point par des canaux souterrains avec la mer des Indes.

LA Caspienne n'est, à proprement parler, qu'un grand lac salé, puisqu'elle ne communique aujourd'hui avec aucune mer ; cependant, pour nous conformer au langage reçu, et pour rappeler aussi qu'elle fut autrefois réunie, par un canal, au Palus-Méotide, et conséquemment contiguë à l'Océan par le Pont-Euxin et la Propontide, nous continuerons de lui donner le nom de *mer*.

Elle s'étend depuis le 36e. degré 45 minutes de latitude boréale, où sont les villes de Férabad et d'Aster-Abad, jusqu'au 47e. degré 10 minutes, où se trouve l'embouchure du Jaïk. Sa plus grande largeur, prise à l'embouchure du Kur et à celle du Terek, n'est guère que de cinq degrés.

L'opinion des Anciens sur cette mer prouve qu'elle était peu connue de leur tems. Strabon, Pline et Pomponius-Méla avaient cru qu'elle communiquait, par un canal, avec l'Océan septentrional : Arrien la regardait comme un golfe de l'Océan indien; mais Hérodote, dont on connaît en général l'exactitude, avait dit qu'elle ne communiquait point avec d'autres mers, qu'elle avait autant de longueur qu'un navire qui va à la rame, peut faire de chemin en quinze jours, et dans sa plus grande largeur, autant qu'il en peut faire en huit (1). Elle est bornée, ajoute-t-il, à l'ouest par le Caucase, et à l'est par une plaine immense et à perte de vue (2).

(1) Tom. I, pag. 153. Traduction de M. Larcher.

(2) *Idem*, pag. 204.

On

On voit qu'Hérodote avait une idée assez exacte de cette mer, si on suppose qu'un navire, allant à la rame nuit et jour, fait un peu plus d'une lieue par heure.

Ptolomée, moins exact sur ce point qu'Hérodote, avait donné à cette mer vingt-trois degrés et demi d'occident en orient, et il la fait avancer de trois degrés de plus au nord, qu'elle n'avance; ce qui s'accorderait pourtant avec les observations modernes, qui prouvent que la Caspienne, dans des tems reculés, s'étendait au nord-ouest, au-delà du Mantysch et de la Sarpa; au nord, sur toutes les plaines basses qu'arrosent le Volga, le Jaïk et l'Yemba; qu'elle allait se réunir au lac d'Aral, et qu'elle couvrait une partie des plaines de la Grande-Tartarie.

MM. Pallas, Gmelin et tous les voyageurs russes qui ont parcouru ces contrées, ont vu depuis l'embouchure du Don et du Kouban jusqu'à celle du Volga, depuis les collines qui se trouvent à l'ouest de la Sarpa jusqu'au-delà du Yemba, des plaines basses, uniformes, couvertes d'un sable léger, mouvant ou lié avec une argile jaunâtre, et telle qu'on la retire de la mer dans un fond vaseux. Le sel marin recouvre toutes ces plaines, et s'y trouve même à une très-grande profondeur : il y est en si grande quantité, qu'il s'oppose à toute autre végétation qu'à celle des plantes maritimes. Les coquillages de la Caspienne, bien différens de ceux des fleuves, y sont partout en grand nombre, et n'y sont point dans un état vraiment fossile : des lacs salés se montrent sur toute cette étendue, et occupent les fonds qui n'ont pu être comblés. Ainsi tout annonce, comme on voit, que les eaux de la Caspienne ont recouvert toutes ces terres, et qu'elles se réunissaient à celles de la mer d'Azof, à une époque reculée.

Peut-être, du tems de Ptolomée, la mer Caspienne avait un peu plus d'étendue qu'elle n'en a aujourd'hui; mais elle ne pouvait certainement pas avoir toute celle qui lui est assignée par ce géographe; elle était déjà séparée du lac d'Aral, et depuis long-tems elle ne communiquait plus avec la mer d'Azof.

Leur séparation s'est opérée bien avant les tems historiques, puisqu'aucun auteur ancien n'en fait mention : on voit seulement

dans quelques-uns de ces auteurs, que la mer d'Azof avait plus d'étendue qu'elle n'en a à présent, et qu'il y avait, à l'orient de cette mer, des marais et des lacs qui ont disparu peu à peu.

M. Pallas cite un passage tiré des Extraits que M. Stritter a donnés des historiens de Bisance, dans lequel il est dit qu'il existait un marais assez étendu, au nord du Caucase, à peu près entre les deux mers. Voici ce passage : « Priscus ayant été de la suite d'une am» bassade que Théodose II, empereur d'Orient, envoyait, l'an 449, » à Attila, roi des Huns, dit qu'un ambassadeur de l'empereur » d'Occident, qu'ils rencontrèrent par hasard, lui apprit quel était » le chemin que prenaient les Scythes et les Huns pour faire leurs » incursions en Perse. Après avoir parcouru une contrée déserte, » ils traversaient un marais; ils n'avaient plus qu'une montagne à » passer pour arriver en Médie; il ne leur fallait que cinq jours » pour cela (1). »

Mais, sans recourir aux preuves historiques, l'inspection des terres, leur peu d'élévation, la nature du sol, les dépouilles et les débris des corps marins qu'on y voit, tout prouve que la mer Caspienne avait autrefois une étendue très-considérable, et qu'il y avait un canal de communication entr'elle et la Mer-Noire, à une époque très-reculée sans doute, mais postérieure à celle où le globe a subi quelque grande révolution et a éprouvé de très-grands changemens sur toute sa surface.

Buffon avait dit peut-être le premier, que la Mer-Noire communiquait autrefois avec la mer Caspienne, et il place le canal de communication près de Zaryzin, c'est-à-dire, à l'endroit où le Don et le Volga sont le plus rapprochés. MM. Pallas et Gmelin, en traçant plus exactement ce canal, ont pensé que la Mer-Noire formait autrefois un grand lac contigu à la Caspienne, et que les eaux des deux mers s'étaient séparées lorsque la Mer-Noire s'ouvrit un passage au Bosphore de Thrace. Tournefort, sans soupçonner que les deux mers eussent communiqué entr'elles, avait également conjecturé que la Mer-Noire formait autrefois un lac, et que ses

(1) Pallas, *Voyage en Russie*, tom. V, pag. 195, édition in-4°.

eaux, en délayant les terres qui s'opposaient à leur passage, s'étaient ouvert une issue au Bosphore.

L'opinion de la communication des deux mers ne saurait trouver aujourd'hui de contradicteurs ; c'est un fait géologique qui paraît démontré; mais il n'en est pas de même, je crois, de l'explication qu'on donne de leur séparation.

J'ai observé, ainsi que je l'ai dit dans le premier volume, que depuis Buyuk-Dhéré et la Montagne-du-Géant jusqu'à la Mer-Noire, l'une et l'autre rive du Bosphore présentait des traces bien manifestes d'un volcan; mais je n'ai pas cru que les eaux de cette mer fussent autrefois plus élevées qu'elles ne le sont aujourd'hui. La côte que j'ai vue du côté de l'Europe, à deux ou trois lieues du Bosphore, était argileuse et coupée à pic à plus de vingt toises de hauteur (*tom. I*, *pag.* 75). Si les eaux avaient été autrefois plus élevées, il leur était facile de franchir cet obstacle, puisque cette argile paraît se prolonger bien avant dans les terres : de là à la Propontide, le terrain va en baissant, et ne présente aucun indice de rocher.

Du côté de l'Asie, toute la côte aux environs du Bosphore, et à deux ou trois milles de distance, était volcanique, presque coupée à pic, et assez haute. Les eaux de la mer avaient rongé la roche à quelques toises au dessus de leur niveau; mais il me parut évident qu'elles n'avaient jamais atteint au-delà du terme où elles peuvent s'élever dans des tems orageux.

Ce qui prouve encore que les eaux de la Mer-Noire n'ont jamais été plus hautes, c'est que, du golfe de Mundania à la vallée qui reçoit les eaux du Sangaris, les terres sont très-basses. Je n'ai point été jusqu'à l'embouchure du Sangaris, qui se trouve à quarante lieues du Bosphore; mais j'ai vu la belle plaine de Nicée, à l'extrémité de laquelle le fleuve passe; elle est à peu près à six toises au dessus du golfe de Mundania. Les eaux du lac de Nicée se rendent dans le golfe en tournant un léger coteau qui sépare le lac de la plaine basse de Gemlek, et le cours du Sangaris est très-lent de cette plaine à la Mer-Noire. Il est aisé de juger par-là que, si les eaux de cette mer avaient eu seulement dix toises de plus

d'élévation, elles se seraient écoulées par cette voie dans la Propontide.

Si tout concourt à prouver que le niveau de la Caspienne a baissé, rien n'indique sur les côtes de la Mer-Noire, que le même abaissement ait eu lieu. Y voit-on, comme je l'ai dit ailleurs, des grèves considérables, des pentes insensibles, des vestiges récens de corps marins, ainsi que le présentent tous les environs de la Caspienne? On ne regardera pas sans doute comme une preuve de l'abaissement des eaux, les terres basses qui se trouvent aux environs des bouches du Danube, du Dniester et du Dnieper : on peut facilement se convaincre que ce sont des terres d'alluvion qui ont reculé les limites de la mer dans cette contrée, sans abaisser ses eaux. Tous les grands fleuves de l'un et de l'autre hémisphère présentent un pareil empiétement des terres sur les mers ; tous ont à leur embouchure des plaines plus ou moins étendues, suivant la masse de leurs eaux, et suivant la disposition des côtes.

M. de Choiseul, dans un Mémoire lu à la séance publique de l'Institut le premier germinal an 13, a cherché à prouver que les Anciens avaient eu connaissance des feux souterrains qui avaient ouvert le Bosphore de Thrace. Il ne doute pas que les eaux de la Mer-Noire n'aient été autrefois beaucoup plus élevées ; qu'elles ne se soient ouvertes tout à coup un passage à la suite de quelqu'éruption, et ne se soient répandues dans l'Archipel et dans la Grèce ; ce qui a occasionné le déluge d'Ogygès.

M. Dureau de la Malle fils, dans un Mémoire lu depuis peu dans une séance particulière de la classe des sciences physiques et mathématiques, a été du même avis que MM. Pallas et Gmelin quant à l'étendue de la Caspienne dans des tems reculés, et quant à sa jonction avec le Pont-Euxin. Mais il va plus loin ; il cherche à prouver que, douze à treize siècles avant Hérodote, la Caspienne, la mer d'Azof et la Mer-Noire ne formaient qu'une seule mer presqu'égale en étendue à la Méditerranée ; que la mer d'Azof, depuis Hérodote, a diminué des cinq sixièmes ; que la Mer-Noire a considérablement perdu en étendue à sa partie septentrionale, depuis les bouches du Danube jusqu'à celles du Phase ; qu'un grand nombre

de témoignages historiques fixent la formation du Bosphore ou l'irruption de la Mer-Noire dans la Méditerranée, aux siècles de Danaüs, de Cadmus, de Cécrops, de Deucalion; que, par l'effet de cette irruption, les eaux couvrirent une partie de Samothrace et de la Grèce; que les îles enfin de Rhodes et de Délos furent quelque tems couvertes par les eaux de la mer, et M. Dureau de la Malle appuie ce qu'il avance, de tous les passages des Anciens qui peuvent y avoir rapport.

Sans vouloir entreprendre de débrouiller dans les auteurs grecs et latins, comme les deux savans que nous venons de citer, ce qui est du domaine de l'Histoire et ce qui appartient aux allégories de la Fable ou aux fictions de la Mythologie ; sans chercher jusqu'à quel point on doit admettre des faits tout-à-fait contraires aux lois de la physique, tels que des îles très-grandes, très-élevées, et point du tout volcaniques, comme Rhodes, qu'on fait sortir du sein des mers; d'autres, comme Délos, qu'on fait se promener long-tems avant de se fixer; d'autres enfin, telles que les Cyanées, qu'on fait danser, s'entre-choquer, disparaître et se montrer de tems à autre, etc. etc. ; sans chercher, dis-je, à connaître les causes de ces inondations qui eurent lieu en Béotie sous le règne d'Ogygès, sans examiner si on doit ajouter foi à ce qui est rapporté deux siècles et demi après, au sujet des torrens de pluie qui inondèrent toute la surface de la terre et qui noyèrent le genre humain, excepté Deucalion et Pyrrha son épouse, nous ferons seulement observer que, quelle que fût la hauteur à laquelle on peut raisonnablement supposer que les eaux de la Mer-Noire se soient jamais élevées avant de communiquer avec la mer Égée, et quelle qu'en fût l'étendue, jamais ces eaux, à la suite d'une ou de plusieurs éruptions volcaniques, s'écoulant successivement et lentement par un canal long et étroit, tel que celui du Bosphore, entrant de là dans la mer de Marmara, et se répandant sur les terres basses qui l'entourent de toutes parts, enfilant ensuite le long canal des Dardanelles; ces eaux, dis-je, parvenues dans la vaste étendue de l'Archipel, ne pouvaient s'élever que de quelques pieds aux environs du cap Sigée, sur les côtes de la Troade et sur celles de Ténédos, et elles ne

pouvaient aller au-delà de quelques pouces autour des îles un peu éloignées du canal ou sur les côtes de la Grèce ; et cependant il est dit que les eaux se portèrent jusqu'au dessus des plus hautes montagnes de Samothrace, aujourd'hui Samandraki, l'une des îles les plus élevées de l'Archipel.

Or, Samothrace est bien plus haute que ne le sont les rives de la Mer-Noire ; elle est bien plus haute que ne le sont les terres à une très-grande distance de cette mer. Pour que les eaux aient pu s'élever dans l'Archipel et dans la Grèce à une hauteur telle qu'on le dit, il faut supposer que la Mer-Noire avait une étendue vingt fois plus grande qu'elle n'a ; il faut supposer que ses eaux avaient six ou sept cents toises de plus d'élévation, et qu'elles couvraient toutes les terres de la Moldavie, de la Valachie, de la Bessarabie ; que tout le terrain qui se trouve depuis Gallipoli, Érecli, Rodosto et Constantinople jusqu'à la Mer-Noire, du côté de l'Europe, et celui qu'il y a du golfe de Mundania et du golfe de Nicomédie jusqu'à l'embouchure du Sangaris, que nous avons dit être très-bas, étaient beaucoup plus élevés qu'ils ne le sont à présent, sans quoi les eaux se seraient écoulées par-là dans la Propontide avant de s'être ouvert un passage par le Bosphore ; et ce Bosphore lui-même, qui n'a pas à son ouverture et aux environs un vingtième de la hauteur de Samothrace, qu'était-il avant cette époque ?

Les eaux, à la suite d'une éruption volcanique, ont-elles pu s'ouvrir subitement un passage à travers un espace de cinq à six milles de surface qu'occupait dans les terres ce volcan ? et ce passage étant ouvert, comment ont-elles pu se tracer une route par le reste du Bosphore, dont la longueur est encore de dix milles ? Si on suppose que la mer de Marmara n'existait pas, ces eaux ont été arrêtées un moment pour la remplir ; elles se sont répandues sur les terres basses qui sont au nord, au midi et à l'est de cette mer ; elles ont eu à creuser le canal des Dardanelles, dont la longueur est de dix-huit à vingt lieues, avant de parvenir dans la mer Égée. Si on suppose que le Bosphore existait tel qu'il est aujourd'hui en deçà du volcan, si on croit que la Propontide communiquait déjà avec la Méditerranée par l'Hellespont, pourquoi ne pas croire aussi

que l'ouverture du Bosphore, toute volcanique qu'elle est, existait aussi, et qu'elle date d'une époque aussi ancienne que ces mers? Le passage des eaux n'a-t-il pu avoir lieu avant le volcan et pendant sa durée? Est-ce donc le seul exemple de feux souterrains au bord de la mer, d'explosions considérables au milieu des eaux?

Depuis Buyuk-Dhéré jusqu'à Constantinople, le Bosphore se présente comme un vallon naturel, sinueux, auquel aboutissent de chaque côté plusieurs autres vallons. L'escarpement est schisteux ou granitique, partout recouvert de terre végétale: rien ne montre que ce passage ait été forcé, ni que les eaux se soient jamais élevées au dessus de leur niveau actuel.

Nous pourrions en dire autant de l'Hellespont : celui-ci est en général calcaire; ses escarpemens sont en quelques endroits beaucoup plus élevés que ceux du Bosphore. S'il n'avait pas été, comme l'autre, un vallon naturel, jamais les eaux n'auraient pu s'ouvrir un passage entre les deux montagnes qui sont, l'une devant l'autre, au dessous des seconds châteaux des Dardanelles; elles auraient bien plutôt miné les terres au dessus de Gallipoli pour se porter dans le golfe de Saros. En effet, les terres sont très-basses entre ce golfe et le commencement du canal, surtout à l'endroit où les Grecs avaient construit le mur de six milles de long, nommé *macrontichos*.

En supposant aux eaux de la mer une élévation de quelques toises de plus qu'elles n'ont aujourd'hui, ce qui est tout ce que l'inspection des côtes pourrait faire admettre à la rigueur, et en supposant un volcan qui aurait ouvert tout à coup la digue qui s'opposait à leur passage, elles se seraient rendues à la mer de Marmara comme celles d'un grand fleuve, que la pluie et la fonte subite des neiges auraient beaucoup grossies. Arrivées dans l'Archipel par un détroit une fois plus large que le premier, elles se seraient répandues sur cette grande surface, sans que les habitans des villes maritimes se fussent apperçus que l'Hellespont versait ses eaux à plein canal. Lorsque le Nil est dans sa plus grande hauteur, les habitans de la Syrie, ceux même d'Alexandrie, voient-ils les eaux de la mer s'élever, par cette cause, d'une manière sensible? Les débordemens du

Tigre et de l'Euphrate élèvent-ils d'un pouce les eaux du golfe Persique?

Si on veut un peu réfléchir à la profondeur excessive des eaux dans l'Hellespont, dans la Propontide et dans le Bosphore, si ensuite on jette seulement un regard sur le Pont-Euxin et sur ses côtes, si on observe qu'une élévation de douze à quinze toises de plus eût suffi pour que ses eaux se fussent répandues dans la Propontide par divers endroits, on sera bien porté à croire que jamais cette mer n'a été plus élevée : on ne doutera pas que sa formation ne soit aussi ancienne que celle de la Méditerranée et de la Propontide; on sera convaincu, dis-je, que ces mers datent de la même époque, et qu'elles ont toujours communiqué entr'elles.

Je ne prétends pas dire pourtant qu'il soit hors de toute vraisemblance que la Mer-Noire ait jadis été séparée de la mer Égée; mais on ne pourra jamais admettre que la Propontide fût séparée de la Méditerranée, ni que le Bosphore ne fût, jusqu'à Buyuk-Dhéré, un golfe semblable à ceux de Nicée et de Nicomédie, et alors comment supposer qu'à trois ou quatre milles de la Propontide, il se soit trouvé une mer qui ait pu avoir une très-grande élévation au dessus d'elle?

Mais comment la Caspienne s'est-elle séparée de la mer d'Azof? et pourquoi son niveau a-t-il baissé, tandis que celui de la Mer-Noire s'est maintenu dans le même état?

Il me semble que les alluvions du Don, du Kouban, du Volga et de cette infinité de rivières et de torrens qui descendent du Caucase, ont dû suffire pour opérer peu à peu cette séparation. Ces mers ne communiquaient que par un canal, et ce canal recevait à ses deux extrémités les alluvions de trois grands fleuves; il recevait aussi, dans toute sa longueur, toutes les terres que les pluies détachaient continuellement des hautes montagnes du Caucase. Si le Don versait ses eaux à Constantinople ou à Lampsaque, pense-t-on qu'il fallût un grand nombre de siècles pour que la Propontide ou la mer Égée cessât de communiquer avec le Pont-Euxin? Le Don, qui est un des plus grands fleuves d'Europe, n'a pu amener les sables et le limon qu'il charrie; il n'a pu les verser dans le détroit qui

qui joignait les deux mers, sans élever peu à peu le fond de ce détroit, sans finir par l'obstruer. Le Volga en faisait de même vers l'autre extrémité; ce qui accélérait d'autant plus vîte le comblement de ce canal.

Par cette séparation, la Mer-Noire n'a dû éprouver aucun changement bien sensible dans son niveau; car il est à présumer qu'ayant toujours eu plus d'eau qu'il n'en fallait à son évaporation, elle en versait une partie dans la Propontide, comme elle y verse aujourd'hui tout ce qu'elle a de superflu; elle versait l'autre partie dans la Caspienne; ce qui la maintenait alors à peu près au même niveau qu'elle. Mais la Caspienne, qui n'a plus reçu les eaux de la Mer-Noire ou celles du Don et du Kouban, et qui se trouvait alors perdre plus par l'évaporation, qu'elle ne recevait par les pluies et par les fleuves qui s'y rendent, a dû nécessairement diminuer en étendue et en hauteur, jusqu'à ce que l'équilibre ait été établi comme il l'est aujourd'hui.

M. Pallas donne comme une preuve du grand abaissement de cette mer, le cours du Volga, qu'on sait être très-long et assez rapide, et qui prend sa source dans une contrée qui est très-peu élevée au dessus des autres mers (1).

Mais la preuve la plus certaine que la Caspienne est plus basse que le Pont-Euxin, c'est que, à l'endroit où le Volga et le Don sont le plus rapprochés, et où ils n'ont pas plus de sept ou huit lieues de distance, le premier, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, a son lit plus bas de soixante et quelques pieds que le second; ce qui doit faire supposer que la Mer-Noire est de soixante et quelques pieds plus haute que la Caspienne.

Tel est aussi l'abaissement que cette dernière a éprouvé peu à peu; telle est à peu près l'élévation du sol, qui s'est formé à mesure que ses eaux se retiraient. Les vastes déserts qui s'étendent du Volga jusqu'au Jaïk, et depuis le Jaïk jusqu'au lac d'Aral, ainsi que celui situé derrière ce même lac, vers les monts Ouralks, ne sont, suivant Pallas, qu'à quinze toises au dessus de cette mer.

---

(1) Pallas. *Voyage*, tom. V, pag. 196.

On doit bien présumer que c'est au nord-ouest, au nord, au nord-est et à l'est, que la Caspienne a dû perdre de son étendue, puisque le sol était bas et uni, et que le Térek, le Kouma, le Volga, le Jaïk, le Yemba, le Sihoun et le Gihoun (le Jaxarte et l'Oxus) y amenaient leur sable et leur limon. Le Mogan, à l'ouest, présente aussi une vaste plaine sabloneuse, peu élevée, formée par le Kur et par l'Araxe, et couverte des coquillages et autres corps marins de la Caspienne, tandis que la côte montagneuse du Chyrvan, depuis les environs de Terki jusqu'au-delà de Bakou, n'a pas dû gagner grand'chose par la retraite des eaux, la mer y ayant dû être toujours assez profonde.

Le Guilan et le Mazanderan sont visiblement sortis en partie du sein des eaux : les plaines y sont basses, fertiles, parce que, situées au pied de très-hautes montagnes, elles reçoivent toutes les terres qui s'en détachent. Le fond de la mer, au devant de ces provinces, a dû toujours être vaseux, comme il l'est encore aujourd'hui. Ainsi la Caspienne baisserait encore, que tout ce qui sortirait du sein des eaux, dans ces deux provinces, serait bientôt propre à la culture, attendu que les pluies y sont fréquentes, et que le sel marin contenu dans ces terres serait bientôt entraîné à la mer.

Les terres qui se trouvent entre le Don et le Kouban, où nous disons que commençait le canal de communication, ne sont que des terres d'alluvion, semblables à celles des embouchures du Danube, du Dniéper et du Dniester ; elles ne sont pas stériles comme celles situées entre le Volga, le Jaïk et le Yemba ; elles ne sont pas non plus chargées de sel marin ni couvertes de coquilles marines : aussi produisent-elles des pâturages excellens. On lit dans un Mémoire extrait d'un voyage fait au printems de 1784 dans la partie méridionale de la Russie, page 84, que la terre y est parsemée de toutes sortes de plantes. On y voit, selon l'auteur, des renoncules, des tulipes, des iris, des asperges, des pruniers sauvages, des cerisiers. Depuis le Don jusqu'à Donskaia, première forteresse de la ligne établie par les Russes au bas du Caucase, c'est une vaste plaine de trois cent soixante werstes (un peu plus de trois

degrés) (1), dans laquelle des Tartares et des Kalmouks font paître de nombreux troupeaux.

En considérant cette immense quantité d'eau que reçoit la Caspienne de plusieurs grands fleuves, tels que le Volga, le Jaïk, le Yemba, le Kur, le Térek, et d'un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de torrens qui coulent du Caucase, du Guilan, du Mazanderan et du Khorassan, on a de la peine à se persuader qu'elle soit dissipée par la seule évaporation. La Mer-Noire se décharge du surplus de ses eaux dans la Propontide : il a fallu chercher une issue à celles de la Caspienne. Le romanesque Struys a imaginé deux goufres dans le golfe du Guilan, dont le bruit, dit-il, est tel, qu'on l'entend de cinq à six lieues; il croit que ce sont deux abîmes où les eaux de cette mer vont s'engloutir. Quelques voyageurs ont été plus loin; ils ont avancé que les eaux de la Caspienne avaient, par ces goufres, une issue dans le golfe Persique, et pour preuve de cela ils ont assuré qu'on voyait chaque année sur la mer, aux environs d'Ormus, des feuilles de saule en grande quantité. Or, le saule, selon eux, croît abondamment aux environs de la Caspienne, tandis qu'il ne se trouve pas dans l'intérieur de la Perse.

Je ne sais si le fait qu'ils avancent au sujet de ces feuilles est vrai ou faux; mais fût-il vrai, rien ne prouverait qu'elles viennent de la Caspienne : le fleuve des Arabes pourrait bien plus facilement les avoir charriées. On sait que le Tigre reçoit un grand nombre de rivières qui viennent du Curdistan et des frontières de la Médie, où cet arbre est assez commun; il se trouve d'ailleurs aux environs de Bagdad, et peut-être aussi dans la partie la plus méridionale de la Perse. Le trajet que ces feuilles auraient à parcourir si elles étaient amenées par la Diala ou le petit Zarb, serait moins long que par les canaux souterrains que l'on a imaginés.

Quant aux goufres, ils n'existent certainement pas. On voit seulement aux environs de Bakou, des sources de naphte ou bitume noir qui coule dans la mer : on en voit en plus grande quantité à

(1) Cent quatre werstes font un degré de l'équateur.

deux ou trois lieues de la côte. La terre, aux environs de ces sources, est perpétuellement enflammée; mais il n'y a, dans l'intérieur des terres et dans la mer, ni volcans, ni abîmes, ni rien qui puisse avoir donné lieu à l'existence de ces goufres.

La Mer-Noire, il est vrai, se décharge dans la Propontide, et celle-ci dans l'Archipel; mais si l'on fait attention que cette mer reçoit plus d'eau que la Caspienne, que la portion qui passe par le Bosphore n'équivaut pas à celle d'un grand fleuve; si l'on réfléchit qu'elle a à peu près la même étendue que la Caspienne, et qu'elle est dans un climat un peu plus froid, on ne sera pas surpris que l'évaporation suffise pour maintenir l'équilibre dans cette dernière.

Si on observe d'ailleurs la mer Caspienne, on verra qu'elle présente beaucoup d'irrégularité ou de variation dans le volume de ses eaux. Les vents la font considérablement élever sur le rivage méridional ou sur le rivage septentrional, suivant qu'ils soufflent du nord ou du midi; mais indépendamment de cette cause, qui lui est commune avec toutes les autres mers, les eaux s'élèvent, dans certaines circonstances, de plusieurs pieds, et ceci tient aux années plus humides, à celles où, la fonte des neiges s'étant opérée plus rapidement, les fleuves ont versé pendant quelque tems un volume d'eau beaucoup plus considérable. Cette différence dans l'élévation des eaux de cette mer s'observe aussi dans les différentes saisons de l'année; elles sont constamment plus hautes au printems qu'en automne, en hiver qu'en été. Ce fait, connu de tous les habitans des côtes maritimes, démontre clairement que l'évaporation suffit pour la tenir en équilibre.

CHAPITRE IX.

Parallèle des Turcs et des Persans. Mœurs et usages de ces peuples. Ameublement; parure; vêtement des hommes et des femmes. Armes. Chevaux. Barbe. Tabac à fumer. Café. Opium. Pain. Riz et autres alimens.

Un voyageur qui passe de l'Empire othoman en Perse s'apperçoit, aux premiers pas qu'il fait, de la grande différence qu'il y a d'un peuple à l'autre. Tout en Turquie porte l'empreinte de la cruauté et de la barbarie; tout en Perse annonce une nation douce et civilisée. Les Turcs sont vains, dédaigneux, inhospitaliers; les Persans sont polis, complimenteurs, affectueux. Les premiers, en se transportant des rives du Jaxarte et de l'Oxus dans les délicieuses provinces de l'Asie mineure, en s'établissant dans la Grèce policée, ont conservé toute la rudesse d'un peuple pasteur et guerrier; les autres, au milieu des Arabes, des Ouzbeqs, des Turcomans, des Curdes, des Afghans, qui les ont tour-à-tour vaincus et opprimés, n'ont pas perdu le goût des arts, l'amour des lettres, le penchant qu'ils ont toujours eu pour le trafic et le commerce.

Régis tous deux par les lois du Koran, gouvernés tous deux par un despote, sous la volonté duquel tout doit fléchir; établis sous un même ciel, dans un même climat, les uns sont féroces, paresseux et ignorans; les autres sont humains, actifs et industrieux.

Sans doute les Persans n'ont pas atteint ce degré d'instruction, cette délicatesse de goût, cette finesse de tact auxquels les Européens sont parvenus, parce que l'isolement dans lequel les a tenus la religion, et la contrainte à laquelle les a assujettis la forme du gouvernement, s'y sont constamment opposés : mais si, comme les Turcs, ils s'étaient trouvés à portée de fréquenter les Européens, si les ports de la Perse, si la capitale, si les grandes villes de cet

Empire avaient pu librement trafiquer avec l'Europe, si le peuple avait pu, aussi facilement que le peuple turc, se transporter parmi nous, depuis long-tems la Perse serait à l'instar de l'Europe.

Les Turcs méprisent les autres peuples, et repoussent avec obstination tout ce qui leur vient de ceux qui ne professent pas la religion de Mahomet; les Persans, au contraire, les estiment à leur valeur, et de quelque part que leur vienne l'instruction, ils la reçoivent avec plaisir.

Quoique ces derniers se livrent aujourd'hui plus particuliérement à l'étude des livres sacrés, à la poésie et à l'astrologie, ils ne négligent pas pour cela les autres sciences; ils accueillent les étrangers qui leur paraissent avoir du mérite et du savoir; ils font surtout grand cas des Européens; ils recherchent leur amitié; ils leur font politesse, et ils ne tardent pas à leur faire une infinité de questions sur les mœurs et les usages de leur pays, sur les arts qu'on y exerce, sur les sciences qu'on y cultive, sur la religion qu'on y professe.

Aussi superstitieux aujourd'hui que les Turcs, ils ne sont pas aussi fanatiques; ils poussent le scrupule, à quelques égards, plus loin qu'eux; ils ne mangent pas communément avec une personne de religion différente; ils ne boivent pas dans une tasse, dans un verre qui aurait servi à un Chrétien, à un Juif, à un Indien, et ils permettent qu'on entre dans leurs mosquées; ils souffrent toutes les objections qu'on leur fait à l'égard de la religion; ils écoutent, sans se fâcher, tout ce qu'on leur dit contre leur prophète et contre leurs imans. Le Turc vous assassinerait si vous parliez devant lui avec irrévérence de Mahomet et de ses lois; le Persan vous regarde avec pitié; il adresse ses vœux au ciel pour que la vérité se montre à vous dans tout son éclat; il cesse de vous parler de sa religion, mais il continue à vous voir avec bienveillance et amitié.

Aussi brave que le Turc, plus actif, moins patient, il est, comme lui, cruel dans le combat, implacable envers son ennemi armé, mais plus traitable après la bataille, plus sociable après la paix. Qu'il ait affaire à des Géorgiens, à des Russes, qui professent la religion catholique, ou à des Turcs, des Arabes, des Afghans, qui sont mahométans comme lui, mais d'une secte différente, il est

également porté à leur rendre service après la guerre s'il en trouve l'occasion, tandis que le Turc n'oublie jamais que vous avez été son ennemi.

On voit plus rarement en Perse qu'en Turquie des révoltes, des rebellions, des mouvemens séditieux, de grands attroupemens, pour renverser le chef de l'État ou ses ministres, pour arrêter les caravanes et mettre à contribution une ville, une province. L'assassinat, le viol, n'y sont pas non plus si fréquens. Le Persan vaut pourtant moins par ses mœurs, et peut-être même par son caractère, que le Turc. Si le premier a plus d'instruction, plus de politesse, plus de douceur que le second; s'il trouble moins souvent la tranquillité de l'État, s'il menace moins souvent la fortune ou la vie des autres citoyens, s'il respecte davantage la faiblesse de l'un et de l'autre sexe, il n'a ni cet orgueil, ni cette magnanimité, ni cette estime de soi-même, ni cette confiance dans l'amitié, ni ce dévoûment à son bienfaiteur, qui produisent quelquefois de grandes choses chez le Turc.

Le Persan est plus fourbe, plus dissimulé, plus adroit, plus souple, plus insinuant, plus exercé au mensonge et au parjure que le Turc. Caressant et flatteur par habitude, il est bas et rampant envers ses égaux, comme envers ses supérieurs, soit qu'il sollicite une faveur, soit qu'il traite seulement une affaire d'intérêt.

Qu'il ait pris des engagemens sur sa parole ou par écrit, il y manque toutes les fois qu'il peut le faire impunément. Il vole sans scrupule s'il croit n'être pas apperçu, et même ouvertement et avec effronterie s'il espère qu'on ne pourra le convaincre en justice.

Les faux témoins sont encore plus communs, plus déhontés en Perse qu'en Turquie : les juges y sont encore plus corruptibles; les hommes en place tout aussi prévaricateurs. Le ministère est peut-être plus attaché aux devoirs de sa place, parce qu'il est ordinairement plus riche, plus instruit et plus stable; car on voit, moins en Perse qu'en Turquie, des hommes passer rapidement des derniers rangs de la société, aux premières places de l'État. Néanmoins l'intrigue, les cabales, les dénonciations, les menées sourdes,

s'y exercent avec une activité, avec une ardeur, avec une persévérance dont les Turcs ne sont pas capables. Le harem du roi est le foyer de ces intrigues, et les eunuques en sont les agens les plus actifs comme les plus intéressés.

Les femmes jouent ici, comme en Turquie, un grand rôle dans toutes les affaires un peu importantes, quoiqu'elles n'y figurent qu'à l'aide des maris ou de leurs eunuques.

Le Persan, s'il faut le dire, nous a paru un peuple dégénéré, dont les vices se sont accrus pendant les troubles de sa patrie, dont les vertus peut-être ne sont aujourd'hui que l'apparence de ce qu'elles furent réellement quand les lois étaient en vigueur, quand les talens étaient encouragés, quand la probité était honorée, quand le mérite était récompensé; quand chacun, assuré de sa propriété, pouvait l'accroître par un travail honnête.

Le Turc, au contraire, est un peuple nouveau qui a toute la grossiéreté, toute la rudesse, toute l'ignorance de celui que la civilisation n'a pas poli, que l'instruction n'a pas rendu meilleur. Avec un gouvernement habile et bien intentionné, les Persans reconstruiraient leurs villes, rétabliraient leur commerce, reprendraient leur industrie, répareraient les dommages que leur agriculture a soufferts. Avec un gouvernement vigoureux, actif et intelligent, le Turc ferait peut-être encore une fois trembler l'Europe.

Après avoir exposé le plus succinctement qu'il nous a été possible, les mœurs générales et le caractère national des deux peuples, qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails à l'égard des usages.

Les présens sont encore plus communs en Perse qu'en Turquie. On ne se présente jamais devant le roi, on ne sollicite jamais une grace, une faveur auprès d'un grand; on n'aborde pas même ses égaux pour traiter de quelqu'affaire d'intérêt, qu'on ne se fasse précéder ou accompagner d'un présent proportionné au rang de la personne qui se présente, ou à l'importance de la faveur qu'on va solliciter.

Il est vrai que l'usage oblige en même tems celui qui reçoit un présent, d'en rendre un autre; mais à cet échange, le plus puissant doit

doit gagner le décuple, à moins que, par orgueil ou par ostentation, il ne veuille surpasser l'autre en générosité ; ce qui est très-rare, si ce n'est à l'égard des étrangers et des ambassadeurs.

Les juges se conduisent différemment : ils en reçoivent des deux parties, et n'en rendent point à leur tour; ils croient faire assez pour l'une en lui faisant gagner son procès, et pour l'autre en ne la condamnant pas avec plus de rigueur.

Il y a bien plus de luxe en Perse qu'en Turquie, par cela seul que la civilisation y est plus avancée : ce luxe consiste, dans les deux États, moins dans l'ameublement de sa maison et les mets qu'on y apprête, que dans les habits et la parure qu'on porte, dans le nombre des femmes et des esclaves que l'on entretient, des domestiques que l'on a à son service, des chevaux que l'on nourrit.

Les maisons des Persans sont en général plus vastes que celles des Turcs : elles sont distribuées avec plus de goût, plus d'élégance, plus de commodité; elles ont plusieurs corps-de-logis d'une architecture simple et régulière. Si le local ne permet pas d'avoir un jardin, il y a du moins une cour où sont plantés quelques arbres. Les riches ont presque toujours des fontaines ou des jets d'eau dans leurs salons pour s'y procurer de la fraîcheur.

L'ameublement est fort simple : il consiste en un double tapis sur le plancher de toutes les chambres que l'on habite, et en un divan ou sopha peu élevé, placé tout autour. On met, le soir, sur le tapis ou sur le divan, des matelas peu épais, de laine ou de coton, sur lesquels on couche, et qu'on enferme le jour dans des armoires. Le premier des tapis qu'on met sur le plancher, est un feutre fort épais et assez fort ; le second est ce que nous connaissons sous le nom de *tapis de Perse*. Souvent on ne met que celui de feutre : on en fabrique à cet effet de très-fins et de très-beaux. J'en ai parlé à la fin du chapitre III.

Pour ce qui regarde l'habillement (*pl.* 34, *fig.* 2), il est moins ample, moins compliqué que celui des Turcs. Le caleçon, qui est ordinairement en soie ou en coton, descend jusqu'au bas de la jambe, et ressemble à nos pantalons un peu larges; il se noue au dessus des hanches au moyen d'un ruban qui passe dans une coulisse.

La chemise des personnes riches ou qui sont dans l'aisance, est en soie rouge, d'un tissu assez serré : les gens du peuple la portent en coton; elle se met au dessus des pantalons, et ne descend guère qu'à mi-cuisse; elle n'est point ouverte au devant de la poitrine, comme les nôtres, mais sur le côté; elle croise un peu et se boutonne par un seul bouton, au dessus du bras droit; le cou est nu tant en hiver qu'en été.

On met sur la chemise une veste qui ne descend guère que jusqu'aux genoux; l'été, elle est en toile de coton; l'hiver, elle est en coton piqué; elle croise un peu sur le ventre et sur la poitrine, et se fixe par deux boutons, l'un au dessus de la hanche droite, l'autre un peu au dessous de celui de la chemise.

L'habit qu'on met par-dessus, descend jusqu'aux talons : il est, comme l'autre, ouvert en arrière, sur les côtés et en avant; il croise sur le ventre et sur la poitrine, et se boutonne de même.

L'hiver, les Persans portent des pelisses ou des surtouts de drap simples, ou doublés, en tout ou en partie, des plus belles et des plus riches peaux. Les gens de fatigue ont leur surtout sans manches ou avec des manches fendues, afin de pouvoir dégager le bras toutes les fois qu'ils en ont besoin.

Tous les Persans ont pour ceinture un schal de Kachemire ou un schal de Kerman; le premier coûte six fois plus que le second. Les plus pauvres se contentent quelquefois d'une ceinture de cuir. Les grands et tous les militaires portent un poignard plus court que le cangear des Turcs; les hommes d'affaires, les hommes de loi, les hommes de lettres, n'ont pour l'ordinaire qu'une écritoire en place de poignard.

Le vêtement des femmes (*pl.* 35) diffère de celui de l'homme : le caleçon est beaucoup plus ample; il est matelassé ou rembourré en dedans, de manière que la jambe ne peut ni se voir ni se dessiner à travers.

La chemise est ouverte en avant jusqu'au milieu du ventre : elle se boutonne ou se crochète par le haut; elle est en soie ou en coton.

L'habit ne descend pas jusqu'aux genoux; il est ouvert en devant, et peut se boutonner tout le long de la poitrine par le moyen

d'un grand nombre de gances et de petits boutons en soie, en argent ou en or.

La ceinture qu'on met au dessus de l'habit, et qui dispense ordinairement de le boutonner, est en peau recouverte de drap ou de soie; elle est brodée et garnie en devant d'une plaque d'or ou d'argent, ornée de pierreries. On porte aussi pour ceinture des schals de Kachemire, ou des schals de laine ou de soie, fabriqués dans le pays.

Lorsqu'une femme sort de sa maison, elle s'enveloppe d'un grand voile de mousseline ou d'une étoffe de coton moins fine. Les femmes du peuple se servent d'une toile de coton peinte.

Les cheveux sont presque toujours flottans en arrière et disposés en tresses; ceux de devant sont coupés courts et rabattus sur le front; ceux des côtés descendent en ondoyant sur les oreilles et sur les joues. Les bandeaux, les diadêmes, les bonnets, sont aussi variés pour la forme et la richesse, que ceux de nos femmes européennes. Les schals dont on se sert pour couvrir ou orner la tête, prennent mille formes différentes; ils descendent sur le dos, sur les épaules; font le tour du cou ou restent fixés et serrés au sommet de la tête.

Le bonnet des hommes (*pl.* 34, *fig.* 2), quoique moins incommode que le turban, puisqu'on peut le quitter à volonté, n'en est pas moins trop chaud : il est fait d'une peau d'agneau à laine noire, courte et crépue ; il est doublé en dedans d'une peau semblable, moins fine, blanche ou grisâtre, et il est terminé supérieurement par une calotte de beau drap rouge ou bleu de ciel, et quelquefois d'une simple peau blanche. Les personnes riches entourent ce bonnet d'un schal de Kachemire ; ce qui en augmente le poids et la chaleur.

Quant à la chaussure, on y use d'une sorte de babouche assez semblable, pour la forme, à celle de nos mules ; elle n'en diffère qu'en ce qu'elle est formée, à l'intérieur, d'une plaque d'ivoire, de métal ou de bois un peu dur : on peint des fleurs naturelles ou de fantaisie sur celles de bois. Les hommes de cour, et ceux qui les imitent, portent l'hiver des souliers à talons de bois, grêles, et élevés

de deux à trois pouces, recouverts en chagrin ou en galuchat, de couleur ordinairement verte, qui ne rendent pas leur démarche bien assurée, mais qui les garantissent de la boue. Ces souliers ont un quartier qui se relève; ils sont en tout semblables à ceux que portaient nos femmes il y a quelques années. Le bout du talon est ferré, au lieu que celui de nos femmes était plus ordinairement garni en cuir. Le dessus de ce soulier est fait d'une peau de cheval qu'on prépare dans le pays, et qu'on teint en vert.

On porte aussi des bottes, soit qu'on monte à cheval, soit qu'on aille à pied dans la ville : elles sont plus solides, mieux faites, et un peu mieux ajustées que celles des Turcs : on choisit à cet effet une peau de veau teinte en noir.

Les souliers des gens de la campagne ont un talon plat et ferré (*pl.* 34, *fig.* 1); la semelle est d'un cuir de chameau; le dessus est un tricot de coton très-gros et très-serré, qui joint la souplesse à la solidité.

On porte à la ville des demi-bas tricotés, de laine ou de coton : nous en avons vu beaucoup, et nous en avons porté nous-mêmes, sur lesquels on avait représenté, en diverses couleurs, des oiseaux assez mal dessinés. A la campagne on est sans bas tout l'été, et l'hiver on se sert de bandelettes qu'on arrange de manière à ce que la jambe soit toute recouverte, et se trouve par ce moyen garantie du froid.

Une remarque que nous ont fait faire les divers habits que nous avons été obligés de porter dans nos voyages, c'est que le vêtement influe beaucoup sur nos facultés physiques et morales. Le Persan doit peut-être à son habit plus simple, plus dégagé, moins ample, moins pesant que celui du Turc, tous les avantages qu'il a sur lui, ces manières plus aisées, par exemple; ces mouvemens plus accélérés, cette plus grande aptitude aux travaux manuels, cet esprit plus vif, ce jugement plus prompt, qui frappent l'étranger aux premiers pas qu'il fait en Perse. L'habit turc condamne peu à peu l'homme à l'inaction en rendant trop pénibles les mouvemens du corps : l'habit persan au contraire, encore plus que le nôtre, permet d'agir à l'instant suivant les conceptions de la tête, ou

suivant l'instinct purement animal qui veille à notre conservation.

Nous l'avons éprouvé nous-mêmes : enveloppés dans l'habillement des Turcs, nous avions de la peine à nous décider à faire usage de nos bras et de nos jambes; déjà nous étions devenus, comme eux, indolens et paresseux. Trois ou quatre années peut-être auraient suffi pour que notre moral s'engourdît dans les mêmes proportions que notre physique; au lieu qu'avec l'habit persan, qui nous fatiguait moins que nos habits européens, nous avons joui complétement de toutes nos facultés.

Nous pourrions, s'il le fallait, citer à ce sujet ce qui se passe parmi nos Européens, dans quelques villes du Levant. Ceux qui, pour complaire à leurs femmes, ou pour s'assujettir à toutes les habitudes du pays, quittent l'habit européen pour prendre celui du pays, deviennent en peu de tems de véritables Turcs; ils cessent insensiblement de faire usage de leurs membres; leur tête même cesse d'agir; toutes leurs affaires de commerce ne sont bientôt plus qu'entre les mains des commis et des courtiers.

Ainsi donc le vêtement influe, plus puissamment qu'on ne croit, sur les habitudes et le caractère des hommes : c'est le vêtement, encore plus que le climat et les lois, qui les rend actifs ou paresseux, industrieux ou inhabiles. Voyez le Turc en Égypte, en Syrie, dans l'Asie mineure, dans la Grèce; partout où il est affublé de ces larges et trop pesans habits, partout où il est enseveli sous deux ou trois pelisses, son esprit est en rapport avec son corps : c'est en quelque sorte un automate qui ne pense pas, qui remue avec peine et lenteur les doigts, la langue et les yeux, et fort rarement les mains et les pieds. Voyez ce même homme dans le même pays; vêtu légérement, il est excellent rameur, ouvrier intelligent, soldat audacieux.

Pierre-le-Grand, n'en doutons pas, a plus fait pour sa nation en la forçant à changer de costume, que par les lois et les réglemens que son génie a dictés.

Ordinairement les Turcs ne se permettent pas de porter des bijoux d'or : on leur voit rarement des pierreries. Les Persans, au

contraire, en sont couverts : ils ont aux doigts un grand nombre de bagues ; ils ont une chaîne d'or ou d'argent passée autour du cou, laquelle pend sur la poitrine, et se cache sous l'habit : à cette chaîne sont attachés des bagues, des cachets, une bourse, une montre et divers autres bijoux. Le bonnet est orné quelquefois de pierreries : on en voit aussi sur la poitrine et autour de la ceinture. Le roi et quelques grands portent, au dessus du coude, des bracelets de pierres précieuses. (*Pl.* 36 *et Pl.* 38.)

Il est bien vrai que les plus dévots, parmi les hommes seulement, font placer les plus belles pierres, les plus gros diamans sur l'argent, attendu que la loi de Mahomet leur interdit l'or; mais ces diamans ainsi montés n'en sont pas moins précieux et pas moins chers.

Les armes sont un objet du plus grand luxe : il y a des lames de sabre ou de poignard qui se paient des prix exorbitans. Lorsqu'une lame est réputée excellente, on en donne quinze, vingt, trente mille piastres, et même davantage. La poignée est quelquefois encore plus chère ; elle est souvent en jade oriental, et surmontée d'un très-gros rubis, d'un superbe saphir ou d'un diamant du plus grand prix : les plus communes sont recouvertes d'une lame d'or ou d'argent assez bien travaillée.

Les femmes ont encore plus de bijoux, de joyaux, d'ornemens précieux, que les hommes : tout leur corps en est pour ainsi dire couvert ; elles placent sur la tête et autour du cou des aigrettes, des bandeaux, des colliers faits avec les plus belles pierres ou les perles les plus grosses et les plus fines. Leurs ceintures sont enrichies de diamans, de rubis; leurs doigts sont chargés d'anneaux; elles ont des bracelets aux bras et aux pieds, et quelquefois des pièces d'or sur tous les bords de leurs habits.

La dépense à laquelle le Persan, encore plus que le Turc, se laisse entraîner pour son harem, est rarement proportionnée à la fortune qu'il a, aux emplois qu'il exerce, au rang qu'il occupe. Qu'il ait une seule épouse ou plusieurs, le nombre des esclaves est toujours fort grand. On sait que parmi ces esclaves, les unes sont destinées au service ; ce sont les moins jeunes, les moins jolies ; les

autres briguent toutes l'honneur d'être admises au lit du maître, et de devenir mères, afin d'avoir elles-mêmes des esclaves pour les servir, et d'être en quelque sorte assimilées aux épouses. La dépense qui se fait alors dans le harem est excessive. Si le maître est généreux ou faible, ses femmes ne mettent point de bornes à leurs desirs. Les habits les plus riches et les plus frais, les bijoux les plus précieux et les plus chers, les parfums les plus exquis et les plus rares, les mets les plus délicats et les plus recherchés, doivent leur être fournis avec une abondance, avec une profusion dont on n'a pas d'exemple en Europe. Il semble qu'une femme, dans l'Orient, toujours étrangère à la famille de son mari ou de son maître, ne doive vivre que pour elle, et ne songer qu'à son bonheur particulier; il semble qu'elle doive chercher à se dédommager par la beauté, la rareté, le précieux de tout ce qu'elle peut se procurer, de la contrainte à laquelle les lois et les usages l'ont condamnée : uniquement occupée à fixer les regards de l'homme qui la tient enfermée, et obtenir la préférence sur ses rivales, ou à exciter l'envie des femmes qu'elle reçoit, elle passe une partie de la journée au bain et à sa toilette, et l'autre à étaler toutes les richesses qu'elle possède, devant des amies qui viennent la voir, devant des danseuses, des musiciennes qu'elle fait venir habituellement chez elle pour charmer son ennui.

Le luxe des chevaux et des harnois est poussé encore plus loin en Perse, qu'en Turquie. Un grand ne sort jamais, pour aller à la chasse, à la promenade, ou pour faire une visite, qu'il n'ait avec lui quelques valets de pied et quelques domestiques à cheval, conduisant chacun un ou deux chevaux superbement harnachés. Le simple particulier se fait accompagner, lorsqu'il est à cheval, d'un ou de plusieurs domestiques aussi bien montés que lui.

On prodigue, dans les harnois, l'or, l'argent, les broderies, les perles fines, les pierres précieuses. La bride et les cuirs qui attachent la selle, sont couverts de sequins, de chaînes d'or. La housse de parade, qui descend presque jusqu'à terre, est toute en broderie d'or, et est souvent enrichie de perles et de pierreries.

Les Persans ont une grande vénération pour la barbe; ils la

portent ordinairement moins longue que les Turcs, mais personne aujourd'hui, parmi eux, ne s'en dispense. Un jeune homme n'attend pas, comme en Turquie, d'être marié ou d'être parvenu aux emplois publics pour la laisser croître.

En Égypte, la barbe est une marque apparente de liberté; les Mameluks ne peuvent la porter qu'ils ne soient affranchis. En Perse, les esclaves l'ont comme leurs maîtres. Ils craindraient d'être pris pour des eunuques s'ils la coupaient.

Les barbes les plus noires et les plus touffues sont les plus estimées; aussi ne voit-on, en Perse, que des barbes noires. Ce n'est pas qu'il n'y ait des blonds, surtout parmi les Curdes, les Arméniens et les habitans de l'Aderbidjan; mais, autant pour plaire aux femmes, qui n'estiment pas en général les blonds, que pour se donner un air de force et de jeunesse, tous se font teindre la barbe, et tous voudraient l'avoir bien touffue. Ceux qui en ont fort peu, feraient toutes sortes de sacrifices pour en avoir beaucoup, et il n'y a pas de jeunes gens qui n'emploient, pour la faire pousser, des onguens, des pomades, et une infinité de drogues aussi peu propres les unes que les autres à produire cet effet.

Il n'y a pas certainement de pays au Monde, où la barbe soit autant soignée qu'en Perse : le matin en sortant du lit, le soir en s'y mettant, après ses repas et plusieurs fois dans la journée, le Persan lave soigneusement sa barbe, la sèche avec un linge, la peigne long-tems, en ajuste bien les poils, et y passe plusieurs fois la main pour les assujettir. Il porte, à cet effet, dans sa poche, un miroir et un peigne pour remédier sur-le-champ à tous les dérangemens qui pourraient survenir à cette partie, soit par l'effet du vent, soit par quelque frottement inattendu.

Les otages que Méhémet fit venir du Khorassan en 1796, sont les seuls que nous ayions vus, dans ce pays, sans barbe; ils portaient seulement des moustaches fort longues. C'étaient des seigneurs ouzbeqs et turcomans du nord de cette province.

Les Persans se rasent la tête deux ou trois fois par semaine. Quelques-uns laissent croître sur le crâne, comme les Turcs, une touffe de cheveux; quelques autres, dans la classe du peuple seulement,

seulement, laissent une bordure de cheveux au dessus des oreilles, qui se joignent sur le devant à l'origine de la barbe.

Les Curdes que nous avons vus entre Mossul et Bagdad forment, de la touffe de cheveux qu'ils laissent au milieu de la tête, deux tresses très-longues qu'ils laissent pendre derrière les oreilles. Nous avons aussi trouvé la même coiffure parmi quelques Curdes de la Perse, mais elle y est beaucoup moins commune.

L'usage du tabac en poudre n'est presque pas connu dans les parties de la Perse, que nous avons parcourues; celui de la pipe y est de même très-peu répandu : on y a substitué le narguil, qui est un instrument ou vase de cristal, de métal ou de cuir, à moitié rempli d'eau, et surmonté d'un cylindre creux, terminé par un godet en métal, sur lequel on met le tabac que l'on veut fumer; un long tuyau de bois ou de cuir est adapté à la partie supérieure du vase : la fumée du tabac passe par le cylindre et à travers l'eau, et n'est reçue par le tuyau, dans la bouche, qu'après avoir été épurée dans l'eau contenue dans le vase. Cette manière de fumer exige, comme on voit, plus d'appareil que la pipe turque ; et elle est peut-être plus mal-saine, puisqu'il faut aspirer avec effort, et faire parvenir la fumée toute entière dans la poitrine, au lieu qu'avec la pipe on se contente de l'amener dans la bouche.

Lorsqu'on fume le narguil, les premières inspirations sont presque toujours suivies d'une forte toux. La fumée de tabac, même parmi les personnes qui y sont le plus habituées, ne peut être reçue dans les poumons, qu'elle ne les irrite et ne produise la toux. Le Persan est obligé de s'arrêter lorsqu'il en a tiré quelques bouchées; il y revient après quelques momens de repos; mais très-souvent il s'en contente, et fait passer le narguil à une autre personne.

Les Persans ne fument pas leur narguil aussi souvent que les Turcs fument leur pipe : c'est ordinairement le matin et le soir, et deux ou trois fois dans la journée, qu'ils en tirent quelques bouchées, tandis que les Turcs fument du matin au soir. Le riche et l'homme oisif, parmi ceux-ci, n'ont pas d'autre occupation : la pipe, le café, et un chapelet à la main dans l'intervalle, voilà ce qui remplit la journée d'un Turc. Nous avons vu plusieurs fois des

artisans de cette nation, des tailleurs d'habit, des brodeurs, des charpentiers, des forgerons, au milieu de leurs travaux, avoir sans cesse à la bouche une pipe de deux aunes de long : l'attitude gênée qu'elle leur occasionnait, la tête qui ne pouvait suivre les mouvemens de leur corps, les rendait tout-à-fait ridicules.

Le tabac dont usent les Persans pour le narguil, est le même que nous employons si mal-à-propos pour le nez ; il est cultivé dans le pays, et connu sous le nom de *tumbak* ou *tombak*. Il est beaucoup plus fort que le tabac turc, parce qu'on ne cueille les feuilles que lorsqu'elles sont un peu avancées. Celui que le peuple consomme, fait avec toutes les parties de la plante, est si âcre, qu'il est obligé de le laver, et d'en exprimer le suc avant de le mettre au narguil. Il en croît, aux environs de Chiras, d'une qualité si renommée, qu'elle se vend, dans le pays, jusqu'à neuf ou dix piastres turques le batman ou les six livres ; le plus commun ne vaut pas plus d'une piastre.

On sait que le café, originaire de l'Arabie, et usité en Perse depuis un tems immémorial, avait donné lieu, dans ce pays, à l'établissement d'un grand nombre de maisons publiques nommées *kahvé-kahné*, où les oisifs allaient se rendre pour y prendre quelques tasses de cette boisson, y faire la conversation, y apprendre les nouvelles politiques, y entendre des sermons, des histoires, des pièces de vers, des contes, et y jouer aux échecs, aux dames et autres jeux semblables.

Les voyageurs parlent des cafés persans bien avant qu'on les connût en Europe : ceux d'Ispahan et des grandes villes de la Perse étaient d'un luxe auquel heureusement nous sommes bien loin d'avoir atteint : c'étaient des salons fort spacieux, où l'on voyait des bassins, des jets d'eau au milieu, une estrade tout autour, des colonnes ou piliers fort élégans, qui supportaient un dôme fort élevé, richement décoré : on y était servi par de jeunes Géorgiens d'une figure très-jolie, d'un maintien très-lascif, fort proprement vêtus, et coiffés comme de jeunes demoiselles.

Ces cafés ne sont aujourd'hui, ni aussi nombreux, ni aussi fréquentés, ni aussi beaux qu'ils l'étaient autrefois. Les Persans se

sont abstenus, durant les troubles civils, de fréquenter des maisons où ils ne pouvaient plus causer en liberté, ni même se montrer sans donner lieu à des informations, à des perquisitions qui pouvaient leur devenir funestes; ils se sont déshabitués peu à peu d'une boisson qui devient chaque jour d'un usage plus général parmi les Turcs. On sait qu'en Turquie, les Musulmans, les Grecs, les Arméniens et les Juifs prennent du café pur à toutes les heures de la journée, et qu'ils ne reçoivent aucune visite sans en offrir. En Perse, on offre des sorbets, des confitures; on prodigue les essences, on brûle des parfums, on fait passer plusieurs fois de main en main le narguil, mais on donne rarement du café.

La plupart des *kahvé-kahnés* que l'on voit encore à Ispahan, ne distribuent autre chose que des pilules d'opium et des breuvages faits avec les têtes de pavot ou avec les feuilles et les sommités de chanvre.

L'opium est d'un usage plus général en Perse, qu'en Turquie; mais on y voit bien moins de ces hommes qui le prennent avec excès, et qu'on désigne, dans les deux Empires, sous le nom offensant de *theriakis*. On peut, à cet égard, comparer la Perse aux États d'Europe où le vin est abondant, et où les ivrognes sont rares; et la Turquie à ceux qui n'en font point, et où l'on rencontre plus fréquemment des hommes ivres.

L'opium est fort commun en Perse : le meilleur et le plus estimé est celui que l'on récolte dans les provinces méridionales. On cultive aussi, aux environs d'Ispahan, le pavot qui produit cette substance, et on en tire un opium qui passe pour être d'une qualité un peu inférieure.

Les riches Persans ne prennent jamais l'opium pur; ils le préparent avec divers aromates qui le rendent plus céphalique, plus cordial, plus fortifiant; qui corrigent ou tempèrent ses qualités narcotique et stupéfiante. Les substances qui entrent le plus communément dans les pilules qu'on en fait, sont le musc, l'ambre, le benjoin, le macis, la noix muscade, le cardamome, la canelle, le girofle, le safran.

La dose de l'opium ainsi préparé, pour ceux qui s'y sont habitués

peu à peu, et qui ne le prennent que comme cordial et fortifiant, est d'une pilule du poids de deux grains. Quelques-uns en prennent un peu plus sans qu'ils en soient incommodés; mais il est rare qu'ils aillent impunément jusqu'à quatre : la maigreur qui s'ensuit, les douleurs dans les membres, l'abattement, le découragement, qui en sont le résultat; la tristesse, la mélancolie dans lesquelles ils sont plongés lorsque l'effet du remède est passé, les avertissent qu'ils ont pris une dose trop forte.

Dans les cafés dont j'ai parlé, l'opium est pur ou préparé avec diverses substances : on le distribue à ceux qui se présentent, suivant leur goût et à la dose qu'ils veulent : on y fait aussi, avec des têtes de pavot bouillies dans de l'eau, auxquelles on ajoute un peu de safran et diverses essences, une liqueur peu enivrante dont les plus sages se contentent, et dont ils ne prennent que la dose qui leur convient, pour se procurer, pendant quelques heures, des visions agréables ou un délire joyeux.

Les têtes de pavot qu'on destine à cet usage, n'ont pas été incisées : elles sont cueillies avant leur parfaite maturité; elles contiennent par conséquent une certaine quantité d'opium. Celles d'Europe, dont on fait usage en médecine, ne sauraient leur être comparées : outre qu'on les cueille plus tard afin de tirer parti des semences, le suc propre qu'elles renferment, n'est pas assez élaboré dans nos climats, pour fournir un opium pareil à celui de l'Orient.

On a souvent distribué, dans ces mêmes cafés, un breuvage beaucoup plus fort, beaucoup plus enivrant : il était fait avec les feuilles et les sommités du chanvre ordinaire, auxquelles on ajoutait un peu de noix vomique. La loi qui permet ou tolère les autres breuvages, a toujours défendu celui-ci. Méhémet-Khan, lorsque nous étions en Perse, punissait du dernier supplice ceux qui le distribuaient et ceux qui le prenaient.

En général, les hommes instruits, les personnes qui ont reçu une éducation soignée, celles d'un rang élevé, usent de l'opium aussi sobrement que nous usons du vin en Europe; ils se contentent, comme nous l'avons dit, d'une dose qui ne peut leur faire aucun mal.

Le gouvernement a fait défendre l'opium et les breuvages narcotiques toutes les fois qu'il a cru que le peuple s'y livrait avec excès, et il a invité les mollas, les imans, les derviches à prêcher contre cet usage. Il aurait employé sans doute un moyen bien plus simple, bien plus prompt, bien plus efficace en faisant substituer le vin à toutes ces drogues. L'effet du vin est passager, à moins qu'on ne s'enivre habituellement; au lieu que l'opium, le chanvre, la noix vomique et toutes les substances stupéfiantes, même à petite dose, rendent l'homme promptement hébêté, le maigrissent considérablement, lui occasionnent des douleurs habituelles, et finissent par le conduire au tombeau.

Le gouvernement serait parvenu facilement à faire adopter l'usage du vin par toutes les classes des citoyens, pour peu qu'il eût continué à en donner l'exemple, ainsi qu'il le faisait sous les derniers Sophis, et qu'il eût empêché que les mollas n'en fissent mention lorsqu'ils prêchaient, par leur ordre, contre l'opium et les liqueurs enivrantes. Les Persans ont toujours été bien plus disposés que les Turcs, à enfreindre à cet égard la loi de leur prophète; et même la plupart d'entr'eux sont bien persuadés que Mahomet a moins eu l'intention de défendre absolument le vin, que d'empêcher les désordres et les crimes qu'il peut faire commettre lorsqu'il est pris avec excès.

L'usage du vin serait bientôt devenu général s'il avait été permis à un chacun d'en faire : jusqu'à présent ce droit a été acheté annuellement par les Arméniens, les Juifs et les Guêbres, et il ne leur a été accordé qu'en raison de leur nombre et de leurs besoins. Il est vrai qu'au moyen de quelques présens qu'ils faisaient aux gouverneurs et aux officiers chargés d'y veiller, ils avaient toujours pu en faire une quantité beaucoup plus considérable, dont ils disposaient en faveur des sectateurs de Mahomet.

Déjà, sous les Sophis, les seigneurs et les riches particuliers qui avaient des vignes ou qui achetaient des raisins, faisaient faire secrétement du vin, et ils le pouvaient d'autant plus aisément, qu'ils avaient la faculté de faire transporter du raisin chez eux en grande quantité, sous prétexte de le garder en nature pour le manger durant

l'hiver, ou d'en exprimer le suc pour le convertir en raisiné. Ceux qui ne voulaient pas se donner la peine de faire eux-mêmes du vin, pouvaient toujours s'en procurer et en boire habituellement dans l'intérieur de leurs maisons, sans craindre, comme chez les Turcs, d'être dénoncés au juge par leurs esclaves ou par leurs domestiques, et d'être punis comme transgresseurs de la loi du prophète.

Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. J'ai dit ailleurs que Méhémet avait défendu aux Persans, non-seulement de faire du vin, mais d'en boire sous peine de mort; ce qui doit nécessairement ramener ce peuple à l'usage de l'opium et de tous les breuvages enivrans qu'il a été un moment sur le point d'abandonner.

La vigne est cultivée dans toute la Perse; elle donne partout des raisins excellens, qu'on a l'art de conserver frais pendant sept ou huit mois. Indépendamment de ce qui est converti en vin, on en fait sécher beaucoup à la récolte, que l'on transporte aux Indes, et dont on retire une eau-de-vie fort bonne : on en exprime une plus grande quantité, dont on fait du raisiné infiniment supérieur à celui de nos provinces méridionales.

Les Persans consomment considérablement de ce raisiné; ils le mangent avec du pain, ou ils le mêlent avec du vinaigre et de l'eau, ou avec de l'eau pure; ce qui leur fait une boisson agréable et rafraîchissante. Assez souvent ils y font entrer divers fruits, et ils obtiennent par ce moyen une assez bonne confiture.

A Chiras et dans tout le midi de la Perse, où l'on fait abondamment de ce raisiné, on laisse épaissir le moût des raisins les plus doux et les plus mûrs, et on se procure une sorte de moscouade ou un sucre d'un brun plus ou moins clair, qui a toute la saveur du sucre brut ordinaire : on s'en sert dans cet état pour assaisonner divers alimens, et pour adoucir quelques-unes des boissons dont on use; il entre aussi dans la plupart des sorbets.

Je ne doute pas qu'on ne pût dégager ce sucre du tartre et du mucilage qu'il contient, et le cristalliser comme celui de la canne à sucre. Cette opération a lieu spontanément dans le raisiné ordinaire : on voit se former au fond du vase, quelques mois après qu'il est fait, de très-beaux cristaux de sucre. On sait qu'il s'en

forme aussi, mais en moindre quantité, dans les raisinés que l'on fait au midi de la France.

On fait aujourd'hui très-peu de vin en Perse : il n'y a guère qu'à Ispahan et à Chiras où les Arméniens se livrent à ce genre d'industrie : partout ailleurs ils craindraient de s'exposer à des insultes de la part des particuliers, à des persécutions de la part des gouverneurs s'ils avaient dans leurs maisons une certaine quantité de vin. Ils préfèrent conserver du raisin sec, et en extraire de tems en tems de l'eau-de-vie pour leur consommation.

On fait deux sortes de vin à Chiras : l'un avec le moût du raisin fraîchement cueilli, qu'on laisse bouillir quelque tems dans des jarres, et qu'on met ensuite dans des bouteilles à long goulot, garnies en paille ou en natte. Il est excellent si on le garde quelques années; il ressemble un peu au vin sec de Madère. L'autre est fait avec le moût du raisin qu'on a laissé un peu plus sur la souche, et qui s'est un peu desséché par l'action du soleil : il donne un vin liquoreux, doux, très-spiritueux, qu'on peut comparer au madère doux. C'est ce dernier qu'on transporte en plus grande quantité que l'autre dans les ports de l'Indoustan.

Le pain que l'on mange en Perse est meilleur que celui de la Turquie; il est plus blanc, mieux pétri, et n'est fait ordinairement qu'avec la farine de froment : il est rare qu'on y mêle celle d'orge, de millet et de maïs.

Il y a dans toutes les villes des moulins publics à eau et à sang (1). On y trouve des boulangers : malgré cela, les personnes domiciliées sont presque toutes pourvues d'un petit moulin à bras, et d'un petit four d'une structure particulière : elles font elles-mêmes leur pain chaque jour, et n'en font que la quantité qui doit être consommée dans la journée. Elles tamisent bien leur farine, la pétrissent sans mettre de levain, la laissent reposer quelque tems, et préparent leur four, qui consiste en une jarre de deux ou trois pieds de diamètre, qu'on a enterrée aux trois quarts, et qu'on peut fermer au moyen d'un couvercle.

(1) Je n'y ai point vu de moulins à vent.

Comme le bois est très-rare et très-cher, on chauffe ce four avec des gâteaux faits avec de la paille hachée et la fiente des animaux domestiques, tels que bœufs, chevaux, ânes, chameaux. On y brûle aussi plus communément les pailles de riz, de maïs, de millet, de doura, et tous ces petits arbustes que les terres incultes produisent. On applique la pâte, qui n'a pas six lignes d'épaisseur, contre les parois de ce four, et on le ferme bien : dès qu'elle se détache on la juge assez cuite, et on la retire.

On a aussi à Ispahan des fours en maçonnerie, dont le sol est couvert de petits cailloux roulés. On les chauffe comme les jarres; mais au lieu d'appliquer la pâte contre les parois, on la met sur les cailloux. Le pain n'y cuit pas aussi bien et aussi également que dans les jarres; ce qui fait préférer celles-ci.

Les boulangers ne cuisent pas autrement le pain que les particuliers, et leur four n'est pas plus grand; aussi sont-ils sans cesse occupés à pétrir leur pâte, à chauffer leur four et à cuire leur pain; ce qui va très-vîte, attendu qu'il ne faut pas cinq minutes pour mettre le four, déjà chaud, en état de recevoir une nouvelle pâte, et qu'un quart d'heure suffit pour la cuire.

A Mossul et dans quelques villes de Perse, nous avons mangé du pain aussi mince que du pain à cacheter : on l'avait fait cuire sur de grandes plaques de cuivre, chauffées de même avec quelques broussailles.

Après le pain, le riz est la nourriture la plus commune, la plus généralement adoptée. Les Persans le mangent, comme les Turcs, en pilau, c'est-à-dire, peu cuit et un peu sec; mais ils l'apprêtent mieux; ils le diversifient davantage; ils le servent avec plus d'élégance.

La manière la plus ordinaire de l'apprêter parmi les riches, c'est de le faire cuire légérement à l'eau, de le laisser égoutter, de le mettre dans une passoire ou dans un linge propre, d'y verser de l'eau froide par-dessus pour le laver ou emporter une partie de son mucilage, et de le remettre dans la marmite où l'on a fait frire, dans du beurre frais, des oignons coupés menus. On l'assaisonne avec du sel, du poivre, du girofle; on y met, si l'on veut, de la canelle,

canelle, du petit cardamome, du fenouil; on y ajoute très-souvent des amandes pelées, du raisin sans pepins, des pois-chiches rôtis ou bouillis, une très-petite espèce d'haricot verdâtre, nommé *mach-pilove*, qu'on a fait cuire auparavant à part dans de l'eau.

Après avoir laissé un peu étuver le riz ainsi assaisonné, dans la marmite qu'on a bien fermée au moyen d'un couvercle et d'un linge mouillé, et qu'on a placée sur un très-petit feu ou sur des cendres bien chaudes, on fait fondre du beurre, et on l'y verse dessus tout bouillant. On laisse encore quelques minutes la marmite sur le feu, afin de donner le tems au beurre de bien humecter tout le riz.

On mange quelquefois le pilau avec le yougourt (1) ou avec les sucs de divers fruits, tels que cerises, mûres, grenades; on le colore assez souvent, en tout ou en partie, avec le safran, l'épine-vinette, la garance; on y forme divers dessins au moyen de ces couleurs; on y place des pois-chiches et de petits haricots, qu'on arrange avec symmétrie.

Si on fait cuire le riz au bouillon d'agneau, de mouton ou de poule, on procède de même, si ce n'est qu'on ne le lave pas lorsqu'il est cuit. On assaisonne ainsi que nous l'avons dit, et on met un peu moins de beurre.

Les autres alimens, quoique beaucoup moins nombreux qu'en Europe, sont cependant assez variés, assez bien préparés : on connaît divers hachis et divers ragoûts de viande ; on a diverses manières de rôtir l'agneau, le chevreau, le mouton et les poules; on apprête diversement les plantes potagères et les farineux; on sait parfaitement bien conserver, toute l'année, un grand nombre de fruits; mais ce à quoi le Persan excelle, c'est dans les confitures, les bonbons, les gâteaux. Je n'en ai vu nulle part autant; je n'en ai goûté nulle part de meilleurs. Ils confisent au sucre un grand nombre de productions du pays; ils en tirent beaucoup de l'Inde; ils font des bonbons et des gâteaux, de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec la farine de riz et celle de froment, avec les

(1) Lait caillé, un peu aigri.

œufs, le miel, les amandes, les pistaches, les pignons, le sésame, le raisiné, le sucre et surtout la manne, dont j'ai parlé tome II, chap. X, page 359. Ils conservent au sucre un grand nombre de fleurs et de fruits, dans lesquels ils font entrer toutes les essences et tous les parfums de l'Orient.

Les sorbets ou breuvages dont ils usent à toutes les heures de la journée, sont également variés, également bons, également parfumés.

Cependant, malgré cette recherche dans l'apprêt des alimens, malgré l'abondance de leurs mets, les Persans, ainsi que nous l'avons fait remarquer pendant notre séjour à Kermanchah, sont très-sobres, et leur table est toujours frugalement servie.

Ils ne font ordinairement que deux repas; l'un vers les onze heures du matin : on y sert des fruits, du laitage, des confitures; l'autre, qui a lieu le soir vers le coucher du soleil, est plus apprêté : on y mange assez généralement des viandes cuites, des légumes, et surtout le pilau.

CHAPITRE X.

Sciences, arts et commerce des Persans. Productions du sol. État militaire. Marine.

Sciences et Lettres.

Les sciences et les lettres sont toujours, dans un Empire, en raison de la considération qu'elles donnent, et de la fortune qu'elles procurent.

En Perse, il n'y a pas de titre plus honorable que celui de savant, et de places lucratives auxquelles l'homme qui se livre à l'étude ne puisse prétendre; aussi n'y avait-il pas, avant les troubles civils, d'homme un peu riche qui ne fût instruit, qui ne donnât toutes sortes de maîtres à ses fils, qui ne dérobât lui-même chaque jour quelques momens à ses occupations pour se livrer à l'étude. Les madressés ou colléges sont partout si nombreux, et la dépense d'un écolier est si modique, que l'homme qui n'est pas riche peut au moins envoyer ses fils à l'école, et leur faire apprendre, sans dépense, tout ce qu'on y enseigne. Chaque collége, lors de sa fondation, a reçu du roi ou de quelque particulier, en biens-fonds ou en revenus fixes, de quoi fournir à l'entretien des professeurs, au logement des élèves et à la réparation annuelle des bâtimens.

On enseigne dans ces madressés, comme en Turquie, à lire et à écrire; mais au lieu que chez les Turcs on se borne ensuite à commenter le Coran, les Persans enseignent la grammaire, les langues arabe et turque, la rhétorique, la philosophie, la poésie.

La grammaire et les langues dont nous venons de parler, sont regardées en Perse comme la base de l'éducation : il faut avant tout bien connaître les principes de sa langue, savoir l'arabe, qui est celle de la religion, et la turque, qui est assez généralement celle de la cour et celle de la plupart des tribus qui habitent au nord-est de l'Empire.

La rhétorique ou l'art de bien parler, de s'énoncer correctement, d'écrire purement et en termes choisis, de remplir un discours d'antithèses, de figures, d'hyperboles, d'épigrammes, de jeux de mots, d'ironies, est l'étude à laquelle le plus grand nombre d'entr'eux se livre une partie de la vie.

Ceux qui veulent être initiés dans les hautes sciences, s'appliquent ensuite à la philosophie, qu'ils divisent en physique, métaphysique et morale.

La physique comprend les mathématiques et la médecine ; la métaphysique renferme la théologie et la jurisprudence, ou tout ce qui est relatif aux lois du prophète et aux commentaires qui en ont été faits. La morale ou la doctrine des bonnes mœurs est regardée comme le complément de la bonne éducation : elle est toute en maximes, en sentences, en proverbes, en apologues, en récits historiques, et presque toujours écrite en vers. C'est pour cela que l'étude de la poésie accompagne ordinairement celle de la morale.

Les Persans qui n'étudient que pour s'instruire, parcourent, autant qu'ils le peuvent, toute la sphère des connaissances acquises dans leur pays : aucune science ne doit leur être étrangère; mais ceux qui ambitionnent des places ou qui visent à la fortune, s'attachent plus particuliérement à l'étude des lois, à l'astrologie ou à la médecine.

La première les conduit aux dignités religieuses, aux places de juge, de daroga, de *divan bequi* ou ministre de la justice, à celle d'*athemat ed dewlet* ou premier ministre du roi, de *mutevelli* ou administrateur des revenus des mosquées, des colléges et de toutes les fondations pieuses; enfin à celle de professeur dans un madressé.

En Turquie, ainsi que nous l'avons dit, les gens de loi forment, sous le nom d'*ulema*, une corporation dans laquelle on n'est reçu qu'après une longue étude du Coran et de ses commentaires, qu'après avoir subi des examens et avoir passé par divers grades. En Perse, ils ne forment point une semblable corporation; ils sont pris indistinctement dans la classe des hommes consacrés à l'étude, et sont nommes par le roi sur la présentation du divan bequi.

On nomme *mollas*, en Turquie, ceux qui occupent les premières dignités religieuses et judiciaires : en Perse on désigne par ce titre des hommes entièrement consacrés à l'étude de la jurisprudence, de la morale et de la théologie. Ils n'ont, comme tels, aucun caractère public; mais ils deviennent, ou juges, ou administrateurs, ou ministres immédiats de la religion, ou professeurs. Il y a pour eux, dans toute la Perse, un grand nombre de bénéfices ou de fondations, qui ne les obligent à autre chose qu'à aller tous les vendredis dans une mosquée, lire le Coran et en interpréter les passages obscurs. La plupart des mollas, qu'ils aient des bénéfices ou non, sont des jurisconsultes qui donnent gratuitement leurs décisions, en matières civiles et religieuses, toutes les fois qu'ils sont consultés par des hommes en place, par des juges ou par de simples particuliers.

Les grandes dignités religieuses diffèrent peu de celles qu'on connaît en Turquie. La première est celle de *sèdre* ou grand-pontife, chef suprême de la religion, et surintendant-général de tous les biens consacrés au culte. Cette place, donnant à un sujet trop de crédit et trop d'influence sur l'opinion, a été divisée : on a depuis long-tems nommé deux sèdres; l'un est resté chef suprême de la religion, comme le muphti de Turquie; l'autre a été chargé, comme le kislar-aga, de la surintendance de tous les biens consacrés au culte, aux colléges, aux bénéfices, aux fondations pieuses. La seconde dignité est celle de *scheik-islam* ou juge suprême de toutes les causes civiles; la troisième est celle de *casi* ou de premier magistrat civil et religieux; la quatrième enfin est celle de *muphti* ou interprète suprême de la religion.

Les ministres du culte sont les mêmes qu'en Turquie; ils sont mariés, et ils peuvent, quand ils le jugent à propos, quitter leur état pour en prendre un autre.

Quant à l'astrologie, c'est la science par excellence : il n'y a pas un seigneur qui n'ait des astrologues auprès de lui, pas un particulier qui ne les consulte dans toutes les grandes entreprises. C'est aujourd'hui la profession la plus lucrative et la plus considérée. Les derniers Sophis en avaient un très-grand nombre. Chardin fait

monter à quatre millions de livres tournois les revenus dont les astrologues du roi jouissaient de son tems.

Nous avons parlé ailleurs de la médecine : elle va presque de pair avec l'astrologie.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'en Perse l'homme de tous les états se livre à l'étude parce qu'il est certain d'y acquérir de la considération et de la fortune; en Turquie au contraire, où personne ne peut s'avancer que par de l'argent et de l'intrigue, où le mérite et surtout le savoir sont plus souvent à charge qu'utiles, où un barbier, un cordonnier qui ne savent pas même lire, sont promus à des places de pacha, de ministre; en Turquie, où l'homme qui serait instruit se verrait négligé, dédaigné, peut-être même maltraité, comment les sciences et les lettres pourraient-elles y être en vigueur? Quelques calculs d'astronomie que la pratique de la religion rend nécessaires; l'arabe et le persan qu'il est du bon ton de savoir, parce que l'une est la langue du prophète, et l'autre la langue de laquelle la cour emprunte ses plus belles expressions; la poésie que les Arabes, plutôt que les Turcs, cultivent avec quelque succès; l'étude du Coran, qui conduit à la magistrature, voilà en quoi consistent toutes les connaissances qu'on peut espérer de trouver en Turquie.

Arts et Métiers.

Si nous considérons les arts, nous acquerrons de même la certitude que les Persans les cultivent avec bien plus de succès que les Turcs.

Ils n'ont pas fait en Perse les mêmes progrès qu'en Europe, par la même raison que les sciences y sont restées en arrière; car les uns, n'en doutons pas, vont de pair avec les autres et se donnent la main : les sciences ne sauraient faire un pas que ceux-ci n'avancent d'autant, et elles ne peuvent s'arrêter ou s'éteindre que les autres ne soient stationnaires ou ne languissent à leur tour.

La routine d'ailleurs, cette fille de l'ignorance, a un si grand empire chez tous les hommes, qu'elle les empêche pendant longtems de s'écarter de la route étroite qu'elle leur a tracée. Chez un

peuple ignorant, l'homme qui le premier se livre à des essais, qui tente des expériences, est regardé comme un fou : tout le monde s'en moque, et il se voit ruiné qu'il n'a pas détruit la mauvaise opinion que ses premiers essais ont fait naître. Ceci s'adresse plus particuliérement aux Turcs; car les Persans ont tant d'amour pour les sciences, ont tant de goût pour les arts, qu'on peut bien croire que l'exemple aurait une grande influence sur eux s'ils étaient à portée de nous. Le Turc refuse ou dédaigne de s'instruire. Que dis-je? il met une sorte de gloire à se montrer ignorant; il recule ou détourne les yeux à l'aspect de la lumière que les Européens ne cessent de lui présenter. Le Persan, bien loin d'imiter en cela le Turc, n'apperçoit pas plutôt quelques faibles rayons, qu'il marche rapidement vers eux : pour lui l'instruction est le premier de ses besoins, comme le plus ardent de ses desirs. C'est ce qui nous a déjà fait dire que s'il était notre voisin, depuis long-tems il aurait toutes nos connaissances.

En effet, qu'on puisse traverser l'Empire othoman sans danger et sans endurer les plus rudes fatigues, ou bien que la Perse recule ses limites jusqu'à l'Euxin, et que cette mer devienne libre pour toutes les nations, et dans un siècle la Perse est à l'instar de l'Europe; la religion, quelque puissante qu'elle soit, ne pourra s'y opposer.

Déjà, sous les Sophis, le commerce avait formé, entre les Européens et les Persans, des liaisons par l'Océan et le golfe Persique, qui, plus faciles, seraient devenues plus fréquentes et plus intimes : déjà les arts d'Europe s'établissaient à Ispahan et dans quelques autres villes; encore quelques années, et la navigation, et la tactique, et les mathématiques, et l'astronomie, et la médecine, et toutes les autres sciences, auraient pris un développement qui eût fait la gloire des Persans et la honte des Turcs.

Il y a des arts très-anciens pour lesquels la Perse n'a pas grand'-chose à acquérir de nous : il y en a d'autres qui y sont restés dans l'enfance ou qui y sont absolument ignorés.

La sculpture, par exemple, est nulle en Perse, si ce n'est pour quelques ornemens faits en bois dans l'intérieur des maisons.

Mais l'architecture, plus simple, plus élégante, mieux ordonnée que chez les Turcs, est tout-à-fait adaptée au climat. Les plafonds et les dômes sont d'une recherche, d'un fini, d'un précieux, d'une richesse qui étonne. On y a prodigué les ornemens. L'architecte européen trouverait sans doute à redire qu'on eût mis dans les plafonds d'un palais, plus de travail, plus de dépense que dans tout le reste de l'édifice : l'architecte persan, à son tour, reprocherait à l'Européen de sacrifier trop souvent la commodité du dedans à la décoration du dehors, et surtout de dépenser vingt fois plus que lui sans que nous soyions pour cela mieux logés.

Les Persans ont poussé fort loin l'art de faire les voûtes. Le bois étant rare et très-cher, ils ont dû s'en passer et recourir à une manière de bâtir tout-à-fait différente de celles que nous connaissons. Leurs maisons, élevées tout au plus de deux étages, sont toutes bâties en terre. Leurs toits sont voûtés, leurs planchers le sont aussi, et il n'entre dans leur construction, non plus que dans celle des murs, ni bois, ni fer, ni rien de solide pour lier le tout ensemble. Ils emploient, pour les gros murs, des cubes de terre, et, pour leurs planchers et leurs murs intérieurs, des briques cuites au feu ou simplement durcies au soleil. Le dessus des maisons est toujours en terrasse : pour le garantir de la pluie, on y passe plusieurs couches de chaux et de plâtre que l'on bat fortement : dans quelques lieux, on emploie le bitume minéral, mêlé avec de la terre.

Les cubes dont on se sert pour les murs, sont faits de terre argileuse qu'on délaie et qu'on mélange ensuite avec de la paille hachée. On leur donne les dimensions qu'on veut dans des moules, et on les laisse sécher avant de les employer. Ils sont liés entr'eux avec la même argile qui a servi à les faire, et quelquefois on place, entre chaque assise de cubes, une ou deux rangées de briques durcies au soleil. Ces briques ne diffèrent pas des cubes quant à la matière : on a seulement choisi une terre plus pure, moins sujète à se fendre en séchant. Quelquefois le mur est entièrement construit avec ces briques; il a plus de solidité, mais la dépense est un peu plus forte. Dans l'un et l'autre cas, il est revêtu, tant au dehors qu'au dedans, d'une forte couche de chaux ou de plâtre.

Dans

Dans les édifices publics et dans les palais des rois, on a généralement employé des briques cuites au feu, et quelquefois de très-bonnes pierres de taille.

Les dômes et les minarets des mosquées, divers palais et divers édifices publics, sont revêtus de briques en faïence, diversement coloriées; ce qui fait un très-bel effet, et les préserve des influences de l'air.

La peinture est encore au berceau : les Persans n'ont fait aucun progrès dans cet art, soit que la religion de Mahomet, qui défend la représentation de figures humaines, en soit la cause; soit que le génie persan ne se soit jamais dirigé vers cet objet. Ainsi, à proprement parler, il n'y a pas de peintres en Perse, à moins qu'on ne veuille prendre pour tels ceux qui font, pour quelques sous, sur le papier et à la gouache, des fleurs, des animaux, des figures humaines; ceux qui représentent des obscénités, ou ceux qui appliquent des couleurs sur les murs, sur divers ustensiles, ou qui les placent sur la porcelaine, sur la faïence ou autres sortes de poteries.

Les grands tableaux qu'on voit dans les palais des rois à Ispahan et ailleurs, ont été faits par des Européens : quoiqu'ils soient très-mauvais, je ne crois pas qu'il y ait des artistes en Perse, qui pussent en approcher. En général, leur manière de faire ressemble un peu à celle des Chinois : leur dessin est très-incorrect; ils ne connaissent pas la perspective; ils ne savent pas employer les ombres; les figures qu'ils font, sont mal disposées, mal groupées; les arbres mal rendus, mal feuillés. Cependant on voit sortir de leurs mains des ouvrages assez jolis; ils peignent assez bien les fleurs et les oiseaux de fantaisie; ils réussissent dans les arabesques; ils emploient très-bien l'or; ils font de très-beaux vernis; ce qu'on ne voit pas en Turquie.

Les couleurs que les Persans emploient, et qu'ils font eux-mêmes, ont tout l'éclat, toute la solidité qu'on peut desirer. Ce sont eux qui nous ont fait connaître l'outremer : le lapis-lazuli, d'où cette couleur est tirée, est abondant sur quelques montagnes du Khorassan.

La musique, sous tous les rapports, nous a paru valoir beaucoup mieux en Perse qu'en Turquie. Dans le premier de ces États, c'est une science qui a ses principes, ses règles, une marche méthodique et graduelle; dans le second, c'est un art de routine. La musique persane, plus agréable, plus mélodieuse, plus imitative que la turque, exprime infiniment mieux les passions, agit plus fortement sur les sens. Nous avons entendu des chants et des airs guerriers qui animaient, qui excitaient puissamment les auditeurs; nous en avons entendu d'autres qui réveillaient toutes les idées de volupté. L'Égypte et la Syrie ne nous ont rien offert de plus expressif, rien de plus touchant, rien de plus passionné que les danses et les pantomimes des Persans. C'est sans doute par les idées que font naître les chants érotiques accompagnés de danses et de gestes, et par les résultats qu'ils produisent sur les Orientaux, que le législateur a très-expressément défendu cette sorte de plaisir; ce qui pourtant n'a pas empêché qu'il n'y eût, dans toutes les villes de Perse, un grand nombre d'hommes et de femmes qui se vouent à l'état de musicien et de danseur; que le roi n'en ait toujours eu auprès de lui; que tous les grands ne suivent son exemple, et que les particuliers n'en appellent à toutes les fêtes qu'ils donnent.

Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des feuilles d'or ou d'argent.

Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie; ils apprêtent fort bien en vert la peau du cheval; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages.

Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie; ils n'emploient pourtant, à ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin et la noix de gale.

Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils

font entr'autres une porcelaine qui ne le cède pas à celle de la Chine ; elle résiste fort bien au feu.

Ils travaillent avec assez de dextérité l'or et l'argent, et ils font avec le cuivre un grand nombre d'ustensiles de ménage.

Les meubles ne sont ni aussi beaux ni aussi compliqués qu'en Europe; cependant on voit d'assez jolis ouvrages de menuiserie, d'ébénisterie, de marqueterie.

Leur papier est un peu plus épais, un peu moins fin, un peu moins blanc que le nôtre; mais il remplit bien l'usage auquel ils le destinent; il supporte bien l'encre, il retient bien la peinture : on le fabrique avec des chiffons de coton; on le colle bien et on le lisse d'un côté. On fait avec des chiffons de soie un papier semblable à celui de la Chine; il est plus fin, plus mince, plus fort, plus luisant que l'autre, et a un œil un peu grisâtre.

Ils taillent assez bien les pierres précieuses, et les montent avec assez de goût.

Ils excellent dans la fabrication des étoffes de soie pure, de soie et coton, de soie et or ou argent, de coton pur, de coton et laine. A Yesd, à Cachan, à Ispahan, on travaille avec autant de goût que de propreté les brocards, les velours, les taffetas, les satins et presque toutes les étoffes de soie que nous connaissons.

Quoique les manufactures royales aient cessé de travailler à ces beaux tapis de soie et de laine où il entrait de l'or et de l'argent, l'art n'est pas perdu; il reparaîtra lorsque la tranquillité sera parfaitement rétablie, et que le commerce reprendra toutes ses opérations.

On fait avec la laine de chameau, à Yesd et à Kerman, des schals inférieurs à ceux de Kachemire, mais pourtant assez fins pour être recherchés par les personnes riches.

On fait aussi avec le poil de chèvre, des étoffes qui résistent plus que les autres, à la pluie; elles sont quelquefois aussi fines que nos meilleurs camelots, quoiqu'elles approchent de nos bouracans pour la rudesse : on les nomme *habbé, habba;* elles ne diffèrent pas de celles de même nom qu'on fabrique en Syrie, et dont nous avons parlé ailleurs.

Ni les mousselines, ni les perses, ni ces toiles très-fines de coton que nous avons long-tems tirées d'Ispahan, ne sont fabriquées en Perse; elles y étaient apportées de l'Inde. Le coton de la Perse, le même que celui qui nous vient de la Turquie, n'est pas assez fin, n'a pas non plus assez de consistance pour permettre qu'on lui donne, en le filant, cette ténuité qu'exigent les toiles dont nous venons de parler. Toutes les toiles de coton faites en Perse sont assez grossières ou assez communes pour être à la portée de tout le monde; elles y sont à très-bas prix : celles même de l'Inde, dont les riches font usage, n'y sont pas non plus bien chères; elles n'y valent jamais la moitié de ce que nous les payons en France en tems de paix.

Agriculture.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des arts que le Persan exerce avec succès : c'est dans son agriculture, et surtout dans le soin qu'il met à se procurer de l'eau pour l'arrosement des terres, qu'on peut se former une idée de son activité et de son industrie. Il n'y a pas de pays habité, qui soit plus sec et qui ait plus besoin d'eau que la Perse : il n'y en a pas non plus où l'on se soit procuré autant de sources artificielles, où l'on ait creusé autant de puits, où l'on ait élevé autant de digues. Les eaux qui tombent des montagnes durant la fonte des neiges, sont reçues dans des canaux et conduites dans les champs; elles sont soumises, comme celles des ruisseaux et des rivières, à l'inspection d'un officier public, nommé *mirab, emir-ab* ou *prince de l'eau*, et distribuées entre les cultivateurs, suivant leurs besoins et la rétribution qu'ils paient.

Dans les gorges des montagnes et partout où la forme du terrain l'a permis, on a arrêté par des murs fort épais, ces eaux de neige, ou celles qui proviennent des pluies; on les a obligées de s'amasser dans de vastes bassins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu, dans la belle saison, aux champs qui sont mis en culture; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez

abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire.

Tous ces travaux n'ont pas empêché de creuser partout un grand nombre de puits sur la pente des collines, au bas des montagnes et dans toutes les plaines. Ces puits sont en général peu profonds; cependant il y en a qui ont plus de cent cinquante pieds. Parvenus à la roche ou à la couche d'argile sur laquelle l'eau repose, on a creusé des galeries et dirigé vers un même point les eaux de plusieurs puits, en soutenant leur niveau ou leur donnant le moins de pente qu'il a été possible. Dès qu'elles ont été réunies, on a continué une seule galerie jusqu'à ce qu'on fût hors de terre.

Ces galeries ou conduits souterrains sont nommés *kerises;* ils sont infiniment multipliés, et paraissent dater d'une époque très-ancienne. Ils ne sont pas en maçonnerie ; ce qui exige un grand entretien, attendu que les terres s'affaissent quelquefois. On a pratiqué, à des distances convenables, des soupiraux afin de pouvoir y descendre lorsqu'on le juge à propos, et aussi pour y donner de l'air; car on peut, en partant de la source, visiter toutes les galeries. Elles ont plus ou moins de largeur suivant la quantité d'eau qu'elles reçoivent. Quant à leur hauteur, on ne leur a pas moins donné de huit ou neuf pieds. Quelques-uns de ces conduits parcourent une étendue de plusieurs lieues.

Lorsque les eaux sont trop basses, ou que la nature du sol ne permet pas de les conduire hors de terre, on se contente de les élever au moyen d'un treuil établi sur l'ouverture du puits, ou simplement d'une poulie placée au dessus. On se sert, à cet effet, d'un grand seau de cuir, qui contient quinze ou vingt pintes lorsque ce sont des hommes qui doivent le tirer, et au-delà de cent lorsque ce sont des buffles ou des ânes.

Au moyen de ces kerises ou de ces sources artificielles, les anciens Persans étaient parvenus à mettre en culture presque toutes les terres qui n'étaient pas trop élevées. Les troubles civils, les guerres continuelles qui ont eu lieu depuis l'arrivée des Afghans (1), en

(1) En 1722.

dépeuplant le pays, en ruinant tous les propriétaires, en leur ôtant les moyens de cultiver leurs champs et d'entretenir leurs canaux, sont cause qu'il n'y a pas aujourd'hui en valeur le quart des terres qui y étaient avant cette époque. Pour peu que ces troubles se prolongent, pour peu que la population diminue encore, ce pays sera en grande partie inhabitable, par les raisons que nous avons exposées dans le chapitre VII.

Commerce.

Le commerce n'est plus ce qu'il était sous le règne des Sophis. On sait qu'il avait pris, sous Chah-Abbas Ier. et sous ses successeurs, un accroissement prodigieux. Les Arméniens, les Banians, les Juifs établis à Ispahan et dans les principales villes de la Perse, recevaient, de toutes les contrées de l'Indoustan et de la plupart des îles de l'Océan indien, un grand nombre de denrées et de marchandises précieuses qu'ils répandaient dans le pays, ou qu'ils transmettaient en Turquie et dans toute l'Europe. Les communications établies entre la Perse et les royaumes de Balkhe, Bokhara, Samarcande et Kachemire étaient devenues très-fréquentes. Presque toutes les denrées de ces contrées, et toutes celles de la Tartarie et du Tibet, passaient par la Perse pour se rendre dans l'Empire othoman et dans la Moscovie. Les Européens établis, depuis le règne d'Abbas Ier., à Ispahan, à Chiras et dans les ports du golfe Persique faisaient déjà passer en abondance, dans leur patrie, les produits du sol et ceux de l'industrie.

Aujourd'hui les marchandises de l'Inde, destinées pour la Turquie, viennent directement à Bassora et à Bagdad, d'où elles sont versées à Mossul, Alep et Damas. La Perse fournit très-peu à la Turquie, et n'en tire presque rien. Les Juifs, les Banians, ont tous quitté la Perse, et le peu d'Arméniens qui y est resté, est plongé dans la plus affreuse misère. Les nations européennes ont cessé peu à peu d'avoir des relations avec ce pays. La Russie seule en avait entretenu quelques-unes que l'inquiet et soupçonneux Méhémet chercha bientôt à rompre.

Si Chah-Abbas avait pu transmettre à ses successeurs son génie

et ses grandes vues de prospérité nationale, sans doute la Perse serait devenue complétement le centre des communications que l'on commençait à établir entre l'Europe et l'Inde : la puissance des Anglais ne se serait pas accrue au point où nous la voyons aujourd'hui, parce que cette nation n'aurait jamais pu s'emparer seule d'un commerce que la Perse la première, que la Moscovie, la Turquie, et tous les États de l'Europe ensuite, lui auraient disputé.

Commerce de la Perse avec la Russie.

Nous avons déjà parlé des deux routes que les denrées et les marchandises de l'Inde peuvent prendre pour être versées en Europe. Nous avons dit que celle par la Mer-Rouge et le Nil serait la plus courte et la moins dispendieuse; que celle par le golfe Persique et la Syrie venait après. Il en est une troisième qui finira sans doute par l'emporter sur les deux autres si la Russie parvient à mettre à exécution les projets qu'elle paraît avoir de s'emparer des provinces persanes et des provinces turques qui se trouvent entre la mer Caspienne et la Mer-Noire ; si l'Empire othoman est livré encore quelque tems à l'anarchie ou à la tyrannie des subalternes ; si l'Égypte, la Syrie et les bords de l'Euphrate continuent d'être infestés par des hordes arabes : elle l'emportera aussi sur celle du Cap de Bonne-Espérance pour peu que les Anglais s'obstinent à exercer le monopole de l'Inde. La route dont nous voulons parler est celle de la Perse et de la Caspienne, ou de la Perse et de la Mer-Noire. Les denrées destinées pour la Russie et le nord de l'Europe entreraient dans le Volga, et seraient déposées à Astracan; celles pour le midi se rendraient, par l'Arménie ou par la Géorgie, dans un des ports de la Mer-Noire.

Les denrées du nord de l'Indoustan ; celles de la Perse, du Kandahar, de Moultan, de Lahor, de Kachemire, de Balkhe, de Bokhara, de Samarcande ; celles de la petite Tartarie et du Tibet, pourraient être livrées à Constantinople ou dans tout autre port de la Mer-Noire, à 25, 30, 40 et même 50 pour 100 meilleur marché qu'on ne les trouve à Amsterdam et à Londres. La rhubarbe, le musc, les schals de Kachemire, les laines de chevron, les soies

du Guilan, le coton du Chyrvan, du Mogan, du Guilan et du Mazanderan; les drogues du Khorassan, du Ségestan, du Kerman, telles que l'*assa-fetida*, le *sagapenum*, l'opoponax, la sarcocolle, l'ammoniaque, l'opium, le cumin; diverses étoffes de la Perse, en soie et en coton; les tapis, etc. auraient bien moins d'espace à parcourir, et moins de frais à faire pour se rendre dans la Méditerranée, que dans l'Océan.

Les étoffes fabriquées à Surate, Guzurate et le golfe de Cambaie, ainsi que toutes celles de l'Indoustan, sont vendues en Perse à un prix si modique, que nous en fûmes étonnés. Lorsque nous étions à Ispahan, on y avait à moitié prix, quoiqu'en détail, les mousselines du Bengale, les belles toiles de coton peintes, que nous connaissons sous le nom de *perses*, ainsi que les indiennes de Sadras, de Madras et de Pondichéry. Les perles, les diamans, les saphirs et toutes les pierres précieuses de l'Orient y étaient aussi à plus bas prix qu'en Europe.

Ainsi, comme on voit, les Russes pourraient recevoir tous ces objets des Persans, et les livrer, à Astracan ou à Constantinople, à plus bas prix que les Anglais; et cela parce que, dans tout l'Orient, le transport par terre de toutes les marchandises précieuses n'en augmente presque pas le prix.

Aujourd'hui (1) le commerce que la Russie fait avec la Perse, n'est évalué qu'à deux millions, parce que la Russie est encore à demi barbare dans ses possessions du midi, et qu'elle n'a pas encore atteint, dans celles du nord, ce degré de civilisation auquel sont parvenues les autres nations de l'Europe. Tout porte néanmoins à croire qu'elle ne tardera guère à profiter de tous les avantages que sa position peut lui procurer. Déjà elle a voulu unir, par un canal, le Don et le Volga; déjà les ports de la Crimée sont devenus très-florissans; déjà les villes bâties sur le Terek, sur le Kouban, sur le Volga et au pied du Caucase ont acquis une population qui doit nécessairement opérer de nouvelles améliorations dans ces contrées. Il reste sans doute beaucoup à faire pour leur prospérité,

(1) Avant 1795.

mais les vues du gouvernement sont dirigées vers ce but : espérons qu'il surmontera peu à peu tous les obstacles que l'ignorance, les préjugés, la paresse et l'habitude lui opposeront.

Un canal naturel unissait jadis la Caspienne au Palus-Méotide. Le gouvernement russe ne pourrait-il pas tenter d'en ouvrir un navigable qui irait directement d'Astracan à Azof, ou qui unirait entre eux le Volga, le Terek, le Kouma, le Manicht, le Don et le Kouban? C'est à lui à calculer si les avantages qui en résulteraient pour la population, l'agriculture, le commerce, la sûreté de ces contrées, ne balanceraient pas les frais que ce canal occasionnerait, tant pour le faire que pour l'entretenir.

Les Russes ont eu, pendant quelque tems, à Enseli, port du Guilan, une factorerie fortifiée; ils y avaient placé du canon, et ils y entretenaient environ cinquante hommes. Ils déposaient, dans cette factorerie, les marchandises qu'ils apportaient d'Astracan, ainsi que celles du pays, qu'ils devaient emporter. Ils avaient aussi un consul à Salian, sur le Kur. Ils tiraient de ces deux ports, ainsi que de Bakou, les soies du Guilan et du Chyrvan, du coton, du riz, quelques fruits secs, quelques toiles de coton, quelques étoffes de soie pure ou de soie et coton, des ceintures de soie brochées, de la garance, quelques nattes en jonc, du cumin, de l'huile de sésame, et quelques drogues, telles que l'opium, l'anis étoilé, l'*assa-fetida*, le *sagapenum*, l'opoponax, le *galbanum*, l'ammoniaque, la myrrhe, l'oliban, l'ambre.

Ces marchandises étaient payées avec des cuirs, des peaux de cheval, quelques gros draps, mais surtout avec les beaux draps de Hollande, les velours, les satins, les moires et autres étoffes de Lyon : ils donnaient aussi un peu de cochenille et d'indigo qu'ils tiraient de Hollande et d'Angleterre. Ils apportaient aussi quelques fourrures; mais comme les Persans usent bien plus volontiers aujourd'hui de peaux de jeunes agneaux, la consommation de ces fourrures est très-bornée, tandis qu'elle est très-considérable en Turquie.

Commerce de la Perse avec l'Europe occidentale.

Le commerce que les Européens ont fait en Perse pendant un siècle

ou environ, ne leur était avantageux qu'en ce qu'ils donnaient les productions de l'Inde et de l'Amérique en paiement des objets qu'ils tiraient de cet Empire. Les draps y étant généralement regardés comme trop chers, les étoffes de soie étant fabriquées dans le pays, et la plupart des objets de quincaillerie y étant peu recherchés, l'Europe n'avait pas à espérer de grands bénéfices sur les denrées ou marchandises qu'elle fournissait de son crû. Ce commerce convenait donc plus particuliérement aux Hollandais qui y versaient leurs épiceries, et aux Anglais qui y apportaient les mousselines et les toiles du Bengale, ainsi que quelques porcelaines de la Chine. Ceux-ci avaient encore l'avantage de participer pour moitié à la douane que toutes les marchandises d'entrée et de sortie devaient payer à Bender-Abassi. Chah-Abbas Ier. leur avait accordé ce droit par le traité qu'il fit avec eux lorsqu'il fut question, en 1623, de chasser les Portugais d'Ormus.

Les Français n'avaient jamais fait de très-grandes affaires en Perse, parce qu'ils n'avaient pas été aussi avantageusement établis dans l'Inde, que les deux puissances dont nous venons de parler; mais ils tiraient, par Constantinople, Smyrne et Alep, une infinité d'articles de Perse, tels que soie, laines de chevron, drogues, etc.

Les Anglais ou la compagnie anglaise de Russie s'établit dans le Guilan en 1739, afin d'enlever aux Français les soies de ce pays, et y porter directement les draps et autres objets de leurs manufactures; ils y restèrent environ neuf ans. La mort de Nadir-Chah, arrivée en 1747, et les troubles épouvantables qui suivirent cette mort, les forcèrent à abandonner les établissemens qu'ils avaient formés dans cette province; et bientôt après, eux et tous les autres Européens quittèrent Ispahan, et allèrent attendre, à Bender-Abassi, que l'orage fût passé.

Les Français, qui ne trouvaient plus aucun avantage de rester en Perse, se retirèrent entiérement, et n'entretinrent plus aucune relation dans ces contrées, si ce n'est avec Bassora et Mascate.

Les Hollandais quittèrent Bender-Abassi en 1756, et furent s'emparer de l'île *Karec*, située vers le fond du golfe, à peu de distance

de Bender-Rik. Ils y bâtirent un fort, et continuèrent à faire un peu de commerce avec le midi de la Perse.

En 1757, les Français, commandés par le comte d'Estaing, débarquèrent à Bender-Abassi, et détruisirent le comptoir des Anglais. Depuis lors cette nation n'a plus entretenu qu'un agent à Bender-Abouchir, qui favorise les relations de la compagnie des Indes avec Bassora, fournit des pilotes aux vaisseaux qui veulent entrer dans le fleuve des Arabes, et facilite la vente de quelques objets que des particuliers font passer en Perse de Surate, de Bombay, de Madras et du Bengale. Il reçoit aussi, et fait passer à Bassora les paquets que la compagnie envoie en Europe.

Les Hollandais furent chassés de Karec en 1765, par un scheik arabe nommé *Mir-Mahenna* : depuis lors ils n'ont plus paru dans le golfe, et n'ont plus fait de commerce avec la Perse. Le fort qu'ils bâtirent à Karec, existe encore avec toute son artillerie; il est au nord de l'île : au devant il y a une rade assez sûre, où les plus gros vaisseaux peuvent mouiller. Cette île a environ trois lieues de diamètre : on y compte aujourd'hui trois ou quatre cents familles qui se livrent à la culture des terres; elle produit quelques grains, quelques plantes légumineuses, un peu de coton : il y a des dattiers, des figuiers, des amandiers et quelques vignes. On voit, au sud, une petite montagne d'où naissent quelques filets d'eau fort bonne à boire.

En 1769, M. Pyrault, agent de la compagnie des Indes, résidant à Bassora, fit à Kérim-Khan, régent de Perse, la demande de cette île pour la France. Kérim en fit la cession par un acte formel qui fut envoyé à Paris; mais dans l'intervalle, la compagnie française des Indes orientales ayant été supprimée, on a négligé de prendre possession de l'île, et de donner même aucune suite à cette affaire.

Commerce de la Perse avec la Turquie.

Le commerce de la Perse avec la Turquie est peu étendu ; il se borne aux drogues, telles que salep, *assa-fetida*, *sagapenum*, opoponax, ammoniaque, opium, cumin, bézoard, etc. en des tuyaux de pipe de cerisier, venant du Loristan; en quelques peaux

d'agneaux venant de Chiras; au tabac à fumer pour Bagdad, Alep et Constantinople; en soie du Guilan pour Bagdad, Alep et Damas; en noix de gale pour Bagdad et Bassora; en quelques schals du Kerman, et en chameaux et chevaux pour toute la Natolie.

Il passe aussi à Bagdad, quelques nattes de jonc, faites dans le Guilan et le Mazanderan; de la térébenthine et de la manne du Curdistan, et du naphte ou bitume blanc distillé.

Les plumes à écrire sont fournies, dans tout l'Empire othoman, par un roseau qui croît aux environs de Shuster, à Avisa et sur les rives de la rivière *Kara-Soui*.

Il passait autrefois, à Constantinople, de la soie et de la laine de chevron, qui étaient achetées par les Européens.

Les schals de Kachemire, le musc, la rhubarbe et autres drogues traversent toute la Perse pour se rendre en Turquie, ou bien elles y arrivent par le golfe Persique et Bassora.

La Perse, de son côté, ne tire autre chose de la Turquie, que quelques dattes de Bagdad et un peu de riz pour Kermanchah et Amadan, et quelques marchandises européennes qui lui viennent par Alep. Elle est soldée en monnaies d'or et d'argent.

La quantité de pièces d'or et d'argent qui passe par cette voie, est si considérable, qu'il n'y avait pas d'autre monnaie en Perse, lorsque nous y étions, que de vieilles piastres turques et de vieux sequins de Constantinople. Ceux de Venise y étaient moins communs, parce que les marchands les prenaient de préférence pour les faire passer dans l'Inde.

La monnaie persane consistait en une grosse pièce de cuivre d'une ligne et demie ou une ligne et trois quarts d'épaisseur, et onze lignes ou un pouce de largeur. On la désignait sous le nom de *poul;* elle y était abondante. Toutes les pièces de cette monnaie n'étaient pas du même poids; les unes pesaient plus, et les autres moins d'un décime. Elles portaient, d'un côté, l'année et le nom de la ville où elles étaient frappées; de l'autre, un lion et un soleil levant au dessus du dos, ou un lion prêt à dévorer une gazelle; quelquefois un paon, ou bien un porc-épic ayant ses piquans hérissés, ou bien deux poissons. Les abassis et autres

monnaies du pays, en or et en argent, y étaient extrêmement rares.

Commerce de la Perse avec l'Inde.

La Perse fournit à l'Indoustan beaucoup de cuivre qu'elle tire de Hérat, du Khorassan et du Ségestan; du soufre qui se trouve à Ormus, beaucoup de tabac à fumer, une assez grande quantité de garance, de noix de gale et d'adragant; des fruits secs, tels que dattes, raisins, amandes, pistaches, abricots; des fruits confits au vinaigre, au raisiné, au miel, au sucre; du sirop de dattes, des marmelades de coins et d'abricots, du vin de Chiras; des eaux distillées, et particuliérement l'eau et l'essence de roses; des chevaux, du maroquin, de l'orpiment, des nattes, un peu de soie pour Surate; toutes les drogues de son crû, qui manquent à l'Inde; enfin, les monnaies d'or et d'argent qu'elle tire de la Turquie, passent aussi dans l'Inde, attendu que tous les objets dont nous venons de parler ne valent pas un quart de ceux qu'elle reçoit.

La Perse, de son côté, reçoit le sucre candi du Bengale et de Batavia, toutes les épiceries et drogues de l'Indoustan, de Ceylan, d'Amboine et autres îles de la mer des Indes; beaucoup de toiles de coton fines, blanches ou peintes, de la côte de Coromandel; quelques mousselines du Bengale, quelques porcelaines de la Chine, quelques fruits confits au sucre, tels que myrobolans, noix muscade, girofle.

Elle fait échange de drogues avec l'Arabie et l'Égypte; mais elle reçoit en outre de cette première une assez grande quantité de café, et de la seconde beaucoup de séné qu'il faut solder en argent.

C'est aussi en argent ou avec quelques productions américaines, telles que cochenille, indigo, que la Perse paie les schals de Kachemire, le musc, la rhubarbe et les substances qu'elle tire de ces contrées orientales.

Nous ne parlerons pas des perles de Barrhein : ces îles ne sont plus sous la dépendance de la Perse.

Productions.

Nous avons déjà dit un mot de diverses productions de la Perse

en faisant mention du commerce de Bagdad et de Bassora ; nous allons en présenter ici quelques-unes dont nous n'avons pas parlé, ou dont nous avons quelques nouveaux détails à fournir.

Soie.

La quantité de soie que la Perse obtenait il y a un siècle, était si considérable, que, malgré tout ce qui était employé dans le pays pour la fabrication des schals, des ceintures, des galons, des rubans et des étoffes en tous genres, il en sortait chaque année, suivant Chardin, vingt-deux mille ballots, pesant chacun deux cent soixante-seize livres (1). Le Guilan en fournissait dix mille, le Mazanderan deux mille, l'Irak-Adjem et le Khorassan chacun trois mille ; la partie du Kerman qu'on désigne sous le nom de Karabac, deux mille ; le Chyrvan et la Géorgie deux mille.

Avant l'établissement des Anglais dans le Guilan en 1739, il passait à Constantinople et à Smyrne, par des caravanes de chameaux, un grand nombre de ces ballots qui étaient achetés par les Juifs, les Arméniens et les Européens. La soie en était de diverses qualités ; la première, connue sous le nom de *cherbaffi* ou *broume,* venait du Guilan. Chaque ballot pesait douze batmans (2), et se vendait à peu près cinquante piastres turques le batman.

Cette soie était jaune et rarement blanche : le brin en était très-fin, très-flexible, plus aisé à tirer que celui des autres soies ; elle était en masses grosses et longues ; les ligatures étaient fort petites et d'une soie assez bonne.

Celle qui venait de Candja, Chamaki et Tiflis se nommait *ardassine*. La majeure partie était presqu'aussi belle, aussi fine que la précédente ; mais il y avait toujours dans l'intérieur des ballots une soie de qualité inférieure ; les masses étaient courtes et minces ; la ligature était grosse et assez mauvaise. Le ballot pesait à peu près autant que l'autre : le batman se payait de trente-cinq à quarante piastres.

---

(1) Je crois que Chardin a voulu dire deux cent seize livres.

(2) Le batman de soie étant évalué à six ocques, et l'ocque à environ trois livres, nous trouvons que le ballot ne pesait que deux cent seize livres.

L'*ardasse*, qui venait de la même contrée, était la moins recherchée : outre qu'elle était d'une qualité bien inférieure, elle était souvent mêlée avec de l'étoupe de soie, placée de manière à n'être pas apperçue de ceux qui ne s'y connaissaient pas ou qui ne se doutaient pas de la fraude. On la vendait, lorsqu'elle était de recette, de vingt à vingt-cinq piastres le batman.

Ces soies se payaient comptant ou se livraient en troc. Les Européens donnaient en échange, des draps, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, quelques quincailleries. Ce commerce, qui avait déjà beaucoup diminué lors de l'établissement des Anglais dans le Guilan, et qui aurait probablement repris vigueur, attendu que cette concurrence fit élever tout à coup de quinze piastres par batman le prix des soies de première qualité, n'a plus lieu aujourd'hui, soit que la quantité de ces soies ait diminué dans les mêmes proportions que la population, soit que la Russie qui est venue remplacer en partie les Anglais et les autres Européens, se charge seule de toutes celles que les habitans des contrées voisines de la Caspienne veulent vendre.

On cultive le mûrier blanc ordinaire et le mûrier noir, l'un pour ses feuilles, et l'autre pour ses fruits : on fait avec ces derniers, et quelquefois aussi avec ceux du mûrier blanc, des sirops et des sorbets fort agréables. On fait sécher les mûres de ces deux arbres, et on les conserve dans cet état pour l'hiver.

Laines.

Après la soie, la laine est l'article le plus important de la Perse. Il n'y a pas de pays sur la terre où elle soit plus abondante, et où la consommation en soit plus grande. Le bonnet que portent tous les Persans, de quelqu'âge et de quelque condition qu'ils soient, est en drap, et est garni, tant au dedans qu'au dehors, de peau d'agneau et de jeune mouton. Les tapis pluchés et les tapis feutrés répandus avec profusion dans les palais et les maisons des riches, comme dans la chaumière du pauvre; les tentes des Turcomans, des Curdes, des Arabes et de toutes les tribus qui errent avec leurs troupeaux, toutes faites de laine; les étoffes et feutres de toutes sortes, fabriqués dans

le pays pour schals, pour vêtement d'hiver, pour manteaux de voyage, pour couvrir les chevaux, pour emballer les marchandises, les matelas et couvertures, etc., tout cela emploie une très-grande quantité de laine. Néanmoins il en passait beaucoup autrefois à Bagdad, à Alep, à Smyrne, à Constantinople.

Ces laines sont de plusieurs sortes : 1°. celle de mouton à large queue, dont la qualité varie suivant les pays, mais qui n'est en aucune part aussi belle que les laines d'Espagne ou d'Angleterre.

2°. Les *teftiks* ou *laines de chevron;* elles sont de trois qualités : la noire, la rouge et la blanche. La noire vient du Khorassan, de Bokhara, de Samarcande; elle est supérieure aux deux autres. Je ne suis pas bien certain qu'on la tire du chameau bactrien, quoiqu'on me l'ait assuré pendant mon séjour en Perse.

La rouge, qui vient de tout le nord de la Perse, du Khorassan, du Ségestan, du Kandahar et du Kerman, est produite bien certainement par le chameau bactrien ou à deux bosses : elle est plus abondante et moins estimée que la précédente; elle se vend à peu près un tiers de moins.

La blanche vient du midi de la Perse; elle est fournie par le chameau d'Arabie ou chameau à une bosse : on ne l'évalue dans le commerce, qu'à la moitié du prix de la rouge.

Ces trois qualités de laine arrivaient mêlées, dans des sacs de cinquante ou de cent ocques, suivant qu'elles étaient apportées par des mulets ou par des chameaux. La meilleure se payait jusqu'à huit piastres turques le tchekis ou les deux ocques. On préférait celle qui répandait une odeur de musc, qui était bien nette ou dépouillée des petits brins produits par l'épiderme de l'animal. Il fallait que la laine noire fût la plus abondante, et qu'il y en eût fort peu de blanche. Les Juifs achetaient assez souvent cette laine, telle que les Persans l'apportaient, et en séparaient les trois qualités. Les Anglais n'achetaient que la noire, et ils exigeaient qu'elle fût exempte d'impuretés. Les Français la recherchaient aussi sans dédaigner les deux autres. Les Hollandais et les Vénitiens prenaient de toutes les qualités. Il ne passait ordinairement que de la rouge à Livourne.

Le chameau bactrien a constamment une laine plus fine, plus abondante, que le chameau d'Arabie; elle est plus longue, plus moëlleuse, plus douce au toucher, et d'une couleur rousseâtre. J'en ai vu chez des fabricans à Paris, qui la faisaient passer pour de la laine de vigogne, quoiqu'ils l'eussent reçue pour de la *laine de chevron*. On ne l'emploie guère en Europe que pour la fabrication des chapeaux; mais on en fait en Perse des schals qui sont fort beaux, et qui durent presqu'autant que ceux de Kachemire.

Ce chameau est plus fort, plus gros, et résiste mieux au froid que celui d'Arabie. C'est lui qu'on élève dans l'Asie mineure, dans le nord de la Perse, dans le Touran, la Tartarie, le Kandahar, Kachemire, et toutes les contrées orientales froides ou tempérées.

Le chameau d'Arabie, nommé aussi dromadaire, n'habite au contraire que les pays chauds, tels que l'Inde, le midi de la Perse, l'Arabie, l'Égypte et le nord de l'Afrique. Le premier porte mille et même douze cents livres lorsque le trajet qu'il a à faire n'est pas bien long. En caravane on ne lui fait guère porter au-delà de huit cents livres. La charge du second est fixée à six cents livres en caravane, et à huit cents lorsque le trajet n'est que de quelques journées; l'un a le poil rousseâtre, celui de l'autre est ordinairement blanchâtre; tous les deux perdent naturellement leur toison au printems : lorsqu'elle est toute tombée, les Persans et les Arabes sont dans l'usage de leur poisser ou goudronner le corps afin de les garantir des mouches, des taons, et surtout des œstres, qui les inquiéteraient beaucoup, et les mettraient même en fureur sans cette précaution.

3°. La laine ou poil de chèvre : il y a sur les montagnes du Kerman une chèvre différente de celle d'Angora, dont la toison est un peu moins longue, un peu moins fine, mais plus moëlleuse et plus douce. On l'emploie toute dans le pays. Battue, épluchée et cardée, on en obtient deux qualités fort différentes : la partie la plus grossière, où se trouvent quelques poils plus gros et plus f[illegible]ts, sert à faire des étoffes qui ressemblent un peu à nos camelots : on fait, avec la partie la plus fine, des serges très-belles, ou des schals qui approchent un peu de ceux de Kachemire.

Tavernier, qui le premier apporta en France de cette laine, croit qu'elle est fournie par une sorte de mouton qui a cela de particulier, dit-il, qu'il perd naturellement sa toison lorsqu'il a mangé de l'herbe nouvelle, depuis janvier jusqu'en mai, de sorte qu'on n'a pas besoin de le tondre (1).

Quoique nous n'ayions pas été, comme lui, dans le Kerman, nous ne doutons pas, d'après les renseignemens que nous avons pris à Ispahan, que cette laine ne soit fournie par une chèvre. Nieburh l'a cru de même; car, en parlant d'un gros chat à longs poils, qu'on avait apporté à Abouchir du Kerman, chat dont il a vu la même sorte à Constantinople (2), il dit qu'il se trouve aussi, dans le Kerman, des chèvres à poils longs et fins. (Tom. II, pag. 77.)

Chevaux.

La quantité de chevaux de selle que la Perse fournit à la Turquie et à l'Indoustan, est toujours fort considérable. Par les renseignemens qui nous ont été fournis durant notre séjour à Téhéran, il résulte qu'il en passe environ deux mille chaque année en Turquie, et trois mille dans l'Indoustan. Les premiers peuvent être évalués à 300 piastres turques, ou 600 livres l'un dans l'autre; et les seconds à 350 piastres ou 700 livres.

Les chevaux de l'Aderbidjan, du Chyrvan, de l'Irak-Adjem, et même du Farsistan, sont regardés comme les plus beaux, les plus forts et les plus capables de résister à la fatigue; et ceux du Khorassan sont, après les chevaux arabes et les chevaux tartares, réputés les meilleurs de la Perse pour la selle. Les premiers sont achetés, par les marchands et les chefs de caravanes, à 2 ou 300 piastres; les seconds sont recherchés par tous les grands seigneurs et par tous ceux qui veulent être bien montés: ils se paient 5 ou 600 piastres, et même beaucoup plus. Ils ont l'avantage d'être

(1) Les six *Voyages de J. B. Tavernier*, tom. I, pag. 95, édition in-4°. Paris, 1676.

(2) C'est celui que nous connaissons sous le nom de *chat d'Angora*.

mieux faits et moins maigres que les chevaux arabes, et de n'être ni si petits ni si laids que ceux de Tartarie.

Les Persans prennent le plus grand soin de leurs chevaux; ils ont l'attention de les étriller deux fois par jour, de les laver avec soin, de les bien frotter avec un linge grossier ou un feutre, et de les garantir, autant qu'ils le peuvent, de la trop forte impression du soleil et de la trop grande fraîcheur de la nuit. Dans le repos, ils leur mettent sur le dos un grand feutre ou une étoffe de laine faite exprès; et quand ils reviennent de faire une course ou qu'ils se reposent dans un voyage, ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils les donnent à un domestique ou à un petit enfant, pour les promener jusqu'à ce qu'ils aient repris haleine. Ils ne leur ôtent la selle que lorsque la sueur a cessé entiérement.

On ne leur donne, pour toute nourriture, durant le jour, que de la paille hachée, et le soir une ration d'orge. Dans les voyages, on les laisse paître dans les champs; et au printems, on les met pendant huit jours à l'herbe fraîche, afin de les purger.

Les Tartares ouzbeqs, ainsi que les Arabes du Kermesir, sont dans l'usage de faire subir aux chevaux qu'ils doivent monter habituellement, une épreuve à laquelle quelques-uns succombent; c'est de leur diminuer peu à peu la nourriture au point de ne leur plus donner, par jour, qu'une poignée d'orge, et ensuite plus du tout durant vingt-quatre heures, et de leur faire faire néanmoins une longue course chaque jour. Accoutumés à une guerre de brigands, obligés de se transporter à de grandes distances dans peu de tems afin de surprendre une habitation, et de fuir avec la promptitude de l'éclair s'ils se trouvent découverts et poursuivis, il faut qu'ils aient des chevaux capables de faire soixante ou quatre-vingts milles sans s'arrêter et sans manger.

Coton.

Presque tout le coton que la Perse récolte se consomme dans le pays; il alimente les nombreuses manufactures qui sont répandues dans toutes les villes. La Russie, depuis quelques années, en tire un peu du Guilan et du Mazanderan. Il est à présumer qu'en se

civilisant davantage, cette nation recherchera de plus en plus cet article, et qu'elle préférera de le prendre de la première main, en Perse et en Turquie, plutôt que de recevoir celui des Indes ou celui d'Amérique par la voie des Anglais.

Le coton de la Perse ne vaut pas celui de l'Inde, mais il est supérieur en général à celui de la Turquie. C'est le coton herbacé ou annuel que l'on y cultive.

Garance.

La garance que les Arabes nomment *foua*, les Persans *rhonas*, et les Grecs *lisari*, est très-commune au nord de la Perse. Nous l'avons trouvée sauvage à Kermanchah, à Amadan, à Téhéran. On la cultive dans presque toutes les provinces de cet Empire. La plus estimée est fournie par Férah et Kandahar. La consommation que l'on en fait dans le pays est très-considérable, et c'est un des principaux objets d'exportation pour l'Inde.

Nous avons vu, dans le commerce, une autre racine du pays, qui nous a paru être celle de quelqu'espèce d'orcanette : on en tire une couleur à peu près semblable à celle de la garance, mais un peu moins estimée.

Sucre.

On cultive la canne à sucre dans le Mazanderan, et on en retire un sucre que l'on n'a pas encore su bien rafiner; il est d'un jaune-brun ou d'un roux foncé. Cet article peut devenir un jour très-important, surtout si le prix du sucre américain se soutient. La Russie, par ses demandes, ne peut manquer d'encourager cette culture.

Therenjabin, manne de l'alagi ou de l'algul.

Le sainfoin alagi (*hedysarum alagi*) donne, dans les contrées les plus chaudes de la Perse, ainsi que dans l'Arabie, une sorte de manne connue sous le nom de *therenjabin;* elle se forme sur toutes les parties de la plante, mais particulièrement sur la tige, en petits grains ronds, de la grosseur des graines de coriandre, qu'on prendrait, à la saveur et à la consistance, pour de petits grains de

sucre bien cristallisés; mis sous la dent, ils craquent comme du sucre.

Cette manne est assez abondante en Perse : on la trouve chez tous les droguistes ; elle est toujours mêlée de beaucoup d'impuretés : on y voit des feuilles, des gousses et des débris de toute la plante. On y trouve aussi quelquefois diverses autres graines, mais en très-petite quantité. La recolte s'en fait vers la fin de l'été, à toutes les heures de la journée, et dure plus d'un mois.

Nous avons trouvé l'alagi à Rhodes, en Chypre, en Crète, en Syrie, dans le désert de l'Arabie et dans toute la Perse; mais ce n'est que dans les provinces les plus chaudes de la Perse et de l'Arabie qu'elle produit de la manne. Les Persans ne regardent pas cette substance comme purgative; et en effet, elle ne l'est pas plus que le miel et la cassonade. Ils la font entrer dans la préparation de quelques-uns de leurs remèdes; ils la donnent comme béchique et pectorale dans les maladies de la poitrine.

Ils en ont une autre qu'ils tirent du nord du Khorassan et de la petite Tartarie; ils la nomment *cherker;* elle nous a paru plus purgative que la manne de Calabre : nous ne savons pas quel est l'arbre qui la produit.

Il y a, en Perse, une troisième manne fort bonne à manger; c'est celle dont nous avons parlé à l'article de Mossul. Elle se trouve, ainsi que nous l'avons dit, sur les feuilles d'un arbre que nous n'avons pas eu occasion de voir. On la recueille avant le lever du soleil, parce que la chaleur la fait fondre.

Mumie.

C'est un pétrole noir, liquide, d'une odeur agréable, qui découle en très-petite quantité d'une montagne du Kerman. On en tire aussi du Laarestan et du Khorassan, qui est moins estimée que la première.

Cette mumie n'est pas dans le commerce : le roi se la réserve en entier pour en faire des présens. Les mines sont scellées et gardees avec soin : on ne les ouvre qu'une fois l'an avec beaucoup de précaution. Les Persans prétendent qu'en vingt-quatre heures toute

blessure est guérie au moyen de cette substance ; ce qui est sans doute très-exagéré.

Asphalte, Naphte.

Il y a deux sortes d'asphalte, l'un noir et liquide, l'autre de couleur ambrée et liquide, qu'on tire de plusieurs endroits de la Perse, et notamment des environs de Bakoü. Par la distillation, on obtient une liqueur très-limpide, d'une odeur très-forte, très-pénétrante, dont on se sert dans diverses maladies ; mais le plus grand usage du naphte distillé, c'est pour donner aux vernis plus de brillant et plus de solidité.

Le vernis ordinaire, celui que l'on emploie aux écritoires, aux meubles, est fait avec l'huile de lin et la résine sandarous ou sandaraque, que l'on tient dans un état de liquidité : on en applique une ou deux couches, et on les laisse sécher ; on passe ensuite le naphte au moyen d'un pinceau. L'odeur, d'abord très-forte, se dissipe encore plus vîte que celle de l'essence de térébenthine.

On brûle, en quelques endroits, l'asphalte noir, ainsi qu'on le pratique à Bagdad et à Kerkouk.

Semencine, ou Semen contra.

Il croît, dans toute la Perse, une absynthe très-odorante, dont on cueille les sommités après ou pendant la floraison ; c'est ce qu'on nomme, dans le commerce, *semencine* ou *semen contra*. Les Persans en font usage, comme nous, dans les maladies vermineuses, dans les faiblesses d'estomac, les obstructions, la jaunisse. On sait que cette substance est envoyée dans toute l'Europe. Je donnerai la figure et la description de la plante.

Tuthie.

Quand le commerce de la Perse était libre, il passait, à Constantinople et à Smyrne, une grande quantité de tuthie. La plus estimée était celle qui était bien pulvérisée et de couleur de plomb : les Turcs la recherchaient et l'achetaient presque toute. Celle que les Européens achetaient, était en caisse ou en sacs ; elle était grossière

et presque toujours fraudée. Il en passait en France, par Smyrne, sept ou huit cents livres par an : les Anglais en prenaient trois cents livres; les Vénitiens et les Livournois en achetaient aussi une petite quantité : elle valait de 30 à 40 paras l'ocque. La bonne se vendait de 10 à 20 paras la drachme.

Bézoard.

Le bézoard est bien plus estimé qu'il ne vaut, dans toutes les contrées de l'Orient. Les Persans recherchent et paient fort cher celui qu'on trouve dans les chèvres sauvages et domestiques du Kermesir. Ils font grand cas aussi de celui qu'on tire des béliers et des boucs du Khorassan. Le bézoard, selon eux, est sudorifique, excitant, cordial, alexipharmaque; ils le prennent à la dose de deux ou trois grains dans de l'eau de rose. Il en passe beaucoup en Turquie, et fort peu en Europe.

Essence de rose.

A Chiras, dans le Farsistan et dans le Kerman, on cultive en grand un rosier à fleur blanche (1), pour en distiller les fleurs, et pour en obtenir cette précieuse essence qui n'a peut-être rien jusqu'à présent, en fait de parfum, qui lui soit comparable. Les Persans en font une très-grande consommation, et en envoient beaucoup dans l'Inde et en Turquie. Elle est plus chère à Ispahan, que celle qu'on nous apporte de Constantinople et de Smyrne; ce qui doit faire supposer que nous ne l'avons jamais pure par la voie du commerce.

Adragant.

Cette substance gommeuse se forme, depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre, sur la tige de plusieurs espèces d'astragales

(1) Je soupçonne que c'est le rosier musqué (*rosa moschata*), le même qui, selon l'observation de Desfontaines, fournit l'essence de rose dans le royaume de Tunis.

qui croissent dans la Natolie, dans l'Arménie, dans le Curdistan et dans tout le nord de la Perse. Tournéfort nous en a fait connaître une qui fournit aussi de l'adragant, et qu'il a trouvée sur le mont Ida en Crète (1), et la Billardière en a décrit et figuré une autre qu'il a vue en Syrie (2).

L'astragale, qui nous a paru être le plus répandu, celui d'où l'on tire presque tout l'adragant du commerce, n'a été décrit par aucun botaniste. Il diffère essentiellement par le port, par les feuilles et par les fleurs, des deux espèces dont nous venons de parler. Il s'élève à la hauteur de deux ou trois pieds, et forme une tige de plus d'un pouce d'épaisseur. Les rameaux sont nombreux, serrés, et couverts d'écailles ou épines imbriquées, qui sont les restes des pétioles des années précédentes. Les feuilles, qui n'ont guère plus de quinze lignes de long, ont six, sept ou huit paires de folioles opposées, velues, sétacées, terminées en pointe alongée, aiguë. Le pétiole se termine aussi en pointe aiguë, un peu jaunâtre. Les fleurs sont petites, jaunes, et placées dans l'aisselle des feuilles. Le calice est plus court que la corolle, et a cinq divisions. Les bractées sont cotoneux. (*Voyez pl.* 44) (3).

Je ne dirai rien des fruits : les échantillons, qui étaient plus avancés que les autres, et qui avaient été pris en août aux environs de Téhéran, étaient dans une caisse qui a été perdue en traversant le Mont-Cenis.

L'adragant sort naturellement, soit des plaies que les bestiaux font à l'arbuste, soit des gerçures que la force du suc propre occasionne pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Suivant que ce suc est plus ou moins abondant, l'adragant sort en filamens tortueux, qui prennent quelquefois la forme d'un ver mince ou d'un ver assez épais, alongé, arrondi ou comprimé, roulé sur lui-même ou entortillé. C'est le plus bel adragant, le plus pur qui prend cette forme;

---

(1) *Voyage au Levant*, tom. I, pag. 64, édit. in-8°.

(2) *Journal de Physique*, année 1790.

(3) *Astragalus* verus, *fruticosus, foliolis villosis, setaceis, subulatis; floribus axillaribus, aggregatis, luteis. Pl.* 44.

il est presque transparent, blanchâtre ou d'un blanc un peu jaunâtre.

Il sort aussi en grosses larmes, qui conservent plus ou moins la forme vermiculaire. Celui-ci est plus rousseâtre, plus chargé d'impuretés. Il est quelquefois si adhérent à l'écorce, qu'elle se détache en partie lorsqu'on veut l'en retirer.

La quantité de gomme adragant que la Perse fournit, est très-considérable. On en consomme beaucoup dans le pays pour l'apprêt des soieries, pour la préparation des bonbons : il en passe aux Indes, à Bagdad et à Bassora. La Russie en tire aussi quelquefois par la voie de Bakou.

Cette substance a dû être peu à peu d'autant plus abondante en Perse, que les autres le sont moins aujourd'hui. Les troubles civils qui ont dépeuplé cet Empire, qui ont porté à l'agriculture un dommage auquel il sera bien difficile, et peut-être impossible de remédier, ont permis à l'astragale, ainsi qu'à une infinité d'autres arbustes, de se multiplier excessivement, et de couvrir pour ainsi dire tout le sol de ce pays.

Nous allons jeter un coup-d'œil sur la cause de ces troubles, et en suivre les progrès. Il sera facile d'apprécier les résultats qu'ils ont dû produire sur la population, le commerce, l'industrie et l'agriculture; mais auparavant il ne sera pas hors de propos de dire un mot de l'état militaire de ce pays.

État militaire de la Perse.

En tems de paix il n'y a pas d'armée proprement dite, et en tems de guerre l'armée est presque toujours congédiée aux approches de l'hiver. La maison-du-roi forme à la vérité un corps assez nombreux toujours prêt à agir, et de tous les points de l'Empire les hommes de guerre, enrôlés ou désignés pour servir, arrivent en très-peu de tems, avec leurs armes, au rendez-vous qu'on leur donne.

Les khans ou gouverneurs de provinces sont de même toujours prêts à marcher avec les troupes qu'ils ont autour d'eux,

et celles qu'ils lèvent lorsqu'on leur fait parvenir un ordre du roi.

Les armées se composent aussi des différentes tribus répandues dans l'Empire, telles que Curdes, Turcomans, Ouzbeqs, Afghans, Lezguis, et ces tribus ou races se subdivisent en d'autres tribus qui toutes ont leurs chefs particuliers. Elles forment presque toujours la majeure partie de la cavalerie. Pour ce qui est de l'infanterie, troupe moins estimée que l'autre, et qu'on forme toujours au moment du besoin, elle est composée de gens de la campagne, pris indistinctement dans toutes les tribus.

Le commandant-général de l'armée prend le nom de *sardar*. Les khans, sultans, gouverneurs de provinces ou chefs de tribus en sont les généraux divisionnaires lorsqu'ils sont nommés à cet effet par le roi. Les autres officiers sont : les mim-baschi, qui ont mille hommes sous leurs ordres; les pansab-baschi, qui en commandent cinq cents; les yous-baschi, qui en commandent cent; les panscha-baschi, qui en commandent cinquante; enfin les dag-baschi, qui en conduisent dix.

Les principales armes des Persans sont les flèches, la lance, la massue, le sabre et le cangear. Ils connaissent les armes à feu, mais ils les emploient en général moins que les Turcs.

Sous Nadir-Chah ils se servaient, avec assez de succès, de la grosse artillerie. Nous avons vu quelques canons de divers calibres, assez bien faits, qui avaient été fondus sous son règne. Il est rare qu'on s'en serve aujourd'hui, et je crois qu'Aga-Méhémet-Khan n'en avait point dans les deux expéditions qu'il a faites, l'une à Tiflis, l'autre à Meschod. Les fusils sont des fusils à mêche, plus longs que les nôtres, qu'on appuie sur une fourche pour les tirer : elle s'applique contre le canon au moyen d'une charnière. Cette arme est réservée aux fantassins.

Quelques cavaliers portent une carabine, dont ils ne se servent ordinairement qu'une fois. Le plus grand nombre est armé d'une lance, d'un sabre long et courbe, ayant le tranchant en dedans; d'une massue ou masse d'armes attachée à la selle, et de deux pistolets à la ceinture.

Ceux qui habitent la partie orientale de la Caspienne, Turcomans et Ouzbeqs, n'ont point d'armes à feu; ils ont un sabre long et courbe, une lance, des flèches, et portent un cangear à la ceinture : on leur voit très-rarement des pistolets. Leur lance est légère comme celle des Arabes : c'est un bambou garni d'un acier très-acéré. Ils la manient avec beaucoup d'adresse; ils lancent aussi une flèche avec la plus grande dextérité, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils fuient. Dans le dernier cas ils se couchent à dos sur le cheval, comme faisaient les Parthes; laissent pendre leur tête sur la croupe, et tirent leur flèche sans s'arrêter, sur l'ennemi qui les poursuit.

Presque tous les cavaliers persans portent encore des côtes de maille, des brassards, des espèces de casques; quelques-uns ont de petits boucliers. Cette arme pourtant est plus généralement en usage parmi les piétons.

Marine.

Les Persans n'ont plus de marine. Ils avaient autrefois quelques navires dans le golfe pour contenir les Arabes, et faire quelque commerce avec Mascate, Surate et les côtes de l'Indoustan; ils avaient aussi une petite flottille sur la Caspienne, qui leur servait à contenir les Turcomans et les Ouzbeqs de la côte orientale, et les Lezguis de la côte occidentale. Ils n'ont plus rien aujourd'hui : les troubles civils ont tout détruit.

Cependant il leur serait bien avantageux d'avoir, sur cette mer, une flotte propre à contenir les Russes, et menacer même, en cas de guerre, leurs établissemens d'Astracan et de Terki. Les Persans ne peuvent espérer de reprendre Derbent et Bakou, que les Russes viennent de leur enlever, sans avoir quelques chaloupes bien armées, sans attaquer ces deux villes et par mer et par terre, sans pouvoir du moins les empêcher d'être ravitaillées par mer lorsqu'ils les assiégeront par terre.

Comme la partie méridionale de cet Empire n'a pas de bois, il serait difficile de former une marine sur le golfe, à moins qu'on n'employât à grands frais les bois de l'Indoustan. Mais il n'en est

pas de même de la Caspienne : le Guilan et le Mazanderan sont couverts de chênes, de pins, de sapins et d'autres bois propres aux constructions navales; et le transport jusqu'à la mer serait peu coûteux, attendu que ces bois sont très-voisins des côtes, et que ce pays a un grand nombre de petites rivières flottables pendant six mois de l'année.

CHAPITRE XI.

État de la Perse avant et sous le règne de Chah-Hussein : il est détrôné par les Afghans. Conduite de Chah-Tahmas, de Mahmoud et d'Écheref. Tahmas-Kouli-Khan paraît sur la scène, obtient des succès, replace Chah-Tahmas sur le trône, le dépose, y met son fils, se fait proclamer roi sous le nom de Nadir.

Quoique la Perse, sous le règne des Sophis, n'eût pas une population proportionnée à son étendue; quoiqu'elle renfermât dans son sein tous les germes de rebellion; quoiqu'elle ne fût qu'un composé de parties hétérogènes et discordantes, néanmoins cet Empire, si nous nous en rapportons aux relations des voyageurs, jouissait au dehors d'un certain éclat, et dans l'intérieur d'une sorte de prospérité. Il imprimait le respect à ses voisins; il commandait l'obéissance aux gouverneurs de provinces et à tous les chefs de tribus : ses bornes avaient été reculées. Depuis l'Indus jusqu'au Tigre, depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, tout était soumis au pouvoir absolu de ses rois.

Les villes de la Perse ne le cédaient point, par leur beauté, leur population et leur étendue, aux villes de l'Europe. L'agriculture, cette première source de prospérité publique, était florissante, et ses produits très-variés. A force de travaux et de dépenses, les Persans étaient venus à bout de se procurer partout des sources artificielles, et d'arroser presque toutes les plaines. La plupart des arts de première nécessité avaient atteint un grand degré de perfection; quelques autres, jusqu'alors ignorés ou peu connus, avaient fait des progrès étonnans par les soins de Chah-Abbas Ier. et de quelques-uns de ses successeurs. Le commerce avait pris un grand accroissement par la protection que ce roi lui accordait, par les avances qu'il avait faites à des familles arméniennes qu'il avait

transplantées dans un des faubourgs d'Ispahan. Si l'art militaire n'avait pas fait les mêmes progrès que parmi nous, les Persans surpassaient, ou du moins égalaient, dans cet art, les peuples voisins qui pouvaient les inquiéter. La navigation était peu honorée, peu encouragée. Livrée à la classe la plus pauvre, la moins instruite, elle n'était qu'une science de routine, un art sans principes, sans combinaisons; néanmoins elle suffisait à un grand commerce; elle pouvait contenir les Arabes, les menacer même s'ils troublaient la tranquillité dont les provinces méridionales jouissaient. Cet Empire enfin, par les communications qui avaient été établies avec l'Europe, devait un jour, autant que pouvait le permettre un gouvernement essentiellement mauvais, voir éclore dans son sein, et se développer jusqu'à un certain point tous les genres d'industrie, tous les arts utiles, les sciences même, qui contribuent si puissamment à rendre l'homme meilleur, plus judicieux; qui le garantissent d'une infinité de maux, fruits de l'ignorance, de la superstition et des préjugés; qui finissent par améliorer les gouvernemens, et les forcent à s'asseoir sur les véritables bases de la civilisation.

Telle était la situation de la Perse lorsque Chah-Hussein, en 1694, monta sur le trône. Suleyman son père avait été cruel, injuste, vindicatif, adonné au vin et aux femmes; il avait négligé les affaires, et s'était entièrement reposé sur son conseil et ses ministres. Chah-Hussein, âgé de vingt-quatre ans, faisait espérer un règne long et heureux. Une physionomie douce, un caractère de bonté, et surtout l'improbation qu'il avait donnée à des châtimens trop cruels ou trop sévères, ordonnés par son père, avaient prévenu toute la nation en sa faveur, avaient favorablement disposé tous les esprits.

Les premières années de ce règne furent tranquilles : quelques actes de justice continrent les grands; quelques actes de bienfaisance satisfirent le peuple; quelques démarches en faveur de la religion furent très-agréables au corps nombreux des gens de loi.

Mais bientôt on s'apperçut qu'on n'avait rien à attendre de grand, de généreux d'un roi qui passait sa vie dans son harem, et s'y livrait à tous les plaisirs que ses femmes et ses eunuques inventaient, les

unes pour l'amuser et le retenir auprès d'elles, les autres pour le distraire et l'éloigner de toutes les affaires. L'État fut gouverné par des ministres qui se haïssaient entr'eux, mais qui profitaient de la faiblesse du maître pour amasser des trésors et accroître leur autorité. Un conseil composé des premiers eunuques du serrail dirigeait ou entravait toutes les opérations, tant militaires qu'administratives. Le chef de ces eunuques, homme vain, soupçonneux et très-borné dans ses vues, parvenu à capter la confiance du roi, ne s'en servait que pour éloigner des emplois ceux qui, par leur mérite et leurs talens, pouvaient lui faire ombrage; ceux qui, par des services signalés, pouvaient avoir part aux bontés de Hussein. La cour, divisée en deux factions, n'était qu'un foyer d'intrigues, dont les hommes les plus sages furent les victimes, dont le peuple eut à gémir, dont les ennemis naturels de cet Empire profitèrent pour secouer le joug ou se livrer au brigandage.

Dans un État despotique, lorsqu'un roi, trop faible pour gouverner lui-même, abandonne les rênes du gouvernement aux ambitieux qui se les disputent; lorsqu'il n'agit que d'après l'impulsion des courtisans adroits qui le flattent et le séduisent, s'il n'est pas lui-même un tyran, tous ceux à qui il confie le pouvoir le deviennent.

Sous le règne de Chah-Hussein, de ce roi bon, les injustices furent plus fréquentes, les actes de cruauté plus multipliés, les extorsions plus hardies que sous le règne du cruel Suleyman. La justice ne s'y rendit plus qu'à prix d'argent; les emplois furent à l'enchère; les chefs de tribus, enhardis par la faiblesse du roi, ou rassurés par la corruption de la cour, suscitèrent des troubles dans tous les points de l'Empire, et se révoltèrent ouvertement dans quelques-uns.

Cependant Chah-Hussein, incapable de prendre une résolution généreuse, incapable de prévoir le résultat de tous les désordres que sa faiblesse et sa trop grande bonté pouvaient occasionner, ne voulut ni s'occuper d'affaires, ni quitter son harem, ni interrompre le cours de ses plaisirs. Quelques hommes courageux osèrent lui donner des conseils; il ne voulut pas les écouter. Le

danger devint pressant, et il ne songea pas à lever des troupes et à combattre à la fois toutes les tribus révoltées.

Toujours guidé par les courtisans, qui ne voyaient d'autres ennemis que ceux qui pouvaient les supplanter, il rappelait les généraux qui obtenaient des succès; il faisait crever les yeux aux ministres qui auraient pu conjurer l'orage; il éloignait de ses conseils les hommes assez courageux pour désigner les vrais ennemis de l'État. L'Empire était menacé, et Chah-Hussein prodiguait l'or de ses sujets pour la construction d'un palais magnifique à deux lieues d'Ispahan (1). Les impôts ne pouvant suffire à toutes les dépenses extraordinaires qui dûrent avoir lieu, on pressura le peuple, on dépouilla les riches, on mit à contribution les grands, et on eut recours, pour cela, aux exactions, aux violences, à tous les actes de cruauté.

Cet état de choses ne pouvait durer. Les Afghans du Kandahar secouèrent le joug et marchèrent sur Kerman.

Les Abdalis tuèrent le gouverneur de Hérat, et se rendirent maîtres de la ville.

Les Arabes de Mascate s'emparèrent des îles de Barrhein, et firent des incursions dans tout le midi de la Perse.

Les Curdes réunis dans la plaine d'Amadan menacèrent cette ville, et osèrent s'avancer jusqu'aux portes d'Ispahan, où ils enlevèrent plusieurs chevaux des haras du roi.

Les Ouzbeqs et les Turcomans, tribus guerrières et féroces, ravagèrent, à l'est et au sud-est de la Caspienne, le Khorassan, le Déhestan, le Jorjam et les environs d'Aster-Abad.

Les Lezguis ne recevant plus les subsides que la cour s'était depuis long-tems engagée à leur payer, se soulevèrent, et jetèrent le trouble et la désolation dans la Géorgie, le Daghestan, le Tabesseran, le Chyrvan et tous les pays situés à l'occident de la Caspienne.

Dans l'espace de quelques années, toutes les provinces furent agitées, tous les trésors dissipés, toutes les ressources épuisées, et,

(1) Ce palais se nommait *Férabat;* il était près du faubourg de Julfa. J'en ai parlé au chapitre VI.

ce

ce qui fut le plus fâcheux, la confiance des peuples envers le roi et les ministres fut détruite.

Dans ces circonstances malheureuses, Mahmoud, jeune homme plein de courage, et fier des succès que sa nation a obtenus sur les Persans (1), voyant le moment favorable pour l'exécution de ses projets, lève une armée de vingt-cinq mille Afghans, traverse des déserts brûlans et arides, franchit deux cent cinquante lieues de terrain, laisse les villes qui lui résistent, arrive, au commencement de mars 1722, à Gulnabat (2); défait, le 8, l'armée persane, beaucoup plus nombreuse que la sienne; s'avance jusqu'aux portes d'Ispahan; s'établit à Férabat, maison royale que l'on vient d'abandonner; s'empare de Julfa, qui n'est pas secouru (3), et se dispose à attaquer les ponts du Zenderout pour se frayer une route à la ville.

Les Persans, quoique mal commandés, quoique livrés à des chefs sans courage, sans énergie; quoique trahis par l'un de ces chefs, étaient cependant si nombreux, la ville était si vaste, la population, presque toute guerrière, était si considérable, que les Afghans sont un moment effrayés de leur entreprise. Mahmoud offre même à Hussein de se retirer s'il veut lui donner une de ses filles en mariage, et lui céder en toute souveraineté les provinces de Kandahar, de Kerman, de Ségestan et de Khorassan. Hussein, qui compte sur les secours que doivent lui amener les gouverneurs de provinces, refuse de souscrire à ces propositions.

Trop engagé pour reculer, trop exposé à être harcelé et même battu dans sa retraite, Mahmoud, qui ne peut espérer de prendre de vive force, avec une poignée de guerriers, la capitale de la Perse, veut essayer de la réduire par famine. Il ravage à cet effet

---

(1) Le Kandahar s'était rendu indépendant, et ses habitans avaient ravagé le Kerman.

(2) Gulnabat, village à trois lieues à l'orient d'Ispahan.

(3) Julfa, faubourg considérable au sud d'Ispahan, vers la rive droite du Zenderout. Les Arméniens, que la cour avait fait désarmer, se défendirent néanmoins avec courage. Pour peu qu'ils eussent été secourus, jamais les Afghans ne se seraient emparés de leur faubourg.

la campagne, force tous les villages des environs, les pille, emmène en esclavage les jeunes personnes des deux sexes, vient à bout de renforcer son armée, s'empare par surprise du pont d'Abbas-Abad (1), et investit la ville sans que le roi et ses généraux donnent des ordres ou fassent le moindre effort pour l'en empêcher, sans que le peuple, qui veut attaquer les divers pelotons d'ennemis qui interceptent les subsistances, obtienne la permission de le faire.

Les habitans de Ben-Ispahan, village à une lieue de la ville, remportent un avantage considérable sur les troupes de Mahmoud, lui enlèvent un grand convoi, lui font un grand nombre de prisonniers, le repoussent lui-même lorsqu'il vient au secours des siens : la désolation est dans l'armée de ce chef; il s'enferme, se retranche à Férabat ; il craint d'y être attaqué. Dans ce moment, quelques milliers d'hommes bien dirigés eussent suffi pour dissiper ou détruire cette armée d'Afghans. Soit crainte et faiblesse du roi, soit trahison du général des troupes, Mahmoud n'est point attaqué ; il revient de sa frayeur; il espère plus que jamais de s'emparer d'un trône si chancelant et si mal défendu.

Cependant Hussein se détermine, en juin, à faire sortir un de ses fils, Tahmas-Mirza, pour provoquer, dans les provinces, les secours dont il a besoin. Tahmas, avec trois ou quatre cents cavaliers, attaque le détachement qui garde la porte Tokchi, le met en fuite, prend la route de Cachan, et se rend à Casbin.

Le peuple, pressé par la faim, s'étant tumultueusement armé en juillet, et s'étant rendu sur la place du Maydan pour demander que le roi marchât avec eux à l'ennemi ou leur donnât un général, on tira sur lui. Ahmed-Khan, gouverneur d'Ispahan, se mit, quelques jours après, à la tête de ceux qui s'obstinaient à aller combattre les Afghans : trente mille hommes le suivirent. Ce nombre eût suffi pour forcer Mahmoud à la retraite si le khan d'Avisa n'eût fait échouer cette généreuse entreprise en se mêlant, lui et les Arabes qu'il commandait, avec les combattans, et les abandonnant

(1) C'était le premier ou le plus occidental ; il n'existe plus aujourd'hui.

avec précipitation au moment qu'il fallut en venir aux mains. Cette fuite mit le désordre dans les rangs, et jeta partout l'épouvante. Ahmed, qui s'était conduit en brave, est accusé auprès du roi par le lâche Arabe, et privé de sa place; il meurt, quelques jours après, de désespoir, en déplorant les malheurs de sa patrie.

Chah-Hussein, désespérant d'être secouru, se décide enfin à accepter les offres de Mahmoud; il n'est plus tems : celui-ci exige, avec la main de la princesse, tout le royaume.

Melek-Mahmoud, gouverneur de Thoun et de Hérat, s'avance avec dix mille hommes pour faire lever le siége : le roi néglige de profiter de la bonne volonté de ce guerrier. Mahmoud, au lieu de le combattre, lui envoie des présens, traite avec lui, et l'engage à se retirer moyennant la province de Khorassan et les gouvernemens de Thoun et de Hérat, dont il lui garantit la souveraineté.

La famine avait déjà enlevé les trois quarts des habitans, et avait transformé tous les autres en autant d'animaux carnassiers, lorsque Hussein se vit enfin forcé à déposer une couronne qu'il n'avait jamais été en état de porter. Résolu de souscrire à toutes les propositions qui lui seront faites, il sort, le 21 octobre 1722, de son palais, avec des habits de deuil et le visage couvert de larmes; il parcourt à pied les principales rues d'Ispahan, déplorant les malheurs et toutes les calamités de son règne, s'accusant de faiblesse, rejetant les fautes qui se sont commises, sur ses ministres et sur ses conseillers, et exhortant les habitans à souffrir patiemment le nouveau joug sous lequel ils vont passer. Le lendemain il signe l'écrit qu'on lui présente, par lequel il renonce formellement au trône, le cède à Mahmoud et à ses descendans à perpétuité, et consent à se mettre, le 23, entre les mains de son vainqueur avec sa famille, toute sa maison et tous les seigneurs de sa cour (1).

Par cet événement, aussi extraordinaire qu'inattendu, les liens

(1) Le 23 octobre 1722, suivant la relation des Français et de tous les autres Européens qui se trouvaient à Ispahan; suivant l'*Histoire de Nadir-Chah*, traduite du persan par M. Jones, ce fut le 10 octobre 1722, le 11e. de Moharem, l'an de l'hégire 1135.

qui attachaient le peuple au souverain étant rompus, l'anarchie fut à son comble. En un moment toutes les provinces, toutes les villes furent agitées. La plupart des gouverneurs firent des efforts pour se rendre indépendans : divers aventuriers ameutèrent la populace, en lui faisant accroire qu'ils avaient des droits au trône.

L'un d'entr'eux, sous le nom de *Séfi-Mirza*, fils de Chah-Hussein, fut proclamé roi sur les montagnes qu'occupent les Bakhtiaris à l'occident d'Ispahan.

Un Kélander, qui se disait être Abbas-Mirza, frère de Hussein, était parvenu à rassembler autour de lui un grand nombre de guerriers, et à se faire un parti redoutable à l'orient de la capitale.

Dans le Guilan, un autre Kélander, sous le nom d'*Ismaël-Mirza*, fils de Hussein, obtint d'abord quelques succès, et fut d'autant plus dangereux, qu'il était soutenu par tous les religieux de la contrée.

Vers le golfe Persique, un homme du peuple, sous le nom de *Mohammed-Mirza*, autre fils de Hussein, à la tête de quelques Arabes et d'un parti de Balougiens, s'était emparé de quelques places fortes.

Dans le Farsistan, un ancien gouverneur de Mesched, nommé *Seyd-Ahmed*, se disant muni du sceau royal, réunit sous ses drapeaux un grand nombre de gens de guerre, fut défait par Mahmoud, et reparut peu de tems après dans le Kerman. Parvenu à rassembler de nouvelles troupes, il se fit proclamer roi, et soutint quelque tems tous les efforts des Afghans.

Mais aucune de ces tentatives pour s'élever au trône ou se faire un état indépendant ne fut aussi durable et aussi difficile à réprimer que celle de Mélek-Mahmoud dont nous avons parlé. Gouverneur de Thoun, ville située à trente lieues à l'occident de Hérat, il s'était révolté avant le détrônement de Chah-Hussein, et s'était ensuite emparé de Hérat et de tout le Khorassan.

Cependant Tahmas-Mirza, troisième fils de Chah-Hussein, qui était sorti d'Ispahan pendant que cette ville était bloquée, et qui avait manifesté l'intention de lui amener des secours, ne remplit

pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Trop jeune pour inspirer de la confiance, trop imprudent pour mériter de l'estime, trop présomptueux pour suivre de sages avis, il ne put obtenir des gouverneurs de provinces l'argent dont il avait besoin, ni du peuple le dévoûment à sa personne, qui seul aurait suffi pour le faire triompher. Parvenu à se faire proclamer roi à Casbin après le détrônement de son père, il s'enfuit à Tauris à l'approche d'un parti d'Afghans envoyé contre lui par Mahmoud, et il appelle à son secours les Russes et les Turcs. Par cette démarche imprudente, le Daghestan, le Chyrvan et le Guilan deviennent la proie des premiers; la Géorgie, une partie de l'Arménie et de l'Aderbidjan sont bientôt au pouvoir des seconds.

Mahmoud, en s'emparant du trône des Sophis, se montra pendant quelques jours supérieur à lui-même et à tous ceux de sa nation : il procura l'abondance à Ispahan; il y maintint le bon ordre; il y fit régner la justice; il s'y fit pardonner son usurpation. Mais bientôt entraîné par une politique atroce et une avarice déplacée, il fit périr un grand nombre de seigneurs persans, sous le prétexte qu'ils avaient trahi ou mal défendu leur ancien maître; il s'empara de leurs biens; il exigea des habitans une forte somme, dont il avait besoin pour lever des troupes dans le Kandahar : bientôt après il ordonna de sang-froid, et comme mesure de sûreté, le massacre de tous les individus de la ville en état de porter les armes. La révolte de Casbin contre les troupes qu'il y avait envoyées, et qui y avaient commis tous les désordres imaginables, en fut le prétexte ou le motif (1). Ceux qui échappèrent à cette horrible boucherie, car les assassins se lassèrent d'égorger; ceux qui échappèrent, dis-je, eurent ordre de sortir de la ville : on leur permit d'aller pleurer au loin la mort de leurs parens, de leurs amis, et la perte de leurs propriétés (2).

Le moyen auquel Mahmoud eut recours pour remplacer ceux qu'il avait égorgés ou mis en fuite ne fut pas moins atroce : il arracha

(1) Ce fut le 25 janvier 1723.

(2) *Voyage en Turquie et en Perse*, par Other, tom. I, pag. 273.

de leurs champs, de leurs foyers, les Derguisins, tribu laborieuse et sobre, répandue entre Casbin et Amadan; il la força à venir repeupler la capitale; il en incorpora même une partie dans son armée. Comme ils étaient Sunnis, et conséquemment de la même religion que lui, il ne douta pas qu'ils ne lui fussent plus fidèles que les Persans.

Maître, après bien des efforts, de Chiras, de Kerman, de Cachan, de Kom et de Téhéran, Mahmoud ne put jamais réduire les autres parties de la Perse, encore moins s'opposer aux progrès que les Russes et les Turcs faisaient sur les rives de la Caspienne, dans le Curdistan et dans l'Aberbidjan. Les Curdes, les Lors, les Bakhtiaris, à l'occident de la capitale, menaçaient sans cesse de fondre sur lui : il envoya contre eux une armée qui fut taillée en pièces; lui-même, peu de tems après, ayant tenté d'y pénétrer à la tête de presque toutes ses troupes, se vit contraint d'évacuer bien vîte le pays. Il voulut se venger sur Yesd, ville dans laquelle il s'était ménagé des intelligences auprès des malheureux Guèbres, sur qui pesait la tyrannie des Persans : Mahmoud échoua encore dans cette entreprise. Ce fut alors que, dans un accès de rage qui le conduisit bientôt dans un délire frénétique et dans une des plus cruelles et des plus terribles maladies, il égorgea de sa propre main les fils et les parens de Chah-Hussein, au nombre de trente-un. Ce prince fut lui-même blessé en voulant soustraire au glaive un de ses fils, âgé de cinq ans.

Mahmoud étant dangereusement malade et hors d'état de gouverner, Écheref son parent fut tiré de la prison où la jalousie de l'usurpateur l'avait fait enfermer, et placé sur le trône par tous les chefs de l'armée, le 22 avril 1725. Mahmoud fut mis à mort, et sa tête apportée aux pieds d'Écheref, qui n'avait accepté la couronne qu'à cette condition.

Mahmoud avait toutes les qualités d'un soldat, et pas une de celles que doit montrer le chef d'une grande nation. Brave, audacieux et même téméraire, il était sans doute très-propre à commander une division sous les ordres d'un chef habile, à conduire un corps d'armée pour une opération qui n'exige que du courage et de

la célérité. Son bras, aussi prompt à frapper, que son imagination était vive, lui valut plusieurs fois des succès. Dans sa taille large et ramassée, il joignait à une très-grande force musculaire, toute l'adresse, toute l'agilité d'un corps svelte. Simple dans ses manières, sobre dans ses besoins, austère dans ses mœurs, mais absolu dans ses desirs; persévérant par orgueil dans ses desseins, emporté, irascible par caractère, cruel par intérêt autant que par habitude, ignorant et superstitieux, livré, comme le dernier de sa nation, à tous les préjugés populaires, ne connaissant d'autre droit que la force, d'autre justice que sa volonté, il traita la Perse, non pas comme un État que l'on doit gouverner, non pas comme une propriété que l'on veut conserver, mais comme un pays que l'on a l'intention de quitter après l'avoir ruiné.

Élevé jusqu'au trône par un concours heureux de circonstances, il étonne un moment ses ennemis; il les met à ses pieds. Mais bientôt le prestige est détruit; son ame, trop faiblement trempée, fléchit sous le poids qui l'accable : la conduite des siens et sa propre conduite ne présentent bientôt que des maîtres arrogans, des pillards effrontés, des assassins féroces. La résistance se manifeste partout : quelques revers inspirent des craintes à cet usurpateur; il est repoussé par les habitans d'une ville qu'il veut prendre : son courage l'abandonne; il croit le ciel irrité contre lui; il veut l'appaiser par une retraite absolue, par un jeûne rigoureux, par une privation totale du sommeil; il se livre pendant quarante jours à toutes les extravagances que la peur et l'ignorance ont inventées, et il perd le peu de raison qui restait dans sa tête. Le conquérant de la Perse n'est plus, au sortir de sa retraite, qu'un insensé, un furieux maniaque que l'on est obligé d'enfermer.

Écheref ne montra, durant son règne, ni la politique adroite d'un usurpateur, ni la grandeur d'ame d'un conquérant, ni les talens d'un général. Cruel et féroce par caractère, à peine tiré de sa prison pour être placé sur le trône, il fit périr Mahmoud, que les chefs de l'armée venaient de déposer; il égorgea le fils de Mahmoud parce qu'il avait des droits au trône; il fit crever les yeux à son propre frère, dont il redoutait l'activité et les talens; il fit

massacrer tous les Afghans qui, par leur crédit et leurs richesses, pouvaient lui faire ombrage; il n'épargna pas non plus les Persans qui avaient conservé leur fortune; il se défit, en un mot, de tous ceux qu'il craignait ou dont il convoitait les richesses.

Mais, plus réfléchi, plus dissimulé que Mahmoud, il voulut donner à ces assassinats un vernis de justice. Selon lui, tous les Afghans qu'il faisait périr étaient entrés dans la conjuration qui avait fait déposer son prédécesseur. Les Persans étaient en correspondance avec Chah-Tahmas; ils étaient cause que ce prince s'était méfié de lui, et n'avait pas voulu se trouver à l'entrevue qu'il lui avait fait demander, et où il avait projeté de le faire mourir.

Plus occupé à se maintenir sur le trône, qu'à réparer les maux que la guerre avait faits, tantôt il ordonnait qu'on ravageât une province dont il redoutait les habitans, tantôt il les forçait d'abandonner les villes trop populeuses, tantôt il les faisait périr sous prétexte de conspiration. Sous son règne, les Persans furent aussi opprimés, aussi exposés à perdre leur vie ou leur fortune, que sous celui de Mahmoud : les villes continuèrent à se dépeupler; les champs restèrent incultes; les canaux d'arrosement furent négligés, et la plupart obstrués; le commerce languit; les arts furent détruits en partie. La Perse, en un mot, souffrit au point qu'il eût fallu plus d'un siècle de paix et de tranquillité pour réparer tous les maux que ces deux usurpateurs y occasionnèrent pendant le court espace de tems qu'ils occupèrent le trône.

Les Russes, sous Écheref, ne firent pas des progrès; ils songèrent seulement à s'affermir sur les rives de la Caspienne; mais les Turcs, qui avaient pris, sous Mahmoud, Kermanchah, Amadan, et qui s'étaient emparés de la Géorgie, d'Érivan, de Nacsivan et de Khoï, se rendirent maîtres en peu de tems de Tauris, d'Ardebil, d'Urmia, et même de Sultanie.

Tahmas s'adresse une seconde fois à ces ennemis du nom persan; il propose de leur abandonner les provinces dont ils se sont emparés, s'ils veulent l'aider à chasser les Afghans du reste de ses États. Les Turcs, pour s'assurer la possession de leurs conquêtes, consentent enfin à envoyer des forces considérables contre les Afghans.

Écheref se décide alors à faire trancher la tête à Hussein, qu'il tenait enfermé; après quoi il marche à l'ennemi, et le bat à Chehrkerd. Les Turcs font la paix avec Écheref en octobre 1727, et conservent toutes les provinces dont ils s'étaient emparés.

Réfugié dans le Mazanderan, la seule province qui lui reste, Chah-Tahmas, aussi incapable de régner que son père, aussi faible, aussi timide, aussi borné que lui, sans amis généreux pour le guider, sans forces, sans argent, sans crédit pour lui attirer l'estime et la considération des peuples, comment peut-il espérer de remonter sur le trône? comment viendra-t-il à bout de chasser les Afghans, de battre les Turcs et les Russes, et de soumettre toutes les provinces révoltées?

Ce prodige eut pourtant lieu : ce n'est pas lui qui l'opéra; il se fit en son nom; et s'il n'en a presque pas profité, c'est moins à l'ambition de celui qui se mit à sa place qu'il dut s'en prendre, qu'à son peu d'énergie, à son peu de courage, et à cette suite d'imprudences qui le firent juger aussi défavorablement que son père.

Les révolutions enfantent de grands-hommes : c'est dans les troubles civils, dans les agitations intestines, au milieu des camps, que paraissent ces mortels privilégiés, dont les fortes conceptions, hors de la portée du commun des hommes, surmontent tous les obstacles qu'on leur oppose, et dont les succès étonnent ceux qui ne peuvent appercevoir les ressorts que le génie met en jeu.

Nadir-Kouli-Beg fut un de ces mortels que rien n'arrête dans leur marche tant qu'ils suivent le sentier de l'équité. Il naquit l'an 1100 de l'hégire (1688), à Abiverd, situé à vingt parasanges ou vingt-cinq lieues ordinaires au nord de Mesched; il était un des principaux seigneurs de la tribu de Kirklou, une des plus considérables des Afchars, race de Turcomans.

Ayant embrassé de bonne heure le métier des armes, il fit d'abord la guerre à ses voisins pour la possession d'un château, pour le gouvernement d'un district, pour le revenu de quelques villes.

Tantôt battu, tantôt vainqueur, mais toujours supérieur à sa fortune, toujours fécond en expédiens, toujours à la tête d'une

nouvelle troupe, toujours prêt à combattre, il se fit parmi les Afchars, les Turcomans, les Ouzbeqs et les Curdes, tribus guerrières répandues au nord et au nord-est du Khorassan, une telle réputation d'intelligence, d'audace et de bravoure, qu'il les engagea facilement à marcher sous ses bannières, et à venir enfin se présenter sous les murs de Mesched.

Mélek-Mahmoud, devenu indépendant, y avait une armée. Nadir osa se mesurer à lui avec des forces inférieures, le battit plusieurs fois et s'empara de la ville.

Maître de cette place importante, il y appelle Chah-Tahmas, se dévoue à son service, prend le nom de Tahmas-Kouli (esclave de Tahmas), et jure de ne pas poser les armes qu'il ne l'ait rétabli sur le trône.

Nadir, connu depuis en Europe sous le nom de *Tahmas-Kouli-Khan*, agissant alors au nom de Tahmas, au nom du souverain légitime, put commander à l'opinion, put exiger légalement des contributions et se procurer une armée mieux organisée, mieux composée, mieux pourvue que celles qu'il avait jusqu'alors commandées.

Les ministres, les confidens de ce faible roi, effrayés de l'ascendant que Nadir allait prendre sur l'esprit de leur maître, firent quelques efforts pour le traverser dans ses projets, pour le faire échouer dans ses entreprises; mais il surmonte tout, et s'élève à une hauteur qu'ils ne peuvent atteindre.

Par son activité, par son courage, par l'ascendant de son génie, il appaise en peu de tems les troubles de toute la contrée; il soumet toutes les tribus révoltées, et les force à combattre pour lui.

Impatient de régner, Tahmas propose de marcher sur Ispahan. Nadir, qui ne veut laisser aucun ennemi derrière lui, juge plus convenable d'aller assiéger Hérat, place importante, qui était entre les mains des Abdalis, l'une des plus considérables et des plus guerrières tribus des Afghans. Cette ville ne peut résister à la force qui l'attaque; elle se soumet, et reçoit le gouverneur que Tahmas y envoie.

Effrayé des progrès de Nadir, Écheref veut en vain les arrêter; il

est complétement battu sur les bords de la petite rivière de *Mehmandost*, qui coule du sud au nord entre Semnan et Damegan. Il croit s'opposer à la marche de son ennemi en venant fortifier le défilé de *Serdé-Khar* (1) ou de *Méhallébag*, mais ses troupes y sont encore battues.

Écheref se voyant forcé de réunir toutes ses troupes contre une armée qui venait de le vaincre deux fois, ne voulant pas l'attendre dans une ville mal défendue, et au milieu d'une population immense et ennemie; craignant, après en être sorti, d'avoir à combattre deux ennemis à la fois, conçut et exécuta en partie l'horrible projet de massacrer tous les habitans en état de porter les armes (2); après quoi il vint camper près du village de Mourt-Chekort, situé à dix lieues au nord d'Ispahan.

Les deux armées se trouvèrent en présence le 13 novembre 1728 (3). Écheref y fut encore battu, et forcé de chercher son salut dans la fuite : il arriva le soir même à Ispahan; il en sortit la nuit, et prit avec tous les siens la route de Chiras.

Chah-Tahmas, qui était resté à Téhéran pour attendre le résultat des événemens qui se préparaient, se hâta de venir dans la capitale dès qu'il eut appris que les Afghans l'avaient évacuée; il y fut proclamé roi avec toute la pompe et toute la solennité qu'exigeait le retour du souverain légitime.

---

(1) Ou *Khawar*, les pyles caspiennes des Anciens.

(2) L'auteur de l'*Histoire de Nadir*, traduite du persan par M. Jones, dit qu'Écheref, en arrivant à Ispahan, en fit massacrer « les innocens habitans, au nombre » desquels se trouvaient plus de trois mille savans. » Première partie, pag. 79. On lit cependant dans le *Voyage en Turquie et en Perse*, par M. Other, qu'Écheref conçut le projet de ce massacre, mais que Nadir ne lui donna pas le tems de l'exécuter. *Tome I, pag.* 307.

(3) L'auteur de l'*Histoire de Nadir-Chah* dit que cette bataille eut lieu le 20 du mois de Rabiussani, que le traducteur dit se rapporter au 13 novembre 1728. M. Other prétend que ce fut en novembre 1730. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 308. — L'auteur de l'*Histoire des révolutions de Perse*, d'après la relation du consul français Gardane, qui se trouvait encore à Ispahan, rapporte cette bataille au 13 novembre 1729.

Après avoir organisé les diverses administrations et envoyé des gouverneurs dans les différentes provinces, Nadir partit pour Chiras, où l'ennemi avait eu le tems de se fortifier. Les Afghans y furent encore battus, et obligés de prendre la route de Kandahar. Écheref fut tué en se sauvant, par un parti d'Afghans, que Hussein, khan de Kandahar et frère de Mahmoud, envoya contre lui, tant pour venger la mort de son frère, que pour se défaire d'un rival dangereux.

C'est ainsi que la Perse rentra sous la domination des Sophis, après avoir été six ans et quelques jours sous celle des Afghans. Une révolution aussi subite, dans l'état déplorable où cet Empire était réduit, est bien faite pour surprendre; cependant si on fait attention à la conduite de ces étrangers, dont la religion était différente de celle des Persans, dont les mœurs étaient plus féroces, dont l'unique but semblait être de dépouiller et de détruire, on verra bientôt pourquoi Nadir eut tant de facilité à soulever en un instant toute la nation contre ses oppresseurs, à recruter une armée et à réparer promptement les pertes que les premiers combats avaient occasionnées.

Ni Mahmoud ni Écheref ne surent gouverner : ni l'un ni l'autre n'eurent le talent de se concilier l'esprit du peuple qu'ils venaient de conquérir, et qui était bien disposé à recevoir des maîtres nouveaux; ni l'un ni l'autre ne connurent l'art bien difficile de faire prospérer un État. Au lieu de rétablir l'ordre et de faire renaître la confiance, ils laissaient leurs troupes se livrer à tous les excès; ils irritaient le peuple bien plus que ne les avait indisposés le règne calamiteux de Chah-Hussein. Avaient-ils besoin d'un surcroît de subsides? ils croyaient parvenir à leur but en exigeant des contributions, en ruinant une province, en détruisant des villes. Voulaient-ils des soldats, des ouvriers? ils envoyaient des émissaires dans les champs, dans les ateliers, et ils enlevaient indistinctement tous les individus. Attaquaient-ils une ville? à la moindre résistance ils faisaient passer les habitans au fil de l'épée. Ouvrait-on promptement les portes? ils pillaient; ils enlevaient tout ce qui était à leur convenance; ils détruisaient, ils brûlaient tout ce qu'ils ne

pouvaient emporter. Les femmes même n'étaient pas respectées, et l'on sait à quel point les Orientaux sont révoltés du moindre outrage qu'un vainqueur se permet à l'égard de ce sexe.

Mais la Perse fut-elle plus heureuse après l'expulsion des Afghans? Tahmas, placé sur le trône, travailla-t-il à cicatriser les plaies de l'État, à réparer les maux que la faiblesse de son père avait occasionnés? Prit-il d'une main ferme et vigoureuse les rênes du gouvernement?

Malheureusement ce prince n'eut pas les grandes qualités qu'exigeaient les grands événemens qui venaient d'avoir lieu; il n'eut ni assez de force ni assez de courage pour s'élever au dessus du général à qui il devait le trône; il ne put se montrer plus grand, plus généreux que lui; il ne put s'attirer la vénération des peuples, l'estime des grands; il ne put avoir à ses ordres les forces de l'État; il ne put, en un mot, agir en roi et commander en maître.

Nadir, maître de l'opinion et à la tête d'une armée qui lui devait ses succès, nommait aux emplois, percevait les impôts, levait des troupes, et veillait surtout à ce que son armée fût bien payée et ne manquât de rien.

Tahmas aurait bien voulu mettre des bornes au pouvoir de Nadir; mais comment s'y prendre? Comment ne pas souscrire à tout ce que proposait celui qui venait de le placer sur le trône, celui qui pouvait à l'instant même le déposer?

Les premières tentatives que fit Tahmas pour recouvrer le pouvoir et déjouer les projets ambitieux qu'on soupçonnait à Nadir, furent de lui offrir la souveraineté du Khorassan et du Kandahar, depuis Aster-Abad et Hérat, jusqu'aux confins de ces deux provinces : il voulut ajouter à ce bienfait la main de la princesse Fatime sa sœur pour Riza-Kouli-Mirza, fils aîné de Nadir, âgé alors de douze ans; mais le vainqueur d'Écheref, dont les vues se portaient déjà beaucoup plus loin, en acceptant les offres du roi, en protestant toujours de sa fidélité et de son entier dévoûment, représenta à Tahmas que, l'ayant placé sur le trône, il ne devait pas laisser son ouvrage imparfait. Il avait chassé les Afghans de la capitale et du midi de la Perse; mais les plus belles provinces à

l'ouest et au nord étaient encore entre les mains des Turcs et des Russes : il fallait se hâter de combattre ces ennemis; il fallait aussi châtier et faire rentrer dans le devoir les tribus qui s'étaient montrées rebelles, et qui pouvaient encore exciter des troubles.

Suivant ces dispositions, auxquelles Tahmas ne pouvait se refuser de souscrire, Nadir part de Chiras en février 1729 (1), prend la route de Kazeroun, vient à Chuster, appaise les troubles de ces contrées, menace les Arabes, met partout des gouverneurs de son choix, arrache à leurs montagnes quatre cents familles de Bakthiaris qu'il envoie repeupler Ispahan, marche ensuite contre les Turcs, les bat plusieurs fois, et, en moins de deux ans, leur reprend Néhavend, Amadan et Kermanchah, ainsi que toutes les villes de l'Aderbidjan et de la Géorgie.

Il assiégeait Érivan lorsqu'il fut appelé dans le Khorassan pour soumettre les Abdalis qui s'étaient révoltés, s'étaient emparés de Hérat et marchaient vers Mesched.

Pendant que Nadir était occupé au siége de Hérat, Chah-Tahmas, qui crut l'occasion favorable pour s'emparer de tout le pouvoir, leva une nombreuse armée et vint en personne assiéger Érivan en 1731. Il resta près de trois mois devant cette place, et y consomma ses vivres et presque toutes ses munitions; ce qui l'obligea à lever le siége et à prendre la route de Tauris, où il espérait de se ravitailler. Mais ayant appris qu'Achmed, pacha de Bagdad, à la tête de soixante mille Turcs et Arabes, était entré sur le territoire persan, il se rendit à Sultanie, et de là, tournant vers Amadan, il vint à Kerdekan.

Les deux armées s'étant rencontrées, les Persans furent complétement battus; ils laissèrent morts sur le champ de bataille cinq ou six mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie; un plus grand nombre fut chargé de chaînes; le reste prit la fuite et se dispersa. Le roi, en rentrant à Ispahan, n'était accompagné que de quelques seigneurs et d'une faible partie de sa garde (2).

---

(1) Le 28 février 1729. *Histoire de Nadir-Chah*, première partie, pag. 93.
(2) *Histoire de Nadir-Chah*, pag. 140.

Chah-Tahmas n'ayant pu par des succès balancer la réputation de son général, ni lui opposer, comme il l'avait espéré, une armée disciplinée et aguerrie, conclut un traité avec le grand-seigneur, par lequel il cédait Kermanchah et neuf districts qui en dépendent, ainsi que tous les pays situés à la gauche de l'Araxe. Par ce traité, le roi de Perse avait cru pouvoir ôter à Nadir le prétexte de faire la guerre; il avait cru pouvoir l'éloigner de son armée, ou du moins l'engager à rester dans le Khorassan, et à pousser ses conquêtes du côté de Bokhara, de Balkhe ou de Kandahar. Il voyait bien que tant que Nadir serait à la tête d'une armée qui lui était entiérement dévouée, jamais il ne pourrait se dégager des liens qui le tenaient assujetti.

Lorsque Nadir apprit ce traité, il en fut très-courroucé : il se répandit en invectives contre les ministres de Chah-Tahmas; il accusa celui-ci de faiblesse; il se plaignit qu'on eût cédé une partie du territoire persan lorsqu'il était si évident qu'il n'avait qu'à se présenter pour s'en emparer. Il faisait remarquer à ses troupes, qu'on n'avait rien stipulé en faveur des prisonniers persans. Enfin, il ne dissimula pas son intention de casser ce traité et de marcher contre les Turcs.

Et comme s'il avait été lui-même le souverain de la Perse, et Chah-Tahmas un simple agent qui eût outre-passé ses pouvoirs, Nadir, de sa pleine autorité, fit sommer les pachas de Bagdad et d'Érivan d'évacuer l'Irak, l'Aderbidjan et toutes les villes que les Turcs avaient prises sur les Persans, ou de se préparer à la guerre. Il fit en même tems répandre dans toutes les provinces un manifeste par lequel il rappelait les succès que les Persans, sous sa conduite, avaient obtenus sur les Abdalis, les Afghans et les Turcs. Il se plaignait qu'on voulût l'arrêter au milieu de ses victoires, qu'on eût démembré l'Empire à la suite d'une bataille dont il lui était si aisé de réparer la perte. Il déclarait que le ciel ayant toujours favorisé ses entreprises, il ne permettrait pas qu'un traité si humiliant, si contraire au bien de l'Empire, eût son effet; qu'en conséquence il allait se mettre en campagne avec ses légions toujours victorieuses, pour chasser du sol de la Perse les arrogans ennemis qui s'y trouvaient encore.

Effectivement, Nadir ayant soumis ou détruit les Afghans qui s'étaient révoltés, part de Mesched et prend la route d'Ispahan, où il arrive vers la fin d'août 1732; il campe avec son armée près de la ville, invite le roi à une fête qu'il veut lui donner, se saisit de lui, le dépose, le fait enfermer à Mesched, place sur le trône un fils de Tahmas, âgé de huit mois, et se fait déclarer régent, sans trouver la moindre opposition, sans exciter le moindre murmure ni dans l'armée ni dans la ville.

Après cet événement mémorable, Nadir fait la paix avec les Russes, et marche contre les Turcs. Il bat plusieurs fois le pacha de Bagdad; il est ensuite battu près de cette ville par Topal-Osman, séraskier de l'armée turque; il trouve le moyen de réparer ses pertes; il bat à son tour Topal-Osman, le tue, met une seconde fois le siége devant Bagdad; mais il est obligé de revenir en Perse pour s'opposer aux entreprises de Mohammed-Khan, Balouge (1), qui avait levé une armée et se disposait à remettre Chah-Tahmas sur le trône. A son approche l'armée de Mohammed se dissipe. Nadir marche de nouveau contre les Turcs, leur prend Érivan, Tifflis et tous les pays qu'ils avaient conquis au nord-ouest de la Perse.

Enflé de ses succès, Nadir ne met plus de bornes à son ambition; il avait fait l'essai de son pouvoir en déposant Chah-Tahmas, et en mettant un enfant à sa place; il avait reconquis tout l'Empire et appaisé tous les troubles civils; il était à la tête d'une armée dont tout lui assurait le dévoûment: les chefs des administrations et les gouverneurs des provinces lui devaient leur place et leur fortune; le peuple, opprimé par les Afghans, les Turcs et les Russes, le regardait comme son libérateur, et l'élevait au dessus des mortels: cet homme, en un mot, à qui rien n'avait jusqu'alors résisté, pouvait bien, sans crainte, monter sur un trône dont il disposait depuis qu'il en avait fait descendre Écheref.

Cependant comme en Perse le peuple a une sorte d'idolatrie pour ses rois, comme il y a dans cet Empire, par l'effet de l'habitude et

(1) Il commandait le centre de l'armée lorsque Chah-Tahmas, qui commandait l'aile gauche, fut battu à Kerdékan.

des

des préjugés, un espace immense entre les membres de la famille royale et les sujets même les plus riches et les plus vénérés, Nadir, tout-puissant par le fait, ne pouvait se faire déclarer roi; il ne pouvait ceindre le diadême qui appartenait à la famille des Sophis, sans faire oublier à l'instant tous les services qu'il avait rendus, sans être regardé comme un usurpateur.

Il sentit bien que pour être réellement roi, il lui fallait le vœu apparent de la nation; il fallait faire approuver son usurpation par les députés du peuple et de l'armée; il fallait surtout que les chefs de la religion sanctionnassent un acte regardé sans cela comme illégal.

En conséquence de cette résolution, Nadir vint camper, en janvier 1735 (1), dans les vastes plaines du Mogan, près du confluent du Kur et de l'Araxe, et envoya l'ordre aux mollas, aux grands de l'Empire, aux chefs de tribus, aux gouverneurs des provinces et à tous ceux qui occupaient de grands emplois, de se rendre à son camp pour y délibérer sur les affaires les plus importantes de l'Empire.

Les députés étant tous arrivés, Nadir se présenta à eux sous l'appareil imposant du faste et de la puissance : son camp avait été, comme par enchantement, transformé en une ville; il offrait tout le luxe et toutes les superfluités d'une cité opulente. Douze mille ouvriers avaient été employés, pendant plusieurs mois, à construire des salles de bains, des mosquées, des besesteins, des places pour la course des chevaux, un vaste et magnifique serrail pour Nadir, et des maisons commodes et élégantes pour tous les députés (2).

Lorsqu'ils furent assemblés, Nadir leur parla des malheurs de l'État, suite inévitable de l'incapacité, de la faiblesse et de l'indolence de ses derniers rois; il leur étala le nombre de ses victoires, leur rappela la nécessité où il s'était trouvé de déposer Chah-

(1) En 1148 de l'hégire. *Histoire de Nadir-Chah*, 2e. partie, pag. 3. — Ce fut, suivant Other, en 1736. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 327.

(2) *Histoire de Nadir*, traduite du persan, 2e. partie, pag. 2.

Tahmas, leur exposa les inconvéniens qu'il y avait d'être gouvernés par un enfant, leur dit qu'ayant purgé le sol de la Perse des Afghans qui l'infestaient, des Turcs et des Russes qui le déshonoraient, il était tems qu'il remît l'épée dans le fourreau, et qu'il jouît des douceurs d'une vie obscure et paisible. Il les invita ensuite à se choisir un roi digne de les gouverner, capable de conserver intact le plus bel Empire de la Terre, capable de les faire respecter au dehors, de maintenir au dedans la tranquillité, et de réparer tous les maux qu'une longue guerre avait occasionnés (1).

Nadir avait gagné presque tous ces députés, ou par des présens, ou par des promesses : il était sûr de l'armée, qui avait la plus haute idée de ses talens militaires, et qui lui était d'ailleurs attachée par ses bienfaits et ses largesses; de sorte que par tout le camp ce ne fut qu'un cri pour qu'il acceptât la couronne. Celui, disait-on, qui a vaincu tous nos ennemis, qui les a chassés de notre territoire, qui nous a rendu nos femmes et nos enfans, qui nous a fait rentrer dans tous nos biens, mérite de régner. Quelques mollas voulurent persuader aux députés, qu'il fallait continuer de donner à Nadir le titre auguste de *veli-nimet* ou de *bienfaiteur de la Nation* qu'il avait pris en déposant Chah-Tahmas, et conserver à Abas III l'héritage de ses pères. Ils accompagnaient leurs propositions de tous les éloges qui pouvaient adoucir un refus (2).

Mais Nadir, qui avait pris son parti, et qui était bien disposé à passer, s'il le fallait, par-dessus les formalités d'une élection, rejeta dans une seconde assemblée l'offre qu'on lui faisait de la régence. Il vous faut un roi, disait-il, et non pas un enfant qui n'est rien aujourd'hui, et qui n'aura un jour ni plus de talens, ni plus de force d'ame que son père et son aïeul : il ajouta avec un désintéressement affecté, qu'il ne voulait plus être régent, qu'il allait même se démettre du commandement de l'armée, et se retirer dans le Khorassan.

---

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 328.

(2) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 330.

Alors ses partisans, répandus en grand nombre dans l'assemblée, élevèrent leur voix, et dirent qu'ils ne voulaient d'autre roi que Nadir, d'autre général que celui qui les avait toujours conduits à la victoire. Que deviendrions-nous ? que deviendrait l'Empire, s'écriaient-ils de toutes parts, si celui qui l'a reconquis, et qui en est le seul soutien, allait nous abandonner ? Ce serait nous livrer une seconde fois aux Afghans, aux Turcs et aux Russes. Quelques mollas et quelques grands que les offres de Nadir n'avaient pu corrompre, frémirent à ces cris; mais ils connaissaient le vœu unanime et bien prononcé de l'armée; ils savaient que Nadir, orgueilleux, irascible et vindicatif, ne manquerait pas de les faire périr par le fer ou le poison s'ils osaient trop ouvertement s'opposer à ses desseins; ils crurent qu'il était prudent de se taire et de consentir à ce qu'ils ne pouvaient empêcher. L'assemblée conféra donc sans opposition à Nadir le titre de *chah* ou de roi, que celui-ci eut même l'air de ne vouloir accepter qu'aux conditions qu'on prêterait serment d'obéissance et de fidélité à lui et à sa postérité, et qu'on souscrirait à quelques changemens qu'il avait à proposer relativement à la religion (1).

Ceci déplut bien davantage aux mollas : ils opposèrent, pendant plusieurs séances, une résistance à laquelle Nadir ne s'attendait pas, et qui l'irrita d'autant plus que le peuple tient beaucoup à sa croyance, et qu'il regarde les chefs de la religion comme des oracles infaillibles. Ne pouvant ramener les mollas par des promesses ou des présens, encore moins les persuader par le raisonnement, cet homme, à qui rien, selon lui, ne devait résister, crut pouvoir terminer ces discussions par un de ces coups d'autorité qui sont la dernière raison des rois, et le plus sinistre présage de leur conduite future; il fit étrangler par ses bourreaux, au milieu de l'assemblée, le chef de la religion (2) un jour qu'il parlait avec force, dignité et respect, et qu'il montrait pour la croyance de l'État, tout le zèle et le courage que le devoir de sa place lui imposait.

---

(1) Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 331.

(2) Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 331.

Cette exécution fit sur tous les députés une telle impression, que chacun se soumit en silence aux volontés de Nadir. L'assemblée fut dissoute, et les députés furent renvoyés chargés d'or, mais très-mécontens de ce qu'ils avaient vu, et honteux peut-être de ce qu'ils avaient fait.

CHAPITRE XII.

Nadir-Chah veut changer la religion des Persans : il va dans l'Inde ; il s'empare de Delhi ; il en rapporte des richesses immenses ; il fait la guerre aux Turcomans, aux Ouzbeqs, aux Lezguis ; il mécontente le peuple par des impôts, par des levées d'hommes ; il fait la guerre aux Turcs sans succès ; il commet des cruautés ; il est assassiné.

Si Nadir, satisfait d'avoir usurpé la couronne, avait donné tous ses soins à calmer les mouvemens de l'intérieur, à appaiser les révoltes et à rendre à leurs champs cette foule d'hommes que les troubles civils en avaient arrachés ; s'il eût borné ses entreprises militaires à soumettre le Kandahar et les provinces qui voulaient se soustraire à sa domination ; s'il se fût contenté de repousser les Turcs, sans songer à faire des conquêtes sur eux ; s'il eût cherché à mettre de l'ordre dans les finances, à inspirer de la confiance aux négocians, à faire fleurir les arts et l'industrie ; s'il eût, en un mot, veillé à ce que la justice fût prompte et bien rendue, il n'est pas douteux que la nation, heureuse et tranquille, n'eût bientôt oublié quelques années de calamité.

Mais Nadir, en montant sur le trône, veut faire adopter aux Persans la croyance des Turcs ; il commet en la personne du chef de la religion, un attentat horrible ; il s'empare ensuite des biens consacrés au culte religieux et aux œuvres pies (1) ; il outrage la nation dans ce qu'elle a de plus sacré ; il fait périr la plupart des grands sans les avoir convaincus d'aucun crime ; il accable le peuple d'impôts pour le mieux asservir ; il ne protège point les commerçans ; il n'encourage point l'agriculture ; il laisse languir les

(1) Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 333.

arts : son unique soin est de recruter son armée, est de veiller à ce qu'elle soit bien payée et ne manque de rien; son unique desir est d'agrandir ses États sans avoir les talens nécessaires pour les bien gouverner.

Cet homme, élevé dans les camps, aimait mieux les agitations de la guerre, que le calme de la paix; il préférait les mouvemens d'une armée et les convulsions d'une bataille aux douceurs de son harem, aux plaisirs de son serrail, aux hymnes d'un peuple laborieux qu'une sage administration enrichit. Peu propre à féconder la terre, à ranimer les ateliers, à répandre partout les germes de la prospérité et du bonheur, la première idée qui se présente à lui après avoir soumis le Kandahar, est d'aller ravager l'Indoustan; la seconde est de réunir l'Empire othoman à celui de la Perse, et c'est à ces idées d'agrandissement qu'il espérait faire servir la religion; c'est pour régner sur tous les Musulmans, qu'il avait voulu paraître Sunni, et former des Persans une cinquième secte orthodoxe de l'Islamisme.

Malheur aux peuples qui ont pour chef un guerrier possédé de la manie des conquêtes! Leur vie, leur fortune, leur bonheur, tout est sacrifié à cet objet sans aucun espoir de profit pour eux; car il est bien rare que l'acquisition de quelques villes, de quelques provinces, de quelques États améliore le sort d'une nation, surtout lorsqu'il faut les acquérir par de grands sacrifices. Le chef aura, à la suite de ses conquêtes, plus de revenus, plus de troupes; sa cour sera plus brillante, son pouvoir plus étendu; mais le peuple paiera-t-il moins d'impôts? Aura-t-il plus de moyens de subsister? Non sans doute : il sera d'autant plus opprimé, d'autant plus apauvri, que les conquêtes auront été plus étendues.

Si nous suivons dans ses expéditions le nouveau monarque de la Perse, nous aurons une preuve de cette vérité; nous verrons qu'au milieu des plus grands succès, les Persans ne furent pas heureux; nous verrons que Nadir, au milieu de sa gloire militaire, n'a pas moins contribué que ses prédécesseurs, à dépeupler et ruiner cet Empire.

Après son couronnement, tout occupé à faire rentrer sous le

joug de la Perse les Afghans du Kandahar, il fait la paix avec les Turcs, mais il envoie dans l'Aderbidjan son frère Ibrahim avec des troupes, afin de les observer; il nomme son fils Riza au gouvernement du Khorassan, et le met en état de contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, qui auraient pu profiter de son absence pour ravager la province. Il fait châtier par ses généraux les rebelles du Balougestan; il fait presqu'entiérement détruire par son fils Nasralla, la tribu de Bilbas, race de Curdes, répandue vers la frontière de la Turquie; il ordonne au gouverneur de Chiras de prendre possession des îles de Barrhein; il appaise lui-même quelques troubles dans le Loristan, punit très-sévérement les Bakthiaris qui s'étaient révoltés, et se rend de là à Ispahan, où il rassemble une armée de cent mille combattans.

A la fin de l'année 1735, il se trouve en état de quitter la capitale de la Perse; il prend la route de Kerman à la tête de son armée, et arrive, en février 1736, devant Kandahar; il avait, avant de partir, donné ordre à un de ses généraux de venir le joindre avec quarante mille hommes; ce qui fut exécuté.

Cette ville, bien bâtie, très-riche, très-commerçante, et l'une des plus considérables de l'Orient, était située entre une rivière marécageuse et une colline escarpée; elle était dominée par une double citadelle, et était défendue par un large fossé et des remparts garnis de canons (1). Nadir, jugeant que le siége serait long, transforma son camp en une ville qu'il nomma *Nadir-Abad;* il y éleva des fortifications, y traça des rues, des marchés, des places; y fit construire des mosquées, des bains publics, des maisons, des cafés, et y fit passer la rivière Tourpouk (2). Tandis qu'un grand nombre d'ouvriers et une partie de l'armée étaient occupés à ces

---

(1) Tavernier, *Voyages*, édition in-4°. Paris, 1676, tom. I, pag. 695.

(2) *Histoire de Nadir-Chah*, 2ᵉ. partie, pag. 28.

Cette nouvelle ville est à deux ou trois milles au sud de l'ancienne; elle a environ trois milles de circuit : sa forme est carrée. *Voyage de Forster*, traduit par Langlés, tom. II, pag. 122 et 127.

Voyage de l'Inde à la Mecque, traduit du persan par Langlés, pag. 23.

travaux, il envoya des détachemens ravager la campagne; il soumit ou détruisit, après divers engagemens où les Afghans eurent quelquefois l'avantage, toutes les villes, bourgs et châteaux de la province; et lorsqu'il eut reçu le renfort qu'il attendait, il fit investir la ville, la serra de près et l'obligea à se rendre le 5 mars 1737.

Dans le même tems le prince Riza son fils, auquel furent joints des généraux expérimentés, porta la guerre au nord-est de la Perse, s'empara de Balkhe, et passa l'Oxus pour aller attaquer le roi de Bokhara.

Après la prise de Kandahar et la ruine presque totale de cette ville, Nadir incorpora quelques Afghans dans son armée, fit venir de Nichapour et de quelques autres parties du Khorassan, des Abdalis pour peupler Nadir-Abad, envoya à Nichapour quelques Galgiens, race d'Afghans, et se prépara à pousser ses conquêtes dans l'Inde. Il ne manqua pas de prétextes pour entrer sur le territoire du Grand-Mogol; il se plaignit entr'autres que Mohammed-Chah, au lieu de repousser les Afghans qui se sauvaient dans ses États, ainsi qu'il le lui avait demandé par un ambassadeur envoyé à cet effet, les eût au contraire reçus. Un autre prétexte aussi futile et aussi peu fondé que celui-là, fut que Mohammed avait retenu trop long-tems un second ambassadeur, et n'avait fait ensuite qu'une réponse évasive aux différens sujets de plainte qui lui avaient été présentés.

Other, voyageur aussi judicieux que bien instruit, dit (1) que Nadir ne se détermina à aller dans l'Inde que parce qu'il y fut appelé par les ministres de Mohammed, jaloux les uns des autres, jaloux surtout de la confiance aveugle et déplacée que le roi accordait au généralissime de ses armées.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette expédition, Nadir partit de Kandahar en avril 1737, marcha sur Gasnin ou Gasna, première ville du Mogol, et s'en empara. Il se porta de là à Kaboul, qu'il assiégea pendant un mois : il passa au fil de l'épée la garnison, parce qu'elle s'était défendue avec courage; fit mourir le gouverneur et

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 337 et suiv.

son

son fils, qui avaient fait leur devoir, et mit une forte contribution sur les habitans, qui s'étaient soumis et lui avaient envoyé des députés avant le siége. Il s'arrêta quelque tems dans cette ville, tant pour laisser passer la saison des chaleurs, que pour attendre quelques détachemens qu'il avait envoyés contre des tribus d'Afghans répandues sur les montagnes entre Gasnin et Kaboul. Il manda aussi au prince Riza, qui se trouvait alors à Balkhe, de venir auprès de lui avec une partie de ses troupes. Le prince se rendit à ses ordres, et le joignit à quelques journées de Kaboul, près de Gélal-Abad, le 29 septembre 1737. Nadir le congédia peu de tems après, avec le titre et le pouvoir de vice-roi de la Perse pendant son absence.

Cependant Nadir ne manque aucune occasion de recruter son armée : la plupart des Afghans qui s'étaient d'abord opposés à sa marche, séduits par ses promesses, séduits par les trésors des Indiens, dont il leur fait espérer le partage, viennent en foule se ranger sous ses drapeaux. L'armée répare, par ce moyen, les pertes que les maladies ou le fer de l'ennemi lui occasionnent.

En approchant de Peychaver ou Pichaiver, Nasser-Khan, soubadar de cette ville et de Kaboul, veut arrêter sa marche; il est vaincu : Nadir entre à Peychaver et la livre au pillage.

Pendant le séjour qu'il fait dans cette ville, il apprend la révolte des Lezguis, leurs succès, et la mort de son frère Ibrahim, tué en les combattant. Il donne des ordres au vice-roi de lever une armée formidable, et de réduire, par tous les moyens possibles, les rebelles.

Il quitte Peychaver le 18 novembre, fait passer l'Indus à son armée sur un pont de bateaux, traverse de même, ou à gué, les autres fleuves qui viennent s'y jeter, et marche à Lahor sans rencontrer aucun obstacle. Le gouverneur de cette province avait des forces considérables, mais il n'ose résister à l'armée persane; il envoie des présens, se soumet, et livre la ville et la citadelle de Lahor. Nadir y fait séjourner et refaire ses troupes, après quoi il se met en marche pour Delhi; il arrive aux environs de Kiernal vers le milieu de janvier 1738. Mohammed-Chah avait rassemblé, à Kiernal, une armée de plus de cent mille hommes, et s'y était

fortement retranché. Pendant que Nadir assure son camp et observe son ennemi, Séadet-Khan amène à Mohammed un renfort de trente mille hommes, et engage le combat. Les Indiens sont battus, et obligés de rentrer dans leur camp avec une perte considérable. Séadet est pris : khan Devran, généralissime de l'armée, est blessé mortellement, ainsi que plusieurs uméras.

Après cette victoire, Nadir fait bloquer le camp indien. Mohammed, effrayé de la défaite de ses troupes et de la mort de son général, demande la paix ; il envoie son vékil-mutlak ou lieutenant absolu auprès de Nadir, et s'y rend lui-même après avoir réglé le cérémonial de l'entrevue, et convenu du présent qu'il offrirait à son ennemi pour qu'il sortît de ses États.

Mohammed-Chah étant arrivé à la tente qu'on avait dressée à cet effet à égale distance des deux armées, Nadir y fit servir un repas splendide. Pendant que les deux monarques se livraient à des réflexions très-sensées sur l'instabilité de la fortune et sur les vicissitudes humaines, celui de Perse, joignant l'insulte à la perfidie, reprocha à son convive sa faiblesse, son imprévoyance, son manque de courage; lui dit qu'il avait eu tort de se mettre à la discrétion de son ennemi ; il ajouta que ses sujets étaient des lâches, ses courtisans des traîtres; il lui observa qu'il ne tiendrait qu'à lui de le détrôner, mais qu'il se contentait d'aller se reposer quelques jours à Delhi, d'où il retournerait dans ses États (1).

Mohammed sentit la faute qu'il avait faite; il voulut la réparer et se rendre à son camp : Nadir s'y opposa, et le retint malgré lui. Le lendemain il envoya proclamer dans le camp indien, de la part de l'empereur, que la paix étant faite, chacun pouvait se retirer où bon lui semblerait, et emporter ce qui lui appartenait. Un détachement nombreux de Persans avait ordre, en même tems, de s'emparer du trésor et des équipages de Mohammed, d'amener l'itimad-ud-dowlet ou premier ministre, et de veiller soigneusement à ce que personne ne touchât à l'artillerie, à la caisse militaire, aux éléphans et aux provisions de bouche.

---

(1) Other, *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 386.

Avant de se rendre à la capitale du Mogol, Nadir prit toutes les précautions que la prudence exigeait. Il voulut persuader aux Indiens, que sa marche était concertée avec leur empereur; il voulut s'assurer de la citadelle de Delhi, et caserner sans accident ses troupes dans un quartier circonscrit de la ville. Mohammed étant son prisonnier, il lui était facile de faire apposer le sceau impérial à tous les ordres qu'il jugeait nécessaires de lui faire donner.

Conformément à ces résolutions, Séadet-Khan fut chargé de prendre les devans, et de faire livrer la citadelle à deux mille Persans; il devait faire proclamer, toujours au nom de l'empereur, une défense au peuple de s'opposer en rien aux Persans, et de les molester en aucune manière et sous aucun prétexte lorsqu'ils entreraient dans la ville.

Mohammed s'y rendit le 8 mars, et Nadir le 9 : celui-ci alla, avec toute son armée, loger dans le quartier qu'on lui avait préparé.

Les habitans de Delhi avaient attendu jusqu'alors, en silence, le dénoûment de cette scène singulière; ils n'avaient rien compris à la conduite de leur roi; ils avaient été surpris de lui voir licencier son armée au moment où il en avait le plus besoin; ils ne savaient à quoi attribuer la permission qu'il avait donnée à un détachement ennemi, de prendre possession de la citadelle. Mais lorsqu'ils virent entrer toute l'armée persane; lorsqu'ils eurent appris que leur roi avait été retenu prisonnier; lorsqu'ils surent que les ordres qu'on avait donnés en son nom, lui avaient été arrachés par la force; quand ils virent surtout les Persans commander en maîtres dans la ville, ils furent si indignés, qu'il ne fallut, à ceux qui voulurent les soulever, que répandre le bruit de la mort de Nadir.

En effet, à cette nouvelle qu'on fit courir le lendemain 10 mars, le peuple indien, le plus doux de tous les peuples, le moins belliqueux, le moins porté à la révolte, s'arma en un instant, fit main-basse sur les Persans qu'il rencontra, se porta au château, et voulut en enfoncer les portes afin d'en chasser la garnison.

Il était déjà tard lorsque Nadir fut informé de ce fait. Il ne jugea

pas à propos d'exposer, durant la nuit, ses troupes dans les rues d'une ville immense qu'elles ne connaissaient pas, et qu'elles ne pouvaient parcourir alors sans beaucoup de danger; il leur ordonna pourtant de se tenir prêtes à agir au premier signal.

Dès que le jour parut, il alla à la mosquée avec toute sa garde et tous ses officiers-généraux; il s'y fit rendre compte de ce qui s'était passé la veille, et voulut connaître dans tous ses détails le motif de la révolte des Indiens. Lorsqu'il eut appris qu'un grand nombre de gens armés s'étaient portés à la citadelle pour s'en emparer, et qu'ils avaient tué quelques soldats persans qui s'étaient trouvés sous leurs pas, il entra en fureur, et jura de raser la ville et d'en exterminer les habitans. « Innocens et coupables, dit-il, il » faut que tous périssent : allez, et parcourez tous les quartiers; » massacrez indistinctement tous les Indiens; mettez le feu partout; » n'épargnez pas même les temples : je permets à chacun de garder » le butin qu'il fera. »

En un instant l'armée entière, excitée à la vengeance par les chefs, et poussée au pillage par sa propre cupidité, se répandit dans les rues : elle n'y rencontra aucun ennemi; elle n'y vit pas un homme qui fût armé. Les séditieux avaient pris l'épouvante, et s'étaient enfuis avant même que les Persans eussent tiré le sabre. Ainsi donc les premières personnes que le glaive atteignit, ce furent des marchands qui ouvraient leurs boutiques, des cultivateurs qui apportaient des subsistances à la ville, des ouvriers qui allaient à leurs travaux, quelques vieillards qui se rendaient aux temples dans l'intention d'adorer l'Éternel.

Les rues furent bientôt désertes et les maisons baricadées. On se flatta que la vengeance des Persans se bornerait à ces premiers massacres, ou que du moins ils respecteraient l'asyle des habitans. Vain espoir ! Le sang devait couler encore : l'ordre en était donné. Il fallait de l'or au soldat, et Nadir avait permis d'en prendre. Ainsi, dès que ces forcenés ne virent plus personne dans les rues, ils enfoncèrent les portes des maisons, y entrèrent en foule, massacrèrent les habitans et pillèrent leurs effets. Ils n'épargnèrent, dans leur rage, ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans. Deux cent

mille personnes, ce jour-là, perdirent la vie dans Delhi (1); et si les Persans n'avaient été arrêtés par le pillage des boutiques, par les objets qu'ils voulaient emporter, par les efforts qu'ils firent pour démolir les palais et les maisons des riches, où ils espéraient trouver des trésors cachés, aucun habitant n'eût échappé au fer des assassins. La nuit s'approchait, et le massacre durait encore, et le soldat s'acharnait sur sa proie : son bras le servait avec peine; ses armes étaient émoussées, et la soif du sang n'était pas étanchée. Il avait égorgé, toute une journée, des hommes qui ne se défendaient pas, des vieillards qui se prosternaient à ses pieds, des femmes qui embrassaient ses genoux; il avait été insensible, toute une journée, aux embrassemens des jeunes époux que le glaive ne pouvait séparer; il n'avait pu être attendri en voyant sans cesse des mères éplorées s'efforçant de dérober au fer les enfans qu'elles avaient portés dans leur sein. Toute une journée, il avait entendu les gémissemens des malheureux, les cris des blessés, les sanglots des mourans, et son cœur, à la fin du jour, se fermait encore à la pitié.

Nadir, de son côté, l'implacable Nadir avait contemplé, du matin au soir, la flamme qui dévorait les maisons, les palais et les temples, sans ordonner de l'éteindre. Il savait que le sang ruisselait de toutes parts, sans être porté à l'arrêter; il n'ignorait pas que le soldat se livrait à tous les excès, à tous les crimes imaginables; il en était satisfait. Le soir, lorsque le visir et le vékil-mutlak furent, de la part de l'empereur, se jeter à ses pieds pour le supplier de faire cesser le massacre des habitans et l'incendie de leurs maisons, il donnait des ordres pour qu'on se portât dans les quartiers les plus reculés. Ces deux ministres eurent de la peine à calmer ce furieux, et ce ne fut que sur l'observation qu'ils lui firent, que les flammes allaient dévorer ou engloutir tous les trésors de la ville, qu'il se détermina à rappeler ses troupes.

---

(1) Il périt, selon Other, deux cent vingt mille habitans. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 395. — Le chantre de Nadir n'en fait monter le nombre qu'à trente mille. *Histoire de Nadir*, traduite du persan, 2e. partie, pag. 78.

Mais sa vengeance ne se borna pas là : tous ceux qui, dans ce tumulte, furent accusés d'avoir tué un Persan, ou soupçonnés d'avoir ameuté le peuple, eurent la tête tranchée. Il périt, par ce supplice, plus de quatre cent soixante-dix Indiens, parmi lesquels il y avait deux seigneurs distingués et le chef des huissiers de l'empereur (1).

Cependant Mohammed était livré aux plus vives inquiétudes : il avait, au sein de ses États une armée ennemie; il était le prisonnier d'un homme dont les prétentions pouvaient être sans bornes, d'un homme qui pouvait avoir l'ambition d'usurper ce nouveau trône. La vengeance terrible que Nadir venait d'exercer à l'égard de ses sujets pour un soulévement dont on pouvait l'accuser d'être l'auteur, lui faisait craindre pour sa vie. Les exécutions qui eurent lieu les jours suivans, augmentèrent ses alarmes : sa frayeur fut au point qu'il croyait voir à chaque instant autour de lui des bourreaux envoyés par son ennemi.

Un roi qui craint la mort, est prêt à sacrifier son devoir, son honneur et sa gloire; il n'hésitera pas à se couvrir d'opprobres s'il croit, par ce moyen, prolonger quelque tems son existence. Mohammed, le plus faible des rois, le plus mal conseillé, le moins en état de se conduire d'après sa propre impulsion, se crut heureux lorsqu'il apprit que son ennemi n'en voulait ni à sa vie ni à sa couronne. Quelque dures, quelque humiliantes que fussent les conditions qu'on lui imposa, il y souscrivit avec joie; il signa avec transport tous les ordres qu'on exigea de lui, toutes les cessions qu'il fallut faire.

Il permit donc que ses sujets fussent tous dépouillés, que ses trésors fussent tous enlevés, que toutes les caisses fussent vidées, et que l'on se portât, afin de satisfaire la cupidité des chefs de l'armée et du simple soldat, à toutes les violences imaginables. Menaces, tortures, supplices, rien ne fut épargné pour forcer les seigneurs et les riches particuliers de l'Empire à donner tout l'or qu'ils possédaient.

---

(1) *Histoire de Nadir*, 2e. partie, pag. 79. — Other, *Voyage*, tom. I, pag. 397.

Mais ce ne fut pas tout. Mohammed-Chah se vit contraint à unir, par les liens du mariage, une de ses filles avec Nasralla-Mirza, second fils de Nadir, et à lui céder en toute propriété les provinces situées à l'occident de l'Indus. A ce prix, Mohammed conservait sa couronne, et Nadir retournait en Perse chargé des dépouilles de l'Inde. Other fait monter à soixante-dix kiourous de roupies ce qu'emporta le vainqueur, et à dix kiourous ce que l'armée avait pillé à Delhi. Ces deux sommes peuvent être évaluées à un milliard huit cents millions de livres (1).

Nadir resta cinquante-sept jours à Delhi : il en partit le 4 mai 1739, emmenant avec lui un grand nombre d'architectes et d'ouvriers indiens. Il avait trouvé la capitale du Mogol si supérieure aux plus belles villes de la Perse, par la magnificence des palais, des temples, des édifices publics; par la beauté des maisons, la distribution des appartemens; par la régularité, la propreté et la commodité des rues, des places, des marchés, qu'il avait formé le dessein d'en bâtir une semblable dans la belle plaine d'Amadan.

Arrivé à Serhind, il continua sa route, laissant Lahor à droite. Il fut arrêté long-tems par le fleuve *Dchenab* ou *Djenab*, qu'on croit être l'*Asésines* des Anciens : il y fit établir un pont de bateaux; mais ayant été rompu par une crûe subite et par de gros arbres que les habitans des environs y jetèrent à dessein, il se détermina à le passer sur des barques.

Pendant que l'armée passait le fleuve au commencement de juillet, Nadir fit proclamer l'ordre à tous ses soldats et officiers de porter dans son trésor tout le butin qu'ils avaient fait dans l'Inde, sous prétexte que leur marche était retardée; qu'il fallait d'ailleurs en faire une répartition égale à leur arrivée en Perse. Cet ordre n'ayant pas été exécuté avec toute l'exactitude qu'il desirait, il fit fouiller tout le monde, et visiter tous les bagages. On enleva tout ce qu'on trouva; mais on ne put empêcher que, dans leur indignation, la plupart des soldats ne jetassent dans le fleuve les objets

---

(1) *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. II, pag. 90.

précieux qu'ils avaient pris, ou ne les déposassent dans la terre, plutôt que de les porter au trésor du roi.

Lorsque cette opération fut terminée, l'armée continua sa route à travers un pays montagneux, et arriva en peu de tems sur les bords du Djylem, nommé en langue indienne *Behut* : c'est l'*Hydaspe* des Anciens. Elle fut très-fatiguée dans cette marche, par une pluie presque continuelle. Ce fleuve étant passé, elle se trouva bientôt sur le *Ravil-Pendy* ou l'Hydraote, qu'elle longea pendant plusieurs jours. Elle vint de là à Hussein-Abab, campa quelque tems sur les bords de l'Indus, fit passer une partie de ses troupes sur des éléphans, repoussa les Afghans qui l'attendaient à l'autre rive les armes à la main, traita ensuite avec eux, leur fit des présens, moyennant quoi ils posèrent les armes, et fournirent même trente mille hommes à son armée, dont il avait besoin pour réparer les pertes que les chaleurs et la fatigue avaient occasionnées.

Nadir ne se vit pas plutôt débarrassé d'un ennemi qui lui avait donné de l'inquiétude, qu'il envoya un ambassadeur à Constantinople avec quinze éléphans chargés de pierreries, de perles, de schals de Kachemire, de mousselines, d'étoffes de soie et de tous les objets précieux de l'Indoustan; il renouvelait, au sujet de la religion, les demandes qu'il avait faites en signant le dernier traité de paix avec la Porte.

L'armée passa le fleuve dans un endroit où il se divise en cinq branches : deux étaient guéables : on construisit des bateaux pour les trois autres. Elle se rendit de là à Peychaver, et ensuite à Kaboul; elle arriva dans cette dernière ville le 19 novembre 1739.

En quittant Delhi, Nadir avait donné ordre aux soubadars ou vice-rois des provinces qui venaient de lui être cédées, de se rendre à son camp pour faire leur soumission et recevoir l'investiture de leur gouvernement. Celui du Sind fut le seul qui refusa d'obéir, sous prétexte que Mohammed-Chah n'avait pu avoir l'intention de céder une partie de son Empire à un étranger; réduit, comme il l'avait été, à la nécessité de souscrire à un acte contraire aux intérêts de ses peuples, le devoir d'un gouverneur était de s'opposer à l'exécution de cet acte. Il déclarait donc qu'il enverrait des présens

à

à Nadir s'il continuait sa route pour la Perse, mais qu'il le combattrait de toutes ses forces s'il mettait le pied dans ses provinces. Khudayar-Khan, c'est le nom de ce soubadar, s'était flatté que Nadir, qu'il savait être pressé de retourner dans ses États, accepterait ses présens, ou ne détacherait qu'une partie de son armée pour le combattre ; mais il se trompa. Le roi de Perse fut si outré de colère d'apprendre qu'un gouverneur de province osât lui résister, qu'il résolut d'aller en personne le châtier. Il partit en conséquence de Kaboul le 27 novembre 1739, et se dirigeant au sud, à travers le Bounguicha, pays montagneux, boisé et presqu'impraticable, il arriva, après vingt-quatre jours de marche, sur le territoire moins élevé et plus uni du Sind.

Khudayar-Khan ne put résister aux forces et aux stratagêmes des généraux persans ; et quoiqu'ils fussent arrêtés par quelques forteresses, quoiqu'ils eussent à souffrir en traversant des landes, des pays peu abondans en subsistances ; quoiqu'ils eussent déjà perdu beaucoup de monde par les fatigues, les pluies, la faim et le fer de l'ennemi, Khudayar se vit forcé dans ses derniers retranchemens, et ne conserva la vie qu'en livrant tous les trésors qu'il avait amassés.

Cette expédition terminée, Nadir tourna ses vues du côté du nord-est de la Perse. Il voulut soumettre le Turquestan, le Touran et le Kharesme avant de porter ses armes contre les Turcs. Comme il avait perdu beaucoup de monde depuis son départ de Kandahar, il envoya l'ordre à tous les gouverneurs de provinces de lui faire passer à Hérat des hommes, des chevaux, des armes, des provisions et de l'argent. L'ordre portait de lever très-exactement les impôts arriérés, et d'employer à cet effet toute la rigueur possible. Cependant par un premier édit daté de Delhi (1), le roi avait exempté de l'impôt tous ses sujets pendant trois ans. Son fils, Riza-Kouli-Mirza, reçut aussi l'ordre de venir le joindre avec toutes les troupes qu'il pourrait réunir.

---

(1) Suivant Abdoul-Kérim, ce fut avant de passer l'Indus, que Nadir exempta ses sujets de tout impôt pendant trois ans. *Voyage à la Mecque*, pag. 8.

Nadir arriva à Kandahar le 18 avril 1740, et à Hérat le 19 mai suivant. Le prince Riza joignit son père à Kéra-Tépé-Badghis, situé à quelques lieues nord d'Hérat. Les deux armées réunies marchèrent vers Balkhe. Onze cents barques avaient été construites sur le Djihoun (l'Oxus des Anciens) pour le transport des provisions et de l'artillerie. On descendit le fleuve jusqu'à Tchardgiou, et on se rendit de là à Bokhara. Le roi, nommé *Aboul-Feiz*, descendant de Genghiz-Khan, se soumit, fit des présens et conserva ses États en cédant à la Perse tous les pays situés au sud ou à la rive gauche du fleuve, et en donnant une de ses filles en mariage à Ali-Kouli-Khan, neveu de Nadir.

Tous les autres gouverneurs ou princes de ces contrées se soumirent, et en furent quittes pour des présens. Nadir fit passer dans son armée vingt mille Turcomans et Ouzbeqs de Bokhara, de Samarkande et des autres provinces du Touran.

L'armée quitta les environs de Bokhara le 8 septembre de la même année, et s'avança vers le Kharesme. Les Turcomans et les Ouzbeqs de cette province se présentèrent au combat avec beaucoup de courage; mais ils furent battus plusieurs fois et obligés de se soumettre. Nadir fit mourir Ilbarz leur chef, et incorpora dans son armée quelques milliers de Kharesmiens.

Pendant que ce conquérant subjuguait ou dévastait toutes les provinces qui se trouvent à l'orient de la Caspienne, les Lezguis, à l'occident de cette mer, continuaient d'être en révolte; les Afghans des provinces cédées à la Perse par le Grand-Mogol refusaient de se soumettre; les Arabes, voisins du golfe Persique, faisaient des incursions sur les côtes; ils avaient chassé l'Iman de Mascate que Nadir protégeait, et la Perse, tourmentée par ses gouverneurs et ruinée par les demandes réitérées d'argent, d'hommes, de chevaux, d'armes et de vêtemens, se dépeuplait d'une manière effrayante. Le mécontentement de toutes les classes de citoyens se manifestait partout sans ménagement. On blâmait l'expédition de l'Inde, qui avait fait périr beaucoup de monde, et qui n'avait servi qu'à remplir les coffres du roi sans aucun avantage pour la nation; on était révolté de l'excessive rigueur qu'on mettait

à la levée des soldats ; on était surtout indigné que le roi, qui, par un édit publié dans toute la Perse avec la plus grande solennité, avait exempté la nation de tout impôt pendant trois ans, manquât non-seulement à sa promesse, mais qu'il exigeât, sous peine de mort, les impôts arriérés. On savait pourtant que les richesses immenses enlevées aux Indiens étaient plus que suffisantes pour faire face à toutes les dépenses pendant trois ans.

Ce qui augmentait encore le mécontentement du peuple, c'était l'obstination que le roi mettait à ce qu'on ne suivît pas d'autre religion dans toute la Perse, que celle des Othomans.

Les interprètes de la religion, à qui Nadir avait enlevé une partie de leurs revenus, et qui d'ailleurs avaient à venger la mort injuste de leur chef, profitaient adroitement de la mauvaise disposition des esprits à son égard, pour le rendre encore plus odieux. Tantôt ils l'accusaient d'être un innovateur, un ennemi de Dieu, de Mahomet et d'Ali ; tantôt ils rappelaient l'attentat commis en la personne sacrée du chef de la religion ; ils le présentaient comme un ambitieux qui sacrifiait la nation entière à son armée, comme un usurpateur qui s'était élevé au trône par des perfidies, qui s'y soutenait par des crimes, et qui cherchait à étendre ses États par le plus grand des sacriléges.

« Que fait-il de toutes ses richesses, disaient-ils ? que fait-il de » tout l'or qu'il a enlevé aux Indiens ? En voyez-vous circuler » quelque parcelle ? L'emploie-t-il à solder ses troupes, à payer ses » agens ? Non : cet or, ces pierreries, il les a enfouis au nord du » Khorassan ; il n'y touchera point tant que vous pourrez lui en » fournir, tant qu'il en existera encore parmi vous.

» Que de malheurs ! que de calamités vont pleuvoir sur nos têtes » et sur celles de nos enfans ! Nos villes détruites, nos champs » abandonnés, la Perse entière convertie peu à peu en un désert : » voilà ce que fait craindre l'ambition de cet homme, voilà le sort » qui est réservé à notre patrie si Dieu ne nous délivre promptement de lui.

» Ah ! s'il restait du moins quelque rejeton de la famille des » Sophis ! s'il y avait parmi nous quelqu'un qui pût légitimement

» occuper le trône, et nous rendre le bonheur que cet usurpateur » nous a ravi ! Mais non : il a fait égorger dans la prison où il les » tenait enfermés, Chah-Tahmas et ses fils. Les chefs de tribus, les » grands de l'Empire, partagent avec lui les dépouilles du peuple, » et la nation est plongée dans une sorte de stupeur. »

Nadir n'ignorait pas les efforts que faisaient les ministres de la religion pour soulever les Persans contre lui ; aussi cherchait-il à les apauvrir, à les déconsidérer, à leur ôter toute l'influence qu'ils avaient sur le peuple. C'est dans cette vue qu'il ordonna aux missionnaires européens, aux vertabieds ou docteurs arméniens, aux rabins et aux mollas de s'assembler, de traduire en langue persane la *Bible* et le *Koran*, et de les lui apporter à Téhéran où il devait se rendre. A l'audience qu'ils eurent à cet effet, Nadir, en présence de toute sa cour, se moqua des uns, plaisanta les autres, les tourna tous en ridicule; puis faisant enfermer leurs livres dans une cassette, il leur dit de se retirer et de vivre en bons amis en attendant qu'il leur donnât à tous une religion un peu plus raisonnable que celle qu'ils avaient jusqu'alors pratiquée.

Avant de quitter le Khorassan, Nadir avait envoyé un gouverneur à Kaboul avec des forces considérables pour soumettre les Afghans; il avait fait armer une flotte dans le golfe Persique pour faire tête aux Arabes; il avait laissé à Mesched son fils Nasralla avec beaucoup de troupes pour contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, et il était parti à la fin de février 1741 pour aller en personne faire la guerre aux Lezguis.

Son armée eut beaucoup à souffrir du froid, de la neige et ensuite de la pluie. Il périt près d'un dixième des soldats au défilé de Kéramly (1), qui se trouve à l'orient d'Aster-Abad : hommes, chevaux et bagages furent engloutis dans les eaux de la rivière qui y coule, et qui s'enfla tout à coup. Ce qui occasionna une perte si considérable, c'est qu'on fut obligé de suivre long-tems cette rivière, et de la traverser plus de vingt fois avant de sortir du défilé.

(1) *Voyage à la Mecque*, pag. 76.

Lorsque l'armée eut dépassé Achref et Sarou, Nadir, qui se trouvait en avant, à quelque distance d'elle, et qui marchait seul au milieu de son harem et de ses eunuques, fut assailli tout à coup par deux hommes qui fondirent sur lui dans l'intention de le tuer: l'un des deux lui ayant tiré un coup de fusil, la balle l'effleura, le blessa légérement au bras, et alla frapper son cheval à la tête. Nadir eut la présence d'esprit de se laisser tomber et de faire le mort. Les assassins, qui crurent l'avoir tué, prirent la fuite sans lui porter de nouveaux coups (1).

Le prince Riza-Kouli-Mirza, ainsi que les officiers du roi, ayant accouru aux cris que poussèrent les femmes du harem, se mirent à la poursuite des deux hommes sans pouvoir les atteindre; ils se sauvèrent facilement à la faveur des bois dont cette province est couverte.

Le roi continua sa route, et vint avec son armée à Téhéran; il laissa dans cette ville son fils Riza, puis se rendit, par Casbin, dans le Chyrvan et le Daghestan, où il reçut la soumission des Lezguis les plus voisins des côtes; mais ceux de l'intérieur résistèrent: divers corps de troupes qu'il envoya contre eux furent défaits; lui-même marchant contre ceux de la tribu d'Oar ou d'Avar, voisins de la Circassie, eut beaucoup à souffrir; il eut à traverser, par des sentiers affreux, de très-hautes montagnes sans pouvoir les atteindre. Sans cesse harcelé par de petits corps qui se postaient aux défilés les plus étroits, et qui disparaissaient avec la promptitude de l'éclair, il éprouva des pertes considérables, auxquelles il fut d'autant plus sensible, qu'il ne put jamais à son tour faire du mal à l'ennemi.

Cette guerre, à laquelle les troupes de Nadir étaient peu faites, l'obligea, après douze jours de marche, à rétrograder et à rejoindre sa cavalerie qui était restée presque toute à Derbent. Il prit alors le parti de séduire les chefs par des présens et par des offres très-avantageuses. Mais ce moyen ne lui réussissant pas mieux que celui des armes, il fit élever des forts de distance en distance, afin

---

(1) *Voyage à la Mecque*, pag. 84. — *Histoire de Nadir-Chah*, 2e. part., pag. 22.

d'ôter aux rebelles toute communication avec les côtes maritimes; il fit détruire leurs récoltes; il fit raser quelques-unes de leurs villes; il fit périr dans les supplices tous ceux qui tombèrent sous sa main; et dans sa fureur il menaça de les exterminer tous s'ils refusaient de se soumettre. Les Lezguis, défendus par les rochers, par les précipices, par les torrens, dont tout le pays est couvert, continuèrent à braver ses efforts et à se moquer de ses menaces.

Cependant le roi de Perse, irrité de la résistance qu'il éprouve, aigri de l'assassinat qu'on avait voulu commettre en sa personne, indisposé déjà contre son fils aîné, qu'il soupçonne d'avoir eu le desir de se faire déclarer roi en son absence, qu'il soupçonne aussi peut-être d'avoir dirigé la main qui voulait le frapper, se décide tout à coup à le faire arrêter et traduire en prison : peu de jours après il ordonna qu'on le privât de la vue. Cet ordre fut exécuté à Téhéran en 1742.

Désespérant de soumettre les Lezguis, Nadir, à la fin de la même année, prend la résolution de laisser des forces considérables dans le Chyrvan et le Daghestan, et de quitter ces provinces pour mettre à exécution les grands projets qu'il a formés contre les Turcs. Pour réussir il fait de nouvelles levées d'hommes et de chevaux dans toute la Perse; il met de nouveaux impôts, et il donne dans toute l'étendue de l'Empire, l'ordre à tous ses sujets mahométans de suivre la religion des Sunnis comme la seule véritable, et de renoncer aux erreurs des Chiis. Il avait envoyé auparavant un ambassadeur à la Porte othomane, pour lui dire qu'il persistait dans la proposition qu'il lui avait faite à son avénement au trône, de réunir à la même croyance les Persans et les Turcs, et d'établir pour les premiers une cinquième secte orthodoxe; il exigeait également qu'il fût élevé pour cette secte une cinquième maison de prière au temple sacré de la Mecque, et que les pélerins persans qui s'y rendraient, fussent accompagnés d'un émir-hadji.

La Porte, qui entrevoyait les desseins de Nadir, s'était refusée aux deux premiers articles, et n'avait consenti au troisième qu'en indiquant la route que les pélerins devaient suivre : c'était celle des territoires de Bagdad ou de Bassora, et du pays de Neldj.

Les préparatifs de guerre qui eurent lieu en Perse l'hiver de 1743 occasionnèrent un grand nombre d'émigrations, parce que les levées d'hommes se firent avec la plus grande violence, et que la nouvelle taxe, qui se montait à 700,000 tomans ou 42,000,000 de nos francs, fut exigée avec une sévérité et une promptitude dont on avait eu jusqu'alors peu d'exemples. Ce qui avait donné lieu à ces mesures violentes, c'est que, de tous les points de l'Empire, les gouverneurs avaient eu ordre de faire passer à Amadan, dans un très-court délai, des hommes, des chevaux, de l'argent, des munitions de guerre et des provisions de toute espèce. Une prodigieuse quantité d'ouvriers dut s'y rendre pour y fondre des canons et des mortiers, et pour y fabriquer diverses armes.

Mais on ne s'en tint pas là : on fut acheter des vaisseaux à Surate ; on en construisit à grands frais dans les ports du golfe Persique, et on les équipa aussi bien que le génie de la nation le permettait. Tous ces préparatifs annoncèrent que la guerre serait dirigée contre les Turcs, et qu'elle serait poussée avec la plus grande vigueur.

A la fin de février, Nadir passa le Kur et campa au même lieu où, huit ans auparavant, il s'était fait proclamer roi : de là il se rendit à Amadan, après avoir détaché de son armée quarante mille hommes qui se portèrent sur Van par Ardebil et Tauris. Il envoya par Kermanchah quarante mille hommes contre Bagdad, et il ordonna aux gouverneurs de Chuster, de Dezfoul et d'Havisa d'aller investir Bassora avec trente mille Arabes ou Persans; lui-même marcha droit à Kerkouk avec l'élite de sa cavalerie, composée de trente à trente-cinq mille hommes : c'est avec de pareilles forces qu'il avait pu se rendre maître du Grand-Mogol ; il espérait, avec le même nombre de soldats, se frayer une route jusqu'à Constantinople. Espoir chimérique ! Il avait trop exagéré ses forces, et n'avait pas bien jugé celles de l'ennemi ; il avait peut-être trop compté sur l'intelligence qu'il s'était ménagée avec le pacha de Bagdad ; il n'avait pas assez senti que la haine des Turcs envers les Persans était trop invétérée pour qu'elle s'effaçât au milieu des horreurs de la guerre ; il n'avait pas vu que le changement de religion,

qu'il affectait de faire publier partout, n'empêcherait pas les premiers d'obéir à leur souverain légitime, plutôt qu'à un étranger qui pouvait les humilier, les dépouiller, les massacrer, les traiter en un mot comme il avait fait des Indiens.

D'ailleurs, Nadir n'avait plus les qualités qu'exigeait cette grande entreprise. Pour marcher constamment de succès en succès, pour conquérir un vaste et puissant Empire, pour changer ou modifier sans secousses la religion de tout un peuple, il faut qu'un chef, politique habile et guerrier audacieux, inspire à son armée, à toute sa nation, une sorte d'enthousiasme; il faut que leur confiance en lui soit aveugle, leur amour excessif, leur dévoûment sans bornes; il faut qu'aucun sacrifice ne leur coûte. Nadir était parvenu à ce haut degré de force et de puissance, et s'y était maintenu jusqu'à son expédition de l'Inde, parce que jusqu'alors le soldat avait compté sur la justice, l'attachement et la bienfaisance de son chef; parce que jusqu'alors la nation étonnée avait cru voir en lui un être surnaturel.

Mais après cette expédition, une conduite tout-à-fait opposée à celle qu'il avait tenue, une sévérité dans la discipline, portée jusqu'à l'excès; un arbitraire révoltant dans les punitions infligées, une cruauté inouie envers ses ennemis, un orgueil insupportable, une avarice sordide, une prédilection déplacée pour les uns, une injustice humiliante pour les autres, lui avaient aliéné l'esprit de l'armée et de toute la nation. Depuis long-tems on ne voyait plus en lui le vainqueur des Afghans, le libérateur de la Perse, le guerrier infatigable, le compagnon d'armes de tous les soldats; ce n'était plus l'homme qui, par ses exploits, avait étonné les puissances voisines, et avait inspiré à toute la nation une sorte d'idolatrie; ce n'était plus ce général qui, partageant tous les dangers avec tous les soldats, leur abandonnait, après la victoire, tout le butin; ce n'était plus, en un mot, ce mortel doué de toutes les vertus, qui méritait de s'asseoir sur le trône qu'il avait conquis, qu'il avait affermi, qu'il avait su faire aimer au dedans et respecter au dehors.

Privé du prestige qui l'avait entouré et qui l'avait si bien servi dans

dans les premières années de sa vie, il ne fut plus qu'un homme ordinaire : ses armées, mécontentes de lui, n'eurent plus que la force de celles qui obéissent sans empressement et qui se battent sans efforts; aussi cet homme, dont le nom seul en imposait auparavant, trouva-t-il partout de la résistance lorsqu'il voulut de nouveau se mesurer avec les Turcs. L'armée qui marchait sur Van ne put obtenir des succès; celle qui s'était présentée à Bassora ne put prendre la ville; celle qui avait investi Bagdad n'osa rien entreprendre : elle vint se réunir en grande partie à celle de Nadir pour attaquer Mossul; mais les habitans soutinrent le siége pendant plus d'un mois sans se rendre.

Le 10 octobre 1743, Nadir leva le siége et vint avec ses troupes aux environs de Bagdad, par la route de Kerkouk. Lorsqu'il eut atteint Kara-Tépé, il prit les devans et se rendit à Iman-Ali, où se trouvèrent réunis par son ordre des docteurs ou mollas de Balkhe, de Bokhara, de Kandahar et de toutes les parties de la Perse; il y fit aussi appeler ceux de la ville et de toute la contrée.

Le but de cette réunion était de capter la confiance des Othomans en ramenant les Persans à leur croyance, en faisant déclarer par ces docteurs, dans un écrit authentique, signé de chacun d'eux et déposé dans le trésor de la mosquée d'Iman-Ali, que, depuis l'avénement de Nadir au trône, tous ses sujets avaient solennellement abjuré leurs hérésies et reconnu la légitime succession des quatre premiers califes; qu'il en avait donné connaissance à la Porte; qu'il lui avait proposé de reconnaître les Persans comme de vrais croyans, et d'établir pour eux une cinquième secte orthodoxe, qui serait celle de Djaffar; ce à quoi la Porte se serait refusée.

Tous les docteurs déclarèrent dans cet écrit, que l'iman Djaffar était de la race du prophète, et reçu parmi les imans qui avaient professé la vraie foi; qu'en conséquence tout motif de haine et de division entre les Persans et les Turcs devait cesser, et qu'ils devaient tous se regarder comme Musulmans et comme frères.

Nadir fit de riches présens à tous ces docteurs, et donna l'ordre de couvrir à ses frais, en plaques de cuivre doré, le toit de la

mosquée d'Iman-Ali, ainsi que tous les minarets, et de réparer complétement la mosquée d'Iman-Hussein, où il se rendit bientôt après : ces ordres furent exécutés avec assez de promptitude.

Pendant cette campagne il ne fut rien entrepris contre le pacha de Bagdad : il y eut même entre le roi de Perse et lui, des présens offerts et acceptés, des ambassadeurs envoyés de part et d'autre ; ce qui a fait supposer qu'il y avait une sorte d'intelligence entr'eux. Achmed pacha fut regardé, tant en Perse qu'en Turquie, comme un homme qui cherchait à se maintenir dans son poste, quelle que fût l'issue de la guerre que Nadir venait d'entreprendre.

La Porte faisait de grands préparatifs lorsqu'elle apprit que Nadir prenait la route de la Perse après avoir retiré les troupes qui bloquaient Bassora, ainsi que celles qui occupaient déjà les citadelles de Korna, de Kerkouk et d'Erbil.

Ce qui obligea le roi de Perse à revenir dans ses États sans avoir fait autre chose que de donner une preuve apparente de son zèle pour la religion, c'est que sa flotte avait été battue par les Arabes. Les troupes envoyées à Mascate pour le rétablissement de l'Iman étaient presque détruites ; les Lezguis s'étaient de nouveau répandus dans le Mogan, le Chyrvan, le Daghestan ; le khan de Chiras était en rebellion ; celui d'Aster-Abad avait été mis en fuite par les habitans révoltés ; les Kharesmiens cherchaient à se soustraire à la domination de la Perse ; Balkhe faisait des efforts pour secouer le joug ; et dans le même tems un aventurier, se disant fils de Chah-Hussein, se faisait un parti parmi les Lezguis et les habitans du Daghestan et du Chyrvan. La Porte, qui avait à combattre, par tous les moyens possibles, un ennemi dangereux, travaillait de son côté, sur les frontières de l'Aderbidjan, à former un parti à un autre aventurier qui, sous le nom de Sefi-Mirza, un des fils de Hussein, s'était depuis long-tems réfugié à Constantinople.

Lorsque Nadir eut atteint Kermanchah, il détacha de son armée un corps de troupes pour aller à Chiras châtier le gouverneur Taki-Khan ; il fit passer à Aster-Abad un autre corps de troupes pour soumettre les habitans. Ali-Kouli-Khan son neveu eut ordre de se porter dans le Khorassan, afin de contenir les Turcomans et les

Ouzbeqs. Ibrahim, frère d'Ali, fut nommé gouverneur du Curdistan et du Loristan, avec ordre d'observer les Turcs, les Arabes et les Curdes; il se porta lui-même à l'occident de la Caspienne, là où le danger lui parut le plus pressant.

Les troubles du Chyrvan étant appaisés, Nadir marcha contre les Turcs, qui menaçaient les frontières de la Perse; il vint faire le siége de Kars au commencement d'août 1744; mais cette ville, forte par sa position, bien approvisionnée, et qui avait une nombreuse garnison, se défendit avec opiniâtreté, et repoussa souvent avec avantage les attaques des Persans. Aux approches de l'hiver, Nadir, désespérant de réduire cette place, vint passer une partie de l'hiver à Berda, d'où il traversa le Kur et se rendit dans le Daghestan. Les Lezguis étaient toujours en révolte, toujours prêts à combattre. Nadir divisa son armée en quatre parties, et poursuivit de tous les côtés ce peuple, encore plus fort par son courage et son énergie, que par les montagnes dont tout le pays qu'il habite est hérissé. Nadir ravagea tous les lieux où il put atteindre, et s'abandonna à tous les excès de la colère et de la férocité.

Ayant appris, le printems suivant, que les Turcs faisaient avancer deux corps d'armée, l'un par Diarbekir, et l'autre par Erseroun, il se rendit aux environs d'Érivan avec une partie de ses forces, et confia l'autre à son fils Nasralla, avec ordre de marcher vers Schehrezour.

Il célébra le mariage de son troisième fils Iman-Kouli-Mirza, et celui d'Ibrahim son neveu, et aussitôt après il envoya le premier dans le Khorassan; il laissa le second dans l'Irak, et il vint camper à Morad-Tépé, lieu célèbre par la victoire qu'il avait remportée sur les Turcs onze ans auparavant (1). Les deux armées se trouvèrent en présence le 29 juillet 1745, et en vinrent aux mains sans qu'il y eût rien de décisif; elles engagèrent aussi, les jours suivans, diverses actions où les avantages se balancèrent. L'armée turque à

(1) En 1734 Nadir gagna sur Abdalla, pacha, près d'Arpa-Soui, une bataille où le pacha fut tué. Peissonel, *Essai sur les troubles de la Géorgie et de la Perse*, pag. 72.

la fin s'éloigna de plusieurs lieues pour donner le tems à quelques renforts de la joindre, et elle se préparait de nouveau au combat lorsque Mohammed, pacha, qui en était le séraskier, fut tué par ses propres troupes.

Nasralla, de son côté, était venu dans le Bas-Curdistan par le défilé de Schehrezour, et s'était avancé jusqu'à Erbil. Les Turcs avaient passé le Tigre à Mossul. Les deux armées s'étaient observées quelque tems, et avaient enfin engagé le combat entre Mossul et Cara-Coch; elles s'étaient séparées sans qu'il y eût eu de succès très-marqué. Les Turcs avaient repassé le fleuve sans être inquiétés, et les Persans étaient venus camper près de Schehrezour.

Aux approches de l'hiver, toutes les armées se retirèrent. Nasralla prit la route d'Amadan, et Nadir vint à Ispahan, d'où il se rendit dans le Khorassan afin d'en imposer par sa présence à la tribu d'Yemout, qui, répandue en grand nombre dans le Kharesme et aux environs d'Aster-Abad, était sans cesse en insurrection; il voulait aussi contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, qui ne cessaient de faire des incursions sur les frontières du Khorassan; il avait en même tems à prendre des mesures pour que les richesses qu'il avait enfermées dans le château de Kélat ne fussent pas enlevées par ces tribus.

Après avoir fait périr un grand nombre de personnes, tant à Mesched que dans les autres villes de cette province, et avoir fait passer à Kélat une nombreuse garnison et une partie de sa famille, il revint à Ispahan, et ce fut pour couvrir la ville de deuil; il fit exécuter dans la grande place un grand nombre d'Arméniens, d'Indiens, de Persans de tous les rangs et de tous les états, sans qu'on sût le motif de ces exécutions, ou, pour mieux dire, de ces assassinats.

Cependant il fut signé dans le courant de cette année 1746, entre la Perse et la Turquie, un traité de paix qui fixa les limites des deux Empires, et sembla détruire à jamais les grandes espérances qu'avait conçues le roi de Perse.

L'année suivante, Nadir se rendit à Kerman, et s'y livra, comme dans Ispahan, comme dans toutes les villes par où il avait passé, à

tous les excès de sa rage et de sa cupidité : il taxa la ville et la province à une forte somme ; il y fit massacrer deux mille personnes (1), qu'on choisit parmi les plus riches et les plus considérées : leurs têtes, séparées de leur corps, furent entassées sur le faîte de la mosquée principale, afin d'épouvanter les habitans, afin qu'ils eussent sans cesse sous les yeux un exemple terrible de ce que peut produire le pouvoir irrité.

Toutes les bourses étant épuisées dans cette province, il se porta dans le Khorassan, exigeant partout des sommes considérables, et faisant massacrer ceux qui tardaient à payer.

Tous les crimes auxquels se livrait cet homme naturellement orgueilleux, irascible et cruel, avaient pour cause les contrariétés qu'il éprouvait dans toutes ses entreprises, et les révoltes qui renaissaient sans cesse de tous les côtés. Sa férocité, dans quelques années, s'était accrue au point, qu'il faisait mourir dans les supplices les plus horribles, des peuplades entières ; il faisait ouvrir le ventre à des personnes qu'il avait le plus aimées. Chacun tremblait autour de lui, parce que c'était un crime capital de lui déplaire, parce que la moindre faute, la moindre erreur, étaient souvent punies de mort.

Soupçonneux et méfiant depuis qu'on avait tenté de le tuer, il voyait dans tous les grands autant de traîtres qui voulaient le détrôner, et dans tous ses domestiques autant d'assassins qui attendaient un moment favorable pour le priver de la vie. Son fils Nasralla et ses neveux Ali et Ibrahim ne furent pas exempts de ses soupçons ; il continua de les employer, mais il eut l'attention de ne pas les laisser trop long-tems au même gouvernement et à la tête de la même armée.

Il traita les docteurs de la loi, qu'il voyait obstinés à suivre leur croyance, avec encore plus de cruauté que les autres Persans. Depuis long-tems il avait enlevé tous les biens affectés aux mosquées ; mais en dernier lieu il envoyait à la mort ceux des mollas, scheiks ou imans qui étaient soupçonnés de suivre en secret la secte des Chiis.

---

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, 2e. partie, pag. 188.

Le désordre de sa tête et la rage de son cœur le portèrent à faire des listes de proscription, et à couvrir de sang tout le sol de la Perse (1). L'innocent comme le coupable, l'homme paisible comme le séditieux, le vertueux comme le scélérat, l'homme obscur comme celui qui était élevé en dignité, tous se virent exposés aux mêmes coups, tous eurent également à redouter que leur nom fût connu.

Les gouverneurs de provinces, les chefs des villes, les agens qu'il envoyait exécuter ses ordres, n'étaient sûrs de lui plaire, que dis-je? ne pouvaient espérer de conserver leur tête qu'en devenant féroces comme lui, qu'en égorgeant sans pitié tous ceux qu'il vouait à la mort, et en ajoutant même quelques victimes aux listes qu'ils recevaient.

Cet exécrable tyran, dans les dernières années de sa vie, aurait fait périr tous ses sujets, qu'il eût cherché encore des victimes. Semblable au tigre, dont la férocité s'accroît à l'aspect du sang qu'il fait couler, plus Nadir en voyait répandre, et plus il en paraissait altéré; plus il ordonnait de massacres, et plus il voulait se repaître de l'image de la mort. Depuis quelques années, dans toutes les villes où il se montrait, il faisait couper en grand nombre des têtes humaines, et les faisait empiler sur les mosquées afin d'en former d'effrayantes pyramides (2).

Pour comble de maux, les collecteurs d'impôts, naturellement durs et impitoyables, étaient devenus aussi cruels, aussi féroces, aussi cupides que leur maître. Sous prétexte de prélever les taxes, ils arrêtaient indifféremment les hommes dans les rues ou dans leurs maisons, et les massacraient s'ils ne rachetaient promptement leur vie aux dépens de ce qui leur restait; et si ces malheureux étaient soupçonnés d'avoir enfoui leur or, il n'est pas de torture qu'on n'inventât et ne mît en usage pour le leur faire découvrir (3).

L'épouvante, parmi toutes les classes de citoyens, s'était accrue au point qu'on n'osait plus se montrer en public, qu'on n'osait plus

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, 2ᵉ. partie, pag. 188.
(2) *Idem*, pag. 189.
(3) *Idem*, pag. 188.

se voir et se communiquer ses peines. L'espionnage, ce terrible fléau des sociétés, cette vermine infecte que la tyrannie produit, que la bassesse fait pulluler, promenait son souffle impur dans toutes les cités, se glissait, en rampant, dans toutes les maisons, et répandait son venin corrosif dans tous les cœurs. Heureux celui qui avait pu de bonne heure chercher un asyle sur la cime des rochers, dans les lieux inaccessibles des montagnes! qui avait pu disputer à tems, aux onces, aux hyènes, aux chacals, une retraite bien moins dangereuse que celle des villes!

Tant d'excès, tant de crimes, tant de maux, durent enfin soulever à la fois la nation et l'armée. Les chefs de celle-ci, réunis par le même intérêt, résolurent d'assommer la bête féroce qu'on ne pouvait plus enchaîner. Ils résolurent de se défaire de leur roi, et de conférer la couronne à Ali son neveu, au préjudice de ses fils.

Ce qui les porta peut-être le plus à prendre ce parti, c'est que leur propre vie était menacée, c'est qu'ils étaient persuadés que Nadir méditait de faire égorger, par les Afghans et les Ouzbeqs, tous les Persans de son armée. Il voulait, dit-on, se défaire en un moment de tous ceux de ses soldats qui ne suivaient pas, dans tous les points, la religion des Othomans.

Ali était alors dans le Ségestan : il y avait été envoyé, avec Tahmas-Vékili-Khan, afin de faire rentrer dans le devoir cette province révoltée.

Ali avait, depuis quelque tems, inspiré des craintes à Nadir; sa bravoure, sa douceur, sa générosité, avaient plu au soldat : il n'en fallait pas davantage pour que le tyran résolût de le faire périr. Rappelé seul au camp impérial, Ali différa de s'y rendre, sous prétexte que sa présence était encore nécessaire dans le Ségestan pour ramener les habitans à l'obéissance qu'ils devaient à leur roi, et pour faire arrêter parmi eux les principaux coupables. Nadir ayant insisté, et ayant même eu recours aux promesses et aux offres les plus séduisantes pour attirer son neveu auprès de lui, celui-ci refusa formellement d'obéir, et arbora l'étendard de la révolte; ce qui le réconcilia sur-le-champ avec les ennemis qu'il était venu combattre.

Avant de punir ce nouveau rebelle, Nadir avait à faire rentrer

dans le devoir Mohammed-Hussein, khan de Cotchan, qui, à la tête d'une tribu curde, s'était également révolté, et pouvait joindre ses forces à celles d'Ali. Il marcha donc contre lui, se proposant d'aller ensuite dans le Ségestan, où il avait à assouvir sa rage, tant contre son neveu, que contre les habitans.

Déjà il avait dépassé Nichapour : il était campé à Feth-Abad, situé à deux lieues de Cotchan, lorsque, par le secours de Mohammed-Kouli-Khan l'Afchar, capitaine des gardes, et de Mohammed-Saleh-Khan, intendant de la maison du roi, trois des principaux officiers, Mohammed-Khan Érivani, Moussi-Beg Taremi et Koutche-Beg Gondoslai, s'introduisirent, au milieu de la nuit (1), dans sa tente, et le massacrèrent.

Le lendemain matin, lorsqu'on eut appris dans le camp les détails de cette mort, tous les chefs s'assemblèrent afin de délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ahmed-Khan, commandant-général d'un corps nombreux d'Afghans et d'Ouzbeqs, fut invité, comme les autres, à se rendre à l'assemblée; mais il refusa d'y aller, et il se disposa même à punir les assassins du roi. Ahmed était, depuis long-tems, le compagnon d'armes et l'ami de Nadir; il n'approuvait pas sa conduite, il en gémissait même en secret; mais il fut révolté qu'on l'eût assassiné. Il n'eut pas de peine à faire partager son indignation aux troupes qu'il commandait, et à les porter à prendre les armes : c'étaient elles que Nadir favorisait le plus en toutes choses, et qu'il employait de préférence lorsqu'il s'agissait d'exterminer les habitans d'une ville, ou de porter la désolation dans une province.

Les Afchars, les Curdes et tous les Persans n'eurent pas plutôt connaissance des dispositions d'Ahmed, qu'ils prirent aussi les armes pour défendre les conjurés; de sorte que l'armée se trouva en un moment divisée en deux partis, les Sunnis d'un côté, et les Chiis de l'autre.

Ahmed n'avait pas dix mille hommes sous ses drapeaux : les conjurés en comptaient plus de vingt mille; néanmoins il osa engager

(1) Du 19 au 20 juin 1747.

le

le combat. Les Persans résistèrent facilement au premier choc ; ils menaçaient à leur tour les Afghans lorsqu'Ahmed, encore plus prudent que courroucé, jugea convenable de faire cesser un combat trop inégal, auquel d'ailleurs toute la nation, indignée de la conduite de Nadir, ne pouvait manquer de prendre part. Ce qui détermina aussi Ahmed à ne pas pousser plus loin son ressentiment, c'est qu'on lui dit qu'Ali avait été l'ame de ce complot, et qu'on lui avait expédié un courier pour l'engager à venir joindre l'armée avec toutes les forces qu'il commandait.

Ahmed se rendit alors au Kandahar avec ses troupes, et y fonda un Empire qui est devenu, en peu de tems, plus étendu, plus riche, plus puissant que celui de la Perse. Il comprend tout le cours de l'Indus, depuis son embouchure jusqu'à Kachemire et Badachchan : il s'étend, à l'orient, jusqu'à Lahor et Serhind : la riche et fertile contrée de Moultan en fait partie, ainsi que tout le pays des Baloudges, qui se trouve à l'occident du fleuve.

CHAPITRE XIII.

Règne d'Adel-Chah. Ibrahim son frère lui fait la guerre et s'empare du trône : il est tué. Règne de Charokh. Mirza-Seyd-Mohammed le prive de la vue. Interrègne. La Perse est de nouveau agitée.

Ali-Kouli-Khan n'eut pas plutôt appris la mort du roi, qu'il détacha de son armée un corps nombreux de cavalerie, avec ordre d'aller s'emparer du château de Kélat, et de lui amener les princes que Nadir y avait envoyés peu de tems avant sa mort. Il laissa dans le Ségestan Zohrab-Khan son affranchi, et il partit pour se rendre auprès des chefs qui l'attendaient.

Le détachement envoyé à Kélat entra par surprise dans ce château, que sa position et sa force rendaient en quelque sorte imprenable. Nasralla-Mirza et Iman-Kouli-Mirza, fils de Nadir, ainsi que Charokh leur neveu, montèrent précipitamment à cheval et s'enfuirent du côté de Mérou; mais Cazem-Beg, frère d'Ali, qui se trouvait avec eux, envoya à leur poursuite un corps de cavalerie qui les atteignit à neuf lieues de là, et ramena les deux derniers. Nasralla ne fut pris qu'aux environs de Mérou par quelques soldats de la garnison; il fut reconduit à Kélat sous bonne escorte.

Arrivé au camp, Ali récompensa les meurtriers de son oncle, qui avaient, disait-il, délivré la Perse du plus exécrable des tyrans; il répandit quelqu'argent dans l'armée, la passa en revue, et prit avec elle la route de Mesched.

On ne connaissait point encore dans le public les projets d'Ali : ceux-là même qui avaient applaudi à l'assassinat de Nadir, espéraient que la couronne passerait sur la tête de Nasralla-Mirza, auquel elle appartenait de droit depuis que son frère aîné, Riza-Kouli-Mirza, avait perdu la vue.

Nasralla était estimé dans l'armée, et regardé par toute la nation

comme un prince doué de très-grandes qualités; il avait toujours montré du courage, soit qu'il combattît sous les yeux de son père, soit qu'il eût à réprimer quelque tribu rebelle. Sa campagne contre les Turcs l'avait fait regarder comme un des plus habiles généraux : sa douceur, sa bonté, son désintéressement, lui avaient mérité l'affection de tous ses compagnons d'armes : sa conduite privée donnait une très-bonne idée de sa moralité : tous les Persans ne pouvaient donc que se féliciter de le voir succéder à son père.

Mais ce n'était pas pour lui qu'Ali s'était rendu coupable d'un crime; ce n'était pas pour lui qu'il avait trempé ses mains dans le sang de son roi. En se déterminant à être le chef d'une conjuration, Ali avait porté ses vues jusqu'au trône. Il fallait, il est vrai, exterminer toute la famille royale; il fallait du même coup trancher la tête à tous ceux qui avaient plus de droits que lui. Il ne l'ignorait pas : aussi avait-il pris toutes les mesures qui pouvaient assurer le succès de sa criminelle entreprise.

Riza-Kouli-Mirza, qui était toujours resté à Téhéran depuis qu'il était aveugle, fut massacré par son ordre, ainsi que seize autres princes du sang royal. Nasralla-Mirza et Iman-Kouli-Mirza furent conduits à Mesched, et égorgés sous les yeux mêmes de cet ambitieux. On poussa la barbarie jusqu'à ouvrir le ventre à toutes les femmes de Nadir et des princes, qu'on soupçonna d'être enceintes.

Charokh-Mirza, fils de Riza-Kouli-Mirza, âgé alors de quatorze ans, fut le seul qu'Ali fit épargner; il se contenta de l'enfermer dans le château de Mesched, faisant publier sa mort comme celle des autres princes. Le dessein d'Ali était de le faire périr s'il voyait qu'il pût succéder lui-même à Nadir; mais dans le cas que les Persans s'obstinassent à vouloir pour roi un descendant de Chah-Hussein, il se proposait de leur présenter Charokh, se flattant de le leur faire agréer, et de régner lui-même au nom de cet enfant.

En même tems qu'Ali ordonnait le massacre des princes, il faisait ouvrir le trésor de Kélat; il en tira d'abord pour une valeur de 7,500,000 tomans, ou à peu près 450,000,000 de francs. Muni de cette somme, il se fit proclamer roi à Mesched, sous le nom d'*Adel-Chah* ou de *roi juste;* et pour justifier ce titre et faire oublier son

crime, il fit paraître l'édit suivant, que M. Hanway transcrivit dans le Guilan, et qu'il a publié dans son intéressant ouvrage des révolutions de Perse (1).

Où s'étend le royaume de Dieu, chah et souverain de l'Empire, serviteur d'Ali.

Décret auquel toute la Terre obéit (2).

« Le noble et honorable Cheik-el-islam, les Hazzi, les Anciens » et tous autres sujets, les habitans pauvres et opprimés de *Reicht*, » *Lahisan*, *Rancoute*, *Keskar*, *Fumin*, *Schefta*, *Kugdum* (3) et » des lieux qui en dépendent, auxquels le Très-Haut a accordé » d'ineffables miséricordes, qui sont assurés de notre incomparable » et suprême faveur, et illustrés par elle, SAURONT de quelle ma- » nière la scélératesse d'un monarque barbare a prévalu. Toutes » les nations et toutes les langues, les grands et les petits, les bons » et les mauvais sujets de l'Empire d'Iram, n'ont été que trop bien » informés de ses procédés : leurs cris et leurs lamentations, qui » n'ont pas discontinué, ont monté jusqu'au ciel. Lorsqu'il arra- » chait les yeux aux habitans, les privait de la vie, et mettait à » l'encan les enfans et les biens des Musulmans, les sept cercles » célestes mêmes en furent émus de compassion. En un mot, les » extorsions d'elphs et de crores (4) ont fait perdre la vue à une » multitude de personnes, tandis que cet exécrable monarque éle- » vait d'une manière si atroce de hautes tours de têtes humaines » dans les provinces, et se livrait à des actes de cruauté inconnus » aux siècles passés. Notre suprême majesté ordonna enfin au très-

---

(1) *The revolutions of Persia*, by Jonas Hanway. Merchant, London, 1754.

(2) C'était l'inscription que portait le sceau royal mis en tête du décret.

(3) Chaque gouverneur reçoit une copie du décret, où sont mentionnés les districts et les villes principales de la province.

(4) Contributions mises sur les provinces. Chaque elph vaut cinq mille tomans ou 3,000,000, en évaluant le toman à 60 liv. Dix elphs ou elphats, selon M. Hanway, sont égaux à un crore dans l'Inde.

» illustre savant Mohammed-Kouli-Khan notre kurchi-baschi (1),
» d'engager les gardes afchars à saisir et déplacer le tyran, rendant
» par-là un service infiniment profitable au bonheur public, et
» assurant le repos et la tranquillité de la nation. Mohammed-
» Kouli-Khan ne refusa pas d'obéir. Toutes les personnes de dis-
» tinction et toute l'armée qui entourait notre victorieux et magni-
» fique étrier, avaient à cœur d'extirper les violences et les op-
» pressions si profondément enracinées de ce roi tyrannique. En
» conséquence, nous partîmes de Férag et de Hérat à la tête de
» nos troupes, et vînmes en hâte pour exécuter ce dessein; mais
» à notre arrivée sur les bords de Terbedshan, nous apprîmes
» que les gardes afchars avaient déjà saisi le tyran. Dans le même
» moment il survint une querelle entr'eux et les Tartares, et pour
» l'appaiser il n'y eut pas d'autre moyen que de donner au tyran
» la récompense de ses actions.

» Le fort de Kélat, que le feu roi avait travaillé pendant plu-
» sieurs années à rendre imprenable, a, graces au Très-Haut, été
» mis en un jour sous notre puissance par Segrab-Beg, que nous
» y avons envoyé dans cette intention.

» Aussitôt que ces heureuses nouvelles furent parvenues à nos
» oreilles, nous marchâmes vers la sainte cité de Meschecl, où tous
» les ministres, les officiers-généraux et les personnes de distinc-
» tion qui étaient présentes, pressèrent d'une voix unanime notre
» majesté de prendre les rênes du gouvernement de l'Empire, pour
» rétablir les maisons détruites et réparer les désastres de la Perse;
» ils présentèrent comme leur intercesseur le très-saint personnage
» qui est enterré dans cette ville (2), et ne voulurent pas se désister
» de leurs importunités.

» Quand nous considérâmes l'état déplorable où étaient réduits
» les Persans depuis plusieurs années, obligés, non-seulement de
» livrer tous leurs biens, leurs personnes et leurs familles pour
» être massacrées, nous avons cru nécessaire de manifester notre

(1) Capitaine des gardes.

(2) L'iman Riza.

» souveraine protection aux opprimés, pour appaiser la colère du
» ciel, contenter les créatures de Dieu et obtenir l'amour du peuple.
» Il nous a donc plu gracieusement d'ordonner, et par ces pré-
» sentes nous ordonnons que les contributions en argent imposées
» sur nos sujets et les étrangers cessent à l'avenir et soient annul-
» lées. Nous déchargeons pareillement les collecteurs qui sont dans
» nos provinces, et vous les enverrez à notre cour; mais quant à
» l'argent et aux effets appartenans à la couronne, et qui ont déjà
» été recueillis, il en sera rendu compte. Tous les autres revenus
» pour cette année, comme aussi toutes les impositions pour les
» années suivantes, nous les remettons très-gracieusement, afin
» que les sujets d'Islam et de toute autre religion, qui depuis quel-
» ques années ont été en butte à toutes sortes de tortures et d'op-
» pressions, puissent jouir d'une sûreté et d'une tranquillité non
» interrompues, et adressent leurs prières au Très-Haut pour notre
» bonheur.

» Quant à ce qui concerne l'entretien des postes aux chevaux,
» ceux à qui cet emploi appartient, s'en acquitteront d'une manière
» convenable, et désormais on entretiendra à chaque relais un
» nombre double de chevaux, ainsi qu'il a été ordonné dernière-
» ment. L'argent pour leur entretien sera pris dans le trésor de la
» province, et, en cas d'insuffisance, sur la représentation qui
» nous en sera faite, nous y suppléerons par d'autres fonds.

» Pour arrêter les comptes de cette année, deux ou trois écri-
» vains et calentars seront envoyés à notre sublime cour. Quant
» aux biens qui, sous le dernier règne, ont été ravis à un grand
» nombre de nos sujets et autres, nous ordonnerons qu'il en soit
» fait un examen, et qu'il nous en soit envoyé un compte circons-
» tancié; et afin que chacun puisse avoir satisfaction sur ce point,
» nous désignerons sans délai une personne capable de le mettre à
» exécution.

» Donné dans le mois de Dschemadielsam 1160. »

Les partisans du nouveau roi ne manquèrent pas en même tems de faire circuler dans le public le bruit qu'Ali et les chefs de l'armée ne s'étaient portés à faire mourir le roi, que parce qu'il méditait

de faire égorger par les Afghans et les Tartares ouzbeqs tous les Persans. La famille royale ne pouvait que marcher sur les traces de Nadir; elle était de la secte des Sunnis, ennemie des Persans; elle méritait la mort sous ces deux rapports. Ali, suivant eux, ne montait sur le trône que pour rendre le peuple heureux, que pour lui faire oublier tous les maux qu'il avait soufferts sous le règne de son prédécesseur.

Dans les premiers jours qui suivirent son couronnement, Adel-Chah fit distribuer de fortes sommes aux soldats : il fit de magnifiques présens à tous les chefs de l'armée; il répandit l'or à pleines mains dans les provinces; il fit en un mot tout ce qui dépendait de lui pour s'attacher, par des libéralités, les grands de l'Empire, les chefs de la religion, le peuple et l'armée.

Il permit à un grand nombre de familles de l'Irak et de l'Aderbidjan, ainsi qu'aux Bakhtiaris que Nadir avait transplantés dans le Khorassan, de retourner dans leurs pays respectifs; il leur accorda même les secours dont ils avaient besoin, tant pour faire leur voyage, que pour reprendre leurs travaux.

Les premières sommes qu'il avait tirées de Kélat ne suffisant pas aux dépenses qu'il faisait, il y puisa de nouveau; il fit même transporter à Mesched une grande partie des richesses que Nadir avait enfermées dans ce château.

L'argent n'avait jamais été si abondant qu'il le fut alors, et jamais les caravanes n'avaient été si nombreuses. Pendant les dernières années du règne de Nadir, tout ce qui restait de précieux avait été enfoui : les travaux avaient été suspendus; les boutiques avaient été fermées; les champs étaient restés en friche; les villes étaient déjà désertes; mais la tranquillité qui avait succédé tout à coup à trente années d'agitation, sembla donner aux Persans une nouvelle vie : la sûreté dont ils se flattèrent de jouir sous celui qui n'avait plus intérêt de répandre du sang, et l'espoir de réparer les dommages que les propriétés avaient soufferts, tout les porta à se livrer au travail avec une ardeur, avec un courage qui auraient assuré bientôt leur bonheur si cet état avait duré.

Pendant plusieurs mois, la conduite d'Adel ne se démentit pas :

il fit tout ce qu'il jugea le plus propre à soutenir cette confiance; il veilla à la sûreté des chemins; il protégea les caravanes; il voulut surtout qu'on rappelât dans le royaume, par tous les moyens possibles, ce grand nombre d'Arméniens et de Banians qui s'en étaient éloignés. Obligé de rester dans le Khorassan jusqu'à ce qu'il eût mis en sûreté les richesses que son prédécesseur avait enlevées aux Indiens, il envoya son frère Ibrahim à Ispahan en qualité de gouverneur, et lui donna douze mille hommes de troupes, afin de le mettre en état de maintenir la tranquillité dans le midi. Mir-Aslan-Khan, un des généraux de Nadir, qui se trouvait dans le Khorassan avec trente mille hommes, fut nommé gouverneur de Tauris, et chargé de contenir les Lezguis et les Géorgiens, ainsi que tous les khans de cette partie de la Perse.

Et afin que la paix, qui venait d'être faite avec les Turcs, ne fût pas troublée par les événemens qui venaient de se passer, Adel-Chah envoya un ambassadeur à la Porte othomane pour lui témoigner le desir qu'il avait de vivre en bonne intelligence avec elle; il ratifiait dans tous ses points le traité que son prédécesseur avait signé peu de tems avant sa mort.

Il montra à l'égard de la Russie le même desir de vivre en paix. L'ambassadeur de cette puissance, qui se trouvait à Reicht lorsque Nadir fut tué, s'étant embarqué promptement pour Astracan, où il allait attendre de nouvelles instructions de sa cour, Adel-Chah lui fit écrire une lettre extrêmement gracieuse pour l'engager à se rendre le plus promptement possible auprès de lui.

Cependant la disette commençant à se faire sentir à Meschet, tant à cause du nombre des gens de guerre et d'étrangers qui s'y trouvaient, que parce que cette ville avait été pillée et ravagée par Nadir quelques mois avant sa mort, Adel-Chah fit demander du blé aux Curdes de Deroun et de Kotchan, promettant de le leur payer comptant au prix qu'il se vendait dans les principales villes. Ils en avaient fait une grande provision, qu'ils avaient enfermée dans Kotchan lorsque Nadir les menaçait de toute sa colère; mais, soit mauvaise volonté de leur part, soit crainte qu'Adel-Chah ne fût tenté de venir les combattre sur leurs montagnes lorsqu'ils se seraient

seraient défaits de leurs provisions, ils refusèrent leurs grains, sous le prétexte qu'ils en avaient besoin pour eux-mêmes. Adel-Chah résolut alors d'aller leur enlever de force ce qu'ils n'avaient pas voulu lui céder de bonne volonté : il vint assiéger Kotchan, que les Curdes défendirent quelque tems avec courage ; mais à la fin, l'artillerie d'Adel ayant fait brêche de toutes parts, la ville fut emportée d'assaut, et la garnison passée au fil de l'épée. Tous les grains qui se trouvaient dans la place furent enlevés, et l'abondance revint à Mesched.

Au retour de cette expédition, qui ne dura guère plus d'un mois, Adel ayant appris que Mohammed-Kouli-Khan son kurchi baschi (1) avait ourdi contre lui une conspiration, il le fit arrêter, lui fit arracher les yeux, et le livra aux femmes de Nadir, qui le demandaient pour venger la mort de ce monarque. Mohammed-Kouli ne parut pas plus tôt dans le harem, les mains liées derrière le dos, que toutes les femmes vinrent à lui avec les instrumens qui tombèrent sous leurs mains, et le percèrent de mille coups.

Cette conspiration, dans laquelle quelques seigneurs étaient entrés, avait pour motif la confiance aveugle et les pouvoirs étendus que le roi accordait à un jeune Géorgien nommé Zohrab, qui n'avait d'autres titres pour les obtenir, que celui d'être le frère de l'esclave favorite. Adel-Chah, amoureux de la sœur, avait élevé tout à coup cet affranchi au grade de général d'armée ; il l'avait fait khan, et lui avait confié toutes les affaires de l'État, sous la direction d'un ministre nommé *Husn-Ali-Khan*.

Ce fut à peu près dans le même tems que les Curdes du Loristan, commandés par Ali-Merdan, demandèrent plusieurs fois, et avec instance, la permission d'aller passer l'hiver dans leur province, s'engageant de rejoindre les drapeaux au retour de la belle saison. Adel-Chah, qui ne voulait pas affaiblir son armée, refusa le congé qu'on lui demandait : ces militaires prirent alors le parti de sortir sans bruit de la ville à l'entrée de la nuit, et de s'éloigner promptement ; ils avaient déjà fait dix lieues lorsqu'on s'apperçut à Mesched

(1) Le principal acteur de l'assassinat de Nadir-Chah.

de leur fuite. Zohrab-Khan demanda au roi la permission de courir après ces fuyards; ce qui lui fut accordé. Il sortit précipitamment avec une partie de la garde, et atteignit les Curdes à la fin de la seconde journée.

Ceux-ci, qui s'attendaient à être poursuivis, se serrèrent, firent volte-face, attaquèrent la troupe de Zohrab avant qu'elle se fût ralliée, et la taillèrent en pièces. Zohrab eut le bonheur de s'échapper. Les Curdes continuèrent tranquillement leur route après ce combat, et arrivèrent sans autre accident sur leurs montagnes.

La conspiration de Mohammed-Kouli, la retraite d'Ali-Merdan et quelques murmures qui commençaient déjà à se faire entendre parmi les troupes, ne donnèrent point encore d'inquiétude à Adel. Rassuré par les choix qu'il avait faits et par les précautions qu'il avait prises d'enfermer tous les trésors de Kélat dans une espèce de citadelle qu'il avait fait construire dans Mesched, il quitta le Khorassan le 7 décembre 1747 pour se rendre à Achraf, palais situé à sept ou huit lieues de Férabat, dans le Mazanderan.

Achraf réunit tout ce que la nature et l'art peuvent former de plus beau. Qu'on se représente un palais magnifique, bâti sous Abbas Ier., sur un terrain légérement en pente, à deux lieues de la Caspienne, à six lieues de la haute chaîne de montagnes qui sépare le Mazanderan du reste de la Perse; des jardins très-étendus, où la douceur du climat a permis de réunir tous les arbres de l'Europe et la plupart de ceux de l'Inde; des eaux vives et abondantes, distribuées avec une sorte de magie; au nord, un terrain uni, de la plus grande fertilité, qui aboutit à la mer; au midi, une suite de coteaux et de collines qui vont s'unir aux premières montagnes, et qui présentent le plus bel amphithéâtre de verdure, et l'on aura une idée très-imparfaite de ce lieu de délices.

C'est là, c'est dans ce palais qu'Adel-Chah, exempt de toute crainte, libre de tout souci, entouré d'une cour nombreuse, empressée à lui plaire, possesseur d'un harem où l'on avait rassemblé les plus belles femmes de l'Orient, se livra pendant six mois à toutes les jouissances que son or et sa toute-puissance lui procuraient. Il

était bien loin de prévoir que bientôt il serait arraché de ce lieu et précipité dans un abîme de maux.

Ibrahim-Mirza, qui avait été envoyé à Ispahan en qualité de gouverneur, ayant vu que le crime conduit souvent au trône, voulut y parvenir par le même moyen. En partant de Mesched, il avait reçu de fortes sommes de son frère : il s'en servit à Ispahan pour se faire un parti; il s'attacha par des libéralités les Turcomans et les Ouzbeqs qu'il avait auprès de lui; il s'unit en secret avec Émir-Aslan, gouverneur de l'Aderbidjan, homme intrépide, audacieux, dévoré d'ambition, et qui avait alors en main des forces considérables. Husn-Ali-Khan, ministre du roi, se prêta aussi aux vues d'Ibrahim, espérant en tirer parti pour lui-même lorsqu'il en serait tems. Divers autres khans s'unirent également à Ibrahim.

Adel-Chah, informé de ce qui se tramait contre lui, prit d'abord le parti, pour faire rentrer son frère dans le devoir, de lui expédier plusieurs couriers, et de lui écrire les lettres les plus affectueuses : il lui offrait par ces lettres le gouvernement de telle province, de telle partie de l'Empire qu'il pourrait desirer; il lui permettait de venir puiser autant de fois qu'il le voudrait dans les trésors de Nadir; il l'invitait à ne pas se prêter aux vues ambitieuses de leurs ennemis communs, et de ne pas présenter le scandale de deux frères s'entr'égorgeant pour une couronne qui ne manque jamais, dans ce cas, de passer sur la tête d'un étranger; il finissait par le conjurer de venir auprès de lui afin de s'entendre, afin de combattre de concert tous ceux qui en voulaient à leur vie ou qui méditaient de leur enlever la souveraine puissance.

Adel-Chah ne se borna pas à ces démonstrations de bienveillance et de bonne amitié; il envoya son favori Zohrab à Ispahan, avec ordre de faire tout ce qu'il pourrait auprès d'Ibrahim pour le détacher d'Émir-Aslan, pour l'engager même à se joindre à un frère qui le chérissait, contre un rebelle qui ne le servait un moment que pour le perdre ensuite; et dans le cas qu'il ne pût réussir, il devait arrêter ou faire périr Ibrahim et Mohammed-Saleh-Khan son général, et prendre le commandement de la ville et des troupes.

Ibrahim ayant été prévenu de la double mission dont Zohrab

était chargé, le reçut avec tous les égards, toutes les prévenances qu'il devait au favori de son roi : il parut très-étonné des soupçons qu'Adel avait conçus sur son compte; il se montra très-dévoué aux intérêts de son frère, très-disposé à faire tout ce qu'il lui plairait d'ordonner; mais il prit en même tems si bien ses mesures, qu'il fit poignarder Zohrab au moment où il s'y attendait le moins. L'ordre dont celui-ci était porteur, et qu'on trouva sur lui, servit d'excuse à Ibrahim auprès de son armée, pour la révolte qu'il méditait, et dont rien encore n'avait transpiré dans le public.

Aussitôt après le meurtre de Zohrab, auquel presque tous les grands applaudirent, Ibrahim envoya un corps de troupes contre Amadan et Kermanchah, dont il crut convenable de s'emparer; il quitta bientôt lui-même la capitale de la Perse, et il vint se réunir dans l'Aderbidjan aux troupes d'Émir-Aslan : celles qui s'étaient portées sur Kermanchah et Amadan, ayant réussi dans leur entreprise, reçurent ordre de venir le joindre.

Adel-Chah n'eut pas plutôt appris la mort de Zohrab et la révolte de son frère, qu'il fit toutes ses dispositions pour marcher contre lui et le combattre. Plein de confiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, il était très-empressé d'en venir aux mains. Quelques-uns de ses généraux lui avaient représenté qu'Ibrahim, privé de ressources pécuniaires, ne pourrait entretenir son armée au-delà de quelques mois; ils lui avaient dit qu'en temporisant, cette armée se dissoudrait, que les chefs se diviseraient; qu'il pourrait tomber alors sur chacun d'eux, et les détruire sans éprouver de son côté la moindre perte.

Adel-Chah ne voulut pas suivre les avis qu'on lui donnait : il ignorait la disposition des esprits à son égard; il se flattait même d'avoir fait oublier par sa conduite la mort des princes; il voulait finir promptement une guerre qui l'arrachait à toutes les jouissances de son palais, à toutes les douceurs de son harem.

Les deux armées se rencontrèrent entre Casbin et Téhéran : celle d'Ibrahim ne le cédait à l'autre ni en nombre ni en bravoure, et elle avait l'avantage d'être plus dévouée à ses chefs; celle d'Adel-Chah avait encore sur le cœur, non pas la mort de Nadir, à laquelle

elle avait applaudi, mais le massacre de Nasralla-Mirza et de toute la famille royale; elle n'avait pu pardonner à cet ambitieux de s'être emparé d'un trône auquel il n'était appelé ni par la naissance ni par ses exploits militaires; et quoique son gouvernement fût très-doux, quoiqu'il eût en apparence des qualités estimables, l'armée, encore révoltée contre lui, saisit la première occasion qui se présenta pour l'abandonner.

Dès que le signal du combat fut donné, un grand nombre de soldats de l'armée royale désertèrent, et passèrent du côté d'Ibrahim. Par cette défection, la première, devenue plus faible par le nombre, le fut aussi par le courage : le désordre se mit dans tous les rangs; le découragement s'empara de tous ceux qui restèrent; ils ne purent résister à l'impétuosité du premier choc; ils furent en un instant battus et dispersés. Adel crut trouver son salut dans la fuite; mais il fut pris avec deux jeunes frères qui avaient combattu à ses côtés, et conduit devant Ibrahim, qui lui fit crever les yeux peu de jours après. Cette bataille eut lieu en juin 1748.

La victoire qu'Ibrahim venait de remporter lui donna les moyens d'augmenter son armée : il s'était emparé de toutes les munitions de guerre et de toutes les provisions de bouche que l'ennemi avait laissées sur le champ de bataille; le trésor du roi était tombé entre ses mains; les khans, trop faibles pour lui résister, ne pouvaient manquer de se soumettre. Il ne tenait donc qu'à lui de se faire sur le champ déclarer roi à la place d'Adel; cependant il crut devoir attendre qu'il se fût défait d'Émir-Aslan, dont il avait pénétré les desseins, et de Charokh-Mirza, dont les droits au trône étaient plus légitimes.

Le premier ne tarda pas à être la victime de son ambition : il n'avait pris les armes que pour détruire l'un par l'autre les deux frères, et se mettre à leur place; il avait espéré que la guerre qu'ils allaient se faire serait longue et terrible, qu'elle affaiblirait également les deux partis, et qu'elle lui fournirait l'occasion de tomber sur Ibrahim lorsqu'Adel serait vaincu. Mais la facilité avec laquelle les deux armées réunies avaient triomphé de celui-ci, et surtout le parti qu'avaient pris les troupes du roi de passer sous les enseignes

d'Ibrahim, ne lui permettant pas d'agir alors hostilement, il s'était retiré à Tauris avec la partie de l'armée qu'il avait à ses ordres, et il s'était borné à demander à Ibrahim qu'il lui fît part des trésors de Nadir, en reconnaissance du service qu'il venait de lui rendre. Ibrahim refusa de donner les sommes qui lui étaient demandées. Outré alors de colère, Émir-Aslan se disposa à se faire un État indépendant des provinces qu'il gouvernait, et à se frayer par-là un chemin au trône de la Perse.

Ibrahim, apprenant ce qui se passait à Tauris, ne perdit pas un moment; il quitta Amadan, où il était venu après son combat contre Adel, et prit la route de l'Aderbidjan. Son ennemi était trop brave pour éviter le combat ou s'enfermer dans une ville; il sortit donc de Tauris aux premières nouvelles de la marche d'Ibrahim, et vint au devant de lui pour le combattre. Les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine de Meragué, et en vinrent bientôt aux mains. Émir-Aslan y fut battu et obligé de prendre la fuite; il fut pris peu de tems après et conduit à Ibrahim, qui lui fit trancher la tête.

Charokh-Mirza était toujours enfermé dans le château de Mesched: le peuple en était instruit, et le demandait à grands cris. Il avait vu avec plaisir qu'Adel fût puni de ses crimes; il avait été bien aise qu'Émir-Aslan eût péri; mais il voulait qu'Ibrahim s'en tînt là, et qu'il plaçât sur le trône celui que la naissance y appelait.

Ibrahim feignit un moment de se rendre au vœu de la nation; il feignit un moment de n'avoir pris les armes contre son frère, que pour rendre la couronne à Charokh. Ce parti eût été sans doute le plus sage; mais pouvait-il entrer dans la tête de celui qui, pour régner, avait arboré l'étendard de la révolte, et était entré en lice avec des forces inférieures et au risque de perdre la vie?

Ibrahim venait de surmonter les plus grands obstacles qui s'opposaient à sa marche: il était à la tête d'une armée formidable; il ne voyait autour de lui ni rivaux ni concurrens; tous les khans étaient soumis; il avait à sa disposition des sommes considérables. Comment pouvait-il craindre un enfant détenu dans les fers? un enfant qu'il ne tenait qu'à lui de faire disparaître? En feignant de

placer Charokh sur le trône de Nadir, a-t-il voulu l'attirer à lui et s'en rendre maître comme avait fait son frère Adel?

Quoi qu'il en soit des desseins secrets d'Ibrahim, aussitôt après la victoire qu'il remporta sur Émir-Aslan, il envoya dans le Khorassan son frère Hussein-Beg et deux autres khans, afin de se concerter avec les seigneurs de la province, faire sortir Charokh de sa prison, et l'inviter à venir dans l'Irak pour prendre le commandement de l'armée, et pour s'y faire reconnaître et proclamer roi par tous les grands de l'Empire.

Les chefs de tribus et les seigneurs qui se trouvaient dans le Khorassan, se méfiant des intentions d'Ibrahim, lui firent répondre que, puisqu'il paraissait vouloir établir sur le trône le prince qui seul y avait des droits, son installation pouvait se faire dans le Khorassan comme dans l'Irak; ils l'invitaient en conséquence à y donner son consentement, et à permettre qu'elle se fît le plus tôt possible; et, sans attendre sa réponse, tous les seigneurs, agissant d'un commun accord, se portèrent au château dans lequel Charokh était enfermé; ils brisèrent ses fers et lui offrirent la couronne. Charokh, qui craignait une surprise de leur part, ou qui appréhendait que leur offre ne fût pas appuyée du vœu du peuple et de l'armée, refusa d'abord de monter sur un trône auquel sa position ne lui permettait pas, disait-il, de prétendre; mais sur les protestations de fidélité et de dévoûment que les seigneurs lui firent, et sur l'assurance qui lui fut donnée, que la nation entière desirait qu'il succédât à Nadir, il se prêta volontiers à leurs desirs. Il sortit donc en grande pompe du château le 20 septembre 1748, et monta solennellement sur le trône.

Dès que Charokh eut reçu le serment de fidélité de tous les chefs de tribus, de tous les commandans et de tous les officiers publics du Khorassan, il fit inviter Ibrahim à quitter son armée, à venir auprès de lui afin de se concerter sur les moyens à employer pour rendre la tranquillité à la Perse, et faire rentrer dans le devoir quelques tribus rebelles, ainsi que les Afghans qui se trouvaient encore répandus dans plusieurs provinces.

Trompé dans ses espérances, Ibrahim n'avait plus à balancer :

il devait obéir aux ordres de Charokh ou lever encore une fois l'étendard de la révolte; il devait aller à Meched avec une simple garde et se soumettre à son roi, ou marcher contre lui avec toute son armée. Ibrahim prit un autre parti; il resta à Tauris, et s'y fit proclamer roi le 17 novembre de la même année.

Il prit ce parti, parce qu'il était déjà le maître de la Perse; parce que, depuis le Mazanderan jusqu'au golfe Persique, toutes les provinces lui étaient soumises, du moins en apparence : il était à la tête d'une armée formidable; il avait encore en son pouvoir une partie des trésors enlevés à Adel; il touchait tous les impôts; il se flatta de soumettre le Khorassan, de se défaire de Charokh, et de conserver par-là une couronne qu'il convoitait depuis la mort de Nadir.

En attendant d'agir contre son ennemi d'une manière plus hostile, il répandit l'or à pleines mains, à l'exemple de son frère, pour se faire des partisans; il nomma sans discernement, sans choix et sans prudence, à tous les gouvernemens, à tous les emplois, à toutes les places, les hommes qui lui parurent les plus dévoués à sa personne; il tâcha de se faire dans l'armée une réputation de popularité; il protégea avec soin les caravanes; il eut l'attention de ne mettre aucune nouvelle taxe, et il traita en général le peuple avec douceur.

Dès que la saison lui permit de se mettre en campagne, au printems de l'année 1749, il quitta Tauris et prit la route de Téhéran. Arrivé dans cette ville, il envoya à Kom sa famille et son malheureux frère Ali, qu'il gardait toujours prisonnier, et il se rendit dans le Mazanderan. Lorsqu'il fut à Semnan, il fit camper son armée, et se disposa au combat sur la nouvelle que Charokh, accompagné de tous les seigneurs qui l'avaient installé, et à la tête d'une armée considérable, s'avançait pour le combattre.

Les deux armées étaient encore éloignées de plusieurs lieues, que la défection se mit dans celle d'Ibrahim. Plusieurs chefs l'abandonnèrent pour aller se ranger sous les drapeaux du souverain légitime. Ibrahim, à leurs yeux, n'était qu'un rebelle souillé de crimes. Charokh, par son père Riza, était petit-fils de Nadir-Chah,

et par sa mère Fatime, petit-fils de Chah-Hussein. Ses droits au trône ne pouvaient être contestés : on n'avait d'ailleurs à lui reprocher aucun crime, aucune action qui fît craindre un règne malheureux.

Surpris de cette défection, Ibrahim fit tous ses efforts pour l'arrêter; mais il ne put y parvenir : chaque jour son armée diminuait d'une manière effrayante, et au point qu'il ne lui resta que dix ou douze mille Afghans qui jurèrent de lui être fidèles, et de ne jamais l'abandonner.

Avec une armée si affaiblie, il ne jugea pas à propos de hasarder un combat; il se retira donc précipitamment et il prit la route de Kom, où il comptait s'enfermer, et soutenir un siége dans le cas où Charokh l'y viendrait attaquer; mais la garnison, qui avait eu connaissance de la défection de son armée, prit alors le parti de celui qu'elle jugea le plus fort; elle refusa d'ouvrir les portes à Ibrahim et de le recevoir dans ses murs. Celui-ci, qui y avait fait passer sa famille, son harem et tout ce qu'il avait de plus précieux, la fit assaillir par ses Afghans, la prit au bout de quelques jours, et la livra au pillage.

Ce succès lui permit de renforcer son armée par une partie de la garnison et par quelques troupes qu'il leva à la hâte aux environs. Il n'était plus en état de se mesurer avec Charokh; mais il crut pouvoir surprendre le château de Kélat, et s'en emparer avant qu'on y eût fait passer des secours : il se flattait que, maître de toutes les richesses qui s'y trouvaient encore, il pourrait avoir à ses ordres une armée beaucoup plus forte que celle de son adversaire; il comptait même qu'une partie de celle-ci passerait sous ses drapeaux lorsqu'il aurait de quoi la bien payer.

Cette entreprise ne pouvait réussir : c'était aussi la dernière ressource de l'homme que des imprudences avaient réduit aux abois. Outre que Kélat devait avoir une garnison qui aurait facilement résisté à tous ses efforts, il fallait, pour y parvenir, passer sur le corps d'une armée formidable, peu disposée sans doute à le favoriser. Ibrahim mit la plus grande célérité dans l'exécution de ce qu'il méditait; il ne prit que huit ou dix mille hommes de cavalerie, et

fit un grand détour pour éviter son ennemi; mais ces précautions ne purent le sauver. Son armée ayant été rencontrée entre le Khorassan et le Mazanderan par une partie de celle de Charokh, fut taillée en pièces; lui-même fut pris avec son harem et son bagage, et envoyé à Mesched, afin que Charokh en fît ce qu'il jugerait à propos.

En chemin, la personne à qui ce prisonnier avait été confié, craignant qu'il ne lui échappât, le fit mourir, et ne porta que le cadavre au roi. Ali ou Adel, qui était au nombre des prisonniers, fut condamné, quoiqu'aveugle, à la mort, en expiation des crimes qu'il avait commis. C'est ainsi que périrent ces deux ambitieux, vers la fin de 1749.

Après leur mort, Charokh, âgé alors de seize ans et quelques mois, monta sans opposition sur le trône. Dès cet instant, dans tous les points de l'Empire, on fit la prière publique en son nom, et l'on battit la monnaie à son coin. Tous les gouverneurs des provinces, tous les chefs de tribus, tous les commandans des villes, tous les mollas, s'empressèrent de lui faire des présens et de lui envoyer leur soumission. Du Daghestan et du Khorassan jusqu'au golfe Persique, de Kermanchah et d'Érivan jusqu'aux confins du Ségestan et du Kerman, tout se soumit à ses lois. Balkhe était rentré sous la domination de ses rois, et les provinces situées à la gauche de l'Oxus, que Nadir avait réunies à la Perse, avaient été rendues sans difficulté au roi de Bokhara.

La Perse, rentrée sous l'autorité du souverain légitime, semblait devoir jouir enfin de ce calme intérieur, de cette sécurité dont elle était privée depuis plus de trente ans; elle ne devait plus craindre surtout que de nouveaux ambitieux vînssent rallumer les torches des guerres civiles.

Charokh, quoique jeune, donnait déjà de grandes espérances. Né dans les camps, élevé au milieu des agitations de la guerre, exposé souvent à tous les dangers des combats, on pouvait croire qu'il saurait défendre son Empire s'il était attaqué : il avait vu tous les maux que produit le pouvoir lorsqu'il n'est retenu par aucun frein : son cœur avait gémi à l'aspect du sang que son aïeul faisait

répandre; il avait été indigné de l'injuste traitement exercé envers son père sur de simples soupçons; il avait été témoin des crimes que fait commettre le desir de régner; il avait appris que l'amour des peuples ne s'obtient que par la justice, la grandeur d'ame, l'économie et le meilleur emploi possible des finances; enfin, Adel et Ibrahim venaient de lui offrir un exemple de la faiblesse des rois que le mépris ou la haine accompagne.

Charokh, conduit par un bon cœur, guidé par une tête saine, entouré d'hommes probes et éclairés, ne pouvait manquer d'opérer le bien et d'acquérir l'estime des Persans. A peine arrivé au suprême pouvoir, on le vit faire des réformes dans l'armée, devenues très-nécessaires : il monta sa maison avec le faste qui convenait à un grand roi, mais néanmoins avec toute l'économie qu'exigeaient les pertes considérables que la Perse avait faites; il s'empressa de diminuer les impôts dont le peuple était surchargé, malgré l'édit qu'Adel avait fait paraître; il permit à toutes les tribus qu'on avait transportées d'une contrée dans une autre, de retourner dans leurs foyers; il envoya dans toutes les provinces des gouverneurs que le vœu du peuple y appelait, et dont la conduite jusqu'alors paraissait irréprochable; il s'occupa de la sûreté des chemins; il établit le bon ordre dans les villes; il rappela aux champs ces hommes que les exactions en avaient éloignés; il ne négligea rien, en un mot, pour rendre le peuple heureux.

Cette conduite du roi faisant renaître la confiance parmi le peuple, chacun se livra au travail : les arts reprirent bientôt leur première activité; l'agriculture fit quelques efforts pour réparer les canaux d'arrosement que la négligence et la misère avaient laissé obstruer. La plupart des négocians que le règne sanglant de Nadir avait éloignés, revinrent dans leur patrie, et se livrèrent, comme autrefois, à des spéculations de commerce : les marchandises de l'Inde reprirent leur route ordinaire, et les caravanes se succédèrent sans interruption.

Mais tandis que les Persans cherchaient à réparer tous les maux de leur patrie sous un gouvernement juste, modéré et protecteur, un génie malfaisant travaillait en secret à les plonger de nouveau

dans toutes les horreurs des guerres intestines. Ce malheureux Empire allait de nouveau être livré à l'ambition des hommes les plus pervers.

Mirza-Seyd-Mohammed, fils de Mirza-Daoud, et petit-fils, par sa mère, de Chah-Suleyman, nommé gouverneur du Khorassan sous Nadir-Chah, et l'un des principaux officiers de l'armée sous Adel et sous Ibrahim, se flattant d'avoir encore plus de droits au trône que Charokh, qui était issu par sa mère de Chah-Hussein, fils de Chah-Suleyman, travailla en secret à se faire un parti dans Mesched; il y parvint en appelant le fanatisme à son secours, en faisant répandre adroitement dans le public, que Charokh était, comme son père et son aïeul, de la religion des Sunnis, et qu'il se disposait à forcer tous les Persans à suivre son exemple.

Mirza-Daoud avait été scheik de la mosquée d'Iman-Riza, où les Persans se rendent en pélérinage une fois en leur vie. Des mœurs simples, un zèle ardent pour la religion, et une réputation de sagesse et de savoir, avaient fixé sur lui les regards de Chah-Hussein, et l'avaient engagé à lui donner en mariage une de ses sœurs.

Celui qui avait succédé à Mirza-Daoud était un homme adroit, souple, ambitieux, qui jouissait dans Mesched d'une réputation de sagesse et de piété, et qui profita de tout l'ascendant qu'il avait sur le peuple pour favoriser Seyd-Mohammed dans son entreprise; il espérait par ce moyen parvenir à la première dignité religieuse de l'Empire, et obtenir pour son fils le gouvernement d'une province.

Les Persans tiennent si fort à leur croyance, que Nadir, malgré tout son pouvoir et toute son obstination, n'avait pu venir à bout de faire disparaître cette légère nuance d'opinion religieuse qui existe entre les Chiis et les Sunnis. La seule crainte de voir reparaître les ordres extrêmement sévères qu'il avait donnés à cet égard, fit plus d'effet sur ces hommes ignorans et entêtés, que n'aurait peut-être produit sur eux une conduite tout-à-fait tyrannique, mais par laquelle la religion eût été respectée.

Au moyen de ces bruits, l'agitation des esprits fut bientôt telle à Mesched et dans les environs, que Mirza-Seyd-Mohammed se vit

à la tête d'un rassemblement considérable, avec lequel il se hâta de sortir de la ville.

Les ministres du roi avaient dû être instruits des propos séditieux que tenaient les religieux de Mesched : ils avaient dû appercevoir la fermentation qu'il y avait parmi le peuple; ils avaient dû pénétrer les desseins de Mirza-Seyd-Mohammed, et pourtant ils n'avaient donné aucun ordre pour le faire arrêter; ils n'avaient fait aucun effort pour détromper le peuple; ils avaient négligé de punir les séditieux mollas. Lorsque la revolte eut éclaté, soit qu'il y eût trahison de leur part ou seulement ineptie, ils empêchèrent que Charokh montât à cheval et se mît à la tête de sa garde pour dissiper ou combattre cette troupe de fanatiques. Sous prétexte que le rassemblement était déjà trop nombreux pour l'attaquer avec une poignée d'hommes, ils insistèrent fortement pour qu'on rassemblât l'armée entière.

Une partie des troupes, sous les ordres de Youssef-Ali-Khan, gelaïr, avait été envoyée au secours d'Hérat, qui était attaquée par les Afghans; l'autre, commandée par Mir-Alim-Khan et par Djaffar-Khan, était répandue dans la province. Charokh envoya un courier à Youssef pour le prévenir de ce qui se passait; il en envoya un autre à Mir-Alim et à Djaffar, portant l'ordre de se réunir et de venir le joindre.

Mirza-Seyd-Mohammed était venu camper à quelques journées de Mesched; il n'avait pas jugé prudent d'aller s'enfermer dans une ville ou dans une forteresse. Bloqué comme il pouvait l'être, il n'aurait pu faire un appel à tous ceux qui voulaient défendre la religion, et il aurait paralysé le zèle des mollas, des scheïks, des imans, sur lequel il comptait.

Le parti que prit Charokh de rassembler ses forces, donna au rebelle le tems d'organiser les siennes; elles augmentaient tous les jours, tandis que celles du roi diminuaient dans les mêmes proportions. Mir-Alim-Khan et Djaffar-Khan, jaloux du crédit que Youssef avait à la cour, favorisaient sous main Mirza-Seyd-Mohammed : ils ne trahissaient pas ouvertement le roi, mais ils retardèrent sous divers prétextes sa vengeance; ils donnèrent le tems

au premier de se fortifier; ils ne firent pas, pour empêcher la désertion, tout ce qu'ils auraient pu faire.

Lorsque Charokh eut été joint par ses deux généraux, il ne perdit pas un moment; il marcha vers les révoltés. Son armée, plus nombreuse, plus aguerrie que celle de Seyd-Mohammed, lui faisait espérer le succès le plus complet; il ignorait qu'elle allait combattre pour un chef qu'elle n'aimait plus, et que l'autre allait défendre ce qu'elle avait de plus cher. Charokh, jeune, bouillant, présomptueux, n'avait pas encore acquis assez d'expérience, et son adversaire avait vieilli dans les combats. Le premier était brave; mais le second joignait l'habileté à la bravoure. Les généraux de Charokh auraient pu sans doute le faire triompher; mais ils souhaitaient de le voir descendre du trône pour y monter eux-mêmes si l'occasion leur était favorable, ou pour obtenir du moins toutes les faveurs du nouveau roi.

Impatient d'en venir aux mains, Charokh ne chercha qu'à atteindre l'ennemi : celui-ci parvint facilement à l'éviter, et prit si bien ses mesures, il sut si bien combiner ses marches et se ménager au loin des intelligences, que l'armée royale manqua de vivres et se débanda en partie. Seyd-Mohammed, profitant de ce désordre, l'attaqua, la mit en déroute, fit le roi prisonnier, ordonna sur-le-champ qu'on lui crevât les yeux; et, sans perdre de tems, sans consulter les chefs des tribus, sans faire part de ses projets aux gouverneurs des villes et des provinces, sans avoir rien fait encore pour capter l'opinion publique, aidé seulement de quelques religieux et d'une troupe de fanatiques, il vint se faire proclamer roi à Mesched, sous le nom de *Suleyman*.

Youssef-Ali, qui n'avait pas regardé d'abord comme bien dangereuse la révolte de cet ambitieux, qui avait vu d'ailleurs autour de Charokh plus de troupes qu'il n'en fallait pour punir un coupable et faire rentrer dans le devoir les habitans d'une ville, était resté aux environs d'Hérat, où sa présence était très-nécessaire; mais lorsqu'il fut instruit de la défaite de Charokh et de l'élévation de Mohammed au trône, il se mit aussitôt en marche pour l'en précipiter. Chemin faisant, il écrivit à Mir-Alim et à Djaffar, qui

se trouvaient toujours à la tête de leurs troupes, pour les inviter à venir le joindre et à combattre de concert leur ennemi commun. Ces deux généraux, qui voulaient sans doute prolonger les troubles de leur patrie afin d'en profiter, ne se rendirent point à cette invitation, sous prétexte que les troupes qu'ils commandaient, refusaient de combattre celles du nouveau roi.

Youssef n'avait avec lui que dix mille cavaliers turcomans, et trois ou quatre mille hommes de la garde à cheval de Charokh, qui étaient venus le joindre. Seyd-Mohammed avait rassemblé dix ou douze mille cavaliers et autant de fantassins autour de Mesched, et avait attendu de pied ferme son ennemi.

Les deux armées, également impatientes d'en venir aux mains, ne furent pas plus tôt en présence l'une de l'autre, que le signal du combat fut donné. Youssef-Ali avait ordonné à ses troupes d'attaquer toutes à la fois et sur tous les points tandis qu'il tomberait sur le centre, où il jugeait que se trouvait Seyd-Mohammed. Ses ordres furent bien exécutés : les Turcomans, plus aguerris, plus exercés et mieux montés que leurs ennemis, fondirent sur eux avec tant d'impétuosité, que rien ne résista à ce premier choc. L'armée du rebelle céda de toutes parts, et fut en un instant dans une déroute complète. Seyd-Mohammed fit en vain des efforts pour la rallier ; il ne put y parvenir. Youssef l'atteignit, lui fit mettre bas les armes, et ordonna qu'il eût à son tour les yeux crevés ; mais comme ce châtiment ne pouvait expier le crime de s'être révolté contre son souverain et de l'avoir privé de la vue, il fut condamné, peu de jours après, à avoir la tête tranchée avec deux de ses fils, qu'on avait pris en combattant à ses côtés.

CHAPITRE XIV.

Nouveaux troubles. Youssef-Ali, Mir-Alim et Djaffar veulent s'emparer du pouvoir. Achmed-Chah paraît sur la scène, s'empare de Mesched et envoie une armée dans le Mazanderan. Origine de Mohammed-Hassan. Guerre entre Teymouras et Azad. Ali-Merdan se fait un parti dans le Loristan, s'empare d'Ispahan, veut faire déclarer roi un petit-fils de Chah-Hussein et se faire nommer régent : sa conduite à l'égard de Kérim : il est assassiné.

Charokh, dernier et unique rejeton de la famille de Nadir et de celle de Chah-Hussein, étant aveugle, et comme tel exclu du trône par les lois et les usages, on vit paraître, sur tous les points de l'Empire, des ambitieux qui se flattèrent de lui succéder. Comme personne n'y avait des droits, et que c'était à la force ou à l'adresse qu'ils en appelaient, en un moment toutes les tribus s'armèrent dans l'intention de favoriser un de leurs chefs. Toutes les provinces furent agitées par les khans, et obligées de se déclarer en faveur de quelqu'un d'entr'eux. Toutes les villes furent mises à contribution. Ceux des gouverneurs qui ne portèrent pas leurs prétentions jusqu'au trône, voulurent, pour la plupart, se rendre indépendans. Les plus faibles et les plus timides ne purent se dispenser de prendre les armes, et de se ranger sous la bannière de celui qu'ils devaient le plus craindre, ou dont ils avaient le plus à espérer.

Dans cet état de choses, on peut bien croire que la Perse souffrit encore plus que dans les dernières années du règne de Nadir; elle fut bien plus dévastée que durant les troubles suscités par ses neveux après sa mort.

N'ayant pas l'intention d'écrire une histoire détaillée de tous les

les attentats qui se sont commis, de toutes les entreprises qui ont eu lieu et qui se sont succédées avec rapidité, ni de signaler ici tous les ambitieux obscurs qui se sont montrés un instant sur la scène, nous nous contenterons de parler succinctement de ceux qui sont parvenus au suprême pouvoir, ou qui ont lutté pour cela avec quelqu'espoir de succès.

Après la mort de Seyd-Mohammed vers la fin de l'hiver 1750, Youssef ne voyant pas autour de lui de rivaux qu'il jugeât dangereux, crut pouvoir facilement se rendre maître du Khorassan et de toutes les provinces de la Perse s'il parvenait à agir au nom d'un souverain légitime : il connaissait les préjugés de sa nation à l'égard des plus proches parens de ses rois; il en voulut tirer parti, en proposant aux seigneurs qui se trouvaient à Mesched, de replacer Charokh, quoiqu'aveugle, sur le trône, et de lui donner un régent jusqu'à ce qu'il eût un fils en âge de gouverner.

Sa proposition était motivée sur ce que ce prince, étant le seul héritier de Nadir, qui avait conquis la Perse sur les Afghans, et le seul héritier de Chah-Hussein, à qui ces Afghans l'avaient enlevée, ils ne pouvaient en exclure ses descendans sans injustice, et sans plonger le royaume dans des troubles dont il ne serait pas facile de sortir.

Youssef, à la tête d'une armée victorieuse, se flattait de faire adopter ses propositions quant à Charokh, et il ne pouvait douter, après les services qu'il venait de rendre à ce prince, qu'il ne fût le premier à demander son bienfaiteur pour régent.

Le peuple de Mesched, revenu de son erreur, était déjà fâché d'avoir pris les armes contre un jeune roi, dont les premiers pas au trône avaient été signalés par des actes de justice et de bonté, et Youssef, par ses qualités personnelles, par l'espoir qu'il donnait d'une sage conduite, par les créatures qu'il se faisait chaque jour dans toutes les classes de citoyens, était parvenu à créer dans la ville une opinion qui lui était très-favorable.

Mais dans le tems qu'il travaillait dans Mesched à se rendre agréable au peuple et à capter les suffrages des grands, Mir-Alim-Khan et Djaffar-Khan, postés aux environs de Nichapour, se fortifiaient,

et se disposaient à s'opposer à toutes ses entreprises. Lorsque Youssef en fut instruit, il fit à ces deux généraux, dont il connaissait la bravoure et l'intelligence, les promesses les plus propres à les séduire; il leur fit espérer les emplois les plus lucratifs, le gouvernement des plus riches provinces et le partage de tout le butin qui tomberait entre leurs mains, s'ils voulaient se joindre à lui et l'aider à soumettre tout l'Empire au jeune roi.

Mir-Alim et Djaffar, qui avaient déjà une armée très-nombreuse, composée d'Arabes et de Curdes, déclarèrent qu'ils ne consentiraient jamais à aucune proposition tendante à replacer sur le trône un aveugle, et encore moins à ce qu'Youssef les gouvernât au nom de cet aveugle.

Youssef se vit alors obligé de sortir de Mesched avec toutes ses forces, et d'aller combattre ceux dont il ne pouvait gagner l'amitié. Mir-Alim et Djaffar, pleins de confiance dans la valeur et la bonne discipline de leurs troupes, vinrent au-devant de lui, et l'atteignirent à deux journées de Nichapour. Le combat fut long et opiniâtre; la victoire fut long-tems incertaine; mais vers la fin du jour Youssef ayant été blessé, les Turcomans qu'il commandait, le croyant mort, se débandèrent et prirent la fuite. Youssef tomba par ce moyen au pouvoir de ses ennemis, qui lui firent à l'instant crever les yeux.

Après cette victoire, les deux généraux prirent la route de Mesched, où ils entrèrent sans opposition dans le courant de mai 1750.

Charokh, le malheureux Charokh, toujours en butte à sa mauvaise fortune, fut encore une fois précipité du trône et conduit dans une étroite prison.

Mir-Alim et Djaffar avaient l'un et l'autre trop d'ambition et trop de mauvaise foi pour vivre long-tems en bonne intelligence. Unis d'intérêt contre Youssef tant que celui-ci fut puissant, ils se désunirent lorsqu'il s'agit de partager entr'eux l'autorité ou de la céder l'un à l'autre. Égaux en forces, ils le furent en prétentions; ils ne voulurent point travailler de concert pour soumettre le reste de la Perse, ni en venir à un arrangement amical au sujet du Khorassan, dont ils étaient déjà les maîtres. A peine eurent-ils fait

leur entrée à Mesched, qu'ils rompirent leurs liaisons, et qu'ils résolurent de recourir aux armes pour décider à qui resterait le suprême pouvoir.

Ils sortirent de la ville en juin de la même année par deux portes opposées, campèrent quelques jours à deux ou trois lieues des murs, et en vinrent aux mains avec un acharnement tel qu'on peut le supposer entre deux hommes qui ont la perspective du trône ou du cercueil. Les Curdes, plus robustes, plus aguerris, furent un moment sur le point de triompher. Les Arabes plièrent au premier choc et se débandèrent en partie ; mais bientôt ils se rallièrent à la voix de leur chef ; ils firent des prodiges de valeur, et fixèrent enfin la victoire. Les Curdes, vivement pressés à leur tour dans tous les points, cédèrent le champ de bataille. Djaffar fut pris en combattant, et amené aux pieds de son ennemi, qui eut la cruauté de lui faire arracher les yeux.

Mir-Alim, par cette victoire, se voyant maître des trésors de Charokh, d'Youssef et de Djaffar, ainsi que de tous les revenus du Khorassan, put soudoyer toutes les troupes qui se trouvaient éparses dans la province. Les Turcomans qui avaient combattu pour Youssef, les Curdes de Djaffar et quelques Ouzbeqs que ses promesses séduisirent, tous vinrent se ranger sous ses drapeaux : ses forces réunies se montaient à plus de soixante mille hommes.

Déjà il méditait la conquête de la Perse ; déjà il se disposait à prendre la route du Mazanderan pour combattre Mohammed-Hassan-Khan qui s'y fortifiait, lorsqu'il apprit qu'un ennemi plus dangereux le menaçait.

Achmed, que nous avons dit être allé dans le Kandahar après la mort de Nadir, et s'y être fait proclamer roi, ne devait pas toujours rester indifférent aux dissentions de ses voisins : il avait à ses ordres une armée aguerrie qu'il fallait occuper ; il venait d'ériger en royaume une simple province ; il avait l'ambition d'étendre son pouvoir. La Perse était livrée à plusieurs chefs : la famille de Nadir se détruisait entr'elle ; celle de Chah-Hussein était depuis long-tems éteinte. Jamais il ne pouvait se présenter une plus belle occasion de réunir encore une fois le Kandahar à la Perse, et de ne faire

Mm 2

qu'un seul et même Empire de tous les pays compris entre le Tigre et l'Indus, entre la Caspienne et le golfe Persique.

Achmed n'avait pas tous les talens de Nadir, mais il était dévoré de la même ambition : il ne savait pas, comme lui, faire plier toutes les volontés et maîtriser en quelque sorte tous les événemens; mais c'était un général habile, un chef audacieux. Chéri de ses soldats, à la tête desquels il combattait toujours, il pouvait compter sur leur zèle et sur leur dévoûment.

Après avoir bien affermi son pouvoir et l'avoir confié à un de ses plus proches parens, il avait quitté Kandahar dans le courant de l'année 1749, avait soumis le Ségestan sans combattre, et était venu mettre le siége devant Hérat à la fin de la même année.

Cette ville n'avait pas alors une forte garnison; néanmoins elle était en état de résister; elle était pourvue de vivres : ses murailles avaient été réparées, et les habitans s'étaient armés, et avaient juré de s'ensevelir sous les ruines de leurs maisons, plutôt que de passer sous un joug étranger. D'ailleurs Charokh, qui avait regardé cette place comme une digue propre à arrêter les Afghans, s'était empressé d'envoyer à son secours un de ses meilleurs généraux. Achmed se serait vu forcé de lever le siége, et de porter ses forces ailleurs si le malheureux événement qui avait rappelé Youssef n'eût laissé cette ville sans défense.

Après son départ, le gouverneur, réduit à ses propres forces, résista encore quelque tems, et ne songea à se rendre que lorsqu'il eut consommé tous ses vivres : il fallut alors céder à la nécessité, et se mettre à la merci de ses ennemis. Les Afghans entrèrent dans Hérat à la fin du printems 1750, en prirent possession et s'y fortifièrent : ils ne maltraitèrent point les habitans; ils n'en firent périr aucun, mais ils en exigèrent une somme d'argent assez forte.

Mir-Alim avait vu sans inquiétude les Afghans se répandre dans la province de la Perse la plus voisine du Kandahar; il avait regardé Hérat comme devant être le terme de l'ambition d'Achmed; mais lorsqu'il apprit que ce guerrier se disposait, après la prise de cette ville, à pénétrer dans le Khorassan, il se hâta d'approvisionner Mesched, et de mettre cette place dans un bon état de défense.

Rassuré de ce côté, Mir-Alim vint à la rencontre de son ennemi vers la fin de l'été, avec des forces à peu près égales aux siennes par le nombre; mais Achmed commandait aux meilleures troupes que Nadir avait eues. Son armée, toute composée d'Afghans, n'avait jamais combattu sous d'autres généraux : accoutumée à vaincre sous les ordres d'Achmed, pouvait-elle ne pas être supérieure à celle de Mir-Alim, qui était formée à la hâte, de diverses tribus qui différaient entr'elles quant aux opinions religieuses, qui se haïssaient, et dont quelques-unes n'aimaient ni n'estimaient assez leur chef pour lui obéir aveuglément.

Mir-Alim avait sans doute autant de courage et autant de talent que son ennemi; mais à quoi servent le courage et le talent d'un chef lorsqu'il n'est point secondé, lorsque ses troupes n'attendent que le signal du combat pour quitter ses drapeaux. Mir-Alim, au premier choc, se vit abandonné des Turcomans et des Ouzbeqs; il fit en vain tous ses efforts pour les ramener au combat; en vain il leur promit tout le butin de l'ennemi, il ne put les gagner; ils refusèrent avec obstination de tirer le sabre contre un homme qu'ils étaient accoutumés à respecter, qui les avait commandés, qui les avait conduits plusieurs fois à la victoire sous le règne de Nadir.

Les Arabes et les Curdes, bien plus nombreux que les Turcomans et les Ouzbeqs, tinrent bon et se battirent avec le plus grand courage. Mir-Alim, à la tête des premiers, fit mordre la poussière à un grand nombre d'Afghans; il combattait encore vers le milieu du jour, et tenait la victoire incertaine lorsqu'il fut atteint dans la poitrine par le fer d'une lance. Sa mort fit cesser aussitôt le combat : les Arabes et les Curdes se retirèrent en bon ordre. Achmed ne jugea point à propos de les poursuivre : content de les voir céder le champ de bataille, il leur fit seulement promettre de quitter le Khorassan et de se rendre dans leurs provinces respectives.

Lorsqu'il se fut assuré que ses ennemis se retiraient par des chemins divers, il prit la route de Mesched, et arriva au pied de ses murs en octobre de la même année 1750.

Cette ville avait alors sept ou huit mille hommes de garnison,

tous de la secte d'Ali, tous ennemis des Afghans, tous décidés à périr plutôt que de se rendre.

Achmed fit diverses tentatives pour prendre la ville d'assaut, mais il fut toujours repoussé avec perte; ce qui l'obligea à se contenter de la bloquer étroitement pour l'empêcher de recevoir aucun secours.

Cependant il détacha une partie de ses forces pour détruire ou soumettre tous les partis qui se trouvaient dans la province, lever partout des contributions et lui faire passer des subsistances.

Après cette opération, jugeant que la ville ne pouvait pas tarder à se rendre, il envoya un corps de dix-huit à vingt mille hommes dans le Mazanderan pour combattre Mohammed-Hassan-Khan, et s'ouvrir par cette province la route de l'Irak-Adjem et de la capitale de la Perse.

Mohammed-Hassan-Khan, instruit des mouvemens d'Achmed, vint attendre les Afghans au defilé de Kéramly, situé à l'orient d'Aster-Abad, les repoussa, en fit un grand carnage, et les poursuivit jusqu'au-delà du défilé.

Au retour de cette armée, Mesched tenait toujours : la garnison avait fait plusieurs sorties où elle s'était signalée; elle était même parvenue à enlever quelques vivres aux assiégeans; mais à la fin, se voyant réduite de moitié par les maladies ou le fer de l'ennemi, n'ayant plus rien à manger, ne pouvant compter sur aucun secours, pressée d'ailleurs par les habitans, que la faim tourmentait, elle ouvrit ses portes après huit mois de résistance, et se mit à la merci de son vainqueur.

Achmed se contenta de faire périr quelques chefs, de faire enfermer quelques habitans, et de lever sur les autres une forte contribution; il fit sortir Charokh de sa prison, le reçut avec les plus grands égards, et le fit loger à côté de lui dans le même palais.

Mohammed-Hassan-Khan, que nous devons faire connaître plus particuliérement, était de la tribu des Kagiars (1). Son père,

---

(1) Fetah-Ali-Khan, qui règne aujourd'hui en Perse, et qui a succédé à son oncle Méhémet-Khan, est le petit-fils de Mohammed-Hassan-Khan.

Fetah-Ali-Khan, un des généraux de Chah-Tahmas, fut nommé en 1723 gouverneur du Mazanderan, et envoyé avec un corps de Turcomans et de Kagiars pour chasser les Afghans de Tehéran, dont ils s'étaient emparés : ceux-ci vinrent au-devant de Fetah-Ali-Khan, le rencontrèrent à Ibrahim-Abad, le battirent, et le forcèrent de se retirer à Aster-Abad.

Lorsque Tahmas-Kouli-Khan eut chassé les Afghans d'Ispahan et de toute la Perse, le Mazanderan, sous les ordres de Fetah-Ali-Khan, était en rebellion. Tahmas-Kouli-Khan y envoya son frère Ibrahim avec des forces considérables : celui-ci battit Fetah-Ali, s'empara de lui et le fit mourir.

Mohammed-Hassan-Khan son fils fut nommé quelque tems après, par Nadir-Chah, gouverneur d'Aster-Abad; il commandait en 1743 un corps de troupes au siége de Mossul. En 1744, les principaux de la tribu des Kagiars s'étaient joints à la tribu de Yémout, race de Turcomans, et étaient séditieusement entrés à Aster-Abad. Le vice-gouverneur, nommé *Hussein*, fils aîné de Mohammed-Hassan, fit quelques efforts pour les faire rentrer dans le devoir et punir les plus coupables, mais il ne put en venir à bout; il fut même obligé de quitter la ville et de se sauver avec sa garde. Mohammed-Hassan, qui se trouvait alors au camp impérial, obtint la permission de marcher avec quelques corps de troupes au secours de son fils; il battit les rebelles et les punit d'une manière très-sévère, mettant à mort un grand nombre d'habitans, et confondant ainsi l'innocent avec le coupable (1).

Quant à la tribu des Kagiars, voici ce que j'ai pu recueillir à son égard.

Sous le règne de Chah-Abbas Ier., il s'était formé sur les frontières de la Perse, du côté de l'Arménie, un très-grand rassemblement de déserteurs et de fugitifs turcs, qui vinrent lui demander du service. Chah-Abbas les accueillit, leur assigna la même paie qu'à ses autres troupes, et les employa dans les guerres qu'il

(1) *Histoire de Nadir-Chah*, traduite du persan par M. Jones, 2e. partie, pag. 162..

entreprit. Mais craignant ensuite que ces étrangers n'excitassent des troubles après sa mort s'ils restaient réunis, il les divisa en plusieurs corps; il en envoya un grand nombre dans le Mazanderan pour faire tête aux Turcomans et aux Tartares ouzbeqs; il en fit passer dans le Kermesir, situé le long du golfe Persique, pour contenir les Arabes; il porta les autres aux environs de Candjea et d'Urmia. Ces étrangers furent nommés *Kadchiars*, d'un mot turc qui signifie *fugitif*. La prononciation s'étant ensuite altérée, on les a nommés *Kaggiars* ou *Kagiars*. Comme ils étaient très-nombreux dans le Mazanderan, ils purent y former une tribu qui devint bientôt fort nombreuse. Sous Chah-Hussein et sous Chah-Tahmas, Fetah-Ali, dont nous avons parlé, se trouva en être un des chefs.

Les Kagiars, moins nombreux, moins puissans dans les autres provinces, se fondirent avec le reste de la population, et n'eurent bientôt plus d'existence propre.

Après la mort d'Adel et d'Ibrahim, Mohammed-Hassan s'était rendu à son gouvernement d'Aster-Abad, et y avait levé des troupes dans l'intention d'attaquer le gouverneur du Mazanderan, nommé *Mahum*, qu'il avait à cœur de détruire ou de mettre en fuite; ce qui devait lui fournir les moyens d'essayer si la fortune lui serait favorable pour arriver au suprême pouvoir, ou se former au moins un État indépendant autour de la Caspienne.

Dès qu'il se vit à la tête de cinq ou six mille hommes, il marcha vers Sarou, livra bataille auprès de cette ville à Mahum-Khan, le battit et dissipa son armée. Mahum fut pris en fuyant, et livré à son ennemi, qui eut la cruauté de le faire périr.

Maître, par cette victoire, de tout le Mazanderan, Mohammed-Hassan s'empressa de se procurer de l'argent et de lever de nouvelles troupes; il fit mettre en bon état toutes les places fortes, et garder soigneusement les défilés qui y aboutissent à l'orient et au midi.

Lorsque les troupes d'Achmed vinrent l'attaquer, il avait déjà à ses ordres plus de quinze mille cavaliers. La victoire qu'il remporta sur les Afghans, qui passaient alors pour les meilleures troupes de

la

la Perse, attira sous ses drapeaux un grand nombre de Turcomans, de Curdes et de Kagiars; ce qui le mit en état d'étendre ses conquêtes, comme nous le dirons bientôt.

Pendant que divers partis cherchaient à se détruire dans le Khorassan, et que Mohammed-Hassan se fortifiait dans le Mazanderan, toutes les provinces à l'occident de la Caspienne étaient dans la plus vive agitation. Les Lezguis, maîtres du Daghestan et du Tabesseran, s'étaient plusieurs fois avancés jusqu'à Chamaki et Candjea, et en étaient venus aux mains avec les divers gouverneurs de ces contrées.

Teymouras, prince de Géorgie, jaloux d'agrandir ses États et de se soustraire pour toujours au tribut et à l'hommage qu'il doit au roi de Perse, s'était emparé d'une partie du Chyrvan, et avait pris ensuite à son service un corps de dix mille Afghans, avec lequel il avait soumis la province d'Érivan.

Ce corps, avant la mort de Nadir, avait été envoyé vers les frontieres de l'Arménie pour y observer les Turcs. Révolté, comme tous ceux de sa nation, de la conduite d'Adel-Chah, il s'était soumis en apparence à ce nouveau roi, mais il l'avait abandonné bientôt après pour se ranger sous les drapeaux d'Ibrahim. Mécontent d'Ibrahim, qui ne paya pas ses services autant qu'il l'avait espéré, il s'était uni contre lui avec Émir-Aslan. Lorsque celui-ci fut tué, ces Afghans se dirigèrent vers Urmia, s'y emparèrent de cette place et de quelques villages, et se rendirent redoutables à la contrée. C'est là que Teymouras les avait pris à sa solde.

Ils n'étaient pas restés long-tems au service du prince de Géorgie: soit amour du pillage, soit desir de conquérir la Perse pour leur propre compte, ils avaient quitté les drapeaux sous lesquels ils venaient de combattre, et s'étaient emparés de Tauris. Héraclius, fils de Teymouras, avait marché contre eux, et les avait obligés d'abandonner la ville dans laquelle il était entré à son tour.

En 1751, les Afghans s'étant unis avec les Lezguis, ceux-ci attaquèrent le prince de Géorgie par le Chyrvan, tandis que les premiers, ayant alors Azad-Khan à leur tête, obligèrent Héraclius d'évacuer Tauris et toute la province d'Érivan. Azad, après ce

succès, se rendit maître de tout l'Aderbidjan, et travailla de tous ses moyens à attirer sous ses drapeaux des soldats de toutes les tribus ; ce qui porta bientôt son armée à plus de vingt mille hommes.

Azad-Khan, afghan, était né aux environs de Kaboul, et était entré au service de Nadir avec le corps de troupes que sa nation avait offert à ce conquérant lorsqu'il revenait de l'Inde. Jeune alors et simple cavalier, il n'avait pas tardé de se faire remarquer et d'obtenir de l'avancement : il était dans la province d'Érivan, et y commandait mille hommes sous les ordres d'un général divisionnaire lorsque Nadir fut tué.

Azad, dans des tems ordinaires, n'eût été qu'un bon officier toujours soumis à quelque chef ; dans ces tems de troubles, il devait se distinguer et atteindre aux premiers rangs. Doué, comme il l'était, d'une ame forte, d'un caractere ardent, d'une imagination vive, il ne pouvait rester tranquille spectateur des événemens qui se passaient et se succédaient avec rapidité. Véhément dans ses desirs, impétueux dans ses actions, familiarisé avec les dangers, à peine est-il à la tête d'une troupe de révoltés, qu'il ne met plus de bornes à son ambition : il voit la carriere du trône ouverte ; il s'y élance avec audace, et y marche d'un pas rapide et assuré.

Si, en dernier résultat, il dût quitter l'arène et céder la palme à un autre, c'est que les Persans ayant une répugnance invincible pour les Afghans, il ne pouvait se recruter que du rebut de la nation, tandis que ses ennemis lui opposaient toujours de nouvelles troupes tirées des tribus les plus guerrieres et les plus considérées.

Nous verrons bientôt que, malgré ces obstacles, il fut un moment sur le point d'obtenir un triomphe complet.

Telle était la situation de la Perse, au nord, dans les deux années qui suivirent la mort d'Adel et d'Ibrahim.

Au midi, les montagnes du Loristan n'étaient pas plus tranquilles. Ali-Merdan-Khan, un des chefs de la tribu des Bakhtiaris, race de Curdes, travaillait de toutes ses forces à s'y faire un parti. C'était un homme d'un âge avancé : il s'était trouvé, en 1722, au

combat de Gulnabad, et avait été ensuite nommé par Chah-Hussein, généralissime des troupes qui devaient venir au secours de la capitale, assiégée par Mahmoud; il avait toujours combattu sous Nadir, à la tête d'un corps plus ou moins nombreux. Nous avons vu que, mécontent de la conduite d'Adel, il avait quitté Meschedi avec trois ou quatre mille hommes qu'il commandait, pour se rendre dans sa patrie.

Le crédit qu'avaient tous ses parens parmi les Curdes du Loristan et de Péria, la considération personnelle dont il jouissait, les grandes richesses qu'il possédait, l'anarchie dans laquelle l'Empire était plongé, tout lui avait inspiré le desir de profiter des circonstances qui lui paraissaient très-favorables pour s'emparer, sinon du trône, du moins pour régner au nom d'un souverain qui y fût appelé par sa naissance.

Il y avait alors sur ces montagnes un jeune seigneur, nommé *Ismaël*, dont la mère, fille de Chah-Hussein, avait épousé, après le départ des Afghans, Seyd-Moustapha, officier distingué par sa naissance et le rang qu'il avait eu à la cour.

Cet officier, dans les dernières années du règne de Nadir, avait jugé prudent de quitter la capitale, et de venir chercher auprès des Bakhtiaris un asyle pour lui et pour sa famille. Il était mort peu de tems après, laissant deux fils qu'il avait recommandés à ces braves montagnards.

Que cet Ismaël, âgé alors de huit ou neuf ans, fût réellement le fils de Seyd-Moustapha ou non, il importe assez peu : Ali-Merdan le fit passer pour tel, le prit sous sa protection, publia partout qu'il était petit-fils de Chah-Hussein, et que c'était à ce prince qu'appartenait l'Empire. Ses émissaires, répandus en grand nombre parmi les diverses tribus de sa nation, tâchaient de leur persuader qu'il en résulterait de grands avantages pour elles si, par un généreux dévoûment de leur part, un prince issu du sang royal montait sur un trône auquel il ne pouvait espérer de parvenir si elles lui refusaient leur secours. Les Curdes se laissèrent entraîner; ils prirent les armes en faveur d'Ismaël, et s'engagèrent de marcher vers Ispahan sous les ordres d'Ali-Merdan.

Un Curde de la tribu de Zend, nommé *Mohammed-Kérim*, qui par sa force, ses talens et son courage s'était fait une grande réputation, et qui, dans ces tems d'anarchie, se trouvait à la tête de deux ou trois mille hommes aussi braves, aussi entreprenans que lui, parut à Ali-Merdan un secours dont il ne devait pas se passer. Il lui fit proposer de venir le joindre, lui promettant toute la faveur du nouveau roi, et le partage du butin en proportion du nombre des troupes qu'il fournirait.

Kérim était né à Péria, capitale du district de ce nom ; il avait fait la guerre sous Nadir, et quoiqu'il n'eût jamais commandé en chef, Ali-Merdan, sous les yeux duquel il avait plusieurs fois conduit de faibles détachemens, l'avait jugé capable de devenir un des premiers capitaines.

Kérim avait trop de pénétration pour ne pas entrevoir qu'il dépendait de lui de jouer un grand rôle : Ismaël était encore enfant; Ali-Merdan avait atteint le dernier âge de la vie. Le premier ne pouvait se passer d'un tuteur lorsque l'autre cesserait d'être. La Perse, livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, devait tendre les bras à celui qui paraissait le plus propre à rétablir l'ordre : le peuple était trop mécontent des Afghans pour favoriser Azad ou Achmed; il ne pouvait voir dans Mohammed-Hassan qu'un khan rebelle : Ismaël, quoique jeune, devait réunir, comme petit-fils de Hussein, les suffrages de tous les hommes de bien, de tous ceux qui n'auraient pas intérêt de prolonger le désordre. Kérim accepta donc avec empressement l'offre d'Ali-Merdan, et vint se ranger avec sa petite troupe sous les drapeaux de ce chef. L'armée, forte alors d'environ dix mille hommes, prit le nom d'*armée royale*. Ismaël fut proclamé chah dans le camp, et reconnu pour tel dans tout le Loristan.

Ali-Merdan se présenta, en mars 1750, aux portes d'Ispahan; elles lui furent fermées. En vain il prétexta qu'il n'avait pas d'autre intention que de placer sur le trône un petit-fils de Chah-Hussein, et de mettre fin par-là aux troubles qui désolaient sa patrie; en vain il promit de respecter une ville qui, la première en rang, serait aussi la première à donner l'exemple de la soumission que tout

Persan devait à son souverain légitime. Sélim-Khan, nommé depuis peu par Charokh ou par Youssef, gouverneur d'Ispahan, ne voulut se prêter à aucun arrangement ni écouter aucune proposition. Charokh vivait : on disait même qu'il n'avait pas entiérement perdu la vue; cette ville, la plus importante de l'Empire, devait lui être religieusement conservée, ou devait être remise à celui-là seulement que la nation aurait reconnu comme chah. Sélim engagea donc Ali-Merdan à se retirer et à congédier ses troupes s'il ne voulait s'exposer à perdre la vie sur un champ de bataille ou sur un échafaud.

Ali-Merdan, trop ambitieux pour renoncer à ses projets, trop faible pour entreprendre quelqu'attaque contre une ville immense et populeuse, prit le parti de s'établir à Gaza, village situé à trois lieues d'Ispahan, et de continuer de là ses négociations, tant avec le gouverneur, qu'avec les principaux habitans. Il espérait venir à bout de les gagner, ou tout au moins de faire passer chaque jour dans la ville quelques nouveaux émissaires qui travailleraient à lui faire des amis, et qui l'instruiraient, à tout événement, de ce qui pourrait être tenté contre lui.

Sélim, qui pénétra les desseins de cet ambitieux, et qui ne voulut pas d'ailleurs lui donner le tems de se fortifier, sortit avec ses troupes et un grand nombre de seigneurs, et vint l'attaquer dans ses retranchemens.

Ali-Merdan s'y défendit pendant dix jours avec courage; mais craignant à la fin d'être forcé, il fit proposer à l'ennemi une suspension d'armes pour traiter de la paix, et arrêter par-là, disait-il, le sang qui coulait malgré lui. Il retint de cette manière le bras des assiégeans, et au moment où il fallait conclure et signer un traité, il s'échappa de nuit, et prit avec son armée le chemin des montagnes, où il ne resta pas long-tems. Il reparut en mai, avec une armée beaucoup plus nombreuse et des prétentions beaucoup plus fortes. Il menaça cette fois d'assiéger la ville, et de la livrer au pillage si on ne lui en ouvrait les portes à l'instant même.

Le gouverneur, qui s'était attendu à son retour, y avait fait entrer des vivres; il avait réparé les remparts, mis l'artillerie en

bon état, et enrôlé tous ceux des habitans qui avaient voulu se ranger sous ses drapeaux. La plupart des seigneurs, indignés de l'arrogance de ce Curde, ou secrètement liés avec ses ennemis, offrirent volontairement leurs services à Sélim; de sorte que celui-ci se vit en état de sortir de la ville à la tête de vingt-cinq mille hommes, et de livrer bataille aux Curdes qu'il était urgent d'éloigner, attendu qu'ils ravageaient la campagne et qu'ils interceptaient toutes les subsistances.

Ali-Merdan, averti du jour où le gouverneur devait sortir, se disposa à le bien recevoir. Il se posta à cinq ou six lieues des murs, vers l'occident, sur un terrain favorable, et plaça quelques corps de troupes à portée de la ville, avec ordre, dès que l'ennemi paraîtrait, de venir le joindre sans engager aucune action. Cette ruse réussit. Les troupes de Sélim, se persuadant qu'il fuyait, coururent sur lui à toute bride, et l'attaquèrent avant de s'être ralliées : elles furent repoussées, mises en déroute et vivement poursuivies. Leur exemple entraîna celles qui s'étaient moins avancées; elles rentrèrent toutes précipitamment, abandonnant leur artillerie et laissant sur la place un grand nombre de morts.

Ali-Merdan se servit des canons qu'il avait pris pour attaquer la ville sur plusieurs points. Il en pressa vivement le siége, et ne cessa de menacer les habitans de tout détruire s'ils faisaient une plus longue résistance.

Ispahan, plus qu'aucune autre ville de la Perse, était depuis longtems livrée à toutes les factions. Tous les ambitieux qui n'avaient pu, dans les provinces, se mettre à la tête d'une armée ou d'une troupe de gens armés, étaient venus dans cette capitale avec l'intention de favoriser par leurs intrigues, l'élévation de celui auprès de qui ils espéraient obtenir des emplois.

Le parti de Mohammed-Hassan-Khan était peut-être alors le plus nombreux : c'était celui qui avait engagé deux fois les habitans à prendre les armes. Ceux qui tenaient pour Achmed avaient montré le même empressement; ils avaient les uns et les autres trop à cœur d'empêcher que les Curdes ne se rendissent maîtres de la capitale, pour n'avoir pas cherché à les repousser.

Charokh avait aussi son parti ; mais il s'affaiblissait de jour en jour. Les ministres de la religion et tous les zélés Persans le haïssaient comme hérétique et comme descendant d'un homme dont la mémoire était encore en horreur. On savait d'ailleurs qu'il était aveugle, et comme tel exclu du trône.

Ali-Merdan comptait dans la ville plusieurs amis, et un grand nombre de partisans très-empressés à chanter ses louanges et à faire valoir les avantages qu'on retirerait de l'exécution de ses projets : mais ce qui plaida le mieux en sa faveur, ce fut sa victoire ; ce fut la terreur que son nom inspirait ; ce furent ses menaces. Les habitans d'Ispahan le connaissaient irascible, vindicatif ; ils se déterminèrent à le recevoir dans leur ville, de crainte qu'il ne se portât à tous les excès de rage et de vengeance s'il y entrait de vive force.

Les portes lui furent ouvertes le 31 mai 1750, malgré l'opposition d'un grand nombre de seigneurs qui craignaient pour leur vie, et à qui il ne resta d'abord que la ressource de s'enfermer dans la citadelle. Ali-Merdan fit entrer ses troupes et leur livra la ville : elles se répandirent en un moment dans tous les quartiers, et y commirent pendant deux jours les plus horribles désordres ; elles ne massacrèrent point les habitans ; cela leur était très-expressément défendu ; mais elles les dépouillèrent ; elles les maltraitèrent ; elles les tourmentèrent de toutes les manières pour leur arracher tout ce qu'ils avaient de précieux. Le pillage fut au point, qu'aucune maison de la ville ne fut exempte de recherches ; aucune personne, quels que fussent son rang, son âge et son sexe, ne fut respectée. Julfa, le plus grand et le plus riche des faubourgs, fut le seul épargné : Kérim-Khan en avait obtenu le commandement, et s'y était établi. Jaloux d'obtenir l'estime des Arméniens et des Persans, il n'avait pas permis que ses troupes commissent le moindre désordre, ni qu'elles enlevassent la moindre chose.

Les seigneurs qui s'étaient enfermés dans la citadelle obtinrent une honorable capitulation, et en sortirent le premier juin. Ali-Merdan fit son entrée le 2, et fut loger avec le jeune Ismaël dans le palais des rois. Dès ce moment tout rentra dans l'ordre ; les troupes furent casernées, et soumises à la surveillance des chefs.

Les marchands purent ouvrir leurs boutiques, et les ouvriers se livrer au travail sans plus rien craindre.

Ali-Merdan ne se vit pas plutôt maître de la capitale, qu'il assembla dans son palais tous les seigneurs, tous les hommes constitués en dignité, tous les chefs de tribus qui se trouvaient à portée de la ville; il se rendit en grande pompe au milieu d'eux, et leur parla des malheurs de l'État, suite inévitable de l'anarchie qui régnait depuis la mort de Nadir, depuis surtout qu'Adel et Ibrahim avaient allumé les torches de la guerre civile. Le tableau qu'il en fit, ne pouvait manquer de produire un grand effet sur ceux qui desiraient sincèrement le bonheur de leur patrie.

Le Kandahar, séparé de l'Empire et érigé en royaume par les Afghans, donnait à toutes les provinces un exemple d'autant plus dangereux, qu'il était séduisant et d'une facile exécution. Ces Afghans, ayant leur nouveau roi à leur tête, s'étaient rendus maîtres du Ségestan; ils attaquaient Hérat, et menaçaient de s'avancer jusqu'à l'Oxus et la Caspienne. Le Khorassan était le foyer de toutes les intrigues, et le théâtre des plus affreux désordres. Le gouverneur d'Aster-Abad était en rebellion; il s'était emparé du Mazanderan, du Tabéristan, et il se disposait à porter la guerre parmi tous ses voisins. Le prince de Géorgie avait pris les armes et avait pénétré dans le Chyrvan, dans Érivan, dans Nacsivan, et avait même traversé l'Araxe pour entrer dans l'Aderbidjan. Les Lezguis, toujours avides de pillage, occupaient et ravageaient le Daghestan, le Tabesseran, le Haut-Chyrvan. Une troupe de brigands, leurs alliés, portait la désolation, l'épouvante et la mort dans Urmia, dans Tauris, dans Ardebil. Le Guilan, en proie à diverses factions, voyait s'élever des chefs dont l'existence était éphémère, et dont la chute n'avait lieu qu'à travers des cadavres et des ruines. Les Arabes s'étaient rendus indépendans à l'embouchure du Schat-el-Arab et dans tout le Kermesir. Le Laarestan, depuis Taron jusqu'à Gomron, était soumis à un gouverneur qui s'y était placé de vive force à la mort de Nadir, et s'y était maintenu malgré les efforts qu'Adel, Ibrahim et Charokh avaient faits pour l'en chasser. Le Kerman était de même gouverné par un rebelle qui s'en était emparé

les armes à la main. Dans l'intérieur, Sultanie, Casbin, Téhéran, Kom, Cachan, Yesd, Chiras, Néhavend, Amadan, Kermanchah; en un mot, toutes les villes, tous les districts, étaient en rebellion, ou n'obéissaient qu'à des chefs toujours prêts à soulever les habitans et à les armer les uns contre les autres.

Dans cet état déplorable, Ali-Merdan ne voyait d'autre parti à prendre, Charokh étant aveugle, et Suleyman ayant été tué, que de placer sur le trône un petit-fils de Chah-Hussein; il ajouta qu'il avait réuni en divan les grands de l'Empire pour reconnaître les droits d'Ismaël, et lui nommer un régent jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner. Ceux-ci n'avaient rien à objecter à un homme qui tenait leur destinée dans ses mains. Qui d'entre eux aurait osé contredire celui qui, d'un mot, d'un signe, pouvait leur arracher la vie, leur ravir la liberté ou les plonger dans la plus affreuse misère ?

Tous les seigneurs, toutes les personnes qui se trouvaient dans l'assemblée, non-seulement applaudirent aux propositions d'Ali-Merdan, mais plusieurs d'entre eux élevèrent la voix pour offrir la couronne à celui, disaient-ils, qui la méritait à tant de titres, qui joignait la modération de ne vouloir se placer qu'au second rang lorsque la victoire lui avait assigné le premier.

Ali-Merdan était trop clairvoyant pour ne pas juger que, dans les circonstances présentes, le moyen le plus sûr et le plus prompt d'arriver à la première place et de s'y maintenir, c'était par l'intermède d'un enfant dont les droits seraient reconnus légitimes. Il rejeta donc l'offre qui lui était faite, en disant qu'on ne parviendrait à déjouer toutes les prétentions, et à ramener la paix et la tranquillité dans tous les points de l'Empire, qu'en plaçant sur le trône celui que la naissance y appelait.

Toute l'assemblée applaudit à cet avis : Ismaël fut unanimement proclamé roi, et la régence conférée à Ali-Merdan.

Pendant plus d'un an Ispahan et tout le midi de la Perse jouirent de la plus grande tranquillité. Presque tous les khans se soumirent, et reconnurent solennellement la légitimité des droits d'Ismaël. Les Arabes promirent de payer le tribut auquel ils sont soumis. Le

peuple, persuadé que les promesses du régent étaient sincères, se flattait de jouir enfin, sous un gouvernement stable, du repos et du bonheur après lesquels il soupirait depuis long-tems. Ali-Merdan, quoique dur et sévère, passait pour juste, et Kérim, qu'on regardait comme son lieutenant, comme le principal exécuteur de ses ordres, se faisait également chérir et des grands et du peuple, par sa douceur, son affabilité, sa générosité, son désintéressement: gouverneur de Julfa, il avait pris plus particuliérement sous sa protection les Arméniens qui l'habitaient, non à cause de leur religion, mais parce que plus opprimés ils lui avaient inspiré plus de pitié. Il plaida fortement en leur faveur, comme il le faisait également à l'égard des Persans, toutes les fois que le régent voulut exiger de leur faubourg des contributions extraordinaires. Il s'intéressa de même pour les cultivateurs des environs de la capitale, et chercha, autant qu'il le put, à alléger le fardeau qui pesait sur eux d'une manière effrayante.

Ali-Merdan ne prit d'abord aucun ombrage de la conduite de Kérim : il le laissa gouverner à son gré le faubourg de Julfa ; il le laissa plaider, comme il voulut, la cause des opprimés ; il n'en suivit pas moins ses plans. Tout occupé de faire la guerre à tous les prétendans, de soumettre toutes les provinces à ses lois et de conserver l'Empire dans son intégrité, il ne lui vint jamais dans l'idée que les sources de la prospérité publique sont toutes dans les mains de celui qui gouverne ; que le meilleur moyen pour lui de se procurer de l'argent, c'est d'augmenter tous les produits du sol et de l'industrie, de leur donner un débouché certain. Dans son ignorance, il crut n'avoir rien de mieux à faire, pour venir à bout de ses desseins, que de frapper les propriétés, l'industrie et le commerce par des taxes exorbitantes : il voulait promptement une armée ; il fallait avant tout se procurer l'argent nécessaire à son entretien.

A peine se vit-il à la tête de quarante ou cinquante mille hommes, qu'il résolut d'en laisser une partie dans la capitale, et d'aller avec l'autre à Tauris afin d'en chasser les Afghans.

Azad venait de faire sa paix avec le roi de Géorgie. Lassés de se

battre sans pouvoir se détruire, ils avaient fixé leurs limites à l'Araxe à la fin de l'année 1751, et s'étaient engagés à ne jamais passer le fleuve pour piller ou ravager les possessions l'un de l'autre.

Maître, par ce traité, d'Urmia, de Tauris, d'Ardebil et de tout l'Aderbidjan, Azad vint aussitôt s'emparer de Sultanie et de Casbin : il se préparait à entrer dans le Guilan afin d'arracher cette riche province au gouverneur du Mazanderan, avec lequel il voulait se mesurer avant de porter ses pas vers la capitale.

Mohammed-Hassan venait de s'en emparer (1), et en avait confié le gouvernement à Hidéat, fils de Hadschi-Schamal, l'un des plus riches habitans du Guilan. Cet Hadschi-Schamal, après la mort d'Ibrahim, avait entrepris de se former un parti à Reicht, et de se rendre maître de toute la province; mais il avait été assassiné quelques mois avant l'arrivée de Mohammed-Hassan, par un ambitieux qui avait voulu l'imiter, et que Mohammed-Hassan fit mourir à son tour.

Après la prise de Mesched en juin 1751, Achmed resta encore quelque tems dans le Khorassan, tant pour s'assurer la possession de cette vaste province, que pour observer ce qui se passait à Ispahan et dans tout le reste de l'Empire. Son intention, en quittant le Kandahar, ne pouvait être douteuse : la conquête de la Perse, après la mort d'Adel et d'Ibrahim, l'avait tenté, et lui avait paru d'une facile exécution. Mais l'état de trouble et d'agitation dans lequel il voyait tout le royaume, l'esprit de révolte qui s'était introduit partout, le firent hésiter quelque tems sur le parti qu'il prendrait. Son armée était fort affaiblie par les différens combats qu'elle avait soutenus : il voyait toute la répugnance que les Persans devaient naturellement avoir pour un joug étranger. Une région plus riche, plus populeuse s'offrait à ses regards : il se décida à y porter ses forces, et à ne garder de ses conquêtes sur la Perse, que Hérat et le Ségestan; mais avant de partir il exigea de tous les seigneurs et chefs de tribus du Khorassan, que Charokh, quoique

(1) Il y était entré au commencement de l'année 1752.

aveugle, fût proclamé roi, et qu'il régnât sur la province où son aïeul avait reçu le jour, et qu'il avait conquise la première; ce qui fut unanimement adopté avec des transports de joie.

Il fut donc convenu que le Khorassan, avec toutes ses dépendances, serait détaché de la Perse, et qu'il resterait comme apanage à Charokh, lequel prendrait le titre de chah ou de roi, battrait monnaie, leverait des troupes, jouirait à son gré de tous les revenus appartenans à la couronne, percevrait les impôts, et ne serait jamais, sous aucun prétexte, tributaire de la Perse ni d'aucun autre État. Il fut convenu, en un mot, d'ériger pour lui et pour sa postérité cette province en royaume indépendant.

Les seigneurs jurèrent de prendre les armes et de défendre leur roi toutes les fois qu'ils en seraient requis, et Achmed promit de voler à son secours s'il en avait jamais besoin.

Après ces dispositions, le roi de Kandahar laissa une partie de ses forces à Hérat et dans le Ségestan qu'il venait d'acquérir, et il se rendit dans sa capitale avec l'autre dans le courant de l'année 1752.

Nous ne le suivrons pas dans ses expéditions à l'orient du Kandahar, où il porta la guerre pour reculer les limites de son Empire. Nous ne dirons rien non plus de son entrée à Delhi qu'il pilla en 1762, à l'imitation de Nadir. On trouvera quelques détails sur la vie de ce prince dans un ouvrage anglais publié par M. Vansitart (1), et dans le *Voyage* de M. Foster (2).

Ali-Merdan ne s'était point encore permis de mettre des impositions extraordinaires sur le faubourg de Julfa; mais se trouvant sur le point de quitter la capitale pour l'expédition qu'il méditait, et Kérim étant sorti par son ordre, dans le courant de l'hiver 1752, avec un petit corps de troupes pour battre la campagne et contenir quelques tribus qui paraissaient s'agiter à l'orient de la ville, Ali-

---

(1) *History of Ahmed-Schah king of abdallies, translated from a persian biography.*

(2) *Voyage du Bengale à Pétersbourg*, traduit de l'anglais par M. Langlés, de l'Institut national.

Merdan profita de cette absence pour exiger des Arméniens du faubourg une somme d'argent très-considérable. L'ordre portait de payer le jour même si on ne voulait s'exposer aux plus rudes traitemens.

Lorsque Kérim apprit ce qui s'était passé à Julfa, il ne put retenir sa colère : dans sa juste indignation, il laissa échapper des propos qui offensèrent celui qui en était l'objet. Sa perte dès-lors fut jurée : le régent ne vit plus dans Kérim l'homme qu'il avait élevé et que la reconnaissance devait lui attacher ; il le regarda, dès ce moment, comme un rival d'autant plus dangereux, qu'à une douceur, une affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs, il joignait de la bravoure, de l'énergie et une persévérance dans ses résolutions, qui lui faisaient ordinairement surmonter tous les obstacles.

Les troubles qui avaient forcé Kérim à quitter la capitale, étant appaisés, il revint à son poste. On s'attendait dans la ville et dans l'armée, à une rupture entre lui et le régent, et chacun prenait parti en faveur de l'un d'eux. Leur caractère bien connu ne permettait pas de supposer qu'ils feindraient l'un pour l'autre des sentimens qu'ils n'avaient plus. L'entrevue qu'ils eurent, fut telle qu'on l'avait prévue. Kérim, après avoir rendu compte du résultat de sa mission, voulut se plaindre des ordres qui avaient été donnés à l'égard d'un faubourg qui lui était échu en partage. Ali-Merdan parla en maître, et ajouta qu'il agirait dorénavant comme tel. Kérim se retira sans dire mot.

Cependant le peuple, mécontent du régent, prenait parti en faveur de Kérim ; l'armée elle-même se divisait. Ali-Merdan, informé des progrès que son rival faisait sur l'opinion, donna ordre de l'arrêter ou de le tuer s'il résistait. Cet ordre ne put être exécuté. Kérim, averti du danger qui le menaçait, disparut à propos, et le jour même un de ses amis, Mohammed-Khan, poignarda le régent dans son palais et au milieu de sa garde, sans que personne songeât à l'arrêter et à punir cet attentat.

Cette mort, arrivée à la fin de l'hiver 1752, n'excita aucun trouble dans la ville. Kérim n'eut qu'à se présenter pour qu'à l'instant l'armée se soumît à ses ordres. Quelques officiers-généraux que leurs

liaisons avec Ali-Merdan pouvaient rendre suspects, voulurent se soustraire par la fuite au châtiment qu'ils redoutaient : Kérim leur fit dire de revenir à leur poste sans rien craindre; ils cédèrent à cette invitation, et servirent leur nouveau chef avec fidélité.

Les parens du régent se retirèrent à Chiras ou dans le Loristan, sans qu'ils fussent inquiétés. Quelques-uns même eurent part dans la suite aux bienfaits de celui qu'ils avaient d'abord regardé comme leur plus redoutable ennemi, mais qui ne pouvait leur en vouloir puisqu'ils n'avaient en aucune manière contribué à l'ordre qu'Ali-Merdan avait donné de l'arrêter.

CHAPITRE XV.

Dispositions de Kérim : il va combattre Mohammed-Hassan ; il est battu ; il répare ses pertes, et marche contre Azad ; il ne peut s'emparer de Casbin, où celui-ci s'est retiré ; il y revient un an après, est battu et poursuivi jusque dans le Kermesir. Les Arabes viennent à son secours. Pertes d'Azad ; il se retire à Ispahan, puis à Tauris. Mohammed-Hassan et Kérim veulent s'emparer d'Ispahan. Kérim, abandonné par les Arabes, se retire à Chiras ; il y est attaqué par Mohammed-Hassan ; il le repousse : celui-ci entre dans l'Aderbidjan, et s'en empare. Azad se retire en Géorgie. Mohammed-Hassan veut prendre Chiras ; il est abandonné de ses troupes, attaqué à son tour dans le Mazanderan, vaincu et tué.

Kérim, se voyant par la mort d'Ali-Merdan, à la tête de toutes les forces qui se trouvaient réunies à la capitale, ne voulut pourtant rien entreprendre qu'il n'eût gagné entiérement la confiance de tous les habitans ; qu'il ne les eût tous forcés en quelque sorte à approuver le choix que l'armée venait de faire. Les trésors que son prédécesseur avait amassés, lui permirent de modérer un peu les impôts, et de faire même quelques sacrifices en faveur de l'agriculture et du commerce qu'il était urgent de ranimer. Il réprima la licence des troupes, dont le peuple se plaignait avec raison ; il établit dans Ispahan une police très-active, et il eut soin de faire publier qu'il n'avait accepté le commandement de l'armée que pour réunir à la couronne les provinces qui s'en étaient séparées, désarmer tous les rebelles qui n'imploreraient pas la clémence du roi, et ramener

dans tout l'Empire la tranquillité, dont tous les citoyens avaient besoin.

Il ne négligea pas non plus de se rendre favorables les habitans de Chiras et de tout le Farsistan. Il savait que ce pays, un des plus productifs et des plus peuplés de la Perse, pouvait, dans toutes les occasions, lui faire passer beaucoup de subsistances, et lui fournir, en cas de défaite, un grand nombre de gens de guerre.

Les Arabes du Kermesir pouvaient aussi lui être utiles : il envoya auprès d'eux un de ses frères (1) pour tâcher de les ramener à l'obéissance, ou tout au moins pour en tirer, dans le besoin, des secours en hommes et en argent.

Les gouverneurs du Kerman et du Laarestan fixèrent aussi son attention : il chercha à gagner leur amitié, en attendant qu'il pût les réduire ou de gré ou de force.

Lorsqu'il crut avoir assez fait dans le midi pour y établir son crédit et s'y ménager des ressources, il tourna ses regards vers le nord. Il prit avec son armée la route de Cachan, Kom et Téhéran, et se rendit à Damegan sans rencontrer un ennemi. Mohammed-Hassan-Khan était venu l'attendre sur les bords de la petite rivière de Méhmandost, au même lieu où Nadir autrefois avait triomphé des Afghans.

Ces deux rivaux desiraient depuis long-tems d'en venir aux mains; ils regardaient la bataille qu'ils allaient se livrer, comme devant être décisive, comme devant assurer le pouvoir au vainqueur.

L'armée de Mohammed-Hassan, forte de trente-cinq à quarante mille hommes, était composée de Kagiars, de Turcomans, d'Ouzbeqs et de quelques Persans levés dans le Guilan et dans le Mazanderan. Il y avait dans celle de Kérim environ vingt-cinq mille Curdes et Bakhtiaris du Loristan, cinq ou six mille Arabes du Kermesir, et sept ou huit mille Persans tirés du Farsistan et de l'Irak-Adjem.

On avait rarement vu deux armées si égales par le nombre et la bravoure des troupes, par l'habileté et le courage des chefs.

(1) Il en avait trois : Sadek-Khan, Zeki-Khan et Sagliani-Khan.

Mohammed-Hassan,

Mohammed-Hassan, plus âgé que son rival, avait sur lui l'avantage d'être plus exercé dans l'art de commander; il connaissait mieux les ressources de la guerre; il savait mieux tirer parti de la disposition d'un terrain, mais Kérim avait un courage plus soutenu; il conservait mieux, dans le danger, sa présence d'esprit; il savait mieux s'attacher le soldat.

Les deux armées s'étant trouvées en présence à la fin du jour, elles passèrent la nuit à s'observer. Le lendemain, elles attendaient avec impatience le signal du combat: Kérim le donna au moment où le soleil parut sur l'horizon. Toutes ses troupes y répondirent par le cri terrible de guerre, et se disposèrent aussitôt à passer la rivière: elle n'était pas assez considérable pour les arrêter; en un moment elles furent à l'autre bord, et le combat s'engagea. Les Curdes du centre se battirent avec tant de courage, ils chargèrent plusieurs fois avec tant d'impétuosité, qu'ils renversèrent enfin tout ce qu'ils rencontrèrent; ils crurent la bataille gagnée. L'aile gauche, où combattaient les Bakhtiaris, venait d'obtenir le même succès; mais l'aile droite, où se trouvaient les Arabes, fut repoussée avec perte par un corps plus nombreux de Turcomans et d'Ouzbeqs, et obligée de repasser en désordre la rivière.

Cet échec qu'éprouva l'aile droite, n'aurait pas eu lieu, et la victoire se serait probablement décidée en faveur de Kérim si une division de six mille Persans qu'il avait détachée pendant la nuit, avec ordre de passer la rivière à quelques milles du camp, et de tomber sur l'ennemi dès que le combat serait engagé, avait pu exécuter ponctuellement ses ordres. Arrêtée dans sa marche par quelques ruisseaux, et obligée ensuite de tourner des champs inondés, elle ne put arriver assez tôt pour soutenir les Arabes, et faire subitement pencher la balance de leur côté.

Ce contre-tems, qu'il était sans doute difficile de prévoir, fut fatal à Kérim. Le centre où il combattait, ne put conserver ses avantages; Mohammed-Hassan y avait porté l'élite de ses troupes. Les Turcomans et les Ouzbeqs, qui venaient de culbuter les Arabes, se joignirent, pour la plupart, aux Kagiars du centre, et tombèrent de toutes leurs forces sur les Curdes. Ceux-ci résistèrent quelque

tems; mais à la fin, ne se voyant pas soutenus, ils plièrent à leur tour : les Bakhtiaris en firent bientôt autant.

Kérim apprenait dans le même moment, que les six mille Persans qu'il avait détachés durant la nuit, venaient d'arriver. Cette nouvelle, en lui donnant l'espérance d'une utile diversion, le porta à faire les plus grands efforts pour retenir ses troupes et les ramener au combat. Ce fut en vain : l'épouvante s'en était emparée. Il eut de la peine à rallier autour de lui les plus braves, et empêcher la ruine totale de son armée. Pendant plus d'une heure qu'il combattit encore après la perte de la bataille, il assura à divers corps, et entr'autres aux six mille Persans, une retraite qu'ils n'auraient pu effectuer sans cela.

Kérim arriva à Téhéran sans connaître toute l'étendue de ses pertes : il attendit quelques jours dans cette ville les fuyards; il ne put réunir que quinze mille hommes avec lesquels il prit la route d'Ispahan, où il arriva à la fin de mai 1753.

Mohammed-Hassan le poursuivit deux ou trois jours; mais il n'osa pas sortir de sa province, encore moins s'avancer jusqu'à la capitale : il avait appris qu'il allait avoir sur les bras un autre ennemi tout aussi redoutable que le premier.

Azad était entré dans le Guilan par le défilé de Pyl-Rubar, à la tête de vingt-cinq mille hommes, un peu avant que Kérim pénétrât dans le Haut-Mazanderan par le défilé de Guilas. Le gouverneur, qui n'avait pas deux mille hommes à opposer aux Afghans, avait pris la fuite, et était venu joindre l'armée de Mohammed-Hassan-Khan.

Azad, n'éprouvant aucune résistance dans le Guilan, leva partout de fortes contributions, enrôla quelques montagnards, et se disposa à pénétrer dans le Mazanderan, en côtoyant la Caspienne, malgré tous les obstacles que devait lui opposer, dans cette saison, une côte basse et marécageuse.

Il se flattait, quelle que fût l'issue du combat qui allait avoir lieu dans cette province, de pouvoir tomber sur celui qui se trouverait maître du champ de bataille, et de le vaincre alors qu'il serait affaibli par une lutte qu'il supposait, avec raison, devoir être très-sanglante

entre deux ennemis également braves, également forts, également animés du desir de vaincre ou de périr.

Dans cette attente, il s'était déjà avancé jusqu'aux environs d'Amul lorsqu'il apprit la défaite totale des Curdes, et l'intention qu'avait manifestée Mohammed-Hassan de venir le combattre et le forcer d'évacuer le Guilan. Les avis qu'il recevait en même tems, l'informaient du nombre des troupes que son ennemi avait, et de la bonne disposition dans laquelle elles se trouvaient.

Azad ne jugea pas à propos d'aller plus loin, ni de hasarder un combat dans le lieu où il se trouvait. Battu, comme il pouvait l'être, il ne lui restait aucun espoir de salut : il avait à sa gauche la Caspienne, à sa droite de très-hautes montagnes qu'il était impossible de franchir, et derrière lui un peuple guerrier qu'il avait mécontenté par de trop fortes impositions. Il prit donc le parti de se retirer; il évacua assez promptement le territoire de son ennemi, et prit la route de Sultanie, où il vint attendre que la fortune lui fût plus favorable.

Mohammed, qui avait marché sur ses traces, ne crut pas devoir le poursuivre ; il replaça à Reicht le même gouverneur qu'Azad avait mis en fuite, et lui confia huit ou dix mille hommes de troupes, avec ordre de garder soigneusement le défilé, et de se trouver toujours prêt à s'opposer à toute entreprise d'un ennemi qu'il savait être très-actif et très-entreprenant. Lorsque cela fut fait, il retourna dans le Mazanderan, où il continua à se fortifier.

Kérim ne fut pas plutôt rendu à la capitale, qu'il s'occupa à réparer ses pertes. Les trésors qu'Ali-Merdan avait amassés, n'étant pas encore épuisés, il put retenir sous les drapeaux les troupes qui lui restaient, et en tirer d'autres de tous les pays qui lui étaient soumis. Moyennant l'activité qu'il y mit, l'argent qu'il y employa et la bonne volonté des habitans du midi, il eut, à la fin de l'hiver, une armée aussi nombreuse et des troupes tout aussi aguerries que celles qu'il avait perdues; mais sa réputation, comme général, n'était plus la même : il aurait bien desiré la rétablir en prenant sa revanche, en battant à son tour le khan du Mazanderan. Son amour-propre le portait à marcher contre

lui, son intérêt l'y invitait : la prudence lui suggéra une autre idée.

Il pensa qu'il lui serait plus facile d'obtenir des succès contre Azad, dont les troupes n'étaient pas, à beaucoup près, si nombreuses que celles de Mohammed-Hassan. La conquête de l'Aderbidjan et du district d'Urmia que cet Afghan occupait, lui aurait donné, sur le khan du Mazanderan, une très-grande supériorité ; lui aurait permis de se mesurer de nouveau avec lui, et même de lui enlever les provinces qu'il possédait.

Conformément à ce plan, il sortit d'Ispahan en avril 1754, avec environ quarante mille hommes, et se porta sur Casbin, où Azad était venu s'établir à la fin de l'automne précédent.

Casbin n'est point une ville de guerre : elle n'a ni murailles ni citadelle ; néanmoins Azad avait trouvé le moyen de la fortifier. Il avait fait creuser des fossés le long des avenues et de tous les lieux accessibles, et avait placé du canon sur des buttes ou des espèces de tours faites en terre, qu'il avait élevées de distance en distance.

Kérim ne connaissait pas mieux que ses officiers et tous les guerriers de l'Orient, l'art d'attaquer les places. Casbin, avec ses buttes et ses fossés, lui parut si difficile à prendre, qu'il fit d'abord quelques tentatives pour attirer l'ennemi en rase campagne ; mais il ne put en venir à bout. Azad, qui n'avait pas trente mille hommes à lui opposer, s'obstina à rester dans Casbin. Kérim fit dresser alors ses batteries, et il commanda diverses attaques contre la ville, qui furent toujours plus ou moins malheureuses. Il essaya d'y faire entrer quelques émissaires ; ils furent pris et mis à mort : il voulut intercepter les vivres qu'on y apportait ; des sorties faites à propos en favorisèrent toujours l'entrée : il envoya des détachemens pour ravager la campagne ; plusieurs d'entr'eux furent battus. En un mot, les assiégés n'avaient éprouvé aucune perte bien sensible, et Kérim avait laissé morts autour de la ville trois ou quatre mille hommes. Désespérant de réduire cette place avant le retour de la mauvaise saison, il abandonna pour le moment son entreprise, et revint passer l'hiver à Ispahan avec toute son armée.

Honteux de ne pouvoir répondre par des victoires au vœu des

habitans et au choix de l'armée, Kérim fit tous ses efforts, durant cet hiver, pour soulager les uns du fardeau des impositions, et pour rendre les autres aussi contens de leur sort, que les circonstances le permettaient. Il fit divers réglemens pour faciliter le commerce intérieur : il tourna un moment tous ses regards vers la justice, qu'il tâcha de rendre prompte, impartiale et digne du beau nom qu'elle porte ; il répara les édifices publics qui avaient souffert ; il appela aux premières fonctions les hommes les plus éclairés et les plus vertueux ; il voulut, en un mot, puisqu'il ne pouvait éblouir par des succès militaires, qu'on n'eût du moins rien à lui reprocher quant à son administration.

Au retour de la belle saison il reprit son épée, et marcha de nouveau contre Azad. Celui-ci avait eu les moyens et le tems de faire des levées dans tous les pays qui lui étaient soumis. Il avait pris en outre à sa solde un grand nombre de ces mêmes Lezguis avec lesquels il avait combattu, quelques années auparavant, le prince de Géorgie. Son armée, par ce moyen, s'élevait à plus de quarante mille hommes.

Dès qu'il apprit que son ennemi s'avançait, il sortit de Casbin, et vint l'attendre près du village de Membéré. Le combat fut très-sanglant : les deux armées se battirent avec une égale valeur, avec un égal dévoûment. Celle d'Azad à la fin triompha : Kérim se vit forcé de prendre la fuite, et de revenir à Ispahan avec les troupes qu'il put sauver. Azad le poursuivit et le serra de très-près.

Kérim, considérablement affaibli par le nombre de morts qu'il avait laissés sur le champ de bataille, et encore plus par la désertion qui a toujours lieu en Perse après une défaite, ne jugea pas à propos de s'enfermer dans une ville qu'il ne pouvait défendre longtems sans exposer les habitans à éprouver les horreurs d'une famine, sans s'exposer lui-même à être pris : il en sortit donc presqu'aussitôt qu'il y fut entré, et prit le chemin de Chiras.

Azad le harcela dans cette retraite, et le força quelquefois à se battre. Il lui tua beaucoup de monde, sans pouvoir néanmoins détruire ou dissiper entiérement les troupes qui lui étaient restées fidelles.

Kérim ne voulut point entrer à Chiras ; il préféra de se rendre dans le Kermesir, où il ne croyait pas que son ennemi osât le suivre, et où il espérait d'ailleurs rétablir plus facilement ses affaires.

Mais rien encore ne pouvait arrêter l'infatigable Azad, rien encore ne pouvait lui faire lâcher prise. Résolu de faire tomber la tête de son adversaire, ou de lui ôter du moins tout moyen de pouvoir jamais reparaître à la tête d'une armée, il marcha toujours sur ses traces, et le serra toujours de très-près : il était sur le point de l'atteindre lorsque les Arabes du Dachistan, petit district du Kermesir, s'armèrent à propos pour le sauver. Leur exemple fut suivi de tous les autres Arabes de ces contrées. Au seul nom des Afghans, tous coururent aux armes, tous quittèrent leurs tentes ou leurs cabanes pour voler au combat.

En peu de jours ils furent assez nombreux pour forcer Azad à se retirer. Il se rendit à Chiras, y leva à la hâte de très-fortes contributions, enleva tous les vivres qui s'y trouvaient, et vint se fortifier à Ispahan.

Mohammed-Hassan, jusqu'alors, n'avait pas jugé à propos de sortir de sa province ; il avait vu s'engager la lutte entre Kérim et Azad sans vouloir la troubler. Les succès de ce dernier, qu'il jugeait le moins redoutable des deux, lui avaient fait plaisir ; il avait espéré un moment qu'au lieu de deux ennemis, il ne lui en resterait qu'un, et il s'était bien proposé de tomber sur celui-ci dès qu'il le verrait seul.

Les secours qu'avait obtenus Kérim, ne détruisaient pas les espérances de Mohammed-Hassan. Il pensait bien que les Arabes ne s'étaient armés tous ensemble que pour éviter de passer sous la domination des Afghans, qu'ils abhorraient encore plus que les Persans. Cette conduite, plus intéressée que généreuse, avait empêché la chute de Kérim, mais ne lui avait pas rendu ses forces. L'armée d'Azad, déjà fort affaiblie par les combats qu'elle avait livrés à l'ennemi, et par les marches forcées qu'elle avait faites en le poursuivant, dut perdre bien plus lorsqu'elle fut repoussée. Au fer des Arabes se joignirent des maladies terribles que la fatigue,

la chaleur et la mauvaise nourriture occasionnèrent. Cette armée était réduite à vingt mille hommes lorsqu'elle rentra dans Ispahan à la fin de l'été. Ainsi donc cette lutte, fatale aux deux ennemis, ne pouvait tourner qu'à l'avantage du troisième.

Azad vit bien qu'il ne pourrait pas se soutenir dans une ville ennemie, s'il ne recevait promptement des secours ; il connaissait les forces que Mohammed-Hassan avait rassemblées dans le Mazanderan, contre la capitale, et il était bien persuadé que Kérim viendrait s'y présenter au retour de la belle saison. Il se hâta donc de donner des ordres pour qu'on levât promptement, dans les provinces qui lui étaient soumises, tous les hommes en état de porter les armes, et qu'on les lui amenât à Ispahan avant la fin de l'hiver ; mais on eut beau employer, à cet effet, les moyens les plus violens, le pays était trop épuisé, et l'émigration avait été trop considérable pour qu'il reçût les renforts qu'il attendait.

Mohammed-Hassan ne doutait pas que le moment de frapper les grands coups qu'il méditait, ne fût arrivé. Abattre Azad et détruire Kérim lui parurent être l'affaire d'une campagne. Azad, selon lui, ne pouvait tenir un mois à Ispahan : cette ville était la moins propre de la Perse à soutenir un siége ; ouverte de toutes parts, on pouvait l'atteindre de partout. D'ailleurs, sa grande population la forçait nécessairement de se soumettre à quiconque était assez fort pour la bloquer. Kérim, de son côté, avait été trop affaibli pour résister long-tems. S'il se renfermait dans Chiras avec le peu de monde qui lui restait, il s'exposait à être pris ; s'il se sauvait dans le Kermesir ou dans le Loristan, il abandonnait la partie, et se mettait dans l'impossibilité de la reprendre. D'ailleurs, rien n'empêchait de l'atteindre et de le forcer jusques dans ses derniers retranchemens.

Ainsi donc, au retour du printems, en l'année 1756, Mohammed-Hassan sortit d'Aster-Abad, et se dirigea vers Ispahan avec toute la confiance que lui inspiraient ses forces et la faiblesse présumée de ses ennemis. Son armée, qu'il avait eu le tems de bien discipliner, de bien équiper, de bien approvisionner, avait été portée à plus de cinquante mille hommes. Personne, en la

voyant, ne pouvait douter que le sort de la Perse ne fût bientôt fixé.

Les calculs que Mohammed-Hassan avait faits sur les forces d'Azad, étaient parfaitement justes; mais ceux à l'égard de Kérim se trouvaient faux, comme on va en juger.

Ce Curde, après la retraite d'Azad, n'avait pas perdu un moment pour se procurer de nouvelles troupes : il avait envoyé un de ses frères dans le Loristan, pour demander du secours aux Zends, aux Bakhtiaris et à toutes les tribus curdes qui habitent cette province; il en avait fait solliciter à Kaseroun et à toutes les villes du Farsistan; il avait parcouru lui-même, durant l'hiver, le Kermesir, pour implorer de nouveau l'assistance des Arabes, sans lesquels il voyait bien qu'il lui était impossible de se remettre sur pied. Partout on s'était prêté de la meilleure grâce à lui procurer l'argent, les vivres et les hommes dont il avait besoin. Les Arabes qui l'avaient secouru quelques mois auparavant, prirent de nouveau les armes, et s'engagèrent à ne pas les quitter qu'ils n'eussent chassé les Afghans de la capitale, et ne les eussent même obligés d'évacuer le territoire persan. Mir-Nasr et Mir-Mahenna, deux frères qui se disputaient la souveraineté du petit district de Bender-Rik, avaient de même consenti à suspendre leurs querelles, et à le suivre avec leurs troupes, dans l'espoir que l'un d'eux entrerait sans trouble dans la possession qui lui était contestée, et que l'autre obtiendrait le gouvernement d'une riche province.

Toutes les forces de Kérim se trouvèrent réunies à Chiras vers la fin de l'hiver : elles consistaient en dix ou douze mille Curdes qui ne l'avaient pas abandonné, dix ou douze mille hommes de différentes tribus, que le Farsistan lui avait fournis, et vingt mille Arabes du Kermesir. Il les passa tous en revue dans les premiers jours de mars, et le 15 il se mit à leur tête et marcha vers Ispahan.

Azad n'attendit pas l'arrivée de ces deux armées; il évacua promptement la ville à la première nouvelle de leur marche, et se rendit à Tauris, tant pour se refaire que pour attendre l'issue du combat qui ne pouvait manquer d'avoir lieu entre les deux ennemis qui allaient se trouver en présence.

Kérim

Kérim arriva le premier : il entra sans difficulté dans Ispahan, et en prit de nouveau possession au nom d'Ismaël-Chah qui y était resté sans être inquiété par les Afghans.

Mohammed-Hassan arriva huit jours après ; il établit son camp à quelques lieues de la ville, et fit toutes ses dispositions pour une attaque.

Les Arabes avaient appris en route la fuite d'Azad, et s'en étaient réjouis : ils n'avaient montré aucun desir de retourner dans leur patrie ; bien au contraire, ils avaient continué gaîment leur marche, et avaient même paru décidés à aller faire la guerre dans l'Aderbidjan si Kérim le jugeait à propos. Mais lorsqu'ils virent qu'ils auraient à faire à un autre ennemi plus puissant, soit qu'ils en fussent effrayés, soit qu'ils voulussent mettre leurs services à un plus haut prix, ils demandèrent hautement qu'il leur fût permis de quitter l'armée, et de retourner dans leurs provinces, attendu que leur engagement avait fini.

Kérim eut de la peine à les retenir ; il y parvint néanmoins en caressant beaucoup les chefs, en leur faisant des présens, en leur promettant des récompenses, en répandant quelqu'argent parmi les soldats, en persuadant surtout à ceux-ci que les forces de Mohammed-Hassan étaient inférieures aux siennes.

Dès qu'il crut les murmures appaisés et la confiance rétablie, il se disposa à sortir de la ville et à livrer bataille ; il savait bien que les troupes de l'ennemi étaient dans les meilleures dispositions, et il n'était pas tout-à-fait sûr des siennes ; il connaissait les forces qu'il avait à combattre, mais il jugeait que tout retard ne pouvait manquer de lui être funeste ; il craignait de ne pouvoir pas retenir longtems les Arabes, et il avait l'espoir qu'ils feraient, dans ce moment, leur devoir ; qu'ils seconderaient ses efforts ; qu'ils contribueraient de tous leurs moyens à le faire triompher. Ce qui le déterminait d'ailleurs à tenter le sort d'un combat, c'est qu'il n'avait pas de vivres pour huit jours, et qu'il ne pouvait se dissimuler la difficulté de s'en procurer.

Mohammed-Hassan ayant eu connaissance de la résolution que Kérim venait de prendre, songea à profiter de tous les avantages

que lui donnaient le choix du terrain, le nombre de ses troupes et leur bonne volonté; il attendit de pied ferme son ennemi, le laissa avancer jusqu'à la portée du trait, et tomba sur lui avec la plus grande impétuosité. Le combat ne fut ni bien long ni bien sanglant. A peine fut-il engagé, que les Arabes quittèrent tous à la fois le champ de bataille, et qu'ils se retirèrent en bon ordre. Le reste de l'armée ne fit plus dès-lors aucune résistance; chacun songea à se tirer d'embarras par une retraite précipitée. Kérim se voyant abandonné de toutes parts, dut songer à son salut; il prit le chemin de Chiras, en invitant ses Curdes et ses Persans à venir le joindre dans cette ville.

Mohammed-Hassan poursuivit quelque tems les fuyards, après quoi il entra dans Ispahan, et en prit possession au nom du jeune chah; et comme s'il n'eût été animé que du desir de conquérir l'Empire pour le lui remettre, comme s'il n'eût eu que la noble ambition de terminer glorieusement cette entreprise, il promit solennellement de déposer les armes dès qu'il aurait soumis tous les rebelles. A l'imitation de Nadir, d'Ali-Merdan et de Kérim, il se dit l'esclave de son roi; il ne parut jamais devant lui qu'en se prosternant à ses pieds; il ne donna plus aucun ordre qu'au nom d'Ismaël-Chah.

Pour plaire encore mieux aux habitans, il n'exigea d'eux, pour le moment, rien que des vivres; il fit observer à ses troupes la plus exacte discipline; il punit sévérement tous les délits qu'elles commirent; en un mot, il se conduisit comme un homme qui veut plaire, ou, s'il faut le dire, comme un ambitieux adroit qui cherche à endormir ceux qu'il veut charger de chaînes.

Lorsqu'il eut fait, dans les administrations, tous les changemens qu'il crut nécessaires, et que tout fut organisé selon ses desirs, il ne songea plus qu'à porter le dernier coup à Kérim.

Il quitta Ispahan dans le courant de juin, après y avoir laissé dix mille hommes de garnison, et il prit la route de Chiras, dont il espérait de s'emparer facilement. Kérim s'y était enfermé avec le reste de ses troupes, consistant en une vingtaine de mille hommes. Il avait en outre intéressé les habitans en sa faveur, et les avait

fait armer; de sorte qu'il se trouva en état de tenir tête à Mohammed-Hassan lorsqu'il parut.

Celui-ci établit son camp à peu de distance de la ville, et se mit bientôt en état de l'assiéger. Il avait une artillerie formidable qu'il éleva sur divers points; mais comme personne, dans son armée, n'était en état de la bien diriger, elle ne fit pas un grand mal aux assiégés : les dommages qu'elle occasionnait aux remparts, étaient réparés sur-le-champ. Les sorties que Kérim ordonna pour détruire ces batteries et se procurer des vivres, furent bien plus meurtrières : on se tua beaucoup de monde de part et d'autre, sans obtenir pourtant de résultat. Mais vers la fin de l'été, cinq cents Curdes du Loristan étant parvenus à faire entrer dans la ville un convoi très-considérable qu'ils y amenaient, Mohammed-Hassan ne jugea pas à propos de continuer le siége; il se retira avec toutes ses troupes, et vint passer l'hiver à Ispahan.

Au retour de la belle saison, l'an 1757, persuadé que Kérim n'était pas en état de se mettre en campagne, ni de rien entreprendre contre lui pendant son absence, il prit avec son armée la route de Tauris, résolu de ne pas quitter l'Aderbidjan qu'il n'eût soumis cette province, et qu'il n'eût ôté à Azad tout espoir de se relever s'il ne pouvait avoir sa tête.

Le voisinage d'un ennemi aussi actif, aussi entreprenant lui faisait toujours craindre qu'il ne profitât de son éloignement pour tomber sur ses possessions; il craignait surtout pour le Guilan, qu'il avait affaibli en retirant l'année d'auparavant une partie des troupes qui s'y trouvaient.

Ces craintes étaient peu fondées; Azad était réduit aux dernières extrémités : ses troupes, mal payées, menaçaient de le quitter. Les habitans, fatigués de leurs brigandages, appelaient à grands cris un libérateur. Les Lezguis, qu'il était dans l'impuissance de solder, lui refusaient toute assistance. Hors d'état de tenter un coup de main, encore moins de se mesurer en rase campagne avec un ennemi très-supérieur en nombre, Azad voulut s'enfermer dans Tauris, mais il n'avait ni les vivres ni toutes les munitions qui lui étaient nécessaires pour soutenir un siége.

Les officiers-généraux de son armée, qui connaissaient son embarras, et qui n'en auguraient rien de bon, n'attendirent pas que Mohammed-Hassan fût aux portes de la ville pour traiter avec lui : la plupart d'entr'eux désertèrent avec leurs troupes, et vinrent se ranger sous les drapeaux du plus fort et du plus riche, avant même d'avoir reçu sa réponse. Mohammed-Hassan les reçut très-bien, et les prit à sa solde.

Azad vit cette désertion sans s'effrayer : Fétah-Ali-Khan son ami, et le plus considéré de ses généraux, lui restait attaché avec sept ou huit mille hommes ; cela lui suffisait. Il l'envoya à Urmia avec ordre d'attendre dans cette place les secours qu'il espérait lui amener bientôt, et avec cent hommes seulement il prit le chemin de Bagdad.

Il s'était flatté de trouver auprès des Turcs l'assistance dont il avait besoin. Il avait espéré qu'au moyen d'une cession qu'il s'engagerait à faire du côté de Kermanchah ou dans le Haut-Curdistan, Suleyman, pacha de Bagdad, favoriserait sa rentrée dans l'Aderbidjan, et même l'aiderait à conquérir toute la Perse.

Dans cette espérance il fit, pour se rendre auprès de lui, toute la diligence dont sa petite troupe fut capable, et il se trouva dans Bagdad presqu'aussitôt que Suleyman fut informé de sa marche : il avait suivi de très-près les couriers que l'on avait expédiés des frontières, tant il était pressé de mettre ses projets à exécution.

Le pacha ne jugea point à propos de fournir à Azad les secours qu'il demandait ; il avait besoin de ses troupes pour contenir les Arabes et les Curdes de son pachalik. D'ailleurs, il lui était très-expressément défendu par la Porte, de prendre jamais aucune part aux querelles de ses voisins.

Azad insista beaucoup sur les avantages que la Porte othomane retirerait de son union avec la Perse ; il fit valoir l'uniformité de religion qui en résulterait pour les deux États, et parla longuement des sacrifices qu'il était disposé à faire envers le pacha s'il voulait se prêter à ses vues. Suleyman opposa toujours les ordres du sultan. Quant aux offres qui lui étaient personnelles, il dit que, satisfait de gouverner en souverain de vastes contrées, il n'avait nullement

envie de courir après de nouvelles possessions. Du reste, il invita Azad à quitter le plus tôt possible le territoire othoman, afin de ne pas donner aux Persans le prétexte de faire un jour la guerre aux Turcs.

Azad prit alors le parti de se rendre en Géorgie, et d'essayer s'il ne serait pas plus heureux auprès d'un prince chrétien, dont il avait été l'ennemi, mais avec lequel il avait vécu en assez bonne intelligence depuis la paix qu'ils avaient faite.

Teymouras était mort; Héraclius son fils lui avait succédé : il reçut très-bien Azad, lui permit de vivre comme simple particulier dans Tiflis, lui accorda un revenu honnête, mais il ne voulut jamais écouter aucune proposition tendante à faire la guerre à la Perse.

Les secours qu'Azad demandait au prince de Géorgie seraient probablement venus trop tard. Mohammed-Hassan s'était déjà emparé de tout l'Aderbidjan et des villes de l'Irak-Adjem que son ennemi avait occupées. Casbin, Sultanie, Ardebil, Tauris, Khoï, avaient ouvert leurs portes : la conquête de toute cette contrée n'avait donné que la peine de la parcourir. Urmia seule avait résisté. Cette ville, nommée *Ouroumi* par les Turcs et les Persans, est peu considérable : elle est située à peu de distance du lac du même nom, vers le sud-ouest; elle a une citadelle que sa position sur des rochers élevés rend imprenable de vive force, chez un peuple qui ignore l'art d'attaquer les places; elle fut bloquée par une partie de l'armée, tandis que l'autre courait après quelques corps détachés, qui exerçaient des brigandages dans la province.

Fétah-Ali ne voyant pas arriver, à la fin de l'été, les secours qui lui avaient été promis, ne voulut point attendre d'être réduit à la dernière extrémité; il traita avec l'ennemi, et lui ouvrit les portes de la ville et de la forteresse.

Fétah-Ali passait pour un des meilleurs généraux qu'il y eût en Perse. Mohammed-Hassan se l'attacha par des présens et par la promesse de lui donner un des premiers gouvernemens du royaume. En attendant, il le laissa à Urmia avec quatre mille Kagiars, dont la fidélité ne pouvait être équivoque, et il emmena toute la garnison qu'il incorpora dans l'armée.

Il ne restait, dans tout le nord de la Perse, plus d'ennemis à combattre, plus de villes à soumettre, plus de brigands à détruire. Depuis l'Araxe et la mer Caspienne jusqu'aux environs de Chiras, tout était soumis à Mohammed-Hassan. La capitale était à ses ordres : le sort du jeune chah dépendait de lui; ses forces se montaient à plus de cent mille hommes; rien ne semblait devoir lui résister; encore un effort, encore un succès, et toute la Perse ne reconnaissait plus d'autre maître que lui.

L'Aderbidjan était une conquête trop importante pour que Mohammed-Hassan n'y fît pas quelque séjour. Il y passa l'hiver, et employa cette saison à parcourir les villes principales, à mettre en bon état les fortifications, et à s'assurer de la fidélité de tous ceux à qui il confia des troupes et accorda des pouvoirs.

Au retour de la belle saison, en 1758, dès que les routes furent praticables, il se rendit à Ispahan, et y resta quelques jours, moins pour passer en revue son armée, que pour faire étalage de ses forces.

Les succès avaient tellement enflé l'orgueil de ce chef, il marchait à un triomphe si certain, qu'il ne crut pas devoir s'astreindre, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, à tout le cérémonial qu'il s'était auparavant imposé envers le jeune chah. Que dis-je? Il ne daigna pas même le voir; il lui retira la garde d'honneur qu'Ali-Merdan lui avait donnée, que Kérim lui avait conservée, et à laquelle Azad n'avait pas touché, et il en substitua une autre qui ne devait pas le perdre de vue. Ismaël cessa pour lors d'être roi; il fut son prisonnier.

Les habitans d'Ispahan ne furent pas traités non plus avec la douceur, avec les ménagemens qu'il avait mis jusqu'alors : il en exigea de fortes sommes d'argent, et leur enleva tous les vivres qu'ils avaient; il fit arrêter plusieurs seigneurs, et les dépouilla de leurs biens, sous prétexte qu'ils entretenaient une correspondance avec ses ennemis. Les Arméniens de Julfa furent plus particulièrement l'objet de ses recherches. Il rançonna fortement tous ceux qu'il crut riches ou seulement dans l'aisance. Ses troupes commirent, sans en être punies, des crimes qui dûrent révolter; elles exercèrent dans

la perception des taxes, des violences qui achevèrent d'irriter tous les esprits.

Cette conduite, à laquelle on ne s'attendait pas, fut très-favorable à Kérim. La comparaison qu'on faisait de ces deux chefs, était toute à l'avantage du Curde. Jamais celui-ci ne s'était démenti envers le peuple; jamais il n'avait abusé de sa force; jamais aucun de ses officiers n'avait osé commettre une injustice ou exercer une violence sans en être puni.

Mohammed-Hassan sortit d'Ispahan à la fin d'avril 1758, accompagné de toutes les malédictions des habitans; mais il s'en moquait: il était à la tête de quatre-vingt mille hommes; il en laissait dix mille pour contenir la capitale; il en avait dix autres dans l'Aderbidjan, le Guilan et le Mazanderan. Jamais, depuis la mort de Nadir-Chah, on n'avait vu tant de forces réunies dans la même main; jamais on n'avait vu une si belle armée.

Elle arriva, vers la fin de mai, sous les murs de Chiras. L'abondance était partout : hommes et chevaux trouvaient aisément de quoi pourvoir à leurs besoins; les champs étaient couverts de plantes céréales; les orges étaient déjà mûrs; les fromens étaient sur le point de l'être; l'herbe n'avait jamais été si haute ni si touffue. Partout des troupeaux nombreux de moutons, de bœufs, de chameaux rassuraient les soldats sur leurs subsistances. Il n'y avait pas à la vérité d'autres magasins que ceux des champs, mais ils semblaient être inépuisables. Moyennant quelques détachemens envoyés dans tous les villages de la contrée, les vivres ne pouvaient manquer d'arriver au camp, et d'y procurer l'abondance.

Pendant que quelques chefs s'occupaient de cet objet, Mohammed-Hassan se hâtait de faire toutes les dispositions qu'il jugeait nécessaires pour assiéger la place: il traça son camp à une demilieue des remparts; il éleva des batteries sur plusieurs points, et fit menacer les habitans de les exterminer tous s'ils faisaient résistance.

Kérim de son côté, trop faible pour sortir et livrer bataille à l'ennemi, employa, pour le vaincre, un moyen qui réussit presque toujours dans ces contrées, où l'or est la première idole des peuples.

il en offrit, par des espions, à ceux des soldats qui déserteraient les drapeaux de Mohammed-Hassan, et viendraient se ranger sous les siens. Les troupes qui avaient servi Azad, et que Mohammed avait depuis peu à sa solde, furent les premières à en donner l'exemple; les Turcomans les imitèrent; les Ouzbeqs, au nombre de trois mille, quittèrent le camp tous à la fois, précédés de leurs chefs.

Ce qui accéléra la désertion, ce fut une sortie qui fut faite de nuit par Scheik-Ali, proche parent de Kérim et le premier de ses généraux. Scheik-Ali était un de ces hommes qu'aucun danger n'effraie, qui joignent à du courage et de l'audace, une conception prompte, un coup-d'œil juste et une exécution rapide. A la tête de cinq ou six mille cavaliers curdes, il battit et dispersa tous les détachemens que l'ennemi avait envoyés dans les villages voisins; il leur enleva tous les vivres qu'ils portaient au camp; il surprit un grand nombre de chevaux et de chameaux que l'on faisait paître dans une vallée couverte de pâturages, et arrosée par le Bender-Émir (1), et il eut le bonheur de rentrer au bout de neuf jours, sans être pour ainsi dire apperçu des assiégeans.

Scheik-Ali ne s'était pas contenté d'enlever les vivres destinés au camp ennemi : il avait mis le feu aux champs de blé qu'il avait rencontrés; il avait donné ordre aux cultivateurs de détruire toutes leurs moissons, d'enlever tout ce qu'ils avaient de précieux, et de gagner avec leurs troupeaux les montagnes qui se trouvaient le plus à leur portée; il s'était engagé à les faire indemniser par Kérim lorsque le siége serait levé.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Dans huit ou dix jours presque toute la province fut dévastée, et se trouva déserte; ce qui priva presque subitement les assiégeans des subsistances sur lesquelles ils comptaient.

Pour favoriser encore plus la désertion, Scheik-Ali eut ordre de continuer ses sorties et d'inquiéter le camp : il y fut toujours heureux; il obtint chaque fois des succès; il démonta ou détruisit

(1) Ou l'Araxe des Anciens.

presque

presque toutes les batteries de l'ennemi, et il ne rentra jamais qu'il ne vît grossir sa troupe.

Mohammed-Hassan avait voulu arrêter le mal dans son principe, mais il n'avait pu en venir à bout : c'était une épidémie contre laquelle échouent tous les efforts humains. Elle fut bientôt au point, qu'il dut songer lui-même à décamper s'il ne voulait s'exposer à être pris. Il quitta Chiras à la fin de juin, avec une poignée d'hommes, pour se rendre à Ispahan, où il espérait trouver intacte et saine la garnison qu'il y avait laissée. Vaine espérance! La contagion s'y était glissée avec la nouvelle des mauvais succès qu'il avait eus.

Ainsi donc cette armée si nombreuse, si formidable, qui faisait trembler toutes les provinces, qui avait enflé l'orgueil de son chef, au point de lui faire négliger tous les devoirs, toutes les bienséances, ne put résister à une ruse de guerre; elle fut mise en pièces sans combattre, et de ses débris elle fut doubler et tripler les forces de celui qu'elle semblait devoir écraser de sa masse.

Mohammed-Hassan ne s'arrêta point à Ispahan. Il y avait trop de danger pour lui de s'enfermer, avec peu de monde, dans une ville qu'il avait mécontentée. Il se rendit, sans perdre de tems, à Aster-Abad avec dix ou douze mille Kagiars qui lui étaient restés fidèles. Là, séparé du reste de la Perse par de très-hautes montagnes, il se flattait de repousser facilement toute attaque que son ennemi voudrait tenter, et de réparer, dans le courant de l'hiver, les pertes qu'il venait d'éprouver.

Kérim, ne pouvant espérer de l'atteindre dans sa fuite, ne se donna pas la peine de le poursuivre; il resta encore quelque tems à Chiras, et ne se rendit, en septembre, à Ispahan, qu'après avoir organisé son armée, et s'être assuré d'elle par tous les moyens qui étaient en son pouvoir.

A son arrivée à la capitale, les habitans sortirent avec empressement de leurs maisons, et accoururent en foule au-devant de lui, témoignant, par des cris de joie, par des chants d'allégresse, toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de le revoir triomphant. Ils apportaient des vivres pour l'armée, et avaient pour le chef des

présens de peu de valeur sans doute, mais qui devenaient précieux par la manière dont ils étaient offerts.

Kérim fut très-sensible à ce témoignage unanime et spontané des habitans de la première ville du royaume; il le regarda comme la plus douce et la plus flatteuse récompense de tout ce qu'il avait fait en leur faveur, et comme un présage certain d'un succès plus glorieux. Pouvait-il, après cela, ne pas redoubler d'efforts pour rendre heureux un peuple qui exprimait ses sentimens de reconnaissance, d'attachement et de fidélité d'une manière si franche, si généreuse?

A l'exemple de la capitale, toutes les villes que Mohammed-Hassan avait en dernier lieu dépouillées, s'empressèrent d'envoyer des députés à Kérim, et de célébrer son retour par des fêtes. Gulpaïgan, Yesd, Cachan, Kom, Téhéran, Casbin, Amadan, Kermanchah, Néhavend, reconnurent, avec des transports de joie, la souveraineté d'Ismaël, et demandèrent que la régence restât entre les mains de celui qui n'avait cessé de combattre pour son roi. Il n'y eut que Sultanie, Tauris, Ardebil et tout le reste de l'Aderbidjan, où Mohammed-Hassan avait des troupes, qui ne purent exprimer leur vœu. Quant au Guilan et au Mazanderan, le pouvoir du gouverneur y était trop bien établi pour espérer de les soumettre autrement que par la force.

Cette entreprise, d'une très-difficile exécution, fut confiée à l'homme qui était sans doute le mieux en état d'en venir à bout.

Vers la fin de l'hiver, l'an 1759, Scheik-Ali eut ordre de s'avancer jusqu'à Téhéran avec dix ou douze mille cavaliers, pour tenter de pénétrer dans le Mazanderan aussitôt que la saison le permettrait. Les premiers efforts qu'il fit pour franchir les portes caspiennes ne réussirent pas; elles étaient gardées par de très-forts détachemens que Mohammed-Hassan y avait envoyés. Pour forcer ces passages, il aurait fallu combattre long-tems, et se résoudre à perdre beaucoup de monde; ce qui aurait ôté à Scheik-Ali les moyens de poursuivre ses opérations dans le Mazanderan.

Ces considérations lui firent prendre le parti d'envoyer secrétement des émissaires, pour tâcher de corrompre ceux qu'il ne

pouvait combattre sans danger. Le premier à qui il s'adressa, se nommait *Mohammed;* c'était un homme qui passait pour avoir encore plus d'ambition que de courage, encore plus de souplesse que de talens; il devait son avancement et sa fortune à Mohammed-Hassan; il avait gouverné la province en son absence; il défendait alors, avec quatre mille hommes, le passage le plus important. Scheik-Ali lui fit offrir une somme d'argent assez forte et le gouvernement en chef de la province, avec le titre de khan, s'il voulait se joindre à lui pour en faire la conquête au nom d'Ismaël ou de Kérim.

Mohammed, attaché à son bienfaiteur par les liens de la reconnaissance, du devoir et de l'honneur, repoussa d'abord avec indignation les propositions qui lui étaient faites; mais réfléchissant ensuite à la position critique dans laquelle il se trouvait, menacé par une armée qui ne pouvait manquer d'être bientôt renforcée, craignant d'être entraîné dans la chute de son chef, desirant aussi de s'avancer plus rapidement et d'une manière plus sûre, il se décida à trahir celui qu'il aurait dû servir et défendre jusqu'à la mort. Il promit aux émissaires d'ouvrir les passages qu'il gardait, et de se joindre à Scheik-Ali dès que celui-ci lui aurait fait passer la somme qui lui était offerte, et aurait pris l'engagement par écrit de l'installer dans le gouvernement de la province aussitôt qu'ils en auraient chassé Mohammed-Hassan.

Enchanté d'avoir réussi dans son entreprise, Scheik-Ali n'hésita pas à donner toutes les sûretés qu'on lui demandait. Lorsque tout fut bien arrêté de part et d'autre, Mohammed envoya au-devant de Scheik-Ali quelques-uns de ses principaux officiers, tant pour lui servir d'otages, que pour lui montrer les chemins qu'il fallait prendre. Par ce moyen, l'armée arriva sans accident à Firuscuh, d'où elle se dirigea dans le Bas-Mazanderan.

Mohammed-Hassan était alors à Saron avec huit ou dix mille hommes. Dès qu'il apprit la trahison de son général et la marche de Scheik-Ali, il ne se dissimula pas le danger qu'il courait, mais il n'y avait pas moyen de reculer. Le Khorassan lui était fermé; la route du Guilan était impraticable dans cette saison: il n'avait point

de vaisseaux pour traverser la Caspienne; il ne pouvait, avec la cavalerie, gravir les montagnes du Tabéristan; il ne lui restait pas même la ressource de s'enfermer dans une place forte, puisqu'il n'aurait pas eu le tems d'y faire entrer assez de vivres pour soutenir un siége. Il fallut donc se résoudre à combattre malgré l'infériorité du nombre, et malgré la frayeur que la conduite de Mohammed avait inspirée à ses troupes.

Sarou n'est qu'à trois journées de Firuscuh (1), où se termine le défilé; de sorte que Mohammed-Hassan se vit l'ennemi sur les bras presqu'aussitôt qu'il eut connaissance de la trahison de son général.

Avant de se présenter à l'ennemi, il fit, pour ranimer ses troupes, tout ce que la prudence lui dicta; il employa, pour leur inspirer une confiance qu'il n'avait pas lui-même, tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Caresses, libéralités, récompenses, promesses, faux rapports, fausses annonces, tout fut mis en usage par ce chef intelligent, pour se tirer du mauvais pas où il se trouvait engagé.

Pendant le combat, on le vit commander en habile général, et se battre comme le plus intrépide soldat. On le vit se porter partout où sa présence était nécessaire. Vingt fois il affronta la mort pour soutenir des corps entiers qui chancelaient; vingt fois il se mit à leur tête pour les ramener à la charge.

Tant d'efforts, tant de courage, tant de présence d'esprit, eussent été couronnés du succès si Mohammed-Hassan eût été un peu mieux secondé par ses officiers, s'il avait pu surtout effacer, dans le soldat, l'impression qu'avaient produite la défection d'un général et l'apparition presque subite d'une armée plus nombreuse, et commandée par l'homme qu'on jugeait le plus redoutable de la Perse.

Scheik-Ali remporta donc sur son adversaire la victoire la plus complète. Mohammed-Hassan, blessé en plusieurs endroits, fut obligé de chercher son salut dans la fuite, accompagné seulement de quelques officiers.

(1) Environ vingt lieues communes.

Il prenait la route d'Aster-Abad, et se trouvait déjà aux environs d'Achraf lorsqu'il eut le malheur de s'engager dans des marécages, d'où il ne put sortir assez tôt. Il y fut atteint par une troupe de cavaliers, qui n'avait cessé de le poursuivre, et reconnu par un esclave nègre de Scheik-Ali, qui le somma de se rendre. Comme il fit résistance et qu'il cherchait à se faire jour, il fut tué, et sa tête fut portée en triomphe au vainqueur.

Après cette victoire, Scheik-Ali parcourut le Mazanderan et le Tabéristan sans trouver aucun obstacle : il en prit possession au nom d'Ismaël et de Kérim ; il laissa à Aster-Abad, pour gouverneur, l'homme à qui il devait sa conquête ; il s'empara de tous les trésors de Mohammed-Hassan, et emmena à Ispahan tous ses fils en otage. Ils étaient au nombre de sept, et se nommaient Hussein-Khan, Aga-Méhémet-Khan, Djaffar-Kouli-Khan, Ala-Kouli-Khan, Riza-Kouli-Khan, Moustapha-Kouli-Khan, et Morteza-Kouli-Khan.

CHAPITRE XVI.

Presque toute la Perse se soumet à Kérim. Fétah-Ali-Khan s'empare de l'Aderbidjan; il est assiégé dans Urmia; il se rend auprès de Kérim, et implore sa clémence. Tentatives d'éloigner Kérim de la régence; il convoque un divan, prend le titre de vékil, et enferme Ismaël dans la forteresse d'Abada. Kérim fait bâtir un palais à Chiras, et transfère dans cette ville le siége de l'Empire; il fait la guerre au scheik de Bender-Rik et au scheik Suleyman. Mœurs des Arabes du Kermesir. Siége et prise de Bassora. Mort de Kérim.

La mort de Mohammed-Hassan et la retraite d'Azad en Géorgie semblaient ne plus laisser d'ennemis à Kérim. Charokh, aveugle, ne demandait qu'à vivre en paix dans le Khorassan, et Achmed, satisfait d'avoir enlevé aux Persans le Kandahar, le Ségestan et Hérat, ne songeait plus qu'à porter ses armes à l'orient de ces provinces.

La soumission du Mazanderan devait nécessairement entraîner celle du Guilan. Hidéat, qui était gouverneur de cette dernière province, ne pouvant espérer de s'y maintenir par la force, prit le parti d'envoyer de très-riches présens au vainqueur, et de solliciter la faveur d'être confirmé dans un poste qu'il jurait de conserver fidellement, et de défendre contre tous les ennemis de son nouveau maître, avec le même courage, le même zèle, le même dévoûment qu'il eût mis pour l'ancien s'il eût vécu.

Hidéat obtint ce qu'il demandait moyennant des otages qu'il fut obligé de faire passer à Ispahan.

Les gouverneurs du Kerman et du Laarestan, qui jusqu'alors s'étaient maintenus indépendans, et n'avaient jamais voulu se

déclarer pour aucun parti, se décidèrent à faire passer des présens à Kérim, et à reconnaître la souveraineté d'Ismaël; mais leur soumission était accompagnée de la demande formelle d'être maintenus dans le gouvernement de leurs provinces.

Satisfait de tirer dorénavant de ces deux khans les subsides accoutumés et les troupes dont il avait besoin, Kérim leur fit passer les diplômes qu'ils demandaient, en leur enjoignant néanmoins de lui envoyer les personnes de leurs familles qu'il leur désignait, et à qui il offrait des grades honorables dans l'armée.

Les scheiks arabes répandus dans les divers districts du Kermesir se soumirent sans difficulté, excepté deux d'entr'eux, Mir-Mahenna et Scheik-Suleyman, à qui le régent fut obligé, par la suite, de faire la guerre.

Mir-Mahenna, qui avait été un des premiers, sous les murs d'Ispahan, à engager les Arabes à quitter les drapeaux de Kérim, et qui était venu s'emparer de Bender-Rik au préjudice de Mir-Nasr son frère, ne refusa pas formellement de se soumettre, mais il prétexta ses propres besoins pour ne faire passer à Kérim ni hommes ni argent.

Scheik-Suleyman, Khiabi, dont la tribu habite à l'est du Schat-el-Arab, et qui se trouvait possesseur de toute la contrée qui s'étend depuis l'embouchure du fleuve et la partie la plus septentrionale du golfe jusqu'aux environs d'Avisa et de Schuster, refusa aussi d'envoyer des subsides et son contingent de troupes, sous prétexte que son pays était épuisé.

Mais un ennemi bien plus dangereux se montrait dans l'Aderbidjan. Fétah-Ali-Khan, ce général d'Azad, que nous avons dit avoir été laissé à Urmia par Mohammed-Hassan avec quatre mille Kagiars, bien loin de quitter les armes, de congédier ses troupes ou de les mettre à la disposition de Kérim, ainsi que celui-ci l'espérait, travailla au contraire à en lever de nouvelles, et à se fortifier par des alliances. Il s'adressa pour cela au prince de Géorgie, aux Lezguis, au khan du Guilan, à ceux du Kerman et du Laarestan, et à tous les scheiks arabes de la côte maritime. Le refus du premier de se mêler des affaires de la Perse, la lenteur que les

Lezguis mirent à se décider, la soumission des trois khans et celle de presque tous les scheiks arabes ne le rebutèrent pas. Il parvint par ses intrigues, par ses menaces et par ses armes, à s'emparer de tout l'Aderbidjan; il se crut assez fort pour ne plus dissimuler ses prétentions.

Kérim avait plusieurs fois sommé ce nouvel ennemi de mettre bas les armes; il lui avait même fait offrir un des premiers grades dans l'armée, ou une des premières places du royaume s'il voulait imiter le gouverneur du Guilan. Fétah-Ali avait toujours fait des réponses évasives; il avait cherché à gagner du tems, afin d'être mieux en mesure de résister s'il était attaqué.

Lorsque Kérim eut perdu tout espoir de ramener ce général par l'appât des bienfaits, il prit le parti de le réduire par la force des armes. Il partit à cet effet d'Ispahan en avril 1761, avec une armée considérable, et se dirigea vers l'Aderbidjan par la route de Cachan, Kom, Sava et Casbin.

Fétah-Ali, qui n'avait guère plus de dix mille hommes à lui opposer, quitta Tauris à la première nouvelle de sa marche, et vint s'enfermer dans Urmia, qu'il avait bien approvisionnée et mise dans un bon état de défense.

Arrivé à Sultanie, Kérim détacha de son armée dix ou douze mille hommes, dont il donna le commandement à Scheik-Ali, avec l'ordre de se porter sur Tauris et Ardebil, et de soumettre ces villes, ainsi que toute la province, pendant qu'il irait lui-même faire le siége d'Urmia.

Scheik-Ali ne trouva aucun obstacle dans sa marche: toutes les villes de l'Aderbidjan lui ouvrirent leurs portes, et le reçurent comme un libérateur; mais Urmia tint bon, et se défendit avec courage. Kérim ne put ni s'en emparer ni faire des progrès sensibles, malgré toute l'ardeur qu'il y mit, et la nombreuse artillerie qu'il y employa: il perdit beaucoup de monde dans les diverses attaques qu'il entreprit; ce qui l'obligea de convertir le siége en blocus.

Pendant que les assiégeans ravageaient les environs pour ôter toute ressource aux assiégés, et que ceux-ci faisaient de fréquentes sorties

sorties pour se procurer des vivres et des fourrages, les deux commandans prirent la résolution de se défaire l'un de l'autre par un assassinat.

Fétah-Ali voulait se débarrasser promptement d'un ennemi qui pouvait s'opiniâtrer à rester autour de la place, et Kérim ne voyait que ce moyen de se rendre maître d'une ville qu'il savait être très-forte et très-bien approvisionnée.

Cette étrange manière de se défaire d'un ennemi armé est autorisée dans ce pays par l'usage, les mœurs, l'opinion : on sait qu'elle flétrirait en Europe un militaire qui voudrait y avoir recours. En Perse, on n'a jamais regardé comme un déshonneur ou comme une lâcheté de plonger un poignard dans le sein d'un ennemi qui n'est pas en mesure de se défendre, et de se servir pour cela de la main d'un autre. Celui-là même qui porte le coup, n'est déshonoré que lorsqu'il trahit l'amitié, ou qu'il manque à la reconnaissance. Si c'est un homme du parti ennemi, ou simplement quelqu'un qui n'a jamais reçu de bienfait, qui n'a point contracté d'engagement, son action n'est pas toujours approuvée ; mais elle n'a en elle-même rien de déshonorant, surtout lorsqu'elle émane d'un ordre qu'on ne peut se dispenser d'exécuter sans risque.

Mais ici ce sont les officiers eux-mêmes qui se chargent de cet attentat : ce sont ceux qui doivent leur grade, leur bien-être à l'homme dont ils veulent percer le cœur.

Celui qui s'était engagé de porter le coup fatal à Kérim, était un de ses généraux : il se nommait Ibrahim-Khan ; il avait, à ce qu'on croit, eu part à l'assassinat de Nadir, et s'y était enrichi ; il espérait cette fois monter au premier rang en abattant celui qui l'occupait.

Obligé, pour l'exécution de son dessein, de se confier à quelques personnes dont l'assistance lui était nécessaire, Ibrahim fut découvert, convaincu, et exécuté à la tête des troupes qu'il commandait.

Fétah-Ali était menacé par trois officiers-généraux, qui s'étaient engagés, après l'avoir tué, de rendre la place et de passer au service de Kérim. Il les aurait fait arrêter sans doute et les aurait envoyés

au supplice s'ils n'avaient été fortement soutenus par les troupes qu'ils avaient à leurs ordres, et si celles-ci n'avaient déjà manifesté plusieurs fois leur mécontentement de se battre pour une cause qui leur était devenue étrangère depuis que Mohammed-Hassan n'existait plus. Fétah-Ali, ne doutant bientôt plus que toute la garnison ne fût gagnée, prit le parti de sortir de la ville seul et sans armes, et d'aller se mettre à la merci de son ennemi, qu'il redoutait encore moins que ses propres soldats.

Conduit devant Kérim, il se nomma, et se jeta à ses pieds en lui disant : « Seigneur, je sais que vous demandez ma tête, je vous » l'apporte : je mérite la mort pour avoir voulu vous combattre » lorsque j'aurais dû m'empresser de vous servir ; je viens la rece- » voir de votre main ; frappez, punissez vous-même le coupable » qui a osé vous offenser..... Mais si la générosité vous portait à » me pardonner, si par bonté vous me laissiez une vie qu'il ne tient » qu'à vous de me ravir, vous n'auriez pas dans votre armée de » serviteur plus fidèle, de guerrier plus dévoué. Quels que fussent » les dangers qu'il me fallût affronter pour vous, ils ne seraient » jamais en proportion de mon zèle et de mon attachement. Vous » m'avez depuis long-tems commandé l'admiration; daignez aujour- » d'hui me forcer à la reconnaissance. Que je vous doive la vie; » elle ne sera plus employée qu'à mériter votre estime et à vous » faire oublier mes erreurs. »

Kérim était trop généreux, trop bienfaisant pour frapper l'ennemi qui tombait à ses pieds; il le releva avec bonté, lui pardonna, le reçut dans son armée, et lui donna, peu de tems après, un corps de troupes à commander.

Après le départ de Fétah-Ali, les officiers-généraux, parmi lesquels on remarquait Mir-Kunéh-Khan, Arabe, proposèrent, dans une assemblée qu'ils convoquèrent à cet effet, d'envoyer une députation à Kérim, pour lui faire part qu'ils avaient résolu de lui ouvrir les portes de la ville, et de mettre bas les armes; ce qui fut généralement adopté. Par cette démarche, officiers et soldats obtinrent la faculté de se retirer chez eux avec leurs armes et leur bagage, ou de prendre du service dans l'armée des assiégeans.

Toutes les provinces persanes situées entre la Géorgie et la Caspienne, depuis le Guilan jusqu'aux environs de Terki et du fleuve Térek, appartenaient pour lors au khan de Kouba, nommé Fétah-Ali-Khan, qu'il ne faut pas confondre avec le général de même nom, dont nous venons de parler.

Kouba est une très-petite ville du Chyrvan, située sur la petite rivière qui se rend au port de Nizabad; elle est à cinq ou six lieues de la Caspienne, à quinze lieues sud de Derbent, à dix-huit nord-ouest de Bakou. Sous le règne de Nadir, le khan de Kouba était sous la dépendance de celui de Bakou; mais Fétah-Ali, qui avait succédé depuis peu à son père Hussein-Ali, avait trouvé le moyen de s'y rendre puissant, et de soumettre par les armes les khans de Derbent et de Bakou.

Kérim ne fut pas fâché de trouver en lui un homme en état de contenir les Lezguis, qui n'ont jamais cessé d'inquiéter le nord de la Perse, et d'en imposer au prince de Géorgie. Fétah-Ali lui ayant envoyé sa soumission, appuyée sur des présens considérables, il le confirma dans le gouvernement général des provinces du Mogan, du Chyrvan et du Daghestan, après avoir réglé les subsides que ce khan lui ferait passer chaque année, et avoir reçu les otages qui devaient répondre de sa fidélité.

Il restait à soumettre le prince de Géorgie, et ôter à Azad tout espoir de se relever un jour. Kérim fit menacer Héraclius de lui faire la guerre s'il ne se remettait, comme ses aïeux, sous la dépendance de la Perse, s'il n'évacuait promptement Érivan et tous les pays qu'il avait envahis au nord de l'Araxe, et s'il ne lui envoyait Azad sous bonne escorte; il promettait, à l'égard de celui-ci, de le traiter d'une manière honorable, soit qu'il prît du service dans l'armée, soit qu'il voulût vivre dans Ispahan ou dans Chiras comme un simple particulier.

Héraclius, plus timide ou plus prudent que son père Teymouras n'avait été, préféra de s'affermir dans ses États, en se soumettant à Kérim, plutôt que de risquer de les perdre en lui faisant la guerre; il céda de bonne grâce tout ce que son père avait usurpé sollicita le diplôme qui devait le confirmer dans la dignité de sultan

du Kacket et du Karduel, qui forment, à proprement parler, la Géorgie persane, et il engagea Azad à se rendre sans délai auprès du régent qui le réclamait.

Azad obéit sans murmurer, et parut devant Kérim avec ce calme, avec cette noble assurance, avec cette fierté, apanages de l'homme que la crainte ne peut atteindre, que l'adversité ne peut abattre, que le souvenir de ses victoires enorgueillit.

Kérim, en le voyant, l'invita à s'asseoir à ses côtés, et lui tendit la main en signe d'amitié. Azad la baisa respectueusement, et s'assit en lui disant : « Que le ciel favorise toutes vos entreprises ; qu'il » mette toujours à vos pieds tous ceux qui, comme moi, voudront » s'opposer à vos desseins. J'ai eu l'ambition de régner, non pour » faire, comme vous, le bonheur des peuples, mais pour les tour- » menter, pour leur ravir le fruit de leurs travaux, pour leur arra- » cher le plus cher de leur bien, leurs enfans ; j'en ai été puni ; ils » ont dû m'abandonner : le ciel a dû mettre la couronne sur votre » tête, plutôt que sur la mienne ; je me soumets à ses justes dé- » crets, et me prosterne à vos pieds. Vous êtes dès ce moment » mon maître et mon roi ; je ne suis plus que votre esclave : ce nom » me sera doux si vous daignez quelquefois jeter sur moi un regard » de bienveillance, et m'accorder l'estime et la confiance que je ne » cesserai de mériter. »

Kérim le releva, et lui dit : « Azad, je ne vous ai appelé auprès » de moi que parce que j'ai espéré de vous procurer un sort plus » doux que vous ne pouviez l'avoir en Géorgie. Oublions nos que- » relles, soyons amis, et croyez que ce n'est pas l'homme le plus » élevé qui est le plus heureux. Le bonheur ne va pas ordinaire- » ment se placer dans un cœur que l'ambition ou les desirs tour- » mentent ; il ne saurait pas non plus se fixer dans celui qui est dans » un état de satiété. Il ne tient qu'à vous de n'avoir rien à envier » à personne, et de vous mettre dans la position la plus favorable » pour fixer le bonheur autour de vous. Vous avez assez fait pour » votre gloire ; je me charge de votre fortune, et soit que vous » serviez dans l'armée, soit que vous preniez place parmi mes mi- » nistres, soit que vous préfériez mener, dans Ispahan ou dans

» Chiras, une vie douce et paisible, mes bienfaits vous atteindront.
» Je vous invite pourtant à rester auprès de moi, vous m'aiderez
» de vos conseils. »

Azad y resta, et se montra l'ami le plus sincère et le plus dévoué; il refusa tous les emplois, toutes les dignités que Kérim lui offrit, mais il le servit avec zèle et courage dans l'armée, et donna toujours l'avis le plus sage dans le conseil.

Lorsque le régent eut bien établi son pouvoir au nord de la Perse, il retourna à Ispahan, où sa présence était très-nécessaire. Ismaël avait atteint sa vingtième année : quelques seigneurs qui n'aimaient pas Kérim, ou qui avaient intérêt d'affaiblir son pouvoir, voulurent profiter de cette circonstance pour engager le peuple à demander que Kérim se démît de la régence. « Il est bien tems,
» disaient-ils, qu'il accomplisse ses promesses; il est bien tems qu'Is-
» maël prenne les rênes du gouvernement, et qu'il cesse d'être un
» simulacre de roi. »

Cette tentative ne pouvait manquer d'échouer. Les habitans d'Ispahan n'avaient jamais eu à se plaindre du régent; sa conduite avait été aussi sage qu'on avait pu le desirer. S'il gouvernait l'État, s'il disposait de toutes les forces, de tous les revenus de l'Empire, c'était au nom et du consentement d'un prince encore jeune. Pourquoi le peuple aurait-il inquiété celui qui, dans tous les tems, avait paru si disposé à respecter les propriétés et à protéger les personnes; qui, ayant tout le pouvoir en main, en avait bien moins abusé que n'aurait fait tout autre?

Dans un divan que Kérim convoqua peu de jours après son arrivée, et où il appela les seigneurs et les grands dignitaires de la ville, ses partisans firent un tableau de tous les maux qui ne manqueraient pas d'affliger l'État s'il se retirait avant d'avoir consolidé son ouvrage, s'il abandonnait le navire avant de l'avoir conduit au port, s'il livrait Ismaël, encore jeune et sans expérience, à des conseils qui pourraient l'égarer.

Personne n'ignorait que ce prince n'avait montré jusqu'alors ni énergie, ni talens, ni capacité, ni aucune des qualités qu'un roi doit avoir, surtout lorsqu'il s'agit d'affermir un trône ébranlé jusque

dans ses fondemens, et de ramener le calme dans un pays que les factions ont long-tems agité.

Comme personne n'osa ouvertement s'opposer aux vues ultérieures de l'homme qui disposait de toutes les places, qui distribuait les faveurs ou infligeait les châtimens, la tentative que l'on avait faite de soulever le peuple contre lui pour lui enlever le pouvoir, n'aboutit au contraire qu'à le fortifier encore plus. Kérim se fit concéder dans cette assemblée le titre de vékil ou de lieutenant-général du royaume, et peu de tems après il envoya Ismaël à Abada, forteresse située entre Ispahan et Chiras, avec ordre au commandant de le servir et honorer comme roi, et de le faire garder comme un prisonnier dont il répondait sur sa tête.

Ce qui avait fait croire aux ennemis de Kérim qu'ils parviendraient à former un parti redoutable contre lui, c'est que les habitans d'Ispahan et du nord de la Perse voyaient avec regret les constructions qu'il faisait faire à Chiras. On y bâtissait entr'autres, depuis près de deux ans, un superbe palais qui annonçait, de sa part, l'intention d'aller habiter cette ville, et d'y transférer le siége de l'Empire.

Ce palais était moins étendu, moins beau que celui d'Ispahan; mais on jugeait qu'il serait plus élégant, plus commode : les jardins y étaient plantés avec plus de goût; ils devaient être plus arrosés, plus ombragés; ils devaient présenter surtout une plus grande variété d'arbres : les sites y étaient plus pittoresques. On voyait déjà, au milieu d'un carré fort étendu et consacré à la culture des plus belles fleurs et des fruits les plus exquis, un pavillon dans le genre européen, où le corps du vékil devait reposer un jour. Ce pavillon seul avait coûté 30,000 tomans ou à peu près 1,800,000 francs.

Les craintes des habitans d'Ispahan étaient fondées : le vékil vint habiter ce palais avant qu'il fût achevé, et il fixa sa résidence à Chiras pour être plus à portée de la province qui lui était le plus attachée, et d'où il tirait la majeure partie de ses forces. Il s'était approché des Arabes de la côte, qu'il avait à cœur de soumettre entiérement. Cette ville, d'ailleurs plus voisine du golfe, lui paraissait

plus propre qu'Ispahan à devenir le point central du commerce de la Perse avec l'Inde.

Il ne quitta pourtant pas l'ancienne capitale sans faire tous ses efforts pour y rappeler les Arméniens, qui, dans les tems d'anarchie ou de tyrannie, avaient porté ailleurs leur industrie et leur commerce. Il donna aux uns des secours en argent; il prêta aux autres des sommes assez considérables; il accorda à tous les mêmes priviléges dont ils avaient joui sous Chah-Abbas Ier. Par ce moyen, le faubourg de Julfa se repeupla en partie; la ville se serait probablement relevée si Kérim y était venu quelquefois durant son règne, ou si après sa mort il n'était survenu de nouveaux troubles qui se prolongèrent, ainsi qu'on verra, durant plusieurs années.

Comme toutes les villes de la Perse, Chiras avait considérablement souffert dans sa population, dans son industrie, dans tous ses édifices. Les remparts étaient en très-mauvais état; les mosquées menaçaient ruine; les plus beaux palais avaient fait place à de chétives maisons, ou avaient disparu au point qu'on n'en retrouvait plus la trace. Kérim engagea les seigneurs qu'il avait fait venir auprès de lui, pour sa sûreté, de tous les points de l'Empire, à reconstruire ces palais ou à en bâtir de nouveaux, et à fournir aux dépenses qu'exigeaient les fontaines, les bains publics, les besesteins, les caravanserais, les mosquées et les madressés.

Chiras pourtant fut bien loin d'atteindre à ce degré d'opulence, de beauté et d'étendue auquel Ispahan était parvenu sous le règne de Chah-Abbas. La Perse avait trop souffert dans ces derniers tems; elle était trop dépeuplée, trop appauvrie; le malheur avait trop abattu les forces physiques et morales de tous les individus; le ressort de la prospérité publique était trop affaibli, pour que Kérim opérât les grandes choses qui eurent lieu sous Chah-Abbas. D'ailleurs, ces deux hommes ne se ressemblaient pas : Chah-Abbas avait toutes les qualités d'un grand-homme, et Kérim toutes celles d'un homme de bien. Le premier sut imprimer aux Persans ou à ceux de sa religion, ce caractère de grandeur et d'héroïsme dont le royaume avait besoin pour s'affermir et s'étendre; il développa, dans les Arméniens ou les non-Musulmans, cet esprit de trafic,

d'industrie et d'ordre qui devait rendre la Perse le pays le plus commerçant et le plus riche de l'Asie. Kérim travailla à étouffer toutes les factions, et à guérir toutes les plaies que l'anarchie avait faites. Avec de l'instruction ou une éducation telle qu'il faudrait la donner à tous ceux qui doivent un jour avoir dans leurs mains la destinée des nations, Kérim eût été un roi juste et bon; Abbas eût été un grand roi. L'un aurait fait le bien par des moyens doux, lents, approuvés par la droiture et l'équité; l'autre aurait, comme le Tout-Puissant, opéré le bien général lors même qu'il en serait résulté des maux particuliers.

Si la Perse doit à Chah-Abbas tout l'éclat dont elle a brillé durant deux siècles, elle doit à Kérim de n'avoir pas été tout-à-fait démembrée, d'avoir joui pendant près de vingt ans de ce calme, de cette sécurité qui font le bonheur des peuples, et qui contribuent si fort à la prospérité des nations. Les moyens que ce dernier employa pour y parvenir, furent violens sans doute, mais ils étaient conformes aux mœurs du peuple qu'il gouvernait. En tenant auprès de lui les fils ou les plus proches parens de tous les gouverneurs de provinces, en faisant venir à Chiras les chefs de toutes les tribus, c'était les forcer tous à une fidélité qu'ils auraient certainement violée sans cette précaution. Il en résulta encore un autre avantage; c'est que les grands, dans les contrées éloignées de la capitale, n'osèrent jamais se permettre de piller ou de mettre à contribution les caravanes.

Cette tranquillité n'était pourtant pas assez solidement établie, pour qu'on ne fût menacé de tems en tems de la voir troublée par ceux-là même qui avaient le plus grand intérêt à la maintenir.

Zéki-Khan, frère puîné de Kérim, laissé à Ispahan en qualité de gouverneur, osa, avec cinq ou six mille hommes qu'il avait, concevoir le projet, en 1763, de détrôner son frère, et de se mettre à sa place. Quelques liaisons qu'il était parvenu à former avec des seigneurs de la cour, le portèrent à piller Ispahan, et à se rendre, avec son butin, à Shuster, où il espérait être soutenu par les Arabes khiabis et par quelques tribus curdes du Loristan, dont il avait gagné les chefs.

Dès

Dès que cette nouvelle parvint à Chiras, Fétah-Ali (1), soupçonné d'avoir pris part à la révolte, fut arrêté. La correspondance qu'on saisit chez lui ne laissant aucun doute sur son crime, il eut la tête tranchée. Quelques autres personnages furent également punis de mort.

Par ces exécutions et les mesures qui furent prises à tems, les projets de Zéki-Khan restèrent sans effet; lui-même se vit forcé d'implorer la miséricorde de son frère. Il rentra en grace, et revint bientôt à Chiras, où il resta tranquille tant que Kérim vécut.

Le Kerman ayant perdu son gouverneur, le vékil y envoya son beau-frère Mademi-Khan, Charus. Il y fut reçu, et il s'y installa sans que les habitans témoignassent le moindre mécontentement; il s'y conduisit avec beaucoup de prudence; il montra tout le désintéressement que l'on devait attendre d'un homme que Kérim honorait de sa confiance; néanmoins, un des riches seigneurs de la province parvint à s'y faire un parti et à lever des troupes; il lui fut facile de mettre en fuite Mademi-Khan, et de se faire reconnaître par le peuple comme khan du Kerman. Le vékil fut obligé d'envoyer une armée pour mettre à la raison les rebelles, et pour réintégrer son beau-frère.

Dans le Mazanderan, la plupart des seigneurs faisaient des efforts pour soulever le peuple, et chasser le khan d'Aster-Abad. L'éloignement où est cette province du centre du gouvernement, les hautes montagnes qui l'isolent en quelque sorte, la facilité qu'on y a de recruter parmi les Turcomans et les Ouzbeqs, tribus voisines, toujours prêtes à combattre pour ceux qui les paient : tout donnait l'espoir à ces seigneurs de se séparer du reste de la Perse, et de former un État qui, comme le Khorassan, aurait son roi particulier.

Scheik-Ali y fut envoyé, en 1764, avec des troupes : il devait faire prisonnier, envoyer au supplice ou mettre en fuite tous les coupables, et ôter au peuple tout prétexte de révolte. Scheik-Ali parut s'acquitter fort bien de sa commission; il rétablissait la

(1) Celui qui avait défendu la ville d'Urmia.

tranquillité dans le pays, et affermissait le pouvoir du vékil quand tout à coup il fut rappelé à Chiras.

On ne sait pas si sa conduite avait fait naître des soupçons à la cour, ou si Kérim avait conçu des craintes en réfléchissant au mérite, à la popularité de ce chef, et surtout à l'affection qu'avaient pour lui tous les soldats. Quoi qu'il en soit, sans entendre la justification de son général, sans avoir en main aucune preuve de crime, il lui fit arracher les yeux, et il se priva par-là du plus ferme soutien de son pouvoir.

Ce trait d'ingratitude envers celui de ses parens à qui il devait tous les avantages qu'il avait obtenus sur le plus puissant de ses ennemis, serait bien fait pour étonner si on ne savait que dans ces régions, où le despotisme le plus féroce a établi son empire, l'homme puissant fait disparaître à son gré tout ce qui peut lui porter ombrage. N'a-t-on pas vu entr'autres Chah-Abbas Ier., que tant de voyageurs ont honoré du titre de *Grand*, faire mourir son fils aîné, par la seule crainte qu'il ne fût trop pressé de régner? Ne voit-on pas de tems en tems tous les frères, tous les parens de celui qui arrive au trône, tués, aveuglés ou enfermés?

La côte maritime, depuis les environs de Gomron ou Bender-Abassi, jusqu'au Schat-el-Arab ou fleuve des Arabes, est occupée par diverses tribus d'Arabes ordinairement sédentaires, et rassemblés dans de petites villes ou dans des villages qu'ils sont toujours prêts à quitter au moindre danger qui les menace. Tous ces Arabes sont Sunnites, et conséquemment ennemis des Persans, avec qui ils évitent de s'allier. On évalue leur population à quatre ou cinq cent mille individus. Ils sont tous soumis au roi de Perse; ils lui paient un tribut annuel, et lui fournissent des troupes lorsqu'ils en sont requis. Du reste, ils se gouvernent à leur guise, et ils n'obéissent qu'à leurs scheiks ou seigneurs, qui sont ordinairement héréditaires, à moins qu'ils ne mécontentent trop fortement la tribu. Dans ce cas, tous les chefs de famille s'assemblent, les déposent ou les chassent, et en élisent d'autres, qu'ils prennent dans la même famille ou parmi celles qui sont les plus distinguées et les plus riches.

Ces Arabes ont en général peu d'industrie, parce qu'ils ont peu de besoins et très-peu de desirs : ils sont si sobres dans leur nourriture, si simples dans leurs habits, si peu recherchés dans leur ameublement, qu'ils se procurent, presque sans travail, tout ce qui leur est nécessaire; ils ont cependant quelques faibles navires au moyen desquels ils font un petit commerce avec Mascate, avec Bassora et avec les divers ports du golfe; quelques-uns se livrent à la pêche des perles, et se rendent pour cela, tous les ans, aux îles de Barrhein; les autres élèvent des troupeaux ou cultivent la terre.

La tribu Kiab, qui habite la partie méridionale du Shusistan, ou cette partie de la Perse, qui s'étend à plus de vingt lieues à l'est du Schat-el-Arab, cultive plus particuliérement la terre. Le pays qu'elle habite, est plus arrosé, plus fertile que le Kermesir, où se trouvent les Arabes houles. On y récolte du riz, du froment, de l'orge, du doura, du maïs, du coton et des dattes en abondance. Dans le Kermesir, la terre y est en général si peu fertile, si sèche, que le soleil détruit ou suspend de bonne heure la végétation. La plupart du tems on nourrit le menu bétail avec du poisson séché au soleil, et l'on a recours, pour le chameau, au noyau de la datte qu'on met en poudre.

Tous ces Arabes sont naturellement portés aux armes; ils se font la guerre entr'eux, et se battent pour ou contre les Persans, suivant les circonstances ou les intérêts de leurs scheiks. S'ils étaient unis entr'eux, s'ils n'obéissaient tous qu'à un seul chef, ils résisteraient facilement au roi de Perse; ils pourraient se maintenir indépendans. Mais la jalousie d'une part, et l'ambition de l'autre, font qu'il y a toujours parmi eux quelques scheiks qui recherchent les faveurs de la cour, et qui sacrifient pour cela les intérêts de toute la nation.

Pendant les troubles qui agitèrent la Perse, la plupart des scheiks cessèrent de payer leur tribut, ou ne s'y soumirent que lorsqu'ils se trouvèrent menacés par des forces considérables. Le khan du Laarestan avait fait rentrer dans le devoir ceux qui étaient voisins de Gomron. Kérim était venu à bout de ramener celui de Bender-

Abouchir, qui est le port de Chiras. Il ne songea pas, pour le moment, à inquiéter ceux du Kermesir, à qui il avait de très-grandes obligations ; mais il crut ne devoir pas souffrir que Mir-Mahenna, scheik de Bender-Rik, qui l'avait abandonné sous les murs d'Ispahan, et Suleyman, scheik de la tribu Kiab, qui lui avait refusé des secours dans le tems où il en avait le plus besoin, méconnussent plus long-tems son autorité, et continuassent à se soustraire au tribut qu'ils devaient.

Il se décida à attaquer en même tems ces deux scheiks, et à ne leur accorder aucun repos qu'il ne les eût détruits, ou qu'il ne les eût mis à ses pieds. Néanmoins, avant de rien entreprendre contre eux, il les fit sommer de nouveau de se soumettre, et de lui envoyer toutes les sommes arriérées qu'ils devaient au trésor royal : sur leur refus, il donna, en 1765, le commandement d'une partie de son armée à Mir-Kunéh-Khan, arabe, avec ordre d'agir de concert avec le scheik d'Abouchir, et de se porter sur Bender-Rik ; il marcha avec le reste de ses troupes, contre Scheik-Suleyman.

Kunéh-Khan et le vékil agirent avec tant de lenteur, que leurs ennemis eurent le tems de mettre tous leurs navires en état, et qu'ils furent prêts à s'y embarquer au premier signal.

Kérim vint établir son camp à peu de distance de Goban, petite ville située sur le bras le plus oriental du fleuve des Arabes, près de son embouchure : c'était le port de Scheik-Suleyman, et le lieu de sa résidence.

Suleyman était alors fort puissant : il avait profité des troubles survenus en Perse pour faire la guerre à tous les scheiks de sa tribu, qui occupaient, comme lui, de vastes domaines dans cette contrée, et était venu à bout de les chasser ou de les soumettre ; de sorte qu'il possédait presque toute la province de Shusistan ou de l'ancienne Susiane. Il avait un grand nombre de petits navires avec lesquels il faisait un assez grand commerce, et dont il s'était servi pour enlever aux Turcs toutes les îles qui sont à l'embouchure du Schat-el-Arab, et même le district de Davasir, situé à la rive occidentale.

Lorsque Kérim parut aux environs de Goban, Scheik-Suleyman passa avec ses troupes et tout ce qu'il avait de précieux, sur les îles, où il continua son commerce, et où il vécut aussi tranquille que s'il eût été en paix avec tous ses voisins.

Kérim ne pouvant le poursuivre faute de navires, invita le mutselim de Bassora, qui en avait, de se joindre à lui pour détruire leur ennemi commun. Mais le mutselim, soit qu'il ne voulût pas compromettre ses forces navales, soit qu'il fût gagné par les présens de Suleyman, ne se pressa pas de lever des troupes, et de réparer les navires nécessaires pour combattre le scheik; de sorte qu'ennuyé d'attendre inutilement les secours qu'il demandait, Kérim se retira après avoir touché de son ennemi une forte somme d'argent, sous condition expresse qu'il ne ravagerait pas le pays, et qu'il ne détruirait pas les dattiers, qui forment la principale ressource des Arabes kiabis.

Lorsque le pays fut entiérement évacué, Scheik-Suleyman revint à Goban, et continua, comme par le passé, à inquiéter les Turcs, et à braver les Persans.

Kunéh-Khan, de son côté, ne trouva non plus aucun obstacle; il vint à Bender-Rik sans rencontrer un ennemi. Mir-Mahenna s'était également embarqué avec toute sa tribu et toutes ses troupes, et était allé s'établir à une île inhabitée, nommée *Khouéri*, voisine de Bender-Rik.

Le scheik d'Abouchir avait bien quelques petits navires, et l'agent anglais, établi dans cette ville, avait bien aussi fourni un petit bâtiment de guerre de sa nation; mais ces forces navales réunies ne purent venir à bout de battre celles du scheik de Bender-Rik, attendu que les Anglais se virent abandonnés toutes les fois qu'il fallut en venir à un combat. Kunéh-Khan, voyant qu'il ne pouvait atteindre le rebelle, se retira aussi dans le même tems que Kérim, sans avoir fait d'autre mal à l'ennemi, que de l'avoir mis en fuite, et avoir occupé sa ville et sa forteresse pendant son absence.

Quelque tems après le départ de ce général, Mir-Mahenna retourna à Bender-Rik, et travailla à réparer les dommages que sa ville avait soufferts. Ce qui est assez singulier, c'est que, pendant

que ce scheik était à Khouéri, il s'empara de l'île Karek, qu'occupaient depuis long-tems les Hollandais, et où ils s'étaient assez bien fortifiés.

Mir-Mahenna ne jouit pas long-tems du plaisir d'être rentré dans ses domaines, de les avoir même agrandis par la prise de Karek. Ses propres troupes, que sa tyrannie et sa férocité lui avaient depuis long-tems aliénées, résolurent, peu de tems après leur arrivée à Bender-Rik, de se saisir de lui, et de le livrer à Kérim. Instruit de ce complot, il prit la fuite, et vint à Bassora, où il espérait vivre en paix en attendant qu'il eût pu conjurer l'orage; mais il se trompa : le mutselim, qui le regardait comme un ennemi des Turcs, le fit arrêter et lui fit trancher la tête.

Après la mort de Mir-Mahenna, Bender-Rik et les deux îles de Khouéri et de Karek rentrèrent sous la domination de Kérim.

Pendant plusieurs années la Perse jouit de la plus grande tranquillité. Moyennant les otages que le vékil avait réunis à Chiras et à Kaseroun, ou qu'il avait placés isolément dans l'armée, il n'eut à punir aucune rebellion, ni à réprimer aucune tribu un peu considérable. La précaution qu'il prit de ne jamais congédier ses troupes, et de les tenir sans cesse en mouvement, devait rendre les khans circonspects, et empêcher, parmi les militaires, les complots que l'oisiveté aurait fait naître. On pense bien qu'il ne manquait jamais de prétextes lorsqu'il fallait occuper ses troupes : tantôt il envoyait des détachemens vers les provinces dont les gouverneurs lui paraissaient suspects, ou qui mettaient trop de lenteur à faire passer les sommes d'argent destinées pour le trésor royal; tantôt il ordonnait à divers corps d'aller pour quelques mois dans les contrées les plus abondantes en comestibles ou en fourrages. Si les caravanes paraissaient avoir des craintes d'être pillées, c'était un motif pour détacher cinq ou six mille hommes vers les endroits qui pouvaient être menacés.

Le Mazanderan et l'Aderbidjan furent surtout les provinces où Kérim fit passer le plus fréquemment des troupes. Il fallait contenir, dans la première, les seigneurs qui ne pouvaient s'accoutumer au joug d'un Curde, et se tenir en garde contre les entreprises des

Turcomans et des Ouzbeqs, qui pouvaient fondre des diverses contrées du Khorassan. Il fallait, dans la seconde, surveiller les Lezguis, les Géorgiens, les Arméniens et les Turcs, et se tenir toujours prêt à combattre le khan de Kouba s'il s'écartait de ses devoirs.

Mais cet état de paix, qui faisait le bonheur des peuples, excitait de tems en tems le murmure des troupes. Le militaire desirait la guerre, parce que ce n'est que dans le tumulte des armes, et à la suite d'une bataille gagnée ou après la prise d'une ville, qu'il peut espérer de s'enrichir promptement. Le danger n'est rien pour lui; il est toujours prêt à le braver, pourvu qu'il se flatte de pouvoir s'approprier tout ce qui tombera sous sa main.

Kérim résolut de faire cesser ces murmures en faisant la guerre aux Turcs.

Depuis que les Persans sont régis par les lois du Coran, ils n'ont jamais cessé de porter leurs regards vers cette heureuse contrée que le Tigre et l'Euphrate arrosent ensemble de leurs eaux. C'est le berceau de la religion des Chiis; c'est là que reposent les dépouilles mortelles d'Ali et de quelques-uns des imans légitimes que la puissance des califes a opprimés; c'est sur cette terre que les Persans croient devoir se rendre une fois en leur vie, et où ils ordonnent, s'ils le peuvent, que leur corps soit transporté après leur mort. Samarra, Bagdad, Kerbela et Mesched-Ali sont des lieux aussi sacrés, aussi vénérés par eux, que Médine et la Mecque par les Othomans, que Bethléem, Nazareth et Jérusalem par les Chrétiens.

Indépendamment du motif religieux qui devait entraîner une partie de la nation vers cette guerre, Kérim y voyait un motif politique.

Le commerce de la Turquie avec l'Inde, qui donnait autrefois de très-grands bénéfices à la Perse, ne se faisait presque plus que par Bassora. Les marchandises qu'on transportait par terre, sous le règne des Sophis, de l'Indoustan en Perse, et de la Perse en Turquie, ainsi que celles qu'on déposait à Ormus ou à Gomron, et auxquelles on faisait traverser le Laarestan et le Farsistan pour les

porter de là à Ispahan, à Tauris, à Mossul, à Tocat, à Diarbékir, à Alep, venaient presque toutes remonter le Schat-el-Arab, et se rendaient à Damas, à Alep ou à Mossul sans passer par la Perse.

L'ambition dont Nadir avait été tourmenté, les guerres qu'il avait entreprises, la tyrannie qu'il avait exercée, avaient presque subitement tari toutes les sources de la prospérité publique. Les Banians, les Arméniens et les Juifs, par les mains de qui se faisait ce commerce, s'étaient sauvés, avec les débris de leur fortune, dans les différentes villes de l'Inde et de la Turquie. Un grand nombre d'entr'eux étaient venus s'établir à Bagdad et à Bassòra, et y avaient attiré directement les marchandises qu'ils recevaient auparavant à Ispahan, à Chiras, à Casbin ou à Tauris.

Kérim n'avait rien négligé, comme nous l'avons dit, pour faire revenir ces négocians dans leur patrie; mais soit qu'ils craignissent de nouveaux troubles après sa mort, soit qu'ils n'espérassent pas reprendre leur commerce avec le même avantage, soit qu'ils fussent satisfaits de leur sort, il n'était guère rentré que ceux qui se trouvaient sans fortune, sans ressource, et conséquemment hors d'état de faire reprendre aux marchandises leur ancienne route.

Kérim trouva facilement un prétexte de faire la guerre aux Turcs. Quelques démêlés qu'il avait eus avec Omar, pacha de Bagdad, au sujet des pélerins qui se rendent chaque année à Mesched-Ali, au nombre de quatre ou cinq mille, et dont on exige une taxe plus ou moins forte, suivant les circonstances, avaient porté Kérim à demander à la Porte othomane la tête d'Omar, et l'abolition d'un droit que la religion proscrivait, et auquel d'ailleurs le souverain de la Perse ne pouvait souscrire sans déshonneur.

Sur le refus qui lui fut fait, ou sur les explications qu'on lui demanda, le vékil se prépara à la guerre. Il fit armer, en 1775, dans les ports de Bender-Abouchir, de Bender-Rik et de Goban, toutes les galvettes et autres petits bâtimens qui s'y trouvaient, et leur donna l'ordre de se rendre dans le Schat-el-Arab, où il envoya par terre cinquante mille hommes commandés par son frère Sadek-Khan, beyler-bey du Farsistan. La flotte, ainsi que l'armée, se trouvèrent devant Bassora au commencement d'avril, et s'en emparèrent

emparèrent après treize mois de siége, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1).

Sadek-Khan resta jusqu'en septembre 1777 à Bassora, sans que le pacha cherchât à l'inquiéter, ni que la Porte othomane fît aucune disposition pour le forcer d'évacuer cette place. Rappelé auprès de son frère avec une partie des troupes, pour reprendre le gouvernement du Farsistan et maintenir le bon ordre à Chiras, ainsi qu'il s'en était acquitté auparavant, il fut remplacé à Bassora par Ali-Méhémet-Khan, homme vain, présomptueux, facile à tromper, adonné au vin et aux femmes, et peu propre, sous tous les rapports, à l'emploi dont il était chargé.

Immédiatement après la prise de Bassora, les Arabes montefiscs, qui se trouvaient dans la ville et qui avaient fait preuve de courage pendant le siége, eurent la faculté de se retirer dans leurs déserts, ou de demeurer dans la ville s'ils le jugeaient à propos. Ils obtinrent de Sadek le privilége d'apporter leurs denrées à Bassora, et de les y vendre ou échanger comme bon leur semblerait sans payer aucun droit; privilége dont ils ne manquèrent pas de profiter, et dont les habitans se trouvèrent bien, attendu qu'ils manquaient de tout, et que leur ville d'ailleurs s'approvisionne en grande partie par la voie des Arabes.

Peu de tems après l'arrivée d'Ali-Méhémet, la tribu toute entière se divisa en deux partis : ceux qui avaient soutenu le siége et un grand nombre d'autres, sous les ordres de Scheik-Touéni, restèrent attachés aux Persans, et continuèrent de fréquenter la ville; les autres, beaucoup plus nombreux, sous les ordres de Scheik-Thamar, se déclarèrent contre, et se disposèrent à arrêter les subsistances et toutes les denrées qu'on portait à la ville, et même à ravager les champs cultivés des environs.

Ali-Méhémet et Touéni, que Thamar menaçait également, s'engagèrent à agir de concert, et à combattre ensemble leur ennemi commun. Touéni faisait espérer à son allié une victoire facile et un butin considérable : il avait, disait-il, des parens et des amis

(1) Tom. II, pag. 399.

dans le parti ennemi, qui le serviraient lorsqu'il en serait tems; il connaissait le terrain; il devait être instruit de tous les mouvemens de Thamar : tout faisait espérer le succès le plus complet.

Ali-Méhémet, plein de confiance dans ses forces, et rassuré par le ressentiment que Touéni paraissait éprouver contre son adversaire, sortit de Bassora avec cinq ou six mille Persans et trois ou quatre mille Arabes des environs du golfe, et vint joindre son allié qui l'attendait à une journée de la ville avec quatre mille Arabes montefiscs. Dès qu'ils furent réunis, ils entrèrent ensemble dans le désert, et se dirigèrent vers l'endroit où Scheik-Thamar était campé avec douze mille cavaliers.

Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'elles en vinrent aux mains. Les troupes d'Ali-Méhémet se battirent d'abord avec courage; mais se voyant tout à coup abandonnées par les Arabes de Touéni, qui prirent la fuite un moment après que l'action se trouva bien engagée, la peur les saisit, et elles n'opposèrent plus qu'une faible résistance. Leurs ennemis, au contraire, redoublant leurs efforts, elles furent battues, dispersées, et obligées de chercher leur salut dans la fuite. Ali-Méhémet fut tué un des premiers : un grand nombre de Persans restèrent sur le champ de bataille. Tous ceux qui, dans leur fuite, se trouvèrent démontés, ou qui n'eurent pas la force de suivre leurs camarades, furent massacrés. Il ne rentra pas à Bassora la moitié de l'armée qui en était sortie, et tout le bagage, toutes les provisions, tous les chameaux de transport furent perdus.

A la nouvelle de cette défaite, Kérim donna ordre à Sadek de se rendre à Bassora avec de nouvelles troupes. Il lui recommanda de vivre en bonne intelligence avec les Arabes, et de tâcher même de les mettre tous dans son parti, afin de pouvoir poursuivre dans cette contrée les conquêtes qu'il méditait.

Sadek, conformément aux vues de son frère, ne chercha point à découvrir si Touéni avait servi les Persans avec zèle et fidélité, ou s'il les avait trahis : il continua de le voir avec bienveillance; il fit la paix avec Thamar, et il assura par ce moyen les subsistances aux habitans de Bassora.

Il y avait quelque tems que Kérim avait nommé au gouvernement d'Aster-Abad Hussein-Khan, fils aîné de Mohammed-Hassan-Khan. Ce seigneur avait profité de l'absence d'une partie des troupes du vékil pour se révolter : il était déjà parvenu à entraîner dans son parti la plupart des seigneurs de la partie orientale du Mazanderan, et menaçait de se rendre maître de toute la province. Kérim donna quelques troupes à son frère Zéki-Khan, avec l'ordre d'aller châtier tous les rebelles, et mettre cette province hors d'état de pouvoir jamais rien entreprendre contre lui. Zéki-Khan parvint à battre le rebelle Hussein, et à le faire prisonnier : il le fit cruellement périr, ainsi que tous les seigneurs qui s'étaient déclarés en sa faveur; mais il laissa vivre Morteza-Kouli-Khan et Moustapha-Kouli-Khan, tous les deux frères du rebelle Hussein, attendu qu'ils n'avaient pris aucune part à la révolte, et qu'ils avaient fait au contraire quelques efforts pour l'empêcher. Le premier même fut nommé par Kérim au gouvernement d'Aster-Abad. Zéki-Khan retourna à Chiras lorsque tout fut bien tranquille dans le Mazanderan.

Telle était la situation de la Perse lorsque Kérim fut atteint tout à coup d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il mourut à Chiras le 13 mars 1779, dans la soixante et quatorzième année de son âge, et dans la dix-neuvième de son règne s'il date du moment qu'il eut détruit Mohammed-Hassan. Il avait perdu, le 18 juillet 1778, Mohammed-Rasin-Khan, le second de ses fils; ce qui lui avait causé assez de chagrin pour altérer sa santé, et pour lui occasionner peut-être la maladie à laquelle il succomba. Il en laissait deux autres, Aboul-Fétah-Khan, âgé d'environ trente ans, et Mohammed-Ali-Khan, qui pouvait en avoir dix-huit ou dix-neuf.

CHAPITRE XVII.

Éloge de Kérim. Zéki-Khan s'empare du pouvoir. Révolte d'Ali-Murad Khan. Zéki-Khan est tué au milieu de son armée. Aboul-Fétah-Khan en prend le commandement, et se fait reconnaître pour le chef de l'Empire. Sadek-Khan se dispose à succéder à Kérim ; il fait aveugler Aboul-Fétah. Nouvelle révolte d'Ali-Mourad-Khan ; il assiége Chiras, la prend, fait massacrer Sadek et tous ses fils, et s'empare du pouvoir.

Le règne de Kérim n'avait pas été aussi brillant que celui de Nadir ; ses victoires n'avaient pas étonné l'Europe ni fait trembler la Turquie. Le peuple, moins agité, ne s'était pas autant couvert de gloire, mais il avait été plus heureux : il avait pu se livrer sans inquiétude à ses occupations, à ses goûts, à ses plaisirs ; il n'avait pas craint d'être dépouillé de ses biens, d'être transporté de force dans quelque province éloignée, ou obligé d'aller se battre pour des intérêts étrangers ou contraires aux siens. Les guerres que fit Kérim après s'être emparé d'un trône qui, n'appartenant à personne (1), pouvait être la proie du plus brave ou du plus adroit, avaient pour objet d'assurer la tranquillité de l'Empire, de maintenir les khans dans le devoir, de forcer au tribut les scheiks arabes qui voulaient s'y soustraire. Ses conquêtes ne tendaient pas, comme celles de Nadir, à ravager le Monde pour l'asservir, à dépouiller les peuples pour les subjuguer, à marcher sur des cadavres ou sur des ruines afin d'arriver au pouvoir absolu ; elles avaient un but utile. La prise de Bassora, ville qui avait autrefois appartenu à la Perse,

(1) On n'a jamais cru en Perse, qu'Ismaël fût issu de Chah-Hussein : c'était une ruse qu'Ali-Merdan avait imaginée pour capter les suffrages du peuple.

assurait à cet Empire un commerce plus étendu. La religion eût été satisfaite si les contrées qui renferment les dépouilles des mortels vénérés des Persans avaient pu passer sous leur domination, ainsi que le projetait Kérim lorsque la mort le surprit.

Réparer les maux que la tyrannie et les troubles civils avaient occasionnés, inspirer de la confiance aux Persans et les engager à se livrer au travail, les faire jouir de la paix au dehors, et leur assurer la tranquillité au dedans, tel fut le vœu constant de Kérim. Sous son règne, les caravanes ne furent jamais pillées, les caravanserais furent réparés, le commerce fut protégé; le peuple ne fut pas écrasé par des impôts; l'ordre se rétablit partout, la justice fut prompte et sévère, mais impartiale; et pour faire, en deux mots, l'éloge de ce prince, il fut généralement regretté à sa mort, et sa mémoire aujourd'hui est en vénération.

Le respect que cet homme avait imprimé aux Persans pour sa personne, et la certitude que les grands avaient de la supériorité de ses talens, empêchèrent que son règne ne fût troublé; mais à sa mort, tout prestige étant détruit, toute crainte cessant, les ambitieux s'agitèrent de nouveau pour s'emparer du suprême pouvoir.

La race des Sophis était éteinte; celle de Nadir n'existait plus ou était indemnisée par le Khorassan. Kérim venait de régner en Perse avec gloire; il avait cicatrisé les plaies de l'État; à lui devait commencer une nouvelle dynastie; il devait avoir pour successeur celui que la naissance, le vœu du peuple et de l'armée y appelaient. Aboul-Fétah-Khan son fils aîné n'avait pas son genie, sa grandeur d'ame, ses talens militaires; néanmoins on lui reconnaissait de l'intelligence, de la droiture, de la bravoure, et une infinité de qualités qui pouvaient faire espérer un règne heureux. Le peuple l'aimait; l'armée avait pour lui de l'estime; les grands, en général, n'étaient pas fâchés de le voir monter sur le trône: rien ne semblait s'y opposer quand tout à coup Zéki-Khan son oncle parut pour le lui disputer.

Depuis que Zéki-Khan était rentré en grace, il avait constamment joui d'un très-grand crédit; il avait plusieurs fois commandé

les armées ; il était à la tête des troupes qui se trouvaient à Chiras ; il ne lui fut pas difficile, sous prétexte de maintenir l'ordre et de veiller à la sûreté des princes, de s'emparer de toute l'autorité.

Son premier soin, dès que Kérim eut expiré, fut d'appeler auprès de lui le commandant de la garde, pour l'empêcher de rien entreprendre en faveur des fils du défunt. Il fit entrer ceux-ci dans le harem de leur père, et fit mettre une forte garde à la porte ; il répandit ensuite ses troupes dans la ville, leur ordonna de s'emparer des portes et d'aller occuper la citadelle.

Tout réussit au gré de ses desirs, si ce n'est que le détachement qui se présenta à la citadelle en trouva les portes fermées. Vingt-deux officiers des plus distingués de l'armée s'y étaient déjà rendus avec deux cents soixante-deux personnes de leur suite, et en avaient pris possession au nom d'Aboul-Fétah-Khan. Ils avaient espéré d'être secondés par la garde du roi et par les troupes ; ils avaient cru que le peuple de Chiras s'armerait en faveur du fils de Kérim. Zéki-Khan n'était point aimé ; il passait pour un homme avare, cruel et orgueilleux. Les dépenses qu'il faisait depuis quelque tems, ne pouvaient effacer les mauvaises impressions que sa conduite antérieure avait produites. On savait que s'il n'avait pas craint le courroux de son frère, plusieurs fois il aurait trempé ses mains dans le sang. Les grands ne pouvaient lui pardonner son air hautain et dédaigneux ; les soldats étaient révoltés de son excessive dureté, et le peuple se croyait offensé du mépris qu'il affectait à son égard.

Cependant comme Aboul-Fétah-Khan se trouva prisonnier avant même qu'on se doutât des prétentions de son oncle, personne ne remua en sa faveur. Zéki-Khan vit même son parti se grossir tous les jours. L'or qu'il répandait à pleines mains attira sous ses drapeaux toutes les troupes qui se trouvaient à Chiras et aux environs, et la crainte qu'il sut inspirer au peuple fut si forte, qu'on attendit en silence le résultat de cette lutte.

Zéki-Khan, maître de la personne de son neveu, avait fait investir la citadelle, et avait fait occuper tous les postes importans de la ville. La citadelle ne pouvait résister long-tems ; mais il se

voyait obligé de l'assiéger en règle, ou d'attendre que les provisions qu'elle contenait, fussent épuisées; il avait d'ailleurs à craindre qu'on ne s'armât contre lui, dans les provinces, s'il éprouvait de la résistance dans la capitale. Ces réflexions lui firent prendre le parti d'offrir aux officiers qui s'y étaient enfermés, leur pardon, la conservation de leur grade, et même son amitié s'ils lui remettaient à l'instant même la citadelle. Il leur apprenait qu'Aboul-Fétah-Khan était entre ses mains, que personne ne s'était armé en sa faveur, que Chiras était soumis, et que tout l'Empire allait suivre l'exemple de la capitale.

Les officiers n'eurent pas à délibérer long-tems sur le parti qu'ils avaient à prendre. Privés de tout secours et livrés à eux-mêmes, ils dûrent accepter avec empressement les offres qu'on leur faisait; ils ouvrirent donc les portes à la garde que Zéki-Khan y envoya, et se soumirent sans difficulté à leur nouveau maître; mais dès que celui-ci n'eut plus rien à craindre de leur part, il les fit saisir, se les fit amener, et les fit impitoyablement massacrer les uns après les autres en sa présence; leurs cadavres furent jetés sur la place publique, afin d'intimider ceux qui pourraient être tentés de se déclarer en faveur des fils de Kérim.

Les jours suivans, Zéki-Khan fit périr tous les grands de la ville, qui lui parurent suspects, ou dont il redoutait l'influence. Il s'empara de leurs propriétés, de leurs meubles, de leurs effets, dont il fit distribuer une partie aux soldats, afin de se les attacher.

Lorsqu'il se vit le maître de Chiras, il voulut s'assurer des provinces; il expédia, à cet effet, des couriers à tous les gouverneurs, pour leur notifier la mort de Kérim, pour les instruire de son élévation à la souveraineté, et pour les obliger à lui envoyer leur soumission et les présens d'usage. Ceux qui lui paraissaient suspects furent destitués, et remplacés par des hommes dont il se croyait sûr. Le gouvernement d'Ispahan, le plus important de tous, fut donné à Barstan-Khan, qui s'y rendit aussitôt avec cinq mille hommes de troupes. Un autre général eut ordre de partir sur-le-champ pour Yesd avec mille hommes. Ali-Murad-Khan fut envoyé à Téhéran à la tête de dix mille hommes, pour s'assurer du nord de la Perse.

Ali-Murad était le fils d'un Curde, cousin-germain de Zéki, de Sadek et de Kérim, et sa mère, veuve de bonne heure, était devenue l'épouse de Sadek : il avait long-tems combattu sous les yeux de ses oncles; il s'était distingué dans plusieurs affaires importantes; il était actif, entreprenant, quelquefois téméraire. Doué d'un esprit juste, d'une sagacité profonde, personne n'était plus prompt à se décider que lui. Généreux, magnifique et enclin aux plaisirs, le soldat l'aimait, et la nation entière ne pouvait lui refuser son estime.

Indigné sans doute de la conduite de son oncle envers Aboul-Fétah, qui se trouvait toujours renfermé; révolté du massacre des officiers et des principaux habitans de Chiras, Ali-Murad ne fut pas plutôt arrivé à son gouvernement, que, bien loin de disposer les esprits en faveur de Zéki, il songea à lui faire la guerre et à placer sur le trône le fils de Kérim.

Il trouva les habitans de Téhéran, de Casbin, de Kom et de Cachan, très-portés à le seconder; car dès qu'ils connurent ses intentions ils prirent les armes, et jurèrent de ne pas les quitter qu'Aboul-Fétah ne fût à la tête du gouvernement. Ils partageaient son indignation contre l'homme qui avait osé charger de chaînes le fils de Kérim; ils étaient, comme lui, outrés de l'attentat commis envers ces vingt-deux officiers qui, par zèle pour leur souverain légitime, s'étaient emparés en son nom de la citadelle, et ne l'avaient cédée ensuite que sur la promesse de Zéki, qu'il ne serait point attenté à leur vie. Le massacre des principaux habitans de Chiras les révoltait; ils craignaient de voir renouveler les scènes sanglantes des dernières années du règne de Nadir. D'ailleurs, tous les Persans devaient à la mémoire de Kérim, à la mémoire de celui qui avait consacré tous les instans de son règne à leur bonheur, de ne pas permettre que son fils fût dépouillé de son héritage.

Ali-Murad se vit, en peu de jours, en état de tenir tête à Zéki, et même de le combattre avec avantage. Douze mille hommes de bonnes troupes, bien aguerries, vinrent joindre celles qu'il avait, et il reçut en abondance de toutes parts l'argent et les provisions nécessaires à leur entretien.

Informé

Informé qu'il y avait, à Ispahan, un parti très-nombreux en faveur d'Aboul-Fétah, il vint s'y présenter au commencement de mai 1779. Barstan-Khan en était sorti avec sa troupe quelques jours auparavant, et avait pris le chemin de Chiras.

Sadek-Khan était, comme nous l'avons dit, à Bassora. Dès qu'il eut appris la mort de Kérim, l'emprisonnement d'Aboul-Fétah, et les prétentions que Zéki-Khan son frère manifestait pour le pouvoir suprême, il se disposa à évacuer la ville et à revenir à Chiras avec toute son armée : il abandonnait par-là sa conquête ; il rendait aux Turcs une ville qui, livrée à elle-même, avait résisté treize mois à des forces très-considérables, et ne s'était rendue qu'après avoir épuisé ses provisions : Bassora d'ailleurs ouvrait à la Perse le chemin de la Babylonie.

Ces considérations n'arrêtèrent pas Sadek : les événemens qui se passaient à Chiras, l'intéressaient trop fortement pour qu'il ne songeât pas à tirer parti des troupes qu'il avait à ses ordres. La perte de Bassora n'était rien pour lui si par elle il parvenait à supplanter son frère.

Sadek aurait peut-être vu d'un œil tranquille Aboul-Fétah succéder à Kérim ; il n'aurait pas osé se révolter si le peuple et l'armée, les chefs de tribus et tous les gouverneurs de provinces s'étaient soumis au souverain légitime ; mais la conduite de Zéki semblait autoriser la sienne ; elle lui fournissait un prétexte plausible de faire la guerre ; elle lui donnait des espérances qu'il n'aurait pu avoir sans cela. Les droits de Sadek au trône de la Perse n'étaient pas mieux fondés que ceux de Zéki, puisque les lois, les usages et la volonté de Kérim y appelaient Aboul-Fétah ; mais celui-ci était prisonnier ; il pouvait d'un moment à l'autre avoir les yeux crevés, et être par-là exclus de tout gouvernement. Sadek s'étant armé en sa faveur, il avait l'espoir de le remplacer si les circonstances devenaient favorables.

Sadek s'avançait lentement et avec précaution : il sondait pour ainsi dire le terrain ; il avait des amis, des partisans à Chiras, qui l'informaient de ce qui se passait. La haine que le peuple et l'armée avaient pour Zéki, lui donnait les plus grandes espérances : la

révolte d'Ali-Murad avait ralenti sa marche : il voulait voir le résultat de cette lutte avant de se décider sur le parti qu'il prendrait.

Chemin faisant, il avait appaisé quelques troubles dans le Kermesir, et y avait laissé des troupes. Il avait licencié une bonne partie de son armée afin de ne donner aucun soupçon à son frère, et était venu camper, à deux journées de Chiras, avec trois mille hommes seulement.

Les premiers jours qu'il fut campé se passèrent, entre lui et son frère, en politesses, en témoignages réciproques d'amitié. Zéki envoya son fils Akbar-Khan et plusieurs seigneurs auprès de Sadek pour le complimenter et lui faire quelques présens; celui-ci fit accompagner ces seigneurs, à leur retour, par son fils Djaffar, qu'il chargea de présens encore plus riches. Zéki avait protesté de sa soumission, et avait invité son aîné à se rendre, le plus tôt possible, à Chiras, afin de se mettre à la tête du gouvernement, pour lequel Aboul-Fétah avait montré, disait-il, de l'aversion. Sadek, par ses réponses, avait paru très-éloigné de s'emparer du pouvoir : dégagé de toute ambition, il desirait qu'Aboul-Fétah succédât à son père, et, à défaut, que ce fût Mohammed-Ali, sous la surveillance de son beau-père.

Mohammed-Ali, âgé alors de dix-neuf ans, avait épousé, quelques mois avant la mort de Kérim, une fille de Zéki-Khan, et avait été nommé commandant-général de la garde de nuit. Zéki avait toujours paru l'affectionner comme son propre fils.

Djaffar ne fut pas plutôt à Chiras, qu'il fut secrétement informé que son oncle ne cherchait à attirer Sadek auprès de lui que pour le faire périr : il sût que les fils de Kérim étaient détenus malgré eux; il vit les préparatifs que l'on faisait pour attaquer son père s'il s'obstinait à rester éloigné de la ville; il craignit pour lui-même. Invité à un festin que Zéki donnait à son occasion, il s'échappa furtivement, monta à cheval, et courut à toute bride informer Sadek de tout ce qu'il avait appris.

Zéki, se voyant découvert, ne perdit pas un moment; il fit courir après Djaffar; il fit arrêter trois fils de Sadek qui se trouvaient

à Chiras, nommés Mataki-Khan, Ali-Nagui-Khan et Hassan-Khan; il ordonna la démolition de leurs palais et la confiscation de tous leurs biens, et il envoya secrétement dans le camp l'ordre à tout officier et soldat de se rendre sur-le-champ dans la ville, sous peine d'avoir leurs propriétés confisquées et leurs parens maltraités. On ne put atteindre Djaffar; mais l'ordre produisit son effet : presque toutes les troupes qui restaient à Sadek ayant leurs parens et leurs amis à Chiras, la désertion fut prompte et générale; il ne resta que trois cents hommes, étrangers à cette ville, commandés par Mohammed-Khan, Sistani, qui jurèrent de ne pas abandonner leur général.

Zéki-Khan, qui s'attendait à cette désertion, avait donné ordre à trois ou quatre cents cavaliers d'élite, de tomber à l'improviste sur Sadek, de s'en emparer ou de le faire mourir; mais ce coup de main échoua par la fidélité des Sistanis, qui se battirent bien, et tuèrent même le commandant ennemi.

Sadek se rendit, avec ses trois cents hommes, dans le Kerman, où il trouva Seyd-Mirza-Aboul-Hassan, seigneur très-riche, qui lui fournit 36,000 tomans (2,160,000 liv.), à l'aide desquels il rassembla de nouvelles troupes, et se disposa à reparaître sur la scène.

Zéki n'eut pas plutôt mis en fuite Sadek, qu'il songea à marcher contre Ali-Murad.

Il avait appris, sans en être effrayé, la révolte de ce dernier et les dispositions hostiles de tout le nord de la Perse. Il se flattait qu'en accélérant son départ, il lui serait aisé de dissiper une armée qui n'aurait pas eu le tems de s'organiser, qui devait manquer de tout, et qui d'ailleurs, par le nombre, ne pouvait se mesurer avec la sienne. Il ne lui fallut pas huit jours pour être en état de se mettre en campagne, et de marcher vers Ispahan. Il laissa à Chiras un de ses fils avec fort peu de troupes, et il emmena avec lui Aboul-Fétah, Mohammed-Ali, ses trois nouveaux prisonniers, Mataki-Khan, Ali-Nagui-Khan, Hassan-Khan, et tous ceux des habitans qui, par leurs liaisons avec Sadek ou avec Ali-Murad, pouvaient lui faire craindre quelqu'entreprise contre son fils.

Il arriva, le septième jour de son départ, à Yesdekast, ville peu

étendue, mais assez bien fortifiée, et il y séjourna le huitième, afin de laisser reposer ses troupes; il n'avait plus que trois ou quatre jours de marche pour se rendre à Ispahan. Informé qu'il y avait à Yesdekast une somme de trois cents tomans (18,000 liv.) qui appartenait au fisc, et dont l'envoi à Chiras avait été retardé à cause de la mort de Kérim, il demanda cette somme. On lui répondit qu'Ali-Murad l'avait exigée de vive force, et qu'on la lui avait remise. Sur cela il entra en fureur, accusa la ville d'avoir voulu favoriser le rebelle, fit saisir les principaux habitans au nombre de vingt-huit, et les fit précipiter du haut des murailles de la citadelle; il fit ouvrir le ventre à un scheik ou émir, parent de Mahomet, et vénéré, dans toute la contrée, comme un saint personnage : son crime était d'avoir assisté à la délibération qui avait été prise au sujet de ces trois cents tomans, et d'avoir été d'avis qu'on ne pouvait se dispenser de les donner à Ali-Murad qui les réclamait impérieusement.

Zéki-Khan ordonna en même tems la démolition de la citadelle et des maisons qui y sont enfermées, et dans sa rage il fut plusieurs fois sur le point de raser la ville, et d'en égorger tous les habitans.

Tant de cruauté, tant de scélératesse dans l'homme qui voulait usurper le pouvoir, révoltèrent si fort tous ceux qui en furent les témoins, qu'à l'instant même une partie de sa garde prit la résolution de purger la Terre de ce monstre. Le complot ne fut ni long à ourdir, ni difficile à exécuter : la nuit suivante, dès que les courtisans de Zéki furent sortis de sa tente et qu'il s'y trouva seul, les gardes, à un signal convenu, en coupèrent à la fois toutes les cordes qui la soutenaient, et l'abattirent sur lui. Embarrassé, comme il dût l'être, et ne pouvant se défendre, il fut percé de mille coups et laissé mort sur la place.

L'effet que cette nouvelle produisit le lendemain sur l'armée, fut tel qu'on devait l'espérer. A la pointe du jour le camp retentit de mille cris de joie; on n'entendit de toutes parts que des chants d'allégresse : il n'y eut personne qui n'applaudît au coup qui venait de frapper l'homme qu'on regardait déjà comme le plus méchant,

le plus cruel, le plus féroce de la Terre. Tous les soldats se portèrent en foule à la tente de leur général; tous voulurent jouir du spectacle qu'offrait le tyran abattu : c'était à qui maudirait le plus sa mémoire; c'était à qui pourrait arracher un lambeau de sa chair. La prise d'un grand convoi lorsqu'on manque de subsistances, la reddition d'une place importante après un siége long et meurtrier, une victoire complète obtenue avec très-peu de perte ou une paix honorable à la veille d'un combat, rien de tout cela ne sera jamais aussi agréable à une armée, que la mort de Zéki ne le fut à la sienne. Ce qui est digne de remarque, c'est que, parmi ce grand nombre d'hommes accoutumés à le servir, prêts à braver pour lui tous les dangers, on ne vit couler aucune larme, on n'entendit aucun soupir : pas un regret ne fut donné à sa mémoire; pas le moindre remords ne tourmenta jamais les gardes qui avaient trempé leurs mains dans son sang.

Ces cris de joie, ces témoignages d'indignation, ces mouvemens désordonnés, ne furent pas de longue durée : un sentiment plus doux rendit bientôt à elle-même cette armée. Aboul-Fétah était chargé de chaînes, et personne n'avait encore songé à les briser. A la première réflexion qu'on en fit, au premier mot qu'on entendit à ce sujet, tous les soldats, par un mouvement spontané et unanime, se portèrent vers l'endroit où les prisonniers étaient détenus, et demandèrent à grands cris Aboul-Fétah. Qu'il soit, disaient-ils, notre général et notre chah; il est le digne fils de Kérim; il sera, comme lui, bon, généreux et brave.

Aboul-Fétah ne tarda pas à paraître, et à témoigner à l'armée combien il était sensible aux démonstrations d'estime et d'attachement qu'elle lui donnait; il en prit à l'instant même le commandement, fit appeler tous les officiers-généraux, en obtint avec enthousiasme le serment de fidélité, passa l'armée en revue, lui fit quelques largesses, et lui permit de célébrer, comme elle le jugerait à propos, l'événement qui venait d'avoir lieu.

Pendant quatre ou cinq jours qu'elle resta campée auprès de Yesdekast, ce ne furent que fêtes, que plaisirs, que divertissemens. Il n'était plus question d'aller se battre contre des parens,

des amis, des concitoyens, et de se faire égorger pour servir l'ambition effrénée d'un maître dur, inhumain, incapable de reconnaissance. Aboul-Fétah avait fait publier qu'on prendrait la route de Chiras au retour du courier qu'il avait expédié à Ispahan, et qu'il accorderait pour quelque tems, à tous les soldats, la liberté de se rendre dans leurs familles.

Par sa réponse, Ali-Murad témoigna au fils de Kérim toute la satisfaction qu'il éprouvait de la mort de Zéki. « Mes vœux sont » remplis, lui disait-il; je n'avais pris les armes que pour vous » placer sur le trône : les habitans de l'Irak ne s'étaient armés que » pour en éloigner celui qui vous le ravissait. Nous rendons mille » actions de graces aux braves qui vous ont délivré quelques jours » plus tôt de votre ennemi; nous l'aurions vaincu, cet ennemi; nous » vous aurions arraché de ses mains, ou nous aurions tous péri » sous ses coups. A présent dites-nous s'il faut remettre l'épée dans » le fourreau, ou attendre que tout l'Empire vous soit soumis. Je » ne doute pas que tous les Persans, que toutes les tribus ne tombent à vos pieds; je suis persuadé que le fils de Kérim, le suc» cesseur légitime du plus grand de nos rois, ne trouvera plus » aucun obstacle à ceindre un diadême que son père a conquis avec » tant de gloire, et qu'il a conservé avec tant de grandeur. S'il en » était autrement, de quelque part que vînt la résistance, vous me » trouveriez toujours prêt à voler à votre secours, à combattre vos » ennemis. Que dis-je? vos ennemis; ils le seraient de la nation » entière; ils le seraient du bonheur de leur patrie; ils le seraient » de leur propre repos. »

Satisfait de cette lettre, Aboul-Fétah prit la route de Chiras, et vint s'y faire reconnaître, le 21 juin 1779, pour le chef de la nation. A l'exemple de son père, il ne voulut pas avoir le titre de roi ou de chah que les flatteurs ne manquèrent pas de lui conseiller de prendre, afin d'affermir par-là son autorité, et d'en imposer aux puissances voisines. Je le prendrai, leur dit-il, lorsque je l'aurai mérité; lorsque, par mes soins assidus, la Perse sera tranquille et heureuse.

Elle le fut pendant plus de deux mois. Déjà presque tous les khans

lui avaient fait passer leur soumission; toutes les villes l'avaient fait complimenter; le pacha de Bagdad lui avait fait demander son amitié au nom du sultan son maître; le peuple était au comble de ses desirs : tout semblait promettre un règne long et heureux, lorsque tout à coup ce crépuscule de bonheur s'obscurcit. Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours sur la Terre des hommes travaillés de la manie de commander aux autres, lorsqu'ils ne savent pas commander à eux-mêmes?

Sadek, ainsi que nous l'avons dit, avait trouvé dans le Kerman, des amis qui étaient venus à son secours, et lui avaient donné l'espérance de se relever; il avait déjà réuni environ quatre mille hommes lorsqu'il apprit la mort de Zéki et l'élévation d'Aboul-Fétah. A cette nouvelle, dont il parut très-satisfait, il contremanda tous les ordres qu'il avait donnés relativement à ses projets de guerre, et ne songea plus qu'à se rendre à Chiras; et pour que son neveu fût bien tranquille sur son compte, et ne lui soupçonnât aucune mauvaise intention, il lui expédia promptement un courier pour le complimenter, et lui témoigner toute la part qu'il prenait à son heureux avénement au trône; il lui envoyait en même tems sa soumission, et mettait à ses ordres les quatre mille hommes qu'il avait levés dans le Kerman.

Aboul-Fétah ne prit aucune précaution contre son oncle, quoique sa conduite antérieure eût dû lui paraître suspecte : il lui permit d'entrer dans la ville avec ses troupes; il lui en laissa même le commandement; il le reçut comme le plus cher de ses parens, et le traita comme le plus fidèle et le plus dévoué de ses sujets; il fut bientôt puni de cet excès de confiance. Peu de jours après son entrée à Chiras, Sadek parvint à surprendre son neveu, et à le faire enfermer le 26 août 1779.

Cet événement plongea les habitans de Chiras dans la consternation. Sadek-Khan jouissait jusqu'alors d'une réputation de bonté, de probité, de magnificence, qui l'avait généralement fait aimer. La conquête de Bassora, quoiqu'elle n'eût offert rien de remarquable, l'avait cependant fait regarder comme un grand-homme de guerre, et lui avait acquis l'affection du soldat; mais sa conduite

envers son neveu et son souverain indigna contre lui la nation. Quelles que fussent ses qualités, personne ne voulait pour roi celui qui, pour parvenir à l'être, avait eu recours à une perfidie.

On peut dire néanmoins que Sadek borna là tous ses crimes. La déposition de son neveu s'opéra sans troubles, sans effusion de sang. Il est même probable, avec les qualités dont il était doué, que ni l'agriculture, ni l'industrie, ni le commerce ne se seraient ressentis de cette révolution si personne ne se fût opposé à ses desseins, si Ali-Murad n'eût pris une seconde fois les armes, et n'eût entraîné dans son parti quelques-unes des provinces situées au nord et à l'ouest de la Perse.

Après la mort de Zéki, Ali-Murad avait congédié les troupes qui étaient venues se ranger volontairement sous ses drapeaux, et s'était rendu à Téhéran avec celles qu'il avait en premier lieu amenées de Chiras. Tout le nord de la Perse, si nous en exceptons le Mazanderan, dont nous parlerons bientôt, s'était soumis au fils de Kérim, et jouissait d'un repos qui paraissait ne devoir plus être troublé, quand tout à coup la nouvelle de l'emprisonnement de Aboul-Fétah plongea de nouveau ce pays dans l'agitation et le désordre.

Selfékar-Khan, Kamsaï, qui se trouvait pour lors gouverneur de Casbin, prit le prétexte de cet emprisonnement pour lever des troupes, ravager les provinces voisines, et menacer la capitale. Dans moins d'un mois il eut à sa solde une armée de plus de vingt mille hommes, avec laquelle il marcha vers Cachan, dont il voulait, avant tout, se rendre maître.

Ali-Murad, qui connaissait l'audace et la bravoure de cet homme, n'eut rien de mieux à faire que d'appeler à son secours le khan de Kermanchah, le khan d'Amadan et le prince de Caracciolan, intéressés, comme lui, à s'opposer aux entreprises de ce rebelle. Les deux premiers lui fournirent chacun quatre mille hommes, le troisième lui amena trois mille cavaliers curdes. Lorsque ces forces l'eurent joint, il marcha droit à son ennemi. Les deux armées se trouvèrent en présence l'une de l'autre, dans la belle plaine de Cachan, au commencement de décembre 1779.

Selfékar

Selfékar brûlait d'envie de se battre : une victoire le rendait maître dans peu de Cachan, de Kom, de Téhéran et de tout le nord de la Perse ; il est vrai que, vaincu, il ne lui restait pour retraite que Casbin, ville ouverte, et peu propre à résister à un ennemi supérieur en forces.

Ali-Murad était dans une position plus favorable : victorieux, toute la Perse devait bientôt lui être soumise; vaincu, il se repliait sur Ispahan, où il trouvait une garnison nombreuse qui l'aurait soutenu. Il avait un autre avantage sur son ennemi. Selfékar, rebelle, ne pouvait entretenir son armée que par des contributions forcées et par le pillage; Ali-Murad, combattant pour le souverain légitime, touchant les revenus de plusieurs provinces, devait avoir dans son parti tous ceux qui étaient intéressés au maintien de l'ordre. Le militaire d'ailleurs devait se ranger plus volontiers sous les drapeaux des chefs qui combattaient pour le successeur de Kérim, que sous ceux d'un étranger.

Cette dernière conjecture ne tarda pas à se réaliser. Dès que le signal du combat fut donné, Ali-Beg, un des généraux de Selfékar, passa, avec six mille hommes qu'il commandait, du côté d'Ali-Murad. Le reste de l'armée du rebelle, découragé par cette défection, fut taillé en pièces : six cents hommes restèrent sur le champ de bataille, cinq mille furent faits prisonniers, le reste fut entiérement dispersé. Selfékar se sauva, mais il fut pris peu de tems après et mis à mort.

Après cette victoire, Ali-Murad tourna ses vues vers Ispahan. Sadek y avait envoyé son fils Djaffar avec sept mille hommes; Djaffar était le frère utérin d'Ali-Murad : soit qu'il ne se crût pas en état de résister aux forces qui le menaçaient, soit qu'il ne voulût pas combattre un frère auquel il était attaché, il sortit d'Ispahan aux premières sommations qui lui furent faites, et vint camper à deux lieues de la ville, d'où il se rendit ensuite à Chiras.

Ali-Murad fit son entrée dans la capitale vers la fin de décembre 1779, et en prit possession au nom d'Aboul-Fétah.

Sadek-Khan s'était d'abord flatté qu'Ali-Murad verrait avec plaisir succéder à Kérim l'homme qui lui avait toujours servi de père,

qui l'avait traité, dans toutes les occasions, comme le plus cher de ses fils. L'opposition que ce fils avait manifestée pour Zéki, était trop conforme aux intérêts de Sadek pour qu'il ne la regardât pas comme très-raisonnable; mais lorsqu'il vit, après la défaite de Selfékar, qu'Ali-Murad en voulait à Ispahan, il ne se dissimula plus qu'il allait avoir sur les bras presque toutes les provinces situées au nord et à l'ouest de la Perse. Il comptait, à la vérité, sur celles du midi. Les Arabes de Kermesir prenaient ses intérêts, et avaient promis de venir, dans toutes les occasions, à son secours. Le Farsistan, qu'il avait gouverné du vivant de son frère, lui était toujours fidèle : sa tribu, établie à Péria et aux environs de cette ville, lui était dévouée. Mohammed-Khan, Sistani, qui avait été nommé gouverneur du Kerman, devait lui assurer cette province : il avait envoyé à Yesd son fils Ali-Nagui-Khan, avec douze mille hommes; Bagher-Khan, avec trois mille, était parti pour le Laarestan; son fils Mataki-Khan s'était rendu avec quatre mille dans le Shusistan. Maître du trésor de Kérim et de tous les joyaux de la couronne, reconnu sans opposition pour le chef suprême de l'Empire à Chiras et dans tout le midi, il se croyait bien en état de tenir tête à Ali-Murad. Un événement qui se passa à Ispahan vers la fin de janvier 1780, lui fit croire qu'il était délivré pour toujours de ce dangereux ennemi.

Ali-Murad avait rassemblé dans cette ville environ cinquante mille hommes des meilleures troupes : soldats et officiers paraissaient être très-portés à se battre pour lui; les uns et les autres attendaient avec impatience le retour de la belle saison pour se rendre à Chiras, en faire le siége, et soumettre tout le midi au fils de Kérim. Rien ne manquait à cette armée : les provisions étaient abondantes, et la paye du soldat n'était point en retard; ni Ali-Murad, ni aucun de ses généraux, ne lui avait donné sujet de plainte; néanmoins tout à coup, et sans qu'on ait pu en pénétrer la cause, la révolte s'y manifesta subitement, et tous les soldats, par un mouvement spontané et unanime, se portèrent au pillage : en peu de tems le désordre fut à son comble; la vie du général et de tous les officiers fut menacée, et celle de tous les habitans se trouva dans le plus grand danger.

Ces révoltes ne sont pas rares en Perse; elles sont ordinairement le résultat de quelque nouvelle très-fâcheuse, qui circule rapidement dans l'armée; quelquefois c'est le défaut de paye ou le manque de subsistances qui les produit. Mais, quelle qu'en soit la cause, si aux premiers symptômes qui se manifestent, le général ne montre sur-le-champ de la vigueur, et ne sévit avec force, il n'a plus, le moment d'après, le pouvoir de le faire; il faut qu'il cède au torrent, et qu'il ne songe plus qu'à mettre sa personne en sûreté.

Ali-Murad, qui ne fut prévenu de rien, qui n'eut connaissance d'aucun mécontentement, qui n'entendit aucune plainte, aucun murmure de la part des soldats; qui n'apprit, en un mot, cette révolte que lorsqu'il n'était plus tems de l'arrêter, se vit obligé, pour n'en être pas la victime, de sortir précipitamment de la ville avec ceux de ses soldats, de ses officiers et de ses amis qui voulurent le suivre.

Dès qu'il fut hors des murs, il résolut de se rendre auprès du khan d'Amadan, dont il était l'ami, et dont il avait reçu naguère des secours; il ne doutait pas que ce gouverneur ne lui ouvrît ses trésors et ne lui prêtât ses troupes. Assez grand pour se conduire ainsi, il se persuadait que son ami s'empresserait, dans cette occasion, de lui tendre une main secourable, et qu'il le tirerait promptement du mauvais pas où il se trouvait engagé. Le khan n'avait pas l'ame aussi généreuse : il avait secondé les efforts d'Ali-Murad tandis qu'Ali-Murad était puissant; il l'abandonne, il refuse de le voir alors qu'il le sait aux prises avec l'adversité; il répond au courier qu'on lui a expédié, qu'il ne doit pas s'exposer à se brouiller avec Sadek, et qu'il invite son maître à prendre une autre route s'il ne veut pas être arrêté et livré à son ennemi. Cette réponse lui coûta la vie.

Au retour du courier, Ali-Murad et tous ceux de sa troupe jurèrent de périr ou de mettre à leurs pieds le lâche qui osait les menacer : dans leur indignation, ils accélérèrent leur marche, et se trouvèrent aux portes d'Amadan, alors même qu'on les croyait encore bien loin.

Le khan, qui n'avait autour de lui qu'une faible garde, et qui

ne croyait pas d'ailleurs que la troupe d'Ali-Murad fût si forte et si résolue, ne lui opposa, lorsqu'elle parut, qu'une faible résistance : son palais fut forcé avant qu'il eût réuni ses forces; lui-même fut pris et mis à mort.

Ali-Murad se servit du trésor du khan pour solder tous les militaires qui se trouvaient dans la ville : il en tira un grand nombre de Néhavend, d'Oulou-Guerd, de Kermanchah et de toute la contrée, et lorsqu'il en eut réuni environ quinze mille, il revint à Ispahan, qui se trouvait occupé par un des fils de Sadek.

Ali-Nagui-Khan, qui était, comme nous l'avons dit, aux environs de Yesd, instruit de la révolte qui avait eu lieu à Ispahan, s'y était rendu, avec ses troupes, vers la fin de février 1780, et en avait pris possession. Il avait mis à contribution les habitans déjà épuisés par le pillage précédent, et s'y était conduit, à tous égards, de manière à se les aliéner pour toujours. Le retour d'Ali-Murad, qu'il n'avait pas prévu, ne lui permit pas de rester plus long-tems dans une ville qu'il ne pouvait défendre; il l'évacua donc aux premières nouvelles de la marche de son ennemi, et il prit le chemin du Kerman, où il fallait contenir les ennemis de son père.

Maître une seconde fois de la capitale, Ali-Murad eut bientôt rétabli son crédit et réparé ses pertes. La plupart des gouverneurs s'empressèrent de lui faire passer des troupes : presque toutes celles qui s'étaient révoltées, vinrent de nouveau lui offrir leurs services; elles jurèrent de lui être plus fidelles que par le passé, et toutes promirent de ne pas l'abandonner avant qu'il ne se fût emparé de Chiras et qu'il n'eût soumis tout le midi.

Cependant on apprit que Sadek s'était déterminé à faire arracher les yeux aux deux fils de Kérim, afin de leur ôter tout espoir de monter sur le trône de leur père, et afin surtout de paralyser la bonne volonté de ceux qui s'armaient en leur faveur.

Cette conduite de Sadek produisit un effet contraire à celui qu'il avait espéré. Ali-Murad, qui jusqu'alors n'avait tiré l'épée que pour rétablir le souverain légitime, ne songea plus qu'à travailler pour son propre compte. Reconnu avec enthousiasme, par son armée, pour le chef suprême de l'Empire et le successeur de Kérim, il ne

tarda pas à l'être par toutes les villes et par toutes les provinces qui avaient pris le parti d'Aboul-Fétah. Yesdekast, Cachan, Ghulpaïgan, Kom, Téhéran, Sava, Casbin, Amadan, Néhavend, Oulou-Guerd, Kermanchah, lui firent passer leur soumission. Le Guilan, le Curdistan et le Loristan déclarèrent ne vouloir pas d'autre maître. Quant au Mazanderan et Aster-Abad, ils étaient sous la dépendance d'Aga-Méhémet-Khan, Kagiar, fils de Mohammed-Hassan-Khan. L'Aderbidjan ne reconnaissait point de maître, et voulait attendre, pour se déclarer, que le sort eût prononcé. Le Chyrvan, le Mogan et le Daghestan étaient toujours gouvernés par le khan de Kouba.

Sadek-Khan possédait Chiras et tout le Farsistan, le Laarestan, le Kerman, le Kermesir et le Shusistan, encore son pouvoir était-il faiblement établi dans quelques-unes de ces provinces.

Mohammed-Hassan-Khan, Sistani, nommé khan du Kerman par Aboul-Fétah, et maintenu par Sadek, mécontent de la conduite d'Ali-Nagui-Khan, s'était d'abord retiré dans son ancien fort de Cala-Aga, et avait fini par prendre parti pour Ali-Murad. Il avait combattu, en dernier lieu, les habitans du Kerman, qui tenaient pour Sadek, et avait vaincu, en bataille rangée, Ismaël-Khan, Barstan-Khan et Novoroug-Ali-Beg, trois des généraux de Sadek.

Le Beyban ou Shusistan était fort mécontent de Mataki-Khan, parce qu'il avait mis de trop fortes impositions, et enlevé tous les vivres qui s'y trouvaient, sous le prétexte de substanter son armée.

Le Kermesir avait été pressuré de toutes les manières, et avait reçu depuis peu l'ordre de faire passer à Chiras tous les hommes en état de porter les armes; ce qui avait déplu aux Arabes.

Le Farsistan se serait, dans ces derniers tems, volontiers déclaré pour Ali-Murad s'il n'avait craint d'être pillé et dévasté par les troupes de Sadek.

C'est dans cet état de choses que, vers la fin du printems de 1780, Ali-Murad prit le parti d'aller assiéger Chiras avec toutes les forces dont il crut pouvoir disposer. Son armée fut divisée en cinq corps. Murad-Khan, Sandassara, eut ordre de s'avancer avec six mille hommes, et d'aller mettre à contribution les villages qui se

trouvent aux environs de Chiras, et leur enlever tous les vivres. Jokar-Khan eut ordre de le suivre avec six mille hommes, et de se conduire de même. Riza-Kouli-Khan, Miquieri, et Mir-Aslan-Khan, Curde, marchaient après eux, et commandaient chacun quatre mille hommes. Akbar-Khan, fils de Zéki, à qui un des fils de Sadek avait voulu enlever de force un cheval d'un grand prix, et qui était venu joindre à cette occasion Ali-Murad, commandait un corps de dix mille hommes; il s'arrêta quelque tems à quatre ou cinq journées d'Ispahan pour amasser des vivres, et pour attendre Ali-Murad, qui était à la tête de quinze mille cavaliers.

Outre ces forces, Ali-Murad avait vingt-cinq mille hommes divisés en cinq autres corps; savoir : cinq mille à Ispahan et cinq mille à Téhéran, commandés par Seyd-Murad-Khan; cinq mille dans le Loristan, sous Mohammed-Khan, Seyli; cinq mille dans le Kerman, au secours de Mohammed-Hassan-Khan, Sistani, et cinq mille au fort d'Amadan, pour contenir la ville et toute la contrée.

Sadek n'avait à opposer à toutes ces forces que treize ou quatorze mille hommes qu'il avait à Chiras; douze mille dans le Kerman, commandés par Ali-Nagui-Khan; quatre mille avec Mataki-Khan dans le Beyban; trois mille avec Bagher-Khan dans le Laarestan, et cinq mille avec Hassan-Khan son troisième fils, qui était sorti de la ville pour observer l'ennemi, et pour favoriser l'entrée des vivres qu'on attendait de toutes parts.

Les premières divisions ennemies se trouvèrent, à la fin de juin 1780, aux environs de Chiras. Sadek avait eu avis de leur marche : il en connaissait exactement les forces; il savait qu'elles avaient reçu l'ordre de ravager le pays, et il n'osa s'avancer pour les combattre; il s'enferma dans la ville, quoiqu'il eût au moins dix-huit mille hommes à ses ordres, et ses ennemis vingt mille tout au plus. Mais le crime ôte au cœur toute son énergie; l'homme coupable a peur à l'aspect du danger. Sadek d'ailleurs s'était apperçu du mauvais effet qu'avait produit sur les habitans de Chiras, et sur les troupes mêmes, l'attentat commis en la personne d'Aboul-Fétah : il craignait qu'en allant au-devant de son ennemi, les habitans ne se révoltassent et ne prissent le parti d'Ali-Murad; il savait que

celui-ci n'avait qu'une mauvaise artillerie; il ne le croyait donc pas en état de forcer une ville défendue par une garnison nombreuse, par un large fossé, et par des remparts que Kérim avait fait réparer avec soin; il comptait aussi sur les secours que devaient lui amener ses fils et les Arabes de la côte.

Lorsque les divisions d'Akbar et d'Ali-Murad furent arrivées, toutes les troupes s'avancèrent, et vinrent s'établir à une petite distance de la ville; elles y tracèrent un camp qu'elles entourèrent d'un fossé, et qu'elles fortifièrent par quelques tours en terre, où elles placèrent du canon. Lorsque cette opération fut terminée, elles élevèrent quelques batteries contre la ville; mais elles s'appliquèrent surtout à arrêter les subsistances et à favoriser la désertion. Ali-Murad ne négligea rien pour se faire un parti dans l'intérieur, et pour s'attacher, par des libéralités et des promesses, tous les seigneurs qui tenaient au parti de Sadek.

Néanmoins, comme la ville était plutôt bloquée qu'assiégée, et que l'armée de l'intérieur était assez nombreuse pour faire des sorties, celle-ci trouvait toujours les moyens de faire entrer des vivres. Il y avait eu diverses affaires, qui n'avaient produit aucun résultat important. Déjà les trois fils de Sadek étaient entrés l'un après l'autre, et avaient successivement amené des secours en tout genre. Déjà huit mois s'étaient écoulés sans qu'on eût fait aucun progrès par la force des armes. Des sorties fréquentes de la part des assiégés; des attaques partielles, toujours infructueuses, de la part des assiégeans; quelques escarmouches pour favoriser l'entrée d'un convoi, d'un corps de troupes, ou pour s'y opposer; quelques coups de canon tirés de tems en tems de loin, contre les remparts, sans pouvoir les endommager suffisamment; des désertions que les deux partis tâchaient de favoriser, et qui devenaient tous les jours plus fréquentes, voilà à quoi se réduisait ce siége.

Sadek se flattait toujours que l'ennemi se consumerait en efforts impuissans, et qu'il finirait par se retirer, quand tout à coup l'heure du châtiment sonna (1). Ali-Murad parvint, à l'aide des

(1) A la fin de février 1781.

habitans, à corrompre les gardes de la porte Bagh-Chah, située au sud de la ville, et la plus voisine de la citadelle, et à faire entrer, par ce moyen, un corps de troupes d'élite commandé par Akbar-Khan.

Sadek ne fut pas plutôt informé que l'ennemi était dans l'intérieur, qu'il donna tous les ordres nécessaires pour s'opposer à ses progrès; il monta lui-même à cheval, et, à la tête de sa garde, il courut à la porte Bagh-Chah; mais déjà Akbar avait pénétré dans la ville, et s'était emparé de plusieurs postes sans avoir éprouvé la moindre résistance. Quelques corps de troupes l'avaient suivi; d'autres venaient après, et personne ne s'était présenté pour les combattre.

Sadek n'arriva en présence d'Akbar, que pour être témoin de la mauvaise volonté que mirent les siens à seconder ses efforts. Les ordres qu'il avait donnés, n'avaient point été exécutés ou l'avaient été fort mal; les troupes qu'il avait amenées de Bassora, et qui l'avaient déjà quitté une fois, quoiqu'elles eussent toujours eu le plus de part à ses largesses, mirent bas les armes les premières. Sa propre garde, sur laquelle il devait compter le plus, l'abandonna en partie et passa du côté de l'ennemi. Dans cette extrémité, le seul parti qu'il avait à prendre, c'était de mourir les armes à la main ou de s'enfermer dans la citadelle. Il prit le dernier; il parvint, quoique difficilement, à y entrer accompagné de son ministre, de tous ses fils, et de quelques personnes qui lui étaient attachées.

En un instant toute la ville se trouva occupée par les troupes d'Ali-Murad. Celles de Sadek demandèrent à passer au service du vainqueur; ce qui leur fut accordé. La citadelle fut étroitement investie, et la tranquillité maintenue partout avec le plus grand soin.

Sadek se trouvant hors d'état, avec une poignée d'amis ou de parens, de tenir long-tems dans la citadelle, prit le parti de se rendre, et d'implorer la miséricorde de son ennemi: il lui écrivit, pour le fléchir, la lettre la plus touchante, la plus propre à émouvoir son cœur; il lui rappelait les soins qu'il avait pris de son enfance,

enfance, les caresses qu'il lui avait prodiguées dans les bras de sa mere, les efforts qu'il avait faits pour lui obtenir les faveurs de Kerim; il prenait le ciel à témoin, qu'il avait toujours eu pour lui des entrailles de père, qu'il l'avaít chéri comme ses propres fils; il faisait des vœux pour que la fortune lui fût plus favorable qu'à lui; il jurait de lui obéir et de lui être fidèle comme le meilleur et le plus dévoué de ses sujets. « Si mes sermens, ajoutait-il, ne peuvent » éloigner de vous les soupçons, j'irai vivre au fond de telle pro- » vince que vous me désignerez; je laisserai auprès de vous mes fils » en otage; ma fortune, ma vie, seront toujours entre vos mains » et vous répondront de ma conduite. »

Ali-Murad ne fit dire autre chose à Sadek, si ce n'est de se rendre, et de faire ouvrir les portes de la citadelle, sans quoi il verrait égorger sous ses yeux tous ceux qui s'y trouvaient enfermés. Sadek les fit ouvrir, et se mit à la merci de son vainqueur. Celui-ci se contenta, pour le moment, de le charger de chaînes, ainsi que ses fils et ses petits-fils, au nombre de vingt-six, et de leur faire crever les yeux à tous. Quelques jours après, Akbar reçut l'ordre de les faire périr; ce qu'il exécuta avec d'autant plus de plaisir et de promptitude, que c'était d'après ses conseils et ses pressantes sollicitations que cet ordre avait été donné.

Djaffar-Khan fut le seul épargné : il avait été joindre son frère au commencement du siége, et ne l'avait plus quitté; il avait toujours désapprouvé l'ambition de son père, et avait blâmé sa conduite envers Aboul-Fétah. Quelques jours après la prise de la ville, Ali-Murad lui renouvela ses protestations d'amitié, lui fit de très-riches présens, le nomma gouverneur de Shuster, avec la promesse de le placer plus convenablement dès qu'il se verrait solidement établi sur le trône.

La mort d'Akbar suivit de près celle de Sadek. L'une avait été ordonnée par une politique barbare; l'autre fut une juste punition d'un crime qui ne peut être conçu que par le plus scélérat des hommes.

Akbar, fils de Zéki, jouissait depuis quelque tems de la plus grande faveur auprès d'Ali-Murad : il en était, durant le siége, le premier

général, le confident et l'ami; il venait d'être nommé premier ministre, et réintégré dans tous ses biens, et Akbar méditait la plus noire trahison. Aussi ambitieux, aussi cruel que son père, mais plus dissimulé, il avait fui Chiras et s'était rendu à Ispahan, moins pour se soustraire à la colère de Sadek et aux outrages de ses fils, que pour être plus à portée, auprès d'Ali-Murad, de lui plonger le poignard dans le sein lorsqu'il en serait tems.

Ali-Murad, comme tous ceux que le mérite ou la faveur porte aux premières places, avait des envieux, des jaloux, peut-être même des ennemis : Akbar s'attacha à les connaître; il en sonda quelques-uns, s'ouvrit à eux, et leur proposa de se joindre à lui, de seconder ses efforts, de lui faire un parti assez puissant pour le conduire au trône après qu'il aurait abattu celui qu'il accusait d'être l'auteur de la mort de son père.

Ce complot fut découvert presqu'aussitôt que la confidence en eut été faite, et Akbar, convaincu de son crime, fut condamné à mort. Djaffar, qui avait à venger celle de son père et de ses frères, fut chargé de cette exécution; il lui plongea le poignard dans le sein, et fit exposer son corps durant trois jours sur la place publique.

Nous ne devons pas oublier de dire que, durant le siége de Chiras, le fameux Azad-Khan mourut dans son palais, de mort naturelle, à l'âge de soixante-six ans. La veille de sa mort, il avait fait appeler Hadgi-Bakher, nazir de Sadek, lui avait remis une lettre pour son maître, et l'avait prié d'obtenir que son corps fût déposé dans la mosquée de Seyd-Ali-Hussein, jusqu'à ce que ses femmes, ses enfans et ses esclaves pussent l'emporter à Kaboul. A la lecture de la lettre d'Azad, Sadek avait promis de remplir les intentions du malade, et à sa mort il avait chargé Ali-Nagui-Khan de ne rien épargner pour ses funérailles. Elles furent célébrées en octobre 1780, avec beaucoup de pompe.

Mais ce ne fut qu'après le siége, que la dernière partie des volontés d'Azad put être remplie : ce ne fut qu'alors, et après en avoir obtenu la permission du vainqueur, que les femmes, les enfans et les esclaves purent se rendre, avec leur dépôt et leurs richesses, à Kaboul.

CHAPITRE XVIII.

Révolte d'Aga-Méhémet-Khan. Ali-Murad envoie contre lui Scheik-Veis, et obtient des succès. Désertion des troupes de Scheik-Veis. Mort d'Ali-Murad. Troubles à Ispahan. Le gouverneur veut s'emparer de l'autorité. Djaffar-Khan le met en fuite, et se fait nommer régent. Guerre entre lui et Aga-Méhémet-Khan. Troubles au nord et au midi. Djaffar est mis à mort par une troupe de seigneurs conjurés.

LA prise de Chiras fit mettre bas les armes dans le midi, à tous ceux qui tenaient pour le parti de Sadek. Toutes les villes du Kerman, du Laarestan et du Shusistan s'empressèrent d'envoyer leur soumission à Ali-Murad, et d'implorer sa clémence : les scheiks arabes du Kermesir lui firent passer des présens, et la promesse de payer à l'avenir, plus exactement que par le passé, les subsides auxquels ils sont assujettis. Dans le nord, l'Aderbidjan, l'Érivan, ainsi que le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan, qui n'avaient jamais voulu se prononcer en faveur de Zéki ou de Sadek, le reconnurent formellement pour le chef de l'Empire. Ainsi, de toutes les provinces qui avaient été soumises à Kérim, il n'y eut que le Mazanderan et le Guilan qui refusèrent d'adhérer au vœu général, et qui déclarèrent ne vouloir obéir qu'à Aga-Méhémet-Khan.

C'était le second des fils de Mohammed-Hassan-Khan. Retenu comme otage à Chiras, durant le règne de Kérim, il s'était enfui à la mort de ce prince, avec ses frères Djaffar-Kouli-Khan et Ala-Kouli-Khan, et s'était rendu à Aster-Abad, qu'il était venu à bout d'enlever à son frère Moustapha, et de soumettre à son autorité particulière.

Maître d'Aster-Abad, Aga-Méhémet-Khan avait levé des troupes

parmi les Kagiars de sa tribu et les Turcomans qui habitent les frontières occidentales du Khorassan, et s'était emparé du Tabéristan et de tout le reste du Mazanderan.

Hidéat, khan du Guilan, n'avait pas attendu qu'il vînt l'attaquer pour se soumettre; il lui avait fait hommage de sa province dès qu'il l'avait su à la tête d'une armée, et lui avait fait passer les mêmes troupes et les mêmes subsides qu'il s'était obligé de fournir à Kérim.

Pendant le siége de Chiras, Ali-Murad avait donné ordre à Seyd-Murad-Khan de réunir toutes les troupes qu'il avait mises à ses ordres, et d'aller attaquer Méhémet; mais il avait été impossible à ce général de franchir les Portes Caspiennes; il avait été repoussé avec perte, et il était revenu à Téhéran.

Méhémet, à la tête de vingt mille hommes, l'y avait suivi de très-près, et lui avait enlevé cette ville; il s'était porté de là sur Casbin, dont il s'était également rendu maître. Seyd-Murad, qui n'était pas assez fort pour s'opposer aux entreprises de cet ennemi, s'était replié sur Kom et Cachan, et avait informé Ali-Murad de ce qui se passait.

Ce fut peu de tems après son entrée à Chiras, que celui-ci reçut le courier que son général lui envoyait. Il n'avait pas de tems à perdre s'il voulait empêcher que l'Aderbidjan, l'Érivan, le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan ne tombassent au pouvoir d'un homme dont les prétentions n'étaient que trop évidentes, et dont les forces prenaient chaque jour un accroissement considérable. Il détacha donc sur-le-champ de son armée trente mille hommes, dont il donna le commandement à Scheik-Veis son fils, avec ordre d'aller joindre Seyd-Murad, de se concerter avec lui et de tomber ensemble sur Méhémet.

Scheik-Veis partit en toute diligence, et arriva sous les murs de Téhéran dans le courant de juin 1781.

Ali-Murad ne resta pas long-tems à Chiras. Conduit par une sage politique, il transféra, dès la fin de l'été, le siége du gouvernement à Ispahan. Plusieurs motifs l'engagèrent à cette démarche : il se rapprochait par-là du théâtre de la guerre; il se mettait à portée de

diriger les opérations de son fils; il témoignait sa reconnaissance à la ville qui avait pris plusieurs fois les armes en sa faveur; il se plaçait au centre de ses États, et sur le point le plus favorable à ses intérêts; car malgré les pertes énormes et les dommages très-considérables qu'Ispahan avait éprouvés, c'était toujours la première ville de la Perse, et celle qui avait le plus d'influence sur l'opinion, tant à cause de sa population et de ses richesses, que parce qu'elle renfermait encore dans son sein les hommes les plus instruits et les plus considérés du royaume.

Scheik-Veis obligea Méhémet d'évacuer Téhéran et Casbin, et de repasser les monts Caspiens avec toute son armée.

C'est pendant cette campagne, que Moustapha-Kouli-Khan, chassé par Méhémet de son gouvernement d'Aster-Abad, vint offrir ses services à Scheik-Veis, et qu'il amena avec lui Morteza-Kouli-Khan son frère. Ces deux guerriers furent très-bien accueillis, et obtinrent du commandement.

Durant l'hiver il ne fut rien entrepris, mais au printems suivant (1782) Scheik-Veis, contre l'avis de son général, voulut diviser ses forces, et les porter en même tems dans les deux provinces ennemies. Seyd-Murad, avec quinze mille hommes, eut ordre de forcer le défilé qui conduit dans le Guilan, tandis que Scheik-Veis, avec environ vingt mille hommes, devait entrer dans le Mazanderan par celui de Guilas.

Cette double entreprise manqua des deux côtés : les deux armées, malgré leurs efforts réitérés, furent constamment repoussées; elles perdirent beaucoup de monde par la désertion et par le fer de l'ennemi; ce qui obligea Scheik-Veis de venir passer l'hiver à Téhéran pour se refaire et attendre des secours.

Ali-Murad, qui voulait terminer promptement cette guerre, ne se contenta pas de faire passer de nouvelles troupes à son fils, il voulut, à quelque prix que ce fût, gagner le khan du Guilan afin de n'avoir plus qu'un ennemi à combattre, et un seul point à attaquer. Il fit promettre à Hidéat de le combler d'honneurs, et de le confirmer dans son gouvernement s'il voulait abandonner Méhémet, et imiter le reste de la Perse. Hidéat était trop faible pour ne

pas s'empresser de faire la paix avec celui qui tenait déjà presque tout l'Empire sous sa main. Aux premières propositions qui lui furent faites, il se soumit, et fit passer trois ou quatre mille hommes qu'il avait à sa solde.

Méhémet n'eut pas plutôt connaissance de la défection du khan du Guilan, qu'il envoya contre lui, vers la fin de l'été 1783, un corps nombreux de Kagiars, avec ordre de le tuer et d'enlever tous ses trésors. Ces Kagiars côtoyèrent la Caspienne, et tombèrent sur Reicht au moment qu'on ne s'y attendait pas. A peine Hidéat eut-il le tems de se sauver avec sa famille au port d'Enzelli, et d'emporter ce qu'il avait de plus précieux. Reicht fut pillé, et le palais du gouverneur devint la proie des flammes.

L'année 1784 fut beaucoup plus favorable que les précédentes aux armes de Scheik-Veis. Ce jeune prince entra dans le Mazanderan avec toutes ses troupes, après avoir forcé tous les passages, et après avoir partout battu son ennemi; il lui enleva successivement toutes les villes de cette province, et le poursuivit jusqu'aux environs d'Aster-Abad, où il l'obligea de s'enfermer.

Les succès qu'avaient obtenus les armes d'Ali-Murad, donnèrent lieu, dans toute la Perse, à des fêtes magnifiques. Les habitans d'Ispahan entr'autres se livrèrent à la joie avec cet abandon, avec ce délire que produisait chez eux l'espoir d'un avenir plus heureux. Suivant un témoin oculaire (1), tous les besesteins furent tapissés en brocard d'or ou en étoffes de soie, et illuminés pendant les trois nuits que durèrent les fêtes : on voyait partout des bateleurs et des musiciens; les rafraîchissemens étaient offerts gratuitement à tous les passans qu'on inondait d'eau de rose, et partout retentissait le nom d'Ali-Murad.

La destruction de presque toute l'armée de Méhémet, la soumission du Guilan et de presque tout le Mazanderan ne faisaient plus douter que le calme ne succédât enfin à la violente agitation qui venait d'avoir lieu. Tout le monde se flattait de jouir bientôt et pour

---

(1) M. de Ferrières-Sauvebœuf, *Mémoires historiques*, *politiques et géographiques*, tom. I, pag. 291.

long-tems de cette paix après laquelle on soupirait, et dont on avait si grand besoin. On se flattait surtout que le règne d'Ali-Murad serait pour le moins aussi long, aussi paisible, aussi glorieux que celui de Kérim, et que les actes de tyrannie y seraient aussi rares.

Mais la Perse n'était pas encore parvenue au terme de tous ses maux; Méhémet n'avait pas encore renoncé à semer le trouble et le désordre dans son pays.

Aster-Abad tenait toujours : cette ville, bien approvisionnée et dans un bon état de défense, avait reçu plusieurs fois des secours de divers seigneurs turcomans; ce qui faisait craindre à la cour, que le siége ne traînât en longueur, et ne finît par dégoûter le soldat, qui d'ailleurs avait à se plaindre de la mortalité qui régnait dans l'armée depuis qu'elle avait mis le pied dans le Bas-Mazanderan. Divers détachemens que Scheik-Veis avait envoyés à l'orient et au midi de cette ville pour se procurer des vivres, avaient été battus, et on apprenait que les Turcomans, enhardis par ces succès, se renforçaient de plus en plus.

Ces considérations portèrent Ali-Murad à sortir d'Ispahan, le 24 juillet 1784, avec environ soixante mille hommes qui lui restaient, et à se rendre à Téhéran afin d'être plus à portée de faire passer des secours à son fils, et de diriger ses opérations.

Dix ou douze mille hommes que Scheik-Veis reçut, le mirent en état d'enlever, avant la fin de l'été, Aster-Abad à son ennemi, de pénétrer ensuite dans le Tabéristan, de se rendre maître de Semnan et de Damegan, et de venir bloquer Bostan, où Méhémet s'était réfugié avec ses frères Djaffar-Kouli et Ala-Kouli. Cette ville, patrimoine de la famille, renfermait tout ce que Méhémet avait de précieux. Riza-Kouli-Khan, un de ses frères, y était détenu depuis plus d'un an pour des raisons qu'on ignore (1). Forte par sa position, bien pourvue de vivres et de munitions de guerre,

---

(1) Riza-Kouli était un des premiers officiers d'Ali-Murad lorsque la révolte de l'armée de ce chef éclata à Ispahan; il se rendit, avec huit cents Kagiars qu'il commandait, à Chiras, et il y resta durant le siége.

elle était en état de résister long-tems, et l'on s'attendait bien que Méhémet ne se rendrait pas à moins qu'il ne fût réduit aux dernières extrémités.

C'en était fait cependant de cet ambitieux si Scheik-Veis n'eût mécontenté mal-à-propos son armée, et ne l'eût portée à la révolte en la faisant manquer des objets les plus nécessaires : il tenait Bostan étroitement bloquée ; il était campé depuis deux mois autour de cette ville. Les pluies d'automne avaient fait murmurer les troupes qui étaient trop légérement vêtues, et qui avaient des tentes si usées, que l'eau passait à travers. Le froid qui survint après les pluies, et auquel il leur était bien plus difficile de résister, leur fit prendre la résolution de quitter leurs drapeaux, et même de tuer leur général et de s'emparer de la caisse militaire.

Il faut observer que presque toutes les troupes de Scheik-Veis étaient des Lors, des Bakhtiaris et autres Curdes du Loristan, de Péria et des environs de Néhavend et de Kermanchah. Ils avaient pour la plupart laissé en otage leurs femmes et leurs enfans à Ispahan ; mais ils comptaient les reprendre avant de gagner leurs montagnes ; ce qui leur était facile en l'absence d'Ali-Murad.

Scheik-Veis n'eut rien de mieux à faire pour éviter d'être tué, que de se sauver à Téhéran avec sa garde et trois ou quatre mille hommes du Farsistan, qui n'avaient pris aucune part à ce complot.

Ali-Murad fut vivement affecté de cette désertion : il perdait en un moment le fruit de quatre ou cinq années de travaux et de combats ; il voyait la guerre se prolonger, toutes ses ressources s'épuiser, et les maux de sa patrie s'aggraver de plus en plus. Cependant il ne perdit pas courage ; il fit passer sur-le-champ dans le Mazanderan Moustapha-Kouli-Khan et Morteza-Kouli-Khan, frères de Méhémet, avec douze mille hommes ; il y joignit un corps de quatre mille Géorgiens qu'il avait à sa solde, et dont il connaissait la bravoure, la fidélité et le dévoûment ; il laissa à Téhéran Scheik-Veis avec quatre mille hommes seulement, et avec le reste de son armée il marcha vers Ispahan afin d'atteindre les révoltés, son intention étant de les détruire s'il ne parvenait à les faire rentrer dans le devoir.

Cette

Cette marche fut pénible : l'armée éprouva un froid très-rigoureux ; les chemins étaient couverts de neige ; il en tombait de tems en tems. Ali-Murad, faible et maladif, fut attaqué d'une fluxion de poitrine, à laquelle il succomba, le 11 de février 1785, au village d'Aga-Kamal, situé à trois petites journées d'Ispahan. Myrza-Rebbi, son premier ministre, avait fait d'inutiles efforts pour l'engager à se reposer à Cachan, et attendre que sa santé fût rétablie. Ali-Murad avait trop à cœur de punir la désertion de l'armée de son fils, et de prévenir les désordres qu'elle allait occasioner à Ispahan pour s'arrêter à Cachan ; il s'était contenté de prendre une litière et de ralentir sa marche.

Myrza-Rebbi crut ne devoir pas divulguer cette mort qu'il ne se fût concerté avec le gouverneur d'Ispahan et les autres seigneurs de la ville ; il voulait les engager à porter au trône, d'un commun accord, le fils aîné ou le frère d'Ali-Murad, et à prévenir par-là les troubles que cette mort inattendue ne pouvait manquer d'occasioner.

Les projets du ministre ne réussirent point : le gouverneur, nommé Bagher, homme vain, présomptueux, irréfléchi, ne fut pas plutôt instruit de ce qui venait de se passer, qu'il eut l'ambition de succéder à Ali-Murad. Bagher était très-riche et avait en main les joyaux de la couronne. La place qu'il occupait, le rendait maître de toutes les forces de la capitale : il comptait sur un parti nombreux que son crédit devait lui procurer ; il espérait prendre à sa solde l'armée royale, et celle qui avait abandonné les drapeaux de Scheik-Veis.

L'arrivée subite à Ispahan de Djaffar-Khan rompit les mesures de Bagher. Djaffar avait quitté son gouvernement, et avait marché vers la capitale, à la tête des troupes qu'il avait pu se procurer, sans qu'on ait su s'il venait au secours de son frère, ou s'il méditait de lui enlever la couronne.

Il y avait alors à Ispahan plus de cinquante mille hommes de troupes, tant de l'armée d'Ali-Murad, que de celle de Scheik-Veis, qui ne recevaient plus de paye, qui n'obéissaient plus à aucun chef, et qui se livraient à tous les excès, à tous les crimes que

produisent ordinairement, chez les gens de guerre, l'indiscipline et l'anarchie. Bagher était venu à bout, par ses libéralités et ses promesses, d'en prendre un grand nombre à sa solde; mais comment compter sur des hommes corrompus, que la crainte du châtiment ne retient pas? Ces hommes abandonnèrent Bagher dès qu'ils surent que Djaffar était aux portes de la ville, et même la plupart d'entr'eux, après avoir dissipé l'argent qu'ils avaient reçu du gouverneur, conçurent le criminel dessein de le saisir et de le livrer à son ennemi.

Bagher, instruit à tems de ce complot, parvint à sortir de la ville avec une partie de ses gens, et à se sauver dans un village des environs, dont il était le seigneur.

Cette soldatesque, n'étant plus retenue par aucun frein, se porta alors à tous les désordres imaginables : ni le rang, ni l'âge, ni le sexe, rien ne fut respecté. Ispahan présenta, durant trois jours, toutes les scènes d'horreur d'une ville prise d'assaut et livrée à la vengeance, à la cupidité, au cynisme d'un ennemi aussi cruel que corrompu.

Djaffar était campé, à deux lieues de la ville, avec sept ou huit mille hommes seulement. Les habitans accouraient en foule auprès de lui, et le conjuraient de mettre un terme à tant de maux. Il céda enfin à leurs instances : il entra le 18 dans Ispahan, et fit cesser tous les désordres qui y régnaient; il parvint à faire arrêter Bagher et à le faire enfermer; il fit aussi arrêter quelques seigneurs soupçonnés d'avoir voulu favoriser la rebellion du gouverneur.

Avant d'entrer dans la ville, Djaffar avait envoyé à Téhéran un courier, afin d'instruire Scheik-Veis de ce qui se passait, le prier de lui transmettre ses ordres, et l'engager à venir promptement à la capitale pour y occuper le trône de son père.

Scheik-Veis était parti de Téhéran à la première nouvelle qu'il avait reçue de la mort d'Ali-Murad; il avait laissé en arrière sa faible armée, et n'avait pris avec lui que quelques officiers de sa maison. Ayant appris en route que Djaffar était le maître d'Ispahan, et ne lui supposant, d'après ses dépêches et sa conduite antérieure,

aucune mauvaise intention, il était entré dans Ispahan vers la fin de février, sans précaution comme sans méfiance. Il avait envoyé la veille un courier à son oncle pour lui annoncer son arrivée, et il allait descendre dans le palais royal quand tout à coup il se vit entouré par une multitude de gens de guerre, et chargé de chaînes avant même qu'il fût revenu de son étonnement.

Djaffar fit saisir en même tems tous les fils et tous les parens d'Ali-Murad, ainsi que les deux ministres Myrza-Rebbi et Myrza-Anadolla, et les fit enfermer dans les prisons royales; il y envoya aussi Bagher-Khan, qui était à ses yeux, non pas le plus dangereux, mais le plus coupable de tous.

Lorsqu'il se fut assuré de tous les hommes qui pouvaient mettre obstacle à ses desseins, et qu'il eut donné à l'armée des chefs qui paraissaient dévoués à sa personne, il leva le masque; il prit, comme Kérim et comme Ali-Murad, le titre de lieutenant-général du royaume, et se transporta, vers le milieu de mars, en grande pompe, dans le palais royal, où il reçut le serment de fidélité de tous les grands de la ville.

L'armée de Djaffar était devenue très-nombreuse, et les revenus de l'Empire diminuaient tous les jours. La Perse, déjà considérablement appauvrie, ne payait les impôts qu'avec beaucoup de peine, et dès qu'il survenait des troubles à la capitale, la plupart des villes suspendaient totalement l'envoi des sommes qu'elles devaient verser dans les coffres du fisc. D'ailleurs, quelques provinces du nord ne payaient que lorsqu'elles y étaient forcées; d'autres étaient en rebellion. Djaffar, pressé par le besoin, crut trouver un bon moyen de se procurer de l'argent en faisant mettre sous le bâton Bagher-Khan, les ministres Myrza-Rebbi et Myrza-Anadolla, ainsi que les seigneurs qu'il tenait dans les fers, et les obligeant à lui payer de très-fortes sommes pour racheter leur vie. Il se conduisit de la même manière à l'égard de son cousin-germain Ismaël-Khan, fils de Soggiadi-Khan, frère de Kérim (1); mais c'était envers Bagher, comme le plus riche de tous, qu'il se montra le plus cruel:

(1) Soggiadi-Khan mourut avant le vékil.

il ne cessa de le faire bâtonner qu'il n'en eût reçu des sommes très-considérables.

Bagher voyait dans sa prison les habitans des villages qui lui appartenaient : il avait eu besoin de traiter avec eux afin de se procurer, par leur moyen, de quoi fournir aux demandes qui lui étaient faites; il en profita pour écrire à Aga-Méhémet-Khan, et l'inviter instamment à venir délivrer la Perse de l'homme le plus inepte et le plus cruel qui l'eût jamais gouvernée; il l'assurait dans ces lettres, que l'armée était déjà très-mécontente de Djaffar ; que le peuple d'Ispahan, trompé dans son attente, était indigné de la conduite de ce chef; que les grands le détestaient, parce qu'il les rançonnait, et les menaçait de les faire périr les uns après les autres sous le bâton s'ils ne rendaient compte exactement de tous les deniers qu'ils avaient illégalement prélevés sur le peuple depuis la mort de Kérim.

Méhémet se trouvait délivré de tous ses ennemis. Après la désertion de l'armée de Scheik-Veis, les troupes qui étaient à Aster-Abad et dans quelques villes du Bas-Mazanderan avaient tenu bon, mais elles s'étaient retirées dès qu'elles avaient appris la mort du roi. Celles qui avaient été confiées à Moustapha-Kouli-Khan et à Morteza-Kouli-Khan s'étaient également retirées, de sorte que toute la province avait passé de nouveau au pouvoir de Méhémet.

Dès qu'il eut reçu les lettres de Bagher, il se décida à sortir de sa province; il pourvut à la hâte à la défense des principales villes, et avec cinq cents hommes seulement il osa s'avancer jusqu'à Téhéran. Là il réunit sous ses drapeaux plusieurs milliers de soldats qui s'y trouvaient. Rassuré par d'autres lettres qu'il reçut, et plein de confiance dans sa bonne fortune, il prit la route d'Ispahan. Son armée s'augmentait tous les jours des débris de celles de Scheik-Veis et d'Ali-Murad, de sorte qu'en arrivant à Cachan il se trouva avoir des forces assez considérables.

Djaffar, qui ne jugea pas son adversaire bien redoutable, qui le méprisa même un peu trop, ne daigna pas le combattre en personne; il se contenta d'envoyer contre lui la majeure partie de ses troupes : mais il arriva que les Curdes qui avaient déserté les drapeaux de

Scheik-Veis et emporté la caisse militaire, et qu'on avait eu le tort de ne pas désarmer et punir, furent à peine à quelques lieues de la ville, qu'ils quittèrent l'armée et marchèrent vers leurs montagnes. Les autres troupes, n'étant pas assez nombreuses pour résister à celles de Méhémet, ou découragées peut-être par la désertion des Curdes, refusèrent de combattre, et se débandèrent.

Djaffar, se voyant, par la perte de son armée, menacé d'être bloqué dans Ispahan, sortit de cette ville le 4 de mai 1785, avec cinq ou six mille hommes qui lui restaient, et se rendit à Chiras, où il espérait de rétablir ses affaires; il emmena les fils d'Ali-Murad, à qui il fit bientôt crever les yeux, et emporta des sommes considérables, et tout ce que le trésor royal renfermait de plus précieux.

Ce trésor, malheureusement pour lui, le devançait de quelques heures. Confié à une garde de cinq cents hommes, il fut attaqué et pillé par les gens de Bagher, qui s'étaient réunis, à quelques lieues d'Ispahan, au nombre de douze ou quinze cents. Djaffar avait mis en liberté, la veille de son départ, le malheureux Bagher, après lui avoir fait prêter serment de fidélité sur la porte de la mosquée royale, comme si un serment arraché de force pouvait lier celui à qui on a fait subir les plus cruels traitemens.

Méhémet entra le 6 dans Ispahan (1); il mit sur les habitans une forte contribution, augmenta son armée par les largesses qu'il lui fit, et marcha le 15 de juin vers les montagnes de Péria et du Loristan, dans l'intention de soumettre ces contrées.

Il ne fut pas aussi heureux dans cette guerre, qu'il l'avait espéré; il fut battu par les Lors et les Bakhtiaris réunis, et obligé de se retrancher pour éviter une déroute. Après la bataille la dissention s'étant mise parmi les habitans de ces montagnes, à l'occasion du

(1) M. de Ferrières-Sauvebœuf dit que Méhémet entra dans Ispahan le 2 de mai, et il place à cette époque le pillage qui eut lieu les 15, 16 et 17 de février. *Mémoires historiques, politiques et géographiques*, tome I, pag. 297. Nous préférons suivre les notes que nous avons recueillies dans cette ville. Il nous paraît que Méhémet, qui voulait régner sur les Persans, ne pouvait permettre à son armée le pillage de la capitale, lorsque d'ailleurs cette capitale renfermait un parti très-nombreux qui lui tendait les bras.

trône qu'on regardait déjà comme vacant, et Méhémet, par des promesses et de l'argent, étant venu à bout de se faire un parti, il obtint à son tour des succès; il s'empara de quelques chefs qui voulurent lui résister, et les fit cruellement périr. Les villages qui leur appartenaient, furent détruits, et les habitans, maltraités et réduits à la plus affreuse misère, virent, pour comble de maux, leurs femmes et leurs enfans devenir la proie du soldat.

Après cette expédition, aussi impolitiquement conçue que maladroitement terminée, Méhémet résolut d'aller se présenter à Oulou-Guerd, Amadan et Kermanchah, afin de soumettre ces villes et y lever des contributions. Il était dans la seconde lorsqu'il apprit que les Lors et les Bakhtiaris, réunis de nouveau, marchaient vers lui, résolus de le combattre, et de lui faire payer cher les dégâts qu'il avait faits dans leur pays. Il vint aussitôt au-devant d'eux, et les rencontra à quelques lieues de Néhavend. Les deux armées se battirent avec acharnement : celle des montagnards, quoiqu'inférieure par le nombre, remporta la victoire, et mit l'autre en pleine déroute. Méhémet se sauva à Téhéran avec les débris de ses troupes, s'établit dans cette ville, s'y fortifia, et en fit dès-lors le centre de ses opérations.

Pendant que les Lors et les Bakhtiaris, à l'occident de la Perse, occupaient l'un des concurrens au trône, l'autre levait des troupes au midi, et se préparait à revenir dans la capitale. Djaffar n'apprit pas plutôt la défaite de son ennemi, qu'il partit de Chiras en toute diligence, le 18 d'août, et se trouva à la fin du même mois sous les murs d'Ispahan.

Bagher avait été rétabli par Méhémet dans le gouvernement de cette ville : c'était en effet l'homme qui devait être le plus disposé à résister à Djaffar, mais il lui eût fallu plus de troupes qu'il n'en avait. Cinq ou six mille hommes que son maître lui avait laissés, ne lui permettant pas d'aller au-devant de l'ennemi pour le combattre, ni de soutenir un siége dans une place fort étendue et ouverte de toutes parts, il prit le parti de s'enfermer dans la forteresse nommée *Tabarok*, qui est située vers le nord de la ville, et là de s'y défendre jusqu'à ce que Méhémet vînt le dégager. Il avait eu la

précaution de la réparer, d'y faire passer des vivres, et de la munir de plusieurs pièces de canon.

Djaffar entra dans Ispahan sans éprouver de résistance; mais il ne put d'abord forcer la citadelle, ni engager le gouverneur à la livrer, malgré les offres séduisantes qu'il lui fit. Bagher se défendit avec courage, et ne voulut souscrire à aucune proposition que son ennemi put lui faire. Cette conduite était prudente et conforme à la situation dans laquelle il se trouvait; il ne pouvait se fier à la parole de Djaffar, et il avait tout à attendre de Méhémet. Les habitans de la ville penchaient pour celui-ci, et il y avait lieu d'espérer qu'on le verrait paraître d'un instant à l'autre. D'ailleurs, Bagher ne pouvait pardonner à Djaffar le traitement barbare qu'il en avait reçu, sans être le plus vil des hommes.

Les premières tentatives que fit Djaffar pour s'emparer de la citadelle, n'ayant pas réussi, il se détermina, le 26 octobre de la même année, à faire un dernier effort, et à l'attaquer en même tems de tous côtés. En effet, dès la pointe du jour toutes les troupes furent sur pied; partout on dressa des échelles, et partout on combattit avec une égale fureur. Djaffar animait ses troupes, et leur promettait des récompenses; Bagher se portait dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, avec un courage, une activité, une présence d'esprit dont on ne le croyait pas capable. Ses troupes firent des prodiges de valeur; plusieurs fois elles parvinrent à terrasser des pelotons ennemis qui avaient franchi le mur; plusieurs fois elles renversèrent sur le mur même des compagnies entières. Mais à la fin celles de Djaffar vinrent à bout de se maintenir sur plusieurs points, et bientôt elles pressèrent de toutes parts les assiégés. Bagher, vivement combattu par un grand nombre d'ennemis, se défendit long-tems, et fit mordre la poussière à plusieurs avant de succomber. Presque tous ses amis moururent les armes à la main : ceux que le fer du soldat n'atteignit pas, implorèrent en vain la miséricorde du vainqueur; Djaffar leur fit trancher la tête, et leurs biens furent confisqués au profit de l'armée.

Ismaël-Khan, dont nous avons déjà parlé, était depuis longtems rentré en grace, et avait même obtenu le commandement

d'une partie des troupes ; il avait pénétré un des premiers dans la forteresse, et avait beaucoup contribué, par son courage, au succès de cette journée. Djaffar ne crut pouvoir lui donner une plus grande marque d'estime, qu'en lui confiant un corps de deux mille hommes, et le chargeant d'aller auprès des Lors et des Bakhtiaris, qui avaient vaincu Méhémet, afin de les engager à se soumettre et à venir se ranger sous ses drapeaux; il les faisait aussi inviter à le reconnaître solennellement pour régent, et à lui envoyer des otages, ainsi qu'ils avaient fait sous Kérim et sous Ali-Murad.

Ismaël avait trop peu d'estime pour son cousin, et il avait encore trop sur le cœur l'indigne traitement qu'il en avait reçu, pour le servir dans cette occasion avec le même zèle qu'il avait mis à la prise de la citadelle. En combattant Bagher, il avait cru travailler pour son propre compte; il avait jugé très-urgent d'empêcher qu'Ispahan ne restât entre les mains de Méhémet, qu'il regardait déjà comme plus redoutable que Djaffar. Les forces qu'il se vit en mains, et la mission dont il fut chargé, en lui donnant l'espoir de mettre dans ses intérêts les habitans du Loristan, lui donnèrent aussi celui de se défaire tour-à-tour des deux rivaux qui se disputaient le trône.

Comme, dans toutes les entreprises de ce genre, la première chose qu'il faut avoir c'est de l'argent, Ismaël en emprunta autant qu'il put dans la capitale; il dépouilla sur la route quelques riches caravanes, et il mit à contribution un grand nombre de villages. Arrivé à sa destination, on juge bien qu'au lieu d'agir en faveur de son parent, il chercha à gagner pour lui-même, par des largesses et par tous les moyens possibles, les Lors, les Bakhtiaris et toutes les tribus guerrières de ces contrées; il leur représenta Djaffar comme un homme cruel, avare, aussi incapable de diriger les opérations d'une armée, que de gouverner un Empire. Adonné au vin, aux femmes et à toutes sortes de débauches, il laissait tout le soin des affaires à son ministre Mirza-Hussein, et la direction des armées à ses généraux. Ismaël fit ensuite valoir les droits qu'il avait lui-même au trône : il était, comme Djaffar, neveu germain de Kérim; il était né sur les montagnes du Loristan, parmi les tribus auxquelles

il s'adressait ; elles pouvaient bien compter, d'après cela, sur un attachement inviolable de sa part, et sur une reconnaissance sans bornes.

Plusieurs de ces tribus, également mécontentes de Méhémet et de Djaffar, se décidèrent à prendre parti pour Ismaël, et à s'avancer vers Néhavend, Amadan et Kermanchah, afin de surprendre ces villes, et pouvoir de là menacer également les deux compétiteurs. Méhémet, selon eux, était pour le moment hors d'état de rien entreprendre, et Djaffar ne pouvait être fâché qu'on s'emparât des villes qui appartenaient à son ennemi. Ces deux conjectures se trouvèrent également fausses : Méhémet était sur le point de partir pour le Guilan avec des forces assez considérables, ainsi que nous le verrons plus bas ; et Djaffar, qui suivait les mouvemens de son cousin, qui faisait éclairer sa conduite, n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il résolut de marcher contre lui, et de le combattre avant que son parti ne grossît ; il sortit en conséquence d'Ispahan le 18 décembre 1785, après avoir pourvu à la défense de cette ville.

L'armée, forte d'environ vingt mille hommes, s'avança jusqu'à Amadan avec peine et avec lenteur, à cause du froid excessif qu'elle éprouva, et de la neige qui tomba en abondance plusieurs jours de suite : elle fut obligée, en s'éloignant de la capitale, de sonder le terrain, et de se frayer la route à travers cette neige ; elle marcha néanmoins en bon ordre. A son approche, celle d'Ismaël se dissipa, et lui-même se sauva dans le Curdistan. Cosrof, prince du Carracciolan, chez qui il vint se réfugier, l'aurait peut-être livré à Djaffar si le premier ministre, Mirza-Hussein, ne l'eût fait demander avec une arrogance et des menaces qui révoltèrent Cosrof, et qui l'engagèrent même à s'armer pour le malheureux qu'on poursuivait. Ali-Khan, Kamsaï, et Mohammed-Hussein-Khan, Gragosli, ainsi que d'autres seigneurs curdes, s'étant réunis à Cosrof, vinrent à Amadan, et présentèrent, le 2 mars 1786, le combat à Djaffar. L'armée des alliés éprouva d'abord quelques pertes dans le centre, parce que Djaffar y avait porté l'élite de ses troupes ; mais Cosrof et Ismaël parvinrent à soutenir tous ses efforts ; bientôt après ils

le repoussèrent; ils furent même plusieurs fois sur le point de se mesurer corps à corps avec lui. Dans le même tems, Ali-Khan et Mohammed-Hussein-Khan tombaient sur l'aile droite et sur l'aile gauche, et renversaient tout ce qui se trouvait devant eux. Les Persans, pressés de toutes parts, plièrent à leur tour et abandonnèrent le champ de bataille. Leur perte en hommes fut considérable; leur artillerie et tout le bagage tomba au pouvoir des Curdes. Djaffar prit la fuite des premiers, et arriva le 8 à Ispahan avec un petit nombre de seigneurs qui ne l'avaient point quitté. Le reste de l'armée rentra les jours suivans, et se trouva réduit à dix ou douze mille hommes.

Les deux frères de Méhémet, Morteza-Kouli-Khan et Moustapha-Kouli-Khan, n'ayant pu conserver l'armée dont Ali-Murad leur avait donné le commandement, s'étaient séparés. Le premier avait passé dans le Guilan, et avait engagé Hidéat, qui gouvernait encore cette province pour Méhémet, à méconnaître une seconde fois son autorité, et à profiter des troubles qui agitaient l'Empire, pour se rendre indépendant. En effet, Hidéat, après la dernière défaite de Méhémet, avait refusé de lui envoyer des troupes et de l'argent, et s'était préparé à faire résistance en cas d'attaque.

Moustapha était resté dans le Mazanderan; il s'était enfermé, avec trois cents hommes, dans une forteresse à l'orient de cette province, parce qu'il craignait que son frère ne marchât contre lui; mais dès que celui-ci eut pris la route d'Ispahan, Moustapha s'était mis en campagne, avait levé quelques troupes, et avait menacé d'envahir tout le Mazanderan.

Méhémet, après sa défaite, s'était retiré, comme nous l'avons dit, à Téhéran, avec les débris de son armée. Il l'avait un peu renforcée, et avait marché contre Hidéat, l'avait battu et mis en fuite. Morteza, craignant avec raison le courroux de son frère, s'était sauvé chez Fétah-Ali, gouverneur de Kouba, et avait passé peu de tems après à Astracan.

Dans le même tems que Méhémet s'était porté dans le Guilan, il avait envoyé son frère Djaffar-Kouli avec des troupes, pour arrêter les progrès de Moustapha, pour l'amener à un accommodement,

ou pour le combattre s'il s'obstinait à vouloir séparer ses intérêts de ceux de ses frères. Les deux armées s'étaient trouvées en présence aux environs de Semnan. Djaffar-Kouli, avant d'en venir aux mains, s'était avancé seul à cheval vers Moustapha, lui avait tendu les mains, et l'avait conjuré de remettre l'épée dans le fourreau. « Si les liens du sang, lui avait-il dit, ne sont pas assez forts pour » nous unir, que l'intérêt du moins nous rapproche. Vous le savez: » l'Empire est réservé à celui qui pourra réunir le plus de forces; » il est à nous si nous agissons de concert; il nous échappe si nous » sommes divisés. Allons joindre Méhémet à Téhéran; que nos » trois armées n'en fassent qu'une; marchons à la capitale; nous » y avons des amis; Djaffar-Khan ne peut nous empêcher de la » prendre; vous en serez gouverneur; mon frère m'en a donné sa » parole; je vous garantis qu'il n'y manquera pas. Il me réserve à » moi le gouvernement de Casbin; je m'en contente et lui abandonne tout l'Empire; il établira sa demeure à Téhéran lorsqu'il » aura soumis toutes les provinces qui ne reconnaissent dans ce » moment aucune autorité légitime. »

« Je veux bien me réunir à vous, à Méhémet, répondit Moustapha, si vous me promettez l'un et l'autre le gouvernement d'Ispahan. Comme vous, à ce prix, j'abandonne l'Empire à Méhémet. » Je jure de l'aider de tous mes moyens s'il exécute sa promesse, » et de le combattre jusqu'à la mort s'il y manque. »

A ces mots Djaffar et Moustapha s'embrassèrent, et firent annoncer aux deux armées, qu'il n'y avait plus de motifs de guerre, que la paix était faite, et que dorénavant elles allaient marcher sous les mêmes drapeaux.

Elles célébrèrent, pendant trois jours, par des fêtes cet heureux événement; après quoi elles se mirent en marche, et arrivèrent à Téhéran vers le milieu de mars 1786.

Méhémet reçut ses frères avec tous les témoignages de la plus sincère affection; il leur renouvela la promesse de donner à l'un le gouvernement d'Ispahan, et à l'autre celui de Casbin. Ala-Kouli, qui avait toujours été attaché à Méhémet, et qui se trouvait alors présent, eut aussi l'assurance d'un gouvernement. Tout étant ainsi

réglé, et les trois armées étant réunies et bien pourvues de tout, les quatre frères, à leur tête, prirent le chemin d'Ispahan, où ils arrivèrent le 22 avril 1786.

Djaffar-Khan en était sorti le 19; il avait évacué cette ville qu'il n'était plus en état de défendre, et avait pris la route de Chiras avec quinze ou dix-huit mille hommes qui lui restaient.

Un autre motif qui le détermina à évacuer Ispahan et à se porter vers le midi, c'est que Hadgi-Ala-Kouli, gouverneur de Kazeroun, ville située entre Chiras et Abouchir, avait profité de son éloignement et du mauvais état de ses affaires, pour arborer l'étendard de la révolte. Il s'était secrétement lié d'intérêt avec le scheik arabe Nassir, émir ou prince d'Abouchir, tributaire de la Perse.

Djaffar, rendu à Chiras, se hâta de lever des troupes : il mit la ville en état de résister à Méhémet si toutefois il se présentait pour en faire le siége, et marcha contre le rebelle; il le rencontra près du village de Desterdgin, le battit, et l'obligea à prendre la fuite. Hadgi-Ala-Kouli se rendit quelque tems après à Chiras, sur la parole qui lui avait été solennellement donnée, qu'il obtiendrait son pardon s'il venait le demander, et qu'il serait même réintégré dans son gouvernement s'il faisait de bonne grâce sa soumission; mais à peine fut-il arrivé, qu'il fut chargé de chaînes et enfermé dans la citadelle.

Cette victoire fut doublement utile à Djaffar : il avait détruit un ennemi qui pouvait devenir redoutable; il avait confisqué ses biens; il avait incorporé son armée dans la sienne, et il avait levé des contributions à Kazeroun et dans toute la province; ce qui le mettait en état de résister à Méhémet.

Quant à celui-ci, il perdit à Ispahan un tems infiniment précieux. Au lieu de poursuivre son ennemi, et d'aller l'assiéger à Chiras avant qu'il eût pourvu de vivres cette place, il s'arrêta pour organiser les diverses administrations, et pour donner le tems de revenir à des émissaires qu'il avait envoyés dans le Loristan. Méhémet avait à cœur, avant tout, de gagner les tribus militaires qui se trouvent à l'occident de la capitale; il avait craint peut-être de se les mettre à dos en allant à Chiras, ou de se voir couper la retraite s'il était

repoussé. Rassuré à la fin à cet égard, il se décida à aller faire le siége de cette ville dans le mois de septembre; mais il n'était plus tems : Djaffar y était rentré avec des forces assez considérables pour n'avoir rien à craindre. En effet, après quelques tentatives infructueuses, Méhémet, voyant qu'il ne pourrait en aucune manière forcer cette ville à lui ouvrir ses portes, prit le parti de retourner à Ispahan.

Durant l'hiver et le printems, Djaffar fit de très-grands préparatifs : il porta son armée à plus de soixante mille hommes, et la pourvut abondamment de vivres et de munitions de toute espèce; il en laissa sept ou huit mille à Chiras, et il sortit avec tout le reste, le 25 juin 1787, pour se porter à Yesd, ville assez considérable et très-marchande, située à soixante et quinze lieues à l'orient d'Ispahan. Yesd ne fit point de résistance, et ouvrit ses portes dès qu'elle eut l'assurance que le bon ordre n'y serait pas troublé. Jaghi-Khan, à qui elle appartenait, ou qui la gouvernait pendant cet interrègne, s'était réfugié dans la forteresse nommée *Yaft*, qui est voisine de la ville, et s'y était mis en état de soutenir un siége.

Cette expédition, que Djaffar sans doute n'aurait dû entreprendre qu'après s'être emparé de la capitale et avoir détruit son compétiteur, n'eut lieu, dans cette circonstance, que parce que Jaghi-Khan avait formellement refusé de se déclarer en faveur d'aucun prétendant, et qu'il entretenait une correspondance avec les khans du Kerman et de Laar, dont l'objet était de se liguer entr'eux pour se rendre indépendans.

Lorsque les portes d'Yesd lui furent ouvertes, Djaffar promit de ne pas inquiéter les habitans, et de ne lever sur eux aucune taxe extraordinaire. Fidèle pendant quelques jours à sa parole, il fit observer une bonne discipline à ses troupes, les fit camper hors des murs, et il ne vint dans la ville qu'avec sa garde, ses ministres et les seigneurs attachés à sa personne; il fit inviter les habitans à se livrer à leurs travaux, et fit dire aux négocians qu'ils pouvaient, sans rien craindre, faire venir des marchandises et expédier celles qu'ils avaient. Malgré ces assurances, il exigea, peu de tems après et sous divers prétextes, de très-fortes sommes, tant de la ville que

de la province ; il augmenta tout à coup les douanes, et fit arrêter quelques riches particuliers. Les violences qu'on se permit à leur égard pour avoir de l'argent, celles qu'on exerça envers ceux qui se trouvaient hors d'état de payer les taxes qu'on leur demandait, excitèrent l'indignation de tous les habitans, au point qu'ils résolurent de secouer le joug. Pour y parvenir, ils s'adressèrent secrétement à Jaghi, l'instruisirent de ce qui se passait, et l'engagèrent à venir à leur secours, promettant de prendre tous les armes s'il pouvait attirer Djaffar hors des murs.

Jaghi-Khan ne balança pas à se prêter à leurs vues. Quoique bloqué, il trouva le moyen de correspondre réguliérement avec les principaux d'entr'eux ; il leur fit passer ses ordres, et fit tenir prêts à agir au premier signal, non-seulement les habitans de la ville, mais ceux de toute la province ; et lorsque tout fut disposé ainsi qu'il l'avait ordonné, il sortit durant la nuit de sa forteresse avec une bonne partie de ses troupes. Djaffar, se flattant de l'atteindre et de le battre, se mit à sa poursuite ; mais étant informé, deux ou trois jours après, que tous les habitans de Yesd s'étaient armés, et que ceux de la province accouraient en foule auprès de leur prince, ou se rendaient dans la ville, il prit le parti de se retirer ; il rentra à Chiras, en octobre de la même année, sans avoir entrepris autre chose.

Méhémet avait travaillé, pendant ce tems, à affermir son pouvoir dans tout le nord de la Perse. Depuis Yesdecast et Ispahan jusqu'à la mer Caspienne, et depuis Érivan, Tauris et Ardebil jusqu'à Mendeli, Kermanchah et Néhavend, tout lui était soumis. Fétah-Ali, khan du Daghestan, du Chyrvan et du Mogan, lui faisait hommage de ces provinces. Amadan était rentré sous sa domination depuis qu'il s'était emparé de la capitale, et Hidéat avait une seconde fois obtenu son pardon et envoyé des otages pour garant de sa fidélité. Ismaël-Khan, n'étant plus soutenu par les Curdes qui avaient traité avec Méhémet, et craignant d'être livré, avait erré quelque tems dans ces contrées, et avait fini par se faire derviche pour échapper à la mort et à toute recherche.

Djaffar était maître de tout le midi : le Farsistan, le Loristan et

le Shusistan lui étaient dévoués; mais les Arabes du Kermesir et de toute la côte étaient prêts à secouer le joug au moindre revers qu'il éprouverait. Le Kerman lui obéissait à peine, et le Laarestan, tantôt soumis et tantôt rebelle, venait de lui refuser les subsides, et se disposait à combattre pour son indépendance.

Le mauvais succès de sa dernière campagne devait faire craindre à Djaffar, que l'esprit de révolte ne se propageât, et ne finît par entraîner tout le midi; aussi n'eut-il rien de mieux à faire en rentrant à Chiras, que d'envoyer son fils Lutf-Ali dans ces contrées avec des troupes, pour forcer tous les khans et tous les scheiks à l'obéissance, et faire rentrer dans le devoir la ville de Laar, dont il était très-important de s'assurer la possession.

Lutf-Ali, âgé alors de vingt ans, né avec les plus heureuses dispositions, avait appris le métier des armes sous Ali-Murad et sous son père. Doué d'une belle figure, d'une taille avantageuse, d'une force musculaire peu commune, il avait un courage qui lui faisait braver tous les dangers, et une grandeur d'ame qui le mettait toujours au dessus de tous les événemens. Aussi actif qu'intelligent, aussi passionné pour la gloire, que jaloux d'acquérir l'estime de la nation et l'attachement de ses troupes, il était déjà, par sa conduite, l'idole du soldat, et, par ses qualités, il faisait l'admiration de tous ceux qui s'étaient trouvés à portée de le connaître.

Son père ne mit à ses ordres qu'une armée de dix mille cavaliers; mais c'était l'élite des troupes; c'était le corps sous les yeux duquel il avait le plus souvent combattu; c'était celui qui lui était le plus dévoué.

Le Kermesir, où Lutf-Ali se porta d'abord, ne fit aucune résistance : toutes les villes se soumirent; tous les scheiks lui envoyèrent des présens; tous versèrent le produit des impôts, ou payèrent le tribut auquel ils étaient assujettis : le gouverneur de Laar fut le seul qui refusa de se soumettre. Lutf-Ali marcha pour l'y forcer.

Laar est une ville grande, riche et très-marchande; elle est bâtie dans une plaine autour d'un rocher très-élevé, sur le sommet duquel est une citadelle que ni les généraux de Nadir ni ceux de Kérim ne purent jamais prendre de vive force. On n'y monte que

par un chemin étroit, pratiqué dans le roc. Lutf-Ali, au bout de trois mois, força le khan à lui ouvrir les portes et à se rendre; il lui fit grace de la vie à cause du courage qu'il avait montré, mais il s'assura de sa personne. La ville reçut un nouveau gouverneur, et se soumit, ainsi que toute la province.

Lutf-Ali se rendit de là dans le Kerman, afin d'y étouffer tout germe de rebellion, et s'assurer de la fidélité du gouverneur.

Dans le tems que le fils faisait rentrer dans le devoir les provinces du midi, le père faisait ses dispositions pour se porter vers le nord. Il sortit à cet effet de Chiras dans le courant de mai 1788, avec une armée de cinquante mille hommes, et se dirigea vers la capitale. Il fut obligé, sur la route, d'attaquer les places qui appartenaient à Méhémet, et que celui-ci avait fortifiées avant de se rendre à Téhéran, où il faisait sa résidence. Yesdecast et Abada ne l'arrêtèrent pas long-tems; mais Komché résista, et soutint, pendant plus de deux mois, tous ses efforts. Ala-Kouli, que son frère avait laissé à Ispahan avec environ vingt mille hommes, vint au secours de la ville menacée, et tenta plusieurs fois d'y faire entrer des vivres et des munitions sans pouvoir réussir : les détachemens qu'il chargea de cette opération furent taillés en pièces; lui-même se vit dans le plus grand danger : il fut sur le point d'être enveloppé par des forces très-supérieures; ce qui l'obligea à se sauver de nuit, et à abandonner ses tentes et une partie de son bagage. Komché, par cette retraite, ayant perdu tout espoir d'être secouru, ouvrit ses portes peu de jours après, et se soumit. Six mille Kagiars qui s'y trouvaient, furent faits prisonniers, et les habitans fortement imposés.

Après ce succès, Djaffar, ne trouvant plus aucun obstacle, se porta vers la capitale, où il entra le 21 octobre 1788. Ala-Kouli l'avait évacuée depuis quelques jours, et avait pris, avec toute son armée, la route de Téhéran.

Dans ces entrefaites, Lutf-Ali était revenu triomphant à Chiras : il avait expédié, en arrivant, un courier à Djaffar, pour lui demander la permission d'aller le joindre; il attendait le retour de ce courier lorsqu'il apprit que son père abandonnait, pour

la

la troisième fois, Ispahan à son ennemi, et qu'il revenait à Chiras.

Djaffar en sortit en effet le 2 novembre, sur le bruit qui se répandit qu'Ismaël-Khan approchait avec une armée considérable, dont Méhémet lui avait confié le commandement.

Ce qui avait donné lieu à ce bruit, c'est qu'Ismaël, ennuyé de la vie trop monotone de derviche, était venu, quelque tems auparavant, se jeter aux pieds d'Ala-Kouli, et l'avait conjuré d'écrire en sa faveur à Méhémet, de l'assurer qu'il était prêt à se dévouer à son service, et à marcher contre son cousin Djaffar, à qui il ne pourrait jamais faire trop de mal pour l'outrage qu'il en avait reçu.

Ala-Kouli s'était empressé d'accueillir Ismaël : il lui avait fait quelques présens, et l'avait envoyé à son frère comme un homme qui pouvait, par ses talens et ses rapports, lui rendre de très-grands services.

Méhémet reçut Ismaël avec tous les témoignages d'estime, de considération et de bienveillance que méritait le guerrier distingué, le neveu de Kérim, l'ennemi de Djaffar : il le questionna beaucoup sur les moyens de soumettre le midi de la Perse; il voulut connaître les ressources de son ennemi; il voulut savoir quelle impression cet ennemi faisait sur l'esprit des peuples qui lui étaient soumis. Satisfait des réponses d'Ismaël, il le retint à la cour, lui assigna un traitement considérable, et lui fit bientôt espérer le commandement d'une partie de l'armée.

Dès qu'on sut à Téhéran l'accueil favorable que Méhémet lui avait fait, tous les seigneurs s'empressèrent de lui faire leur cour : ce fut à qui pourrait obtenir ses bonnes grâces; ce fut à qui lui donnerait la fête la plus brillante, ou l'inviterait au festin le plus somptueux.

Ismaël était dans l'âge des plaisirs : il les aimait, et s'y livrait avec une sorte d'abandon; il était libéral dans ses dépenses, magnifique, fastueux dans ses goûts; il avait de l'esprit, de la gaîté, et une amabilité qui le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Adroit dans tous les exercices du corps, personne ne maniait mieux

un cheval, ne lançait plus loin sa djerid, ne décochait une flèche avec plus de justesse. Toujours le premier dans les combats, le dernier dans les retraites, il animait les troupes du geste et de la voix; il leur montrait l'exemple d'un courage emporté, ou d'une bravoure intrépide.

Les fêtes qu'on lui donnait, les brillantes qualités dont il était doué, les traits de bienfaisance et de bravoure qu'on se plaisait à rappeler, quelques anecdotes singulières et plaisantes qu'on racontait à son égard, tout attira sur lui les regards de la nation. Partout on parlait d'Ismaël avec éloges, partout on publiait qu'il allait prendre le commandement des armées, et déjà on faisait des vœux pour ses succès, déjà les guerriers accouraient en foule se ranger sous ses drapeaux.

Méhémet, attentif à ce qui se passait, conçut tout à coup de l'inquiétude : il craignit d'avoir un jour à combattre dans Ismaël un rival bien plus dangereux que Djaffar; il le savait ambitieux quoique livré aux plaisirs; il ne pouvait se dissimuler qu'il n'eût des droits au trône; il n'ignorait pas que les tribus militaires du midi lui étaient attachées; il était bien persuadé que la nation entière aurait toujours plus de penchant pour un neveu de Kérim, que pour un simple gouverneur de province. Toutes ces considérations le portèrent à arracher Ismaël à ses plaisirs, et à lui faire crever les yeux dans le moment même où l'on s'attendait à lui voir prendre le commandement de l'armée.

Cet événement eut lieu à peu près dans le même tems que Djaffar évacuait Ispahan. Djaffar, qui avait déjà ressenti les effets du courroux d'Ismaël, qui connaissait toute l'étendue de son courage et de ses ressources, qui craignait qu'une partie de l'armée ne prît parti pour lui, n'avait pas voulu l'attendre ni hasarder un combat.

Qu'on juge de l'étonnement de Lutf-Ali en apprenant le retour de son père! en apprenant que ce retour n'avait pas pour cause une défaite, mais seulement la crainte de se voir attaquer par un ennemi qui ne pouvait pas avoir des forces supérieures! Quelle dût être l'indignation de ce jeune homme plein d'ardeur, tout bouillant de courage, de voir fuir un vieux guerrier sans combattre,

de lui voir manquer une si belle occasion de se délivrer d'un rival! Son premier mouvement fut de sortir de Chiras, et d'aller avec ses troupes au-devant de son père, pour l'engager à retourner à Ispahan, ou pour lui permettre d'y aller à sa place. Il était persuadé que le nombre des troupes qu'ils avaient à leur solde, devait suffire pour forcer Méhémet à évacuer la capitale de la Perse s'il y était déjà entré, et même pour le poursuivre jusqu'au fond du Mazanderan.

Djaffar avait déjà appris qu'Ismaël était à jamais hors d'état de lui nuire : il savait déjà que les forces de Méhémet n'étaient pas supérieures aux siennes ; néanmoins il persista dans le dessein qu'il avait pris de remettre à une autre fois de se mesurer avec son ennemi. Malgré les vives instances de Lutf-Ali, il ne voulut jamais ni retourner sur ses pas ni permettre à son fils de suivre les mouvemens de son cœur ; seulement il lui promit qu'ils iraient ensemble attaquer Méhémet au retour de la belle saison : en attendant il lui ordonna de se porter sur Taron, ville située entre le Kerman et le Laarestan, pour y appaiser quelques troubles qui y étaient survenus.

Après le départ de Lutf-Ali, Djaffar résolut de se faire maigrir, attendu qu'étant extrêmement gras et d'une taille fort élevée, il ne trouvait pas de chevaux en état de le porter long-tems ; ce qui le privait souvent, dans un combat, d'aller là où sa présence pouvait être nécessaire.

Les médecins auxquels il s'adressa, remplirent si bien ses intentions moyennant la diète qu'ils lui firent observer et les drogues qu'ils lui firent prendre, qu'il maigrit excessivement en peu de tems, et qu'il ne tarda même pas à se trouver si faible, si exténué, si souffrant, qu'on craignit pour sa vie. On suspendit alors le traitement auquel il avait eu l'imprudence de se soumettre ; mais il n'était plus tems : son état devint de jour en jour plus fâcheux malgré tous les anodins, tous les restaurans et tous les balsamiques auxquels on eut recours. La science des médecins échoua dans cette seconde entreprise : rien ne put calmer l'irritation que les premières drogues avaient produite, ou arrêter l'érosion qu'elles avaient occasionnée.

Le malheureux Djaffar, bien plus victime de l'ignorance de ses médecins, que de son imprudence, touchait au moment où il allait rendre le dernier soupir, lorsqu'un événement qu'il était bien loin de prévoir vint accélérer le moment de sa destruction.

Il y avait dans l'intérieur du palais trente seigneurs, princes ou khans, qui s'y trouvaient prisonniers. Ils étaient parvenus, à la faveur de la maladie du régent et de l'absence de son fils, à nouer des intrigues dans la ville, et bientôt après à ourdir une conspiration qui avait pour but de se défaire de Djaffar avant le retour de Lutf-Ali. Il ne leur fut pas difficile, moyennant de l'argent et des présens, de suborner quelques eunuques et quelques jeunes pages, et de se faire ouvrir les portes du harem, qui se trouvaient à portée d'une terrasse sur laquelle ils avaient la permission de se promener. Lorsque tout fut disposé au gré de leurs desirs, ils descendirent, vers le milieu de la nuit, avec une échelle qu'on leur procura, et s'introduisirent dans le corps-de-logis où le régent était couché.

La première chose qu'ils firent en y entrant, ce fut d'enfermer dans leurs chambres les femmes qui s'y trouvaient, avec menace de les tuer si elles poussaient un cri. Ils pénétrèrent après cela sans difficulté dans la chambre de Djaffar, lui tranchèrent la tête, et la jetèrent du haut de la terrasse aux conjurés, ainsi qu'il était convenu entr'eux. Cet événement eut lieu à Chiras le 22 janvier 1789.

CHAPITRE XIX.

Lutf-Ali parvient à s'emparer du pouvoir, et à faire mourir les conjurés. Guerre entre lui et Méhémet : conduite de ces deux rivaux. Lutf-Ali est pris par trahison, et livré à son ennemi, qui le fait périr.

Les mesures avaient été si bien prises, que tous les postes importans, la citadelle même, se trouvèrent au pouvoir des conjurés avant que les habitans de Chiras eussent appris la mort du régent. Ils en furent affligés : Djaffar était en général aimé, quoiqu'il eût usurpé le pouvoir, et traité le fils d'Ali-Murad et plusieurs seigneurs avec trop de cruauté : on avait même oublié, en faveur de sa popularité, des crimes qui de jour en jour devenaient moins révoltans par leur fréquence. Ce n'était certainement pas son mérite qui lui avait gagné le cœur de ses sujets : on savait qu'il n'était ni intrépide guerrier, ni administrateur profond, ni politique adroit. Son règne n'avait été remarquable ni par des entreprises utiles, ni par des conquêtes brillantes, ni par des batailles décisives. Ce qui le rendait cher au peuple, c'est qu'il l'avait traité avec douceur, c'est qu'il ne l'avait pas accablé d'impôts ; il avait préféré puiser dans la bourse des grands, plutôt que de vider celle des malheureux ; il avait cru plus convenable, plus juste de faire restituer les sommes que ces grands avaient extorquées, et de les employer à solder son armée et à la mettre au complet ; mais il usa trop souvent de ce moyen : il y eut recours quelquefois injustement, et toujours d'une manière révoltante ; il en fut puni. Cette conduite mal-adroite le mit quelques jours plus tôt dans la tombe, et elle fut la cause ou le prétexte des malheurs de son fils.

Le mérite de ce jeune prince était pour les grands, un reproche qu'ils ne pouvaient lui pardonner. Être à vingt ans l'idole de la nation, surpasser à cet âge les guerriers les plus expérimentés,

inspirer à l'armée un enthousiasme qui décuplait ses forces, avoir pour principe de soulager les pauvres, d'alléger leur fardeau, de faire supporter aux riches, aux opulens, les charges de l'État, c'était à leurs yeux un crime capital. Presque tous d'ailleurs avaient des prétentions au trône : il était donc bien important pour eux que Djaffar expirât avant le retour de Lutf-Ali, sauf à se défaire de celui-ci lorsqu'il en serait tems.

Assemblés le même jour pour élire un chef, ils ne purent s'entendre, ils se séparèrent sans avoir fait un choix. Ils en seraient peut-être venus aux mains si Seyd-Murad n'eût pris depuis longtems ses précautions, s'il ne se fût mis, au sortir de l'assemblée, à la tête d'un corps de troupes, et n'eût forcé en quelque sorte la plupart de ses co-associés à se déclarer en sa faveur.

C'était un neveu d'Ali-Murad et de Djaffar ; c'était lui que Scheik-Veis était venu joindre à Kom en 1781. Il fut pendant trois ans, sous le règne de son oncle, gouverneur de Chiras et de tout le Farsistan. Lorsque, peu après la mort d'Ali-Murad, Djaffar vint à Chiras avec les débris de son armée, Seyd-Murad fut un moment sur le point de lui refuser l'entrée de la ville, et il ne se décida à l'y laisser entrer que lorsqu'il apprit que Scheik-Veis était prisonnier et hors d'état de régner. Djaffar avait dissimulé son ressentiment; il avait même toujours traité avec distinction ce neveu, mais il avait fini, sous prétexte de conspiration, par le faire arrêter le 23 avril 1787, et le faire conduire dans les prisons du palais.

Lorsque Lutf-Ali apprit la mort de son père, et la conjuration à laquelle tous les prisonniers d'État et la plupart des grands de la ville avaient pris part, il ne se crut pas en sûreté au milieu de son armée; il craignit que l'esprit d'insubordination et de révolte ne s'y manifestât : on lui marquait de se tenir sur ses gardes; on l'assurait que la plupart des chefs qu'on ne lui désignait pas, étaient gagnés, et s'étaient engagés à le faire périr. Ces avis étaient fondés, mais est-il certain qu'on eût pu attenter à ses jours alors qu'il était instruit de ce qui se tramait? Est-il certain qu'il ne pût reconnaître les coupables, et les punir ou les éloigner du moins de l'armée? Quoi qu'il en soit, il partit secrétement avec Mohammed-Khan, fils de

Zéki-Khan, Mirza-Seyd-Mohammed son conseiller, quelques esclaves et quelques cavaliers, et il vint à Abouchir, chez le scheik arabe Nassir, qui l'accueillit, et lui promit de l'aider de tous ses moyens pour rentrer à Chiras, et punir les assassins de son père.

Dès qu'on le sut à Abouchir, quelques seigneurs et un grand nombre de gens de guerre vinrent le trouver et lui offrir leurs services. Il eut bientôt, par ce moyen, cinq ou six mille hommes prêts à tout entreprendre. Scheik-Nassir lui fournit deux mille cavaliers arabes et l'argent nécessaire à l'entretien de cette faible armée.

Lutf-Ali, qui comptait bien plus sur la bravoure et la fidélité des troupes, que sur leur nombre, ne balança pas à marcher sur Chiras. Il y entra le 6 mai 1789, sans que les conjurés pussent s'y opposer; car le peuple et presque tous les militaires qui s'y trouvaient, se déclarèrent ouvertement pour lui. Seyd-Murad et tous ceux qui, comme lui, avaient participé au meurtre de Djaffar, furent arrêtés et punis de mort. On se contenta de crever les yeux aux moins coupables, et de bâtonner les agens qu'ils avaient employés.

Aux premières nouvelles des préparatifs que Lutf-Ali faisait à Abouchir, Seyd-Murad, qui ne se croyait pas en état de résister à un adversaire aussi redoutable, s'était décidé à appeler à son secours Aga-Méhémet-Khan; il lui avait envoyé plusieurs couriers, au nom des principaux habitans de Chiras, pour l'engager à venir s'emparer de la ville, et soumettre tout le midi de la Perse avant que Lutf-Ali pût avoir une armée.

Méhémet ne se trouva prêt qu'au milieu de mai : il partit de Téhéran à la tête de cinquante mille hommes, et arriva vers la fin de juin aux environs de Chiras; il avait avec lui ses frères Djaffar-Kouli et Ala-Kouli. Moustapha était aveugle depuis un an : Méhémet avait toujours différé de lui donner le gouvernement d'Ispahan; il s'était même décidé, en l'absence de Djaffar-Kouli et d'Ala-Kouli, à lui faire crever les yeux. Ce fut à peu près dans le même tems que Riza-Kouli, que nous avons dit avoir été enfermé dans une citadelle du Mazanderan, trouva le moyen d'en sortir, et de se rendre dans le Touran.

Méhémet avait appris en route la rentrée de Lutf-Ali dans Chiras, et la mort de tous les conjurés. Ce contre-tems, auquel il ne s'était pas attendu, le rendit très-circonspect; il n'osa rien entreprendre contre la ville; il se contenta de camper à quelques lieues des murs, afin d'observer ce qui se passait, et de connaître la disposition des habitans à son égard.

Pendant ce tems, Lutf-Ali organisait son armée; il parvint à réunir environ trente mille hommes bien armés, bien aguerris, bien disposés à se battre; il osa, avec des forces aussi inférieures, sortir de Chiras le 7 d'août 1789, et aller présenter le combat à son ennemi.

Les deux armées en vinrent aux mains dans une plaine, à deux lieues de Chiras: celle de Méhémet, postée sur une légère éminence, fut attaquée sur tous les points avec tant d'impétuosité, qu'elle céda au premier choc, et s'ébranla de tous les côtés. Les trois frères firent tous leurs efforts pour la rallier et la ramener au combat; mais Lutf-Ali soutenant, par son exemple, l'ardeur des siens, acheva bientôt de rompre entiérement le centre. L'aile gauche et l'aile droite parvinrent à en faire autant. La bataille était gagnée: on allait poursuivre l'ennemi quand tout à coup les affaires changèrent de face. Mohammed-Khan, qui commandait l'aile gauche de l'armée victorieuse, soit par jalousie, soit par ambition, abandonna tout à coup le champ de bataille avec six mille Lors et Curdes qu'il commandait, et prit la route du Loristan; ce qui occasionna un grand désordre dans le reste de l'armée.

Lutf-Ali fit courir après son parent, sans qu'on pût l'engager à revenir sur le champ de bataille; il fit tous ses efforts pour détruire la mauvaise impression que ce départ avait produite dans l'armée, sans pouvoir non plus y parvenir. Ses troupes, découragées, n'obéirent plus à leurs chefs: bien loin de poursuivre l'ennemi et l'empêcher de se rallier, elles prirent à toutes jambes le chemin de la ville.

Méhémet, revenu de sa première frayeur, ne perdit pas un moment pour annoncer à ses troupes ce qui se passait, et pour les ramener à la charge; il en vint facilement à bout; mais il leur

ordonna

ordonna en vain de se faire jour et de pénétrer dans la ville. Lutf-Ali se retirait en bon ordre avec quelques escadrons auxquels il avait su inspirer son courage, et renversait tout ce qui se présentait devant lui ; il combattit de même à la porte de la ville jusqu'à ce que tous les siens fussent rentrés. La perte qu'il éprouva, fut peu considérable ; mais il fut extrêmement sensible à la trahison de Mohammed ; il ne pouvait pardonner à un proche parent de lui avoir fait perdre une si belle occasion de détruire son ennemi, et par-là de ramener la paix et le bonheur dans tout l'Empire.

Après ce succès, l'armée de Méhémet vint occuper le camp retranché qui se trouve à une portée de canon des remparts : c'était celui qu'Ali-Murad avait fait construire, et qui se trouvait encore en bon état. Elle tenta, pendant plus de quarante jours qu'elle resta dans ce lieu, plusieurs attaques contre les parties les plus faibles de la ville ; elle fut toujours repoussée avec une très-grande perte. A la fin, Méhémet désespérant de réduire la place tant qu'elle serait défendue par un ennemi aussi brave et aussi actif, craignant même d'être bloqué à son tour s'il demeurait plus long-tems dans ce camp, il le quitta la nuit du 19 au 20 septembre, et se retira à Téhéran, abandonnant à l'ennemi ses tentes et une partie de son bagage.

Ce qui le détermina à se retirer avec tant de précipitation, c'est qu'il venait de recevoir l'avis que les Bakhtiaris, indignés de la conduite de Mohammed-Khan, s'étaient armés en faveur de son neveu, et qu'ils marchaient pour délivrer Chiras. Ils rentrèrent dans leurs foyers dès qu'ils apprirent que le siége était levé. Lutf-Ali profita, bientôt après, de la bonne disposition de ces montagnards envers lui, pour mettre en fuite son oncle, et punir la plupart de ceux qui l'avaient si indignement abandonné.

Lorsqu'il se fut pleinement satisfait à cet égard, il songea à se rendre maître d'Ispahan par un coup de main. Il sortit à cet effet de Chiras, vers la fin de novembre de la même année, avec dix mille cavaliers d'élite, n'emportant avec lui ni tente, ni bagage, ni rien qui pût arrêter sa marche. Il comptait, pour la nourriture du soldat, sur les villages qu'ils rencontreraient, et sur quelques

livres de riz que chacun avait ordre de porter : l'herbe des champs devait suffire aux chevaux lorsque l'orge leur manquerait.

Cette entreprise, toute hardie qu'elle était, eût réussi sans doute, car Lutf-Ali avait des amis à Ispahan, et Méhémet n'y avait laissé que douze ou quinze mille hommes pour sa défense. Malheureusement un froid très-vif qui survint tout à coup le second jour, et qui incommoda beaucoup l'armée, porta les officiers-généraux à se rendre tous ensemble chez leur chef, pour le conjurer de remettre cette entreprise à un autre tems, et d'attendre surtout qu'ils eussent des forces assez considérables pour leur assurer un succès plus certain. Lutf-Ali céda à leurs instances, et rentra à Chiras avec la résolution de ne rien négliger pour se procurer une armée aussi nombreuse que celle de son ennemi; il en avait bien les moyens, puisque tout le midi, depuis le Schat-el-Arab jusqu'aux confins du Kerman et du Laaristan, lui était soumis, et que Yesd, qui avait toujours été rebelle à son père, venait de lui envoyer des députés chargés de lui faire agréer sa soumission.

Rentré à Chiras, il profita des momens de repos que l'hiver lui laissait, pour se faire rendre compte de tous les détails d'administration. Son but étant de mettre de l'ordre dans les finances, de ranimer, par de bons réglemens, l'industrie et le commerce, et de remédier, par des encouragemens et des récompenses, aux maux que les troubles civils avaient faits à l'agriculture. La petite vérole le surprit au milieu de ses travaux, mais ne les ralentit pas. Quoiqu'elle n'annonçât aucun danger, le peuple lui donna, à cette occasion, les témoignages les plus éclatans de son estime et de son affection; et ces témoignages dûrent le flatter d'autant plus, qu'ils ne furent provoqués ni par lui ni par aucune des autorités de la ville.

Le printems suivant, 1790, Méhémet vint à Ispahan, ainsi qu'il avait coutume de faire chaque année. Il n'entreprit rien contre Chiras, et Lutf-Ali continua de gouverner paisiblement le midi. Le premier, toujours inquiet, toujours soupçonneux et méfiant, fit rappeler auprès de lui, vers la fin de l'été, son frère Djaffar-Kouli, qui l'avait quitté dans un moment d'humeur et de dépit, pour se rendre dans le Mazanderan. Djaffar refusa d'obéir; il se plaignit

amérement de Méhémet, lui reprocha de n'avoir jamais rien fait pour ses frères, d'avoir toujours manqué de parole à leur égard; d'avoir même obligé, par ses injustices, par ses persécutions, Morteza à se réfugier chez les Russes, Riza-Kouli chez les Ouzbeqs; d'avoir fait crever les yeux à Moustapha, au lieu de lui donner le gouvernement d'Ispahan qu'il lui avait solennellement promis. « Qûe veut-il faire de moi? ajouta-t-il. Veut-il tenir les engagemens » qu'il a pris, ou veut-il me traiter comme Moustapha? Veut-il » m'envoyer à Casbin, ou m'arracher les yeux? Quand cessera-t-il » de voir un ennemi dans chacun de ses frères? Il a oublié que sans » eux il ne se fût jamais fait un parti dans sa tribu; sans leur se- » cours, il n'eût jamais acquis ce degré de puissance auquel il est » parvenu. Mais qu'il craigne d'en descendre; qu'il craigne de se » voir enlever de force ce qu'il lui eût été si avantageux de me » concéder de bonne grâce. »

Méhémet craignit effectivement que Djaffar-Kouli ne soulevât le Mazanderan, et ne lui enlevât cette province : il connaissait sa bravoure; il savait qu'il était aimé de sa tribu et de tous les gens de guerre; il n'eut donc rien de plus pressé, au retour des émissaires qu'il avait envoyés auprès de lui, de s'y rendre lui-même. Il prit le prétexte d'une chasse qu'il avait coutume de faire chaque année sur les monts Caspiens, pour s'approcher de Bostan, forteresse où Djaffar s'était retiré, et pour aller s'y présenter sans suite, et avec la confiance d'un homme qui n'a aucun reproche à se faire, ou qui desire bien sincérement de réparer ses torts.

Djaffar, en le voyant, l'accabla de reproches; il lui rappela toutes ses perfidies, et parut surtout fort sensible aux malheurs de Moustapha. Le rusé Méhémet n'opposa rien aux reproches de son frère; mais il se montra d'abord si repentant, il employa ensuite si à propos les caresses, il eut recours avec tant d'art aux louanges, il le supplia, avec tant d'instances, de venir prendre le commandement d'Ispahan, attendu que personne n'était mieux en état que lui de défendre cette ville contre toutes les entreprises de Lutf-Ali, qu'il le calma, et l'engagea même à le suivre à Téhéran.

L'honnête homme est confiant : incapable de méditer un crime,

il ne peut soupçonner de mauvaises intentions à celui qui prend le masque de la vertu.

Djaffar-Kouli, militaire généreux et sensible, ne vit dans Méhémet qu'un frère qui voulait réparer ses torts, un ami tendre et sincère que le devoir, autant que le cœur, devait lui attacher : il le suivit donc sans méfiance, et même avec plaisir ; il lui en avait trop coûté de retirer son amitié et son estime à un frère, pour qu'il n'éprouvât pas de la satisfaction à les lui rendre.

Arrivés à Téhéran, il fut d'abord traité avec tous les honneurs qu'il était en droit d'attendre, et avec toutes les apparences d'une réconciliation complète ; mais quelques jours après, dans le moment où, appelé dans le cabinet de Méhémet, il prenait congé de lui pour se rendre à son poste, et où il lui jurait fidélité et dévoûment, il fut assailli par deux hommes armés, et massacré sous ses yeux d'une manière aussi atroce que perfide.

Lutf-Ali, pendant ce tems, ne s'était pas borné à réformer des abus, à faire de bonnes lois dans les provinces méridionales : il avait songé à se rendre maître de celles du nord ; il avait appelé les Bakhtiaris qui avaient si généreusement pris les armes pour lui lorsque Méhémet assiégeait Chiras ; il avait fait venir quelques Arabes de la côte, et avait réuni tous les guerriers de la ville et des provinces ; il s'était procuré, par ce moyen, plus de cinquante mille hommes bien armés, bien équipés. Jamais il n'avait eu à ses ordres une armée aussi formidable, aussi bien pourvue de vivres et de munitions de guerre de toute espèce ; jamais il n'avait cru appercevoir plus de bonne volonté dans ses troupes ; jamais il n'avait plus compté sur des succès. Son but était d'enlever Ispahan, de se porter de là en toute diligence à Téhéran, et de ne cesser de poursuivre son ennemi, qu'il ne l'eût détruit ; ce qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, car Méhémet, aussi avare que cruel, aussi haineux que fourbe, était justement en horreur dans tout l'Irak. Les habitans d'Ispahan, honteux d'être gouvernés par cet eunuque, attendaient avec impatience Lutf-Ali, dont les qualités, aussi solides que brillantes, étaient bien faites pour capter les suffrages des gens de bien, ainsi que ceux de la multitude.

Avant de se mettre en campagne, Lutf-Ali avait nommé gouverneur de Chiras et de tout le Farsistan, Hadgi-Ibrahim son beau-père; il avait eu l'attention de placer à la tête des diverses administrations ceux de ses parens qu'il laissait dans la ville, ou des personnes dont il connaissait la fidélité, et il avait pris avec lui les frères de Hadgi-Ibrahim, afin de lui servir en quelque sorte d'otages. Ces précautions avaient dû lui paraître nécessaires, comme elles l'étaient en effet, ainsi qu'on le verra bientôt.

Lorsqu'un trône, tel que celui de la Perse, est devenu la proie du plus hardi; lorsque des siècles n'en ont pas sanctionné la possession, tout ambitieux croit pouvoir y prétendre. Hadgi-Ibrahim l'était plus que tout autre. Né à Chiras, il était riche, et jouissait d'une très-grande considération : il avait un grand nombre de parens riches comme lui; il avait des amis et des créatures; il se voyait, en l'absence du maître, investi de tout le pouvoir; une partie de la ville lui était par conséquent dévouée, et l'autre était à ses ordres. Hadgi-Ibrahim avait beaucoup d'esprit, beaucoup de facilité dans le travail, des connaissances administratives très-étendues; mais, plus politique que guerrier, plus versé dans les affaires qu'habile à manier l'épée, plus rusé que vaillant, plus homme de cour qu'honnête homme, il se flatta que si Lutf-Ali était tué, il écarterait facilement du trône ceux qui pourraient y avoir des prétentions, et qu'il garderait pour lui le pouvoir qui venait de lui être confié.

Conformément à ces idées, il fit promettre à ses frères d'assassiner Lutf-Ali dans le même tems qu'il ferait main-basse à Chiras sur les amis et les parens de ce jeune prince.

Lorsqu'on se trouva précisément au milieu de la route d'Ispahan, en avril 1791, les frères d'Ibrahim, qui jouissaient d'un grand crédit dans l'armée, et d'une grande faveur auprès du chef; eux qui se trouvaient à la tête d'un corps nombreux tout formé de gens de leur tribu, trouvèrent facilement le moyen de s'approcher de Lutf-Ali, et de l'assaillir tout à coup au moment qu'il ne s'y attendait pas. Le premier coup qu'on lui porta se trouva heureusement paré; il lui fut aisé alors de se dégager, et de mettre en fuite, avec sa

garde, tous ceux qui s'étaient approchés de lui pour le tuer. Délivré de ce premier danger, il voulut se mettre en mesure pour les faire investir; mais il ne fut pas assez tôt obéi, ou le fut très-mal; ils lui échappèrent, et prirent le chemin de Chiras au nombre de quelques mille.

Lutf-Ali envoya promptement des couriers à ses proches parens, avec ordre de faire arrêter Hadgi-Ibrahim et ses partisans, ou de s'en défaire s'ils ne pouvaient les prendre vivans. Ses couriers furent arrêtés. D'ailleurs, le gouverneur s'était déjà assuré de tous les seigneurs zends, parens ou créatures de Lutf-Ali, et les avait fait soigneusement garder. A l'heure convenue, et sans attendre des nouvelles de ses frères, il s'était mis en mesure de résister à son gendre, quel que fût le résultat du complot qu'il avait formé avec eux.

Le départ précipité de tant de militaires, et le motif qui y avait donné lieu, excitèrent de la rumeur dans l'armée, et la plongèrent dans une sorte de découragement. La crainte qu'il n'y eût encore des traîtres parmi eux, faisait demander hautement à tous les corps la permission de se retirer. Lutf-Ali, qui en fut instruit, crut ne devoir rien tenter, pour le moment, contre Méhémet; il avait d'ailleurs à prévenir les suites de cette désertion, et empêcher qu'Ibrahim ne soulevât la ville contre lui; il prit donc le parti de retourner à Chiras avec son armée, afin de punir les coupables ou déjouer leurs complots.

Arrivé aux portes de Chiras, il les trouva fermées : il fit sommer le gouverneur de les ouvrir; celui-ci répondit par des coups de canon. Lutf-Ali se disposait à l'assiéger quand tout à coup il se vit sans armée. Ibrahim y avait envoyé des émissaires chargés d'en gagner une partie, et de désorganiser l'autre; il faisait menacer les uns de massacrer leurs femmes et leurs enfans s'ils ne rentraient dans la ville; il faisait offrir aux autres de l'argent s'ils voulaient retourner sur leurs montagnes ou dans leurs provinces.

Cette ruse lui réussit : tous les soldats qui avaient leur famille à Chiras, s'empressèrent d'y rentrer; les autres acceptèrent les offres qu'on leur faisait, et abandonnèrent l'armée.

Lutf-Ali, avec un petit nombre d'hommes qui lui restèrent attachés, prit la route de Bender-Rik, où il passa un an entier occupé à lever des troupes et à former une autre armée.

Hadgi-Ibrahim voulut en vain s'y opposer : maître de Chiras, il ne put venir à bout de soumettre le Farsistan, ni même de se faire un parti dans les autres provinces. Ses troupes, qui consistaient alors en huit ou dix mille habitans, n'étaient pas du tout disposées à combattre pour lui hors des murs de la ville. Lui-même n'était pas un habile guerrier : dès qu'il sut que son gendre levait des troupes, et que les Arabes étaient prêts à passer de nouveau sous ses enseignes, il se hâta d'écrire à Méhémet, et de le supplier de venir à son secours, promettant de lui livrer Chiras, et de lui remettre le trésor royal qu'il avait en son pouvoir. Méhémet ne manqua pas de répondre favorablement à cette invitation, et de faire espérer promptement les secours qu'on lui demandait. Mais il fut prévenu encore une fois par Lutf-Ali. Celui-ci n'eut pas plutôt rassemblé dix-huit ou vingt mille hommes, qu'il vola à Chiras; il en faisait déjà le siége, et ne donnait aucun moment de relâche au traître Ibrahim quand Méhémet parut à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Sans s'effrayer du nombre, Lutf-Ali l'attaqua plusieurs fois avec quelque succès; il ne put pas la mettre en déroute, mais il l'empêcha d'entrer à Chiras, et de communiquer avec le rebelle; et même, pendant plus d'un mois qu'il la tint en échec à quelques lieues de la ville, il lui tua tant de monde, il lui occasionna une si grande désertion, qu'elle se trouva réduite de moitié.

Lorsqu'elle fut dans cet état, Lutf-Ali jugea que le tems était venu de la détruire entièrement. Pour cela, il fallait que ses troupes, dont le courage ne s'était pas démenti jusqu'alors, fissent un dernier effort, et le secondassent de toutes leurs forces. Il savait tout ce que peut dans ces occasions un général habile qui a la confiance de son armée ; il savait combien sont grandes ses ressources; il voulut y avoir recours; il voulut ne rien négliger pour vaincre son ennemi et rentrer à Chiras. Après avoir fait part à tous les chefs assemblés de l'intention qu'il avait d'engager une affaire générale

et décisive, et leur avoir ordonné de tenir les troupes prêtes, il parcourut tous les rangs, en donnant à chaque corps et à chaque tribu les éloges qu'ils méritaient, en leur exprimant toute la satisfaction qu'il éprouvait de leur bonne conduite; il leur recommanda, pour le lendemain, de faire aussi bien qu'ils avaient fait jusqu'alors; il leur dit que l'ennemi, plusieurs fois repoussé et battu, était découragé, et par conséquent facile à vaincre; il leur étala les richesses qui se trouvaient dans le camp des Kagiars, et leur permit de s'en emparer s'ils parvenaient à remporter une victoire complète. Tous les chefs et tous les soldats promirent de faire leur devoir, et de ne pas poser les armes qu'ils n'eussent mis en fuite l'ennemi.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils l'attaquèrent avec tant de courage, ils fondirent sur lui, à plusieurs reprises, avec tant d'impétuosité; ils continuèrent à combattre avec tant d'acharnement, qu'ils furent, vers le milieu de la journée, maîtres du champ de bataille.

Lutf-Ali donna ordre de poursuivre l'ennemi; mais ses troupes, au lieu de lui obéir, se livrèrent au pillage avec encore plus d'ardeur qu'elles n'avaient combattu. Il sentit la faute qu'il avait faite, et il voulut en vain la réparer : ni lui ni les chefs de l'armée ne purent venir à bout d'arrêter ce désordre. Méhémet en profita; il rallia à la hâte une partie de ses troupes, et tomba sur ces hommes qui se trouvaient alors hors d'état de se défendre. Il lui fut aisé de les tuer : déjà ils succombaient sous le poids des effets qu'ils voulaient emporter; déjà la plupart d'entr'eux avaient quitté leurs armes pour piller plus à leur aise : en un moment, cette armée, qui avait remporté auparavant une victoire complète, fut dissipée ou détruite à son tour, sans qu'il fût possible à Lutf-Ali de l'empêcher. Lui-même se vit forcé à prendre la fuite avec quelques centaines de cavaliers qu'il eut bien de la peine à réunir et à sauver. Il prit la route de Yesd, et il s'avança jusqu'à Tabas, ville considérable et très-forte, entre le Couhestan et le Ségestan, dont il s'empara, et où il s'établit en attendant qu'il pût trouver le moyen de réparer ses pertes.

Méhémet prit possession de Chiras, et s'y conduisit de manière

à

à faire regretter aux habitans d'avoir abandonné leur chef : il se fit amener tous ceux qui restaient de la famille de son ennemi, et les envoya en prison ; il fit impitoyablement massacrer tous les grands de sa tribu, et tous ceux qui lui étaient attachés par des bienfaits ; il livra leurs femmes aux soldats, fit esclaves leurs filles, aveugla leurs fils, s'empara de tous leurs biens, et mit ensuite une forte contribution sur la ville. Hadgi-Ibrahim, pour prix de sa trahison, fut confirmé dans son gouvernement. Méhémet lui donna cinq ou six mille Kagiars, pour défendre la ville contre toute entreprise du dedans et du dehors ; et afin d'avoir une garantie de la fidélité de cet agent, il prit avec lui ses fils, et les emmena à Téhéran.

Lutf-Ali, de son côté, se fit des amis à Tabas : tous les habitans s'intéressèrent à son sort ; tous lui offrirent leurs services. Il leva parmi eux cinq ou six mille hommes de bonnes troupes, et il vint, en mars 1793, à Kerman, qui lui ouvrit ses portes et le reçut avec transport. Un grand nombre de personnes, tant de la ville que de la province, passèrent sous ses drapeaux, et il fit un appel à tous les gens de guerre du midi ; il comptait se procurer, par ce moyen, une armée assez forte pour lui permettre de marcher sur Chiras, et de s'en emparer avant les plus fortes chaleurs de l'été.

Méhémet ne lui donna pas le tems d'exécuter ses projets ; il partit de Téhéran en avril, et se trouva en mai sous les murs de Kerman avec trente mille hommes. Lutf-Ali, surpris de son arrivée, ne jugea pas à propos de soutenir un siége ; il n'avait pour cela ni les vivres ni les munitions qui lui étaient nécessaires. D'ailleurs, en s'enfermant, il perdait l'espoir d'augmenter ses forces, et de battre son ennemi. Il sentait bien qu'il ne pourrait tenir long-tems ni dans la ville ni dans la citadelle, et qu'il faudrait finir par un combat s'il voulait se dégager ; ainsi donc, quoiqu'il n'eût pas dix mille hommes, il résolut de sortir sur-le-champ, et de hasarder une bataille.

Il parvint facilement à s'ouvrir un passage à travers l'armée de Méhémet ; il se battit même plusieurs jours avec un courage qui souvent alarma son ennemi ; mais à la fin il fallut se résoudre à céder une victoire qu'il ne pouvait disputer plus long-tems sans

courir le risque d'être pris; il fallut se décider à ordonner à ses troupes d'abandonner de nuit le champ de bataille, et de venir le joindre, comme elles pourraient, à Tabas, où il allait se rendre une seconde fois; il ne prit avec lui qu'un de ses oncles, et ceux de sa tribu qui ne l'avaient jamais quitté.

Lorsqu'il fut à quelques journées de Kerman, son oncle, qui le voyait sans armée et sans argent, qui ne le croyait pas en état de se soutenir à Tabas, qui craignait d'être enveloppé dans tous les maux qui allaient pleuvoir sur la tête de ce fugitif, crut pouvoir se tirer d'embarras, et obtenir même les bonnes grâces de celui qui en était resté le seul distributeur, en commettant un de ces crimes qu'on ne voit que dans les guerres civiles; il résolut de saisir vivant son neveu, et de le livrer à Méhémet, afin qu'il en disposât à son gré. Pour venir à bout de ce dessein, il en fit part à ceux de la troupe qui lui parurent les plus mécontens de leur sort, et se les associa par l'espoir d'une très-grande récompense. Lorsqu'il en eut gagné un certain nombre, et qu'il se fut bien concerté avec eux, il attaqua à leur tête Lutf-Ali, tua d'abord son cheval, et parvint à le charger de chaînes sans que le reste de la troupe osât s'y opposer. Dans cet état il lui fut facile de l'emmener à Chiras, où il avait jugé que Méhémet devait se rendre.

Méhémet y était retourné en effet après avoir mis Kerman à contribution, et y avoir placé une forte garnison : il reçut le présent qu'on lui fit avec des transports immodérés de joie, qui annonçaient toute la bassesse de son ame, et faisaient voir combien il avait craint un ennemi si brave et si entreprenant; il ne manqua pas, comme on l'avait espéré, de récompenser généreusement tous ceux qui avaient pu se souiller de ce crime; il accorda à l'oncle de Lutf-Ali toutes les faveurs qu'il lui demanda. Quant à ce malheureux jeune homme, il se hâta de lui faire arracher les yeux; il l'aurait sans doute privé à l'instant même de la vie s'il n'avait voulu insulter plus long-tems à ses malheurs, et le faire servir à son triomphe.

Cet événement mit aux pieds de Méhémet toutes les tribus du midi, qui tenaient pour le parti de Lutf-Ali. Toutes les villes

s'empressèrent de reconnaître le vainqueur pour lieutenant-général du royaume ; tous les khans lui firent leur soumission, et lui envoyèrent des présens ; les Arabes de la côte lui payèrent par la suite, avec exactitude, le tribut accoutumé ; les Lors, les Zends, les Bakhtiaris, qui avaient toujours été ses ennemis, se décidèrent aussi à lui envoyer des députés. Méhémet exigea des otages de toutes les villes et de toutes les tribus : il obligea tous les grands dont il pouvait craindre l'influence, ou dont il redoutait l'ambition, à se rendre à Téhéran ; il fit des levées d'hommes dans toutes les provinces, pour les incorporer dans sa garde ; il prit, en un mot, toutes les mesures qu'il jugea nécessaires pour s'assurer la paisible possession de l'Empire.

En septembre de la même année il se rendit à Téhéran, emmenant avec lui son prisonnier, et l'exposant, partout où il passait, à l'avide curiosité de la populace. Il nomma Hadgi-Ibrahim son premier ministre ; il envoya à Chiras son neveu Baba-Khan, fils de son frère Hussein, et lui donna des troupes afin de contenir toutes les provinces du midi. Lutf-Ali fut mis à mort dans le courant de l'hiver 1794, avec tous ceux de ses parens qui se trouvaient enfermés avec lui.

Ainsi périt, à la fleur de son âge, ce malheureux prince dont la Perse déplore les malheurs, dont elle regrettera encore long-tems la perte. Il eût sans doute détruit le féroce Méhémet et pris son rang parmi les grands-hommes, c'est-à-dire, parmi les bienfaiteurs du genre humain si Djaffar eût vécu quelques années de plus, et surtout s'il n'eût pas, par sa timidité envers son ennemi, et ses injustices envers les grands, préparé les malheurs de son fils, et par-là prolongé les troubles de la Perse.

CHAPITRE XX.

Division géographique des Etats compris entre la mer Caspienne et la Mer-Noire. Traité conclu entre l'impératrice de Russie et le prince de Géorgie. Sac de Tiflis. Les Russes s'emparent de Derbent, de Bakou, de Chamaki. Méhémet soumet le Khorassan. Mort de Charokh-Chah. Méhémet marche contre les Russes; il est assassiné dans son camp. Baba-Khan lui succède sous le nom de Fétah-Ali-Khan.

TOUT l'espace compris entre la mer Caspienne et la Mer-Noire est divisé en divers États et provinces, qui appartiennent à la Porte othomane et à la Perse, ou qui dépendent de ces deux Empires. La Mingrelie et le Guriel sur la Mer-Noire, ainsi que l'Imirette, qui se trouve dans l'intérieur des terres, sont gouvernés par des princes tributaires de la Porte. Le Daghestan, le Tabesseran, le Chyrvan, le Mogan et le Guilan, provinces situées sur la rive occidentale de la Caspienne, font partie de la Perse, et sont gouvernées par des khans. La Géorgie persane, qui se trouve au milieu, et qui comprend les royaumes de Kacket et de Carduel, n'a qu'un seul roi, tributaire de la Perse. La partie de l'Arménie, qui s'étend depuis Trébizonde jusqu'au-delà de Kars et d'Akalsiké, appartient à la Porte, et est gouvernée par des pachas qu'elle y envoie.

La Russie, qui depuis long-tems paraît vouloir reculer les limites de son vaste Empire à l'occident et au midi, a réuni peu à peu à ses États, la Circassie et tous les pays situés entre la mer d'Azof et l'embouchure du Volga : elle n'avait pas pourtant dépassé le Caucase il y a quelques années ; elle s'était bornée à former des établissemens solides au pied de cette chaîne de montagnes et le long du fleuve Térek, qui se jette dans la Caspienne, à deux degrés ou environ au dessus de Derbent.

Mais sans parler des tentatives qu'elle avait faites en différens tems pour s'emparer des provinces occidentales de la Caspienne, tentatives qui n'avaient jamais eu qu'un succès éphémère, la convention conclue en 1783, entre Catherine et Héraclius, a dû ne laisser aucun doute sur les projets ultérieurs de cette puissance. On a dû voir par cette convention, qu'elle songeait aussi depuis long-tems à étendre son influence et même sa domination sur tous les pays situés entre les deux mers. En voici un extrait :

ARTICLE PREMIER.

Le czar de Carduel et de Kacket renonce à jamais, pour lui et pour ses successeurs, à toute espèce de dépendance de la Perse ou de quelqu'autre puissance que ce soit, et il déclare par la présente, à la face de l'Univers, qu'il ne reconnaît au dessus de lui et de ses successeurs aucun autre pouvoir supérieur, si ce n'est le pouvoir et la protection suprême de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies et de ses augustes successeurs au trône de Russie, auquel trône il promet d'être fidèle, et de lui donner toute l'assistance dont il sera requis.

ART. II.

Sa majesté accepte la promesse sincère de S. A., et s'engage de son côté, pour elle et pour ses successeurs, d'accorder constamment sa grace et sa protection aux sérénissimes czars de Carduel et de Kacket, et de leur garantir la conservation, non-seulement de toutes les possessions actuelles du sérénissime czar Héraclius Teimurasowitch, mais aussi toutes celles qui pourront encore à l'avenir lui tomber en partage.

ART. III.

Le czar qui succédera au gouvernement par droit héréditaire, devra d'abord informer de son avénement la cour de Russie, et solliciter par l'envoyé qu'il lui députera à cet effet, la confirmation impériale dans la dignité de régent. Aussitôt qu'on lui aura fait parvenir les marques de son investiture, savoir : un diplôme, un

drapeau avec les armes impériales de Russie, un sabre, un bâton de commandement et un manteau doublé d'hermine, le czar, à la réception de ces marques, devra prêter solennellement, en présence du ministre de Russie, le serment de reconnaître le pouvoir suprême et la protection du monarque de Russie, ainsi que celui de sa fidélité et de son zèle pour sa personne, selon la formule qui lui sera prescrite.

ART. IV.

Son altesse le czar promet de n'entretenir aucune communication quelconque avec aucun des régens voisins, sans le consentement et l'aveu préalable tant du principal commandant sur les frontières, que du ministre accrédité de sa majesté impériale; et en cas qu'il vînt, de la part de ces voisins, des députés ou des lettres, il prendra l'avis dudit commandant et du ministre impérial de Russie, tant sur l'admission ou la non-admission desdits députés, que sur la réponse à faire à de pareilles lettres.

ART. V.

Comme son altesse desire de tenir à la cour de sa majesté impériale un ministre ou résident de sa part, sa majesté veut bien l'admettre et lui donner le même rang qu'ont les ministres de même caractère, des princes régnans, et elle veut tenir aussi elle-même un ministre ou résident à la cour de son altesse.

ART. VI.

Sa majesté impériale promet, pour elle et pour ses successeurs, 1°. qu'elle regardera les peuples des royaumes susdits comme si étroitement liés avec l'Empire de Russie, qu'elle tiendra leurs ennemis pour les siens; que par conséquent lesdits peuples seront compris dans toute pacification qui pourra se conclure avec la Porte othomane ou avec quelqu'autre puissance que ce soit;

2°. Qu'elle maintiendra pour toujours et invariablement le sérénissime czar Héraclius Teimurasowith, ses héritiers et la postérité

de sa Maison, dans le gouvernement des royaumes de Carduel et de Kacket;

3°. Qu'elle laissera absolument et uniquement au sérénissime czar le maintien de l'administration intérieure du pays, l'imposition et la levée des taxes.

ART. VII.

Le sérénissime czar promet, pour lui et pour ses successeurs, 1°. d'être toujours prêt avec ses troupes pour le service de sa majesté impériale;

2°. De prendre, pour ce qui concerne le service principalement de sadite majesté, l'avis des commandans en son nom; de se prêter à leurs réquisitions, et de garantir les sujets de sa majesté contre toute injustice et toute oppression;

3°. D'avoir, dans les promotions et avancemens qu'il fera des personnes à son service, principalement égard à celles qui ont bien mérité de l'Empire de Russie, vu que de cet Empire dépendent la sûreté et le bien-être des royaumes de Carduel et de Kacket.

ART. VIII.

Il a plu aussi à sa majesté impériale d'accorder que le premier archevêque des susdits royaumes aura un rang égal avec les métropolitains de la huitième classe, nommément le rang après celui de Tobolsk, et elle lui donnera très-gracieusement pour jamais le titre de membre du très-saint Synode.

ART. IX.

Que la noblesse de Carduel et de Kacket jouira, dans toute l'étendue de l'Empire russe, des mêmes prérogatives et des mêmes avantages que la noblesse de Russie.

ART. X.

Tous les natifs de Carduel et de Kacket pourront s'établir dans la Russie, s'en retirer, et y fixer de nouveau leur demeure. Les prisonniers qui auront été remis en liberté par le moyen de la Russie,

soit par les armes ou par capitulation, pourront s'en retourner librement chez eux, toutes les fois qu'ils le desireront, en payant seulement l'argent déboursé pour leur rançon et leurs frais de voyage. Son altesse le czar promet de son côté, de la manière la plus sacrée, d'en agir de même à l'égard des sujets russes qui seraient tombés en captivité chez ses voisins.

ART. XI.

Les marchands de Carduel et de Kacket pourront passer librement en Russie avec leurs marchandises et effets; ils y jouiront de tous les mêmes droits et prérogatives que les sujets nés russes, et le czar promet de procurer, de concert avec les commandans russes, ou avec les ministres de sa majesté impériale, une plus grande facilité générale pour le commerce russe dans son pays, ou par ce pays, vers d'autres contrées.

ART. XII.

La présente convention sera observée inviolablement et à perpétuité.

ART. XIII.

Les ratifications de la présente convention seront échangées dans le délai de six mois ou plus tôt s'il se peut.

Dans la forteresse Georges, le 24 juillet 1783.

Signés, PAUL POTEMKIN, *prince* IVAN-BAGRATION; *prince* GARSEWAN-TSCHAWTS-CHAWDSEW.

Cette convention, conclue quatre ans après la mort de Kérim-Khan, dans le tems que les divers prétendans au trône se faisaient la guerre entr'eux, devait être tôt ou tard un motif de guerre entre la Perse et la Russie. Celle-ci devait s'attendre que, dès que les troubles de la Perse seraient appaisés, et qu'il y aurait sur le trône un roi qui s'y croirait bien affermi, la guerre ne pouvait manquer d'avoir lieu. Mais peut-être espérait-elle que les troubles se prolongeraient, que cet Empire finirait par être divisé, et serait conséquemment

conséquemment hors d'état d'inquiéter la Géorgie. Cette espérance ne s'est pas réalisée; la Perse n'a point été divisée. Aga-Méhémet-Khan, comme nous venons de le dire, se trouva, en 1793, maître absolu de cet Empire, et à la tête d'une armée considérable et aguerrie.

Un des premiers actes de Méhémet, lorsqu'il eut détruit Lutf-Ali-Khan, et reçu la soumission de toutes les provinces du midi, fut d'exiger que la Géorgie rentrât sous la domination de la Perse, et payât, comme auparavant, le tribut auquel elle était soumise. Héraclius, comme feudataire de l'Empire, fut sommé de se rendre à la cour avec les présens d'usage, pour y prêter serment de fidélité, et recevoir son firman d'investiture : Héraclius, qui comptait sur un puissant secours, chercha à gagner du tems par des réponses évasives. Sommé de nouveau et d'une manière très-pressante, il refusa d'obéir, et fit répondre qu'il ne reconnaissait au dessus de lui d'autre souverain que Catherine.

Ce refus détermina Méhémet à faire la guerre au roi de Géorgie, pour le réduire à l'obéissance ou le chasser de ses États. Il ne pouvait sans se déshonorer et sans se rendre indigne de la couronne qu'il avait usurpée, renoncer aux droits que la Perse avait sur la Géorgie. D'ailleurs, en y souffrant un prince qui s'était mis sous la dépendance de la Russie, il s'exposait à se voir enlever, d'un moment à l'autre, les provinces situées sur la rive occidentale de la Caspienne.

Dès la fin de l'année 1794, Méhémet donna des ordres à tous les khans, à tous les chefs de tribus, de faire passer des troupes à Téhéran, et de les faire arriver au plus tard à la fin de l'hiver; ce qui fut ponctuellement exécuté. Il les passa en revue au commencement d'avril 1795 : elles s'élevaient à plus de quatre-vingt mille hommes. Il se mit à leur tête à la fin du même mois, et prit la route de Casbin.

Arrivé à Ardebil, il divisa son armée en trois corps; il en envoya un dans le Mogan, le Chyrvan et le Daghestan pour en imposer à tous les khans de ces provinces, lever les contributions arriérées, et recevoir des chefs de tribus le serment de fidelité. Ce corps

d'armée n'éprouva aucune résistance. Tous les chefs de tribus, tous les khans, s'empressèrent de se rendre auprès du souverain, et de lui offrir des présens. Ils approvisionnèrent en outre son armée, et versèrent dans ses coffres le revenu de leurs provinces.

Un second corps de troupes eut ordre de marcher sur Érivan. Le khan de cette province, nommé *Mahmet*, soutenu par Héraclius, n'avait pas voulu se soumettre au nouveau roi : il avait environ quinze mille hommes à sa solde, et aux premières nouvelles de la marche de Méhémet, le fils d'Héraclius était venu à Érivan avec quinze mille Géorgiens.

Le roi de Perse, avec le reste de son armée, s'était porté sur Chutche, ville peu grande, bien fortifiée, située au sommet d'une montagne escarpée, à vingt lieues de l'Araxe, dans la Haute-Arménie. Ibrahim-Khan, qui y commandait, et qui comptait sur les secours d'Héraclius, opposa à Méhémet une résistance à laquelle il ne s'attendait peut-être pas.

Après quelques tentatives infructueuses qu'il fit pour s'emparer de cette place, il eut recours à un autre moyen; il fit offrir à Ibrahim de très-riches présens; il lui promit son pardon et un gouvernement plus étendu, plus productif s'il voulait se soumettre et livrer la ville. Ibrahim ne voulut se prêter à aucune proposition.

Méhémet, qui n'avait ni artillerie ni aucun des moyens propres à réduire par la force une place que sa position seule rendait presqu'imprenable, se décida à y laisser assez de troupes pour l'investir, et pour s'opposer à la garnison si elle tentait quelque sortie, après quoi il vint joindre le corps d'armée qu'il avait envoyé à Érivan.

Ce corps avait été vivement repoussé : il s'était retiré avec perte, et il avait pris une position avantageuse en attendant qu'il pût être renforcé. Moyennant les troupes que Méhémet lui amena, il se rendit bientôt maître de toute la province, et marcha de nouveau contre la ville. Le khan, qui se croyait assez fort pour le battre une seconde fois, en sortit avec le fils d'Héraclius.

Les deux armées se rencontrèrent à quelques lieues d'Érivan, et en vinrent aux mains au lever du soleil. Les Géorgiens, sous les ordres du fils d'Héraclius; un corps d'Afghans à la solde du khan,

ainsi que les kisil-baches de sa garde, firent des prodiges de valeur, et se battirent avec un acharnement qui mit plusieurs fois en danger les troupes de Méhémet. Deux fois celles-ci plièrent, et furent sur le point de prendre la fuite; mais le régent, qui combattait en personne à la tête de ses Kagiars, vint à bout deux fois de les rallier. A la fin la valeur dut le céder au nombre; les Persans triomphèrent complétement, et poursuivirent leurs ennemis jusqu'aux portes de la ville.

Après cette victoire, Méhémet ayant fait bloquer Érivan, et pris avec lui un petit corps de troupes, vint joindre à Candjea l'armée qu'il avait envoyée dans le Chyrvan et le Daghestan, et se porta sur Tiflis.

Héraclius, qui ne s'attendait pas à être attaqué dans sa capitale avant la prise de Chutche et d'Érivan, et qui avait d'ailleurs fait passer dans la dernière de ces places presque toutes ses troupes, ne se croyant pas en état de soutenir un siége, abandonna Tiflis et se retira à Kacket. La majeure partie des habitans suivirent l'exemple du roi; ils sortirent précipitamment de la ville, et emportèrent avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux.

Méhémet entra sans résistance dans la capitale de la Géorgie en octobre de la même année. Tous les habitans qui s'y trouvèrent encore furent ou massacrés ou faits esclaves; tous les effets précieux qui n'avaient pu être emportés, furent pillés : on mit ensuite le feu aux maisons, on démolit le château, après quoi l'armée se retira.

Les khans d'Érivan et de Chutche n'eurent pas plutôt appris le sort de Tiflis et la soumission de tous les khans de ces contrées, qu'ils demandèrent à capituler; ce qu'ils obtinrent en remettant leur ville, et passant avec leurs troupes au service de Méhémet.

Le fils d'Héraclius obtint la permission de se retirer en Géorgie, après s'être engagé, tant pour lui que pour son père, de reconnaître formellement Aga-Méhémet-Khan pour légitime souverain de la Perse, de lui prêter serment de fidélité, et de payer à l'avenir, comme par le passé, le tribut annuel auquel son royaume est soumis.

Après avoir ainsi réduit à l'obéissance tout le nord-ouest de la Perse, Méhémet renvoya une partie de son armée, et se rendit à Téhéran, où il passa l'hiver.

Héraclius n'avait pas négligé, aux premières sommations qui lui avaient été faites, d'en donner avis au général russe, nommé *Goudovicht*, gouverneur du Caucase, et de lui recommander fortement d'en avertir l'impératrice, afin qu'elle fît passer quelques troupes en Géorgie, ou qu'elle les envoyât sur la frontière, avec ordre de voler à son secours s'il était attaqué.

Le gouverneur, qui ne crut probablement pas que les menaces de Méhémet fussent si promptement suivies de leur effet, avait négligé d'en faire son rapport, ou l'avait fait de manière à ne pas faire craindre que le prince de Géorgie fût attaqué ; ce qui fit que celui-ci ne reçut aucun secours de la Russie, et qu'il fut obligé d'abandonner sa capitale.

Mais dès que Catherine apprit ce qui venait de se passer, elle ordonna sur-le-champ à un petit corps de troupes qui se trouvait sur la frontière, sous les ordres du général Savelief, de marcher sur Derbent et de s'en emparer. Ces ordres furent exécutés ; mais la ville ne voulant pas se rendre aux sommations qui lui furent faites, et Savelief n'ayant pas assez de troupes pour l'attaquer dans les formes, il se contenta de l'investir, en attendant de nouveaux ordres et les renforts qu'il demandait. Les Russes passèrent l'hiver sous les murs de la ville, sans qu'il fût rien entrepris de leur part, et sans que les Persans, de leur côté, osassent tenter quelque sortie.

Pendant l'hiver, le comte Valerien Soubof eut ordre de réunir toutes les forces disponibles qui se trouvaient vers le Caucase, et de venir joindre à Derbent le corps de Savelief, dont il devait aussi prendre le commandement. L'armée passa la rivière Térek en avril 1796, et s'avança jusqu'à Derbent en longeant la Caspienne. Forte alors de trente à trente-cinq mille hommes, elle s'empara facilement de quelques ouvrages avancés, et menaça le khan d'un assaut général s'il ne livrait la ville. Le khan ouvrit les portes et se rendit prisonnier.

Les Russes occupèrent Derbent, y mirent garnison, et marchèrent sur Bakou en suivant le rivage de la mer.

Dans le même tems, une flotte sur laquelle étaient quatre mille hommes de débarquement, vint menacer le Guilan, et établir son quartier-général à l'île Sara, située à quelques lieues des côtes, entre Enseli et Bakou. Elle fit, dans le courant de l'été, quelques tentatives pour s'emparer d'Enseli, ville et port à quelques lieues de Reicht, mais elle fut repoussée; elle revint à Sara sans avoir entrepris autre chose.

Le comte Valerien Soubof n'éprouva aucune résistance dans sa marche. Toutes les villes, bourgs et villages qui se trouvèrent sur sa route, lui ouvrirent les portes. Bakou se rendit à la première sommation qui lui fut faite par un corps de six mille hommes que le général y avait envoyé. Les Russes occupèrent la ville, et n'inquiétèrent ni le gouverneur ni les habitans.

Vers la fin de juin, les chaleurs qui se faisaient déjà vivement sentir, déterminèrent le général à faire camper l'armée sur les montagnes qui se trouvent à dix ou douze lieues des côtes; il choisit à cet effet une vallée fraîche, agréable, située près des sources de l'*Atchaï*, ruisseau qui se jette dans la Caspienne à douze lieues au nord-ouest de Bakou.

Soubof quitta son camp vers la fin d'août, et s'avança jusqu'au vieux Chamaki, où il passa le reste de l'été. Mais dès que les chaleurs furent passées, c'est-à-dire, à la fin d'octobre, il vint se présenter devant le nouveau Chamaki, situé hors des montagnes, à cinq ou six lieues de l'autre. Le khan se sauva, et les Russes occupèrent la ville.

Le comte Valerien Soubof détacha un corps de troupes aux ordres du lieutenant-général Korsakof, pour s'emparer de Candjea et occuper la Géorgie, en remontant le Kur jusqu'à Tiflis. L'armée, se dirigeant au sud, vint camper sur la rive gauche du fleuve, à douze lieues de son embouchure : l'avant-garde passa le fleuve, et se trouva dans le Mogan, au même lieu où Nadir-Chah, en 1735, avait été proclamé roi par tous les députés de la nation.

Les troupes étaient campées, et elles attendaient le retour de la

belle saison lorsqu'elles reçurent, en décembre 1796, la nouvelle de la mort de Catherine et l'ordre de se retirer; ce qu'elles exécutèrent en bon ordre et sans être inquiétées.

Pendant cette campagne des Russes, Méhémet était dans le Khorassan, occupé à détrôner Charokh-Chah : nous étions, Bruguière et moi, à Téhéran.

Nous avons dit plus haut, qu'en 1752 le Khorassan fut érigé en souveraineté indépendante en faveur de Charokh. Méhémet, aussi empressé de faire rentrer cette province sous la domination de la Perse, que d'en expulser les descendans de Nadir, dont il connaissait tous les droits au trône qu'il occupait, se disposa, après avoir ravagé la Géorgie, à s'emparer du Khorassan. Il ne pouvait cependant ignorer que les Russes bloquaient Derbent, et il devait bien s'attendre qu'ils y seraient en plus grand nombre au printems suivant. Il est donc bien surprenant qu'il ait songé à porter toutes ses forces à l'est de la Caspienne, pour occuper une province qui ne pouvait en aucun tems lui résister, plutôt que d'aller au secours de celles que les Russes menaçaient à l'occident. A-t-il cru que Catherine n'enverrait pas d'autres troupes que celles du général Savelief, et, dans cette supposition, a-t-il jugé que les khans étaient bien en état de se défendre?

Quoi qu'il en soit des motifs de cette conduite, la partie de l'armée, qui avait été congédiée avec ordre de se trouver de nouveau sous les armes vers la fin de mars, ayant rejoint ses drapeaux, Méhémet prit la route du Mazanderan dans le même tems que le comte Valerien Soubof passait le Térek. Il s'arrêta quelque tems aux environs d'Aster-Abad pour laisser reposer ses troupes et faire des provisions, après quoi il tira droit à Mesched.

Charokh vivait encore : il avait été témoin de toutes les révolutions qui avaient eu lieu en Perse, sans y prendre jamais aucune part; il avait vu, sans s'y opposer, tous les efforts que Mohammed-Hassan-Khan et son fils Aga-Méhémet-Khan avaient faits pour s'emparer du suprême pouvoir. Tranquille au milieu de sa province, qu'il gouvernait par le moyen de son fils aîné, il vivait en paix avec ses voisins; il protégeait, contre les seigneurs du pays et

les hordes errantes, les peuples confiés à ses soins; il cherchait à cicatriser les plaies que les guerres de Nadir, les troubles qui avaient suivi sa mort, et les ravages des Ouzbeqs et des Turcomans, avaient occasionnées. L'apparition de Méhémet dans le Mazanderan, et sa marche vers le Khorassan, ne laissèrent à Charokh aucun doute sur les desseins de cet usurpateur. Hors d'état de résister, il conseilla à ses fils de se mettre en lieu de sûreté. Quant à lui, il prit le parti de la soumission. Il sortit de Mesched, et vint à deux journées de chemin, au-devant de l'armée persane, suivi seulement de sa garde et des principaux seigneurs de sa cour. Il apportait de très-riches présens en chevaux, en armes et en divers objets précieux.

Méhémet le reçut d'abord avec tous les égards que méritaient son âge, son rang et sa naissance; il accepta les présens, et il demanda qu'il fût pourvu aux besoins de son armée, tant en vivres qu'en argent.

Charokh donna sur-le-champ tous les ordres nécessaires pour que l'armée ne manquât de rien : il fit venir de toutes parts des chevaux pour la remonte de quelques cavaliers; il procura les armes et les habits dont on manquait, mais il s'excusa relativement aux sommes d'argent qu'on lui demandait. Il motiva son refus sur la modicité des revenus de ses États, et sur les dépenses excessives qu'il avait faites depuis qu'il était monté sur le trône; il avait peu à peu rétabli les mosquées, les caravanserais, les besesteins, les fontaines publiques, que les guerres civiles avaient détruits; il avait toujours entretenu beaucoup de troupes, afin de pouvoir contenir les Turcomans et les Ouzbeqs, et il n'avait pas dû prélever de forts impôts sur un peuple qui avait été entiérement ruiné par les violences de Nadir et les extorsions de ses agens.

Charokh se flattait d'ailleurs que le nouveau roi de Perse respecterait en lui le petit-fils de Nadir, élevé au trône par la volonté suprême de tous les seigneurs et de tous les chefs de tribu du Khorassan; qu'il aurait pour lui les mêmes égards qu'avaient eus Kérim-Khan, régent de Perse; Ahmed, roi de Kandahar; Timur-Chah son fils, ainsi que les rois de Balkhe, de Bokhara, de Samarcande,

et le prince afghan qui régnait à Hérat ; mais Charokh ignorait qu'il n'y a rien de sacré pour celui que l'ambition tourmente.

Lorsqu'ils furent rendus à Mesched, Méhémet fut s'établir dans le palais royal : il retint Charokh auprès de lui, et le constitua en quelque sorte son prisonnier ; il exigea qu'il lui remît à l'instant le sceau de l'État, le trésor royal et toutes les richesses qu'il possédait.

Il ordonna en même tems à tous les khans et seigneurs du Khorassan de venir auprès de lui, et à tous les ministres du culte de faire en son nom la prière publique du vendredi.

Tous obéirent : les premiers, ne pouvant opposer une armée capable de résister à celle du roi de Perse, se rendirent à Mesched avec les présens dont ils étaient redevables.

Charokh se dépouilla de toutes les marques de souveraineté : il mit sur-le-champ Méhémet en possession de tout ce qui appartenait à la couronne, mais il nia toujours qu'il eût en main d'autres richesses que celles qu'on avait trouvées dans son palais. Cette obstination fit entrer en fureur l'avide Méhémet. Se doutant bien que le petit-fils de Nadir avait encore quelques restes des trésors enlevés aux Indiens, il le fit saisir, lui fit donner des coups de bâton sous la plante des pieds afin d'en obtenir l'aveu ; il poussa même la barbarie jusqu'à lui faire appliquer des fers ardens sur différentes parties du corps.

Charokh, qui ne pouvait se résoudre à priver ses fils de la dernière ressource qu'ils avaient pour se faire un parti et rentrer dans leurs droits, souffrit d'abord avec beaucoup de courage et sans se plaindre, les tourmens qu'on lui fit endurer ; mais à la fin, accablé sous le poids de la douleur, et dans le délire d'une fièvre ardente, il découvrit son trésor à son bourreau, et le lui abandonna : il consistait en or, en argent, en joyaux, en objets d'arts, et surtout en diamans.

Méhémet s'en saisit avec avidité, et se hâta de le faire emballer : il prit possession, dans l'intervalle, de toute la province ; il reçut la soumission de tous les khans, de tous les seigneurs, de tous les chefs de tribus ; il se fit donner un grand nombre d'otages, et il partit

partit de Mesched vers la fin d'août, laissant dans cette ville douze mille hommes pour contenir les habitans, et s'opposer à tout ce que pourraient entreprendre les fils de Charokh.

Ce malheureux prince était encore malade : n'importe, il fut arraché de son lit, et emmené dans une litière : tout le reste de sa famille le suivait sous bonne escorte. Les chaleurs étaient très-fortes, et la saison dangereuse : l'armée souffrit beaucoup en traversant le Mazanderan ; un grand nombre de soldats furent attaqués de fièvres putrides et de dyssenterie. Charokh, âgé alors de soixante-trois ans et quelques mois (1), ressentit, aux environs d'Aster-Abad, des douleurs d'entrailles violentes; il resta quelques heures dans cet état, après quoi il expira sans qu'on ait su si cette mort avait été provoquée par son ennemi, ou si elle était une suite naturelle des mauvais traitemens qu'il avait endurés.

Méhémet fit son entrée à Téhéran le 20 septembre; il congédia, comme l'année d'auparavant, presque toute son armée, et il ne la réunit de nouveau sous les drapeaux qu'au printems suivant. Ce fut donc à la fin de mars 1797, qu'il quitta Téhéran pour marcher une seconde fois sur Tiflis, et reprendre les villes de Bakou et de Derbent, que les Russes paraissaient vouloir garder. Ils avaient évacué Candjea, Chamaki et toutes les villes et forteresses de l'intérieur, mais ils n'avaient pas retiré les troupes qu'ils avaient envoyées à Tiflis.

L'armée avait passé l'Araxe, et était campée près de Chutche; elle était dans le meilleur état possible, et ne demandait qu'à combattre. Déjà Méhémet avait fait ses dispositions pour envoyer trente mille hommes contre Tiflis, en remontant le Kur; il devait passer le fleuve avec plus de soixante mille hommes, aux environs de Berda, et entrer dans le Chyrvan pour se mesurer avec les Russes, lorsqu'un de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir, vint détruire ces projets et dissoudre cette armée.

Le 14 de mai à la pointe du jour, Méhémet sortit de la tente où il avait couché, et passa dans une autre qui était à côté. Il avait

(1) Il était né le 11 mars 1733.

pris l'habitude de faire sa prière dans celle-ci, d'y fumer le narguil, et de s'y livrer pendant quelques heures à l'examen des papiers qu'on lui avait remis la veille. Personne autre que le premier ministre et les généraux ne pouvait espérer de lui parler dans cette tente, et il n'avait ordinairement qu'un ou deux officiers autour de lui pour le servir : ce jour-là il ne s'y en trouva qu'un seul; il se nommait Pitch-Hesmet. Après la prière, et au moment que le roi tenait des deux mains le narguil que l'officier venait de lui présenter, celui-ci lui porta dans la poitrine deux coups de poignard qui le firent expirer à l'instant sans pousser aucun cri.

Le motif qui avait, dit-on, engagé cet officier à commettre un crime pareil, fut que son frère, l'année d'auparavant, avait péri d'une mort cruelle par ordre du roi (1), quoiqu'il fût depuis longtems à son service, qu'il lui eût donné les preuves les plus certaines de dévoûment, et qu'il n'eût commis aucune faute un peu grave : l'ordre avait été donné dans un moment de mauvaise humeur, et révoqué trop tard. Ce fait était vrai; mais il est bien certain que Pitch-Hesmet n'aurait pas songé à tirer vengeance de ce supplice; il n'aurait pas eu l'idée de sacrifier le roi aux mânes de son frère s'il n'avait été sûr d'échapper à la mort.

On eut bientôt la certitude que la main de ce scélérat avait été dirigée par un homme puissant, qui crut par-là se frayer un chemin au trône. Sadek-Khan, de la tribu Chakaki, un des généraux de l'armée, avait promis à Pitch-Hesmet de favoriser son évasion; il lui avait même fait espérer une forte récompense s'il réussissait dans son entreprise. Sadek-Khan, en sa qualité de général, entrait librement dans la tente du roi. Dès qu'il fut instruit de sa mort, il s'y rendit avec quelques personnes qui lui étaient dévouées; il s'empara du trésor, et sortit quelque tems après, en faisant paraître un firman muni du sceau royal, portant l'ordre à lui Sadek de partir sur-le-champ, pour une opération, avec le corps qu'il commandait, consistant en dix mille hommes.

On ignorait, dans le camp, la mort du roi. Sadek-Khan sortit

(1) On lui avait ouvert le ventre et arraché les entrailles.

donc sans obstacle, emportant avec lui, non-seulement la caisse militaire et les riches et nombreux diamans de Méhémet, mais même une partie des vivres. Son objet, en s'éloignant, était d'éviter le premier mouvement de l'armée et le ressentiment que pouvait faire naître, dans le cœur du soldat, l'idée d'un assassinat. Il savait bien que tous les mécontens viendraient se joindre à lui; il espérait d'ailleurs que cette armée, sans vivres, sans argent et sans chef, se dissoudrait bientôt. C'est ce qui arriva peu de jours après. Il se forma plusieurs partis, dont quelques-uns furent joindre Sadek-Khan. Le peu de personnes attachées au roi, ou qui craignaient d'être sacrifiées à l'ambition de son meurtrier, retournèrent à Téhéran sous la conduite de Hadgi-Ibrahim, premier ministre. Les autres se rendirent dans leur tribu pour tâcher d'y jouer un rôle ou s'y mettre à l'abri des persécutions.

Lorsque nous quittâmes Constantinople, en mai 1798, on comptait quatre principaux prétendans qui allaient de nouveau déchirer ce malheureux Empire. C'étaient, 1°. Baba-Khan, fils de Hussein-Khan, frère aîné d'Aga-Méhémet-Khan. Il était, comme nous l'avons dit, gouverneur de Chiras. A la première nouvelle de la mort de son oncle, il avait volé à Téhéran, et s'y était fait reconnaître régent; il avait laissé à Chiras son frère Couchouk-Khan, avec dix ou douze mille hommes pour contenir le midi.

2°. Ala-Kouli-Khan, frère de Méhémet. Il avait cherché à se faire un parti à Téhéran, à Ispahan et dans le Mazanderan.

3°. Sadek-Khan. Il se rendit à Tauris en quittant l'armée, et se trouva bientôt maître de tout l'Aderbidjan.

4°. Enfin Mohammed-Khan, fils de Zéki-Khan, le même qui avait abandonné Lutf-Ali-Khan au moment où il venait de battre Méhémet. Il avait levé quelques troupes dans le Loristan et parmi les Arabes, et avait marché sur Chiras; il avait d'abord obtenu quelques avantages sur Couchouk, mais il ne put s'emparer de la ville.

Parmi ces quatre prétendans, celui qui était le plus digne du trône, celui que le vœu du peuple y appelait, fut, heureusement pour la Perse, celui qui eut d'abord le plus de troupes, et qui

réunit le plus de moyens pécuniaires. Maître de Téhéran, d'Ispahan et de Chiras, Baba-Khan faisait espérer de ramener tôt ou tard, par sa bravoure et sa bonne conduite, les provinces qui tenaient à un autre parti. Néanmoins la lutte eût été longue et le résultat incertain si Hadgi-Ibrahim ne fût venu à bout de gagner Sadek-Khan, et de le faire renoncer à ses prétentions. Il l'engagea même à céder à Baba-Khan tout l'or, tous les diamans qu'il avait enlevés à son oncle, et à réunir ses forces aux siennes. Dès-lors le trône fut assuré à ce dernier. Ala-Kouli, abandonné des siens, fut arrêté et rendu aveugle. Mohammed, pareillement abandonné, fut réduit à se réfugier chez les Arabes de la côte pour échapper au châtiment qu'il méritait.

Baba-Khan prit alors le nom de Fétah-Ali-Khan. Il paraît avoir gouverné jusqu'à présent la Perse avec justice, et avoir déployé, tant au dedans qu'au dehors, toute l'énergie qui convient à sa position.

CHAPITRE XXI.

Départ d'Ispahan. Retour à Bagdad par Kengaver et Kermanchah. Femmes de Mikr-Abad. Douane de Sar-pil. Curdes qui attaquent la caravane. Divers moyens de quitter Bagdad et de faire route. Aventurier qui prend le nom d'un des frères du roi de Perse.

LORSQUE nous quittâmes Téhéran pour nous rendre à Ispahan, notre projet était de traverser toute la Perse, d'aller nous embarquer dans un des ports du golfe, pour Bassora, et de remonter l'Euphrate ou le Tigre jusqu'à Hellé ou Bagdad.

Cette route nous paraissait devoir compléter nos observations sur le sol et le climat de la Perse, sur les mœurs et les coutumes des habitans, et nous procurer, en minéraux, plantes et animaux, une récolte encore plus abondante que toutes celles que nous avions faites dans ce pays.

La santé de mon collègue dérangea une seconde fois tous nos plans. Vingt jours de repos dans la ville la plus saine de cet Empire, et dans la saison de l'année la plus douce, n'ayant pu le rétablir ni lui donner la moindre espérance d'une amélioration prochaine, nous jugeâmes qu'il fallait se hâter de quitter un climat qui ne pouvait lui convenir, et de prendre, pour revenir en France, le chemin le plus court et le moins fatigant.

Nous nous joignîmes donc à une caravane qui partait pour Kermanchah, et nous sortîmes d'Ispahan le 15 novembre 1796, pour aller coucher à un caravanserai situé à quatre ou cinq milles de distance.

La caravane, composée d'environ cent chevaux, portait des mousselines et des toiles de l'Inde, des schals de Kachemire et de Kerman, des tapis, et diverses étoffes fabriquées à Yesd et à Ispahan; elle avait aussi quelques ballots de tabac, quelques ballots de garance,

un peu d'opium, de musc, d'ambre, et autres drogues du midi de la Perse ou des contrées plus orientales, le tout destiné pour Kermanchah, Amadan et Bagdad.

Vers le milieu de la nuit, quelques cavaliers se présentèrent au caravanserai avec un ordre du gouverneur : ils venaient enlever de force tous les chevaux qui s'y trouvaient, pour transporter d'Ispahan à Cachan les officiers, serviteurs, esclaves et effets de Baba-Khan, neveu du roi, qui se rendait de Chiras à Téhéran, où il était appelé. Les gens de la caravane firent un vacarme horrible; ils disputèrent, et crièrent tous à la fois pendant plus d'une heure, pour empêcher qu'on ne leur prît tous les chevaux; ils en furent quittes pour en livrer dix, qu'on ne devait rendre que dans huit jours. Les nôtres, comme les plus beaux et les plus fringans, avaient été pris les premiers; mais ils furent remis à leur place dès qu'on sut qu'ils nous appartenaient. On ne toucha non plus à aucun de ceux destinés à porter nos effets.

Nous séjournâmes le 16, pour attendre qu'on eût remplacé les chevaux qu'on avait emmenés, et le 17 nous vînmes passer la journée dans un caravanserai situé à trois lieues du premier, et à un quart de lieue du petit village d'*Anichirvoun*. On semait partout du froment sur les terres que l'on avait arrosées quelques jours auparavant : il était déjà levé en plusieurs endroits.

Le 18, nous ne fîmes que quatre lieues. Nous marchâmes d'abord en plaine; nous côtoyâmes ensuite des montagnes peu élevées, très-arides; nous traversâmes un coteau schisteux, en partie volcanique, et nous nous arrêtâmes dans un très-beau caravanserai situé au milieu d'une plaine inculte. Nous vîmes ramasser partout, dans cette plaine, une espèce d'anabase, plante de la famille des soudes; elle y était très-abondante. Séchée et mise en poudre, on s'en sert, dans toute la Perse, pour décrasser le linge : on la brûle, en quelques endroits, pour faire du savon avec les cendres.

Le 19, nous nous rendîmes dans dix heures à Déhak, village fort étendu, mais presque tout détruit : il est situé entre deux montagnes peu élevées, moins arides que celles du jour précédent. Les

environs nous parurent fort beaux ; les eaux y étaient abondantes et assez bonnes.

Le 20, nous nous trouvâmes entre des montagnes schisteuses et granitiques ; nous en vîmes une à notre gauche, beaucoup plus élevée que les autres, sur laquelle il était déjà tombé beaucoup de neige ; nous la jugeâmes à deux ou trois lieues. Bientôt après nous en découvrîmes de très-hautes devant nous, dont le sommet était également couvert de neige. Nous logeâmes, après sept heures et demie de marche, dans un caravanserai qui tombait en ruine, près d'un mauvais village presque détruit, nommé *Durri-Areban*.

Le vent fut ce jour-là à l'ouest ; le ciel se couvrit de nuages, et nous fûmes menacés de pluie ; il en était tombé beaucoup, à ce qu'on nous dit, les jours précédens ; nous n'en avions pas eu pourtant, et nous n'en avions pas vu de traces sur notre route avant les trois dernières lieues.

Le sol nous parut s'être beaucoup élevé depuis notre départ d'Ispahan.

Le 21, nous fûmes encore quelque tems entre des montagnes granitiques ; elles s'éloignèrent ensuite un peu, et nous entrâmes dans une plaine fertile et arrosée. Nous logeâmes, après huit heures et demie de marche, au bourg de Khougué, que nous trouvâmes en grande partie détruit.

Nous n'eûmes pas de pluie : le vent passa à l'est ; la nuit fut froide, et la journée fort belle.

Le 22, à une lieue de Khougué, nous passâmes, sur un pont en mauvais état, une petite rivière nommée *Fak-Soun* ; nous montâmes ensuite quelque tems, et nous côtoyâmes une montagne qui nous parut en partie volcanique. Nous entrâmes, en la quittant, dans une plaine assez étendue, et nous nous arrêtâmes, après huit heures et demie de marche, au village de Khouméï. Nous y vîmes un grand nombre de maisons détruites. Nous étions entourés de montagnes fort élevées ; nous en avions laissé une à droite, à quelques lieues de distance, dont le sommet présentait beaucoup de neige.

Le même jour nous montâmes à cheval vers les neuf heures du

soir, et marchâmes toute la nuit et une partie de la matinée sans nous reposer. Nous vîmes sur la route quelques villages détruits : nous nous trouvâmes quelque tems entre deux montagnes, dont l'une, à gauche, avait beaucoup de neige au sommet; nous entrâmes ensuite dans un vallon fort agréable, et nous nous arrêtâmes le 23, après treize heures de marche, à un village nommé *Aphté*.

Nous remarquâmes qu'il avait beaucoup plu les jours précédens : le sol nous parut s'être encore élevé : les nuits devinrent très-froides ; il faisait pourtant assez beau le jour, et l'air était assez tempéré.

Le 24, la vallée s'élargit, et nous conduisit dans une plaine fort agréable, fort bien cultivée, et entourée de montagnes couvertes de neige. Nous logeâmes au fond de cette plaine, dans un village nommé *Hissar*.

Le 25, nous arrivâmes, par une vallée plus ou moins étroite et une plaine assez bien arrosée, au village de *Zenguené*. Nous retrouvâmes ce jour-là le rosier à feuilles simples, que nous avions vu en allant à Amadan.

Les femmes de ce village ont un voile fort petit, qui leur cache à peine le visage; les jeunes semblent ne le porter que pour la forme, ou pour avoir l'air de se conformer à l'usage général.

Dans tous les villages où nous nous sommes arrêtés, nous avons pu nous procurer des melons, des pastèques, des raisins. On garde ces fruits presque tout l'hiver : le raisin surtout se conserve jusqu'à ce qu'il fasse un peu chaud.

Le 26, la nuit fut belle, un peu moins froide que les précédentes. Le vent souffla faiblement de l'est, et le ciel fut très-pur. Nous côtoyâmes une montagne schisteuse et granitique; nous nous trouvâmes ensuite dans une vallée qui s'élargit insensiblement; nous y vîmes quelques cultures; nous y rencontrâmes quelques troupeaux ; nous traversâmes un village assez grand, presque tout détruit, et, après sept heures de marche, nous arrivâmes à Mikhr-Abad (1).

(1) Population de l'amour ou de l'amitié.

La caravane campa auprès du village, comme elle avait toujours fait lorsqu'elle n'avait pas trouvé de caravanserai. Quant à nous, le kiervan-baschi s'étant obligé par écrit de nous conduire chaque jour dans un caravanserai ou dans tout autre bâtiment qui nous mît à l'abri du froid et de la pluie, il nous logea dans une maison du village, où nous trouvâmes entr'autres deux femmes fort jeunes, qui n'étaient pas du tout voilées, et qui ne firent aucun mouvement pour se dérober à nos regards; elles se montrèrent même fort empressées à nous servir, et elles firent, durant toute la journée, la conversation avec nous.

Surpris de trouver, au milieu de la Perse, un usage si contraire aux mœurs du pays et aux préceptes de la religion de Mahomet, nous demandâmes si nous étions avec des Musulmans ou avec des Guèbres. Sur la réponse qu'on nous fit, que tous les habitans du village suivaient la religion de Mahomet, et qu'ils étaient, comme les autres Persans, de la secte d'Ali, nous voulûmes savoir pourquoi les femmes jouissaient, à Mikhr-Abad, d'une liberté qu'elles n'avaient pas ailleurs; mais nous ne pûmes avoir, à ce sujet, de réponse satisfaisante. On nous dit que l'usage, dans cette contrée, dispensait les femmes de se voiler dans leur maison, et même hors de chez elles. En effet, toutes celles que nous rencontrâmes dans le village et aux environs, ne portaient presque pas de voile, et ne faisaient, en nous appercevant, aucun mouvement pour cacher leur visage.

Elles nous parurent assez bien faites : nous en vîmes même quelques-unes qui passeraient pour de très-jolies femmes dans les contrées les plus favorisées de l'Europe. Elles avaient en général les cheveux noirs ou châtains, les yeux bleus, le teint blanc, et la carnation vive et colorée des montagnards.

Les hommes sont robustes et d'une assez belle taille; ils sont tous pasteurs, agriculteurs et guerriers; ils appartiennent à la tribu des Bakhtiaris, race de Curdes.

Cette route n'est point celle que les voyageurs européens ont prise. Otter s'est rendu de Sahanéh à Néhavend, et de Néhavend à Ispahan par Khonsar; il a été conséquemment un peu plus à

l'occident. En revenant, il a fait la même route que nous jusqu'à Khougué : là il a pris à droite, et est venu à Périspé ou Périsbé par Sari et Dizabad.

Pietro della Valle a été d'Amadan à Ispahan par Sari ou Sarou, Dizabad, Gulpaïghan et Dehak.

Il y a, à l'occident de Mikhr-Abad, une montagne qui nous parut couverte de beaucoup plus de neige que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors : nous la jugeâmes être à cinq ou six lieues de distance.

Le 27, nous eûmes douze heures et un quart de marche sur un terrain inégal, schisteux, granitique, comme celui de la veille, ensuite dans une plaine arrosée et fertile. Nous logeâmes dans un caravanserai bâti au dessus de Périspé, village assez étendu, mais en partie détruit. La nuit fut bien froide, et le ciel très-beau. L'élévation du sol nous parut se soutenir : nous vîmes partout le joli rosier à feuilles simples.

Le 28, nous marchâmes sept heures et demie. Le terrain fut quelque tems inégal, jusqu'à ce que nous fussions dans la belle plaine de Kengaver, où nous passâmes le reste de la journée.

Le 29, nous nous rendîmes dans sept heures à Sahanéh, et le lendemain 30, dans six, au caravanserai de Sheher-Nou. Le premier décembre, nous vînmes dans sept heures à Kermanchah, où nous restâmes deux jours, afin de donner le tems à la caravane de remplacer quelques marchandises qu'elle y devait laisser.

Nous quittâmes Kermanchah le 4 décembre, et nous vînmes dans six heures au caravanserai bâti dans la vallée de Mahidescht.

Le 5, nous nous rendîmes à Haroun-Abad, et le 6 au caravanserai qui se trouve au dessous de Krent.

Nous eûmes, ce jour-là, pour la première fois depuis que nous étions en Perse, une pluie très-forte qui dura toute la journée; elle fut accompagnée, pendant plus de deux heures, d'éclairs et de tonnerres qui se succédaient sans interruption.

Les montagnes des environs de Kermanchah, ainsi que le mont Elvind et le mont Bissoutoun, avaient fort peu de neige à leur sommet lorsque nous les revîmes; mais il en tomba beaucoup le 6

et la nuit suivante, sur une cime très-élevée que nous avions à notre gauche.

Le 7 nous séjournâmes, et le 8 nous vînmes dans douze heures à Sarpil. La caravane logea, comme elle put, dans un assez mauvais caravanserai. Quant à nous, des Curdes étant venus nous offrir l'hospitalité, nous nous laissâmes conduire dans leur maison, ou plutôt dans leur cabane. Nous y fûmes servis par deux femmes voilées, aussi bien que nous pouvions l'espérer : on nous procura, à très-bas prix, des œufs, des poules, du laitage, et le lendemain on refusa l'argent que nous offrîmes pour notre logement; nous ne pûmes faire accepter une pièce de cent paras, qu'en la donnant en paiement de quelques tasses de lait que nous prîmes avant de monter à cheval.

Le 9, nous fûmes arrêtés, en partant, par les douaniers, qui exigèrent, comme ils avaient fait huit mois auparavant, les droits qu'ils prélèvent sur les voyageurs au nom du pacha de Bagdad. La première fois, sur un seul mot que nous avions écrit à ce sujet à M. Rousseau, l'argent que nous avions donné lui avait été remis, et on lui avait bien dit que les commis de ce bureau seraient punis pour ne s'être pas conformés aux ordres dont nous étions porteurs. Nous l'avions appris par une lettre de M. Rousseau; nous devions donc nous attendre qu'au retour les commis de Sarpil seraient plus honnêtes ou plus circonspects envers nous, puisque, arrivés à Bagdad, nous avions bien plus de moyens de nous faire rendre justice, que pendant notre séjour en Perse. Mais telle est, en Turquie, l'insubordination et la cupidité des agens éloignés du centre du gouvernement, qu'ils n'ont presque jamais égard aux ordres qu'ils reçoivent lorsque ces ordres contrarient leurs intérêts. Ce n'est jamais que par la crainte d'un châtiment très-prochain, qu'on peut les faire agir. Toutes les fois qu'ils peuvent se flatter de n'être pas punis, ils éludent ou exécutent très-mal les ordres de leurs chefs.

Le teskéré du pacha portait exemption pour nous, nos domestiques et nos effets, de tous droits, impôts, taxes, péages, etc. qui se prélèvent dans sa province. Cet ordre était précis, et conçu de manière à ne laisser aucune ambiguité; néanmoins les commis

prétextèrent qu'il ne pouvait plus avoir de valeur : délivré, selon eux, pour une fois seulement, il nous avait dû exempter en allant en Perse, mais non pas à notre retour.

Nous eûmes recours alors au firman du Grand-Seigneur, qui nous exemptait de même de tous droits, impôts et taxes dans toute l'étendue de l'Empire. On nous répondit que de pareils ordres étaient bons tout au plus aux environs de Constantinople et dans les ports de mer, mais qu'à Sarpil on n'en exécutait pas d'autres que ceux émanés du pacha de la province.

Nous n'avions plus aucune observation à faire; nous comptâmes onze piastres qu'on nous demandait, en menaçant les commis de ne pas quitter Bagdad qu'ils ne fussent punis bien plus sévérement qu'on n'avait fait la première fois.

Ces débats, qui avaient duré quelques minutes, furent cause que nous nous trouvâmes parmi les derniers de la caravane.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, on vint nous dire de nous tenir sur nos gardes, parce qu'on avait apperçu des voleurs. Quelques minutes après, nous vîmes effectivement cinq ou six Curdes qui s'étaient emparés, sur les derrières, de deux chevaux chargés, et qui bataillaient à coups de pierre avec huit servadars, pour tâcher de les emmener. Les chevaux furent bientôt repris, et les servadars rejoignirent, en courant, la caravane, qui ne s'était point arrêtée, et qui, au lieu de se serrer et de marcher en bon ordre, avait accéléré sa marche, et paraissait fuir, en occupant un quart de lieue d'étendue, quoiqu'elle n'eût guère plus de cent trente chevaux.

Les voleurs, qui ne se tenaient pas pour battus, nous suivaient de très-près, épiant le moment de tomber sur quelqu'un de nous afin de le dépouiller, ou afin tout au moins d'enlever quelque charge.

Ce qui est bien surprenant, et ce qui peut donner une idée de la poltronerie des marchands dans ces contrées, c'est que les voleurs n'étaient que cinq, le père âgé d'environ cinquante ans, et ses quatre fils âgés de vingt à trente. Ils étaient à la vérité très-grands, très-robustes, très-adroits, mais ils n'avaient d'autre arme

que la massue et le bouclier; le père seul portait un yatagan à la ceinture.

Il y avait, à la caravane, une trentaine de servadars ou valets sans armes, cinq chefs à cheval armés de sabres et de carabines, trois ou quatre marchands peu armés, et quelques femmes qui n'avaient probablement point d'armes; mais notre domestique, notre drogman et nous, aurions bien dû suffire pour mettre en fuite ou terrasser cinq hommes qui se présentaient avec tant de désavantage. Le drogman, jeune et fort, avait un sabre et un fusil muni de sa baïonète; le domestique, aussi jeune et beaucoup plus fort que le drogman, portait un autre fusil à baïonète; Bruguière, faible et malade, n'avait pu se charger que d'un pistolet à deux coups.

Nous marchions, mon collègue et moi, presque toujours à côté l'un de l'autre : un seul instant que nous fûmes séparés ce jour-là, faillit à nous être funeste.

Comme il avait beaucoup plu, le chemin était, en quelques endroits, fort mauvais; souvent nous étions obligés d'aller les uns après les autres, ou de faire des sinuosités qui donnaient de l'espoir aux voleurs. Dans cette marche irrégulière, le cheval de Bruguière, passant sur un terrain argileux, trop au bord d'un endroit creusé par les eaux, glissa, et s'y précipita avec son cavalier. Ni l'un ni l'autre ne purent d'abord se relever; ce qui donna le tems aux voleurs de s'en approcher. Ils étaient sur le point de les saisir lorsque, aux cris d'appel que poussa Bruguière, je me retournai et voulus menacer les voleurs. J'avais alors un fusil de chasse à deux coups, un pistolet d'arçon à deux coups que je tenais devant moi sur la selle, et un petit pistolet de poche que je portais à la ceinture. Je couchai les voleurs en joue avec mon fusil, pour les effrayer et les obliger de s'éloigner, tandis que sept ou huit valets, de leur côté, engageaient avec eux un nouveau combat à coups de pierre.

Bien loin d'effrayer les voleurs, comme je l'avais espéré, ils firent pleuvoir sur moi une grêle de pierres qu'ils lançaient avec une force et une précision extraordinaires : je n'étais qu'à quinze pas d'eux.

Atteint d'un coup à la cuisse droite, et d'un autre qui emporta un morceau de mon habit, je poussai mon cheval sur celui de ces Curdes qui m'avait frappé; je fus à l'instant sur lui, quoiqu'il se fût éloigné à toutes jambes. Il cherchait à se garantir avec son bouclier; ce qui n'empêcha pas que je lui lâchai mes deux coups de pistolets à bout touchant : ni l'un ni l'autre ne partirent; la poudre était pourtant fort bonne; elle avait été renouvelée à Kermanchah, et la pierre mise à neuf. Je n'eus pas plutôt lâché les deux détentes, que je voulus revenir sur mes pas; mais je me vis, dans un instant, entouré de ceux qui, ayant lâché Bruguière, étaient venus au secours de leur camarade; ils menaçaient de m'assommer de leurs massues. J'allais me défaire de celui qui d'une main était prêt à me frapper, et de l'autre à prendre la bride de mon cheval, quand je fus atteint à la tête de deux coups de pierre à la fois. Je perdis un moment connaissance, et je tombai de cheval en tirant un coup de fusil qui heureusement ne tua personne, car j'aurais infailliblement été tué à mon tour.

La chute me remit; je me levai subitement, et portai ma main au pistolet que j'avais à la ceinture, mais il n'y avait point d'ennemis autour de moi; ils s'étaient jetés sur mes armes. Je les vis prendre mon fusil et mon pistolet à deux coups, ainsi que mon bonnet, et s'enfuir précipitamment; ils n'avaient pu s'emparer de mon cheval: ma chute et le coup de fusil lâché en tombant l'avaient fait s'élancer vers la caravane.

Cependant les servadars avaient relevé Bruguière, et se disposaient à venir à mon secours : c'est sans doute à leur présence et au pistolet qui me restait, que je dois attribuer la fuite des Curdes. Le gain qu'ils avaient fait, était de trop peu de valeur pour ne pas desirer encore mes dépouilles.

J'eus de la peine à joindre la caravane; j'étais couvert de sang, et je boîtais du premier coup que j'avais reçu à la cuisse. Je montai pourtant à cheval, et je mis moi-même, et sans aucun secours, sur mes deux blessures de la tête, un premier appareil au moyen d'un flacon d'eau de Cologne que j'avais dans ma valise.

Nous fîmes, ce jour-là, sept lieues; nous vînmes loger dans le caravanserai de Khasri-Schirin.

Le même soir on nous remit, de la part du pacha curde qui commande la contrée, une lettre pleine d'excuses et de complimens, et les onze piastres qu'on avait exigées de nous au bureau de Sarpil. Nous profitâmes du retour de l'exprès pour faire part au pacha de ce qui venait de nous arriver, et pour le prier de vouloir bien faire arrêter les voleurs que nous lui désignions, attendu qu'ils étaient bien connus des chefs de la caravane. Nous finissions notre lettre par lui dire que nous emploîrions tout le crédit dont nous jouissions auprès de Suleyman-Pacha, pour tirer vengeance de cet assassinat.

Notre lettre fit tout l'effet que nous pouvions en attendre. Deux jours après notre arrivée à Bagdad, un officier de Suleyman vint nous remettre, de la part de son maître, les armes qu'on nous avait prises, et nous annoncer l'emprisonnement des cinq voleurs, tant il est aisé, dans ce pays, à ceux qui ont le pouvoir en main, de réprimer le brigandage quand ils le veulent.

Nous séjournâmes, le 10, au caravanserai de Khasri-Schirin, afin de laisser reposer les chevaux, et le 11 nous vînmes dans sept heures à Kharnaki.

A mesure que nous nous éloignions des montagnes qui séparent la Perse de l'Empire othoman, l'air devenait de plus en plus tempéré : le jour il faisait un peu chaud, et la nuit nous n'éprouvions pas le plus léger sentiment de froid.

Nous revîmes avec bien du plaisir les orangers et les dattiers. La récolte des dattes venait d'être finie; elle avait été partout très-abondante.

Le 12, nous vînmes dans sept heures à Kesel-Abad. Un seigneur curde, campé aux environs, nous envoya, à l'entrée de la nuit, deux officiers pour nous prier d'aller le voir. Bruguière s'y rendit avec le drogman; j'étais encore trop malade pour le suivre. Ce seigneur le reçut dans sa tente; il était entouré d'une quarantaine de personnes, et avait à ses côtés un Persan qui se disait médecin. Après quelques complimens, et après avoir fait distribuer du café

et des pipes, tous les assistans se retirèrent, et il fut question alors de donner son avis sur une maladie vénérienne que ce Curde avait depuis son adolescence. Bruguière prescrivit ce qu'il crut convenir au malade, après quoi il se retira. Demi-heure après on vint nous offrir, de la part de ce seigneur, deux agneaux et quelques fruits. Nous répondîmes à cette politesse par quelques livres de sucre et de café qui nous restaient.

Le 13, nous nous rendîmes dans sept heures à Cheraaban, et le 14, dans dix, à Bakouba. On semait partout le froment au moyen d'une charrue semblable à l'araire de Provence; elle était attelée de deux bœufs.

Le 15, nous partîmes, à la pointe du jour, de Bakouba, avec un brouillard fort épais et fort humide, qui se dissipa peu à peu au lever du soleil. Nous passâmes la Diala sur un bateau, et nous vînmes, dans six heures, nous reposer à un caravanserai nommé *Orta-Kan* : nous en partîmes à une heure après minuit, et vers les sept heures du matin nous entrâmes dans Bagdad.

Nous n'avions pas l'intention de faire un long séjour dans cette ville : nos affections nous entraînaient vers notre patrie; nos familles, nos amis, nous réclamaient; notre intérêt nous prescrivait de nous rendre promptement en France; le devoir nous appelait à Paris. Comment résister à de si puissans motifs?

Nous avions bien assez vu, pour notre instruction, des contrées qui ne sont belles que dans le passé, qui ne donnent pas grand espoir de bonheur pour l'avenir, et qui montrent, pour le présent, l'espèce humaine sous le jour le plus défavorable.

Nous avions eu assez long-tems devant les yeux les Turcs, les Arabes, les Persans, et les peuples opprimés qui végètent honteusement parmi eux.

Nous avions bien assez observé jusqu'à quel point l'homme peu instruit, peu accoutumé à réfléchir, abuse de tout lorsque la naissance ou une heureuse audace lui a mis en main le pouvoir. Il était tems de nous éloigner d'un pays d'orages et de tourmentes, et de jouir enfin du repos qui était devenu absolument nécessaire à l'un de nous.

Les maux que l'homme sensible éprouve à chaque pas en parcourant des contrées où la tyrannie corrompt tout ce qui l'environne, où le fanatisme aiguise sans cesse ses poignards, où la force n'agit que pour détruire, et la crainte que pour enfouir ou laisser perdre; ces maux, dis-je, ne peuvent pas être appréciés par ceux qui n'ont vu que l'Europe, ou qui n'ont voyagé que dans les climats où la force cède assez ordinairement à la raison.

Et ces maux que l'ame éprouve, le corps les partage bien aussi. Comment ne pas souffrir en voyageant dans un pays où l'on n'a pour gîte que la tente ou une chambre sans cheminée et sans aucune sorte de meubles, pour lit qu'un tapis ou un mince matelas posé à terre, pour nourriture que des fruits ou des mets grossiers et mal apprêtés ! un pays où l'on ne trouve souvent rien à manger, et où l'on est obligé, après une longue course, de faire soi-même la cuisine ! où l'on n'a d'autres serviteurs que ceux que l'on mène avec soi, et d'autres secours, en cas d'accident ou de maladie, que ceux qu'on se donne soi-même ou qu'on peut espérer d'un ami qui partage nos périls !

Nous ne manquions pas de moyens de continuer notre route. Nous pouvions revenir, comme nous étions allés, par Kerkouk, Mossul, Nisibis et Alep, ou nous rendre directement à Constantinople par Mossul, Geziréh et Diarbequir; nous pouvions nous joindre aussi à une caravane d'Arabes, et traverser avec eux le désert du nord de l'Arabie.

Il part chaque année de Bagdad une caravane pour Alep, et une pour Damas : quelquefois il en part deux pour Alep. Elles ont lieu durant l'hiver ou au commencement du printems.

Il part en outre chaque année de Bassora, une caravane formée d'Arabes de la tribu de Neldj; ils ont depuis trois jusqu'à cinq mille chameaux : mille ou quinze cents seulement sont chargés de marchandises prises à Bassora et à Bagdad. Ces Arabes remontent la rive droite de l'Euphrate jusqu'à Hellé, d'où ils envoient prendre les marchandises de Bagdad; de Hellé ils se rendent à Alep par le petit désert de l'Arabie. Ils vendent leurs chameaux dans cette dernière ville, ne réservant que ce qui leur est absolument nécessaire

pour leur retour. S'il arrive qu'ils ne puissent pas les vendre tous, ils tâchent alors de prendre des marchandises, et de former une petite caravane pour Bassora ou même pour Bagdad.

Outre ces grandes caravanes, toutes de chameaux (dromadaires ou chameaux à une bosse), il se forme, deux ou trois fois par mois, de petites caravanes pour Mossul, composées de trente ou quarante ânes; elles y portent des marchandises qui se répandent de là dans le Haut-Curdistan, dans l'Arménie et dans toute l'Asie mineure.

Il part encore chaque année deux caravanes de cent cinquante ou de deux cents mulets pour Constantinople; elles sont plus de quatre mois en route.

Indépendamment de ces moyens de transport, les étoffes les plus fines de l'Inde, les plus belles mousselines, les schals de Kachemire, les perles, les pierres précieuses, sont presque toujours envoyés à Constantinople par les Tartares, attendu que les frais de transport ne sont guère que de cinq ou six piastres l'ocque.

On n'expédie jamais moins de cinq ou six Tartares chaque année, mais il en part souvent un bien plus grand nombre. Les voyageurs un peu protégés obtiennent assez facilement du pacha un ordre pour qu'il leur soit délivré sur la route un ou plusieurs chevaux. Le voyage est dès-lors gratuit, même en ce qui regarde la nourriture; mais on donne au Tartare cinq ou six cents piastres, et quelquefois davantage, pour les soins qu'il prend, et pour les gratifications qu'il est censé donner sur la route par rapport au voyageur qui s'est joint à lui.

Après nous être reposés quelques jours, nous résolûmes de profiter de la première caravane qui se formerait pour Alep ou pour Damas, où nous voulions nous rendre. Nous préférâmes cette route, parce qu'elle nous parut la plus courte, la moins fatigante et la moins dangereuse. Rendus sur la côte de Syrie, nous nous flattions de pouvoir nous embarquer pour l'Italie, sur quelque navire ragusais, allemand, prussien ou danois.

Nous n'attendîmes pas long-tems : vers le milieu de janvier, il s'en forma une pour Damas. Dès que nous l'apprîmes, nous nous

empressâmes de traiter avec un des chefs, pour qu'il nous fournît les chameaux dont nous avions besoin. Il s'obligeait de nous faire passer par Palmyre, et d'y séjourner, afin de nous donner le tems de bien voir les ruines de cette ville. Tout était réglé et définitivement arrêté dans les premiers jours de février, de sorte que nous n'attendions plus que l'ordre de partir.

Malheureusement nous avions été engagés à traiter le janissaire-aga d'une maladie vénérienne qu'il avait depuis plus de vingt ans, et contre laquelle un grand nombre de médecins arabes et persans avaient échoué. La guérison était très-avancée lorsqu'il fut question de notre départ. Les soins du malade devaient être confiés au médecin français qui se trouvait à Bagdad; ainsi nous ne doutions pas que le mal, quelqu'invétéré qu'il fût, ne cédât au traitement que nous avions établi, et qui serait continué tout le tems nécessaire après notre départ; mais le malade ne jugea pas de même. Comme il avait été manqué plusieurs fois, il craignit de l'être encore s'il nous perdait. Cette crainte lui fit prendre le parti de nous entourer de manière que l'on nous faisait toujours espérer de partir avec la caravane de Damas lorsqu'elle était déjà bien avant dans le désert. Nous n'apprîmes cette supercherie que lorsque le janissaire-aga se vit complétement guéri.

Pendant que nous le traitions, on annonça la prochaine arrivée de Morteza-Kouli-Khan, que nous avons dit s'être sauvé en Russie, pour éviter de tomber entre les mains de son frère Méhémet. Il avait écrit de Kerkouk au pacha de Bagdad, pour le supplier de lui donner un asyle en attendant qu'il fît sa paix avec son frère, et qu'il rentrât dans tous ses droits. Il disait, dans sa lettre, qu'il avait préféré s'exposer à mille dangers en traversant des déserts, le pays des Lezguis et l'Arménie, plutôt que de rester plus long-tems parmi des infidèles.

Dénué de tout, et n'ayant avec lui que deux esclaves, il disait avoir été dépouillé par des Curdes: tous ses gens avaient été tués ou dispersés. Heureusement il avait rencontré un ancien serviteur de son père, qui lui avait procuré quelques habits, trois chevaux et deux esclaves, et fourni les moyens de se rendre sur la frontière de Turquie.

Le pacha, en donnant l'ordre qu'il fût fourni à cet étranger une garde d'honneur et les secours dont il avait besoin pour se rendre à Bagdad, ne lui avait pas dissimulé que, vivant en bonne intelligence avec le roi de Perse, il ne pourrait se refuser de lui livrer son frère s'il le réclamait, et aussitôt il avait expédié un Tartare en Perse, pour prévenir Méhémet de ce qui se passait.

Le prétendu Morteza avait souscrit à toutes les conditions que le pacha avait voulu mettre à sa réception, et il s'était rendu en diligence à Bagdad, où il arriva le 4 mars 1797.

Le pacha le reçut avec tous les honneurs dus au frère d'un souverain ; il lui fit présent de plusieurs chevaux de prix ; il le revêtit d'une superbe pelisse ; il lui envoya de très-riches vêtemens et une somme d'argent assez considérable ; il le logea chez le masraf-effendi, un de ses principaux officiers, et l'admit à son audience avec toutes les marques d'honneur usitées dans ces contrées.

Quelques jours se passèrent sans qu'on se doutât de rien, et sans qu'on cherchât à nuire à l'étranger. On se plaignit pourtant de lui voir affecter un ton de hauteur et de dédain qui ne convenait guère à un homme qu'on savait n'être que le fils d'un gouverneur de province, et le frère disgracié d'un usurpateur ; à un homme qui vivait aux dépens du pacha, et à qui l'on supposait l'intention secrète de détrôner Méhémet pour se mettre à sa place. Mais cette conduite, qu'on blâmait parce que la position de Morteza semblait lui prescrire l'obligation de chercher à gagner la confiance des seigneurs qui se trouvaient à Bagdad, était précisément celle qui devait écarter les soupçons. Ainsi, comme le pacha ne pouvait supposer qu'on l'eût voulu tromper, l'étranger eût pu jouer son rôle jusqu'au retour du courier qu'on avait envoyé en Perse, si un incident ne l'eût fait découvrir plus tôt.

Ali-Aga, gendre et kiaya de Suleyman, piqué de ce que Morteza, affectant à son égard le même orgueil, avait formellement refusé de lui faire une visite, sous prétexte qu'un homme de son rang n'en devait tout au plus qu'au pacha ; Ali-Aga, dis-je, qui croyait bien valoir un seigneur persan fugitif et suppliant, conçut le projet de lui faire perdre les bonnes grâces du pacha, en semant

quelques soupçons sur sa naissance. Il avança donc hardiment, et avant d'en avoir des preuves, que l'étranger n'était qu'un aventurier qu'on devait envoyer en Perse sous bonne escorte, afin que Méhémet en fît justice.

Malheureusement pour le Persan, les perquisitions qu'on fit, se trouvèrent confirmer ce qu'on avait avancé sans le croire; elles conduisirent à découvrir que le prétendu Morteza-Kouli-Khan n'était qu'un cordonnier d'Amadan, absent depuis cinq ou six ans de cette ville. Dès-lors il ne fut pas difficile au kiaya d'obtenir un ordre qui enjoignait à tous les Persans qui se trouvaient à Bagdad, d'aller vérifier si l'étranger était réellement celui qu'il se disait être, ou s'il n'était qu'un aventurier.

Tous ceux qui avaient personnellement connu Morteza, se rendirent auprès de lui sans que personne le reconnût pour tel; et, au contraire, plusieurs Persans nés à Amadan certifièrent l'avoir vu travailler à son état de cordonnier.

D'après cela, le pacha le fit charger de fers le 13 du même mois, et conduire chez le janissaire-aga. Il expédia en même tems un second courier à Méhémet.

Nous avons vu cet homme; il avait une très-belle tête, une taille avantageuse, beaucoup d'expression dans le regard et dans toute la figure : son âge pouvait être d'environ quarante-cinq ans. Il paraissait avoir reçu une éducation très-soignée; il avait de l'esprit, et bien plus de connaissances que son premier état ne comportait. Quoique chargé de fers, et sur le point d'être convaincu d'imposture, il soutenait ce qu'il avait avancé avec tant d'assurance; il mettait dans sa conduite tant de hauteur, et dans ses propos tant de fierté, qu'on n'osait trop se livrer à l'idée que ce n'était qu'un cordonnier déguisé.

Dans une visite que nous faisions au janissaire-aga, celui-ci crut porter à son prisonnier un coup impossible à parer. Il se le fit amener, et quand Morteza fut en notre présence, le janissaire-aga lui dit en turc, langue que le Persan savait très-bien : « Puisque tu as » passé plusieurs années chez les Russes, sans doute tu as appris à » parler comme eux; voilà deux médecins de cette nation, raconte-

» leur comment tu as quitté Astracan pour te rendre à Bagdad. » Comme le Persan gardait le silence, nous lui adressâmes la parole en français; il nous regarda alors avec un air de mépris, et se tournant ensuite vers le janissaire-aga, il lui dit : « Peux-tu penser » qu'un Musulman apprenne la langue des infidèles ? Sans doute » j'ai resté long-tems avec eux pour soustraire ma tête au fer d'un » ennemi, mais mon cœur était en Perse, et mon ame avec Ali et » Mahomet. Dis à ces infidèles, que lors même que je saurais leur » langue, je ne leur adresserais pas la parole, ni ne daignerais » répondre à leurs questions : c'est assez que je m'abaisse à te parler » à toi. » Sur ce le prétendu Morteza fut renvoyé dans sa prison, d'où il n'est sorti qu'au retour des couriers expédiés à Méhémet.

Suleyman ne voulut pas punir un homme qu'il avait un moment traité avec honneur; il se contenta de lui ordonner de sortir promptement de Bagdad, et de prendre le chemin de la Perse.

Ces sortes d'aventures sont devenues très-fréquentes depuis que la Perse a perdu ses souverains légitimes, et qu'elle est de tems en tems livrée à l'anarchie et à tous les désordres qui en sont la suite.

CHAPITRE XXII.

Départ de Bagdad par la Mésopotamie et la rive gauche de l'Euphrate. Séjour près d'un puits. Insectes incommodes. Arabes campés. Description de Hit. Peuplier singulier. Passage du fleuve sous Anah : description de cette ville. Manière de voyager des Arabes de ces contrées. Tortue de l'Euphrate.

La caravane destinée pour Damas ne fut pas plutôt partie, qu'il fut question d'en former une seconde beaucoup plus considérable pour Alep. Dès que nous en fûmes instruits, nous traitâmes par écrit avec un des chefs, pour qu'il nous fournît quinze chameaux dont nous avions besoin pour six personnes que nous étions. Bruguière, trop faible encore pour monter à cheval, préféra de s'enfermer dans un maphé, espèce de cage que l'on met de chaque côté d'un chameau ou d'un fort mulet, et où l'on est dans une attitude fort gênée, car on ne peut y être autrement qu'accroupi. Un religieux napolitain, qui devait nous servir d'interprète, occupa l'autre côté du maphé. Le cheval de Bruguière fut monté, tantôt par un domestique arménien pris à Bagdad, et tantôt par un cuisinier vénitien qui retournait dans sa patrie. Un jeune Français, né à Bagdad, que nous amenions à Paris pour faire ses études en médecine et en chirurgie, était comme moi à cheval. Tous les chameaux, hors celui de Bruguière, devaient porter nos caisses, nos effets, notre tente, nos provisions de bouche, nos outres, de l'avoine pour nos chevaux, et un des deux domestiques.

Une caravane comme la nôtre, composée de deux mille chameaux, de cent cinquante Arabes, de cinquante fusiliers et d'une vingtaine de marchands ou voyageurs, est lente à se former, encore plus lente à se mouvoir. Elle devait être prête à la fin de mars ; à peine put-elle se mettre en marche au commencement de mai.

Elle partit enfin le 2 de ce mois, et vint camper dans l'enceinte du faubourg, près la porte *Scheik-Marouf :* elle ne fut pas plus loin, afin de donner le tems aux paresseux de terminer leurs affaires et de faire leurs adieux; elle y passa le 3, et fit route le 4 au matin par la Mésopotamie.

Nous passâmes à côté de la mosquée d'Iman-Moussa, située à une lieue de Bagdad. Elle est fort belle, et l'une des plus vastes de la contrée : on y remarque surtout deux dômes fort grands, recouverts de plaques de cuivre bien doré, et un minaret fort élevé, recouvert de briques vernissées, de diverses couleurs. Il y a deux autres minarets qui ne paraissent pas de dehors.

Après trois heures et demie de marche, nous campâmes sur un terrain inculte, couvert de chardons, de graminées, de liciets et de mimeuses.

Le vent passa, ce jour-là, du nord-est au sud-ouest. La chaleur fut très-forte et l'air un peu embrumé, ainsi qu'il l'est toujours, dans cette saison, avec les vents qui soufflent de la partie du sud. Le thermomètre de Réaumur, qui n'était, les jours précédens, qu'à 24 degrés, monta subitement à 30.

Le 5, nous marchâmes cinq heures dans la même direction que la veille, c'est-à-dire, au nord-ouest. La matinée fut fraîche et calme, mais vers neuf heures le vent souffla encore du sud-ouest. Nous vîmes, en passant, des buttes de terre et des décombres qui nous parurent être les restes d'une ville peu étendue : nous la jugeâmes à dix ou onze milles nord-ouest de Bagdad.

Nous ferons remarquer que notre route, évaluée au moins à une lieue ou 2500 toises par heure lorsque nous faisions partie d'une caravane de chevaux, ne peut être évaluée tout au plus, de Bagdad à Alep, qu'à deux milles par heure, tant le chameau marche lentement en caravane.

Le 6, après deux heures de marche, nous quittâmes les terres d'alluvion; le terrain s'éleva tout à coup de quelques toises, et nous présenta du sable et du cailloutage; nous y prîmes beaucoup de plantes; un liseron épineux à petites fleurs blanches et à feuilles velues, une pallasie différente de celle d'Égypte, et ce beau buphtalme

buphtalme (1) que M. Ventenat a décrit et figuré dans l'ouvrage que nous avons plusieurs fois cité.

Nous fîmes encore douze milles en nous dirigeant un peu plus à l'ouest, et nous vînmes camper près d'un puits dont l'eau était saumâtre et désagréable à boire. Nous y restâmes huit jours, pour attendre cinq ou six cents chameaux qui devaient venir nous joindre.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems que nous fûmes campés autour de ce puits. L'eau nous purgea constamment et nous affaiblit beaucoup ; elle agit sur les Arabes avec presqu'autant de force que sur nous. Le vent se soutint, jusqu'au 13, au sud-ouest, et la chaleur devint insupportable. Le thermomètre, sous la tente, monta, le 12 et le 13, jusqu'à 33 degrés, et s'y soutint une grande partie de la journée. De petits criquets, que nous avions remarqués en arrivant, furent excessivement abondans ces jours-là : la terre en était pour ainsi dire couverte ; ils venaient dans notre tente, sautaient sur nous par milliers, nous mordaient quelquefois lorsque nous voulions les écarter, et se précipitaient sur nos alimens ou se noyaient dans nos boissons. Nous les regardâmes comme le produit d'une nuée de ces insectes que nous avions vu passer à Bagdad les premiers jours d'avril, et dont la plupart étaient tombés sur la ville ou s'étaient répandus sur les champs d'alentour. Nous en avons dit un mot dans le chapitre XIV du tome II.

Le soir ces petits criquets étaient remplacés par un autre insecte non moins incommode et plus désagréable à voir ; il appartient au genre que j'ai établi, dans l'*Encyclopédie méthodique*, sous le nom de *galéode*. Les Arabes le regardent comme très-venimeux, et voulaient d'abord nous empêcher d'y toucher. Lorsqu'ils nous virent prendre des précautions pour n'en être pas mordus, ils se contentèrent de nous faire une infinité de contes plus effrayans les uns que les autres. Selon eux, l'endroit mordu s'enfle considérablement, noircit bientôt, et est promptement suivi de la gangrène et de la mort.

(1) *Buphtalmum flosculosum. Description du jardin de Cels*, pag. 25, tab. 25.

Cette opinion est également établie en Égypte et au midi de la Perse. M. Pallas rapporte plusieurs faits dont il dit avoir été témoin, qui semblent prouver que le venin de cet insecte est mortel si on n'y apporte remède à tems. Il regarde l'huile et tous les corps gras comme les meilleurs à appliquer.

Nous avouerons que malgré l'assertion des Arabes, des Égyptiens et de tous les habitans chez lesquels se trouvent les galéodes, malgré l'assertion de M. Pallas lui-même, nous doutons que ces insectes soient aussi venimeux qu'on le dit. N'a-t-on pas fait une semblable réputation, en Perse, au scorpion; en Italie, à la tarentule; dans presque tout l'Orient et au midi de l'Europe, aux diverses espèces de geckos, qui vivent dans les maisons ou dans les vieilles masures? En Égypte et en Crète, les scinques ne sont-ils pas également regardés comme venimeux?

Nous avons trouvé le galéode fort commun en Perse, dans le désert de la Mésopotamie et dans celui de l'Arabie : tous les soirs il courait sur nous, sur nos effets, sur notre table, sur nos lits, avec la plus grande célérité, sans jamais s'arrêter : personne n'a été mordu, et nous n'avons jamais pu recueillir un fait bien constaté, qui prouvât que cet insecte est aussi dangereux qu'on le dit.

La morsure du galéode doit être sans doute fort douloureuse, à en juger par les deux fortes pinces dont la bouche est armée; mais est-il bien certain que cette morsure soit accompagnée d'un épanchement de venin, comme dans les vipères? L'inspection de la bouche de l'animal semble ne pas le prouver.

Cet insecte se cache assez ordinairement durant le jour, et ne sort guère que la nuit. Il paraît qu'il est attiré par la clarté d'une bougie ou d'une chandelle allumée, car c'était plus particuliérement dans notre tente, la seule qui fût éclairée, que venaient les galéodes. Nous en vîmes moins dans la suite, parce que nous n'eûmes plus besoin de lumière.

L'espèce qui courait avec le plus de célérité, et qui se montrait le plus communément (*pl.* 42, *fig.* 3), paraît devoir se rapporter à celle que Pallas a observée au nord de la Caspienne, et qu'il a

décrite sous le nom de *phalangium araneoides* (1). Les pattes sont très-longues, et tout le corps est velu, d'une couleur cendrée, un peu rousseâtre; les mandibules (*fig. a*) sont entiérement ciliées, et armées de fortes dents (2).

Nous en prîmes une seconde espèce (*pl.* 42, *fig.* 4), qui se présentait moins fréquemment, et qui courait avec bien moins de célérité. Celle-ci a ses pattes une ou deux fois plus courtes. Le corps est velu et de la même couleur que celui de la précédente; mais ses mandibules (*a*) sont d'un rouge ferrugineux; elles sont moins dentées, et on remarque au côté interne de la pièce supérieure, un crochet arqué, recourbé, mobile, qui manque au galéode aranéoïde (3).

Nous vîmes aussi, aux environs de notre tente, deux autres galéodes qui offrent entr'elles peu de différence, et qui pourraient bien, comme les deux précédentes, n'être pas deux espèces, mais les deux sexes de la même espèce. L'une (*pl.* 42, *fig.* 5) a le corps très-noir, les pattes courtes, velues, et un crochet arqué, recourbé, mobile à la partie interne des mandibules (4).

L'autre (*pl.* 42, *fig.* 6), qui est évidemment une femelle, a les pattes très-courtes, velues, et le corps d'un noir de velours; ses mandibules sont dentées et sans crochet latéral (5).

Le 14, le vent passa à l'ouest, et souffla toute la journée avec tant de force, que nous ne pûmes ni quitter la tente, ni faire de cuisine. La chaleur n'était pas aussi grande que les jours précédens, néanmoins le thermomètre marqua encore 30 degrés.

---

(1) *Spicilegia. Zoolog.* Fascic. 9, pag. 37, tab. 3, fig. 7, 8 et 9.

(2) *Galeodes* araneoides, *chelis dentatis*, *villosis*, *simplicibus*; *corpore villoso*, *cinereo*. *Encyclop. méthod.* INSECTES, tom. VI, pag. 580, n°. 1.

(3) *Galeodes* phalangium, *chelis unidentatis*, *mandibulis dente laterali arcuato*, *erecto*, *mobili*; *corpore cinereo*, *rufescente*. *Pl.* 42, *fig.* 4.

(4) *Galeodes* melanus, *chelis unidentatis*, *mandibulis dente laterali arcuato*, *corpore atro*. *Pl.* 42, *fig.* 5.

(5) *Galeodes* arabs, *chelis dentatis*, *villosis*; *pedibus brevioribus*, *corpore atro*. *Pl.* 42, *fig.* 6.

Le 15, nous continuâmes notre route, et marchâmes deux heures et demie sur un terrain un peu inégal, tout formé de cailloutage. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau était presqu'aussi mauvaise que celle du premier.

Le 16, nous nous dirigeâmes à l'ouest, comme le jour précédent. Après avoir fait environ neuf milles, nous apperçûmes l'Euphrate dans le lointain, et nous campâmes à peu de distance d'un ancien canal. Le terrain au-delà du fleuve paraissait coupé et un peu plus élevé que celui sur lequel nous étions; nous l'évaluâmes à sept ou huit milles de distance.

Des Arabes campés aux environs vinrent offrir à la caravane, du lait, du beurre et du fromage.

Nous passâmes deux jours dans cet endroit, pour attendre quelques balles de marchandises qui étaient restées à Bagdad, et qu'on n'avait pu transporter jusqu'alors faute de chameaux; elles arrivèrent le 18 au soir, et le 19 nous continuâmes notre route, et fîmes environ neuf milles.

Le 20, nous en fîmes huit, et campâmes à demi-lieue d'un ancien canal.

Là où finissent les terres d'alluvion, et où commence cette partie de la Mésopotamie que nous avons dit former la troisième zône, l'Euphrate coule dans une vallée qu'il paraît avoir creusée pour y asseoir son lit. Elle est d'abord assez large, mais elle se rétrécit à mesure qu'on remonte le fleuve; elle n'a plus guère que quatre ou cinq milles de largeur en approchant de Hit.

Cette vallée est couverte partout d'une terre grasse, très-fertile, provenant du limon que le fleuve y a déposé. Au-delà, les terres sont, comme nous l'avons dit ailleurs, stériles ou point du tout propres à la culture; elles sont peu compactes, peu profondes, blanchâtres, fortement chargées de sélénite, et elles posent, presque partout, sur du gypse. Le sol est en général assez uni; il ne présente ni montagnes ni collines, à moins qu'on ne se trouve dans la vallée du fleuve; car alors on croit être entre deux coteaux ou deux collines parallèles. Au reste, ces déserts ne sont pas assez stériles pour qu'on n'y trouve beaucoup de plantes. Il y croît des

graminées, des chardons, et surtout beaucoup de plantes grasses, telles que des soudes, des salicornes.

Le 21, nous marchâmes cinq heures sur la lisière du désert, et vînmes camper à une demi-lieue de l'Euphrate, près d'un bois de tamaris : c'est le même que nous avions vu en Égypte; il s'élève en arbre, et fait un assez joli effet. A peu de distance de nous était une prairie naturelle, émaillée de mille fleurs : nous n'y trouvâmes pourtant pas beaucoup de plantes qui pussent nous intéresser : le désert était pour nous bien plus riche que la vallée arrosée par le fleuve.

Nous séjournâmes en cet endroit le 22 et le 23, parce que le scheik de la caravane s'était absenté depuis le 21, pour aller acheter quelques chameaux dont on avait besoin pour le transport de l'eau. Nous profitâmes de cette circonstance pour aller voir une horde d'Arabes soumis au pacha de Bagdad, qui se trouvait campée aux environs.

Elle n'était guère qu'à demi-lieue. En nous avançant, nous distinguâmes, à sa grandeur, la tente du scheik, et nous y fûmes droit. Des serviteurs se présentèrent à l'entrée, pour prendre nos chevaux et en avoir soin. La tente était fort spacieuse, et faite d'une grosse toile de laine noire; elle était ouverte au nord, et relevée de trois ou quatre pieds à l'orient et à l'occident. Les femmes se trouvaient du côté du midi; une cloison les séparait du reste de la tente : le scheik était assis sur un tapis près d'un pilier qui la soutenait; il avait derrière lui, tout près de la cloison, sa jument, sa lance et quelques harnois.

Nous le saluâmes en entrant; il nous rendit, sans se déranger, le salut, et nous invita à nous asseoir sur les tapis qu'on avait étendus pour nous vers l'entrée de la tente. Assis, nous nous saluâmes une seconde fois. Après un instant de silence, un Arabe qui nous accompagnait, ayant annoncé qui nous étions, le scheik nous salua de nouveau, et se disposa à nous recevoir avec tous les honneurs qu'il croyait nous devoir. Un mot qu'il fit passer dans le harem, mit toutes les femmes sur pied. Elles nous envoyèrent d'abord un grand pot de lait de brebis qu'on venait de traire,

et bientôt après des pipes. Cependant elles allumèrent du feu, rôtirent du café, firent du pain, égorgèrent et mirent en pièces un jeune mouton pour nous donner à dîner.

Le café ne se fit pas long-tems attendre, mais le dîner ne put être de si-tôt prêt.

Pendant qu'on y travaillait, les vieillards de la horde vinrent successivement dans la tente; ils s'y trouvèrent réunis, au bout d'un quart-d'heure, au nombre de dix-huit ou vingt. Ils portaient une longue barbe; ils avaient plusieurs schals de toile de coton autour de la tête, un anteri croisé qui descendait au dessous du gras de jambe, et leur habba par-dessus; les pieds étaient nus, ainsi que les bras. Ceux-ci auraient pu être couverts par les manches de la chemise, qui étaient fort larges; mais elles étaient repliées pour laisser les bras libres. Ils avaient leur cangeard à la ceinture, et leur longue pipe à la main. Nous jugeâmes qu'ils avaient fait toilette à notre occasion, avant de se présenter chez le scheik.

En entrant, ils saluèrent, et furent se placer sur les deux faces de la tente, qui se trouvaient relevées, ainsi que nous l'avons dit; ils saluèrent de nouveau lorsqu'ils furent assis, en s'adressant d'abord au scheik, et ensuite à nous; ils parlèrent fort peu, firent de tems en tems, et en peu de mots, l'éloge du pacha, remercièrent plusieurs fois Dieu et Mahomet de ce que sa santé était entiérement rétablie; ils demandèrent plusieurs fois si nous nous portions bien, si nous resterions long-tems à Alep, si nous trouverions facilement les remèdes dont le pacha avait besoin.

Ces dernières questions nous furent faites parce qu'on nous regardait, dans la caravane, comme les *hakims-baschis* ou médecins en chef de Suleyman-Pacha, et qu'on croyait que nous ne nous rendions à Alep que pour prendre diverses drogues européennes dont il avait besoin pour sa santé.

Lorsque nous eûmes passé environ deux heures avec eux, on nous servit pour dîner un pilau fort copieux de riz et de viande, une sorte d'étuvée de mouton coupé en morceaux, et fort bien apprêtée; un plat de fort bonnes dattes, du pain tout chaud qui venait d'être cuit sous la cendre, un vase d'eau, et quelques cuillers

de bois, le tout sur un cuir rond d'un pied et demi de diamètre, qu'on avait étendu sur un des tapis.

Le repas ne fut pas long : nous mangeâmes peu, ne parlâmes point, et portâmes nos mains aux plats, afin de nous conformer entiérement à l'usage du pays. Lorsque nous eûmes fini, on vint nous présenter de l'eau et un linge, pour laver et essuyer nos mains et notre bouche. On servit du café et des pipes, et nous nous retirâmes bientôt après.

Le soir nous envoyâmes au scheik quelques livres de café et de sucre, qui parurent lui faire grand plaisir.

Cette horde n'était pas bien nombreuse ni bien riche. Nous comptâmes tout au plus une trentaine de tentes, et nous ne vîmes pas d'autre bétail que des moutons. A peine pouvait-elle mettre sur pied cinquante hommes en état de manier la lance, et parmi eux quinze ou vingt cavaliers montés. Elle appartient à la tribu de Beni-Lam, qui occupe une assez grande étendue dans la partie déserte de la Mésopotamie, et qui s'avance même sur la gauche du Tigre.

Le 24, nous marchâmes trois heures, et le 25 trois heures et demie. Nous étions à peu de distance de la plaine qui s'étend du désert jusqu'au fleuve; elle a, de ce côté, tantôt plus, tantôt moins d'une lieue. Nous y apperçûmes les restes d'un ancien canal fort large, que nous jugeâmes être le même que celui des jours précédens. Comme nous le perdîmes de vue, et que nous ne le retrouvâmes plus les jours suivans, nous dûmes présumer qu'il ne s'avançait pas jusqu'à Hit.

Le fleuve, que nous distinguions fort bien du terrain un peu élevé sur lequel nous marchions, se divise ici, et forme une île assez étendue.

Lorsqu'il fut question de camper, nous descendîmes dans la plaine par un endroit où l'on a exploité autrefois du très-beau gypse, et nous nous arrêtâmes à un quart de lieue de l'Euphrate, et à une lieue et demie de Hit.

Nous avons eu souvent occasion de remarquer que la pierre à plâtre se trouve presque partout, à peu de profondeur, dans toute la partie inculte de la Mésopotamie, que nous avons placée dans la

troisième zône, ainsi que dans toute celle que nous avons traversée à l'occident de l'Euphrate. Cela explique pourquoi tous les puits du désert sont salés ou saumâtres.

Hit, où nous nous rendîmes, dans la soirée, avec quelques marchands de la caravane, n'est pas aussi considérable qu'il paraît l'avoir été autrefois. Situé sur une éminence en forme de calotte, au bord occidental du fleuve, on voit qu'il s'étendait considérablement autour de cette éminence, et on juge qu'il a été réduit à l'état où il est lorsque, à la suite des guerres que les Musulmans se firent entr'eux, la plupart des villes de ces contrées disparurent ou furent très-endommagées. On y compte à peine aujourd'hui mille habitans, tous Arabes domiciliés et cultivateurs. Ses maisons, chétives et de mince apparence, n'ont guère que le rez de chaussée; elles sont bâties en cailloux liés entr'eux avec de la terre.

Nous vîmes peu de dattiers dans le territoire de cette ville, mais beaucoup de champs, sur l'une et l'autre rive du fleuve, destinés aux plantes céréales et à quelques plantes potagères. Les orges étaient moissonnés depuis plus de dix jours, et les fromens étaient mûrs : hommes et femmes étaient occupés à les couper et à les battre avec le fléau.

Les terres sont arrosées au moyen d'une très-grande roue que l'eau du fleuve met en mouvement. On y voit des godets de distance en distance, qui puisent l'eau, et la versent, à la partie supérieure, dans un aqueduc qui la porte dans les champs.

Il y a, sur le fleuve, un grand bac destiné à passer les habitans de l'une à l'autre rive.

Les femmes de Hit vont puiser de l'eau à l'Euphrate avec des cruches de paille ou de jonc enduites de bitume; elles n'en ont pas d'autres dans leur ménage : ces cruches durent très-long-tems, et elles conservent bien les liqueurs qu'on y met.

Le vêtement de toutes les femmes que nous avons rencontrées, tant à la ville qu'à la campagne, consistait en une chemise bleue qui descendait au dessous des genoux, et en un voile blanc qui leur couvrait le dessus de la tête, le menton et la bouche, et leur laissait à découvert le reste du visage; il passait autour du cou,

était

était arrêté en arrière avec une longue épingle, et descendait jusqu'au milieu du corps.

Le vêtement ordinaire des hommes est aussi simple que celui des femmes. L'été, ils ont une chemise blanche de toile de coton, qu'ils retroussent jusqu'à mi-cuisse, et un schal autour de la tête. L'hiver, ils portent un surtout qui descend jusqu'au gras de jambe, et même un peu plus bas. Dans leur parure, ils mettent l'habba au dessus des autres vêtemens.

Le 26, nous continuâmes notre route, et vîmes, à une lieue au-delà de Hit, et à un quart de lieue du fleuve, un terrain où se trouvait du bitume semblable à celui que l'on retire en abondance des environs de cette ville : nous rentrâmes, après cela, dans le désert, et nous vînmes camper ensuite à deux cents pas du fleuve, après avoir fait environ douze milles.

Le 27, nous marchâmes pendant trois heures et demie, et nous campâmes près d'un coteau à base gypseuse. Le terrain du désert devenait de plus en plus inégal, et la vallée de l'Euphrate plus étroite et plus profonde.

Le 28, nous marchâmes deux heures dans la vallée, et nous nous arrêtâmes au bas d'un coteau calcaire qui resserre l'Euphrate de ce côté. Nous vîmes, ce jour-là, pour la première fois, un très-beau peuplier inconnu aux botanistes. Nous l'avons représenté (*pl.* 45 *et pl.* 46).

Il forme, en quelques endroits, des buissons fort serrés, qu'on prendrait pour des saules si on ne remarquait parmi eux des arbres qui s'élancent autant que nos peupliers d'Europe, et qui prennent, en se développant, des feuilles qui ne ressemblent plus aux premières. Les unes (*pl.* 45, *fig.* 1) sont entières, oblongues, étroites, un peu pointues par les deux bouts, avec un pétiole assez court. A mesure que l'arbre s'élève, les feuilles (*pl.* 45, *fig.* 2) deviennent de plus en plus larges; leur pétiole s'alonge, et le bord est plus ou moins sinueux ou denté. Enfin, les feuilles, dans l'arbre (*pl.* 46), sont deltoïdes, avec le bord denté dans quelques-unes, sinué dans d'autres, et entier dans le plus petit nombre.

Le fruit est une capsule à trois valves, qui paraît n'avoir point

de loges ou cloisons intérieures. Les graines y sont très-petites, ovales, un peu aplaties, entourées à leur base d'un duvet cotoneux qui se prolonge et remplit tout l'intérieur de la capsule; elles étaient mûres à la fin de mai (1).

Le 29, nous marchâmes neuf heures sur un terrain très-inégal; nous vîmes partout du très-beau gypse, semblable à celui que l'on exploite aux environs de Mossul. Nous trouvâmes beaucoup de plantes rares, un caprier à feuilles cotoneuses, une espèce de pastel : l'armoise ou absynthe odorante du désert était partout très-abondante.

Le 30, le gypse fut remplacé par de la pierre calcaire, crétacée et tendre. Après quatre heures de marche, nous nous rapprochâmes du fleuve, et campâmes à cent pas de distance.

Le 31, nous marchâmes cinq heures moins un quart sur des coteaux calcaires, crétacés, qui s'avançaient jusqu'au bord de l'eau : après les avoir dépassés, nous entrâmes dans une plaine assez étendue, inculte, et nous campâmes à trois cents pas du fleuve.

Le premier de juin, nous traversâmes un autre coteau semblable à ceux de la veille, et nous campâmes, après quatre heures de marche, à un quart de lieue du fleuve. Nous vîmes quelques cultures sur ses bords. Les fromens n'étaient pas si avancés qu'à Hit; à peine commençait-on à les couper.

Le 2, nous ne fîmes que cinq milles; nous campâmes au bord même de l'Euphrate; il était, en cet endroit, large, profond et tranquille. On fit venir deux grands bateaux d'Anah, dont nous n'étions éloignés que de deux lieues, et le 3 la caravane commença à traverser le fleuve : dix jours furent employés à cette opération.

Le 8, nous allâmes passer toute la journée à Anah. Cette ville est bâtie en plaine, sur la rive droite ou occidentale du fleuve. On n'y voit qu'une seule rue de cinq ou six milles de long. Les maisons qui se trouvent de chaque côté, sont pour la plupart isolées et distantes de quelques pas l'une de l'autre. Toutes ont, sur leur derrière,

---

(1) *Populus* euphratica, *foliis deltoidibus*, *sinuatis aut dentatis*, *utrinquè glaucis. Pl.* 45 *et* 46.

un champ à cultiver, plus ou moins large, plus ou moins long, suivant que les maisons voisines sont plus distantes, et qu'elles se trouvent à la partie orientale ou à la partie occidentale. Du côté de la Mésopotamie, il n'y a pas cinquante toises des maisons au fleuve; du côté de l'Arabie, il y a trois ou quatre cents pas de distance des maisons à la roche calcaire qui termine la plaine, et où commence le désert.

Anah est beaucoup mieux bâti que Hit: les maisons sont en maçonnerie, et ont presque toutes un ou deux étages. Nous n'avons pu savoir quel est le nombre des habitans qui se trouvent encore en cette ville, mais nous ne l'avons pas évalué à plus de trois mille. Elle se dépeuple, nous a-t-on dit, tous les jours, parce qu'elle n'est pas assez protégée, et qu'elle ne saurait résister seule aujourd'hui aux Arabes du désert, qui viendraient l'attaquer. Elle n'a ni remparts ni aucunes fortifications, et est soumise à un émir ou prince arabe qui dépend du pacha de Bagdad, et qui n'a pas vingt-cinq hommes à son service.

Aux deux tiers d'Anah on voit, au milieu du fleuve, une île assez étendue, sur laquelle on remarque les ruines d'une forteresse que les Grecs avaient fait bâtir, que Julien fit détruire, que les Arabes avaient reconstruite, et qui a été détruite de nouveau. Elle était vers l'extrémité septentrionale de l'île: plus loin, il y a quelques rochers ou îlots qui s'élèvent à quelques toises au dessus de l'eau.

Le fleuve est très-resserré et très-rapide devant cette ville. La roche calcaire, du côté de la Mésopotamie, s'avance jusqu'au bord de l'eau. On voit une autre colline calcaire du côté de l'Arabie, parallèle et semblable à la première; mais en avant on apperçoit une lisière de terrain ou une petite plaine sur laquelle la ville est bâtie, et où sont les jardins et les champs cultivés, que nous avons dit être contigus aux maisons. Cette lisière est beaucoup plus haute que le fleuve, et n'est point exposée à être inondée, même dans les plus fortes crûes.

Les champs et les jardins d'Anah sont destinés aux plantes céréales et aux plantes potagères: on y coupait les fromens lorsque

nous y passâmes. On y cultive aussi des dattiers, des figuiers, des abricotiers, des grenadiers, quelques pruniers, et fort peu d'orangers. On y introduit l'eau, comme à Hit, au moyen de grandes roues à godets, placées sur le bord du fleuve.

Les femmes d'Anah portent une grande chemise blanche ou bleue, et une robe longue à manches par-dessus. Elles ont une espèce de voile blanc de coton, qui s'avance un peu au-devant de la tête, vient couvrir la bouche, le menton, une partie des joues; fait le tour du cou, et va pendre derrière les épaules. Elles ont presque toutes un grand anneau d'or entre les deux narines, et des mouchetures bleuâtres sur le visage; du reste, elles sont très-bien faites; leur figure est fort brune, mais leurs traits sont assez réguliers.

Tout le tems que nous fûmes campés sur les bords de l'Euphrate, nous vîmes passer au milieu du fleuve des familles arabes qui allaient faire leur moisson. Le mari, la femme et les enfans étaient appuyés sur des outres enflées, et se laissaient emporter par le courant; ils nageaient des pieds et de l'une ou l'autre main lorsqu'ils voulaient accélérer leur marche, ou se diriger à droite ou à gauche. Les enfans à la mamelle, et ceux qui n'avaient pas encore la force et l'adresse d'aller seuls, étaient liés sur les épaules de la femme ou sur celles de l'homme. Nous avons vu jusqu'à sept enfans suivre de cette manière leurs parens. Les provisions pour le voyage étaient enfermées dans l'une des outres, et les vêtemens étaient liés autour de la tête.

C'était ainsi qu'on nous apportait chaque jour des provisions de la ville. Comme nous en étions à deux lieues, et qu'il eût été trop fatigant de venir à pied, des hommes remplissaient à moitié une ou plusieurs outres, d'abricots, de beurre, de fromage et même de pain; ils les enflaient bien, se mettaient sur l'une d'elles, et nageaient jusqu'à nous : il ne leur fallait pas une heure pour faire ces deux lieues. Lorsque les provisions étaient vendues, ils retournaient à pied avec leurs outres vides.

Les Arabes domiciliés de ces contrées ne connaissent pas d'autre manière de voyager, lorsqu'ils veulent se transporter à Hit, à Hellé

et à Bagdad. En arrivant dans cette dernière ville, dont ils se sont rapprochés par l'Euphrate le plus qu'ils ont pu, et où ils se sont rendus ensuite à pied, ils vendent leurs outres à cinquante ou à soixante pour cent de bénéfice; ce qui leur donne le moyen de subsister en attendant qu'ils se soient procuré du travail.

Ces voyages n'ont lieu que dans la belle saison, et lorsque les eaux sont basses : il n'y a pour lors aucun danger à courir, puisqu'il est très-aisé d'éviter les roches, les troncs d'arbres, et tout ce qui pourrait crever ou endommager l'outre; et l'on sait qu'il n'y a, sur ce fleuve, ni crocodile ni poisson dangereux. D'ailleurs, l'eau de l'Euphrate, l'été, est beaucoup moins trouble que celle du Tigre.

Depuis long-tems nous avions remarqué, tant sur le Tigre que sur l'Euphrate, une grosse tortue que nous n'avions jamais pu nous procurer. Comme elle ne venait que rarement à la surface de l'eau, qu'elle ne montrait que le bout de la tête, et qu'elle se trouvait presque toujours à une grande distance du rivage, je fus obligé d'entrer bien avant dans le fleuve, pour l'atteindre d'un coup de fusil. Elle est représentée (*pl.* 41, *fig.* 1 *et fig.* 2).

Les Arabes la nomment *rafcht*. Ils prétendent que sa chair n'est pas bonne à manger, mais que sa graisse est excellente pour guérir les dartres et autres éruptions cutanées.

La longueur de tout l'animal était de trois pieds. La carapace ou la partie supérieure du test (*fig.* 1) avait un pied sept pouces six lignes de long, et un pied deux pouces de large. Elle était lisse, peu convexe, ovale, plus large en arrière qu'en avant, et d'un vert foncé-obscur. Le milieu était corné, solide, avec les bords latéraux et la partie postérieure mous et coriaces.

Le plastron ou la partie inférieure du test (*fig.* 2) n'avait que dix pouces six lignes de long. Il était corné, solide, et avait, sur les côtés, un prolongement cartilagineux qui allait joindre la carapace.

La tête pouvait rentrer entiérement dans le test, ou se prolonger d'un pied ou environ; elle était terminée en forme de museau. La mâchoire supérieure dépassait un peu l'inférieure; celle-ci

pourtant s'y emboîtait avec beaucoup de justesse : elles n'avaient ni l'une ni l'autre point de lèvres, mais elles étaient armées d'une crête osseuse, très-solide, arquée en fer de cheval.

Les yeux saillaient un peu à leur partie supérieure ; ils avaient un pouce d'écartement, et cinq lignes d'ouverture.

Le cou se ridait lorsqu'il était contracté, et il était un peu plus étroit que la tête lorsque celle-ci sortait entièrement.

Les pieds rentraient avec peine sous le test; les antérieurs avaient sept pouces et demi de longueur du bord de la carapace, jusqu'à la naissance des ongles : on y voyait en dessus trois ou quatre grosses rides transversales, écailleuses, et à leur bord extérieur un prolongement de la membrane des doigts, qui allait se terminer aux trois quarts de leur longueur. Les doigts, au nombre de cinq, étaient engagés dans une forte membrane : les trois antérieurs seulement avaient des ongles; les deux autres n'en avaient aucune apparence.

Les pieds de derrière étaient un peu plus courts que ceux de devant; ils n'avaient pas de rides écailleuses, mais, comme eux, ils avaient cinq doigts engagés dans une forte membrane, et il n'y avait de même que les trois antérieurs qui eussent des ongles.

Tous les ongles étaient blancs, forts, convexes en dessus, aplatis en dessous, et saillans hors de la membrane d'environ un pouce.

La queue avait sept pouces depuis son adhérence à la carapace, jusqu'à son extrémité : elle était très-grosse proportionnellement au volume de l'animal, et terminée en cône; elle portait en dessous, vers son extrémité, une ouverture longitudinale : c'était l'orifice de l'anus et celui des parties de la génération (1).

---

(1) *Testudo* rafeht; *loricâ dorsali viridi, obscurâ, coriaceâ, lævi; sterno minori, albo. Pl.* 41, *fig.* 1 *et* 2.

Daudin, dans son *Histoire des reptiles*, tome II, page 305, a fait mention de cette tortue d'après les notes que je lui ai communiquées.

CHAPITRE XXIII.

Marche et ordre d'une caravane. Conduite des chefs. Arabes du désert. Départ d'Anah. Route par la rive droite de l'Euphrate, jusqu'à Rahabed. Description de Taïb. Arrivée à Latakie. Dommages qu'un tremblement de terre venait d'occasionner à cette ville.

UNE caravane destinée à traverser le désert de l'Arabie est composée d'un certain nombre de chefs ou de propriétaires de chameaux, qui se réunissent et qui se chargent, moyennant un prix convenu, de transporter d'une ville à l'autre, à leur risque, les marchandises qu'on leur confie.

Lorsque la caravane est à peu près formée, les chefs s'assemblent, et élisent entr'eux un scheik, espèce de général d'armée, qui dirige les marches, ordonne les campemens, maintient le bon ordre, veille à la sûreté de tous, commande en maître, et marche, quand il le faut, le premier à l'ennemi.

Le prix que les marchandises et les voyageurs paient pour chaque chameau varie un peu suivant les saisons, et est surtout proportionné aux présens qu'on juge devoir être faits aux Arabes sur la route, et au nombre de fusiliers qu'on est obligé de prendre pour leur en imposer.

Les chefs sont à cheval; ils marchent en avant de la caravane, la devancent quelquefois de deux ou trois milles, vont à la découverte, montent sur toutes les buttes pour observer s'il n'y a point d'Arabes aux environs, et dès qu'ils en apperçoivent ils vont à eux si ceux-ci ne sont pas nombreux, ou se replient sur la caravane s'il y a quelque danger.

Les fusiliers vont ordinairement à pied, et ne s'écartent point de la caravane tant qu'elle est en marche.

Lorsqu'il est question de camper, le scheik enfonce en terre un drapeau, et chacun se dispose à descendre et à dresser sa tente, en observant de se placer circulairement autour du drapeau, et toujours dans le même ordre. Les balles de marchandises, qui pèsent chacune trois cents et quelques livres, sont mises les unes sur les autres, et arrangées de manière à former un rempart de quatre ou cinq pieds de haut. Les tentes sont placées en dedans près des balles. On envoie les chameaux aux pâturages dès que les tentes sont dressées, et on les fait accompagner par un certain nombre de valets et par quelques fusiliers. La nuit, on les fait entrer dans l'intérieur du camp.

Toutes les tentes sont abattues au coucher du soleil, et personne n'a de lumière la nuit.

Au jour, tous les chefs sont sur pied; les valets soignent les chameaux et les chargent. Au soleil levant, l'ordre de partir est donné : chacun défile sans trop se mêler et sans trop s'écarter. Les cavaliers seuls peuvent marcher en avant comme ils le jugent à propos; le plus ordinairement ils vont tous ensemble, et quand ils ont fait deux ou trois lieues ils mettent pied à terre pour attendre la caravane, déjeûner, ou se donner simplement le plaisir de fumer une pipe, et prendre leur café, qu'ils apprêtent sur-le-champ au moyen de quelques débris de plantes ou d'arbustes qu'ils entassent, et auxquels ils mettent le feu.

Lorsque la caravane n'est plus qu'à quelques pas, les cavaliers remontent à cheval, et prennent encore les devans jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu où l'on doit camper. Pour cela on choisit, autant qu'on le peut, un endroit où d'autres caravanes ont campé auparavant : cette précaution est nécessaire, parce qu'on y trouve les crottins de chameaux dont on a besoin pour faire du feu et préparer les alimens. C'est surtout pour cuire le pain, qu'on se sert de crottins de chameaux : on en fait un petit tas, et on y met le feu. Pendant qu'ils brûlent et se réduisent en cendres, on pétrit, dans un plat de bois fait exprès, un peu de farine : on écarte la cendre, on place la pâte sur le sol, et on la couvre bien; elle se cuit sans se brûler. Le pain qui en résulte, est assez mauvais, mais les Arabes s'en

s'en contentent. Les voyageurs portent ordinairement du biscuit avec eux.

On a, dans le désert, une autre manière de faire le pain; c'est de bien chauffer une plaque de cuivre, et d'y placer la pâte par-dessus; la plaque elle-même est posée sur les cendres chaudes, pour entretenir quelque tems la chaleur, et donner le tems à la pâte de se cuire.

Les Arabes ne font guère de feu que pour rôtir et faire leur café, et cuire leur pain. Ces deux opérations se répètent tous les jours, parce que le pain de la veille est encore plus mauvais que lorsqu'il est frais, et que le café rôti, pilé et fait de suite, est beaucoup plus parfumé que lorsqu'il est conservé après avoir été rôti. Ils sont encore plus attentifs à ne piler leur café que lorsqu'ils veulent le faire, parce que, pilé ou moulu, il perd encore plus promptement son parfum. Ils préfèrent aussi avec raison le café pilé et réduit en poussière impalpable, à celui qui est moulu.

Quant aux autres alimens, nous ne leur avons guère vu manger que des dattes et du mauvais fromage renfermé dans des outres faites de peau d'agneau.

Tandis que la caravane était occupée à transporter les chameaux et les marchandises de l'un à l'autre bord du fleuve, les chefs, attentifs à ce qui se passait autour d'elle, avaient envoyé deux d'entre eux auprès d'une horde fort nombreuse qui se trouvait à l'occident d'Anah, afin de traiter avec elle, et obtenir qu'elle nous laissât tranquillement passer sur ses terres, et nous fournît même, si elle le jugeait à propos, une escorte jusqu'à la horde la plus voisine.

L'hiver cette précaution est inutile, parce que les tribus un peu nombreuses s'enfoncent dans le désert à la fin de l'été, et s'avancent peu à peu vers les régions un peu plus chaudes, un peu plus élevées, où elles ont quelques cultures, et où elles trouvent des pâturages plus abondans (1). Elles ne reviennent sur le bord de

(1) Il faut en excepter celles qui sont le long du Schat-el-Arab et le long de l'Euphrate, au dessous de Hellé, qui ont quelques cultures sur les bords de ces fleuves, et qui n'envoient dans l'intérieur des terres qu'une partie de leurs troupeaux.

l'Euphrate qu'au retour de la belle saison, et lorsque toutes les herbes sont consommées dans les contrées méridionales. Il n'y a donc à craindre, l'hiver, aux environs du fleuve, que ces hordes peu nombreuses, qui, n'ayant pas de territoire en propre, n'ont pas de demeure déterminée. Elles sont obligées, pour vivre, de pâturer sur les terres des autres; ce qui les fait tenir à de grandes distances. Elles sont très-pauvres et très-portées à la rapine; elles n'ont, pour l'ordinaire, ni tentes, ni bagages, ni menu bétail, ni rien qui puisse les embarrasser ou les retarder dans leur fuite : quelques jumens, quelques chameaux femelles et quelques ânesses, voilà en quoi consiste tout leur bien. Comme, dans ces hordes, il n'y a jamais au-delà de trente ou de quarante combattans, une caravane n'a rien à craindre d'elles lorsqu'elle marche en bon ordre, et qu'elle a pris les précautions qu'exige sa sûreté.

Quant à celles qui sont nombreuses, et à qui le territoire appartient, on est toujours certain de passer parmi elles sans rien craindre, pourvu qu'on se soumette à leur faire un présent, ou à leur payer une somme proportionnée à l'importance de la caravane.

Dès que la horde qui était campée à une journée d'Anah eut vu nos deux chefs, elle se disposa à nous envoyer deux personnes des plus distinguées, afin de traiter sur les lieux du prix que l'on aurait à lui payer. Nous les vîmes arriver sur des dromadaires, le 12 juin vers les dix heures du matin : c'étaient deux frères, très-proches parens du scheik; ils avaient fort bonne mine, et étaient dans la fleur de l'âge. Le plus jeune paraissait avoir souvent fait la guerre; il ne respirait que combats, et ne parlait que de batailles : sa figure portait les marques d'un coup de sabre et d'un coup de lance; du reste, il était fort gai, fort honnête, très-complaisant, et certainement aussi brave que le plus déterminé de ces contrées.

L'arrivée de ces deux Arabes fut célébrée par un festin auquel tous les chefs de la caravane assistèrent. Ils égorgèrent, à cet effet, un chameau fort gras et encore jeune, dont ils se réservèrent une bonne partie, et dont ils firent distribuer gratuitement le reste aux marchands et aux voyageurs : nous en eûmes, pour notre part, douze ou quinze livres, que nous fîmes préparer de diverses

manières. Nous trouvâmes cette chair pour le moins aussi bonne que celle du meilleur bœuf de Suisse ou de Normandie.

Avant de se mettre à table, avant de manger ensemble le même pain et le même sel, il était convenu que la caravane donnerait en présent, au scheik de la horde, quatre cents piastres, quelques provisions de bouche et un habit complet, et que les deux Arabes veilleraient à sa sûreté, et l'accompagneraient jusqu'à la tribu la plus voisine, distante d'environ quatre-vingts milles d'Anah.

Le lendemain toute la caravane se prépara au départ, et le 14, au soleil levant, elle se mit en marche en se dirigeant à l'ouest-nord-ouest. Le terrain était inégal, un peu montueux, calcaire, et aussi impropre à la culture, que celui de la Mésopotamie. Après avoir fait environ huit milles, nous traversâmes un torrent qui se trouvait à sec, mais où il y a, dit-on, de l'eau en hiver, et nous campâmes un peu au-delà. Le fleuve était à deux lieues de nous : on avait porté de l'eau pour toute la caravane, parce qu'on s'était bien douté que nous n'en trouverions pas dans le torrent.

Après midi, nos vedettes signalèrent quinze cavaliers arabes : tous les chefs montèrent aussitôt à cheval, et s'avancèrent en bon ordre la lance à la main ; ils étaient au nombre de vingt-un, y compris les deux qui nous accompagnaient. Les fusiliers s'armèrent aussi, et se mirent en ligne au-devant du camp. Les Arabes qu'on avait signalés, ne prirent pas la fuite ; ils attendirent les chefs et se dirent leurs amis ; ils appartenaient à une tribu de la Mésopotamie, ennemie de celle qui était campée aux environs ; ils avaient passé le fleuve à la nage, tenant à la main la bride de leur cheval, et portant autour de la tête leurs vêtemens et quelques provisions de bouche. Leur intention était, à ce qu'on crut, d'enlever quelques bestiaux à leurs ennemis, et de repasser le fleuve avec leur proie. Après un quart-d'heure d'entretien, et après avoir obtenu de leur part la promesse de ne rien entreprendre, et de retourner sur-le-champ en Mésopotamie, on se sépara sans se faire aucun mal.

Le 15, après sept heures de marche sur des terres calcaires crétacées, nous descendîmes dans la vallée de l'Euphrate par un terrain tout rongé par les eaux ; nous traversâmes un torrent qui se

trouvait à sec, et nous campâmes à quelques pas du fleuve. Ses bords étaient couverts de ce beau peuplier dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. L'épinard croissait spontanément dans ces lieux : nous en prîmes des graines qui ont bien levé à Paris.

Le 16, nous fîmes douze milles sans nous éloigner beaucoup du fleuve. Le terrain était aussi mauvais, aussi impropre à la culture que celui que nous avions vu les jours précédens. Nous laissâmes à gauche une colline calcaire, crétacée, et nous en remarquâmes une autre en Mésopotamie, qui nous parut être de la même nature.

Nous trouvâmes, près du camp, dans une sorte de ravin, le froment, l'orge et l'épeautre, que nous avions déjà vus plusieurs fois en Mésopotamie : nous y vîmes aussi une espèce d'amandier que nous avons figuré (*pl.* 47).

Il ne s'élève qu'à deux ou trois pieds : les rameaux sont verts et anguleux ; les feuilles sont alternes, oblongues, un peu plus étroites à leur partie inférieure, presque pas pétiolées, dentées à leurs bords, arrondies, et quelquefois échancrées à leur sommet.

Le fruit est solitaire, velu, arrondi, pointu à son sommet, et supporté par un pédicule d'une ligne de long. Le noyau ressemble, pour la forme et la grandeur, à un noyau de cerise : il est lisse, et contient une amande un peu amère ; il était mûr lorsque nous le prîmes. Le brou avait peu de saveur, et n'était point succulent. Nous n'avons pas vu les fleurs (1).

Le 17, nous marchâmes six heures un quart sur un terrain un peu inégal. Nous vîmes, sur une hauteur à demi-lieue du fleuve, une tour d'observation, qui ne nous parut pas antique ; il y avait tout autour des sépultures qui appartenaient à des Musulmans.

Le 18, nous fîmes quinze milles. Demi-heure après notre départ, nous passâmes près des ruines d'une ancienne ville dont il n'est pas peut-être bien facile de deviner le nom. Il y avait encore quelques restes de remparts bâtis en grandes briques durcies au soleil, et on distinguait encore le fossé qui avait été creusé tout autour. Son

---

(1) *Amygdalus* arabica, *foliis serratis, oblongis, infrà attenuatis ; fructu globoso, villoso, acuminato*. Tab. 47.

enceinte était carrée, et son étendue peu considérable. Vers le milieu de ces ruines, nous apperçumes quelques restes de grosses murailles bâties en briques cuites, séparées les unes des autres par un ciment qui avait plus d'un pouce d'épaisseur : un bras du fleuve, ou peut-être un canal, passait autrefois au pied des murs du côté du nord-est ou de la Mésopotamie; il est obstrué aujourd'hui, et ne contient plus que des eaux croupissantes. Il y avait, sur ses bords, un amoncellement de terre que nous regardâmes comme les décombres d'une forteresse qui défendait la ville de ce côté : il y a à présent quelques sépultures de Musulmans.

A mesure que nous avancions, la vallée de l'Euphrate s'élargissait, le sol devenait très-fertile, et le pays assez beau. En Mésopotamie, nous remarquâmes une colline que les eaux du fleuve ont un peu rongée à sa base. Nous la dépassâmes après quatre heures de marche, et alors, tant en Arabie qu'en Mésopotamie, la plaine devint très-étendue, le fleuve s'élargit : son cours nous parut fort lent; nous vîmes plusieurs îles couvertes de verdure, et nous crûmes appercevoir divers canaux creusés autrefois pour faciliter les arrosemens.

Nous campâmes à plus d'une lieue du fleuve : on prit l'eau dont on avait besoin, dans un canal presque tout couvert de roseaux.

Tandis que la caravane dressait ses tentes, un des deux scheiks qui nous escortaient, ayant apperçu dans le lointain quelques Arabes, fut droit à eux; plusieurs de nos chefs le suivirent. Nous les vîmes revenir deux heures après avec un cavalier et deux hommes à pied dont ils s'étaient assurés. Ils appartenaient à une horde errante, campée à deux ou trois lieues de nous. On ne leur fit aucun mal; seulement on ne voulut pas les lâcher que nous ne fussions, le lendemain, à une assez grande distance de leur horde.

Le 19, nous marchâmes pendant neuf heures, toujours en plaine, et à plus d'une lieue du fleuve. Lorsque nous voulûmes nous en approcher pour faire paître nos chevaux, nous vîmes tout-à-coup paraître quatorze Arabes, dont cinq montés sur des dromadaires et armés de leur lance, les autres à pied et sans armes. Nous étions quinze cavaliers, la plupart marchands et voyageurs, mais tous

bien armés et en état de nous défendre. La caravane était à plus d'une lieue en arrière. L'abord fut froid, silencieux : on se salua pourtant de part et d'autre en se tenant à quelque distance, et on se questionna ensuite avec beaucoup de réserve et de circonspection. Nous apprîmes qu'il y avait, à peu de distance, une horde amie de celle qui nous escortait ; ce qui fit espérer que nous en serions quittes pour un léger présent. En effet, lorsque la caravane nous eut joint, et que nos deux conducteurs se furent présentés, les chefs et les marchands parurent très-rassurés.

Ces Arabes nous menèrent camper à plus de deux lieues du fleuve, sur une légère hauteur. La horde n'était qu'à trois cents pas ; elle avait plus de cent tentes, et pour le moins deux cents hommes en état de se battre.

Quoiqu'on n'eût alors aucune inquiétude, le camp fut encore mieux établi qu'à l'ordinaire ; il fut plus resserré : les ballots formaient une enceinte circulaire qu'il eût été impossible à des chevaux ou à des dromadaires de franchir. Les fusiliers, placés au-devant, se tenaient prêts à agir au premier ordre. Les chameaux ne furent pas envoyés de suite aux pâturages : on les obligea de s'accroupir dans l'intérieur, et chacun dressa sa tente ou se plaça entr'eux et les ballots. Ces précautions étaient nécessaires ; il fallait faire bonne contenance, et se montrer en état de résister, afin de réduire les prétentions des Arabes sur les terres de qui nous étions.

Cependant nos chefs traitaient avec eux ; ils ne tardèrent pas à venir nous annoncer que tout était arrangé, et qu'on en était quitte pour quelqu'argent et pour quelques provisions de bouche.

Peu de tems après, nous vîmes venir plus de cinquante Arabes tous à pied et sans armes : le scheik était avec eux. Ils apportaient du lait, du beurre et du fromage, qu'ils offraient à très-bas prix. Nous achetâmes deux moutons, dont on ne nous demanda que 4 piastres, ou à peu près 8 francs. Nous en tuâmes un sur-le-champ ; l'autre suivit la caravane pendant deux jours.

Le terrain sur lequel nous étions, quoiqu'élevé et assez distant du fleuve, nous parut propre à la culture : l'herbe était partout fort

haute et fort touffue. Nous vîmes beaucoup de fanes du *Gundelia*, plante dont nous devons la connaissance à Tournefort. Les Arabes nous dirent que sa racine était fort bonne à manger; ce qui nous engagea à faire arracher celles qui n'avaient pas encore donné des fleurs, et à les faire cuire : nous les trouvâmes bien plus savoureuses, bien moins fades que celles du salsifi et de la scorsonère. Je ne doute pas que cette plante ne réussît très-bien dans toute la France méridionale, et n'y pût devenir une de nos meilleures plantes potagères.

Les deux Arabes qui nous avaient accompagnés depuis Anah, nous quittèrent ici; ils furent remplacés par deux cavaliers que le scheik campé auprès de nous envoya le soir à la caravane; ils avaient ordre d'aller jusqu'à Taïb, parce que tout cet espace était occupé par diverses hordes qui toutes appartenaient à la même tribu.

Le 20, nous marchâmes sept heures, nous tenant toujours à cinq ou six milles du fleuve. Le terrain que nous parcourûmes, était uni, calcaire, assez fertile, un peu plus élevé que celui de la Mésopotamie.

Après avoir fait environ onze milles, nous parvînmes à une large et profonde excavation, dans laquelle nous descendîmes. La terre y était moins bonne; le gypse s'y montrait en beaucoup d'endroits; il nous parut aussi beau, aussi dur, aussi susceptible d'être poli, que celui qu'on exploite aux environs de Mossul. Nous passâmes devant une source fort abondante d'une eau si saumâtre, que personne ne put en boire. A peu de distance de cette source, il y avait, sur une crête, un village abandonné, nommé *Mesched*, où nous ne trouvâmes pas une maison qui ne fût plus ou moins endommagée, et dont on n'eût enlevé les portes et les fenêtres. La mosquée était pourtant encore en assez bon état, quoiqu'elle n'eût, ainsi que les maisons, ni portes ni fenêtres, et rien que les murs et le toît. Le minaret était sur pied, et paraissait avoir été réparé depuis peu d'années.

Au-delà du ravin le terrain était, comme auparavant, très-uni et très-fertile : l'herbe, quoique sèche, y était fort haute et

fort serrée ; l'horizon ne présentait encore ni montagnes ni collines.

Nous campâmes à deux ou trois cents pas d'un autre ravin, et à deux milles de quelques marécages produits par les eaux de l'Euphrate. *Rahabéh* ou *Rahabed*, ville autrefois de moyenne grandeur, nous restait à trois milles au nord-ouest ; nous y allâmes dans la soirée : elle n'a plus que des ruines informes, et les restes d'une forteresse qui nous parut avoir été très-considérable. Le fleuve se trouvait à plus d'une lieue de distance, et Kerkisiéh, selon nos guides, était à trois lieues de notre camp vers le nord.

Depuis Anah, nous avons presque toujours marché dans la direction du nord-ouest, sans jamais nous éloigner beaucoup du fleuve ; les trois dernières journées seulement nous avons été droit au nord. Ainsi, il nous a paru que l'Euphrate ne se recourbe pas autant qu'on le voit sur les cartes de Danville, ni autant que sur celle que nous avons publiée ; car si cette grande courbure qu'on voit à l'occident d'Anah existait, nous aurions dû nécessairement marcher pendant quelques jours dans la direction de l'ouest et du sud-ouest. La courbure que le fleuve fait à Hit, ne doit pas être non plus aussi grande qu'on l'a tracée sur notre carte. Cette ville doit être remontée et placée au 33e. degré 25 min. de latitude, et au 40e. et 12 de longitude.

Le 21, nous quittâmes le fleuve, et nous nous dirigeâmes à l'ouest. Nous marchâmes huit heures sur un terrain uni, très-propre à la culture, et nous campâmes près d'un puits dont l'eau était si saumâtre, que les Arabes mêmes ne voulurent pas en boire : on y abreuva pourtant les chameaux et les chevaux. On distribua à toutes les personnes de la caravane, de l'eau de l'Euphrate, qu'on avait portée dans des outres, et dont on avait fait grande provision, parce que nous ne devions en trouver de bonne qu'à Taïb.

Les gerboises, les lièvres, les gazelles, les autruches, les alcatas, se montrèrent ce jour-là en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Les premières rentraient dans leurs terriers dès qu'il faisait un peu chaud ; les lièvres nous partaient à chaque instant des pieds : on en tua plusieurs

plusieurs en lançant après eux des bâtons. Les gazelles étaient par troupes de quinze, vingt ou trente, et se laissaient quelquefois approcher presqu'à portée de la balle. Quant aux autruches, elles se tenaient à de très-grandes distances ; à peine les appercevait-on dans le lointain. Nous ne parlerons pas des alcatas ; nous les avons toujours vues par milliers.

Nous étions entourés, à ce puits, d'Arabes pasteurs de la même tribu que la horde précédente, et nous avions devant nous, c'est-à-dire, vers l'occident, une montagne que nous appercevions à peine.

Le 22, il y eut séjour, et le 23 nous marchâmes six heures et demie. Le terrain fut à peu près le même que celui de la veille, et tout aussi peuplé d'animaux. Il nous parut pourtant quelquefois un peu moins bon; c'était aux endroits où le gypse se montrait à la surface. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau était encore plus saumâtre que celle du 21.

Le 24, il y eut encore séjour, et le 25 nous marchâmes pendant neuf heures et un quart sur un terrain semblable à celui des jours précédens; il devenait seulement un peu moins uni à mesure que nous avancions, et l'horizon était borné par de petites collines. Nous laissâmes, à deux ou trois lieues à droite, la montagne que nous avions apperçue du premier puits.

Quoique nous nous fussions un peu élevés, et que nous nous fussions avancés de plus d'un degré vers le nord, la chaleur devenait tous les jours plus forte; elle nous parut excessive ce jour-là. A peine pouvait-on, sous la tente, toucher à des métaux, tant ils étaient brûlans. Le vent même, qui soufflait, comme à l'ordinaire, du nord-ouest ou de la Méditerranée, fut aussi chaud, depuis dix et onze heures du matin jusqu'au soir, que s'il fût sorti d'une fournaise ardente.

Notre dernier thermomètre avait été cassé durant notre séjour au premier puits de la Mésopotamie, de sorte que nous ne pûmes connaître exactement depuis lors, le degré de chaleur que nous éprouvâmes dans le cours de ce voyage, mais nous ne l'avons pas évalué à moins de 30 degrés du premier puits à Anah, de 32 et 33

d'Anah à Mesched, de 34 et 35 de Mesched à Taïb, et de 34, 32, 30 et 28 de Taïb à Alep.

Les nuits nous parurent toujours très-fraîches. Dès que le soleil avait disparu, le vent tombait, et l'air se refroidissait peu à peu au point que nous étions obligés de nous bien couvrir vers le matin. Cependant, malgré cette fraîcheur, nous n'avons jamais vu la moindre rosée, ni ressenti la moindre humidité. Nos vêtemens, nos lits, nous paraissaient aussi secs la nuit que le jour, excepté lorsque nous fûmes campés, près d'Anah, sur le bord même du fleuve, encore cette humidité y fut-elle très-peu sensible, et jamais assez forte pour se montrer en rosée.

Le 26, nous marchâmes autant que la veille, et nous éprouvâmes une chaleur aussi forte : deux chevaux en moururent, et toutes les personnes de la caravane en furent plus ou moins incommodées. Ce qui augmenta ou prolongea tout au moins nos souffrances, c'est que l'eau nous manqua. On fut obligé d'envoyer un grand nombre de chameaux à Taïb pour en prendre. Ce village n'était heureusement qu'à cinq milles de nous.

Nous campâmes entre deux gros bourgs abandonnés depuis un grand nombre d'années, et distans l'un de l'autre de deux ou trois milles. Nous n'eûmes pas la force d'aller voir quelle avait été leur étendue et leur importance. Nous avions rencontré, un peu avant de mettre pied à terre, trois aqueducs fort anciens et solidement bâtis; ils ne recevaient plus d'eau : le premier, que nous pûmes suivre des yeux à plus de demi-lieue de distance, était à quelques pieds seulement au dessus du sol.

Le 27, nous marchâmes deux heures et demie, et nous campâmes au dessous de *Taïb* ou *Taïbéh*. Ce nom est arabe, et signifie *bon;* il n'a été probablement donné à cette ville, que comparativement au désert, et à cause d'un filet d'eau potable qu'on y trouve. A côté d'elle il y a quelques filets d'une autre eau qu'on ne peut boire : celle-ci est minérale, et a un goût d'œufs pourris qui soulève l'estomac. Toutes ces sources sont au dessous de la ville.

Taïb paraît avoir été autrefois une place assez importante. Située sur la croupe ou sur le penchant d'une colline, elle avait

un bon rempart et une citadelle qui la mettaient en état de résister aux Arabes du désert, et même à des troupes régulières. On voit encore quelques restes de ces fortifications ; il existe encore une des portes de la ville, et plus loin une tour étroite et élevée, qui paraît avoir été l'ouvrage des Arabes musulmans. A côté de la porte il y a une inscription cuphique, en partie effacée, que ni le religieux napolitain ni le jeune homme de Bagdad ne purent lire.

Cette ville, comme toutes celles de la lisière du désert, est abandonnée depuis long-tems et ruinée de fond en comble. Nous y vîmes pourtant trois chétives maisons, occupées par des Arabes qui nous parurent plus pauvres, plus misérables que ceux du désert. Ils cultivent, près des sources dont nous avons parlé, quelques arpens de terre ; ils récoltent assez abondamment de l'orge, du froment, du maïs, du sésame, du coton, et quelques plantes potagères qui les feraient vivre dans l'aisance et les enrichiraient même s'ils n'étaient exposés sans cesse à être pillés par les Arabes du désert, ou s'ils n'étaient obligés de donner aux chefs des tribus voisines les trois quarts de ce que la terre leur a produit, pour conserver le quatrième, encore ce quatrième leur est-il souvent enlevé par les hordes errantes.

Le 28, le pays nous parut de plus en plus propre à la culture. Nous marchâmes pendant long-tems sur une belle plaine inculte, terminée à droite et à gauche par des montagnes peu élevées, dénuées de bois. Nous nous trouvâmes ensuite sur un terrain inégal, calcaire. Nous campâmes, après dix heures et demie de marche, dans un endroit où il n'y avait point d'eau : on fut obligé d'en aller prendre à plus de deux lieues vers l'occident.

Le 29, le terrain était encore plus inégal. Nous traversâmes une plaine et ensuite un coteau crétacé, sur lequel nous vîmes beaucoup de silex ou pierres à fusil. Nous passâmes près d'une eau saumâtre, et nous allâmes camper, après six heures de marche, une lieue plus loin, près d'une autre source d'eau saumâtre.

Chemin faisant on avait couru après cinq Arabes que l'on avait apperçus ; un seul avait pu être atteint : on l'amena à la caravane, et on le garda jusqu'au lendemain au soir.

Le 30, on marcha pendant dix heures et demie en plaine, sur un terrain nu, calcaire, et on laissa en arrière la montagne qui se trouvait à notre gauche depuis Taïb. On courut ce jour-là après un Arabe qu'on apperçut sur un chameau : après l'avoir questionné, on le laissa poursuivre tranquillement son chemin, parce qu'il appartenait à une horde connue et amie. Nous n'eûmes pas d'autre eau à boire que celle qu'on avait transportée la veille dans des outres.

Le premier juillet, nous nous dirigeâmes vers des collines qui se présentaient au nord; nous passâmes sur un terrain où l'eau avait séjourné l'hiver, et où elle avait laissé une croûte saline assez épaisse. Après huit heures et demie de marche, nous dressâmes nos tentes sur la pente d'une colline, près d'une source d'eau minérale chaude, assez abondante, qui nous parut sulfureuse. Les chameaux, les chevaux et quelques Arabes qui en burent, furent assez fortement purgés. Nous y remarquâmes quelques restes d'un grand édifice; nous y vîmes des sépultures musulmanes, mais aucun indice de ville. Le sol environnant présentait beaucoup de pierres basaltiques, qui y étaient étrangères, et que nous jugeâmes y avoir été apportées d'une montagne ou colline qui se trouvait à peu de distance de là vers le nord-est. Tout le terrain autour de la source était crayeux.

L'eau douce manquait entiérement dans ces contrées : à peine en avait-on conservé quelques outres pour les personnes les plus distinguées de la caravane; les autres furent obligées de s'en passer ou de boire de l'eau minérale.

Le 2, il y eut sept heures de marche sur un terrain presque toujours crayeux. Nous suivîmes d'abord la colline que nous avions à droite, et qui faisait suite à celle où se trouvait la source d'eau minérale chaude. Nous nous trouvâmes ensuite dans une large vallée que nous longeâmes en nous dirigeant au nord. Les montagnes qui la formaient, n'étaient pas bien hautes; elles nous parurent l'une et l'autre volcaniques : nous nous approchâmes de celle à gauche; nous passâmes sur le sol d'une ancienne ville, où se trouvaient beaucoup de pierres volcaniques taillées au ciseau, et nous campâmes à un quart de lieue au-delà.

Il y avait de la bonne eau sur la montagne : on fut en prendre, tant pour les hommes, que pour tous les animaux de la caravane.

Vers le soir on apperçut au loin des Arabes : à l'instant tous les chefs montèrent à cheval, et s'avancèrent dans la plaine. Les Arabes étaient à peu près quatre-vingts, tous à cheval ou sur des dromadaires ; nous les vîmes défiler tranquillement au pied de la montagne opposée. Lorsqu'on les eut perdus de vue, les chefs revinrent au camp, et recommandèrent de faire bonne garde toute la nuit.

Le 3, nous côtoyâmes pendant une heure et demie la montagne que nous avions à gauche ; elle nous conduisit au bord d'un lac de deux ou trois lieues d'étendue. Nous passâmes successivement sur les ruines de trois villages, et nous campâmes un peu au-delà du dernier, après quatre heures de marche. Le lac, dont nous suivîmes tout le bord occidental, est presqu'à sec à la fin de l'été, et l'on en tire chaque année beaucoup de sel marin, quoique l'eau paraisse douce et fort bonne à boire l'hiver.

La veille on avait expédié deux cavaliers pour prévenir le douanier d'Alep de l'arrivée de la caravane. Celui-ci avait envoyé, dans la matinée du 3, un commis pour prendre note de toutes les marchandises qu'elle avait, et pour ne pas les perdre de vue que les droits ne fussent acquittés à Alep.

L'après-midi nous reçûmes deux exprès, l'un de M. Vailhen, négociant français, notre ami particulier, et le second de MM. Choderlos notre consul, arrivé depuis peu dans cette ville, et Bichot, ci-devant proconsul, chez qui nous avions logé lors de notre premier voyage. Ces Messieurs nous envoyaient quelques provisions fraîches, et nous engageaient d'une manière aussi amicale que généreuse, à aller descendre chez eux.

Nous quittâmes la caravane, mon collègue et moi, vers les quatre heures du soir, accompagnés de nos deux exprès, et nous arrivâmes dans une heure et demie à un village où l'on battait les blés : nous ne nous y arrêtâmes pas ; nous nous rendîmes dans un autre, nommé *Sphiri*, situé à un mille plus loin, où nous passâmes la nuit.

Le 4, vers dix heures du matin, nous entrâmes à Alep après quatre heures de marche, et nous allâmes en droiture à la maison consulaire.

Du lac à la ville la terre est rougeâtre, très-fertile et fort bien cultivée; elle repose sur une roche calcaire fort dure. Près d'Alep le terrain devient moins bon et beaucoup plus pierreux. L'eau des villages dans lesquels nous avons passé, est fort bonne à boire.

Notre premier soin, en arrivant à Alep, fut d'écrire aux agens français établis à Tripoli, à Latakie et à Alexandrette, pour leur demander s'il n'y aurait pas dans ces ports quelque navire français ou européen, prêt à mettre à la voile pour Marseille ou pour quelque ville de l'Italie. Il n'y en avait qu'un à Latakie; il était vénitien, et était en chargement pour Constantinople. Nous résolûmes sur-le-champ d'en profiter.

Nous vendîmes en conséquence nos chevaux, et nous partîmes pour Latakie le 30 juillet à la pointe du jour, avec un moucre ou muletier de cette ville.

A peine eûmes-nous fait trois lieues (1), que nous rencontrâmes deux piétons qu'on venait de dépouiller, et qui retournaient sur leurs pas, n'ayant plus de quoi faire leur route. Rassurés par notre présence, et tranquilles sur leur subsistance, ils reprirent avec nous le chemin de Latakie, où ils voulaient se rendre. Lorsque nous eûmes fait avec eux environ un mille, nous vîmes dans les champs un sac de biscuit et autres provisions qu'on leur avait pris, et nous apperçûmes au loin les trois hommes qui les avaient volés; ils avaient chacun un fusil, mais nous étions sans doute trop nombreux pour qu'ils osassent nous attaquer. Nous continuâmes notre route sans nous arrêter ni doubler le pas, et après onze heures de marche nous nous reposâmes à Mart-Messerin, village situé dans une belle plaine assez bien cultivée: il doit être à plusieurs lieues nord de Saarmin, où nous avions passé en allant à Alep.

---

(1) Nous avons évalué le chemin d'Alep à Latakie, à 2500 toises par heure.

Le lendemain 31, nous marchâmes quelque tems en plaine; nous entrâmes dans un fort beau vallon, et nous eûmes quelque tems devant nous une colline, au sommet de laquelle est un village dont on ne sut pas nous dire le nom. Nous vîmes au pied de cette colline beaucoup d'oliviers; nous nous détournâmes un peu à gauche, et nous arrivâmes au Gaffar, dont il a été question à notre voyage de Latakie à Alep. Nous eûmes au-delà du Gaffar un chemin très-mauvais, très-montagneux, presque toujours en pente jusqu'à Gesser-Chourl, où nous arrivâmes après dix heures de marche.

Le premier août, nous continuâmes notre route à travers des montagnes presque toutes boisées; nous laissâmes à droite le village d'Abdama, et nous vînmes descendre au second Gaffar, situé dans une gorge où coule une petite rivière qu'on est obligé de passer plusieurs fois. Nous marchâmes ce jour-là dix heures.

La chaleur nous avait si fort incommodés les jours précédens, que, quoique très-fatigués, nous résolûmes de faire pendant la nuit tout le chemin qui nous restait. Nous partîmes donc à dix heures du soir; nous passâmes vers quatre heures du matin au dessous de Baloulier, arrivâmes à six à la rivière, où il n'y avait presque pas d'eau, et nous entrâmes le 2, vers les huit heures, à Latakie.

Cette ville, où nous avions passé vingt-deux mois auparavant, n'était plus reconnaissable : un tremblement de terre avait renversé le tiers des maisons, et endommagé plus ou moins toutes les autres : quinze cents habitans y avaient péri; plusieurs avaient été estropiés; tous ceux qui avaient échappé, pleuraient encore la perte de quelque parent ou de quelque ami; tous exprimaient assez fortement l'effroi dont ils furent long-tems saisis. Pendant plus de deux mois qu'on fut occupé à retirer les cadavres de dessous les décombres, et à chercher les effets précieux qu'on n'avait pas eu le tems d'emporter, on était dans les plus vives alarmes; le moindre bruit, le moindre cri faisait sauver les ouvriers, qui répandaient partout l'épouvante. Un grand nombre d'habitans, plus timides ou

moins sensibles que les autres, ne rentrèrent pas de trois mois dans la ville.

Ce tremblement de terre eut lieu le 26 avril 1796, à neuf heures quelques minutes du matin. La mer était alors parfaitement calme : il n'y avait pas dans l'air le moindre vent, la moindre agitation; le ciel était un peu embrumé, et le soleil se montrait pâle : on eût dit que cet astre et tous les élémens étaient attentifs, ou allaient prendre part à la scène effroyable qui devait avoir lieu. Elle fut précédée d'un bruit souterrain, assez fort pour empêcher d'entendre celui de la chute des maisons, ou pour mieux dire, ces deux bruits eurent lieu presqu'au même instant; ils se confondirent, et ne donnèrent à personne le tems de se sauver. La chute des maisons fut si prompte, que ceux-là mêmes qui habitaient le rez de chaussée, et qui se trouvaient debout, ne purent arriver jusqu'au seuil de la porte. La douane du tabac, située vers le port, édifice très-considérable et très-solidement bâti, s'écroula tout entier et si subitement, que personne ne s'en sauva : l'aga, ses officiers et quatre cents ouvriers y perdirent la vie.

La première secousse, qui fut la plus terrible, et qui fut celle qui renversa les maisons, souleva le sol de plusieurs toises; les autres furent horizontales, et parurent se diriger de la terre à la mer, ou de l'est à l'ouest; elles durèrent près d'une minute, en diminuant de force depuis la première jusqu'à la dernière.

La Syrie, comme on sait, a toujours été exposée aux tremblemens de terre. La plupart des villes de l'antiquité, telles que Sidon, Bérite, Césarée, Antioche, ont été renversées ou fortement endommagées par cette cause; et de nos jours il n'est guère d'années où l'on n'en ressente de plus ou moins forts dans quelques parties de cette vaste contrée. Dans le mois de décembre 1795, à deux heures dix minutes de l'après-midi, il y en eut un à Alep, assez fort pour endommager beaucoup de maisons : celle que nous habitions, fut lésardée en plusieurs endroits. Il y eut deux secousses; la première fut moins forte que la seconde, et celle-ci succéda rapidement à l'autre; la direction nous parut être du nord au sud.

Nous

Nous étions dans ce moment dix personnes à table chez le proconsul : par un mouvement spontané nous fûmes sur pied, et nous nous trouvâmes tous sur une terrasse qui était à côté de la salle à manger, avant d'avoir pu réfléchir à ce que nous faisions. Comme ces deux secousses n'eurent pas de suite, nous rîmes de notre frayeur machinale, et nous vînmes continuer notre dîner.

CHAPITRE XXIV.

Départ de Latakie pour Larnaca. Commerce et population de Chypre. Route par Nicosie, Cérino, Celindro, Caraman, Koniéh et Akshéer. Arrivée à Cara-Hissar.

Le navire vénitien qui se trouvait à Latakie, devait mettre à la voile dans une quinzaine de jours, et se rendre à Constantinople avec un chargement de tabac. Nous fûmes quelque tems sur le point de nous y embarquer, mais le vice-consul et son chancelier nous en dissuadèrent, sur la nouvelle qu'ils avaient eue très-récemment qu'un corsaire algérien avait enlevé, aux environs de Castel-Rosso, un navire de cette nation, et l'avait conduit à Rhodes.

Quoique cette nouvelle ne nous parût pas très-certaine, nous laissâmes partir le Vénitien, et nous nous embarquâmes le 4 de septembre, à la pointe du jour, pour Chypre, sur un petit navire ragusais, qui devait toucher à la rade de Larnaca, et se rendre de là à Alexandrie : il avait quelques bœufs et quelques balles de tabac destinés pour cette dernière ville, et quelques passagers grecs qui retournaient en Chypre leur patrie.

Un petit vent de terre nous mit, dans deux ou trois heures, à deux lieues du port ; il cessa de souffler lorsque le soleil se fut un peu élevé, et vers les neuf heures il passa peu à peu au sud-ouest, ainsi qu'il arrive tous les jours, dans cette saison, sur cette partie de la côte. On pinça le vent autant que l'on put, sans faire pour cela bonne route. La nuit nous restâmes en calme, et le 5, lorsqu'il fit jour, nous reconnûmes, à huit ou neuf lieues est-nord-est, le cap Kansir, qui est à quatorze lieues nord-nord-ouest de Latakie : nous étions alors en face du golfe de Séleucie, dans lequel l'Oronte vient se jeter.

Le vent souffla toute la journée du sud-ouest, et nous porta

vers la Caramanie : nous ne la découvrîmes pourtant que le 7 au soir. Nous continuâmes de nous diriger vers elle le 8, ayant toujours du calme la nuit, et le même vent de sud-ouest durant le jour.

Le 8, à deux ou trois heures de nuit, le vent ayant passé au nord, et s'y étant soutenu jusqu'au matin, nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, à trois lieues nord-est du promontoire *Dinaretum* ou cap Saint-André, près duquel sont trois ou quatre îlots nus, bas, cariés tout autour par les eaux de la mer, et qui portèrent autrefois le nom de *Clides* ou *Cleides insulae*. Dès que nous l'eûmes doublé, le capitaine fit jeter l'ancre; ce qui nous surprit, attendu que le vent était encore favorable quoiqu'il eût déjà faibli; mais nous reconnûmes bientôt que le capitaine ne s'était décidé à mouiller que parce qu'il avait jugé que nous aurions encore ce jour-là le vent de sud-ouest; il avait voulu attendre, pour faire route, que celui de terre vînt le remplacer.

La côte, aux environs du cap, est basse et d'un difficile abord, à cause des rochers cariés dont elle est hérissée. Nous nous fîmes pourtant mettre à terre afin d'observer l'intérieur, et y ramasser quelques plantes. Nous y vîmes des lentisques et des caroubiers rabougris, parmi lesquels se trouvaient des myrtes, des paliures, des sariètes, des cistes, des chardons et autres plantes peu importantes.

Le pays abonde en gibier : nous n'avions pas de chiens, et pourtant nous fîmes lever plusieurs lièvres et plusieurs compagnies de perdrix à bec et à pieds rouges : nous n'y vîmes pas le francolin, quoiqu'il soit assez multiplié dans quelques quartiers de l'île.

A demi-lieue du cap, il y a une chapelle et deux ou trois familles grecques qui cultivent quelques arpens de terre : elles y recueillent du froment, du coton, du sésame, du maïs, du doura et quelques plantes potagères; elles y ont aussi quelques ruches.

A deux heures de nuit, le vent de terre nous permit de mettre à la voile, et de faire bonne route en suivant la côte. Dans la matinée du 10, nous vîmes de loin Famagouste, ville fortifiée par les Vénitiens, et qu'ils défendirent pendant plus d'un an contre des

forces très-considérables que Sélim II y avait envoyées. Nicosie s'était rendue l'année d'auparavant, en 1570, après un mois de siége. Le vent de nord, quoique faible, continuant de souffler, nous doublâmes, vers les neuf heures, le cap de la Grecque ou de la *Griega*, et nous pûmes alors, avec le vent de sud-ouest, venir mouiller avant midi dans la rade de Larnaca.

Cette rade, dans laquelle se trouvait autrefois le port de *Citium*, quoiqu'exposée au vent du midi et au siroco, est assez bonne et assez sûre, même en hiver. Le ville est située en plaine, à un quart de lieue de la mer, près de l'emplacement de l'ancienne Citium ; elle est peu étendue et peu peuplée : on y compte à peine deux mille habitans, y compris ceux du faubourg où l'on débarque.

C'est sans doute à la bonté de cette rade et à la proximité de la capitale, que Larnaca doit l'avantage d'être aujourd'hui le seul entrepôt des denrées de l'île et la résidence des consuls et des négocians européens, car l'air y est très-mal-sain à cause d'une saline située à peu de distance de la ville, à l'occident, et dont les exhalaisons sont amenées par le vent de mer ou de sud-ouest, qui souffle réguliérement tous les jours d'été, ainsi que nous l'avons dit, depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'au soir.

Cette saline fournit ordinairement plus de sel qu'on n'en peut vendre : le gouvernement l'afferme à des particuliers, pour six mille piastres par an, prix qui serait très-modique si le sel à Chypre avait un peu de valeur et un peu de débit.

Le bassin où il se forme, a plus d'un mille de largeur : il est à peu près au niveau de la mer ; il ne communique pas directement avec elle ; mais l'hiver, lorsque les vents de sud et de sud-ouest soufflent avec force, l'eau de la saline s'élève dans les mêmes proportions que celle de la mer. L'été, l'évaporation suffit pour la faire disparaître presqu'entiérement, et y former un sel très-blanc et d'une très-bonne qualité ; il passe presque tout à Constantinople.

Avant la révolution française le commerce de Chypre était presque tout entre les mains des Français et des Vénitiens : les Anglais et les Hollandais avaient tenté inutilement de s'y établir ; ils

n'avaient jamais pu entrer en concurrence avec les premiers, soit parce que cette île est devenue trop pauvre pour consommer les draps anglais et les denrées des Hollandais, soit parce que les produits du sol diminuant considérablement de jour en jour, les négocians ne pouvaient acheter assez de marchandises pour payer, au moyen des bénéfices, les frais d'établissement. Marseille même, qui s'était emparée seule de presque tout le commerce de Chypre, ne tirait pas de Larnaca pour un million de marchandises, et n'y versait pas en draps, bonnets, quincaillerie, mercerie, liqueurs et denrées coloniales, pour une valeur de 200,000 livres.

Les principales productions de cette île consistent en coton, dont la qualité va de pair avec celui de la Syrie; en racine de garance très-estimée; en soie, vin, cire, soude, laine, kermès, coloquinte, peaux de bouc, de mouton et d'agneau, peaux de lièvre; en coton filé assez beau; en toiles de coton, connues sous le nom de *toiles dimites, toiles escamittes, toiles amans, toiles antioches, bourgs alayas, etc.* On tire aussi de Larnaca diverses marchandises qui y viennent de la Caramanie, de la Syrie et de l'intérieur de la Natolie, telles que storax, noix de galle, adragant, soie, cuivre, etc.

Cette île, l'une des plus considérables de la Méditerranée, et l'une des plus importantes par les productions, a été de tous les tems plus exposée que toute autre à exciter la cupidité des peuples voisins. Trop peu étendue pour avoir une population capable de résister à un ennemi puissant, trop abordable, trop ouverte pour se défendre, elle a dû être aussi souvent conquise qu'elle a été souvent attaquée. Sans parler des incursions et des ravages que divers peuples y ont faits à diverses époques, nous la voyons successivement gouvernée par des magistrats, des rois ou des tyrans pris dans son sein; par les Phéniciens, les Persans, les Macédoniens, les Syriens, les Égyptiens et les Romains; par les empereurs d'Orient, par des rois étrangers (les Lusignan), par les Génois, les Vénitiens, et enfin par les Othomans.

Chypre, sous la verge des Vénitiens, ne fut pas aussi florissante qu'elle l'avait été sous les successeurs d'Alexandre, sous les Romains

et sous les Grecs ; mais sa population s'y était soutenue : le commerce que ce peuple marchand y faisait, avait entretenu l'agriculture et y avait maintenu l'industrie. Les villes n'y étaient plus ni aussi nombreuses ni aussi belles qu'autrefois, parce que le joug de ces étrangers dut paraître trop pesant à des insulaires naturellement portés à l'indépendance. Mais sous les Turcs, sous ce peuple aussi barbare que féroce, population, commerce, industrie, agriculture, tout a souffert, tout a langui. Chypre, sous la double tyrannie du gouvernement et de chaque individu musulman, domicilié ou simplement de passage, est devenue en peu de tems le pays le plus pauvre, le plus malheureux de tous ceux que les Grecs occupent encore.

Ce qui aggrave chaque jour le sort bien déplorable des Cypriotes, c'est que l'impôt établi à 400 bourses ou 400,000 livres après la prise de l'île, a été successivement porté, par les avanies et les présens forcés, à plus d'un million de piastres, et qu'il se soutient toujours au même taux, quoique le pays se dépeuple d'une manière effrayante, et que la culture des terres y soit très-négligée faute de bras. Ceux qui restent dans le pays, paient pour ceux qui s'expatrient ou qui périssent de misère. Il faut ajouter à cette somme, qui passe toute à Constantinople sans espoir de retour, ce que le mutselim et l'évêque métropolitain, établis à Nicosie, exigent pour leur fastueux entretien ; ce que la garnison de Famagouste dépense, et ce qu'il faut donner à un clergé aussi nombreux et aussi consommateur qu'il pouvait l'être dans des tems plus prospères.

On ne compte aujourd'hui, en Chypre, qu'environ huit mille Grecs payant karatch ; ce qui peut faire supposer qu'avec leurs femmes, et leurs enfans au dessous de douze ans, qui est l'âge, dans cette île, où les mâles commencent à être personnellement imposés, leur population ne s'élève pas au-delà de trente mille. Les Turcs qui se trouvent à Nicosie, à Famagouste, ou qui sont répandus en très-petit nombre dans l'île, n'y sont pas évalués à plus de trente mille. Ainsi un pays qui pourrait nourrir un million d'habitans avec les seules productions du sol s'il avait un bon gouvernement, n'en a guère que soixante mille sous celui des Turcs.

N'ayant pas trouvé, à Larnaca, de navire en chargement pour Marseille ou pour l'Italie, nous résolûmes de nous rendre à Constantinople par la Natolie, et de charger le consul de nous y faire passer par mer nos collections et les effets dont nous pouvions pour le moment nous passer. Débarrassés de tout ce qui pouvait retarder ou gêner notre marche, nous prîmes des chevaux, et nous partîmes le 13 septembre, à deux ou trois heures de nuit, pour Nicosie, où nous arrivâmes dans huit heures, par un terrain inégal sans être montagneux.

Cette ville, depuis long-tems la capitale de l'île, est grande, bien bâtie, et située au milieu d'une plaine fertile et arrosée, qui s'étend assez loin au nord et à l'est, mais qui est bornée, au sud-ouest, par un coteau qui la domine à un quart de lieue seulement. Ses maisons, toutes construites en maçonnerie, ont plus de solidité que n'en donnent les Turcs. On y voit encore quatre églises anciennes, que les Vénitiens avaient conservées, et qui ont été transformées en mosquées. Sa population peut aller à quinze mille habitans, dont les trois quarts sont Turcs.

Nicosie paraît avoir eu autrefois beaucoup plus d'étendue qu'elle n'en a à présent. Les Vénitiens, qui voulurent en faire une place forte, la réduisirent au point où elle est, et l'entourèrent d'un bon rempart. On sait qu'elle leur fut enlevée en 1570 par les Turcs, après un mois de siége. Dandolo, qui avait soutenu, avec deux mille cinq cents hommes, tous les efforts d'une armée innombrable et accoutumée à se battre, et qui avait obtenu, en se rendant, une honorable capitulation, fut égorgé avec sa garnison, nonobstant les promesses et l'engagement par écrit du général turc; quinze mille habitans furent en même tems passés au fil de l'épée, et vingt-cinq mille furent chargés de chaînes et envoyés à Constantinople pour y être vendus. La ville fut pillée, et n'eut, pendant long-tems, point d'autres habitans que ceux qui venaient d'y commettre tous les désordres et tous les crimes imaginables.

Nous partîmes le même soir vers les six heures, et prîmes la route de Cérino, petite ville située sur la côte septentrionale de l'île. Après avoir marché une heure, nous quittâmes la plaine de

Nicosie; nous montâmes quelque tems par un chemin très-rude, très-mauvais; nous descendîmes ensuite par une gorge où passait un ruisseau d'eau, et à minuit nous entrâmes dans Cérino.

De la montagne à la mer il n'y a guère plus de demi-lieue. Le terrain, dans cette lisière étroite, est bon, un peu arrosé, et assez bien cultivé. Il est presque tout couvert d'oliviers, de mûriers, de caroubiers et de figuiers : on y cultive beaucoup de coton, et en moindre quantité du sésame, du maïs, de l'orge et du froment. Le jujubier, que nous avons rencontré sauvage en plusieurs endroits de cette île, était partout garni de fruits; il ne s'élevait qu'à quelques pieds, et formait un buisson fort touffu. Nous l'avions vu dans le même état aux environs d'Alep.

Cérino, nommé autrefois *Ceronia* ou *Ceronium*, paraît avoir été assez bien fortifié. On y voit encore, au bord de la mer, et à l'orient du port, un château en assez bon état. Quant aux murs dont elle était entourée, ils sont presqu'entiérement détruits, et la ville n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais village où il n'y a pas deux cents habitans.

Le port, formé par des rochers, est petit, ouvert au vent de nord, et assez peu sûr en hiver. On pourrait, avec quelque dépense, le rendre en état de recevoir, sans aucun risque, trois ou quatre navires, et même davantage si on le creusait du côté du château.

Il y a, à l'occident de Cérino, un banc de roche calcaire fort dure, qui se trouve à fleur de terre, dans lequel on a pratiqué autrefois des logemens ou peut-être des sépultures. Pockoke, qui en parle, les a pris pour des sépultures anciennes : on y descend par un escalier fort étroit, taillé dans la roche. Les chambres sont peu spacieuses; elles n'ont guère au-delà de huit pieds en carré; quelques-unes communiquent entr'elles par une porte; la partie supérieure est ceintrée et bien conservée. Ces chambres diffèrent des catacombes d'Égypte, et de toutes celles que nous avons vues à Milo, à Latakie, à Orfa, en ce qu'elles sont simples, sans ornement et sans loges ni sarcophages. Nous sommes portés à croire qu'elles ont servi autrefois de logement ou de lieu de dépôt aux habitans

habitans de cette partie de l'île lorsqu'ils étaient assez peu nombreux pour ne pouvoir pas s'opposer aux incursions des pirates, ou aux entreprises des peuples qui se trouvaient répandus sur les montagnes de la Caramanie.

On s'occupe, à Cérino, ainsi que dans beaucoup d'autres villages de Chypre, à prendre aux gluaux, dans le courant de l'automne, les petits oiseaux désignés sous le nom générique de *bec-figues*, qui arrivent, dans cette saison, par la Caramanie, des contrées plus septentrionales. On les confit au vinaigre, ou ce qui vaut beaucoup mieux, au vin de Chypre : pour cela, on les plume bien, on les fait bouillir à l'eau pure pendant quelques minutes ; on les laisse bien égoutter, et on les met dans la liqueur ; ils se conservent fort bien en cet état toute l'année : on conserve de même les cailles et autres petits oiseaux ; on les place avec soin dans des pots de terre, et on les envoie à Marseille, à Venise, à Livourne et dans les autres villes de l'Italie.

La Porte avait établi, à Cérino, un bâtiment français, commandé par le capitaine Belardi de Saint-Tropès : il était destiné à passer, de Chypre en Caramanie, le khasné ou argent de l'impôt, les agens du gouvernement, et tous les passagers qui se présentaient.

Le capitaine Belardi nous reçut à son bord, et mit à la voile le 17 septembre avant le lever du soleil. Le vent du sud-ouest souffla, comme à l'ordinaire, une bonne partie de la journée : la nuit, il fut faible et variable ; nous nous trouvâmes pourtant, le 18 au matin, sur la côte de Caramanie, et vers les neuf heures nous jetâmes l'ancre dans la petite baie de Celindro.

On compte, de Cérino à Celindro, dix-huit lieues marines, et du cap Cormachiti à celui d'Anémur, qui sont les points les plus rapprochés, quatorze lieues seulement.

La côte de Caramanie ou, pour mieux dire, les montagnes qui s'avancent jusqu'au bord de la mer, paraissent fort bien de Cérino lorsque le tems est beau.

Le lendemain de notre arrivée, nous vîmes descendre de la montagne cinq hommes conduisant dix chevaux qu'ils venaient nous offrir pour nous transporter à Caraman, ville qui se trouve à

quatre journées au nord. Le prix fut bientôt fait : nous consentîmes à donner la somme qu'on demandait, et à payer tous les chevaux qu'on avait amenés, quoique nous n'en eussions besoin que de six, mais à condition qu'on nous accorderait deux jours que nous voulions employer à parcourir les environs.

Celindro est un port naturel à l'abri de tous les vents, excepté du siroco. C'est, à proprement parler, une anse peu profonde, peu spacieuse, formée par une langue de terre qui s'avance dans la mer de l'ouest à l'est. Un bâtiment y est en sûreté moyennant deux cables attachés à terre, et une ou deux ancres mouillées au large.

Au dessus du port on voit les ruines d'une ville peu étendue : c'est l'ancienne Celenderis, dont parle Strabon. Elle était située au bas de la montagne qui s'avance ici en pente douce jusqu'à la mer : on y apperçoit encore beaucoup de vieux murs; on y voit des tombeaux avec des caractères grecs peu lisibles. Au nord-est nous avons suivi à plus d'une lieue sur la montagne, un aqueduc bâti à fleur de terre; il paraît avoir amené les eaux d'un petit ruisseau que nous traversâmes en allant à Caraman.

Cette côte est déserte quoiqu'elle soit partout susceptible de culture : la vigne, l'olivier, le mûrier, réussiraient très-bien partout : on voit à leur place le caroubier, le poirier sauvage, le térébinthe, le paliure, le genêt d'Espagne, le lentisque, le myrte, le pin d'Alep, et en quelques endroits le cyprès et le laurier.

Le 20, nous fûmes en nous promenant jusqu'au port *Figuier* : il est à une heure de chemin, à l'occident de Celindro. C'est une anse peu profonde, ouverte au sud : les vaisseaux y mouillent, et y sont en sûreté quelque tems qu'il fasse, parce que le fond est bon, et qu'il se trouve, à l'ouest du port, un îlot presque contigu à la terre, qui les met un peu à l'abri du vent de sud.

La montagne s'avance, comme à Celindro, jusqu'au bord de la mer, et forme, au-devant du port, un vallon étroit, qui nous parut de la plus grande fertilité. Nous ne pûmes nous faire jour à travers la ronce, la vigne sauvage, la clématite, le figuier et une infinité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes qui y croissaient avec une force de végétation surprenante. Il sort du pied de la montagne,

fort près du rivage, une eau très-abondante et fort bonne, dont les marins qui mouillent dans ce port, ne manquent pas de faire provision.

On avait bâti autrefois une ville sur l'îlot et sur la pointe de terre qui y fait face : on en voit encore les ruines; mais, d'après le peu d'étendue qu'elle occupait, il ne paraît pas qu'elle ait été considérable : c'est probablement la ville d'Arsinoé, que Strabon place en Cilicie. Les Italiens et les Provençaux ont donné à ce lieu le nom de *Porto-Figuero*, à cause de quelques figuiers sauvages qui se trouvent près du rivage.

Toute la montagne est calcaire. Nous trouvâmes un grand nombre de plantes dont nous prîmes les graines : la plus commune était une germandrée à feuilles de romarin (*teucrium rosmarinifolium*), qui a fort bien levé au Jardin des Plantes de Paris.

Nous partîmes de Celindro le 21 septembre, à neuf heures du matin, en nous dirigeant d'abord à l'est, puis au nord. Nous montâmes beaucoup; la roche se montra partout calcaire et fort dure; nous eûmes long-tems la vue de la mer; l'île de Chypre se dessinait dans le lointain derrière nous; le cap Anémur nous restait au sud-ouest; nous avions sous nos yeux, au sud-sud-est, le promontoire Sarpedon, au-delà duquel, selon nos conducteurs, se trouvait l'embouchure d'un fleuve que nous devions passer le lendemain, et la ville de Sélefkéh, l'ancienne Séleucie, que l'on sait avoir été placée à peu de distance de la mer, sur le Calycadnus.

Ces lieux rappellent le traité qui fut fait entre les Romains et Antiochus, où il est dit entr'autres que ce dernier ne pourra naviguer en deçà ou à l'occident du Calycadnus et du promontoire Sarpedon.

Après trois heures de marche, nous nous reposâmes sous un platane majestueux, près d'un ruisseau qui coulait à travers des rochers : ses eaux étaient fraîches, et ses bords couverts de belles plantes. Nous fîmes préparer, ainsi qu'on nous l'avait conseillé, un grand plat de riz au beurre, que nous mangeâmes avec nos conducteurs : nous leur fîmes part de quelques provisions que nous avions emportées; nous leur fîmes donner du tabac et du café :

c'était leur faire prendre un second engagement de nous être fidèles. En acceptant nos dons, en mangeant avec nous, le traité que nous avions fait en partant, leur devenait plus sacré; nous pouvions dès-lors les suivre sans craindre une perfidie de leur part.

Nous quittâmes en cet endroit le pin d'Alep, et nous commençâmes à en voir deux autres espèces qui ressemblent un peu au lariccio ou pin de Corse; ils s'élèvent à plus de cent pieds sur une tige fort droite. Le chêne ordinaire et celui à fruits pédonculés sont très-communs sur ces montagnes, et forment en quelques endroits d'épaisses forêts. Nous continuâmes à voir le térébinthe, le paliure, le genévrier, le myrte, le lentisque. Nous marchâmes encore quatre heures toujours en nous élevant, et nous arrivâmes à un petit village de Caramans, où se trouvait l'aga qui commande à cette contrée. Le village n'était formé que de quelques cabanes réunies : nous en avions vu quelques-unes éparses sur la route. Nous ne rencontrâmes point de cultures; nous vîmes seulement autour du village quelques jardins en assez mauvais état.

L'aga nous reçut fort bien, et nous traita de son mieux. Le capitaine du navire lui envoyait en présent quelques livres de sucre, de café, de tabac à fumer, et de riz. Il s'informa si nous avions été contens des conducteurs qu'il nous avait envoyés, et si nous étions bien aises d'avoir les mêmes jusqu'à Caraman. Nous répondîmes que nous irions volontiers avec eux jusqu'à Constantinople si cela se pouvait. En effet, nous n'avions point du tout à nous plaindre d'eux; ils avaient été très-attentifs, très-complaisans; ils ramassaient, chemin faisant, toutes les plantes que nous leur indiquions, et lorsque nous descendions pour les prendre nous-mêmes, ils s'arrêtaient, et nous attendaient aussi long-tems que nous voulions, sans murmurer.

Le lendemain 22, nous donnâmes quelques piastres à l'officier qui vint nous souhaiter, de la part de l'aga, un bon voyage, et recommander aux conducteurs d'avoir bien soin de nous. Nous montâmes à cheval à la pointe du jour, et nous traversâmes des montagnes couvertes de chênes et de pins : le storax, le térebinthe et le lentisque s'y trouvaient très-abondans.

Après huit heures de marche nous descendîmes beaucoup, et nous nous trouvâmes dans une large vallée : nous passâmes à gué une rivière assez grande; nous marchâmes encore une heure, et nous en vîmes une autre presqu'aussi grande que la précédente : leur cours était de gauche à droite; nos conducteurs nous dirent qu'elles se réunissent à quelques lieues de là, et qu'elles vont passer à Sélefkéh. Nous ne doutâmes pas que ce ne fût le Calycadnus, et que nous ne fussions dans la plaine de la Cilicie Trachéolite, où se trouvaient les villes d'Olbe et de Philadelphie.

Nous remontâmes quelque tems la seconde rivière, en nous dirigeant au nord-ouest, et nous nous arrêtâmes sur ses bords à l'entrée de la nuit : nous marchâmes ce jour-là onze heures.

Cette plaine se prolonge beaucoup à l'orient et un peu moins à l'occident : elle n'a pas trois lieues de largeur du nord au sud; elle présente partout des inégalités, partout on remarque des dépôts sabloneux, des coteaux de cailloutage; la terre y est en général assez bonne. On y recueille du froment, de l'orge, du sésame, du coton : nous y vîmes beaucoup de melons et de pastèques; nous retrouvâmes la petite mimeuse et l'alagi de la Perse et de la Syrie, et le peuplier des bords de l'Euphrate; le platane y était fort abondant.

Le 23, nous remontâmes encore la rivière : nous vîmes un pont à sept arches, qui conduisait à un petit village peu distant de là; nous vînmes passer sur un autre pont près de la source, et nous quittâmes la plaine. L'olivier que nous avions commencé à voir la veille parmi les chênes et les pins, se trouvait ici plus commun; il croît sans culture sur les fentes des rochers, sur le bord des précipices, sur des terrains extrêmement en pente, comme sur ceux qui sont en plaine : on ne peut douter en le voyant, qu'il n'y soit tout-à-fait sauvage, et qu'il ne soit originaire de ces contrées; il n'est point élancé comme ceux qu'on cultive en Crète et en Syrie; il est ordinairement en buisson parce qu'il est souvent rongé par les bestiaux, et parce que sa souche est toujours entourée d'un grand nombre de rejetons : on en voit cependant qui forment des arbres de moyenne grandeur; nous l'avons même vu quelquefois assez

beau là où il formait une épaisse forêt. Son fruit commençait à mûrir : on le laisse tomber sans le cueillir ; il devient alors la proie des oiseaux, des rats et du menu bétail.

Après avoir marché six ou sept heures dans un pays montagneux, tout couvert de ces arbres, nous nous trouvâmes au pied du mont Taurus : il nous fallut plus de deux heures pour atteindre au sommet. Nous eûmes ce jour-là neuf heures de marche ; nous passâmes la nuit sur une pelouse, à côté d'un petit filet d'eau.

Toute la montagne était couverte de bois : nous remarquâmes entr'autres un genévrier à feuilles de cyprès, qui s'élève à trente pieds ; il a, depuis le bas jusqu'au haut de la tige, de grosses branches horizontales, qui diminuent progressivement en étendue ; ce qui lui donne une forme tout-à-fait pyramidale. La tige est de même très-épaisse par le bas, et très-mince vers le haut ; le bois est très-dur, bien veiné et susceptible d'un beau poli : on s'en sert pour les poutres et la charpente des maisons.

Le 24, après avoir dépassé la montagne, nous nous trouvâmes dans un vallon où nous vîmes quelques habitans, quelques troupeaux et un peu de culture : nous y remarquâmes un poirier à fruit petit, âpre, à feuilles lancéolées, cotoneuses, et un prunier dont le fruit était ovale, de grosseur moyenne, jaunâtre, un peu coloré de rouge, et d'un goût aigrelet ; il nous parut différer de notre prunier sauvage, et nous le regardâmes comme le type de tous ceux que l'on cultive, tant en Europe qu'en Asie ; quant au poirier, il différait essentiellement de celui qui croît spontanément dans le midi de l'Europe.

Lorsque nous eûmes fait quelques lieues, l'horizon se découvrit. Nous eûmes devant nous une plaine fort étendue : le chemin, auparavant très-mauvais, très-pierreux, devint plus beau, plus uni, légérement en pente. Nous nous trouvâmes bientôt après sur un terrain argileux, presque tout couvert de coquilles marines, semblables à celles de Courtagnon. Nous ne tardâmes pas ensuite à appercevoir beaucoup d'arbres réunis, qui nous annoncèrent la ville ; elle se nomme *Caraman* par les habitans du pays : nous y arrivâmes après neuf heures de marche.

Cette ville n'a rien de remarquable, si ce n'est un château qui tombe en ruines, et trois ou quatre mosquées de fort peu d'apparence. Ses rues sont sales; ses maisons sont basses, presque toutes bâties en terre : on n'y voit aucun monument ancien ; on n'y découvre rien qui annonce que ce fût là le site d'une grande ville. Elle est désignée pourtant sous le nom de *Larenda* dans les actes de la Porte et dans les firmans du grand-seigneur; mais les ruines de *Larenda* se trouvent à une lieue et demie de Caraman, vers le nord. Elles portent vulgairement dans le pays le nom de *Mille et une églises :* on nous en parla comme d'une merveille; on nous dit qu'il y avait encore quelques temples et quelques palais peu endommagés, beaucoup de marbres portant des inscriptions, beaucoup de colonnes renversées, et beaucoup de statues mutilées. Nous fîmes quelques efforts pour nous y rendre, mais personne ne voulut nous y conduire, par la raison qu'il y avait aux environs une horde de Turcomans qui ne permettait pas d'en approcher. Nous nous adressâmes au mutselim afin d'en obtenir une escorte que nous offrîmes de payer ; il ne voulut pas nous l'accorder par la même raison.

On compte à Caraman mille maisons turques, et cent arméniennes; ce qui peut faire évaluer sa population à six ou sept mille habitans. Elle fait un assez grand commerce avec Smyrne, Satalie et les autres villes de l'Asie mineure. On y apporte des montagnes voisines, de la cire, de la scammonée, des peaux de chèvre et de mouton, beaucoup de laine, et la cupule d'un chêne différent du chêne velani; elle est plus petite et plus estimée : on l'emploie dans tout le Levant, comme l'autre, à la préparation des maroquins et à diverses teintures. On fabrique, dans cette ville, quelques étoffes rayées en laine et coton, à l'usage des habitans, et quelques autres fort grossières en laine pure.

Cette ville reçoit beaucoup d'eau des montagnes qui sont au sud : son territoire est fertile et très-arrosé ; il produit beaucoup de fruits et beaucoup de grains : on y voit quelques vignes; mais ni le coton qu'on cultive dans la plaine qu'arrose le Calycadnus, ni l'olivier qui croît spontanément au sud du Taurus, ne pourraient

venir à Caraman : le sol y est trop élevé, et le froid trop vif pour ces végétaux. Nous séjournâmes le 25, et nous partîmes le 26 pour nous rendre à Koniéh.

Après quatre heures de marche dans une belle et large vallée, nous dépassâmes la montagne au pied de laquelle sont les ruines de Larenda, qui était à notre droite, et celle que nous avions à gauche, et nous nous trouvâmes dans une plaine très-vaste, où nous fûmes surpris de ne voir aucune sorte de culture. Nous nous arrêtâmes, après neuf heures de marche, sous les arches d'un pont, où nous passâmes la nuit.

La rivière sur laquelle ce pont est bâti, n'avait presque pas d'eau; mais elle en reçoit, nous dit-on, beaucoup en hiver : elle va se rendre au lac qui se trouve à l'orient de Koniéh.

Le 27, nous marchâmes huit heures dans la même plaine, et nous arrivâmes à Koniéh.

Cette ville est située au 37e. degré 52 minutes de latitude, suivant les observations de M. Niébuhr (1); elle est dans une plaine très-étendue, et de la plus grande fertilité, à l'orient d'une montagne qui lui fournit de l'eau en abondance. On voit, à une lieue de ses murs, un lac peu étendu, qui est entretenu par les eaux superflues de la ville, et par celles de la petite rivière que nous avons fait remarquer en venant de Caraman.

Koniéh portait autrefois le nom d'*Iconium ;* elle fut une des plus riches et des plus considérables de la Lycaonie, province de la Cappadoce. On ignore l'époque où elle passa au pouvoir des Sarrasins, et comment elle fut ensuite le chef-lieu d'un État indépendant : on sait qu'Alaeddin y régnait lorsque Togrul, fils de Suleyman-Chah et père d'Othman, premier empereur des Turcs, lui envoya une ambassade pour lui demander quelque place, dans ses États, où il pût s'établir avec les cinquante mille familles que

(1) Ce célèbre voyageur a envoyé il y a quelque tems, à M. Barbié du Bocage, les latitudes par lui observées des villes d'Erecli, de Koniéh, de Cara-Hissar, de Kutayéh, de Brousse et de Mundania, que M. Barbié du Bocage a bien voulu nous communiquer.

son

son père avait amenées des contrées situées à l'orient de la Caspienne.

A la mort d'Alaeddin, la ville et les provinces qui en dépendaient, passèrent au pouvoir d'Othman, qui prit le titre de sultan, tandis qu'il n'avait eu jusqu'alors que celui de séraskier ou général des troupes d'Alaëddin. Cette ville n'a pas cessé depuis lors d'être au pouvoir des Othomans : elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un pachalik, qui comprend sept sanjaks; savoir : *Koniéh*, qui est en même tems la résidence du pacha; *Nikidé, Yenischer, Kirchuri, Akshéer, Kaisariéh et Akseraï.* On y compte 113 zaïms et 513 timariots, qui forment, avec leurs gebelis, un corps de 4,600 hommes, indépendamment des janissaires et des spahis, dont le nombre est bien plus considérable.

Les remparts de cette ville, qu'on juge de construction arabe à ses tours rapprochées, et aux inscriptions en cette langue, qui s'y trouvent en divers endroits, sont en assez bon état, et d'une pierre calcaire assez dure; mais le palais des sultans, qui est dans l'intérieur, sur une petite éminence, et qui servait en même tems de forteresse, tombe en ruines; une partie même a été démolie : on voit, par ce qui est conservé, qu'il a été fort étendu, et d'une assez belle architecture.

Il ne reste de la ville grecque aucun monument qui soit debout, aucun temple, aucun édifice dont on puisse observer les ruines. On voit seulement que les remparts furent construits avec les matériaux de l'ancienne ville : ils présentent partout des inscriptions grecques, ou tronquées, ou renversées : partout on voit des pierres sculptées qu'on a retaillées ou qu'on a employées telles qu'on les trouvait; quelques-unes ont des croix simples; d'autres ont des croix doubles, semblables à celles des chevaliers de Malte. Parmi les inscriptions, les unes sont en beaux caractères, les autres sont peu lisibles, et ressemblent à celles qu'on voit dans les monumens du Bas-Empire. On y remarque aussi beaucoup de lions sculptés.

Sur la porte par laquelle nous sommes entrés vers le sud, il y a deux génies ailés, tenant à la main une bouteille, et deux sortes

de dragons ailés ; à côté de ceux-ci on voit deux lions fort grands, qui saillent beaucoup hors du mur.

Au dessus de la porte qui est au nord-est, on voit une chouette écartelée, tenant un serpent à chaque pied. Sur l'une des faces latérales, à droite, il y a une statue d'Hercule, à laquelle on a enlevé la tête. Au dessus on remarque un bas-relief antique de dix figures d'environ deux pieds de haut, dont trois de femmes et trois d'hommes nus; les quatre autres sont habillées. Les deux qui se trouvent à l'une des extrémités, représentent un homme assis, à qui une femme offre un casque. Chaque figure, hors les deux dernières, est comme encadrée et séparée par une colonne cannelée en spirale. Au dessus de ce bas-relief il y a une inscription arabe (1), surmontée de deux génies et d'un soleil au milieu. L'un de ces génies tient une coupe à la main, et l'autre tient une bouteille, qu'ils présentent au soleil. A côté de la porte, à gauche, il y a, sur le mur, quelques autres bas-reliefs. Nous y remarquâmes plus particuliérement un homme étendu sur un lit élevé, porté sur quatre pieds, et une femme debout au-devant de ce lit. Près de là nous en vîmes un autre représentant un guerrier à cheval, tenant un bouclier : il était précédé d'un aûtre guerrier à pied, ayant un casque surmonté d'un panache qui descendait jusqu'au dessous du dos.

Le séjour que nous fîmes à Konieh nous aurait permis de dessiner ces bas-reliefs, et de copier quelques inscriptions tant grecques qu'arabes ; mais nous n'osâmes pas le faire. Un Arménien qui était venu avec nous de Caraman, nous avertit de ne pas pousser trop loin notre curiosité. Il nous dit que déjà on s'informait qui nous étions : on trouvait que nous regardions les remparts avec trop d'attention, et que nous avions parcouru la citadelle avec trop de détails. Nous fûmes d'autant plus portés à suivre ces avis, que le pacha était absent, et que son lieutenant aurait pu nous inquiéter, dans l'espoir de nous arracher quelqu'argent.

Cette ville paraît avoir beaucoup souffert depuis qu'elle est entre les mains des Turcs : on y voit quelques ruines, et beaucoup de

(1) La plupart de ces inscriptions pourraient bien être persanes.

terrain qui n'est point bâti, ou dont les maisons ont disparu; mais il y a deux faubourgs, l'un au nord, et l'autre au midi, qui sont assez étendus : chaque maison y a son jardin et son champ à cultiver. La population nous a paru, d'après ce qu'on nous a dit, devoir être évaluée à douze ou quinze mille habitans. La ville seule a environ deux milles de tour.

Son territoire, quoique peu cultivé, fournit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie : on y recueille du froment et de l'orge en abondance, du lin et toutes sortes de fruits; on y élève un grand nombre de troupeaux. On fabrique, dans la ville, des maroquins jaunes très-estimés, quelques tapis semblables à ceux de Perse. Elle fait passer à Smyrne de la laine assez belle, de la laine de chevron, des noix de galle, de la gomme adragant et de la cire.

Le 30 septembre, à la pointe du jour, nous partîmes de Koniéh, accompagnés seulement de deux Turcs qui nous avaient loué des chevaux pour Cara-Hissar, et s'étaient obligés de nous y conduire en six jours; ils avaient quelques marchandises pour Smyrne.

Nous longeâmes quelque tems la montagne qui est à l'occident de la ville : elle est calcaire dans toute son étendue, et tout-à-fait dégarnie de bois : il est probable qu'on en a tiré les pierres qui ont servi à bâtir autrefois les murs et les plus beaux édifices de la ville. Trois heures après notre départ, nous quittâmes la plaine, et nous traversâmes des coteaux calcaires. Nous nous trouvâmes ensuite entre deux montagnes peu élevées. La roche avait changé de nature : le sol y était schisteux, et la pierre jaunâtre, assez dure, quartzeuse; nous y apperçumes quelques filons de quartz; nous y trouvâmes le prunier sauvage que nous avions vu en Caramanie. En avançant encore un peu, nous vîmes, sur la montagne qui se trouvait à gauche, un bois touffu qui nous parut être de très-beaux pins. Bientôt après nous arrivâmes à Hiladek, après dix heures de marche.

Une heure avant d'arriver à ce village, nous vîmes les ruines d'une ville peu étendue, que nous soupçonnâmes d'abord être celle de Laodicée, *Laodicea combusta* : elles consistaient en quelques marbres épars, quelques grosses pierres taillées, quelques restes de

murs; il y avait aussi, parmi des décombres, le corps mutilé d'un lion; mais lorsque nous fûmes à Hiladek, nous changeâmes d'opinion. Nous vîmes, tout autour de ce village, dans une assez grande étendue, beaucoup de marbres sculptés, quelques tronçons de colonnes, quelques inscriptions grecques : alors le nom de Hiladek, qui approche beaucoup de celui de Laodicée, qu'on prononce en grec Ladikié, nous porta à croire que nous étions sur les ruines de cette ville.

Ce village est très-étendu : il a, au midi et au couchant, des montagnes très-boisées qui lui fournissent de l'eau en abondance, et au nord une plaine très-fertile qui s'étend à perte de vue.

Le premier octobre, nous traversâmes, après trois heures de marche, le village de Kadeun-Khani, situé sur une hauteur, entre deux coteaux schisteux. L'eau y est abondante. Nous y remarquâmes un édifice arabe en partie ruiné, à la construction duquel on a employé des bas-reliefs antiques, des pierres ayant des inscriptions grecques, d'autres présentant une croix.

Au sortir du village, nous eûmes à notre gauche la même chaîne de montagnes boisées dont nous avons parlé. Nous marchâmes quelque tems sur un terrain inégal; nous passâmes une petite rivière sur un pont à une seule arche; nous nous détournâmes à gauche, laissant à droite des montagnes nues, peu élevées, que nous avions devant nous; nous arrivâmes à Eulguen, après avoir marché dix heures.

Ce village est situé dans une plaine fertile et arrosée. On voit au nord un lac d'une lieue d'étendue, dans lequel va se perdre la petite rivière que nous avions passée.

Le 2, nous traversâmes, avec un tems pluvieux, des coteaux peu élevés, et nous passâmes ensuite, après trois heures et demie de marche, dans un village nommé *Akeut-Khani*. Nous avions devant nous une très-belle plaine, et à gauche la même chaîne de montagnes boisées dont nous avons parlé plus haut. Nous arrivâmes le soir à Akshéer (1), après avoir marché dix heures.

---

(1) Ou ville blanche.

Cette ville, que les géographes croient avoir succédé à l'Antioche située sur les confins de la Phrygie, vers la Pisidie (*Antiochia ad Pisidiam*), est dans une position très-agréable, et sur un sol de la plus grande fertilité. Les eaux y sont abondantes et fort bonnes. La montagne qui se trouve au couchant, et dont le pied touche à la ville, est toute couverte de verdure. On voit, à l'orient, une fort belle plaine bien cultivée : nous y remarquâmes quelques villages dont nos conducteurs ne surent pas nous dire le nom.

Le lac, qu'on place mal-à-propos sous les murs d'Akshéer, s'en trouve éloigné de deux lieues, et paraît avoir environ deux lieues d'étendue.

Les objets qu'on exporte de cette ville, et qui passent à Smyrne, consistent en laine, cire, adragant et noix de galle : il y passe aussi quelques tapis assez beaux.

Le 3, nous suivîmes la montagne d'Akshéer; elle est schisteuse, de moyenne hauteur, et couverte d'arbres. Un des sommets, le plus élevé de tous, nous parut calcaire; il était moins boisé que les autres, et la roche était à nu dans une grande partie. La plaine sur laquelle nous nous trouvions, et qui s'étend beaucoup à droite, est de la plus grande fertilité. Nous vîmes, chemin faisant, plusieurs villages; nous rencontrâmes beaucoup de bestiaux; nous traversâmes un grand nombre de ruisseaux qui descendent de la montagne; ils arrosent une infinité de jardins; ils fertilisent tous les champs; ils vivifient toute la contrée. Nous n'avions pas encore vu, dans nos voyages, de pays plus beau, plus arrosé, plus riche en productions.

Nous remarquâmes tous les fruits, tous les légumes, tous les grains de l'Europe, et quelques-uns qui y sont étrangers : nous distinguâmes, dans les jardins, l'abricotier, le pêcher, le coignassier, le pommier, le poirier, le prunier, le cerisier, le noyer, l'olivier de Bohême, plusieurs espèces d'azeroliers, la vigne; nous vîmes, autour des habitations, le frêne, l'orme, le peuplier d'Italie, une espèce de saule qui ressemble de loin à l'olivier : les chemins étaient bordés de troênes, de paliures, d'epines-vinettes, de pruneliers, de poiriers sauvages; le chêne et le pin se montraient au loin sur les lieux élevés.

Nous marchâmes six heures dans ce pays enchanté, et nous nous arrêtâmes à Saaklé, village de trois ou quatre cents maisons. Les habitans y sont tous Musulmans; ils avaient un air d'aisance que nous n'avions remarqué dans aucun autre village de la Turquie.

Le 4, nous continuâmes de marcher près de la montagne qui était à notre gauche; elle fit bientôt l'arc, et se dirigea tout-à-fait au couchant. La plaine était toujours belle, toujours fertile, quoique moins cultivée. Nous avions à droite un petit lac, que nous jugeâmes à quatre ou cinq lieues de celui d'Akshéer. Après avoir marché quatre heures, nous vîmes, au pied de la montagne, un village nommé *Balouadin*. Nous le laissâmes à gauche, et nous nous avançâmes dans la plaine; elle offrait partout des pâturages abondans : c'étaient des prairies naturelles qui s'étendaient au loin. Nous marchâmes encore six heures, et nous nous arrêtâmes à Chabancoï : nous traversâmes, avant d'arriver, une petite rivière ou plutôt un ruisseau qui va, nous dit-on, se jeter dans le lac de Saaklé.

Nous eûmes de la pluie presque toute la journée, et un chemin très-boueux. Le sol était argileux, au point que nos chevaux glissaient à chaque instant : notre marche en fut au moins ralentie d'une heure.

Le 5, nous marchâmes cinq heures dans la même plaine, et avec le même tems. Nous vîmes quelques villages au pied de la montagne qui se trouvait à notre gauche, et de laquelle nous nous étions un peu éloignés. Nous repassâmes la petite rivière de la veille sur un pont de pierres : nous y remarquâmes un tronçon de colonne portant une inscription latine que nous ne pûmes lire, parce que la pluie étant très-forte dans ce moment, nous étions pressés d'arriver. Nous nous rapprochâmes de la montagne, et nous entrâmes bientôt dans Cara-Hissar : nous allâmes loger dans un caravanserai beaucoup plus vaste et en meilleur état qu'ils ne le sont ordinairement en Turquie.

CHAPITRE XXV.

Description de Cara-Hissar. Culture de l'opium. Départ. Séjour à Kutayéh. Route par Nicée, Hersek et le golfe de Nicomédie. Aventure tragique à Hersek. Continuation de la route par Guébezéh et Scutari, jusqu'à Constantinople.

DANVILLE a placé Cara-Hissar, sur sa carte, beaucoup trop à l'occident, parce qu'il l'a prise pour l'Apamée Cibotos de la Phrygie, que l'on sait avoir été située sur le Marsyas, un peu au dessus de l'endroit où il se jette dans le Méandre. Ce célèbre géographe n'eût pas commis cette erreur s'il avait su qu'il n'y a à Cara-Hissar qu'un ruisseau qui passe à quelque distance de la ville, et qui va se jeter dans le lac voisin de Saaklé.

Nous ferons observer à ce sujet, que toutes les eaux de ces contrées ne parviennent point à la mer, et ne prennent pas non plus leur direction vers l'occident. Depuis Caraman jusqu'à Cara-Hissar, toutes celles que nous avons vues, étaient employées à l'arrosement des terres, ou allaient se perdre dans les lacs que nous avons fait remarquer. Le sol sur tout cet espace se soutient à la même hauteur, et est bordé de montagnes qui empêchent les eaux de s'écouler. Ce n'est qu'au sud du Taurus ou de la dernière montagne que nous avons traversée en venant de Celindro à Caraman, et à l'occident de celles que nous avons toujours eues à gauche, qu'il baisse insensiblement jusqu'à la mer, et qu'il permet aux eaux de s'y rendre.

Pockoke s'est également trompé pour la position de cette ville ou pour celle d'Akshéer, puisqu'il dit que cette dernière est à trente milles est-nord-est de l'autre. Nous avons estimé Cara-Hissar à soixante milles ouest-nord-ouest d'Akshéer, à quinze milles ouest

de Balouadin, et à cinquante milles est-sud-est de Kutayéh. M. Niébuhr la place avec raison au 38e. degré 46 min. de latitude.

Elle a environ trois milles de circuit : on y compte dix mille maisons, et à peu près soixante mille habitans. Elle est en amphithéâtre au bas et à l'orient d'une montagne volcanique qui nous a paru faire suite à celle d'Akshéer : les eaux y sont abondantes et fort bonnes.

Cara-Hissar pouvait passer pour une place forte lorsqu'on ne connaissait ni la bombe ni le canon; elle était entourée de bons remparts, et défendue par un château isolé, auquel il est bien difficile d'atteindre : il est au nord, sur un rocher volcanique qui s'élève en pyramide à une hauteur prodigieuse. C'est la couleur de ce rocher, la position du château et la culture en grand du pavot, qui ont fait donner par les Turcs, à cette ville, le nom d'*Afium-Cara-Hissar* ou *Château noir de l'opium*.

Cette ville dépendait autrefois du pacha de Kutayéh, et n'avait qu'un sanjak-bey; elle a aujourd'hui un pacha à deux queues, et elle est le chef-lieu d'une province peu étendue, mais bien importante par ses productions et son commerce; elle sert d'entrepôt à toutes les denrées de la contrée, et elle est très-fréquentée par les caravanes qui se rendent de la Syrie ou de l'intérieur de l'Asie à Smyrne et à Constantinople : l'industrie d'ailleurs y a pris, depuis quelques années, beaucoup d'activité. On y fabrique des tapis, quelques étoffes, et surtout des armes à feu, des sabres courts, nommés *yatagans*; des brides, des étriers, des selles et autres objets. On tire de Smyrne le fer et l'acier qu'on y emploie. Le territoire fournit beaucoup de laine, un peu de cire et une très-grande quantité d'opium.

On sait que l'opium est le suc qui découle par incision des têtes du pavot blanc ou pavot somnifère, qui est originaire des contrées un peu chaudes de l'Orient. La culture de cette plante, introduite depuis long-tems en Europe à cause des semences, qui donnent une huile douce et fort bonne à manger, se fait en grand à Cara-Hissar, dans la seule vue d'en obtenir l'opium. Les chaleurs de l'été, bien plus fortes, bien plus prolongées et bien plus égales dans

ce

ce pays que dans les contrées de l'Europe où l'on cultive la même plante, permettent au suc propre de s'élaborer davantage, et de se convertir en une substance qu'on n'a pu jusqu'à présent obtenir dans nos climats tempérés. Les essais qu'on a faits au midi de la France n'ont pas réussi, ou n'ont donné qu'un opium bien inférieur à celui de l'Orient. Voici comme on procède à Cara-Hissar.

On sème en octobre, dans les jardins qui sont autour de la ville, les semences de pavot sur la même terre qui vient de produire des aubergines, des ketmies, des melons, des courges, des concombres, des pastèques, du maïs et la plupart de nos plantes potagères. Après avoir arraché ces plantes, on se contente de donner un labour à la bêche, et d'unir bien la terre : on sème après cela, et on passe légérement le ratissoir afin de ne pas trop enfoncer la semence. Cette opération a ordinairement lieu après les premières pluies d'automne, qui tombent assez réguliérement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. Si les pluies tardent un peu ou ne sont pas suffisantes, on arrose le terrain avant de le bêcher.

La plante lève et prend de l'accroissement avant les froids, qui ne sont un peu vifs qu'à la fin de décembre, en janvier et en février. Tous les plants sont enlevés avec précaution dans le mois de mars, et transportés sur un autre champ plus étendu, qu'on a préparé par trois labours à la charrue : le premier, après la récolte de l'orge ou du froment; le second, durant l'hiver, mais plus ordinairement quinze jours après les premières pluies d'automne, et le troisième à la fin de l'hiver. A la suite de celui-ci on brise les mottes, et on forme des rigoles afin de pouvoir introduire l'eau au moins une fois par semaine. Les plants sont mis dans la rigole à vingt pouces de distance l'un de l'autre, dans un sens, et à deux pieds dans l'autre : on repique avec soin ceux qui périssent; on sarcle une fois, et plus ordinairement deux fois, afin de détruire les herbes qui ont pu venir naturellement. En juillet on commence à faire deux ou trois petites incisions transversales, peu profondes, aux têtes de pavot les plus avancées, et on continue jusqu'à la fin de l'été ou jusqu'à ce que toutes les têtes soient parvenues à maturité : il en sort un suc laiteux, qui brunit et prend bientôt de la consistance :

deux jours suffisent pour qu'il puisse être enlevé. C'est l'opium brut du commerce. A mesure qu'on le recueille, on fait de nouvelles incisions; il en découle un nouveau suc moins bon que le premier. Quelques personnes mettent l'autre à part, et en forment un opium plus beau, plus estimé, plus cher que le second; mais en général on mêle le tout : on en forme de petits gâteaux qu'on envoie à Smyrne, à Constantinople, à Alep et dans presque toutes les villes de la Turquie.

L'opium de Cara-Hissar n'est pas aussi recherché que celui des contrées plus chaudes et plus orientales; il ne vaut pas celui de la Perse méridionale et celui de l'Indoustan. Ce qui contribue peut-être encore plus à le déprécier, c'est qu'on le frelate assez souvent avec du miel et de la farine d'orge et de froment. Cette fraude est pourtant assez aisée à reconnaître : l'opium pur, encore frais, est visqueux, tenace et assez dur; un peu ancien, il est dur et luisant. Les négocians de Smyrne, qui en font passer une assez grande quantité en Europe, ne manquent pas de couper ou de casser les gâteaux qu'on leur présente à acheter; ils rejettent comme suspect l'opium récent, qui se sépare trop facilement, et celui qui, au bout de quelques mois, est encore un peu mou.

Les graines de pavot qu'on ne destine pas à être semées, servent à nourrir la volaille, et la plante sèche sert à chauffer les habitans durant l'hiver. On n'extrait jamais de l'huile de ces graines; on préfère dans ce pays, comme dans tout l'Orient, manger celle de sésame.

Nous partîmes de Cara-Hissar le 8 octobre, et vînmes passer au pied du rocher sur lequel est bâti le château. Au nord de ce rocher il y en a deux autres de même nature et de même forme, mais beaucoup moins élevés. A un demi-quart de lieue de la ville, nous passâmes pour la troisième fois la petite rivière que nous avons dit aller se jeter dans le lac de Saaklé. Nous marchâmes quelque tems en plaine; nous traversâmes des collines d'abord volcaniques, ensuite schisteuses, où croissaient le genévrier à feuilles de cyprès, les deux pins élancés de la Caramanie, le petit chêne qui fournit la galle du commerce, l'astragale qui donne la gomme adragant;

nous descendîmes ensuite dans une plaine inégale, inculte, et nous arrivâmes, après avoir marché cinq heures, à un mauvais village nommé *Heyret*, où nous passâmes la nuit.

Le 9, nous marchâmes encore quatre heures dans la même plaine; nous passâmes à côté d'un village assez considérable, nommé *Altun-Tasch* ou *Pierre d'or;* nous traversâmes bientôt après une montagne schisteuse, et nous nous trouvâmes ensuite dans une petite plaine qui nous conduisit entre deux montagnes schisteuses, couvertes de chênes à galles : le genévrier à feuilles de cyprès couronnait toutes les cimes. Nous arrivâmes, après huit heures de marche, à un mauvais village nommé *Daoular.*

Notre route, pendant ces deux jours, fut vers le nord-ouest.

Le 10, un brouillard fort épais nous empêcha de distinguer au loin les objets. Le terrain sur lequel nous marchions, était inégal, en pente, assez bien boisé de tous les côtés. Nous y apperçûmes entr'autres les deux beaux pins de la Caramanie, le poirier sauvage, le prunier sauvage, le prunelier, le cornouiller, l'églantier, l'épine-vinette. Au bout de deux heures, le brouillard se dissipa peu à peu, et l'horizon se découvrit devant nous. Le chemin allait toujours en pente.

Après avoir marché quatre heures et demie, nous passâmes une petite rivière nommée *Pursak*, sur un pont bas, à plusieurs arches; elle se dirige au nord, passe à quelque distance de Kutayéh, va de là à Eski-Shéer, et se jette un peu plus loin dans le Sangaris. Nous fîmes encore une lieue et demie, et nous entrâmes à Kutayéh par un chemin assez beau, orné de plusieurs fontaines que l'on y a construites pour la commodité des voyageurs.

Cette ville est très-grande, très-peuplée, très-commerçante, très-riche, et l'une des plus considérables de l'Asie mineure : on y compte de huit à neuf mille maisons turques, mille arméniennes, et environ cent grecques; elle est située en pente, au bas d'une montagne peu élevée, au 39e. degré 25 minutes de latitude, suivant l'observation de M. Niébuhr. Ses maisons, quoique bâties en terre, ressemblent beaucoup à celles de Constantinople; elles sont plus élevées, plus élégantes, plus commodes que celles de Koniéh

et de Cara-Hissar. Le toit n'est pas en terrasse, mais couvert d'une tuile creuse, semblable à celle qu'on emploie dans le midi de la France. Les rues sont étroites, et servent de ruisseaux : il passe continuellement, dans quelques-unes, de l'eau bourbeuse, et chargée de beaucoup d'immondices. On a pratiqué de chaque côté, pour les gens à pied, un trottoir assez élevé, mais peu large; ceux à cheval passent au milieu de la rue, et marchent lentement pour ne pas éclabousser les piétons. L'eau est très-abondante à Kutayéh, et fort bonne à boire. J'ai vu peu de pays où il y ait autant de fontaines : on y voit aussi plusieurs besesteins, plusieurs caravanserais, et un grand nombre de mosquées assez belles.

Une partie de la ville est bâtie sur un monticule isolé, autour d'un château qui tombe en ruines; elle est entourée, comme l'autre, d'un vieux mur qu'on néglige de réparer. Autrefois il n'y avait que les gens de guerre préposés à la garde du château, qui dussent loger dans cette enceinte; il y a aujourd'hui des Turcs de tous les états : on observe seulement de ne pas y laisser habiter des Arméniens et des Grecs.

Kutayéh est la capitale d'une province fort étendue, et le siége d'un pacha de premier rang, ayant le titre de beyler-bey de Natolie, et la prééminence sur tous les pachas d'Asie.

Le territoire de cette ville est un des plus beaux, des plus arrosés et des plus fertiles de l'Asie mineure; il produit en abondance du froment, de l'orge, des grains, des fruits, des légumes. Nous y avons mangé des raisins excellens, des pastèques, des grenades, des noix, des poires, des pommes, des châtaignes fort bonnes. On recueille aux environs beaucoup de noix de galle : on y a de la cire; on y élève beaucoup de troupeaux qui donnent une laine assez fine. On y trouve une pierre blanche fort tendre, dont on fait des noix de pipes que l'on taille seulement, et qu'on ne passe pas au feu; elles durent autant et même plus que celles faites avec une terre cuite.

Le sol baisse depuis la montagne que nous avons traversée le 9; ce qui rend la température de Kutayéh pour le moins aussi douce que celle d'Akshéer, de Koniéh et de Caraman : il y neige, ainsi que dans tout l'intérieur de l'Asie mineure, en janvier et en février;

mais l'hiver y est assez court. Les chaleurs de l'été n'y sont pas plus fortes qu'à Constantinople, parce que l'air y est rafraîchi par le vent de nord, qui souffle chaque jour de la Mer-Noire.

Depuis Caraman les chemins sont beaux, et permettent d'un village à l'autre, et des champs aux villes, le transport des denrées par le moyen de chariots traînés par des bœufs ou par des buffles : ceux-ci sont assez beaux; mais les bœufs sont en général fort petits. Le transport des marchandises se fait par des chevaux, des mulets, des ânes, et par les deux espèces de chameaux qu'on tire, l'une de la Syrie, et l'autre du nord de la Perse. Les chevaux, les mulets et les ânes sont aussi beaux, aussi bons, aussi forts que ceux de Smyrne et de Constantinople.

Nous ne restâmes qu'un jour à Kutayéh; nous changeâmes de chevaux et de conducteurs, et nous partîmes le 12. La plaine se prolonge à plus d'une lieue. On trouve ensuite diverses collines, les unes calcaires, crétacées; les autres quartzeuses : il y a sur celles-ci du beau jaspe sanguin, et on voit sur celles qui sont crétacées, beaucoup de silex ou pierres à fusil. Au nord se présentent des montagnes couvertes de bois. La morine (*morina persica*) est fort commune dans cette contrée, ainsi que le poirier à feuilles cotoneuses.

Nous fîmes ce jour-là huit lieues en nous dirigeant un peu plus au nord que les jours précédens. Nous passâmes la nuit à *Cazaliaoub*.

Ce village ne ressemble point à ceux qui s'étaient trouvés jusqu'alors sur notre route. Au lieu d'être bâti en terre comme les autres, et avoir les maisons contiguës et couvertes en chaume, en roseaux ou en joncs, il les a toutes isolées et entiérement construites en bois de pin. Les murs sont formés de poutres qu'on ne s'est pas même donné la peine d'équarrir ni d'écorcer; elles sont placées les unes sur les autres, et fixées à leurs extrémités par une entaille et une forte cheville de bois de chêne. On met ordinairement entre chaque poutre, pour boucher tous les vides, de la terre et des pierres liées ensemble; mais on néglige assez souvent de prendre cette précaution. Le toit est en planches : une poutre

placée vers le bord, et fixée au moyen de fortes chevilles, empêche que le vent ne soulève les planches et ne les emporte. Ce qui a sans doute donné lieu à cette manière de se loger, c'est que le bois est excessivement commun dans ces contrées, et qu'il ne faut pas un mois de travail à un homme pour mettre à couvert sa famille et ses bestiaux.

Le 13, nous traversâmes les montagnes que nous avions devant nous; elles sont schisteuses, quartzeuses, micacées, et couvertes de superbes pins. Nous y en remarquâmes un très-droit, très-élancé, à cônes très-petits : c'était le quatrième que nous voyions depuis notre départ de Celindro ; il était plus rare que les autres. Le ciste à feuilles de laurier était très-abondant en quelques endroits. La dernière montagne que nous descendîmes, était calcaire; elle nous conduisit à un village assez grand, nommé *Doumani-Tchougourgea*.

Nous fîmes ce jour-là cinq lieues en nous dirigeant presqu'au nord. *Taochanli*, qu'on voit marqué sur la carte de Danville, etait à huit lieues de nous vers l'est, et la montagne nommée *Toumangi-Daag*, à une lieue au nord.

Les maisons du village où nous couchâmes, ressemblaient à celles de Cazaliaoub : on en voyait pourtant quelques-unes en terre.

Le 14, nous escaladâmes la montagne durant la nuit; elle nous parut très-boisée. Parvenus au sommet à la pointe du jour, nous nous trouvâmes dans une épaisse forêt de hêtres; ils étaient très-gros, très-serrés, très-élancés. Pendant plus de deux heures nous ne vîmes que cet arbre; il nous étonna par la longueur et par la grosseur de sa tige : il nous parut avoir plus de cent pieds de haut, et environ trois pieds de diamètre. A mesure que nous descendîmes, le hêtre disparut, et fit place à des sapins, à des pins, des châtaigniers, des charmes, des chênes, des noisetiers, des bouleaux, des tilleuls : vinrent ensuite le prunier, diverses espèces d'azeroliers, de néfliers, d'aube-épines. Plus bas nous remarquâmes le troêne, le cornouiller commun, le cornouiller sanguin, l'érable de Montpellier, le lierre, l'azalée pontique, le fragon piquant et le fragon à grappes ou laurier alexandrin, les deux belles espèces de millepertuis

(*androsaemum* et *olympicum*), plusieurs cistes, la lauréole du Levant (*daphne pontica*). Au bas de la montagne croissaient le platane oriental, l'orme, le frêne, et dans les haies la vigne, la clématite, la salsepareille, la douce-amère, le houblon, la ronce, etc.

Toute la montagne est schisteuse, quartzeuse et granitique, et partout elle est couverte de verdure. Sa hauteur est beaucoup moins considérable que l'Olympe, dont elle est une suite. Le sol, à sa partie méridionale, nous a paru beaucoup plus élevé qu'à celle du nord. Nous n'avons mis que quatre heures du village où nous avions couché, au sommet, et il nous en a fallu cinq pour la descendre. En la quittant, nous entrâmes dans un fort joli vallon, qui s'élargit peu à peu, et nous conduisit dans une plaine bien cultivée et fort peuplée; elle est arrosée par une petite rivière qui prend son cours au nord, et va se jeter dans le Sangaris. Nous logeâmes au milieu de cette plaine, après dix heures de marche, dans le village d'*Alibekeur*. La petite ville d'Yarissar était à une lieue de nous vers l'orient, et celle d'Ainéh-Ghul à cinq ou six vers l'occident. Brousse n'était alors qu'à neuf lieues de nous.

Le 15, nous marchâmes encore une demi-heure dans la plaine, jusqu'à un petit village dépendant d'Ainéh-Ghul. Nous traversâmes des coteaux et des collines calcaires, sur lesquels nous remarquâmes le térébinthe, le micocoulier, l'orme, le frêne fleuri ou frêne à manne, plusieurs chênes, le cornouiller, l'arbousier, l'andrachné, le genêt d'Espagne, quelques pieds de storax, le laurier commun. Nous arrivâmes à Yenishéer après six heures de marche.

Yenishéer est une petite ville peuplée de Turcs et de Grecs; elle est dans une plaine arrosée par une petite rivière qui vient d'un lac que nous avions apperçu à notre gauche : sa principale culture consiste en mûriers et en coton. Les coteaux d'alentour sont couverts de vignobles.

Nous ne nous arrêtâmes qu'un quart-d'heure à Yenishéer; nous marchâmes encore deux heures et demie sur des collines schisteuses assez élevées, et nous vînmes passer la nuit à *Bambougeuk*, petit village peuplé de Grecs et de Turcs.

Le 16, nous nous rendîmes dans deux heures à Nicée.

Nous fîmes arrêter nos conducteurs pour jeter un coup-d'œil sur cette ville, la première de la Bithynie, suivant Strabon, l'une des plus belles, des plus populeuses, des plus commerçantes de l'Asie mineure sous les empereurs d'Orient, célèbre parmi les Chrétiens par les deux conciles qui s'y tinrent, le premier en 325 contre les Arriens, le second en 787 contre les Iconoclastes ou briseurs d'images. Nous fûmes bien surpris, en y entrant, de ne plus trouver qu'une misérable bourgade, dont la population ne peut pas être évaluée à plus de trois mille ames. Le palais des Lascaris, les temples des Grecs et des Romains, les églises des Chrétiens, les mosquées des Turcs, tout a disparu. On ne voit aujourd'hui que quelques rues sales et étroites, et sept ou huit cents maisons de terre parmi des ruines informes et des décombres souvent remués.

Les remparts, en partie écroulés, paraissent avoir été reconstruits ou réparés plusieurs fois avec des matériaux plus anciens : on y a fait servir des marbres sculptés, des restes de corniches, des pièces d'entablement. Les tours y sont de forme carrée, et aussi rapprochées que dans les villes arabes. Nous en vîmes quelques-unes en pierres, plusieurs en briques séparées les unes des autres par un large mortier; d'autres avaient des rangées alternes de briques et de pierres. Nous observâmes dans quelques-unes, qu'on avait réparé les brêches avec du moëlon.

Il nous a paru que ces remparts se prolongeaient dans le lac Ascanius, car nous avons vu aux deux extrémités les restes d'un mur très-épais, qui partait du rempart et allait se perdre dans l'eau.

Nicée passa en 1330 au pouvoir des Othomans. Orchan, deuxième empereur des Turcs, déjà maître de Pruse, de Nicomédie, de presque toute la Bithynie, vint mettre, en 1330, le siége devant Nicée. Les habitans se défendirent avec courage; ils éprouvèrent, pendant un siége de vingt mois, tous les maux de la guerre, de la peste et de la famine, et ne se rendirent qu'après avoir épuisé tout moyen de défense. Andronic Paléologue, qui régnait à Constantinople, avait fait quelques efforts pour les secourir; il avait rassemblé ses troupes et avait marché contre Orchan; mais il avait été battu, et obligé

obligé de s'enfermer avec les débris de son armée dans Philocrine (1), place forte sur les bords de la Propontide, à l'entrée du golfe de Nicomédie.

Cette ville porte aujourd'hui le nom de *Isnik* (εἰς Νίκε); elle est située en plaine sur le bord oriental du lac Ascanius, au 40e. degré 26 min. de latitude, et au 27e. degré 30 min. de longitude.

Le lac, dont l'étendue d'orient en occident est d'environ neuf milles, et dont la plus grande largeur du nord au midi est à peu près de quatre, reçoit toutes les eaux qui descendent des montagnes voisines dans la plaine. Après en avoir perdu une partie par l'évaporation, il se décharge du surplus dans le golfe de Mundania par la petite rivière nommée *Hylas*, dont nous avons parlé tome I, page 222; elles sont douces, et le lac est séparé du golfe par une bande de terre peu élevée, de trois ou quatre lieues d'épaisseur.

La plaine de Nicée n'a pas deux lieues de largeur; elle est bornée au nord et au midi par des collines fort hautes et bien boisées, mais elle s'étend à l'orient au-delà du Sangaris; elle est bien arrosée et de la plus grande fertilité : on y cultive le coton, le tabac, le sésame; on y sème de l'orge et du froment; on y voit beaucoup de fruits, qui passent presque tous à Constantinople. L'olivier y est beau et très-abondant; il est placé vers le bas des collines.

Nous ne fîmes pas attendre long-tems nos conducteurs; nous remontâmes à cheval à neuf heures du matin; nous passâmes entre le lac et les murs de la ville; nous traversâmes des collines d'abord calcaires, ensuite quartzeuses et schisteuses, puis redevenues calcaires et encore une fois schisteuses, et nous arrivâmes à quatre heures du soir à un village grec nommé *Keusdevrouandi*, situé dans un vallon fort agréable.

Les habitans étaient tous occupés à faire leurs vendanges. Le raisin était mûr depuis long-tems; mais on le cueille tard, parce qu'on en fait du raisiné. Le suc exprimé est mis sur-le-champ à bouillir avec des melons, des courges, des pastèques, des coings et autres fruits, jusqu'à consistance de miel, et versé dans des pots de

(1) *Histoire des Turcs*, par Chalcondile, tome I, pag. 12.

terre bien vernissés : on l'envoie presque tout à Constantinople. Le peu de vin qu'on fait dans ce village est tout converti en eau-de-vie.

Nous y avons goûté des pommes sauvages qu'on venait de cueillir dans les bois ; elles étaient de la grosseur d'une petite pomme d'api, et avaient un goût aigre et acerbe, qui ne permettait pas de les manger.

A mesure que nous nous approchions de la capitale, les denrées renchérissaient : il y en avait plusieurs qui valaient, dans ce village, deux fois plus que dans l'intérieur de l'Asie mineure. Le pain, la viande de boucherie, le riz, les légumes, y avaient au moins doublé de prix. Les fruits, la volaille, les œufs, y étaient vendus trois fois plus cher.

Le 17, après six heures de marche par une pente douce, et en suivant presque toujours un ruisseau, nous arrivâmes à Hersek, petite ville située à un quart de lieue du golfe de Nicomédie.

La langue de terre, nommée *Glossa* par les Grecs, qui s'avance dans le golfe vers le milieu de sa partie méridionale, est basse, et paraît formée par les terres et les sables que le ruisseau charrie lorsqu'il est grossi par les pluies.

L'endroit où l'on s'embarque pour traverser le golfe, se trouve à l'orient de cette langue. Le capitan-pacha y entretient, à cet effet, cinq ou six bateaux et une vingtaine de galiondjis. Cette route est très-fréquentée : c'est la seule qu'on prend lorsqu'on va par terre de Brousse à Constantinople ; c'est aussi celle de Kutayéh, d'Eski-Shéer, de Cara-Hissar, de Koniéh, d'Erecli, de la Syrie et de Chypre, à moins qu'on ne passe par Nicomédie ; ce qui alonge la route d'une demi-journée.

Après nous être reposés une heure à Hersek, nous allâmes vers les bateaux : il y en avait trois prêts à partir. Ils portent deux voiles carrées, et ne sont pontés qu'aux deux extrémités ; ils sont du reste assez grands pour que douze ou quinze cavaliers puissent facilement y trouver place.

En nous approchant, nous vîmes, sur le môle, un grand nombre de Turcs qui tous voulaient s'embarquer ; avec leurs chevaux et

leurs effets, sur le bateau qui déployait ses voiles : les deux autres pourtant devaient partir immédiatement après. Le tems était beau, et le vent favorable : il soufflait légérement de l'ouest, et il n'y avait pas à craindre qu'il changeât de toute la journée. Si l'on se fût entendu, un quart-d'heure eût suffi pour que tout le monde se trouvât placé. Le second bateau eût parti quelques minutes après le premier; le troisième l'eût bientôt suivi; ils étaient plus que suffisans pour nous tous recevoir. L'entêtement de quelques voyageurs et la brutalité des galiondjis furent cause que nous demeurâmes près de deux heures sur le rivage, et que nous y fûmes témoins d'une scène extrêmement affligeante.

Il s'éleva une querelle entre les galiondjis du premier bateau et quelques voyageurs, au sujet des effets qui avaient été déplacés, et qu'on ne retrouvait pas. Le premier bateau était trop plein ; il fallait l'alléger, et passer ces effets dans le second bateau où plusieurs voyageurs avaient enfin consenti à entrer. On cria peu, les Turcs ne sont pas querelleurs ; mais on agit avec la férocité qui caractérise ce peuple encore barbare. Un jeune galiondji, qui se trouvait dans le troisième bateau, et qui jusqu'alors n'avait pris aucune part à la dispute, en sortit tout à coup, s'élança au milieu des voyageurs le yatagan à la main, en blessa un à la cuisse, et provoqua au combat tous les autres.

Celui qui venait d'être blessé, était un homme de soixante-dix ans. Le fils, qui n'en avait pas vingt, et qui se trouvait pour lors à quelques pas de là, ne vit pas plutôt couler le sang de son père, qu'il tira aussi son yatagan, et se précipita sur le galiondji pour le frapper; mais il manqua son coup, et fut blessé lui-même légérement au bras.

Les autres galiondjis, qui craignirent sans doute que leur camarade ne fût atteint à son tour par le fer de ces deux hommes justement irrités, se jetèrent aussitôt sur eux, et les désarmèrent. Cette conduite eût été sage, et eût mis fin à la querelle s'ils avaient en même tems désarmé celui d'entr'eux qui s'était déjà rendu coupable d'un crime capital, et s'ils l'avaient fait rentrer dans son bateau; mais bien loin de là, ils le protégèrent, et parurent prêts à le défendre contre quiconque oserait l'attaquer.

Les deux voyageurs, dont l'indignation et la colère allaient toujours croissant, ne furent pas plutôt débarrassés de leurs mains, qu'ils cherchèrent des armes de toutes parts. L'un (c'était le père) arracha un yatagan de la ceinture d'un autre voyageur, et sans réfléchir au danger auquel il s'exposait, il chercha à tirer vengeance de l'outrage qu'on lui avait fait. Mais comment lutter, à son âge, contre un homme jeune et vigoureux, soutenu par quinze ou vingt amis aussi forts, aussi adroits les uns que les autres : chaque fois qu'il voulut frapper, il reçut lui-même un nouveau coup.

Pendant ce tems le fils s'empara du fusil que portait ordinairement notre domestique (1) : malheureusement pour celui qui le prit, et fort heureusement pour nous, il n'était pas chargé, et n'avait pas même sa baïonette. Nous étions, dans ce moment, à quelque distance de nos conducteurs et de notre bagage : nous ne nous apperçûmes de la sottise que venait de faire ce domestique, que lorsqu'il n'était plus tems de la réparer. Celui qui avait pris le fusil, fut cruellement puni de la confiance qu'il avait mise dans cette arme : il n'eut pas essayé deux ou trois fois de la tirer, que le galiondji, qui se douta bien qu'elle n'était pas chargée, la saisit d'une main, et enfonça de l'autre son yatagan dans la poitrine de ce malheureux jeune homme. Il expira, quelques minutes après, entre les bras de son père.

Qu'on se figure l'indignation, la colère, le désespoir auxquels ce vieillard fut en proie en un moment. Blessé lui-même dangereusement, il oublia qu'il avait déjà perdu la moitié de son sang ; il négligea sa propre conservation ; il ne s'occupa que de vengeance. Nous le vîmes lever les mains vers le ciel : il implorait l'assistance divine ; il appelait son fils ; il demandait le sang de son meurtrier ; il s'adressait ensuite aux assistans ; il leur montrait le cadavre qui était au milieu d'eux ; il déchirait ses habits ; il découvrait ses blessures ; il voulait mourir s'il ne pouvait le venger. Il les avait tous émus, il leur avait arraché des larmes, cependant aucun ne crut devoir s'exposer à un danger trop évident ; aucun ne fut tenté de

(1) C'était un Grec pris à Latakie.

s'armer en sa faveur : tous restèrent immobiles, les yeux fixés sur ce qui se passait.

Cette scène déchirante dura près d'un quart-d'heure ; elle se serait prolongée beaucoup plus si le vieillard, accablé de douleur et épuisé par le sang qu'il avait perdu, ne fût tombé évanoui. On le crut mort, et on l'emporta avec son fils dans le second bateau.

Le galiondji prit alors le chemin de Hersek, sans que personne songeât à troubler sa retraite.

Notre fusil avait été rendu à nos conducteurs, qui l'avaient réclamé de notre part, en expliquant comment il ne se trouvait pas entre nos mains.

Quant au domestique, il avait été se cacher parmi les roseaux et les joncs des marais voisins; il ne reparut que long-tems après, et lorsqu'il jugea que tout était tranquille.

Dès que le galiondji eut disparu, le premier bateau déploya ses voiles, et s'éloigna du rivage; le second ne tarda pas à le suivre; le troisième, dans lequel nous entrâmes, partit un quart-d'heure après. Le vent était toujours favorable : vingt-cinq minutes nous suffirent pour nous rendre à l'autre bord, le golfe n'ayant guère que trois milles à cet endroit.

Nous débarquâmes auprès d'une fontaine ombragée de superbes platanes ; elle est à quelques pas du rivage, près d'un bâtiment spacieux qu'on nous dit être un magasin. Nous nous trouvions à sept ou huit lieues de Nicomédie, et à trois ou quatre du cap Philocrini.

Nos effets ne furent pas plutôt hors du bateau, que nous remontâmes à cheval. La côte est élevée et sinueuse ; elle est calcaire, inculte, un peu boisée : le chêne vert, le chêne à galles, l'arbousier, l'andrachné, y sont abondans.

Nous marchâmes une heure et demie sur un chemin pierreux, assez mal entretenu, et nous arrivâmes à *Guébezéh* (1), petite ville assez bien bâtie, peuplée de Grecs et de Turcs. On croit qu'elle occupe la place de Lybissa, où Annibal perdit la vie.

---

(1) Other la nomme *Guegne-Bisé*, qui signifie en turc *nous sommes au large*. *Voyage en Turquie et en Perse*, tom. I, pag. 39.

Bouyouk-Hissar, ou le grand château, se trouve à un quart de lieue du chemin, à droite; il est situé sur un sol un peu élevé.

Nous apprîmes, dans le caravanserai où nous logeâmes, que le vieillard qu'on avait emporté évanoui dans le bateau, était revenu à la vie. En arrivant à Guébezéh, il avait fait transporter le cadavre de son fils chez le cadi, et s'y était rendu lui-même avec la plupart des voyageurs, pour demander justice. Le cadi avait répondu que cette affaire ne le regardait pas, qu'il fallait s'adresser au capitan-pacha, qui seul avait le droit de juger les marins qu'il employait.

Le 18, nous partîmes à la pointe du jour. Tout le terrain que nous parcourûmes, est inégal, peu élevé au dessus du niveau de la mer. La terre y est bonne et assez bien cultivée : nous y vîmes beaucoup d'arbres fruitiers, et quelques vignes plantées comme celles de Provence.

Après trois heures de marche, nous passâmes près d'un petit village nommé *Tousta*, situé au bord de la mer. La côte est très-sinueuse du cap Philocrini à Scutari. Nous dépassâmes bientôt les trois îlots que M. de Choiseul a désignés sous le nom de *Nissa*, sur sa carte des environs de Constantinople. Nous vîmes la presqu'île *Acritas*, que nous prîmes d'abord pour plusieurs îles : il y avait quelques navires à l'ancre dans le port naturel qu'elle forme à sa partie méridionale. Nous traversâmes un village grec, nommé *Pandiki*, et nous allâmes nous reposer un peu plus loin, dans un autre peuplé de Grecs et de Turcs, nommé *Kartal*. Ils sont tous les deux sur le bord de la mer, dans une anse assez profonde et assez sûre.

A quelque distance de Kartal, le terrain change de nature : il est calcaire depuis le golfe de Nicomédie jusqu'au-delà de Kartal; il devient schisteux et quartzeux de là au Bosphore.

Nous nous éloignâmes un peu de la mer, sans la perdre de vue : elle était couverte de navires qui se dirigeaient dans tous les sens. Le plus grand nombre prenait la route de Constantinople : quelques-uns paraissaient aller dans le golfe de Nicomédie, ou dans celui de Mundania; les plus gros faisaient route pour l'Hellespont. Le tems était fort beau, et le vent soufflait légérement de l'ouest.

Les îles des Princes s'offrirent long-tems à nos regards. Elles semblaient d'abord n'en former qu'une; mais à mesure que nous avancions, elles se détachaient successivement : nous appercevions à droite quelques collines ; nous avions devant nous celle de Bourgourlou, vers laquelle nous paraissions nous diriger : bientôt nous la laissâmes à droite ; nous entrâmes dans cette superbe et antique forêt de cyprès qui ombrage les tombeaux des Musulmans, et nous arrivâmes à Scutari après neuf heures de marche.

Des préposés à la douane que nous y trouvâmes, nous permirent de traverser sur-le-champ, avec l'un d'eux, le Bosphore, et de nous rendre à la douane de Constantinople, où nos effets devaient être visités comme venant du côté de l'Asie. Nous y éprouvâmes d'abord quelques difficultés, peut-être à cause de l'habit arabe que nous portions; mais à la présentation de notre firman, et à l'offre que nous fîmes d'une pièce de cent paras, on nous exempta d'une visite que les Européens redoutent toujours à cause de la peste. Nous pûmes, par ce moyen, nous rendre avant la nuit à Galata, et y débarquer nos effets.



CHAPITRE XXVI.

Départ de Constantinople. Route par l'Hellespont, la côte de Troie, Ipsera, le port Daïlo, le cap Sunium. Arrivée à Athènes; gouvernement de cette ville. Course au mont Hymette, à Marathon et au Pentelique.

NOTRE premier soin, lorsque nous fûmes un peu remis de nos fatigues, fut de réunir notre collection qui se trouvait éparse, afin d'être en état de profiter du premier bâtiment neutre qui ferait voile pour Marseille, Livourne ou Gênes. Les objets que nous avions recueillis en Égypte, à Rhodes, à Léro, avaient été déposés dans le palais de France; mais tous ceux que nous avaient fournis les environs de la Propontide et de l'Hellespont, Tenedos, Lesbos, Scio, Miconi, Delos, Naxos et Crète, se trouvaient dans la maison consulaire de Scio; et ceux de Milo, de Santorin, de Nio, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Perse et du désert de l'Arabie, venaient d'être laissés en Chypre. Nous ne pûmes les réunir tous à Constantinople que dans le mois de janvier, malgré toute l'activité qu'y apportèrent M. Vial, vice-consul à Scio (1), et M. Henri Mure, consul à Larnaca (2).

La mort de notre ambassadeur Aubert-du-Bayet, survenue au moment où il avait formé le projet de nous faire passer à Athènes sur une frégate française (*la Brune*), et de nous faire rendre de là à Corfou ou à Ancône, en nous privant d'un moyen que nous regardions comme sûr de sauver nos collections, nous jeta dans une incertitude dont nous ne crûmes pouvoir sortir qu'en faisant demander à l'ambassadeur d'Angleterre, par M. Carra-Saint-Cyr,

(1) Il avait remplacé M. Digeon, mort depuis plus d'un an.

(2) Il y était arrivé peu de tems avant nous.

secrétaire

secrétaire de légation, et remplaçant pour lors M. Aubert-du-Bayet, un passe-port ou sauf-conduit pour nous et pour le fruit de nos recherches. Un ambassadeur français n'aurait certainement pas balancé à l'accorder à des Anglais : M. Smith crut devoir le refuser. Ce refus nous surprit d'autant plus, que nous ne le demandions que pour nous embarquer sur un navire neutre. Ne voyant pas d'autre motif, dans la conduite de cet agent, que celui de se conformer aux intentions que le gouvernement anglais manifestait alors de faire à tous les Français une guerre à mort, nous dûmes nous tenir sur nos gardes, et prendre toutes les précautions que la prudence exigeait.

Nous fûmes plusieurs fois sur le point de laisser au palais de France nos collections, et de revenir en France par l'Allemagne; mais nous ne pûmes jamais nous résoudre à nous séparer des objets qui nous avaient tant coûté de travaux à acquérir, et tant donné de peine à conserver.

Cependant il fallait se résoudre à quitter l'Empire othoman d'une manière ou d'une autre. La saison des orages était déjà passée; l'Archipel ne pouvait avoir attiré des corsaires anglais; l'Adriatique ne voyait flotter alors que le pavillon tricolore. Nous dûmes nous flatter que nous arriverions sains et saufs à Corfou, en faisant le tour de la Morée ou en traversant l'isthme de Corinthe.

Dans cet espoir, nous frétâmes un petit navire turc pour Coron, avec la clause expresse que nous passerions quelques jours à Athènes; que nous séjournerions, sur la route, partout où nous voudrions; qu'il n'y aurait aucune marchandise à bord, ni aucun autre passager que ceux que nous désignerions. Cette précaution était nécessaire, parce que la peste faisait pour lors beaucoup de ravages à Constantinople.

Plusieurs Français, pressés comme nous de retourner dans leur patrie, voulurent être du voyage; ce qui nous fut d'autant plus agréable, que nous étions liés d'amitié avec quelques-uns d'entr'eux.

Le navire ayant été bien lavé, bien parfumé, vint mouiller à Galata le 30 mai 1798, à la pointe du jour, et à trois heures du soir il déploya ses voiles et fit route pour l'Hellespont.

Le vent était au nord, et le tems assez beau. Avant le coucher du soleil, nous distinguâmes très-bien l'île de Marmara, vers laquelle nous paraissions nous diriger. La nuit le vent tomba presque tout-à-fait, et la mer fut très-calme : au jour, le navire se trouva à l'occident de l'île; il avait fait près de dix lieues, plus par l'effet du courant que par celui du vent. Au lever du soleil, le ciel se couvrit peu à peu de nuages, et le vent souffla faiblement du nord-nord-est : à midi nous étions près de Gallipoli, et à six heures du soir nous jetâmes l'ancre devant la ville des Dardanelles.

Un Français qui y était établi, ne nous eut pas plutôt apperçu, qu'il vint nous donner avis que la peste s'était montrée dans la ville d'une manière effrayante; que la plupart des habitans avaient fui et s'étaient réfugiés, les uns à Mayta, les autres dans l'intérieur des terres; que le consul français s'était isolé, et qu'il y avait du danger pour nous de descendre à terre. Nous exigeâmes dès-lors de notre capitaine, qu'il empêchât son équipage de quitter le bord; nous obtînmes du douanier, moyennant un présent, que le navire ne fût pas visité; nous nous rendîmes chez le consul pour le saluer et prendre ses commissions, et le premier juin après midi nous continuâmes notre route, le vent étant au nord-nord-est et assez frais.

Dans moins de trois heures nous sortîmes du canal, et doublâmes le cap Sigée : nous longeâmes la côte, et mouillâmes, à cinq heures du soir, au-delà du cap de Troie, par quatre brasses sur un fond de sable et d'algue. Nous avions au nord-est le tombeau de Pénéléus, et nous étions à peu de distance de la nouvelle embouchure du Scamandre.

Le 2, au lever du soleil, nous descendîmes à terre, et allâmes encore une fois visiter des lieux qu'on revoit toujours avec le même intérêt. Presque tous les Français qui se trouvaient à bord nous accompagnèrent dans cette course que nous fîmes à pied. Nous rentrâmes au navire à deux heures du soir, et à trois et demie nous jetâmes l'ancre devant Alexandria-Troas : le reste de la journée fut employé à parcourir les ruines de cette ville. A la nuit, on déploya les voiles et on fit route.

Le 3, au lever du soleil, le navire avait dépassé Mételin, et avant midi il se trouva mouillé dans la rade d'Ipsera.

Nous ne pûmes descendre à terre : les primats de l'île s'opposèrent à ce que des étrangers qui venaient d'une ville pestiférée, communiquassent avec les habitans. Le capitaine seul, en sa qualité de Turc, put jouir de cette faculté : du reste, on nous fit passer toutes les provisions dont nous avions besoin.

Ipsera est une île peu étendue, peu importante; elle est élevée, montagneuse, sèche, aride, peu susceptible de culture, si ce n'est sur quelques points. La partie orientale, que nous côtoyâmes, nous parut volcanique. La rade, qui se trouve au sud-ouest, dans laquelle nous mouillâmes, est grande, assez sûre : on y voit un petit port capable de contenir huit ou dix navires. La ville est très-petite : on nous dit qu'elle n'avait pas plus de trois ou quatre cents habitans : il n'y en a pas d'autre dans l'île.

Le 4, à huit heures du matin, on leva l'ancre, et nous fîmes route, le vent étant, comme la veille, nord-nord-est assez frais. Nous vînmes passer à une demi-lieue d'Antipsera, rocher très-élevé, qui abrite la rade d'Ipsera. A cinq heures du soir nous avions doublé Capo-Doro, et mouillé à une anse ou port naturel qui se trouve au-delà : il est nommé *Porto-Daïlo* sur la carte de M. de Chabert; il est exposé au levant et au siroco, et à l'abri du nord et du nord-ouest, qui sont ceux qui occasionnent les tempêtes dans l'Archipel.

La côte, aux environs, est schisteuse : le terrain, dans l'intérieur, est sec, montagneux d'une médiocre qualité. Nous vîmes quelques champs d'orge qu'on venait de moissonner. Au fond de cette anse, près du rivage, il y a une petite fontaine où un navire peut faire de l'eau.

Le 5, à la pointe du jour, nous sortîmes de ce port, et avant midi nous avions doublé le promontoire *Sunium*, qu'on nomme aujourd'hui *Cap-Colonne*, à cause des neuf colonnes qui restent encore debout du temple de Minerve. Nous jetâmes l'ancre afin de pouvoir nous y rendre.

Cette partie de l'Attique a la réputation, peut-être injustement,

d'être un repaire de voleurs toujours prêts à dépouiller les voyageurs qui descendent à terre sans armes, ou qui ne sont pas assez nombreux pour leur résister. Nous avions apperçu un bateau mouillé derrière des rochers à peu de distance du cap; nous fûmes le reconnaître : il était monté de cinq hommes occupés à charger des pierres qu'ils transportaient au Pyrée. N'ayant rien à craindre de leur part, nous nous fîmes mettre à terre, et nous grimpâmes, à travers des rochers, jusqu'au temple : il est sur la partie la plus élevée du promontoire, et paraît avoir été construit sur le modèle du temple de Thésée, que l'on voit encore debout à Athènes.

Nous rentrâmes dans le navire à deux heures et demie, et le soir, au soleil couchant, nous jetâmes l'ancre dans le port Pyrée. L'entrée est indiquée par deux balises qu'on a élevées pour guider les pilotes; elle est formée par deux anciennes jetées dont on voit encore les restes sous l'eau : l'une venait à angles droits de la presqu'île Munichye, et l'autre du cap Éétium; elles étaient une suite de la grande muraille que les Athéniens avaient élevée pour fermer les trois ports et la presqu'île.

Le Pyrée est en partie comblé aujourd'hui par le sable et la vase que les pluies y charrient sans cesse; néanmoins il nous a offert une nouvelle preuve que les eaux de la Méditerranée n'ont pas baissé ni changé de niveau depuis plus de deux mille ans. Lorsque les vents d'est ou de sud soufflent au large, elles s'élèvent encore jusqu'aux anciens quais, et dans les tems ordinaires elles sont à une hauteur telle qu'on pourrait le desirer dans le port moderne le plus fréquenté. On voit évidemment qu'en le creusant et en le réparant il serait tel qu'il était autrefois, et qu'il a pu très-facilement contenir quatre cents galères, et même un plus grand nombre. Les ports de Tyr et de Sidon étaient beaucoup moins étendus que celui-ci.

Dès que nous fûmes mouillés, nous expédiâmes un de nos matelots avec une lettre pour M. Gaspari, consul français, dans laquelle nous lui donnions avis de notre arrivée, et nous le priions de nous fournir les moyens de nous rendre tous à Athènes. Il eut l'honnêteté de nous envoyer le lendemain, au soleil levant, les chevaux

dont nous avions besoin, de sorte que nous fûmes auprès de lui dans la matinée.

On compte près de deux lieues ordinaires du port à la ville : les Grecs comptaient quarante stades ou près de cinq milles. Le chemin est beau, et les champs d'alentour sont assez bien cultivés.

L'empressement que nous avions de voir dans le plus grand détail ce qui reste de l'ancienne Athènes, ne peut guère s'exprimer. Durant dix-sept jours que nous y restâmes, nous ne fûmes occupés qu'à étudier et observer, Pausanias et l'abbé Barthélemi à la main, tout ce qu'on a pu recueillir de cette ville célèbre.

Nous ne répéterons pas ce que tant de voyageurs modernes et tant de savans en ont dit : nous en présentons le plan tel que nous l'avons reçu des mains de M. Fauvel, correspondant de l'Institut, qu'un séjour de plusieurs années a mis à portée de tout voir et de tout reconnaître. La ville moderne et tout ce qui reste de l'ancienne, y sont indiqués de manière à donner une idée assez nette de ce qu'elle fut autrefois, et de ce qu'elle est à présent.

Suivant les observations de M. de Chabert, la citadelle qu'on sait être dans l'intérieur de la ville sur une colline escarpée, est à 37 deg. 58 min. 1 sec. de latitude, et à 21 deg. 25 min. 59 sec. de longitude au méridien de Paris. La roche de cette colline est calcaire, quelquefois dure, mais plus souvent friable et cariée ; elle ressemble en quelques endroits à un poudingue de diverses couleurs, peu susceptible d'être taillé et poli. La base est moins dure et présente en plusieurs endroits une terre jaunâtre ou grisâtre, qui contient du nitre en abondance : nous y vîmes des ouvriers occupés à la lessiver pour en tirer ce sel.

Les collines qui sont à l'ouest et au sud-ouest de la citadelle, sont d'une pierre calcaire beaucoup plus dure.

La ville est entourée d'une faible muraille, qui fut élevée en 1777 pour la garantir des incursions des Albanais et de toute entreprise de la part des corsaires; elle a huit paroisses et quelques mosquées. Sa population est réduite à sept ou huit mille habitans, parmi lesquels on compte environ huit cents Turcs. Les villages, répandus en petit nombre dans l'Attique ou dans cette portion de la Grèce

qui s'étend depuis le cap Sunium jusqu'au-delà de Mégare d'un côté, et jusqu'au mont Parnès de l'autre, n'ont pas aujourd'hui huit mille ames, tant cette partie de la Grèce est en général dépeuplée depuis qu'elle appartient aux Turcs.

Athènes et sa province dépendent du pachalik de Négrepont, et forment un sanjak, où sont quinze zaims et timariots, qui possèdent en cette qualité quelques terres, et perçoivent quelques droits sur les villages. La ville a été pendant long-tems un apanage du kislar-aga; aujourd'hui il n'en reçoit que quelques légers revenus, et c'est le chelibi-effendi, comme percepteur du nouvel impôt, qui est devenu le seigneur d'Athènes, et quelquefois son protecteur auprès du trône.

Un vaivode a la police de la ville, et y perçoit les impositions.

La justice est administrée par un cadi, nommé chaque année par le cadilesker de Romélie; il juge seul et sans appel, ainsi que tous les cadis de l'Empire, pour toutes les affaires civiles que l'on porte à son tribunal.

Outre ce cadi, il y a un mufti nommé par le scheik-islam, qui doit prendre connaissance de toutes les affaires qui ont quelque rapport à la religion et aux lois de Mahomet. Aucune sentence, dans ce cas, ne doit être rendue par le cadi, que le mufti n'ait donné ses décisions. Sa place est ordinairement permanente, quoique le scheik-islam puisse le déplacer à volonté.

L'impôt qu'Athènes et l'Attique doivent compter au chelibi-effendi, est aujourd'hui de cent trente mille piastres, tous frais d'administration turque prélevés : il se compose du karatch, du dixième des productions sur les terres, d'une taxe particulière sur les vignes, et des droits perçus sur le vin. La douane sur les marchandises n'y est pas comprise.

Les Grecs, courbés sous la plus humiliante tyrannie, exposés à être continuellement insultés par les Turcs, à être dépouillés au moindre prétexte, à être punis de mort sur un simple soupçon, ont conservé à Athènes une apparence de liberté, ou pour mieux dire, ils y jouissent de quelques priviléges, à la faveur desquels ils peuvent, avec plus de confiance et de sécurité qu'ailleurs, cultiver

leurs propriétés, se livrer à quelque genre d'industrie, ou faire tel commerce qu'ils jugent à propos.

Chaque année, dans une assemblée où tous les chefs de famille ont le droit d'assister, on élit quatre magistrats, qui, sous le nom imposant d'*Archontes*, exercent sur leurs concitoyens une sorte d'autorité, et sont, auprès du gouverneur turc, des protecteurs d'autant plus à ménager, qu'ils peuvent porter leurs plaintes ou leurs réclamations jusqu'aux environs du trône, et faire rappeler et punir un vaivode qui abuserait un peu trop du pouvoir qu'il a en main.

Les archontes s'assemblent tous les jours pour prendre connaissance de tout ce qui intéresse les Grecs de la ville, écouter leurs plaintes, terminer à l'amiable ou juger sans aucun frais tous les procès, toutes les contestations qui ont lieu entr'eux, pour éviter surtout que ces contestations soient portées au tribunal des Turcs. Ils font aussi tout ce qu'ils peuvent pour qu'aucune plainte, aucune faute, aucun délit ne parvienne à la connaissance du vaivode; ou si ce gouverneur en est instruit, ils tâchent d'obtenir la permission d'infliger eux-mêmes la punition; ils font modérer les amendes; ils empêchent, autant qu'ils le peuvent, la publicité du délit.

Ces magistrats ont sous eux deux procurateurs, plus spécialement chargés de défendre auprès du vaivode le droit des Grecs, de plaider en leur faveur toutes les fois que le ministère public croit devoir réprimer ou punir. Ce sont les intermédiaires entre les archontes et le vaivode, entre la police grecque et la police turque.

Indépendamment des archontes et des procurateurs, on nomme chaque année autant de magistrats qu'il y a de quartiers ou de paroisses dans la ville. Ceux-ci portent le nom d'*épitropi;* ils exercent une sorte de surveillance dans leur quartier, et ont plus immédiatement chaque famille grecque sous leur protection : leur principale fonction ensuite est de travailler, de concert avec les archontes, à la répartition de l'impôt, des avanies et de tous les frais que les Grecs sont obligés de payer.

Lorsque l'archevêque est de résidence à Athènes, il y a chez lui, tous les lundis, une assemblée à laquelle il assiste avec tous les

magistrats. Elle a pour objet de terminer à l'amiable tous les procès, de faire cesser toutes les contestations, d'écouter toutes les plaintes, de réconcilier tous les ennemis, de prendre connaissance en un mot de tout ce qui est relatif aux Grecs de la ville et de la province; de prononcer à leur égard telle décision, tel jugement qu'ils croient convenable; ce qui n'empêche pourtant pas que les parties ne puissent en appeler et recourir à la justice turque.

L'industrie des Athéniens est presque toute dirigée aujourd'hui vers la culture des terres : ils font pourtant un peu de commerce avec Salonique, Smyrne et les ports de la Morée; ils portent quelques denrées aux îles de l'Archipel, et se rendent fréquemment à Constantinople, tant pour y verser les productions de leur sol et de leur industrie, que pour en tirer tous les objets qui manquent à leur ville.

Ils ont douze ou quinze savoneries presque toujours en activité, et ils fabriquent quelques maroquins rouges pour la consommation du pays. Dans la plupart des ménages, on fait des toiles de coton et soie fort lâches, espèce de gaze à grandes raies, dont les personnes riches des deux sexes font leurs chemises.

Les terres de l'Attique sont en général si sèches, si montagneuses, si peu fertiles, qu'on n'y récolte pas assez de froment pour la consommation des habitans : ils en tirent annuellement une assez grande quantité de la Livadie, pays beaucoup plus fertile et beaucoup plus abondant que l'Attique.

Le vin ne suffit pas non plus : on en tire de la Morée et de quelques îles de l'Archipel. Celui qu'on fait à Athènes, est d'une amertume à laquelle il est difficile de s'habituer : elle provient des pommes de pin qu'on y met en assez grande quantité après les avoir un peu écrasées : les Athéniens croient par-là aromatiser agréablement leur vin et l'empêcher d'aigrir. Cette pratique qu'on retrouve dans presque tout le Levant, paraît ancienne, puisque Bacchus est représenté, dans quelques médailles et sur quelques monumens, avec un thyrse surmonté d'une pomme de pin.

L'huile est la plus importante des productions, et celle qui procure aux Athéniens les moyens de payer les impôts, et de fournir

à tous les besoins de la vie. On peut en faire, dans une année d'abondance, environ vingt mille milleroles, mesure de Marseille. Les récoltes ordinaires sont de sept ou huit mille : il en passait autrefois beaucoup à Marseille, où elle était employée aux savoneries.

Après l'huile, on doit citer la garance comme un des produits le plus important de l'Attique : elle est aussi estimée que celle de Chypre, et aussi recherchée par les Français et par les Italiens.

On recueille, sur les montagnes, une assez grande quantité de velonée ou cupule du chêne velani, et sur les coteaux, du kermès ou graine d'écarlate.

Le miel et la cire sont des objets assez importans. Le miel du mont Hymette a conservé sa réputation; il passe presque tout à Constantinople, où il s'en fait une très-grande consommation.

Le mûrier réussit très-bien dans toute l'Attique : on y en voit pourtant fort peu, et la petite quantité de soie qu'on se procure, ne suffit pas aux besoins du pays; elle est très-fine et presque toute blanche : on l'emploie aux étoffes que nous avons dit se fabriquer dans les ménages.

Le coton de l'Attique n'est pas si estimé que celui de Chypre et de la Syrie : on n'y en récolte guère que pour les besoins de la ville.

Depuis long-tems le mont Hymette, le mont Pentelique (1) et la plaine de Marathon fixaient notre attention. Nous ne voulions pas quitter l'Attique sans observer les plantes qui fournissent aux abeilles ce miel délicieux tant vanté par les Grecs, sans voir les carrières d'où sont sortis tant de chefs-d'œuvre, tant de beaux monumens; sans parcourir ces lieux où quelques guerriers sauvèrent leur patrie du joug qu'un roi barbare voulait lui imposer.

Le mont Hymette, qu'on croirait d'abord, au nom fastueux qu'on lui donne, devoir porter sa cime au dessus des nuages, n'est qu'une montagne de moyenne hauteur, sèche, aride, dénuée de

---

(1) Les Grecs prononcent *Pendelique*, quoiqu'ils l'écrivent *Pentelique*; chez eux le *t*, précédé d'une *n*, se prononce en *d*.

bois, peu susceptible de culture, si ce n'est vers sa base, mais couverte de cistes, de lentisques, de térébinthes, de chênes kermès, de sauges, de stœchas, de millepertuis, de thyms, et surtout d'une sorte de genêt épineux, arbuste sur lequel lès abeilles vont plus particuliérement puiser leur miel.

Nous montâmes à cheval le 14 juin, pour nous rendre sur cette montagne; elle est à une lieue et demie de la ville, dans la direction de l'est au sud-est. Le vent était depuis trois jours au sud, et la veille nous avions été menacés d'orage. Nous passâmes l'Ilissus, qui se trouve à quelques pas de la ville; il était à sec : c'est un faible torrent presque toujours sans eau, dont on ne parlerait pas si tout à Athènes ne rappelait des souvenirs, et n'inspirait de l'intérêt. On peut en dire autant du Céphise, qui coule, à quelque distance de la ville, à l'occident : quoiqu'il ait presque toujours un peu d'eau, et qu'il fertilise une partie de la plaine, il ne recevrait pas, en Europe, le nom de rivière.

Au-delà de l'Ilissus nous vîmes quelques vergers d'oliviers et fort peu de vignes; nous traversâmes des champs incultes tout couverts de myrtes. Cet arbrisseau fut, comme on sait, dédié à Vénus : nul autre, dans la Grèce, n'était sans doute plus propre à favoriser les mystères de l'amour; nul autre ne présentait une retraite plus sûre et plus agréable à des amans qui voulaient se soustraire aux regards courroucés de la jalousie, ou se dérober à ceux d'une mère trop attentive. Il croît en buisson le long des chemins, dans les champs et au bord de tous les ruisseaux. Son ombre épaisse, son odeùr suave légérement aromatique, le vert agréable des feuilles, la couleur blanche des fleurs; celle d'un bleu-foncé que prennent les fruits à la fin de l'été, et qui restent sur l'arbrisseau, ainsi que les feuilles, tout l'hiver; tout devait inviter les amans à lui donner une préférence qu'il mérite.

L'olivier fut de même consacré à Minerve, comme la vigne le fut à Bacchus. Rien de plus sage sans doute que de rendre en quelque sorte sacrés pour le vulgaire les végétaux les plus utiles, et ceux qui se trouvaient être les plus agréables.

Nous nous rendîmes, dans une heure et demie, au monastère

Sériani, situé dans un enfoncement vers le bas de la montagne. Il est entouré de fort beaux oliviers, et on y voit une fontaine qui jouit de la plus grande célébrité : les femmes stériles, les malades, les estropiés, s'y portent en foule pour boire de ses eaux; l'Esprit-Saint, dit-on, y descend sous la forme d'un pigeon, le jour de la Pentecôte, et s'envole rapidement après en avoir pris une bouchée.

Les caloyers sont fort nombreux et assez pauvres : ils étaient presque tous hors du couvent, occupés à couper et à battre eux-mêmes les blés qui leur appartenaient; ils élèvent une très-grande quantité d'abeilles, tant aux environs du couvent, que sur les autres possessions qu'ils ont au pied de la montagne.

Nous laissâmes chez eux nos chevaux, et nous prîmes un sentier très-escarpé. Après avoir dépassé la bande schisteuse qui s'étend un peu au dessus du couvent, et qui forme toute la base de la montagne, on trouve un marbre tantôt blanc, tantôt gris-bleuâtre, mélangé de blanc, qui paraît avoir été anciennement exploité en plusieurs endroits, quoiqu'il soit d'une qualité bien inférieure à celui du Pentelique.

Arrivé au sommet, nous nous trouvâmes sur une plaine que rien ne dominait aux environs. Nous avions, au nord, le mont Pentelique, où se trouve le beau marbre statuaire; au nord-ouest, la belle plaine d'Athènes, presque partout couverte d'oliviers; à l'occident, la vaste rade d'Éleusis, capable de recevoir l'escadre la plus nombreuse, et l'île de Salamine, qui se détachait bien de la terre, excepté du côté de Mégare; au-delà, la vue se promenait sur tout le fond du golfe Saronique, nommé aujourd'hui *Golfe d'Athènes*, et se portait jusqu'à Corinthe; au sud et au sud-ouest, un grand nombre d'îles et d'îlots se présentaient à nous. Phaura et Ægine se montraient en entier; mais Calaurie, aujourd'hui Porri, se confondait avec la côte de Morée, et nous empêchait de voir le vaste port qu'elle abrite ou qu'elle forme derrière elle. Nous voyions, au sud-sud-ouest, le cap Scyllæum, et plus loin Hydra, qui fournit aujourd'hui les meilleurs marins de l'Archipel. La petite île Belbina, rocher stérile et inhabité, se montrait loin

des côtes au sud-sud-est. Une chaîne de montagnes nous dérobait entiérement la vue du promontoire Sunium, mais nous laissait à découvert l'extrémité septentrionale de Macronisi ou Ile-Longue. Une belle plaine s'étendait à l'orient du pied de la montagne jusqu'à la mer, et nous laissait appercevoir le port Panormos, formé de deux anses réunies ou placées l'une à côté de l'autre, et abritées par trois rochers qui se trouvent à leur entrée. Une statue mutilée qu'on voit près du rivage, et qu'on croit représenter Hadrien tenant un compas à la main, a fait donner à ce port, par les Grecs modernes, le nom de *raphti* ou de tailleur, sans doute parce qu'ils ont pris ce compas pour des ciseaux. Plus loin, à l'est et au nord-est, l'Eubée se confondait avec Andros.

Pendant que nos regards se promenaient sur Athènes et sur son territoire, ou qu'ils cherchaient à découvrir et distinguer ces montagnes, ces villes, ces ports, ces promontoires, ces îles que l'histoire d'un peuple civilisé et instruit ont rendus très-célèbres, un orage se formait dans le lointain; les nuages s'amoncelaient sur le Pentelique, et menaçaient de fondre sur nous. Le vent avait soufflé du sud les jours précédens et durant toute la matinée; nous l'avions trouvé à l'est au sommet du mont Hymette, et à onze heures il commença à souffler légérement du nord, et sembla nous annoncer qu'il était tems de mettre fin à nos observations, et de chercher un abri. Nos guides nous dirent qu'il n'y en avait pas de plus à portée que le couvent de Sériani : nous en prîmes le chemin et accélérâmes nos pas. Nous n'eûmes pas le tems d'y arriver, que toute la montagne fut couverte de nuages, et que la pluie tomba en abondance; elle dura jusqu'au soir, de sorte que nous ne pûmes remonter à cheval et nous rendre à la ville qu'à la nuit.

Deux jours après, nous prîmes des chevaux et un guide pour nous rendre à Marathon : nous longeâmes le mont Hymette et rencontrâmes, à sa partie septentrionale, dans un lieu nommé *Stavro*, une colonne encore debout, portant une inscription grecque, que nous supposâmes bien connue; plus loin, en nous détournant un peu à droite, nous vîmes, dans les champs, un lion colossal mutilé.

Après avoir marché quelque tems en plaine, en nous dirigeant à l'est, nous traversâmes des montagnes peu élevées ou collines tantôt calcaires, tantôt schisteuses, peu boisées. Nous y vîmes pourtant quelques pins : le térébinthe, le lentisque, l'arbousier et l'andrachné y étaient assez communs. Le laurier-rose, le myrte et le platane n'y croissaient que dans les endroits un peu humides.

Nous passâmes près du monastère d'Aou sans nous y arrêter : il est situé dans ces collines, et appartient aux caloyers du Pentelique. Quoiqu'on l'ait abandonné depuis plusieurs années, on voit encore quelques cultures aux environs, et quelques champs couverts d'oliviers. Au-delà de ce couvent, nous passâmes un ruisseau dont l'eau est peu abondante l'été.

Après avoir marché six heures, presque toujours dans la direction de l'est et du nord-est, nous descendîmes dans la plaine de Marathon, ayant devant nous l'île de Negrepont et quelques rochers répandus dans le canal qui la sépare de l'Attique.

Cette plaine n'a guère qu'une lieue et demie de long du nord au sud, et une demi-lieue de largeur depuis les montagnes jusqu'à la mer. En nous approchant du milieu, nous vîmes, à peu de distance du rivage, des marécages parmi lesquels se trouvaient, en trois ou quatre endroits, quelques restes des tombeaux élevés aux Athéniens morts à la glorieuse bataille que ce peuple gagna en ces lieux sur des ennemis dix ou douze fois plus nombreux. On y voit encore des tronçons de colonnes peu épaisses, des amoncelemens de pierres, des fragmens de marbre et quelques restes de maçonnerie. Nous y remarquâmes un chemin pavé, qui traversait ces marécages.

Plus loin, vers le nord, s'élève en monticule, au milieu de la plaine, un tombeau semblable à ceux de la plaine de Troie, mais beaucoup plus petit. Sa hauteur perpendiculaire est de trente-six pieds : il ne présente rien de remarquable : M. Fauvel y a fait une fouille qui ne lui a rien procuré. De ce tombeau on apperçoit plus au nord un marais assez étendu, vers lequel nous ne jugeâmes pas à propos d'aller.

Nous revînmes sur nos pas, en nous dirigeant néanmoins vers

la montagne; nous vînmes passer près du village de *Vrana*, que nous laissâmes à gauche, et nous entrâmes dans un vallon large de trois ou quatre cents pas, où l'on présume que s'engagea la bataille à jamais mémorable des Athéniens contre les Perses. Au fond de cette vallée, qui n'a guère plus d'un mille de long, et là où le terrain commence à s'élever, on voit les restes d'un mur de retranchement, et ceux d'un temple qui y fut sans doute bâti après la bataille : nous vîmes un peu plus loin une statue entiérement mutilée. Le camp se prolongeait sur la pente de la montagne, et était entouré d'un mur en pierres sèches, dont on suit encore les traces. Sa situation était telle qu'il ne pouvait être attaqué que par le vallon dont nous avons parlé.

Un peu au-delà de ce camp retranché vers le nord-ouest est un autre vallon dans lequel nous descendîmes : nous marchâmes pendant une demi-heure près d'un ruisseau dont les bords étaient couverts de lauriers-roses, de myrtes, de clématites ; nous passâmes près d'un moulin à farine, et nous entrâmes dans le village de Marathon.

L'eau de ce ruisseau est assez abondante, dans toutes les saisons, pour fournir aux besoins des habitans ; elle arrose quelques jardins autour du village, et va ensuite fertiliser les champs qui se trouvent au dessous.

Marathon est à trois milles de la mer, et à l'extrémité de la plaine qui porte son nom, ou pour mieux dire, il est situé dans un vallon qui aboutit à cette plaine : on n'y compte pas aujourd'hui plus de cent habitans.

Nous passâmes le reste de la journée dans un jardin, à l'ombre d'un très-grand mûrier. On nous y fit faire assez bonne chère, et on nous apporta, pour la nuit, de la paille fraîche sur laquelle nous couchâmes.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval, et vînmes passer le long du ruisseau par lequel nous étions arrivés la veille. Au fond du vallon, et tout au bas de la montagne, il y a une tour ronde qui ne nous a pas paru ancienne ; un peu au dessus il y a une grotte profonde et spacieuse, dans laquelle nous

entrâmes; elle n'offre rien de curieux que des stalactites de diverses formes.

Au sortir de cette grotte, qu'on croît avoir été consacrée au dieu Pan, nous montâmes, par de très-mauvais chemins, sur des montagnes calcaires; nous en traversâmes d'autres qui étaient schisteuses, sur lesquelles nous vîmes quelques cultures : les blés, sur ces hauteurs, étaient encore sur pied, tandis qu'ils étaient coupés depuis plusieurs jours dans la plaine d'Athènes. Après trois ou quatre heures de marche, nous nous arrêtâmes quelques instans près d'une source abondante, nommée *Cephalaris*, qui se trouve à côté d'un village dont nous avons oublié le nom : de là, prenant à gauche, nous vînmes, en contournant la montagne, au monastère du Pentelique. Le prieur, pour lequel M. Gaspari nous avait donné une lettre, n'y était pas; mais les autres caloyers nous reçurent très-bien, et nous offrirent à dîner.

Pendant qu'on le préparait, nous allâmes voir les carrières de marbre qui se trouvent à demi-lieue du couvent. Le sentier qui y conduit, est rude et scabreux; il est bordé de cistes, d'arbousiers, d'andrachnés, de chênes kermès, de genêts : le terrain est schisteux, micacé jusqu'aux environs de la carrière. Le banc de marbre qui pose immédiatement sur les schistes, est blanc, et d'un grain assez fin; il a servi, non-seulement aux colonnes et aux divers monumens d'Athènes, mais encore aux statues : on devait cependant préférer, pour celles-ci, le marbre de Paros, comme plus fin et plus beau.

L'exploitation de celui du Pentelique s'en est faite en différens endroits, à banc ouvert : on a aussi pénétré dans la roche, et formé des galeries dans lesquelles on peut encore entrer, et qu'on peut parcourir dans une grande étendue; elles offrent partout des stalactites dont la forme varie à l'infini. L'entrée est vaste : on y a construit une église où les caloyers du Pentelique viennent quelquefois célébrer la messe.

Il y a dans ce monastère près de cent caloyers qui se livrent tous à la culture des terres, à l'éducation des troupeaux, à celle des abeilles. Ils ont de très-vastes propriétés, tant sur la montagne,

qu'aux environs d'Athènes, pour lesquelles ils sont obligés de faire passer à une des premières mosquées de Constantinople, une certaine quantité de miel, de cire, d'huile fine, de beurre et de fromage. Le prieur est nommé chaque année par les caloyers assemblés, et est presque toujours confirmé dans sa place, à moins qu'il ne se forme contre lui quelque cabale; ce qui est, dit-on, très-rare.

De Marathon au monastère nous eûmes cinq heures de marche, et du monastère à Athènes une et demie seulement.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Départ d'Athènes. Route par le détroit de Salamine, Éleusis, l'isthme de Corinthe, le golfe de Lépante, Patras, Ithaque, Céphalonie et Parga. Arrivée à Corfou.

Les informations que nous avions prises en arrivant à Athènes, nous ayant donné la certitude que l'on pouvait traverser sans risque l'isthme de Corinthe, et trouver au fond du golfe de Lépante quelque embarcation pour Patras, nous nous étions séparés de la plupart de nos compagnons de voyage, et nous avions laissé partir pour sa destination le navire qui nous avait amenés de Constantinople. Nous avions été d'autant plus portés à prendre ce parti, qu'on disait publiquement qu'un brick anglais s'était montré aux environs de Cérigo, et y avait attaqué un navire français.

Les observations que nous voulions faire à Athènes et aux environs de cette ville étant terminées, nous frétâmes trois petits bateaux, et vînmes coucher, le 23 juin, dans le magasin qui se trouve au Pyrée. Le lendemain, le vent étant à l'ouest, nous profitâmes de ce contre-tems pour voir dans le plus grand détail les environs du port et la presqu'île Munichye. Nous trouvâmes au sud-ouest de celle-ci, au bord même de l'eau, les restes d'un tombeau qu'on croit être celui de Thémistocle : il est taillé dans une roche calcaire, et paraît avoir été dégradé depuis bien des années. L'eau y entre pour peu que le vent souffle du sud et du sud-est. On voit, dans l'intérieur, un sarcophage également dégradé, et près de là des tronçons de colonnes, qu'on juge être les restes du monument qui y fut élevé.

De ce lieu on apperçoit une partie du canal qui sépare Salamine de l'Attique : on découvre l'île Psyttalie, autour de laquelle les Athéniens et les Grecs fédérés triomphèrent des Perses par les

conseils et les ruses de Thémistocle ; on voit le Pyrée qu'il couvrit de vaisseaux. Le peuple qui a pu avoir l'idée de déposer en ce lieu les restes d'un citoyen long-tems proscrit, mais à qui il devait auparavant son salut et la plus mémorable de ses victoires, méritait bien que de grands-hommes occupassent les premières places de la république, que de grands généraux commandassent les armées. .

Au coucher du soleil, le vent d'ouest ayant cessé de souffler, nous sortîmes du port et mouillâmes à un quart de lieue à l'occident.

Le 25, nous partîmes au soleil levant avec le calme. Dès que nous eûmes doublé, au moyen de nos avirons, le cap qui forme, de ce côté, la rade ou l'avant-port du Pyrée, le vent d'ouest se fit sentir et renforça peu à peu. Nous louvoyâmes quelques instans, et gagnâmes avec peine le port Phorum, qui se trouve à une lieue seulement du Pyrée. Il est formé de deux petites anses qui sont, l'une à droite, et l'autre à gauche d'un rocher qui s'avance dans la mer. Nous descendîmes à terre, et nous nous amusâmes à chasser aux lièvres, qui y sont très-abondans. La côte est calcaire, inculte, couverte de lentisques, de sauges, de cistes, et d'une espèce de tithymale frutescent (*tithymalus spinosa*) : il y a aussi quelques pins et quelques térébinthes.

A midi, nous fîmes voile, quoique le vent d'ouest continuât de souffler ; nous entrâmes, en louvoyant, dans le canal de Salamine ; nous nous approchâmes d'un très-petit village où l'on a établi quelques bateaux pour faciliter les communications de cette île avec les côtes de l'Attique, et le soir nous arrivâmes à Éleusis.

Cette ville, autrefois l'une des plus considérables de l'Attique, n'est plus qu'un misérable village de deux cents habitans, dans lequel on voit encore quelques restes du temple de Cérès, la statue colossale et mutilée de cette déesse portant une corbeille sur la tête ; quelques tronçons de colonnes, et un aqueduc en partie détruit, qui amenait les eaux de la montagne qui se trouve à une petite lieue vers le nord. Éleusis est bâti au bord de la mer, et au bas d'une colline sur laquelle on voit encore quelques restes de murs fort épais.

On voit au-devant du village deux jetées parallèles qui forment

un port pour les bateaux et les petits navires. Les gros vaisseaux peuvent mouiller partout dans la rade, attendu que le fond y est bon, et que la mer n'y est jamais trop fortement agitée.

La plaine a près de trois lieues de long de l'est à l'ouest, et environ une de profondeur du nord au sud; elle est très-fertile et toute cultivée en grains.

La colline qui se trouve à l'occident, et sur laquelle la ville se prolongeait autrefois, est une suite des monts Cérates, qui séparent la plaine d'Éleusis de celle de Mégare.

Le 26, nous partîmes avec le calme; mais bientôt le vent nous vint par rafales des monts Cérates, qui s'avancent jusqu'à la mer. Lorsque nous les eûmes dépassés, et avant d'entrer dans le canal qui sépare de ce côté Salamine de la côte de Mégare, nous vîmes à travers les terres cette ville et sa rade.

Le canal n'a pas assez d'eau pour permettre à un navire un peu gros d'y passer : nous voyions très-distinctement le fond de la mer en plusieurs endroits : il est beaucoup plus court et beaucoup plus étroit que le premier.

Lorsque nous fûmes sortis de ce canal, nous eûmes vent devant, et fûmes obligés de louvoyer. Nous apperçûmes pendant long-tems la ville de Mégare, située sur une éminence au milieu d'une plaine assez étendue, presque toute couverte d'oliviers. Nous vîmes son port, qui n'est autre chose qu'une anse où de petits navires viennent mouiller.

Le vent tomba au milieu de la journée, et parut vouloir passer au sud. Nous fîmes route au moyen de nos voiles et de nos avirons; nous passâmes sous les fameux rochers d'où le brigand Sciron fut précipité par Thésée; ils sont très-hauts, presque coupés à pic, et effroyables à voir. Le vent d'ouest, qui souffla de nouveau, nous obligea à louvoyer jusqu'au soir, et à gagner ensuite, à la rame, un mouillage sur la côte.

Le 27, nous doublâmes, avec nos avirons, le cap qui nous séparait de Cenchriès, et nous mouillâmes dans ce port avant le retour du vent contraire.

Cenchriès, qu'on sait avoir été un des deux ports de Corinthe,

présente encore quelques fondemens de vieux murs, quelques restes d'un quai et de deux jetées qui s'avançaient dans la mer. A celle d'occident, il y a des carrés qui paraissent avoir été des chambres, et près de là sont les fondemens d'un petit temple. La maçonnerie qui se trouve dans la mer, et qui s'élève, en quelques endroits, à plus d'un pied au dessus de l'eau, paraît avoir été construite avec un ciment fait de pouzolane et de chaux.

Il n'y a aujourd'hui qu'un seul édifice où réside un douanier pour la perception des droits que paient les marchandises qui traversent l'isthme ou qui sont destinées pour Corinthe.

L'isthme, dont on trouve une bonne carte dans un ouvrage de M. Bellin, ingénieur de la marine (1), a environ six milles, mesuré de Cenchriès au port Leché, et seulement quatre mille deux cents pas géométriques, pris à la partie la plus étroite et la plus basse qui se trouve en face de l'ancien port Schænus : on voit, sur celle-ci, quelques restes d'un mur de défense qui y fut élevé de part en part, et on y remarque quelques traces d'un canal de communication que l'on avait plusieurs fois tenté d'y creuser afin de joindre les deux mers. Ce canal, entrepris sous plusieurs empereurs, n'avait jamais pu être achevé, parce qu'on n'avait jamais pu creuser assez profondément dans la roche calcaire fort dure qui règne dans presque tout ce trajet. De nos jours cet obstacle serait facilement surmonté au moyen d'un canal à écluses.

La ville de Corinthe n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade occupée par deux mille Turcs et trois mille Grecs. Les maisons, disséminées sur un assez grand espace au pied de la colline en pyramide sur laquelle est bâti le château, n'ont rien de remarquable que leurs jardins plantés d'orangers et de citroniers, et les champs cultivés qui se trouvent parmi elles.

Cette ville est située hors de l'isthme. Nous la laissâmes à gauche, en allant de Cenchriès à l'embarcadaire du golfe de Lépante, où se trouvait autrefois le port Leché : elle est à un mille sud de celui-ci, et à six milles ouest de Cenchriès.

---

(1) *Description géographique du golfe de Venise et de la Morée.* Paris, 1771. *Pl.* 48.

Le terrain, près de ce dernier port, s'élève un peu; il baisse ensuite, et forme une plaine unie qui s'étend fort loin à l'occident.

Le 10, on nous amena de Corinthe tous les chevaux dont nous avions besoin, et nous nous rendîmes au golfe de Lépante, où nous avions frété pour Patras un trabacolo commandé par un capitaine dalmate.

La rade où mouillent les vaisseaux était défendue, du côté de l'est, par une redoute flanquée de quatre bastions, et entourée d'un fossé : elle paraît avoir été construite par les Vénitiens lorsqu'ils étaient les maîtres de ces contrées. Les Turcs en ont enlevé les canons, et l'ont abandonnée.

Le 11 au soir, le vent d'ouest ayant cessé de souffler, et fait place à un petit vent d'est, on déploya les voiles et on se mit en mer. La lune nous éclairait, et la mer était à peine agitée : nous nous avançâmes lentement jusqu'aux environs du cap Sicyone, distant de trois lieues du port de Corinthe; là nous fûmes arrêtés par le calme.

Le matin, en nous levant, nous fûmes surpris de nous trouver entre ce cap et celui qui est formé par un prolongement des monts Géraniens, et qu'on désignait autrefois sous le nom d'*Olmiae* : il nous parut s'avancer un peu plus en mer, qu'il n'est marqué sur les cartes. Le golfe, suivant nos mariniers, s'enfonce au-delà de ce cap, à dix lieues dans les terres, et n'est qu'à une lieue et demie de Mégare.

Le vent d'ouest reprenant dans la matinée, nous louvoyâmes quelque tems, et nous mouillâmes à deux lieues ouest-sud-ouest du cap Sicyone. Nous avions alors le mont Hélicon au nord, et le mont Parnasse au nord-ouest. Le golfe nous paraissait entouré de très-hautes montagnes.

Nous passâmes la journée au mouillage, et nous descendîmes à terre. La côte est basse, et le terrain en plaine : une montagne peu élevée la borne à un mille au sud. Il n'y avait point de culture autour de nous; le pays était boisé et assez beau : nous y remarquâmes le pin d'Alep, le caroubier, l'olivier sauvage, le térébinthe, le lentisque, le chêne kermès, le genévrier de Phénicie.

Le vent d'ouest souffla toute la journée avec plus de force que les jours précédens. A la nuit, nous allâmes à bord dans l'espoir que le vent tomberait, mais il continua de souffler, et nous fatigua beaucoup. A onze heures le capitaine mit à la voile, prit des ris, et tira sa bordée vers la côte opposée. Le 14, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes à l'entrée du golfe de Crissa. Le vent n'était plus si fort : nous avions, à l'est, la baie d'Asprospittia, au fond de laquelle est la ville de ce nom : elle sert d'entrepôt aux denrées de Livadia, capitale de la province; son port, suivant nos mariniers, est le meilleur du golfe pour les vaisseaux un peu gros.

Le golfe de Crissa nous parut très-profond, et la côte fort élevée; il offre divers mouillages fort peu connus de nos marins : le plus fréquenté est celui qui sert d'entrepôt aux denrées de Salona, qu'on croît être l'Amphissa des Anciens.

Nous étions entre la terre et quelques îlots lorsque, vers les neuf heures, le calme ou un léger vent de sud succéda au vent d'ouest : nous avançâmes peu; cependant, tant à la rame qu'à la voile, nous gagnâmes, le soir, la rade de Pétronisa. Nous avions alors dépassé le mont Parnasse.

Ce village est à une demi-lieue de la mer; il est situé dans une plaine fertile, arrosée, peu étendue, et entourée de montagnes fort hautes. Sa population n'excède pas quatre cents habitans.

Le 15, nous longeâmes la côte avec le calme. Nous remarquâmes, près de la rade, une petite rivière dont on arrête les eaux pour arroser les terres; nous doublâmes un cap un peu élevé; nous passâmes, après midi, entre la terre et deux îles, dont l'une est fort petite, et l'autre nous parut avoir demi-lieue de long; elles abritent une rade qu'on nous dit être fort sûre : nous remarquâmes autour de la rade une petite plaine, et un village bâti au sommet d'une montagne.

A mesure que nous avancions, le golfe devenait plus étroit; il nous parut, en cet endroit, n'avoir guère plus de deux lieues, tandis qu'il en a environ dix vers le cap Sicyone, ou près de sa bifurcation.

Lorsque nous eûmes dépassé les deux îles, et doublé le cap qui

se trouve à peu de distance, le vent d'ouest qui survint, nous obligea de tirer notre bordée vers Ægium, aujourd'hui Vostitza, située dans une anse, sur la côte méridionale. Les montagnes qui sont au sud de cette ville, nous parurent fort élevées. Nous louvoyâmes jusqu'au soir, et nous mouillâmes à une lieue ouest de Vostitza. La côte était calcaire, fort haute et bien boisée.

Nous étions encore mouillés le 16, après le lever du soleil, lorsque nous vîmes passer, sur un sentier qui se trouvait à cent pas du rivage, deux ou trois Grecs qui conduisaient plusieurs chevaux scellés; ils venaient de Vostitza, et se rendaient à Patras. Nous nous décidâmes sur-le-champ à quitter le navire, et à profiter de cette occasion pour nous rendre un peu plus tôt dans cette ville. Moyennant quelqu'argent que nous offrîmes, ces Grecs consentirent à nous céder leurs chevaux, et à nous suivre à pied. Nous étions sept; trois d'entre nous restèrent à bord pour veiller aux effets, les quatre autres montèrent à cheval.

Nous suivîmes la mer par un chemin pierreux, fort mauvais; nous rencontrâmes bientôt une maison occupée par quelques gardes que le gouvernement y entretient pour la sûreté de ces lieux ordinairement infestés de voleurs. Lorsque nous eûmes marché environ trois heures sur la pente de la montagne, et parmi des bois assez touffus, nous nous trouvâmes sur un terrain bas et uni, qui s'avance dans la mer, et forme le détroit qui sépare le golfe de Lépante de celui de Patras. Nous passâmes un torrent qui nous parut devoir être assez considérable l'hiver; il se nomme *Drapanos*, et va se jeter dans le golfe près du promontoire de ce nom. Les eaux sont employées l'été à l'arrosement des terres.

Le détroit, large tout au plus de demi-lieue, est formé de deux pointes de terre qui s'avancent l'une en face de l'autre, et sur chacune desquelles on a bâti un château afin de défendre l'entrée du golfe à tous les vaisseaux de guerre étrangers qui voudraient tenter d'y pénétrer. Derrière celui de Romélie on voit s'élever une montagne qui fait suite à celle de Lépante, et s'avance à l'occident jusqu'en face de Patras.

A mesure que nous avancions, le pays devenait plus beau, les

terres étaient plus fertiles, plus arrosées, mieux cultivées : nous vîmes plusieurs ruisseaux dont les bords étaient couverts de myrtes, de lauriers-roses, et surtout de reglisses : nous traversâmes un coteau de fort bonne terre, tout lézardé, tout rongé, tout bouleversé par les eaux de pluie, et nous arrivâmes à Patras après avoir marché cinq heures.

Cette ville, que les observations de M. Beauchamp placent au 38e. degré 12 minutes 41 secondes de latitude, est située sur la pente nord-ouest d'une éminence, à un quart de lieue de la mer, et est dominée au sud par une citadelle fort considérable, qu'on dit bâtie sur les ruines de celle que les Romains construisirent lorsqu'ils eurent fait de ce lieu une place de guerre et le siége d'un grand commerce. Restreinte aujourd'hui à un espace peu étendu, et réduite à quatorze cents maisons et à six mille ames de population, on voit, par quelques ruines et quelques restes de murs, qu'elle s'étendait autrefois, au nord, jusqu'au rivage de la mer, et qu'elle occupait, à l'occident, tout le terrain élevé qui entourait le port.

Ce port, que les sables et les limons ont comblé, est au dessous de la ville moderne, vers le nord-ouest. Un mur en demi-cercle, solidement construit, fort épais à sa base, et qui s'élève en retraite, soutenait les terres, et servait probablement, de ce côté, de rempart à la ville. Wheler a pris cette enceinte pour un cirque; cependant il ne peut y avoir de doute à ce sujet. Tous les habitans assurent avoir ouï dire aux vieillards, qu'il y avait encore, de leur tems, le long de ce mur, de grands anneaux de fer qui servaient autrefois à amarrer les navires, et le terrain qui se trouve au-devant était encore en partie sous les eaux lorsque les Vénitiens étaient les maîtres de la ville ; il a été exhaussé de quelques pieds, tant pour le mettre en culture, que pour faire disparaître un foyer d'infection et de mortalité.

Il y a peu de villes qui soient plus heureusement situées pour le commerce, qui possèdent un territoire plus fertile, plus riche en productions; qui jouissent de points de vue plus beaux, plus variés, plus pittoresques; elle n'a point de port, mais sa rade est assez sûre : les petits navires de Zante, de Céphalonie et de Corfou viennent y prendre,

prendre, dans toutes les saisons, du blé, de l'orge, du maïs, des fromages, des bestiaux. Les navires européens y apportent, comme dans les autres échelles du Levant, des draps, des bonnets, du sucre, du café, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, du fer, du papier, de la quincaillerie, et y trouvent à charger quatre ou cinq mille livres pesant de raisins de Corinthe, deux ou trois mille milleroles d'huile d'olive, quelques balles de soie, fort peu de coton, un peu de gomme adragant que fournissent les montagnes des environs, un peu de cire, de la laine commune et des fruits secs.

Le 18, dans la matinée, nous apperçûmes notre navire qui se dirigeait vers la rade avec un petit vent de sud : nous envoyâmes aussitôt un bateau pour faire dire au capitaine de mouiller au large, à côté d'un petit navire qui devait recevoir nos effets et nous conduire à Corfou. Nous prîmes ce parti afin de n'avoir rien à démêler avec le douanier, qu'on nous dit être fort peu accommodant.

Le même soir, lorsque le vent de terre eut remplacé celui de mer, nous déployâmes les voiles, et nous nous éloignâmes lentement de la côte de Patras. Au soleil levant nous jetâmes l'ancre aux environs des pêcheries de Messalongi, distantes de quatre lieues de la rade que nous venions de quitter.

La côte de l'Étolie est basse, et la mer peu profonde : à plus d'une lieue de la terre on apperçoit bien distinctement le fond, qui tantôt est vaseux et couvert d'herbes, tantôt est formé d'un sable fin et uni. En s'approchant de Messalongi ou d'Anatolico située à quelques milles plus à l'occident, on n'a que trois ou quatre pieds d'eau. Le fleuve Achéloüs, désigné aujourd'hui sous le nom d'*Aspro-Potamo*, paraît avoir formé une partie de la plaine basse qui se trouve à son embouchure, et relevé le fond de la mer à une grande distance de la côte.

Mouillés à une lieue sud de Messalongi, nous avions au nord-nord-ouest un golfe profond dans lequel se trouve, parmi des îlots, la petite ville d'Anatolico. Les terres basses s'avançaient à l'ouest, et formaient un cap que nous doublâmes dans la nuit. La côte de la Morée nous parut assez plate depuis Patras jusqu'au cap Papa, surtout dans sa partie occidentale ; nous apercevions pourtant

des montagnes assez hautes dans l'intérieur. Au-delà de la plaine de l'Étolie, que nous jugeâmes avoir deux lieues de profondeur, nous voyions une chaîne de montagnes fort hautes, qui nous parurent faire suite aux deux qui s'élèvent en pyramide en face de Patras.

Les pêcheries sont affermées par le grand-seigneur à des Grecs du pays, pour la valeur de 40,000 piastres. On y prend divers poissons que l'on fait sécher au soleil, et que l'on consomme presque tout dans l'Empire othoman : on y prépare aussi de la poutargue, fort recherchée des Vénitiens et des Provençaux.

Nous levâmes l'ancre à dix heures du matin, et fîmes route, par un vent de nord-ouest assez frais, vers le canal qui sépare l'île de Céphalonie de celle d'Ithaque ; nous passâmes au sud des îles *Oxiae* : ce sont deux rochers inhabités, où se trouvent trois ports qu'on dit être fort bons, et où se réfugient les pirates, dont la côte d'Étolie est infestée ; ils montent au nombre de dix, douze ou quinze tout au plus, des bateaux fort légers, qui vont à la rame et à la voile, et ils attaquent avec audace les navires qu'ils voient mal armés, ainsi que ceux qu'ils jugent n'être pas sur leur garde.

Ces îlots sont plus près de la terre, qu'ils ne sont marqués sur les cartes ; ils sont au nord-ouest du cap, que nous avons dit s'avancer dans la mer au-delà ou à l'ouest de l'embouchure de l'Achéloüs.

Le vent ne nous permettant pas d'entrer dans le canal, nous louvoyâmes toute la journée, et revînmes vers les deux rochers pour y mouiller. Ne pouvant les atteindre, nous gagnâmes la côte et jetâmes l'ancre un peu au dessus du cap que nous avions devant nous le matin ; de sorte qu'après avoir resté en mer toute la journée, nous n'avions fait le soir que deux lieues. Le cap se termine par une petite montagne que nous avions prise auparavant pour une île, et qui le fut peut-être avant que les aterrissemens eussent agrandi cette côte.

Le 20, avant le jour, nous levâmes l'ancre, et nous nous dirigeâmes une seconde fois vers le canal de Céphalonie. A trois heures après midi nous étions à une lieue seulement de l'extrémité méridionale de l'île d'Ithaque, quand tout à coup nous fûmes balottés par des bouffées qui nous venaient en divers sens. Le vent de nord-

ouest continuait pourtant de soufiler entre Ithaque et la Romélie, ainsi que nous en jugions par deux bateaux qui se trouvaient à quelques milles de nous, vers l'écueil de Dragonneau. Nous passâmes plus d'une heure sans pouvoir avancer, et avec une mer qui nous fatiguait beaucoup. Enfin, nous essayâmes, à force de rames, de nous porter sur Céphalonie; mais le vent d'ouest, qui venait du canal, nous en écarta. Nous voulûmes alors nous diriger sur Dragonneau : le vent de nord s'y opposa. Nous prîmes le parti d'aller vers Ithaque : le vent de nord-ouest nous empêcha constamment d'en approcher. Nous lutâmes de cette manière contre le vent, jusqu'à la nuit. Comme il tomba alors, nous profitâmes du calme pour gagner à la rame le port de Lia, situé à la partie la plus orientale d'Ithaque. Il était onze heures lorsque nous pûmes jeter l'ancre.

Ce port est étroit, un peu sinueux, fort profond, ouvert à l'est et au nord-est, mais assez sûr, quelque tems qu'il fasse, même pour les plus gros vaisseaux. La côte est élevée, calcaire, toute couverte d'arbrisseaux ; elle était inculte, quoiqu'elle fût partout propre à la culture de la vigne et de l'olivier.

Le 21, nous longeâmes la côte avec le calme, et vînmes mouiller au port Skinos, situé à gauche, vers l'entrée du vaste port de Vathi. Il y a quelques habitations sur le rivage de celui-ci; mais la ville de Thiaki est située à quelque distance, sur la pente d'une montagne.

L'île est montagneuse, assez bien cultivée; elle produit assez de grains pour les habitans : on y voit quelques oliviers et beaucoup de vignes, d'où l'on tire une assez grande quantité de ce petit raisin sans pepins, connu sous le nom de *raisin de Corinthe*. Sa population, à ce qu'on nous a dit, est de sept à huit mille ames.

Nous avons remarqué sur la côte où nous sommes descendus, une pierre calcaire blanchâtre fort dure, qui nous parut en quelques endroits devoir être très-propre à carreler les cours, et même les appartemens; elle se sépare en feuillets plus ou moins épais.

Au nord-est de cette île, que les Grecs nomment aujourd'hui *Thiaki*, il y a un écueil connu sous le nom d'*Attoco*, que les

navires qui passent de nuit dans le canal, tâchent d'éviter en s'approchant le plus qu'ils peuvent de Thiaki ; il est peu étendu et inhabité.

Le 22, nous partîmes à deux heures du matin, afin de pouvoir doubler le cap méridional de Sainte-Maure avant le retour du vent de nord-ouest, auquel nous nous attendions depuis que nous avions atteint Patras, comme à celui d'ouest lorsque nous étions dans le golfe d'Athènes ou dans celui de Lépante ; car il faut observer que dans le tems des plus fortes chaleurs, le vent suit assez réguliérement le golfe Adriatique, et souffle conséquemment du nord-ouest tous les jours depuis neuf ou dix heures du matin jusqu'au soir, et qu'arrivé dans le golfe de Patras, il se modifie, entre dans celui de Lépante en suivant la direction de cette mer de l'ouest à l'est, traverse l'isthme et arrive à Athènes par l'ouest. C'est ce vent de mer, ce vent doux, rafraîchissant, qui était connu des Athéniens sous le nom de *zéphyr ;* il tombe presque toujours à la nuit, et alors c'est un léger vent de terre qui souffle des côtes à la mer.

Nous étions déjà à plus d'une lieue de la côte la plus septentrionale d'Ithaque lorsque nous vîmes tirer un coup de canon à deux ou trois milles de nous, vers le nord, par un très-petit navire auquel nous n'avions pas fait attention jusqu'alors. Celui sur lequel on avait tiré, était de notre côté, et paraissait faire route au sud ; il mit aussitôt pavillon impérial. Nous ne voyions pas bien le pavillon du corsaire ; mais comme il ne nous parut pas être français, et que tout corsaire étranger devait nous être suspect, nous prîmes le parti de virer de bord et de nous diriger sur Céphalonie, d'autant plus que le vent était déjà contraire. Dans moins d'une heure nous vînmes jeter l'ancre au port *Fiscardo* ou *Viscardo*, situé au nord-est de Céphalonie : l'île d'Ithaque n'était qu'à une lieue de distance.

Ce port est petit et assez sûr ; il est formé de deux anses ouvertes au vent d'est et à celui de sud-est, mais garanties par l'île d'Ithaque. Il y avait autrefois une ville dont il existe quelques ruines, et l'on voit sur le cap oriental les restes d'un fort bâti par les Vénitiens pour défendre la ville, le port et l'entrée du canal. Le terrain autour

du port est calcaire, très-rocailleux, planté, en quelques endroits, de vignes et d'oliviers. Près de là est un village d'où nous tirâmes quelques provisions.

A la nuit nous fîmes voile avec un petit vent de sud, et le 23 au matin nous nous trouvâmes à plusieurs lieues au nord-ouest de Sainte-Maure. Le reste de la journée nous tînmes la mer avec le vent contraire, et le 24, en nous levant, nous fûmes entre Paxos et la terre-ferme. Nous louvoyâmes quelque tems pour atteindre le beau port de Paxos, situé à la partie orientale de l'île. Après quelques heures de travail, nos mariniers jugeant qu'ils n'en pourraient venir à bout, se décidèrent à aller à Parga.

Cette ville, qu'on nous dit avoir environ quatre mille habitans, est située sur un rocher qui s'avance en cône dans la mer, et forme, au milieu d'une baie, deux ports, dont l'un, vers le nord, un peu plus grand que l'autre, est ouvert et peu sûr; l'autre, situé du côté du midi, ne peut recevoir que de petits navires; il est fermé par quelques rochers et par une jetée qui part de ces mêmes rochers. On remarque aussi une petite jetée dans le grand port, du côté opposé à la ville, qui n'est propre qu'à abriter quelques bateaux. L'été, on mouille en sûreté dans toute la rade; mais l'hiver, les gros navires doivent éviter de venir à Parga; ils y seraient trop exposés aux vents de nord-ouest, d'ouest et de sud-ouest, qui soufflent quelquefois avec la plus grande violence.

La ville a une enceinte assez forte du côté de la terre, et elle est défendue, du côté de la mer, par les rochers très-escarpés sur lesquels elle est assise. La citadelle, bâtie en arrière ou à la partie la plus large du cône, domine toutes les maisons et les deux ports; mais elle est elle-même dominée par une montagne d'une hauteur assez considérable, qui se trouve à très-peu de distance vers l'est.

Parga, comme propriété vénitienne, venait d'être réunie depuis peu à la France, et faisait partie des trois départemens qu'on avait établis dans la mer Ionienne; nous y trouvâmes garnison française.

Le territoire de cette ville n'est pas fort étendu; mais il est très-fertile, très-arrosé, et assez bien cultivé. L'œil se promène avec plaisir du haut de la ville sur les deux ports, sur les deux vallons

étroits, plantés de figuiers, d'orangers, de mûriers, qui sont de chaque côté, et sur un amphithéâtre de fort beaux oliviers plantés sur la pente de la montagne.

Au nord du grand port on remarque, sur une hauteur, une église neuve, dédiée à la Vierge, qu'un prêtre grec, venu de l'intérieur des terres pour se soustraire au pouvoir arbitraire et tyrannique des Turcs, a fait bâtir, et pour laquelle il a employé presque toute sa fortune. Comme il devait y avoir le lendemain une grande fête consacrée à la Vierge, et que les cérémonies religieuses devaient commencer le soir même de notre arrivée, nous eûmes le plaisir de voir un grand nombre de femmes de Parga s'acheminer vers l'église, accompagnées de leurs maris, de leurs parens ou de leurs amis, chantant tous à l'envi des chansons grecques qui n'avaient plus la monotonie de celles de l'Archipel ou de Constantinople. Le chant a pris ici une modification italienne qui le rend fort agréable. La plupart de ces groupes vinrent se promener en caïque sur le grand port, et jouirent quelque tems de la fraîcheur de la soirée avant de se transporter à l'église, où ils devaient passer la nuit par dévotion.

Ces femmes nous parurent avoir plus de beauté, plus de fraîcheur que celles de l'Archipel et de l'Attique; leur maintien était plus aisé, plus gracieux, et aussi décent; elles portaient un habit moitié grec, moitié italien, qui les parait très-bien, et permettait de voir l'élégance de leur taille. Les femmes du peuple, bien vêtues d'ailleurs, marchaient pieds nus; les autres étaient fort proprement chaussées, et toutes portaient, au lieu de voile, une espèce de schal sur la tête, qui descendait négligemment sur le menton, et tombait ensuite sur une épaule.

Le 25, nous partîmes avant le jour, et nous nous avançâmes lentement avec un léger vent qui nous venait de l'intérieur des terres. Nous longeâmes la côte de l'Épire, et, vers les onze heures, le vent étant déjà au nord-ouest, nous traversâmes le canal de Corfou, et nous mouillâmes près de l'embouchure de la petite rivière qui vient du quartier de Lefkimo, situé à une lieue de l'extrémité méridionale de l'île. Le canal, dans cette partie, a environ cinq mille toises de largeur; il s'élargit beaucoup au-delà de la pointe des

Salines, et ne commence à se resserrer qu'au pied du mont Saint-Salvador d'un côté, et le cap de Giravolia de l'autre : il n'a plus, vers l'écueil de la Serpa, qu'onze cents toises.

Dans la nuit et dans la matinée du 26 juillet, un léger vent de terre nous permit de gagner la rade de Castradès, située au sud de la ville de Corfou. Nous fûmes obligés d'y passer la journée, et nous n'en sortîmes le lendemain que pour faire une quarantaine désagréable, et d'autant plus inutile, que nos mariniers n'y furent point soumis.

CHAPITRE XXVIII.

Description de l'île de Corfou. Départ sur la frégate la Brune. *Course à Butrinto : remarques sur le sol et les environs de cette ville. Arrivée à Ancône. Maladie et mort de Bruguière.*

L'ÎLE de Corfou était au pouvoir des Français lorsque nous y abordâmes, et était devenue le chef-lieu d'un des trois départemens que l'on avait formés sur la mer Ionienne. Les Vénitiens, à qui elle appartenait auparavant, et qui la regardaient avec raison comme la plus importante de leurs possessions lointaines, l'avaient mise dans un assez bon état de défense, et y avaient formé des établissemens pour le carénage et l'entretien de leurs vaisseaux.

Placée à l'entrée du golfe Adriatique, près des côtes de l'Épire, dont elle n'est séparée que par un canal plus étroit aux deux extrémités qu'au milieu, elle voit passer presque tous les navires qui trafiquent dans le golfe et sur les côtes de la Dalmatie, de l'Albanie et de la Morée.

La ville, située sur un rocher qui s'avance dans la mer au milieu de sa partie orientale, est aussi forte par sa position que par les ouvrages que les Vénitiens y avaient construits pour sa défense : on y compte environ quinze mille habitans, moitié Grecs, moitié Vénitiens, qui vivent presque tous du produit des terres qu'ils possèdent dans l'intérieur de l'île.

Corfou n'a pas de port proprement dit; mais sa rade, située au nord-ouest, offre partout un mouillage sûr aux vaisseaux de guerre et aux navires qui viennent y relâcher; ils y sont abrités par la forme demi-circulaire de l'île, par la côte de l'Épire qui n'en est qu'à deux lieues, et par les trois petites îles qu'on remarque dans cette rade. La première ou celle de Vido est à cinq ou six cents toises nord de la ville; elle a un quart de lieue d'étendue, et est couverte

couverte d'oliviers; la seconde, nommée *Condilonisi*, est à trois ou quatre cents toises plus loin vers le nord-ouest : c'est un rocher peu étendu, sur lequel on a bâti une église dédiée à la Vierge; la troisième, nommée *San-Dimitri*, est à deux milles nord-ouest; elle est beaucoup plus étendue que la seconde : on y a bâti le lazaret pour la quarantaine des navires qui viennent de la Turquie, et on y a construit quelques magasins pour l'entrepôt des marchandises.

Corfou, qui n'a guère au-delà de dix lieues de long du nord-ouest au sud-est, quatre dans sa plus grande largeur, prise au nord, et deux dans sa partie moyenne et dans sa partie méridionale, a pourtant une population de soixante mille habitans, qu'elle doit principalement à la culture de l'olivier qui s'y est introduite; car c'est cet arbre qui fait toute sa richesse, et à qui elle doit presque tout son commerce.

Une course que nous avons faite au nord et au sud, par ordre de M. Comeyras, commissaire-général du Directoire exécutif, et dont nous allons rendre compte, donnera peut-être une idée plus exacte de cette île, que toutes les descriptions générales que nous pourrions entreprendre, et qui ne seraient en quelque sorte qu'une répétition de ce qu'on a publié dans plusieurs ouvrages intéressans.

Nous sortîmes de la ville le 17 août, et traversâmes Manduchio, village situé le long de la mer, qu'on peut regarder, à cause de sa proximité, comme un faubourg de la ville. Les habitans, au nombre de quinze ou seize cents, sont presque tous marins, et possèdent quelques bateaux employés au commerce de subsistances pour l'île.

Au-delà de Manduchio, le terrain est inégal, couvert d'oliviers; la terre est calcaire, un peu crétacée; la couche végétale est profonde et assez bonne. Après un quart-d'heure de marche, nous descendîmes dans une plaine basse, étroite, en partie cultivée, en partie marécageuse ou occupée par une saline fort étendue, et traversée par une petite rivière. Nous eûmes à droite la rade de Corfou, et à gauche, sur la pente d'une colline toute couverte d'oliviers, le village de Potamos. Cette plaine nous conduisit à Condocali, petit

village situé sur le port Gouïn, distant de Corfou d'une lieue et demie.

Gouïn est un bassin naturel, où les Vénitiens faisaient entrer leurs galères, et autour duquel ils avaient construit des magasins pour le radoubage de leurs vaisseaux. L'air est très-mal-sain aux environs, tant à cause du voisinage des salines, que de quelques eaux stagnantes qu'on voit à l'extrémité sud-ouest de ce bassin, et de quelques marécages qui se trouvent à peu de distance dans l'intérieur.

En quittant Condocali, nous marchâmes près de deux heures sur un terrain élevé, inégal, calcaire, plus ou moins fertile, tout couvert d'oliviers; nous traversâmes ensuite une vallée très-fertile, cultivée en maïs, doura et plantes céréales, et nous arrivâmes à neuf heures du soir à Scripero.

Ce village est à quatre fortes lieues de Corfou; il est situé sur la pente sud de la montagne, qui court de l'est à l'ouest : on y compte cinq cents habitans. L'olivier est très-beau, très-multiplié aux environs : on y voit aussi quelques vignes peu soignées. On remarque autour des habitations, l'oranger, le citronier, le figuier, l'amandier, le grenadier, le mûrier noir, le pêcher, le prunier et le poirier. Il n'y a point de fontaines à Scripero; mais les eaux de puits y sont bonnes et abondantes.

Le 18, nous montâmes au sommet de la montagne par un sentier très-mauvais, très-pierreux, assez étroit, bordé de myrtes, de lentisques, de chênes-kermès et d'arbousiers. Nous descendîmes ensuite par un chemin presqu'aussi mauvais, et nous nous reposâmes à Coropiscopi après une heure et demie de marche.

Avant d'être parvenus au sommet de la montagne, nous avons vu sur sa pente, à demi-lieue ouest de Scripero, Ducadès, village de cent cinquante habitans; demi-lieue plus à l'ouest, Gardeladès, d'une population à peu près égale, et ensuite plus loin, à la même distance et dans la même direction ou à peu près, Liapadès, de cinq cents habitans. La veille nous avions laissé, à demi-lieue à l'est de Scripero, Corakiana, dont la population excède deux mille ames.

Du sommet de la montagne, la vue se portait au loin, et se promenait sur une infinité d'objets aussi variés par leur forme que par leur couleur. Le vert-cendré des oliviers, dont presque toute l'île est couverte, contrastait agréablement avec le vert-foncé des cyprès répandus partout, avec quelques champs plantés en vignes, avec des plaines et des vallées fertiles, arrosées et cultivées en maïs, en doura, en melons, en pastèques. Ce tableau était animé par les navires à la voile que le commerce attire à Corfou; par la vue de la ville, qui s'avance dans la mer; par celle d'un grand nombre de villages, par la côte et les montagnes de l'Épire.

Du côté du nord, le tableau n'était pas aussi varié ni aussi beau: la mer, qui baigne à trois lieues de là une côte basse et sinueuse, quelques plaines et quelques vallées fertiles et arrosées; des coteaux couverts d'oliviers, de vignes, où croissent aussi quelques cyprès; des collines incultes à leur sommet, mais couvertes de verdure; quelques villages dans le lointain, voilà tout ce qui s'offre à la vue.

Coropiscopi n'a que deux cents habitans; il est situé sur la pente sud d'une colline calcaire, plantée en oliviers. L'huile est la principale production de son territoire : il fait néanmoins un peu de vin et récolte divers grains, tels que froment, orge, épeautre, avoine, maïs, doura, pois-chiche, pois ordinaire, pois carré, gesse, vesce, lentille, haricot noir, deux sortes de féves, celle des marais et une autre plus petite, noire; il recueille en outre un peu de lin.

On écorce, par le moyen d'un moulin à bras, la petite féve noire, et on la conserve en cet état pour la manger en purée. Cette méthode a l'avantage de préserver ce légume des bruches, qui le rongeraient sans cette précaution : c'est dans les mêmes vues qu'on écorce la lentille dans la Haute-Égypte.

On fait, dans tous les villages que nous avons parcourus, du pain avec un tiers de la farine de doura, mêlée avec deux tiers de celle de froment ou d'orge; il est pesant, compacte, assez bon quand il est frais : on le dit moins bon et plus indigeste quand il a durci. On met assez souvent le maïs en place du doura : le pain qui

en résulte, est moins compacte, moins pesant, plus friable : on le dit moins indigeste que l'autre; cependant on préfère le premier, parce qu'on lui trouve une saveur plus agréable.

Il n'y a point de fontaines à Coropiscopi : on y boit de l'eau de puits. Les pierres meulières dont on se sert aux moulins à huile et aux moulins à farine, sont tirées de la colline même; c'est un poudingue ou brêche calcaire formée d'une réunion de petits cailloutages assez durs.

Nous quittâmes Coropiscopi dans la soirée, en nous dirigeant d'abord à l'ouest pour contourner la colline, et ensuite au nord : sa pente est rapide. Nous la trouvâmes inculte en plusieurs endroits, et couverte d'arbousiers, de bruyères, de lentisques, de myrtes et de cistes : on y voit quelques chênes et quelques charmes : l'ellébore et la digitale y sont assez communs. Vers le bas, nous entrâmes dans un vallon tout planté d'oliviers, qui nous conduisit dans une plaine assez étendue. Nous traversâmes un ruisseau venant du sud-ouest, et une petite rivière coulant des montagnes que nous avions à notre droite. Après avoir fait tourner plusieurs moulins à farine situés dans un vallon étroit, elle vient arroser et fertiliser la plaine : ses bords étaient couverts de tamaris, d'agnus-castus et d'un osier à feuilles blanchâtres.

Cette plaine s'avance au sud-est jusqu'auprès du village d'Agrafus : là, le terrain s'élève et forme un coteau couvert d'oliviers, sur lequel se trouvent ce village, composé de quatre-vingt-dix maisons, celui de Cavalouri, à un quart de lieue plus loin, de cinquante maisons, et celui de Caroussadès à la même distance, composé de cent quatre-vingts maisons. La plaine se divise au nord-ouest d'Agrafus, et se prolonge jusqu'à la mer, au-delà de Sphachiéra du côté de l'est, et au-delà de Péruladès du côté de l'ouest. Celle-ci reçoit la petite rivière dont nous venons de parler; l'autre reçoit les eaux qui viennent de Niffès, et celles qui descendent des montagnes situées à l'est de ce village.

Avant d'entrer à Agrafus, nous rencontrâmes un grand nombre de femmes jeunes, la plupart jolies, uniformément vêtues ; elles avaient un corset blanc, un jupon bleu et un voile blanc sur la tête,

qui descendait en arrière jusqu'au dessous des épaules, et qui laissait leur visage à découvert : leur gorge se dessinait à travers une chemise plissée qui remontait jusqu'au cou. Toutes portaient sur la tête une cruche pleine d'eau, qu'elles venaient de prendre à la rivière. On retrouve le même vêtement dans tous les villages situés au nord de l'île.

Nous avons remarqué que les fruits étaient moins avancés dans la partie du nord, même au bord de la mer, que dans la partie du sud : la différence dans leur maturité est de huit jours dans la plaine, et de près de quinze dans les endroits un peu élevés.

Nous ne nous arrêtâmes point à Agrafus ; nous nous avançâmes jusqu'à Carussadès, où nous passâmes la nuit : ce dernier est à deux lieues de Coropiscopi.

Le 19, de grand matin, nous descendîmes par un chemin ombragé d'oliviers, dans la partie de la plaine que nous avons dit se prolonger le long de la mer jusqu'au-delà du petit village de Sphachiéra. Le terrain du coteau sur lequel est bâti Carussadès est profond, légérement argileux, crétacé, grisâtre : on découvre en divers endroits, vers le bas, du grès plus ou moins tendre. La fougère femelle (*pteris*) croît abondamment sous les oliviers, et annonce par sa hauteur la fertilité du sol.

Nous avons été surpris d'apprendre que, dans toute la belle et fertile plaine qui se trouve au nord et au nord-ouest de l'île, et qui est beaucoup plus élevée que la mer, on ne cultive ni l'orge ni le froment, par la raison que pendant l'hiver les terres y sont trop humides. Il serait très-facile de remédier à cet inconvénient en creusant des fossés autour des propriétés, et en dérivant les eaux de pluie vers la mer : on obtiendrait par ce moyen deux récoltes sur le même terrain, parce que le maïs, le doura et les haricots, qui sont les seules plantes qu'on y cultive aujourd'hui, ne se replantent ou ne se sèment qu'après la récolte du blé, et qu'elles sont parvenues à leur maturité avant le tems des semailles.

Après avoir marché une demi-heure dans la plaine en nous dirigeant à l'est, nous avons eu à notre droite un coteau distant d'une

demi-lieue de la mer, tout couvert de chênes velanis qui appartenaient au gouvernement vénitien.

Le produit de cet arbre doit être jugé considérable, si on fait attention qu'il occupe une étendue de plusieurs lieues à peu de distance de la côte, et qu'il s'enfonce autant dans les montagnes. La république avait fait construire sur le rivage de la mer deux magasins distans d'une lieue l'un de l'autre, dans lesquels le fermier déposait la cupule de ce chêne, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de la vendre ou de la transporter ailleurs.

Après deux heures de marche vers l'orient, nous quittâmes la plaine, et nous nous enfonçâmes dans une gorge en nous dirigeant au sud-est. La roche est partout calcaire, et la terre serait très-propre à la culture si le sol était moins incliné et moins lavé par les eaux de pluie. Les chênes y étaient assez beaux, assez vigoureux, et il croît spontanément parmi eux, des oliviers, des chênes verts, des charmes, des gaîniers, des poiriers, des térébinthes : on voit dans les vallons, des ormes, des figuiers, et sur les bords des chemins, l'aubépine, le paliure, la ronce, la clématite, etc.

Nous marchâmes deux heures et demie sur la montagne pour arriver à Péritia. Ce village, composé de cent quatre-vingts maisons, est au nord-est du mont Saint-Salvador : les environs sont rocailleux, dépouillés d'arbres ; on voit seulement autour des habitations quelques arbres clair-semés, tels que noyers, cyprès, figuiers et oliviers, et deux ou trois vignes vers le couchant. La plupart des maisons tombent en ruine, parce que les habitans, que la crainte seule avait pu engager à s'établir dans des lieux si tristes, si scabreux, si peu fertiles, descendent peu à peu dans la plaine et parmi les chênes, dont ils cultivent le terrain, et où ils ont construit quelques habitations éparses.

Le froid est quelquefois assez vif à Péritia : il n'est pas rare d'y voir tomber un peu de neige dans les mois de décembre et de janvier. Ce village, comme tous ceux qui sont un peu élevés, manque de fontaine : on y boit une eau de puits, qui nous a paru de médiocre qualité.

Le 20, nous quittâmes Péritia, et après une heure et demie de marche à travers une montagne calcaire assez haute, et par un chemin très-mauvais, très-scabreux, nous arrivâmes à Signès en laissant le mont Saint-Salvador à notre droite. Les environs de ce village sont peu cultivés ; le sol est trop en pente : on y remarque un schiste feuilleté d'un gris-bleuâtre, qui ressemble à de l'ardoise. Les terres que les habitans de ce village cultivent, sont à l'est le long de la mer ; elles sont plantées en vignes, et principalement en oliviers. On sème très-peu de grains sur ces montagnes : le terrain est trop en pente, et la roche trop à découvert pour le permettre.

De Signès, en nous dirigeant au sud par un chemin très en pente, très-pierreux, puis au sud-ouest en côtoyant la mer, nous arrivâmes dans trois heures à Ipso.

Toute cette côte est plantée en oliviers : on y voit très-peu de vignes, et il n'y a d'arbres fruitiers qu'autour des habitations et des maisons de campagne ; ils consistent en orangers, citroniers, figuiers, pêchers, mûriers, etc.

Ipso est un petit village mieux bâti et plus riche que tous ceux que nous venons de parcourir ; il est situé sur une plage où les navires peuvent jeter l'ancre sans danger.

Nous quittâmes Ipso à trois heures après midi, le ciel étant couvert de nuages. Lorsque nous fûmes à quelques pas du village, le tonnerre commença à gronder derrière nous, et bientôt la pluie tomba en abondance. Le vent était sud-sud-est le matin, et varia ensuite plusieurs fois en passant à l'est, au sud, et quelquefois au nord. Nous nous reposâmes un moment à Condocali, et après trois heures de marche nous entrâmes dans la ville. Le troêne, le prunelier, l'orme, le sureau, la clématite, la ronce, bordent les chemins depuis Ipso jusqu'aux environs du port Gouïn, et partout les champs sont couverts d'oliviers.

On retire, au nord de Corfou, du kermès en très-petite quantité, parce que le chêne qui fournit ce rouge précieux, est devenu rare sur un sol tout planté d'oliviers; mais on doit supposer qu'il était beaucoup plus abondant autrefois, puisqu'il avait été soumis à un impôt par les Vénitiens.

Le mûrier blanc réussit très-bien dans toute l'île : il faudrait en recommander la culture si l'olivier n'en occupait déjà la place ; car il est très-important de varier les cultures dans un pays, afin de pouvoir s'occuper toute l'année, sans interruption, des travaux de la campagne. D'ailleurs, l'éducation des vers à soie peut être abandonnée aux femmes ; elles sont plus soigneuses et plus propres que l'homme aux petits détails que cet insecte exige.

Cette course au nord de Corfou fut bientôt suivie d'une seconde au sud. Nous partîmes de la ville le 29 août à cinq heures du soir, sur une demi-galère qui avait appartenu à Venise. Nous avions eu depuis quelques jours plusieurs orages : il avait plu abondamment la nuit précédente et dans la matinée. A midi, le tems était encore variable et incertain ; mais à deux heures, le vent s'étant fixé au nord-ouest, nous nous embarquâmes, et vînmes dans deux heures mouiller à Benissa, petit village situé au bord de la mer, à deux lieues sud de Corfou.

Il est au bas d'une montagne de moyenne hauteur, presque toute couverte d'oliviers. On remarque vers le sommet quelques vignes assez bien cultivées : le terrain, extrêmement en pente, y est soutenu par des murailles en pierres sèches. La roche est dure, calcaire, formée d'un assemblage de cailloutages : on y exploite des pierres meulières pour les moulins à huile, qui sont d'une excellente qualité. Au quart de la hauteur on trouve une couche de grès fort tendre, d'où l'on voit sortir plusieurs sources dont la réunion forme un ruisseau assez considérable, et fournit de l'eau à vingt-un moulins construits les uns à la suite des autres.

Le 30, nous vînmes débarquer aux salines de Lefkimo. Nous jetâmes un coup-d'œil, en passant, sur le sel amoncelé, dont on avait déjà enlevé une partie, et sur les compartimens où s'effectue sa cristallisation : il a le défaut d'avoir le grain trop petit, ou de n'être pas en cristaux assez grands et assez beaux ; ce qui lui fait préférer, en Italie, celui de Sainte-Maure. Le sel de Corfou ne trouve guère de débit que sur la côte de l'Albanie, où il est payé à un prix bien inférieur à l'autre.

Nous laissâmes les salines à gauche, et nous traversâmes une plaine

plaine de la plus grande fertilité, plantée en oliviers, et cultivée en quelques endroits en maïs, doura, pastèques, melons, etc. : on y voit peu de vignes, et on y sème fort peu de blé. Les environs des villages offrent quelques champs plantés de coton. La plaine est terminée au sud-ouest par des coteaux et des collines, la plupart couvertes de cyprès et d'oliviers. Elle a peu de profondeur; mais elle s'étend le long de la mer, et forme aux salines un avancement considérable ou un cap qui paraît avoir été produit par des alluvions ou des atterrissemens occasionnés par des courans. La petite rivière de Lefkimo, qui a son embouchure au sud de ce cap, n'étant entretenue durant l'été que par les eaux de la mer, qui y entrent et y séjournent, et ne recevant l'hiver que les eaux de pluie qui y viennent en petite quantité des coteaux voisins, on ne peut guère supposer que la côte se soit beaucoup accrue par une cause si petite.

Nous parcourûmes les cinq villages qui forment le quartier de Lefkimo : Ringladès, de quatre-vingt-dix maisons; Anapladès, de cent quatre-vingts; Saint-Théodoro, de deux cents; Potami, de quatre-vingts, et Melichia, de deux cents. Ils sont très-rapprochés les uns des autres, et forment une population de quatre mille habitans. Le dernier est situé sur la rive droite de la rivière, et le pénultième est sur la gauche; les autres en sont à peu de distance.

Les bateaux remontent dans toutes les saisons la rivière, qu'on prendrait pour un canal creusé de main d'homme, et viennent charger l'huile que font les habitans de ces villages.

Le 31, nous traversâmes une seconde fois la plaine dans la direction du nord-ouest, et nous vînmes au fond du golfe d'Égripo, toujours à l'ombre des oliviers. Parvenus à cet endroit, nous nous éloignâmes de la mer en nous dirigeant au sud-sud-ouest, et nous arrivâmes à Périvoli, village de plus de cent maisons, après avoir traversé des coteaux incultes, couverts de myrtes, de lentisques, de bruyères et de cistes.

Toutes les terres qui s'étendent à l'ouest de Lefkimo jusqu'à la mer, dans un trajet d'une lieue et demie, et qui forment une crête qui aboutit au sud jusqu'au cap Blanc, seraient toutes susceptibles

de culture; elles seraient très-propres à l'olivier, et surtout à la vigne. Les cultures y sont pourtant assez rares : on néglige même quelques petites sources qui naissent sur la pente orientale de cette crête, à demi-lieue et à trois quarts de lieue du cap. La roche, presque partout couverte de terre, se montre calcaire, crétacée, assez tendre, sur le cap et aux environs : il y a dans cette partie de l'île deux villages peu considérables.

De Périvoli nous allâmes dans trois quarts-d'heure à Malatia, village de trente maisons, situé sur une éminence à l'occident du premier. A un mille plus loin on voit Argiradès, qui en a quatre-vingt-dix. On apperçoit la mer de l'occident avant d'être à Malatia, et on a la vue de quelques coteaux incultes, de quelques champs d'oliviers et de vignes plantés dans les endroits les plus bas et les plus fertiles.

Nous n'allâmes pas plus loin; nous vînmes passer la journée dans le quartier de Lefkimo, et le lendemain nous nous rendîmes au fond du golfe : nous montâmes une colline assez escarpée, rocailleuse, peu propre à la culture. Après une heure de marche, nous descendîmes dans la vallée d'Égripo, que nous traversâmes; elle est de la plus grande fertilité : les oliviers y sont très-beaux, et la plupart des champs sont cultivés en maïs et en doura. Nous montâmes ensuite jusqu'au petit village de Coracadès, d'où nous descendîmes une seconde fois au bord de la mer, en laissant, à quelque distance à gauche, sur la pente de la montagne, le village de Climo, formé de cent cinquante maisons. Nous côtoyâmes quelque tems le golfe de Messongi, presque toujours à l'ombre des oliviers.

La plaine est traversée par une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes, et qui, après avoir fourni de l'eau à sept moulins à farine, et arrosé quelques champs et quelques jardins, est reçue dans un lit profond et tranquille, dans lequel les bateaux peuvent entrer

Au nord-ouest de Messongi, on voit une montagne de moyenne hauteur, dont tout le bas est planté d'oliviers, et dont le sommet est inculte.

Après nous être reposés une heure dans une maison de campagne

située au fond de la plaine, nous vînmes à Benissa, et ensuite à Pérama, sans quitter le bord de la mer, ou sans nous en écarter beaucoup.

A demi-lieue de ce dernier village, nous remarquâmes une roche fort étendue, d'un très-beau gypse, dont il paraît que les habitans n'avaient pas connaissance, car ils tirent leur plâtre de Venise, plutôt que d'exploiter celui que leur île renferme.

Nous fûmes rendus bientôt après au port des Salines, nommé *Porto-Catena*, à cause de son entrée étroite, fermée autrefois par une chaîne de fer : on le nomme aussi *Lago* ou *Peschiera di Calichiopulo*, d'une ancienne famille de Corfou, qui en était propriétaire, et sur lequel elle avait établi une pêcherie. Nous le traversâmes à son entrée, dans un bac : nous parcourûmes ses environs, ainsi que le terrain de l'ancienne ville, et nous arrivâmes le même soir à Castradès, faubourg de Corfou.

Le port des Salines paraît avoir été autrefois un des plus sûrs, un des mieux abrités, un des plus vastes de tous ceux qui ont appartenu à des peuples navigateurs. Enfoncé dans les terres, son entrée, fort abordable d'ailleurs, est étroite, et est garantie des vents par un îlot qui se trouve placé à peu de distance. Comme tous les ports anciens, il est peu profond; il est même comblé du côté du nord-ouest, où l'on a établi des salines; cependant on ne peut douter que ce ne fût celui des Phéaciens, et qu'il n'ait été capable de contenir une grande marine, dans un tems surtout où elle était encore dans l'enfance, et où les plus gros navires avaient à peine la grosseur de nos galères.

La ville était placée au nord, et s'étendait jusqu'à la rade de Castradès; elle occupait un terrain d'un mille ou environ d'étendue, que les habitans désignent sous le nom de *Paleo-Polis* ou de ville ancienne, et sur lequel on voit encore quelques décombres, beaucoup de fragmens de briques et de poterie, et d'où on a tiré, en divers tems, des médailles, des colonnes et quelques inscriptions.

A l'est-nord-est de ce terrain presque tout uni, s'élève le long de la mer, d'un port à l'autre, un coteau planté d'oliviers, qui paraît n'avoir pas été entièrement occupé par la ville. On ne trouve,

à sa partie supérieure, ni ruines, ni vestiges de murs, ni amoncelemens de pierres ou de terre : les décombres et les fragmens de poterie ne commencent à se montrer qu'à sa pente intérieure.

On remarque, au sud de Castradès, sur le sol de l'ancienne ville, trois puits de cinq à six pieds seulement de profondeur, dont l'eau, bonne à boire, sert à arroser quelques jardins. Des savans de Corfou, avec qui nous avons été nous y promener plusieurs fois, prenaient ces puits pour les deux sources dont parle Homère; ce qui les portait à placer en cet endroit les jardins d'Alcinoüs. Nous n'avons pu être de leur avis, par la raison que, outre que la ville s'étendait de l'un à l'autre port dans un espace assez resserré, et qui a dû être tout occupé par des maisons, ces eaux, qui ne sortent pas hors de terre, n'auraient jamais pu suffire, dans un climat chaud et sec, à arroser quatre arpens de terre. Il est plus naturel de penser que ces jardins étaient à l'occident du port ou au sud-ouest de la ville, là où se trouvent deux sources abondantes qui vont se rendre aujourd'hui dans l'ancien port, après avoir arrosé un terrain bas et marécageux; elles ont pu de même être conduites dans l'intérieur de la ville, en supposant que les jardins et le palais du roi fussent placés vers le centre.

On trouvera de même le fleuve où Nausica se rendit avec ses compagnes, et où elle fut abordée par Ulysse, dans la petite rivière qui passe à Potamos et va se jeter dans la mer à une lieue nord-ouest de Corfou.

Castradès est bâti tout autour d'une rade peu profonde, mais abritée des vents de nord et de nord-ouest par le rocher avancé dans la mer, sur lequel la ville de Corfou est assise. Les habitans ne sont pas marins comme ceux de Manduchio : ils ont un autre genre d'industrie; ils fabriquent en terre des jarres d'une grosseur considérable, dont on se sert dans toute l'île, pour conserver l'huile d'olive.

Pendant que nous parcourions les divers quartiers de l'île, et que nous observions ce qu'elle offre de plus intéressant, le commissaire du Directoire s'occupait des moyens de nous faire conduire à Ancône. Déjà il avait donné ordre au capitaine d'une galère

appartenante à la République, de se tenir prêt à mettre à la voile. Déjà nous faisions nos préparatifs de départ, quand tout à coup il fut question de faire ce voyage avec le commissaire lui-même, et de nous embarquer sur la frégate française *la Brune*, qui se trouvait depuis quelque tems à Corfou.

La frégate appareilla le 10 septembre au matin, et alla mouiller derrière les quatre îlots inhabités et incultes, connus des Grecs sous le nom de *Tetranisa :* ils abritent la rade de Coperta, située sur la côte de l'Épire au nord-est du canal. (*Pl.* 50.)

Demi-heure après qu'elle eut appareillé, nous prîmes un bateau pour nous conduire à Butrinto, dont nous voulions voir les ruines, et où nous avions d'ailleurs à jeter un coup-d'œil sur les établissemens que les Vénitiens y ont faits.

La mer était calme, et le vent soufflait à peine du sud. Au moyen de nos voiles et de nos avirons, nous eûmes bientôt dépassé la frégate, et nous entrâmes dans la rivière de Butrinto, en serrant la rive droite, afin de franchir plus facilement la barre, sur laquelle il n'y a guère que trois ou quatre pieds d'eau.

Cette rivière, qu'on prendrait pour un canal à la tranquillité de ses eaux et à l'uniformité de ses rives, est à trois lieues nord-est de la ville de Corfou. Sa largeur, depuis son embouchure jusqu'au lac qui lui donne naissance, est de dix ou douze toises, et sa profondeur de douze ou quinze pieds. Elle coule à travers une terre d'alluvion, basse, étroite, resserrée d'un côté par la pêcherie de Giravolia, et de l'autre par l'étang d'Armura.

La première est une rade peu profonde, entourée de marécages, dans laquelle on enferme le poisson par le moyen d'une ou de plusieurs palissades en roseaux, afin de pouvoir le prendre à volonté. Les vaisseaux mouillent en sûreté au-devant de cette pêcherie, par quatre, six, huit et dix brasses fond de vase et de sable.

L'étang d'Armura est moins enfoncé dans les terres ; il a plus de profondeur, et il est entouré de deux côtés par des collines incultes. Une bande de terre fort étroite le sépare de la mer, et ne laisse qu'un passage fort étroit, marqué *A* sur le plan, par lequel les

bateaux entrent : on voit, près de l'embouchure de la rivière, un autre passage *B* plus étroit, presque toujours obstrué.

La forteresse de Butrinto est à une lieue de la mer, sur la rive gauche de la rivière, et au confluent d'une autre beaucoup plus petite, nommée *Paula*, qui vient du sud-est.

Les bateaux, qui ne remontent aujourd'hui la rivière que jusqu'à la forteresse, parce qu'on a établi en cet endroit deux palissades pour prendre le poisson lorsqu'il veut retourner à la mer, pourraient facilement se rendre dans le lac de Butrinto et dans celui de Risa, qui ne sont séparés que par un canal naturel.

Au nord de la rivière, le terrain forme une presqu'île élevée, rocailleuse, inégale, peu fertile, sur laquelle on remarque le village de Coperta, situé vers la mer; celui de Merovigli vers la rivière, le hameau de Saint-Érino près de l'étang d'Armura, et la place qu'occupait l'ancienne ville de Buthrotum à la naissance de la rivière et du lac. Au sud et au sud-est on voit une plaine basse, arrosée, très-fertile, et capable de fournir aux besoins d'une grande ville. A l'est et au nord-est s'élèvent des collines et des montagnes toutes couvertes de bois.

La forteresse que les Vénitiens avaient bâtie pour favoriser le commerce qu'ils avaient d'abord entrepris avec l'intérieur de l'Épire, et défendre ensuite les pêcheries qu'ils avaient établies, tant sur la rivière qu'à Girovolia et à Armura, consiste en une enceinte carrée, flanquée de quatre mauvaises tours d'où l'on voit sortir quelques canons de petit calibre par trois embrâsures pratiquées au tiers de leur hauteur. Un fossé en défend l'approche du côté de la campagne, et la maison du gouverneur y est adossée du côté de la rivière.

Cette position, plus favorable peut-être à la pêcherie qui se trouve au-devant du fort, a l'inconvénient d'être mal-saine, et même de n'être pas habitable à la fin de l'été, tandis que celle de l'ancienne Buthrotum, qui était à quelques pas de là sur une hauteur, offrait à la fois les avantages d'un lieu naturellement fort et beaucoup plus sain.

Les ruines de cette ville nous occupèrent toute la matinée : voici

ce qu'elles offrent de plus remarquable. A dix ou douze pas de la rive droite de la rivière, et en face du fort, on apperçoit une tour ruinée, et on suit quelque tems un vieux mur très-épais, qui défendait la ville du côté de la terre. Parvenu au sommet du coteau, où paraît avoir été la citadelle, le palais des rois et un temple, on y voit entre autres deux enceintes et divers murs dont on ne peut tracer le plan. La ville occupait tout le coteau, et se prolongeait sur la partie basse qui se trouve seulement le long de la rivière à l'est-sud-est. On remarque à celle-ci, vers le bas du coteau, quelques restes d'un édifice assez considérable. Parmi les murs de la citadelle et ceux de la ville on voit deux sortes de maçonnerie, qui indiquent leur construction à une époque, et leur reconstruction à une autre bien moins reculée : en quelques endroits le bas des murs est en grands quartiers de pierres taillées en polygones irréguliers.

Le soir, nous parcourûmes en bateau le lac de Butrinto et celui de Risa, et à la nuit nous vînmes joindre la frégate, qui mit aussitôt à la voile, et s'éloigna de la côte au moyen d'un petit vent d'est qui commençait à souffler. Le lendemain, au lever du soleil, nous n'étions qu'à trois lieues de Corfou, tant le vent avait été faible. Les jours suivans, nous eûmes presque toujours vent de nord, de nord-ouest, et plus souvent de nord-est accompagné de pluie ou d'un ciel nébuleux : le vent de nord-est souffla même avec violence durant deux jours. Enfin le tems devint plus beau; le vent passa au sud, et nous entrâmes dans le port d'Ancône le 19 septembre. Nous fîmes à bord une quarantaine de trois jours, et n'obtînmes la permission de nous rendre à la ville que le 23.

Bruguière en sortit malade le 24, et M. Comeyras eut le 26 un accès de fièvre un peu fort.

Un séjour de quelques mois à Constantinople avait été fort utile à mon collègue : il s'y était remis de ses fatigues; il y avait recouvré presque toute sa santé et presque tout son embonpoint, et il n'avait ressenti aucune sorte d'incommodité dans les courses que nous avions faites sur la plaine de Troye, aux environs d'Athènes et dans l'île de Corfou. Échappés jusqu'alors à tous les dangers

d'un long et pénible voyage, et au moment d'arriver à notre destination, et de jouir, au sein de nos familles, du fruit de nos travaux, nous étions bien loin de craindre que ce serait pour ainsi dire au port que l'un de nous ferait naufrage.

Avant même de quitter la frégate, Bruguière fut attaqué d'une petite fièvre, et il ressentit un mal de tête et des douleurs dans les membres, auxquels nous fîmes d'abord l'un et l'autre peu d'attention, mais qui l'obligèrent pourtant à se mettre au lit en arrivant au logement que je lui avais fait préparer dans l'intérieur de la ville. Les jours suivans il prit l'émétique, se purgea, observa une diète assez sévère, et eut recours quelquefois à un peu de vin très-vieux d'Espagne, sans éprouver aucun changement dans son état, ni en bien ni en mal.

La nuit du 28 au 29, il lui survint une jaunisse sur tout le corps, accompagnée de faiblesse et de mal-aise, qui me fit dès-lors craindre pour ses jours, et me porta à prier le chirurgien en chef des troupes françaises qui se trouvaient à Ancône, de venir m'éclairer de son expérience. Le pouls, à peine fébrile auparavant, devint concentré, irrégulier, et le malade commença à sentir un feu interne qui le minait sourdement, le privait du sommeil, et lui occasionnait une inquiétude que toute sa raison ne pouvait écarter. Bientôt il y eut quelques momens de délire; les forces s'affaiblirent de jour en jour, et le malade cessa de respirer le 3 octobre après midi, sans paraître souffrir, sans se plaindre, sans regretter une vie à laquelle il aurait eu tant de motifs d'être attaché.

M. Comeyras fut d'abord attaqué d'une fièvre tierce, dont les deux premiers accès n'eurent rien d'inquiétant, mais dont le troisième, nonobstant l'émétique, se montra comateux, et se prolongea jusqu'à l'accès suivant, en laissant pourtant quelques heures de calme. Le quinquina, pris alors à grande dose, n'empêcha pas le retour du quatrième accès, qui fut comateux comme le précédent, et à la suite duquel le malade expira dans le même quart-d'heure, et presqu'au même instant que Bruguière avait cessé d'être. Leurs corps furent déposés le lendemain en grande pompe dans l'enceinte de la citadelle, et des larmes de regret et de douleur

furent

furent versées en abondance sur leur tombe par tous ceux qui les avaient connus.

Je quittai Ancône peu de jours après pour me rendre à Milan, et de là à Gênes, où je m'embarquai pour Nice. Je traversai la Provence, et arrivai à Paris dans le courant de décembre de la même année 1798.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

Page 2, *ligne* 16, majeurs, *lisez :* Majeurs.
Page 11, *ligne* 29, *effacez :* parmi elles.
Page 16, *ligne* 29, chassant des éléphans, *lisez :* chassant sur des éléphans
Page 33, *lignes* 7 *et* 8, eurent passé, *lisez :* furent passées.
Page 34, *ligne* 5, en aucune part, *lisez :* nulle part.
Page 80, *ligne* 19, attentât, *lisez :* n'attentât.
Page 88, *ligne* 2, est dévoué, *lisez :* lui est dévoué.
Page 226, *ligne* 6, uméras, *lisez :* Uméras.
Page 264, *ligne* 14, en attendant d'agir, *lisez :* en attendant qu'il pût agir.
Page 283, *ligne avant-dernière*, s'engagèrent de marcher, *lisez :* s'engagèrent à marcher.
Page 374, *lignes avant-dernière et dernière*, et là de s'y défendre, *lisez :* et de s'y défendre.
Page 519, *ligne* 15, soient portées, *lisez :* ne soient portées.
Page 549, *ligne* 28, dérivant, *lisez :* faisant dériver.


GEORGETOWN UNIVERSITY LIBRARY
3 9020 02595659 3

